

LE

GROENLAND AU MOYEN AGE

Il est universellement reconnu aujourd'hui que les Vikings scandinaves n'ont pas été exclusivement des pirates et qu'à côté des effroyables ravages auxquels ils se sont livrés, ils ont fourni un travail positif au service de la civilisation. C'est même ce double caractère du rôle qu'ils ont joué qui les rend particulièrement intéressants.

Un représentant typique de ces Vikings, aux aspects si divers et en apparence inconciliables, est cet Erik le Rouge, qui découvrit le Groenland : meurtrier, aventurier, explorateur, colonisateur, organisateur.

Ayant dû, dans sa jeunesse, quitter la Norvège à la suite d'un meurtre, il devint Islandais ; mais, dans cette nouvelle patrie, il eut encore une fois le malheur de tuer un homme et il lui fallut à nouveau s'exiler. Il reprit donc la mer, s'aventura vers l'Ouest, où un Norvégien, nommé Gunbjörn, avait déjà, paraît-il, rencontré quelques écueils, et découvrit le Groenland. Cette découverte n'était peut-être due qu'à une simple chance, au hasard ; mais, ce qui est génial, c'est que, sur cette île immense, la plus grande du monde, couverte de glace et encerclée par la banquise et les icebergs, il trouva les seuls territoires, extrêmement limités, qui soient propres au séjour des Européens. Les explorateurs arctiques de nos jours doivent tous s'incliner devant cet exploit. Erik le Rouge n'a pas seulement découvert et exploré le nouveau pays : il lui a donné une histoire.

Erik appela le pays nouvellement découvert : Groenland — c'est-à-dire « pays vert » — nom qui doit nous sembler, à nous qui sommes habitués aux prairies et aux forêts verdoyantes, une désignation absurde pour un pays fait de rochers, dont la plupart sont nus, quand ils ne sont pas couverts de glace et de neige. De fait, Ari Frodi, qui vivait vers l'an 1100 et à qui nous devons les enseignements les plus anciens et les plus dignes de foi que nous ayons sur la découverte du

Groenland, rapporte qu'Erik reconnut avoir donné au pays cet aimable nom pour y attirer des colons. Il est certain cependant que pour des gens qui, comme Erik, venaient de l'Islande septentrionale, aride et déserte, les fjords du Sud du Groenland devaient paraître engageants, avant tout par leur richesse en gibier, mais aussi par leurs pâturages relativement bons.

Après des expéditions de reconnaissance qui durèrent plusieurs années, Erik le Rouge rentra, vers 985, en Islande, pour y recruter des colons, qu'il amena au Groenland avec leurs familles entières, leurs animaux domestiques, leurs ustensiles de ménage, de campement, etc. ; ce transport sur les mers polaires toujours en furie, au moyen de petits bateaux primitifs non pontés ou seulement à demi pontés, et surtout sans aucun instrument de navigation et sans carte marine, constitue, au point de vue nautique, un exploit tout à fait hors de pair. La première flotte comprenait vingt-cinq bateaux, dont quatorze seulement, il est vrai, arrivèrent à destination.

L'État fondé au Groenland par Erik le Rouge a duré quatre ou cinq cents ans ; à l'image de l'Islande, il constituait originellement une république sans chef de gouvernement. On y construisit peu à peu trois cents fermes et la population totale atteignit environ trois mille individus. Les habitants vivaient avant tout de l'élevage et avaient un troupeau assez important d'animaux domestiques : vaches et chevaux, porcs, moutons et chèvres. Ils se livraient en outre à la chasse, particulièrement à celle du renne et des grands animaux marins, tels que phoques, baleines et morses. Nous savons qu'ils ont essayé aussi de cultiver la terre, mais seulement sur une échelle très modeste, la plupart des étés ne permettant guère au blé d'arriver à maturité.

Dès la première génération, les colons embrassèrent le christianisme ; on construisit des églises et des couvents. Il semble qu'il y ait eu seize églises paroissiales et deux monastères ; au cours des fouilles archéologiques, on a retrouvé les ruines de ces derniers et de douze des églises. En 1126 fut institué un siège épiscopal spécial pour le Groenland, et l'on attribua à l'évêque la plus grande des fermes, celle de Gardar, au centre de la colonie, où fut construite une modeste cathédrale de la même dimension que celles d'Islande.

Au XIII^e siècle, la situation commença à devenir difficile et, en 1261, le petit État, jusqu'alors libre, se vit contraint, comme l'Islande à la même époque, de se soumettre à la couronne norvégienne qui, peu après, monopolisa le commerce groenlandais pour empêcher les mar-

chands étrangers, et en particulier les Hanséates, qui, au ^{xiv}^e siècle, se répandaient partout, de s'en rendre maîtres.

A la longue, il devint difficile de maintenir les communications entre l'Europe et le Groenland, en raison des risques considérables que couraient les navires et leurs équipages. Nombre de bâtiments disparurent dans les flots, furent jetés, à l'état d'épaves, sur les côtes du Groenland, ou furent complètement écrasés entre les glaces polaires qui descendent à la dérive vers la pointe sud du pays et au milieu desquelles il est toujours dangereux de naviguer. Beaucoup de bateaux, enfin, furent jetés sur des côtes étrangères : c'est ce qui arriva au fils d'Erik le Rouge, le fameux Leif l'Heureux, qui découvrit ainsi l'Amérique cinq cents ans avant Christophe Colomb. Il débarqua au fameux « Vinland » (Pays du Vin), que son beau-frère Torfinn explora plus tard en détail. Il est bien vrai que les sagas islandaises qui racontent ces événements ont une apparence quelque peu légendaire, mais la réalité du fait est absolument hors de doute, et j'ajoute qu'il y a tout lieu de penser que plus tard, au cours du Moyen Age, les colons groenlandais se sont maintes fois rendus sur les côtes d'Amérique, principalement, sans doute, pour y chercher du bois. Il n'existe, à vrai dire, qu'une seule mention de ces voyages à une terre d'Amérique, dénommée le « Markland », qui était située au Nord du Vinland, et que l'on connaît également par les voyages de Torfinn ; mais cette unique mention semble suffisamment probante. Elle figure dans les *Annales islandaises* ; elles rapportent qu'en l'an 1347 un bateau groenlandais — d'un tonnage inférieur à celui des petits bâtiments d'Islande — et ayant dix-huit hommes à bord, fut poussé vers les côtes islandaises au retour d'un voyage au Markland. Cette navigation à destination du Markland est relatée sans aucune observation indiquant qu'il y ait là quelque chose d'extraordinaire ; c'est donc que les Islandais devaient savoir que c'était une traversée courante¹.

Si l'on considère l'énorme danger que présentait à cette époque la navigation sur l'Océan, on admire que les marins norvégiens aient si longtemps persisté à risquer ainsi leur vie. Il faut toutefois bien comprendre les réalités qui se cachaient derrière ces voyages. Ce n'était aucunement l'exploit sportif en lui-même qui tentait ces navigateurs intrépides, pas plus qu'ils n'étaient animés d'un altruisme romantique

1. Par contre, on n'a pas trouvé de vestiges d'une colonisation scandinave sur les côtes d'Amérique. Cf. Th. Mathiassen, *Norse Ruins in Labrador?* (*The American Anthropologist*, vol. XXX, 1928, p. 569 et suiv.).

en faveur de leurs malheureux frères du Groenland. C'était tout simplement parce que la réussite d'un seul voyage au Groenland offrait aux commerçants la possibilité d'un bénéfice considérable.

Quand, au XI^e siècle, après une période de stagnation, le commerce de l'Europe se ranime, un de ses traits caractéristiques, comme l'a fait remarquer M. Henri Pirenne, est le commerce à longue distance. Mais à cette époque il ne peut être question que de quelques rares traversées, et non d'un mouvement commercial continu.

Il s'agissait de découvrir dans des régions écartées des marchandises rares et de les écouler à de hauts prix. « Plus était lointain le voyage du marchand, plus aussi il était profitable¹. » Les expéditions au Groenland sont des manifestations caractéristiques d'une activité commerciale de ce genre. En considérant les risques, nous pouvons dire que c'est la possibilité bien minime d'un bénéfice important qui a constitué l'élément déterminant d'une pareille entreprise ; mais le même sentiment n'a-t-il pas été la cause de nombre des plus grands exploits dans l'histoire de l'humanité (pl. I, fig. 1) ?

Le commerçant, qui, bravant tous les dangers, parvenait jusqu'au Groenland, pouvait facilement remplir son navire de marchandises particulièrement appréciées en Europe, par exemple les meilleures sortes de fourrures. C'est ainsi que, sans entrer dans les détails, je puis citer deux sortes d'animaux qui se chassaient presque exclusivement au Groenland : l'ours blanc et le morse. L'épaisse peau de ce dernier était découpée en minces lanières et constituait le meilleur cordage pour navires que l'on connût au Moyen Age ; nous savons d'ailleurs qu'elle se vendait au loin en Europe, jusqu'à Cologne². Mais c'était surtout la dent de morse qui constituait l'article d'exportation le plus précieux du Groenland.

La dent de morse a été, pour les Groenlandais, ce que l'ambre avait été, au temps de l'âge du bronze, pour la Scandinavie et les régions baltiques : le produit cher et rare, qui attirait les commerçants dans le pays. La dent de morse était, dans tout le nord de l'Europe, un succédané très recherché de l'ivoire véritable, la dent d'éléphant que l'on devait aller chercher dans des contrées très éloignées, en Afrique ou aux Indes, et qui, pour cette raison, était d'un prix fort élevé. De fait, il est difficile, si l'on n'est pas spécialiste, de distinguer ces deux matières l'une de l'autre (pl. II, fig. 4).

1. Pirenne, *Les villes du Moyen Age*, p. 109.

2. Albertus Magnus, *De animalibus*, XXIV, 651. Cf. Fridtjof Nansen, *Nord i taakeheimen*. Christiania, 1911, p. 408.

Ce qui nous a été conservé des travaux d'ivoire antérieurs au commencement du XIII^e siècle et provenant des pays de l'Europe occidentale est aujourd'hui rassemblé dans la grande publication d'Adolf Goldschmidt. Or, cet ouvrage met nettement en lumière le rôle joué à une certaine époque par la dent de morse. Un examen statistique de ces objets m'a permis de constater qu'aux XI^e et XII^e siècles ce produit a été d'un emploi de plus en plus répandu dans tout le nord de l'Europe, au point que, pendant quelque temps, il a presque supplanté sur le marché la dent d'éléphant, au moins pour les objets de petite dimension. Cette observation ne s'applique pas seulement à la Scandinavie, mais aussi à l'Angleterre, à l'Allemagne du Nord, aux provinces du Rhin et aux Flandres. Il est également caractéristique que l'on ne connaisse aucun objet en dent de morse antérieur au temps de la découverte du Groenland (un peu avant l'an 1000). Même si les Norvégiens ont capturé antérieurement des morses dans la mer Blanche, il est certain que le Groenland a été le principal fournisseur de cet article.

C'est en dents de morse que les Groenlandais payaient leur redevance au pape, et le hasard d'un texte¹ nous apprend qu'un légat pontifical vendit à un commerçant des Flandres une de ces livraisons de dents de morse.

Au cours des fouilles systématiques auxquelles nous avons procédé dans ces douze dernières années, nos recherches se sont concentrées sur plusieurs fermes importantes et sur des églises. Il convient de mentionner particulièrement deux endroits : Herjolfsnes, la vieille place de commerce où les navires étrangers venaient décharger leurs marchandises et où nous avons découvert les curieux costumes dont il sera question plus loin (pl. III et IV), et Gardar, le siège épiscopal, où se trouvaient, avec la cathédrale, les plus grandes exploitations agricoles qui aient jamais existé au Groenland².

Le plan de la partie centrale de l'habitation de l'évêque montre (pl. I) la disposition des divers bâtiments : la cathédrale (1), la maison épiscopale (8), les grandes étables (9 et 14), qui pouvaient contenir plus de cent têtes de bétail, les écuries, les porcheries et les granges. Le n° 11 est une petite forge, auprès de laquelle nous avons trouvé des résidus

1. P.-A. Munch, *Pavelige Nuntiers Regnskabsog Dagböger, 1282-1334*, p. 25.

2. J'ai publié (en anglais) les résultats archéologiques de ces recherches dans la collection que le gouvernement danois consacre aux diverses études relatives au Groenland : *Meddelelser om Groenland*; t. LXVII : *Buried Norsemen at Herjolfsnes*; t. LXXVI : *Norse Ruins at Gardar*.

(mâchefer) de la production du fer, que l'on savait par conséquent extraire de la limonite des marais¹. A la périphérie, il y avait un grand nombre d'étables et d'enclos pour les moutons et les chèvres. Cet ensemble groupait, en tout, une soixantaine de constructions.

La demeure de l'évêque, avec ses nombreuses pièces, présente un intérêt particulier. Il est à remarquer que les habitations du Groenland répondent exactement à celles de l'Islande, telles que nous les connaissons surtout par les récits des sagas. Ce fait, joint à diverses autres observations, montre que les colons du Groenland conservaient une liaison étroite avec la civilisation de l'Islande, patrie de leurs aïeux, bien qu'en majeure partie la navigation à destination du Groenland vint directement de Norvège, même dès avant 1261, date où les colons se soumirent à la couronne norvégienne.

Le plus ancien type d'habitation islandaise et groenlandaise était la maison dite « en longueur », dans laquelle toutes les pièces, ou tout au moins la plupart d'entre elles, étaient placées dans le prolongement les unes des autres. Mais, aux ^{xii}^e-^{xiii}^e siècles, apparaît un type nouveau, particulier à ces pays et parfaitement adapté à leur rude climat; c'est la maison dite « à couloir central », où les pièces se groupent autour d'un corridor fermé qui traverse l'habitation perpendiculairement à la façade. Il est intéressant de constater que le manoir épiscopal de Gardar a été originellement construit « en longueur », mais qu'il a été par la suite agrandi d'après le principe du « couloir central ».

Le diocèse du Groenland était assurément un des moins considérables du monde, non certes pour l'étendue, mais pour le nombre des fidèles et celui des églises (plus haut, p. 410). Cependant les évêques ne parvenaient pas à extirper le penchant aux superstitions et à la magie profondément ancré dans l'esprit de la population. Bien entendu, ces superstitions n'étaient nullement spéciales au Groenland; mais il est certain qu'elles ont trouvé un terrain favorable dans les conditions d'insécurité où vivaient les colons, au milieu de la lutte inégale qu'ils avaient à soutenir contre de formidables forces naturelles.

Ce n'est assurément pas l'effet du hasard si la description la plus complète que nous donne la littérature scandinave du Moyen Âge d'une « Völve » (une sibylle) et du rituel compliqué qu'elle employait, se trouve dans le récit où la Saga d'Erik le Rouge raconte la visite faite par la devineresse Torbjörg à Herjolfsnes (Groenland).

1. Niels Nielsen, *Evidence on the extraction of iron in Greenland by the Norsemen* (*Meddelelser om Groenland*, vol. LXXVI, p. 193).

Au cours de nos fouilles, nous trouvons fréquemment, dans les tombeaux et dans les ruines des maisons, de petites croix et de petits morceaux de bois portant des inscriptions runiques de caractère magique et dont l'interprétation cause souvent de grandes difficultés¹. Un exemple caractéristique, mais dont le sens est, au contraire, très net, provient d'une trouvaille que nous avons faite au cimetière de Herjolfsnes : du côté nord du chœur, nous avons retiré un cercueil de bois enfoui à une certaine profondeur et qui ne semblait pas avoir servi à une inhumation ; mais au fond du cercueil, dans un coin, il y avait un bâtonnet de bois couvert de runes très distinctes (pl. III, fig. 6), et dont le sens est le suivant : « Cette femme a été jetée par-dessus bord dans la mer du Groenland ; elle s'appelait Gudveg. » Donc, Gudveg est morte au cours d'un voyage et son corps a été jeté à la mer ; mais, pour l'empêcher de « revenir », on a enterré à sa place, pour la représenter, ce bâtonnet de bois dans le cimetière. Elle devait ainsi se trouver magiquement liée à ce tombeau, au-dessus duquel, pour plus de sûreté, on avait roulé un gros bloc de rocher.

Le bois étant cher et rare, la plupart des morts étaient enterrés sans cercueil ; on les couchait directement dans la terre nue ; il en est ainsi, même du plus important des tombeaux que j'ai explorés ; c'est une sépulture d'évêque que nous avons découverte dans une chapelle de la cathédrale. L'évêque était couché à même la terre, sans bière, mais revêtu de ses attributs ecclésiastiques, dont l'anneau épiscopal, ainsi que la crosse, étaient conservés. La crosse est faite en dent de morse et a dû être exécutée vers l'an 1200 (pl. II, fig. 4).

De même que cet évêque était revêtu de ses ornements sacerdotaux, d'autres défunts, au lieu d'être déposés dans des cercueils, ont été enveloppés dans les vêtements qu'ils avaient portés pendant leur vie, et beaucoup de ceux-ci nous ont été conservés, grâce aux conditions favorables que l'on trouve à Herjolfsnes.

Nous nous trouvons là en présence d'un phénomène extraordinaire : alors que nous n'avons plus, pour ainsi dire, aucun vêtement ordinaire provenant du Moyen Age européen, c'est là-bas, dans cette terre glacée du Groenland, que nous avons trouvé des garde-robes entières : robes, chaperons, bonnets et chausses. Et le plus curieux, c'est que ces vêtements, loin d'être adaptés à la rigueur du climat local, correspondent, dans tous leurs détails, aux modes européennes du temps : ce sont les modes de Paris qui, par la Scandinavie, sont allées jusqu'au Groen-

1. Voir Finnur Jonsson, *Meddelelser om Groenland*, vol. LXVII et LXXVI.

land et qui ont été reproduites dans de rudes étoffes, tissées sur place. Impossible de désirer un témoignage plus probant des relations étroites qui ont existé entre les anciens Groenlandais et leur pays d'origine.

Ces costumes ne sont pas difficiles à dater : ils appartiennent au *xiv^e* siècle et, à quelques exceptions près, au *xv^e*. Hommes et femmes portaient à cette époque des robes de longueur à peu près égale. L'usage des vêtements longs pour les hommes était une mode orientale, qui était apparue au *xii^e* siècle ; on s'y était tellement habitué que ce fut un véritable scandale quand, au *xiv^e* siècle, les jeunes élégants adoptèrent subitement des vêtements très courts qui découvraient toute la jambe.

De tous les objets d'habillement, les plus intéressants sont les nombreux chaperons. Pendant la période gothique, le chaperon a été le vêtement typique, apprécié et reproduit de bien des manières. Mais il n'en existe plus en Europe un seul exemplaire. Des reproductions artistiques nous permettent de suivre les diverses modifications subies, à travers les temps, par l'emploi et la coupe du chaperon. A l'origine, c'était une coiffure de voyage qui était fréquemment utilisée, notamment par les bergers, parce qu'elle les protégeait parfaitement contre la pluie et le vent. Mais, au *xiv^e* siècle, un « roi de la mode », de Paris ou d'ailleurs, éleva ce couvre-chef, jusqu'alors purement populaire, au rang d'un vêtement élégant, également en usage pour les gens de qualité, et il eut l'idée de le munir, sur la nuque, d'un long et mince cordon formé de rubans. Pétrarque a porté un de ces chaperons à queue, qui, quelques dizaines d'années plus tard, étaient adoptés dans un tout autre coin du monde, au Groenland : de fait, tous nos chaperons groenlandais présentent par derrière cette curieuse mèche (pl. IV).

Au *xv^e* siècle, l'usage s'en perdit, mais on continua longtemps encore à s'en servir dans les cortèges d'enterrement, en le rabattant sur le visage en signe de deuil, comme on le voit, par exemple, chez les fameux « pleureurs » des monuments funèbres des ducs de Bourgogne. Au Groenland, on en a recouvert le visage des morts ; il faut en effet se rappeler que, la terre étant complètement gelée, il n'était possible de procéder aux inhumations que pendant trois ou quatre mois de l'année, si bien que souvent les morts devaient rester longtemps sans sépulture.

Parmi les objets d'habillement plus récents figurent quelques bonnets, dont un en forme de cône allongé, que nous pouvons identifier par les tableaux du temps de Louis XI. Ce bonnet est la preuve irréfu-

place.
roites
e.
ni en
mma
égale.
orien-
abitat
jeunes
léco-

nom-
été le
Mais il
ne ar-
ubies,
igine,
otam-
ntre la
aris ou
re, au
e qua-
ordia
queue,
n tout
groes-

encore
sur le
es le-
rogne.
a effet
ossible
ois de
s sans

bon-
ntifier
rrréfu-

Planche I



Fig. 1. — Petite pierre runique, datant approximativement de 1300, et trouvée dans un cairn auprès d'Upervik, par 73° de latitude Nord environ, alors que la colonie scandinave la plus septentrionale ne se trouvait que par 64-65°. Cette pierre montre que les trois hommes qui y sont nommés ont dû hiverner à cette haute latitude, où ils ont élevé le cairn au printemps. Il est probable qu'ils y étaient allés pour chasser le morse et qu'ils ont été pris par les glaces.

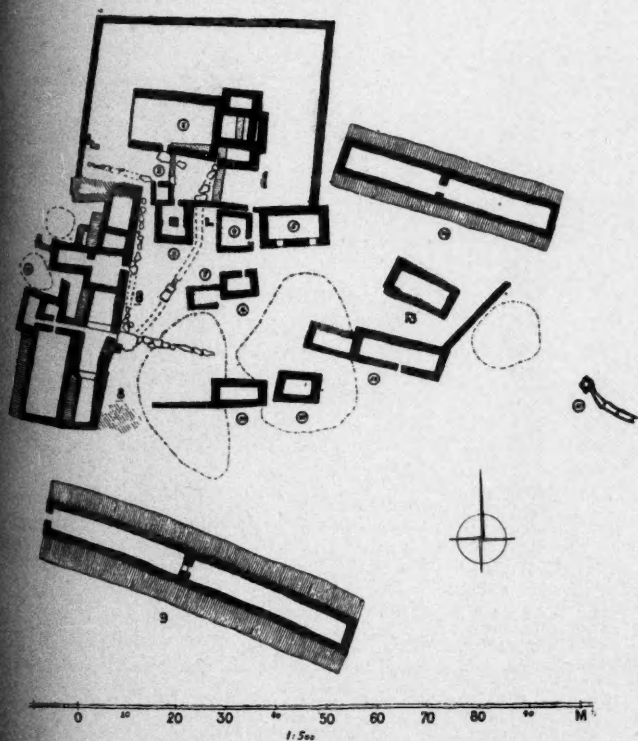


Fig. 2. — Plan des principales ruines de l'évêché de Gardar.
1, Église et cimetière. 8, Manoir épiscopal. 9, 12 et 14, Étables. 11, Forge.

Fig. 4

Fig. 4

to

Planche II



Fig. 3. — Une chapelle de la cathédrale, contenant le tombeau d'un évêque.



Fig. 4. — Crosse en dent de morse
de 1200 environ
trouvée dans la cathédrale.



Fig. 5. — Croix de bois
avec runes magiques
trouvée dans un tombeau à Herjolfsnes.

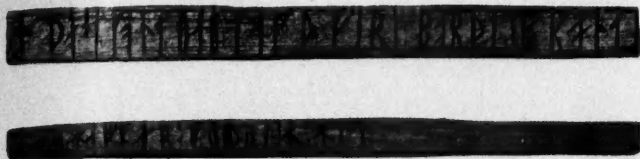


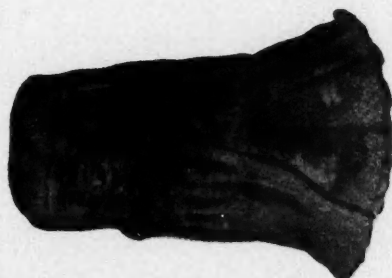
Fig. 6. — Bâtonnet de bois avec des runes mentionnant une femme nommée Gudveg, qui, étant morte en cours de navigation, fut « jetée par dessus bord dans la Mer du Groenland ». Trouvé dans un cercueil au cimetière de Herjolfsne.



Fig. 7. — Costumes d'homme et de femme provenant de Herjolfsnes, xiv^e siècle.



Chaperon provenant de Herjolsnes
(xiv^e siècle), vu par derrière.



Bonnet conique
du temps de Louis XI
trouvé à Herjolsnes.
Vu par derrière.



Chaperon provenant de Herjolsnes
(xiv^e siècle), vu de côté.

Figure 8.

ta
la
ta
su

tu
ho
être
ve
dé
lan
col
d'o
'
de
gie
il e
tiè
ma
vie
ver

A
les
cer
tro
bes
app
étal
en
auc
l'Oc
côte
pou
d'a
bus
Il

table que des vaisseaux européens ont dû encore atteindre le Groenland vers la fin du ^{xv}^e siècle. Il constitue donc un document important, en ce qu'il confirme les renseignements imprécis que nous avons sur les relations entre l'Europe et le Groenland à cette époque tardive.

* * *

Le Groenland était, au Moyen Age, l'extrême avant-poste de la culture européenne et, pendant des siècles, les colons maintinrent avec honneur leur position. Il est clair que la civilisation a toujours dû y être empreinte de pauvreté ou tout au moins de modestie, comparativement aux grands centres de culture ; néanmoins, on y rencontre un développement matériel qui peut bien être comparé à celui de l'Islande ; par exemple, la coupe et le caractère des vêtements des colons montrent avec quelle ténacité touchante ils ont suivi le mot d'ordre des centres européens de la mode.

Toutefois, dès le ^{xiv}^e siècle, les navires d'Europe ne parvinrent que de plus en plus rarement jusqu'au Groenland. La navigation norvégienne a subi, à cette époque, une décadence rapide ; d'un autre côté, il est fort probable qu'au Groenland la production d'objets ou de matières d'échange était alors également en régression, si bien que les marins ou les commerçants avaient moins de raisons de risquer leur vie pour aller aussi loin. Les mêmes marchandises pouvaient se trouver ailleurs à meilleur marché et avec moins de dangers.

A la fin du ^{xv}^e siècle, les communications cessent complètement et les colons en sont réduits à ne plus compter que sur eux-mêmes. Il est certain que ce concours de circonstances leur a été fatal, car ils étaient trop affaiblis pour pouvoir subvenir par eux-mêmes à leurs propres besoins. Dans des jours de prospérité, ils auraient pu se passer des approvisionnements venant d'Europe. Le pain et la farine ne leur étaient pas absolument indispensables, si seulement ils avaient du lait en quantité suffisante et, quant à la viande, celle-ci ne leur manquait aucunement. Ils pouvaient se procurer du bois en pêchant dans l'Océan, entre les glaces de dérive, les souches de sapin arrachées à la côte septentrionale de la Russie et qu'amenait le courant polaire. Ils pouvaient même, comme on l'a vu, se procurer du fer, à condition d'avoir du combustible en abondance ; mais c'est précisément le combustible qui a commencé à leur manquer le plus.

Il est probable aussi qu'une plus grande rigueur du climat a contri-

bué à rendre plus difficile l'existence des éléments nordiques au Groenland. Les Esquimaux, par leur complexion et leurs habitudes, sont organisés pour vivre au milieu du froid et des glaces ; plus la température est basse, plus les conditions d'existence se présentent favorablement pour eux. Mais les colons européens ne pouvaient se passer de leurs troupeaux qui leur donnaient du lait, c'est-à-dire les hydrates de carbone et les vitamines dont ils avaient absolument besoin.

Avec la maigre végétation que l'on trouve au Groenland, la grande difficulté pour eux a été de se procurer les fourrages nécessaires pour l'alimentation du bétail pendant les cinq mois environ où, en raison du froid, les animaux devaient nécessairement être tenus à l'étable. A l'heure actuelle, où l'État danois fait des essais de culture dans le Groenland méridional, il semble absolument impossible, à moins de travaux disproportionnés avec les résultats, de reconstituer un troupeau comparable à celui du Moyen Age. Autour des anciennes fermes, on trouve, en effet, de vastes terrains enclos, d'une superficie allant jusqu'à quinze hectares et probablement destinés à fournir le foin nécessaire, mais qui aujourd'hui sont couverts d'une végétation tout à fait mauvaise et incapable de donner du foin. Même dans les fermes de médiocre importance, il existait des étables aménagées pour contenir un nombre important de vaches.

Bien entendu, il est extrêmement difficile de se procurer des preuves exactes de ce changement de climat à la fin du Moyen Age. Mais, sur ma demande, on procède à l'heure actuelle à des recherches d'ordre à la fois géologique et botanique pour arriver à éclaircir ce problème ; ces recherches, qui ont été commencées par M. Knud Jessen, professeur de botanique à l'Université de Copenhague, ont été poursuivies par M. J. Iversen. Dès 1932, on a pu constater, par l'examen microscopique de couches sédimentaires du Moyen Age, la présence de pollen dans une espèce de bouleau qui ne peut plus pousser au Groenland, mais qui croît sous un climat un peu plus doux. On trouve aussi des preuves d'un dessèchement qui a été certainement causé par un abaissement de la température annuelle.

Il est impossible de penser sans un serrement de cœur à ces derniers survivants épuisés de la vieille race des Vikings. D'année en année, ils ont probablement conservé l'espoir de voir enfin venir à leur secours un navire d'Europe.

Près de Gardar, le vieux siège épiscopal, se trouve une haute montagne qui s'élève à 1,800 mètres directement au-dessus du niveau de

la mer.
des fjords
du pays
et toute
huites.

avoir se

Du so

guetter

tendre

grimpe

du litt

nouvel

Le p

bien de

posé to

Esquim

pourrai

sait qu

explor

nordiq

fois, q

en som

tion ;

tains f

En

tant a

y ont

ne se

morts

restes

logist

const

1. De

Esquim

méridi

Moyen

avec le

2. Iv

3. F

(Madd

la mer. De son sommet, on découvre le large à l'est et à l'ouest, au delà des fjords et des glaces éternelles qui couvrent la surface de l'intérieur du pays. Là-haut, bien au-dessus du point où s'arrête toute végétation et toute vie animale, se rencontrent les ruines de quelques petites huttes. Involontairement, on se demande à quoi elles peuvent bien avoir servi, à une telle hauteur.

Du sommet de cette montagne, que pouvait-on faire d'autre que de guetter? Peut-être qu'à l'automne, à l'époque où l'on pouvait s'attendre à voir arriver les navires venant d'Europe, des jeunes gens ont grimpé sur ces hauteurs pour observer si aucun vaisseau n'approchait du littoral. Mais ils n'eurent jamais l'occasion d'apporter l'heureuse nouvelle aux vieux restés dans la vallée.

Le problème de la disparition des colons a occupé l'imagination de bien des gens, et diverses théories ont été émises à ce sujet. On a supposé tout d'abord qu'ils avaient été anéantis en combattant contre les Esquimaux envahisseurs venus du Nord¹; mais cette hypothèse ne pourrait s'appliquer qu'à la plus septentrionale des colonies, dont on sait qu'elle était déjà détruite au milieu du xiv^e siècle². Le célèbre explorateur norvégien Fridtjof Nansen a pensé que les derniers colons nordiques s'étaient mêlés aux Esquimaux; ce n'est là encore, toutefois, qu'une hypothèse qui jusqu'ici ne repose sur aucune preuve. Il est en somme trop tôt pour pouvoir répondre définitivement à cette question; peut-être même, ne trouvera-t-on jamais que l'explication de certains faits isolés.

En tout cas, en ce qui concerne Herjolfsnes, cette place qui pourtant avait été jadis si florissante, mon opinion est que les hommes qui y ont vécu ne sont pas tombés sous les flèches des Esquimaux et qu'ils ne se sont pas non plus mariés avec des femmes esquimaudes. Ils sont morts de faim, de privations. Nous avons rapporté de nos fouilles des restes de squelettes qui ont été examinés à Copenhague par l'anthropologiste F.-C.-C. Hansen, professeur d'anatomie à l'Université³: or, il a constaté que nous nous trouvons en présence d'une race dégénérée,

1. Déjà Erik le Rouge avait trouvé dans le Groenland du Sud des traces prouvant que des Esquimaux avaient vécu sur ces points; mais, à cette époque, ils avaient quitté ces contrées méridionales, où la température était probablement trop élevée pour eux. Au cours du Moyen Age, ils ont repris la route du Sud et ils ont eu des relations ordinairement pacifiques avec les Scandinaves.

2. Ivar Bardarson, *Det gamle Groenlands Beskrivelse*, édit. Finnur Jonsson, p. 29 et suiv.

3. Fr.-C.-C. Hansen, *Anthropologia medico-historica Groenlandiae antiquae. I: Herjolfsnes (Meddelelser om Groenland, vol. LXVII, 1924)*.

épuisée par les privations et aussi par les mariages entre consanguins, d'un groupe d'individus presque nains et très frères ; des cas de rachitisme ont été constatés, ainsi que l'existence d'une grande mortalité infantile ; pour les adultes eux-mêmes, la vie a dû être également très courte. Ce qui est curieux, c'est la détérioration que montre la dentition, même chez de très jeunes individus ; ce fait ne peut s'expliquer que par la mauvaise nourriture, à laquelle les habitants ont dû être réduits dans les circonstances les plus critiques.

Si l'on se représente cette population affaiblie et dégénérée, on arrive facilement à comprendre que, privée des secours du dehors, elle a été contrainte à renoncer à la lutte pour la vie. En effet, elle était inférieure aux Esquimaux dans l'utilisation des chances d'existence qui lui étaient offertes.

Nous possédons un récit, datant seulement du *xvii^e* siècle, et où un marin islandais, appelé Jon le Groenlandais, raconte comment une fois, probablement vers 1540, le navire hanséate sur lequel il se trouvait fut poussé vers les côtes du Groenland et arriva dans un fjord où se trouvaient de nombreuses îles ; plusieurs d'entre elles étaient habitées — sans doute par des Esquimaux — mais on n'osa pas s'en approcher. Par contre, l'équipage atterrit dans une petite île déserte où existaient des vestiges de constructions qui ressemblaient tout à fait à celles de l'Islande. Et notre marin rapporte ceci : « Ils trouvèrent là un homme mort, couché la face contre terre. Il avait sur la tête un chaperon bien confectionné et le reste de ses vêtements était en bure de laine et en peau de phoque. Près de lui gisait un couteau recourbé, tout usé et réduit par de fréquents affilages. Ils emportèrent ce couteau comme souvenir. »

Il est difficile de savoir jusqu'à quel point est véridique le témoignage de ce marin, mais tout son récit est empreint d'authenticité. C'est un tableau poignant de la fin des colons, telle qu'il convient de se la représenter : le dernier des Européens, revêtu d'un costume tel que ceux qui ont été trouvés à Herjolfsnes, gisant mort et non enseveli près de son habitation déserte et abandonnée, tenant dans sa main le symbole de la suprématie de la civilisation européenne, ce méchant couteau de fer, aiguisé jusqu'à l'ultime limite du possible. Quand cette possibilité fut évanouie, l'Européen a succombé, et les Esquimaux, ce petit peuple polaire endurci et adapté au milieu, ont, en vertu du droit du plus fort, pris possession du pays.

Pourtant, on aurait tort de croire que les peuples scandinaves avaient

oublié leurs frères du Groenland. On ne cessa jamais, bien qu'à intervalles divers, d'élaborer des plans et de faire des tentatives pour retrouver la route qui menait jusqu'à eux ; mais ou bien la chance faisait défaut, ou bien les expéditions manquaient de moyens d'action suffisants ; tantôt on se trouvait arrêté par la glace et tantôt on n'atterrissait pas aux bons endroits.

Les siècles se succédèrent et pourtant on continuait à croire que les colons devaient être en vie¹ ; on ne craignait qu'une chose, c'est qu'ils n'eussent abandonné la religion chrétienne ; aussi se proposait-on d'aller leur prêcher à nouveau l'Évangile.

L'initiative de la colonisation moderne du Groenland fut prise en 1721 par le pasteur Hans Egede, d'origine danoise, mais né et domicilié dans le nord de la Norvège. Il fut l'apôtre du Groenland et convertit les Esquimaux. Tel n'avait pas été son but original : il était parti à la recherche de ses compatriotes et ce fut la grande déception de sa vie de ne pas les avoir retrouvés. Il ne découvrit, en effet, que les ruines de leurs habitations.

Pourtant, il espérait que quelques-uns de leurs descendants existaient encore sur la côte Est — si difficilement accessible — du Groenland. En 1724, un marin fut envoyé vers cette partie du littoral ; on le munit d'une liste de mots vieux-norrois courants, afin de le mettre en état de s'entretenir avec ceux que l'on cherchait². Mais, comme tant d'autres, il fut arrêté par les glaces et n'atteignit jamais la côte.

Ce n'est qu'au XIX^e siècle que fut abandonné tout espoir de retrouver en vie la descendance des vieux colons d'autrefois, disparue déjà depuis trois ou quatre siècles. Il a fallu longtemps pour se rendre à l'évidence ; maintenant, il ne reste plus qu'à espérer que de nouvelles fouilles nous permettront d'expliquer le sort mystérieux des derniers habitants.

Paul NÖRLUND.

1. On savait que le Groenland était situé auprès de l'Amérique ; mais, en raison de l'incertitude des notions cosmographiques, on s'imaginait que « le Russe » en avait pris possession. Cf. Gustav Storm, *Historisk-topografiske Skrifter*. Christiania, 1895, p. 50.

2. Louis Bobé, *Early exploration of Greenland* (Greenland, published by the Commission for the Direction of the scientific investigations in Greenland, vol. I. Copenhague et Londres, 1928, p. 25).

LA CHUTE DE SOMERSET ET L'ÉLEVATION DE WARWICK

LEURS CONSÉQUENCES POUR LA RÉFORME EN ANGLETERRE

(OCTOBRE 1549-JUILLET 1553)

Édouard VI n'avait pas achevé sa seizième année quand il mourut à Greenwich, le 6 juillet 1553. C'est donc moins à lui qu'aux deux chefs du gouvernement durant sa minorité, au protecteur Somerset et à son rival, le comte de Warwick, que sont dus les changements religieux du règne. Encore doit-on faire la part entre ces deux chefs du gouvernement. Trop d'historiens ont négligé de distinguer les deux périodes; aussi ont-ils donné de cette époque de l'histoire d'Angleterre un tableau peu exact, faute de distribuer les ombres comme il convient. En religion, comme en politique, les deux parties du règne diffèrent et s'opposent. Au régime libéral du Protecteur correspond une politique religieuse de tolérance et de compromis; le gouvernement de son successeur retourne à l'absolutisme d'Henri VIII et favorise un protestantisme de plus en plus radical. Somerset tient compte encore des henriciens qui s'efforcent de maintenir dans l'Église l'orthodoxie ancienne¹; Warwick les jettera en prison et les privera de leur siège. Le premier *Prayer-Book*, celui de 1549, malgré ses tendances luthériennes, conserve nombre de vestiges catholiques, et ses formules sont assez vagues pour être interprétées aussi bien dans le sens orthodoxe que dans le sens réformé; il porte l'empreinte de la modération et du libéralisme qui dis-

1. Les évêques orthodoxes et leurs adhérents furent surnommés henriciens ou partisans d'Henri VIII, parce que, malgré leur attachement à la foi catholique, ils préférèrent renier l'autorité du pape que de se soustraire à celle de leur souverain. C'étaient, entre autres, les évêques Gardiner de Winchester, Bonner de Londres, Heath de Worcester, Day de Chichester, Tunstall de Durham, Thirlby de Westminster. — Sous Henri VIII, ils firent échec aux réformateurs avancés, dont l'archevêque de Cantorbéry, Cranmer, était le chef; leurs adversaires l'emportèrent durant la minorité d'Édouard VI. Cf. le chapitre VII du tome I de ma *Réforme en Angleterre : Henri VIII ou le schisme anglican*. Perrin, 1930.

tinguent le gouvernement de Somerset. Le second, celui de 1552, s'applique à ne rien laisser dans la *Holy Communion* qui puisse être susceptible d'interprétation catholique, et il supprime dans les sacrements les rites ecclésiastiques anciens ; il s'inspire de Zwingli et de Calvin ; il modifie l'ordinal au point de mettre en question la validité des ordinations anglicanes¹. Le règne s'achève avec la confession de foi la plus radicale qu'ait connue la *Church of England*, les XLII articles de 1552 ; les XXXIX articles d'Élisabeth s'efforceront de l'adoucir et de l'expurger, conservant encore trop de ce levain protestant que toute une école de théologiens anglicans s'est appliquée, au cours des siècles, à édulcorer, sinon à rejeter².

Somerset gouvernait depuis l'avènement d'Édouard, lorsque la majorité du Conseil, poussée par le comte de Warwick, le fit arrêter à Hampton-Court et conduire à la Tour (octobre 1549). Guerres à l'extérieur avec l'Écosse et la France, embarras à l'intérieur, révoltes intestines, opposition de l'aristocratie à toute réforme sociale, froissement d'intérêts privés avaient occasionné ou causé la chute du Protecteur³.

Celui qui en était l'auteur principal, John Dudley, vicomte de Lisle (1542), comte de Warwick (1547) et bientôt duc de Northumberland (1551), était un soldat brillant, un habile diplomate, un homme du monde accompli. En 1546, il avait rempli avec succès une ambassade auprès de François Ier⁴. Lors de l'invasion française de 1545, il était à la tête de la flotte anglaise à Spithead, et il engagea le combat contre les galères ennemies à Shoreham⁵ ; à la bataille de Pinkie (10 septembre 1547), il commandait en second. Grand amiral sous Henri VIII (1543-1547), il devint chambellan à l'avènement d'Édouard VI, cédant sa

1. J'ai étudié ces deux « Livres de la prière commune » dans la *Transformation du culte anglican sous Édouard VI* (Revue d'histoire ecclésiastique. Louvain, 1911, fasc. 1, 2, 3).

2. Un prêtre anglican, dans sa thèse d'Université soutenue à Besançon en 1930, examine, l'un après l'autre, les articles d'Élisabeth et conclut : « Non ; ils ne sont pas protestants. » Rév. H. A. Moreton, *La Réforme anglicane au XVI^e siècle*, chap. XI.

3. Voir N. Pocock, *Troubles connected with the Prayer Book of 1549. Documents now mostly for the first time printed from the originals in the Record Office, the Petryt Collection in the Library of the inner Temple, the Council Book, and the British Museum*, Camden Society, 1884.

4. Il partit, le 7 juillet, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, pour la ratification du traité d'Ardres (7 juin 1546), avec deux collègues, Tunstall, évêque de Durham, et Nicholas Wotton, doyen de Cantorbéry et d'York, qui devait rester en France comme ambassadeur (*State Papers*, 1830-1852, XI, 246, n. 1). Sa mission fut courte et semble s'être terminée au mois d'août. Les dépêches écrites à cette occasion se trouvent dans les *State Papers*, XI, 246, 261. Cf. Lefèvre-Pontalis, *Correspondance politique d'Odet de Selve*. Paris, 1888, p. 3-6, 8, 10, 11, 22, 26, 30, 82, 117, 160, 340.

5. *State Papers*, I, 794, 816.

charge d'amiral au frère du Protecteur, Thomas Seymour¹. Brave, humain, généreux en apparence, on l'appela de son temps, non sans quelque justesse, un second Alcibiade².

Fils d'un père mort sur l'échafaud pour avoir trempé dans un complot contre Henri VIII³, il était né pour l'intrigue, et c'est une conspiration qui lui vaudra de subir, lui aussi, la peine capitale. Sagace, silencieux, rusé, plein de sang-froid, disciple accompli de Machiavel, il réussit à cacher ses motifs et ses desseins à ses contemporains ; et l'historien a mille peines à les démêler. Peu surent mieux arriver à leurs fins. « Il est ainsi fait », disait de lui Richard Morison, ambassadeur auprès de Charles-Quint, « qu'il a toujours deux plans en tête, dont l'un est sûr de réussir, de quelque façon tourne l'événement. » C'est ainsi qu'il se débarrassa de ses adversaires sous des prétextes plausibles, qui dissimulaient les vrais mobiles⁴. Énergique, décidé, sans principes, hypocrite et jouant double jeu, il fut un des plus habiles et des moins scrupuleux chefs de parti qui aient jamais fait servir à leur propre avantage les ressources et la richesse de leur pays. Nul mieux que lui ne pouvait poursuivre et achever la révolution religieuse que Somerset avait tenté avec modération et quelque timidité.

Warwick évita, jusqu'au jour où il serait sûr de la victoire, toute collision ouverte avec le Protecteur ; déférent en apparence, il avait toujours été son ennemi secret. Il devait le rester et n'avoir de repos qu'il n'eût sa tête. Mais il ne se hâta point, afin de s'assurer toutes les chances de succès. Se débarrasser aussitôt de Somerset eût été dangereux. En plus d'un milieu, étaient acquises au Protecteur des sympathies ouvertes. Warwick crut bon d'en tenir compte. Il se résolut à rendre la liberté à son rival, à condition qu'il signerait trente et un articles d'accusation⁵. Ces articles, dans la crainte qu'ils n'eussent point la ratification du Parlement, furent modifiés et diffèrent notablement

1. Cf. Lefèvre-Pontalis, *op. cit.*, 102, 104, 106.

2. C'est l'évêque Ponet qui l'appelle ainsi dans son *Short Treatise of Politicke Power* de 1556.

3. Il avait voulu s'assurer de la personne du jeune Henri VIII. Cf. *Letters and Papers*, I, 1004.

4. Ainsi Thomas Stukely († 1578), partisan de Somerset, l'ayant averti de quelque dessein hostile d'Henri II, il le crut, mais le fit jeter en prison, disant au roi de France, qui niait le complot, qu'il avait ainsi agi avec Stukely, afin de prouver sa confiance à l'égard d'Henri. Il se comporta de même avec W. Paget.

5. Sir John Hayward (*Life and Raigne of King Edward the Sixth*, 1630, p. 308), G. Burnet (*History of the Reformation*, édit. Pocock, V, 283, avec quelques interventions et omissions), J. Foxe (VI, 290 et suiv. ; cf. p. 748), Thomas Carte (*History of England, 1747-1755*, édit. Oxford, 1851, III, 242) et d'autres les ont publiés. Ils se trouvent dans l'*Harleian Ms.* 353 (fol. 78 et suiv.) du British Museum.

des charges alléguées d'abord contre le Protecteur¹; ils ne sont guère qu'un vote de blâme.

Les dix premiers lui reprochent ce que lui concédaient les lettres patentes du 13 mars 1547 signées du roi et des conseillers², lesquelles lui donnaient pouvoir de consulter et de nommer les conseillers qu'il voudrait, de faire tout ce qu'un gouverneur de roi et un Protecteur « a droit de faire ». Ils se fondaient sur la déclaration du 31 janvier 1547³, qui élevait Somerset au Protectorat « à la condition expresse qu'il ne fit aucun acte de gouvernement sans l'avis et le consentement » du Conseil, comme si cette déclaration n'avait pas été abrogée par le mandat royal du 13 mars suivant⁴.

Les véritables griefs du Conseil contre le duc étaient son désir de réformes sociales, ses efforts pour combattre « l'enclôture » (*enclosure*), pour empêcher la ruine de l'agriculture et la déchéance de la classe rurale, sa sympathie pour ceux que la cupidité des riches avait réduits à l'extrême misère, et sa douceur envers eux, quand l'échec des réformes proposées les eut poussés à la révolte. On l'accuse, en effet, d'avoir dit ouvertement que les nobles et la *gentry* étaient « cause de la disette qui fit se soulever le peuple pour remédier lui-même aux abus » (art. 12); d'avoir rendu contre l'avis du Conseil « des ordonnances qui encourageaient la basse classe à s'insurger » (art. 13); d'avoir nommé des commissions d'enquête sur les *enclosures* (art. 14); de n'avoir pas pris de mesures assez rapides pour étouffer les soulèvements populaires (art. 15); d'avoir « encouragé » les rebelles « en leur donnant de l'argent de sa propre bourse » (art. 16); d'avoir fait des ordonnances pour qu'ils ne fussent pas inquiétés et poursuivis (art. 17); d'avoir dit qu'il les comprenait et que c'était l'avarice des grands qui les avait fait se soulever (art. 18); d'avoir déclaré que « les Lords répugnaient à la réforme des « enclosures » et autres analogues, que le peuple avait donc raison de les faire lui-même (art. 19); d'avoir écrit aux nobles « de parler avec douceur aux rebelles et de les traiter de même » (art. 22); enfin, d'en avoir fait relâcher un certain nombre (art. 4)⁵.

1. Cf. minute de la dépêche aux ambassadeurs dénonçant Somerset. *Troubles connected with the Prayer Book of 1549*, p. 113-118.

2. *Acts of the Privy Council*, II, 64. Elles furent inscrites dans le registre du Conseil, le 11 mars.

3. *Ibid.*, II, 4-6.

4. Ainsi on l'accusait d'avoir exercé ses pouvoirs sans avis du Conseil (art. 2 et 3); d'avoir traité seul avec les ambassadeurs étrangers (art. 5); d'avoir menacé de priver certains conseillers de leur siège au Conseil (art. 7); d'avoir établi une cour des Requêtes en sa propre mai-

Les derniers articles reprochaient au duc la façon dont il avait essayé de se défendre contre le complot de Warwick, comme si le premier coupable n'était pas le conspirateur¹.

Somerset, comme jadis Wolsey², fit sa soumission et signa les trente et un articles (23 décembre 1549). En retour, il subit la prison, sans perte des biens³; et peu de mois après, le 6 février 1550, il était relâché de la Tour, moyennant une caution de 10,000 livres sterling⁴; douze jours plus tard, Édouard le graciait de tout. Le 10 avril⁵, admis de nouveau au Conseil privé, il devient Lord maréchal d'Angleterre; le 27, il rentre dans tous les biens dont le roi n'avait pas disposé durant sa captivité⁶; et, le 12 mai, il est créé gentilhomme de la Chambre⁷. En même temps, le mariage de sa fille Anne avec le fils aîné de Warwick (3 juin 1550) semble sceller la réconciliation des deux adversaires, qui ne passent pas un jour sans se voir⁸.

Mais elle ne devait pas durer. Somerset était un obstacle aux projets ambitieux de Warwick; il devait disparaître. Peut-être déjà Warwick, voyant décliner la santé du jeune roi, songeait-il à changer, au profit de sa famille, la succession de la couronne. En tout cas, le regain d'influence, qu'eut bientôt son rival, ne tarda pas à l'inquiéter. Somerset, réintégré dans le Conseil, faisait une vive opposition à la politique de faiblesse au dehors et de violence au dedans, qu'avait inaugurée son successeur. Tandis que les rebelles de l'Ouest étaient traités avec une

son (art. 8); d'avoir nommé à des offices de sa propre autorité (art. 9); de s'être occupé de la vente de biens royaux (art. 10).

5. [Page précédente.] Cf. *State Papers. Domestic*, Edward VI, VIII, 56.

1. L'article 20 accusait le Protecteur d'avoir négligé la défense de Boulogne, Ambletuse et Blackness, alors que le Conseil, au même moment, laissait l'ennemi s'emparer de plusieurs forteresses, en France comme en Écosse.

2. Le cardinal reconnut avoir violé le *Praemunire*, en exerçant ses pouvoirs de légat, confirmés par le roi lui-même.

3. Mais on avait déjà disposé de quelques-uns. Certains prétendent que Somerset avait été condamné aussi à payer une amende annuelle de 2,000 livres sterling.

4. Il devait résider à Sheen ou à Sion, sans s'éloigner à plus de quatre milles sans l'autorisation expresse du Conseil. Cette autorisation était nécessaire encore, s'il voulait voir le roi. Tytler, *op. cit.*, I, 277-278.

5. Tytler (*op. cit.*, I, 289 n.) dit le 11 mai.

6. « It was agreed by the whole Council that the King's Majesty, should be moved for the restitution of the duke of Somerset unto all his goods, his debts and his leases yet ungiven. » Extrait du registre du Conseil. *Troubles connected with the Prayer Book of 1549*, p. 139.

7. Cf. *Spanish Calendar*, X, 7 et suiv., 11 et suiv., 28, 62 et suiv., 72, 109.

8. Cf. *Spanish Calendar*, X, 87, 98, 109. — Le comte de Hertford, fils de Somerset, est envoyé comme otage en France, avec le fils de Warwick, Lord Lisle, et quelques autres fils de seigneurs jusqu'à l'exécution du traité de Boulogne. Cf. lettre de Somerset à Lord Cobham, 15 avril 1550. Tytler, I, 279.

extrê
que le
lois d
conclu
logne
et à p
ser Éli
Conse
ruinai
l'Angl
son rè
et entr
cation
minue
même
critiqu
W. Pa

1. Sir
cité dans
2. S'as
l'honie ;
de telles
l'hon. Se
3 et à Ed
et celle-ci
tanz sur
par le pa
l'ind., 3
En 155
à la Chan
278). Il n
quête.
3. Apr
arrêter le
Castle le
nide, II,
4. On r
giolère.
5. Tytl
6. Mari
messe qu
7. Acte
8. War
chard W
Tytler (I
under Pro

extrême sévérité¹, que les henriciens et Marie Tudor étaient persécutés, que les « enclôtures », au lieu d'être abolies, étaient protégées par des lois déclarant félon quiconque les attaquerait², le gouvernement avait conclu avec l'Écosse et la France une paix humiliante³. Il rendit Boulogne à la France, quatre ans plus tôt que ne le fixait le traité de 1546 et à prix moitié moindre, 400,000 écus d'or⁴. Édouard VI devait épouser Élisabeth de France, fille d'Henri II⁵. L'Écosse fut évacuée, et le Conseil souscrivit au mariage de Marie Stuart avec le Dauphin, ce qui ruinait les projets des Tudors et pouvait être un grave danger pour l'Angleterre, comme s'en apercevra Élisabeth, les premières années de son règne (24 mars 1550)⁶. La flotte, bâtie à grands frais par Henri VIII et entretenue avec soin par Somerset, est réduite ; on néglige les fortifications de Calais, de Guines et des frontières écossaises, tandis qu'on diminue les garnisons des places fortes⁷. N'est-ce point le renversement même de la politique de Somerset ? Il ne saurait donc l'approuver. Ses critiques déplaisent à Warwick⁸. Mais les membres modérés du Conseil : W. Paget, le comte d'Arundel, Lord Grey de Wilton, l'appuient. Le

1. Sir John et Sir Thomas Arundell avaient été jetés en prison, comme suspects de complicité dans la révolte de l'Ouest. Somerset demanda qu'on se montrât indulgent à leur égard.

2. S'assembler au nombre de douze, dans le but d'abattre des « enclôtures », fut un crime de félonie ; et un crime de trahison, si l'on était quarante. Le tenancier qui ne s'opposait point à de telles réunions perdait pour toujours sa tenure ; s'il y avait prêté son concours, il était félon. Se réunir pour faire baisser le prix du blé fut également une félonie (*Statute of the Realm*, 1 et 4 Edward VI, c. 5). Les lois d'Henri VII et d'Henri VIII contre l'enclosure furent abolies, et celle-ci put se pratiquer sans grandes réserves (*Ibid.*, 3 et 4 Edward VI, c. 3). On abolit la taxe sur les moutons et les étoffes de laine (*Ibid.*, 3 et 4 Edward VI, c. 23), que l'on remplaça par le paiement des « fee farms », dont Somerset avait fait la remise aux paysans pauvres (*Ibid.*, 3 et 4 Edward VI, c. 18).

3. En 1551, un cultivateur fut emprisonné et mis à mort pour avoir présenté une « supplique » à la Chambre étoilée contre certaines personnes qui avaient détruit son blé (Tytler, I, 271-272). Il ne semble même pas, remarque Tytler, qu'il y ait eu de jugement, en dehors de l'enquête.

4. Après la répression des révoltes de l'Ouest et de l'Est, le Conseil n'avait rien fait pour arrêter les progrès des Écossais. Le 16 décembre 1549, Home Castle s'était rendu, Broughty Castle le 6 février suivant (*Acts of the Privy Council, 1547-1550*, p. 407 ; Wriothesley, *Chronicle*, II, 31), et Lauder Castle en mars.

5. On remit en même temps l'arrérage des pensions que devait le roi de France à celui d'Angleterre. Cf. Tytler, I, 287 et suiv.

6. Tytler, I, 261. A cela Somerset mit son veto. *Spanish Calendar*, X, 227.

7. Marie de Lorraine, à son retour de France, visita la cour d'Angleterre et y reçut la promesse que seraient continuées les relations amicales entre les deux pays. Cf. Tytler, *loc. cit.*

8. *Acts of the Privy Council*, III, 43-44, 47, 100, 104, 209, 225, 364.

9. Warwick s'en plaint vivement, le 25 juin 1551, dans une conversation intime avec Richard Whalley, qui bientôt déposera contre Somerset. Cf. Whalley à Cecil, 26 juin 1550, dans Tytler (II, 21-24), qui par erreur donne cette lettre comme de 1551. Cf. Pollard, *England under Protector Somerset*, 282, n. 2.

bruit court que le Conseil est divisé, que ses deux chefs ne s'entendent plus ; c'est en vain que ses membres affectent en public la parfaite entente, se prodiguent flatteries et caresses en des fêtes et banquets communs ; on ne parle que de complots et de contre-complots. Tandis que Warwick, en quête de popularité, perçoit le murmure de la foule, le 10 mai 1551 Somerset est nommé à la tête des comtés de Buckingham et de Berks, le fils du comte de Derby brigue la main de sa fille, et son parti mal étouffé semble renaître¹. Les Communes, avant de se séparer (février 1550), ont parlé de lui rendre le Protectorat, et la question doit revenir au prochain Parlement².

Warwick, toutefois, a l'oreille du roi. « Chaque jour croît son pouvoir, aux dépens de celui de Somerset », écrit l'ambassadeur impérial. « Rien d'important ne se fait sans son avis ; et, s'il doit garder la chambre, il n'est pas rare que le Conseil y vienne tout entier. — L'absolutisme est son système de gouvernement ; offices et places, il les remplit de ses créatures³. » Aussi précipite-t-il bientôt son dessein. Profitant de la maladie qui retient le duc alité, il consigne chez lui le plus ferme adhérent de Somerset, William Paget, sous un prétexte bien différent du véritable motif⁴. En même temps, il se fait créer duc de Northumberland, tandis que ses partisans sont élevés aux honneurs : Dorset est duc de Suffolk, William Paulet (déjà comte de Wiltshire) marquis de Winchester, Sir William Herbert comte de Pembroke. Deviennent chevaliers Cecil, qui avait abandonné le parti de Somerset, Henry Sydney, qui venait d'épouser la fille de Warwick (mars 1551), Henry Dudley, son frère, et Henry Neville⁵. Le menu fretin se contentera des biens pris aux évêchés⁶.

1. Avis de Jehan Scheyfve à l'empereur, 9 et 21 avril, 12 mai, juin 1551. *Spanish Calendar*, X, 262 et suiv., 280, 291 et suiv., 300 et suiv. Cf. lettre de Simon Renard à Charles-Quint, Paris, 28 avril 1551. *Ibid.*, p. 285.

2. C'est pourquoi, entre autres raisons, il sera prorogé jusqu'à l'exécution de Somerset.

3. Avis de Jehan Scheyfve, juin et 6 juillet 1551. *Spanish Calendar*, X, 301, 325. — Son père, Edmund Dudley, avait fait l'éloge de l'absolutisme dans son *Tree of Commonwealth* (imprimé seulement en 1859).

4. Comme Charles-Quint reprochait au Conseil de violer la promesse faite à la princesse Marie, durant le protectorat de Somerset, de tolérer la messe chez elle, Paget nia cette promesse. Warwick écrivit alors, le 16 octobre, à l'empereur que Paget était aux arrêts pour avoir douté de la parole impériale (*State Papers. Foreign*, Edward VI, n° 461). William Paulet n'avait pas moins douté de la parole de Charles, et il était en liberté. Mais la présence de Paget au Conseil aurait gêné les projets de Warwick.

5. Les nominations de Dorset, Paulet et Herbert sont décidées en Conseil le 4 octobre 1551 et exécutées le 11. *Acts of the Privy Council*, III, 379, 380 ; Tytler, I, 275-277.

6. L'évêque de Winchester, John Ponet, reçoit l'ordre, le 27 septembre 1551, de donner

Le jour où Warwick est créé duc de Northumberland (11 octobre), le Conseil ordonne une enquête sur ce que Somerset doit à la couronne. Le duc conçoit alors quelque soupçon et questionne Cecil, qui lui répond d'une façon aussi froide qu'évasive. Trois jours plus tard, il est arrêté, envoyé à la Tour. Le lendemain, le rejoignent ses partisans les plus influents : William Paget, le comte d'Arundel, Lord Grey de Wilton, Lord Dacre¹. Ainsi disparaissent du Conseil ceux qui auraient pu le défendre. On répand de faux bruits, pour prévenir tout soulèvement populaire²; et le Parlement, qui devait s'ouvrir le 4 novembre, est prorogé³.

Il ne reste plus qu'à trouver contre Somerset des charges apparentes. L'année précédente, Warwick, pour se prémunir contre son rival, avait fait voter par le Parlement un acte qui n'a d'égal, à aucune époque de l'histoire d'Angleterre, même au temps de Charles I^{er} et de Jacques II. Ce fut un crime de trahison de s'assembler douze personnes, dans l'intention « de changer quelque loi, de tuer ou même d'emprisonner un membre du Conseil, si l'on restait réunis une heure après l'ordre de se disperser; ce fut un crime de félonie de pousser à de telles assemblées, en paroles ou en actes⁴ ». Le Conseil s'était assuré ainsi la même protection que la royauté. C'est en vertu de cet acte, abrogé après l'exécution de Somerset, que fut condamné l'ancien Protecteur.

Sir Thomas Palmer, soldat brave, mais sans principes, l'ennemi personnel de Somerset, et un certain Crane, qui avait follement dissipé sa fortune, accusèrent le duc d'avoir voulu soulever le peuple, le jour de la Saint-George (23 avril)⁵. C'est sur cette charge que Somerset avait été

divers biens de la mense à Sir John Gates, à Andrew Dudley, autre frère de Warwick, à Sir Philip Hoby et à d'autres encore. British Museum, Royal Ms. 18 c. XXIV, fol. 135; Collier, *Ecclesiastical history of Great Britain*, édit. Lathbury, 1852, IX, 298.

1. Tytler (II, 37) donne la liste des prisonniers arrêtés comme complices ou partisans de Somerset. Cf. *Spanish Calendar*, X, 393, 407 et suiv., 425. — Voir, sur l'arrestation de Somerset, les dépêches de Jehan Scheyfve à l'empereur, 10, 18, 26 octobre 1551, la lettre de la régente des Pays-Bas du 26 octobre, celle de l'empereur du 24 novembre. *Ibid.*, X, 381, 384-386, 387-393, 396 et suiv.

Le 22 avril 1552, Paget sera dépouillé de l'ordre de la Jarretière et de celui de Saint-George, « pour diverses offenses », écrit Édouard VI dans son Journal (Burnet, V, 69), « et surtout parce qu'il n'est noble ni de père ni de mère ».

2. Ainsi, que Somerset avait voulu « ruiner la cité de Londres avec les habitants les plus influents »; que Warwick allait relever le cours de la monnaie. *Acts of the Privy Council*, III, 400. Cf. *Calendar of State Papers. Foreign*, 1547-1553, p. 185, 187, 192, 195.

3. De février 1550 jusqu'au lendemain de l'exécution de Somerset (24 janvier 1552), il ne fut pas réuni.

4. *Statutes of the Realm*, 3 et 4 Edward VI, c. 5.

5. « Un homme haïssant le duc et haï de lui », a écrit sur le Journal d'Édouard VI une main

arrêté¹. La torture, qu'il avait abolie, fut remise en vigueur contre lui. Par elle, on s'efforça d'extorquer quelque aveu aux prisonniers². Et comme à cette époque la couronne pouvait aisément exercer sa pression sur les jurys, les shérifs de la cité de Londres, des comtés de Middlesex et de Kent eurent ordre de les convoquer, pour obtenir d'eux quelques actes d'accusation (16 novembre 1551). Ces actes se ramènent à deux : Somerset s'est réuni avec d'autres personnes, en une ou deux circonstances, pour « arrêter et emprisonner » le duc de Northumberland, le marquis de Northampton, William Parr et le comte de Pembroke, Sir W. Herbert ; en second lieu, il a poussé les citoyens de Londres à se soulever, au son du tambour et des trompettes, et au cri de « Liberté ! Liberté ! »³. Ce furent ces charges, que ne confirme aucune chronique du temps⁴, qui permirent de condamner Somerset, en vertu de l'acte dont j'ai parlé.

Le 1^{er} décembre 1551, Somerset comparut devant ses juges. Par crainte de quelque démonstration populaire en sa faveur, on le mena à Westminster, à cinq heures du matin et en barque. La cour de justice avait été soigneusement choisie : vingt-six pairs séculiers sur quarante-

du xvi^e siècle, à l'endroit où le roi parle de Palmer (octobre 1551). Cf. Burnet, II, 304 et suiv., 307, 316 ; V, 50 et suiv., 57, 77 ; *Calendar of State Papers. Domestic, 1547-1580*, p. 36.

1. L'accusation de Sir Thomas Palmer est, en effet, du 3 octobre ; on la garda secrète quelques jours et elle n'est consignée que dans le Journal d'Édouard (7-19 octobre 1551). *Literary Remains* (Roxburghe Club) ; Burnet, V, 50-52. Celle de Crane est du 26 octobre (*Ibid.*) et seule subsiste (*Crane's information against the duke of Somerset and the earl of Arundel* ; Tytler, *op. cit.*, II, 38-41 ; *State Papers. Domestic*, XIII, n° 65). Cette déposition de Crane et la confession du comte d'Arundel (*Confession of the earl of Arundel* ; Tytler, II, 43-45) sont les seuls documents que nous ayons aujourd'hui pour juger le procès de Somerset.

2. Le 5 novembre, le Conseil autorisa les enquêteurs à employer « les tortures qu'ils jugeraient expédientes » pour instruire l'affaire. *Acts of the Privy Council*, III, 407.

3. *Baga de Secretis. Fourth Report of the Deputy-Keeper of the Records*, Append. II. Le jury de Middlesex dira que la tentative de Somerset eut lieu, le 20 avril 1551, à Somerset Place et au Strand. Celui de la cité de Londres la place le 20 mai, et dans le quartier de Holborn. Le jury de Kent la fixe au 21 avril et à Greenwich. — Aucun des jurys ne parle du complot de Somerset pour assassiner Warwick, complot qu'admet Lingard (*History of England*, VII, 95-96) et que discutent d'autres historiens. Paget, chez qui devait avoir lieu le prétendu assassinat, ne fut même pas questionné sur ce point. Le Conseil ne mit jamais cette charge en avant et, seul, le Journal d'Édouard en fait mention. La déposition de Palmer n'existe plus ; mais celle de Crane ne fait aucune allusion au complot.

Somerset avoua qu'il avait voulu abaisser Northumberland, et non sans cause ; jamais il n'avait pensé à le tuer, comme on l'en accusa. *Spanish Calendar*, X, 406.

4. Les Chroniques ou Diaires, qu'écrivaient à cette époque des habitants de Londres, ne mentionnent en aucune façon les excitations à la révolte, à son de tambour et de trompettes, qui furent alléguées contre Somerset. Il n'en est question ni dans la *Chronicle* de Wriothesley, ni dans *Greyfriars Chronicle*, ni dans les *Narratives of the Reformation*, ni dans le Journal d'Édouard VI, ni dans la *Chronicle* de Grafton, ni dans les lettres contemporaines (*Original Letters* de la Parker Soc. et *Original Letters* d'Ellis).

sept avaient été seulement convoqués, et parmi eux figuraient les pires ennemis de Somerset : Warwick, le duc de Suffolk, Henry Grey, le marquis de Northampton, le comte de Pembroke, le marquis de Winchester, W. Paulet, qui, le 28 novembre, avait été nommé grand sénéchal pour diriger le procès¹. Somerset ne fut confronté avec aucun témoin, sauf Lord Strange, âgé d'environ dix-huit ans²; et il opposa à la qualité de ses accusateurs plus d'une juste raison. Il nia tout³. Un long débat s'éleva entre les pairs, qui finalement déclarèrent qu'il n'y avait point là de trahison⁴; mais, entraînés par les partisans de Warwick, ils jugèrent le duc coupable de félonie. Pour ses ennemis, le résultat était le même. La peine de mort frappait la félonie comme la trahison⁵.

D'équité, dans un tel jugement, il ne saurait être question. On ne

1. William Paulet à Lord Clinton, 2 décembre 1551. Tytler, II, 64.

2. Qui fut plus porté et plus disposé que Shebna à renverser Somerset et à élever Northumberland? » écrira J. Knox en parlant de W. Paulet (*Admotion to the Professors of the Truth in England*, p. 53).

3. Il affirma seulement que le duc s'était servi de lui comme intermédiaire, pour marier à Édouard VI une de ses filles et pour connaître ce qui se passait au Conseil. Encore Somerset nia-t-il tout par serment. Lettre citée de W. Paulet à Lord Clinton, du 2 décembre 1551. Cf. *Spanish Calendar*, X, 406.

4. Comme en prison il n'avait rien confessé, Warwick s'en plaignit amèrement au lieutenant de la Tour, Sir Philip Hoby, et lui ordonna de dépouiller Somerset de la Jarretière et du collier de l'Ordre. — L'histoire de Somerset remerciant les Lords de leur jugement et demandant grâce, que rapporte le Journal d'Édouard VI, est contredite par le bruit que Warwick lui-même fit répandre, lors de l'exécution de Somerset, que celle-ci avait eu lieu, parce que le duc n'avait pas voulu demander son pardon.

5. Probablement parce que l'acte d'accusation ne disait pas que les gens assemblés par lui avaient été sommés de se disperser : circonstance nécessaire pour un crime de trahison, d'après la loi (3 et 4 Edward VI, c. 5). Le duc de Suffolk, le premier, opina que ce n'était pas un cas de trahison. Warwick, avec une feinte modestie, déclara qu'il ne voulait point qu'une attaque contre lui fut réputée trahison.

6. Pour le premier crime, c'était le billot et, pour le second, la corde.

Le procès, son débat, la réplique de Somerset sont exposés tout au long par J. Scheyfve dans ses Avis en français du 10 décembre 1551 (*Spanish Calendar*, X, 405-409). Bien plus courte est la lettre plusieurs fois citée de W. Paulet à Lord Clinton, du 2 décembre, qui a pour but de justifier la condamnation auprès de la cour de France. Analogue est la lettre du même jour des conseillers royaux à Lord Clinton (*Calendar of State Papers. Foreign, 1547-1553*, p. 200; cf. *Ibid.*, p. 185, 187, 192, 195). Johannes ab Ulmis relate l'événement à Bullinger, deux mois plus tard (*Original Letters*. Parker Soc., p. 439 et suiv. Cf. Burnet, III, 364 et suiv.), et probablement d'après la version de Warwick à l'usage des protestants du continent. Le Journal d'Édouard VI (décembre 1551) ne peut que refléter le récit du même Warwick, qui, pour perdre Somerset, dut circonvenir le jeune roi et noircir son oncle; tous les amis de son rival avaient été éloignés; enfin Édouard, âgé de quatorze ans seulement, n'assista point au jugement et n'en sut que ce que lui en rapportèrent les ennemis du Protecteur. — On peut consulter Tytler, II, 1-75; Lingard, *History of England*, 5^e édit., 1848-1851; J. A. Froude, *The reign of Edward the Sixth*, chap. v; A. F. Pollard, *England under Protector Somerset*, 1900, p. 288 et suiv., et son tome VI de la *Political History of England*, 1910, p. 61-66.

peut être à la fois juge et partie. Or, les actes reprochés à Somerset étaient dirigés contre les partisans de Warwick ; et ce sont eux qui ordonnent son arrêt, qui recueillent les charges, qui examinent les témoins et qui d'enquêteurs se font juges. Quiconque accusa Somerset, bien qu'impliqué dans le complot, fut mis aussitôt en liberté et parfois devint le favori de Warwick¹. Ceux qui nièrent, au contraire, on les envoya à la potence ou au billot². Eux et Somerset continuèrent, sur l'échafaud, à se proclamer innocents.

Quand Somerset sortit de Westminster, on ne portait point devant lui la hache de la Tour, ce qui indiquait qu'il n'était pas condamné pour trahison. Le peuple, qui, en grand nombre, attendait à l'extérieur le résultat du jugement et criait souvent : « Dieu sauve le duc ! », crut à l'acquittement complet ; il se mit à pousser des cris de joie et des hurras que l'on entendit au delà de Charing-Cross. Les hommes jetaient leur chapeau en l'air. Tout le long du chemin, ce ne fut que vivats. En certains endroits, on sonna les cloches en signe d'allégresse, et des feux de joie s'allumèrent en l'honneur du « bon duc³ ». Quand le peuple connut sa méprise, un sombre silence succéda aux cris de joie.

Personne, cependant, ne s'attendait à l'exécution. Mais les calomnies du rival de Somerset avaient empoisonné l'esprit du jeune roi, et Warwick tenait le Conseil entre ses mains. Il fallait se hâter, car le Parlement allait s'ouvrir le 23 janvier. Le 18, Édouard, parmi « certains points importants que devait immédiatement décider le Conseil », écrivit celui-ci, de sa propre main : « A examiner l'affaire des complices du duc de Somerset, comme concernant notre sûreté personnelle et celle de notre royaume ; leur châtimement doit servir d'exemple aux autres. » Cette note, au moyen de ratures et d'adjonctions interlinéaires, fut ainsi transformée : « A examiner l'affaire du duc de Somerset et de ses complices... ; leur punition et *exécution conformément aux lois* doivent servir

1. On relâcha Th. Crane et John Hammond sans aucune pénalité. Thomas Palmer devint le bras droit de Warwick. Bartevelle, que Somerset aurait choisi pour assassiner son rival, sortit de prison le 1^{er} novembre 1551 et reçut du Conseil, le 2 février suivant, une maison et quelques rentes. *Acts of the Privy Council*, III, 491.

2. On exécuta Sir Ralph Vane, avec trois partisans de Somerset, à Tower Hill, le 26 février 1552 ; quatre autres furent pendus ou décapités.

3. John Stow, *Annales*, édit. 1631, p. 606 ; Wriothesley, *Chronicle*, II, 63 ; lettre de Johannes ab Ulmis à Bullinger. Hasting Robinson, *Original Letters, relative to the English Reformation written during the reigns of K. Henry VIII, K. Edward VI and Queen Mary, chiefly from the archives of Zurich*, Cambridge, Parker Soc., 1846-1847, p. 439 et suiv. *Acts of the Privy Council*, III, 462. Ceux qui avaient ainsi manifesté leur sympathie pour le duc furent traduits devant le Conseil.

d'exemple aux autres¹. » Ainsi l'ordre d'Édouard pour le jugement des complices de Somerset était devenu l'ordre pour l'exécution même de son oncle. Sous l'influence de qui fut fait ce changement, il est aisé de le deviner, si l'on ne peut reconnaître avec certitude quelle main le fit. Le lendemain, le Conseil, dont il ne reste aucune trace de délibération, décida l'exécution immédiate de l'ancien Protecteur.

Elle eut lieu le 22 janvier 1552. Bien que gardée secrète et fixée à huit heures du matin (des ordres avaient été donnés de ne pas sortir de chez soi avant neuf heures)², la foule se pressait à Tower Hill quand Somerset monta sur l'échafaud, où la décapitation, par ordre royal, remplacerait la peine ignominieuse de la pendaison. Le duc était vêtu du riche costume d'apparat qu'il portait aux grandes réceptions de la cour. Il se mit à genoux, fit une courte prière et se releva. Puis, s'adressant au peuple, il protesta de son innocence en même temps que de sa soumission aux lois qui le condamnaient. « Je suis venu ici », dit-il, « pour mourir, en vrai et fidèle serviteur de Sa Majesté et du royaume. Je suis condamné par une loi à laquelle je suis sujet, comme vous tous et, pour montrer que j'y obéis, je suis content de mourir... Je regarde ma mort comme le plus grand bienfait que Dieu ait pu m'envoyer, car, comme homme, j'ai mérité mille morts, et la bonté divine, au lieu de m'enlever subitement sans que je pusse retourner en moi-même, me visite maintenant et m'appelle par la mort que vous voyez, de sorte que j'ai eu le temps de m'examiner et de me reconnaître : ce dont je remercie Dieu de tout mon cœur³. » Puis, le chapelain du roi qui l'assistait lui ayant parlé à voix basse, il ajouta : « Mes amis, j'ai encore à vous dire quelque chose au sujet de la religion. Je l'ai toujours favorisée pour la gloire de Dieu, quand j'ai été au pouvoir : je ne me repens de rien, je me réjouis au contraire de ce que j'ai fait⁴... »

Somerset parlait encore quand on aperçut Sir Anthony Browne galo-

1. Tytler, *op. cit.*, II, 69 ; Pollard, *op. cit.*, 307. Ce document se trouve au British Museum, *Cotton Ms. Vespasian*, F. XIII, fol. 171. On lit au verso : « These remembrances within were delivered by the King's Majesty to his Privy Council, the Monday being the 19th of January 1551 [1552], A° 5 of his Majesty's reign. »

Dans son Journal, Édouard mentionne seulement, au 22 janvier, et de la façon la plus sèche, l'exécution de Somerset « entre huit et neuf heures du matin ».

2. H. Robinson, *Original Letters*. Parker Society, II, 731, 732 ; *Spanish Calendar*, X, 444, 445, 452.

3. Il avait composé durant sa captivité un livre de pitié intitulé : *Spiritual and Precious Pearle*, qui eut de nombreuses éditions. Cf. Hazlitt, *Bibliographical Handbook*.

4. H. Ellis, *Original Letters*, 2^e série, II, 215, 216 ; Foxe, VI, 293 et suiv. ; *Spanish Calendar*, X, 452 et suiv.

per vers l'échafaud. Le peuple crut qu'il apportait la grâce du roi et se mit à crier : « C'est la grâce ! c'est la grâce ! Vive le roi ! » Et tous jetaient en l'air leur chapeau et leur manteau. « Le bon duc », rapporte un témoin¹, debout et son chapeau à la main, fit signe à la foule de s'approcher et dit : « Il ne s'agit point de cela, bon peuple ; c'est l'ordre de Dieu que nous mourions, et nous en sommes heureux. Prions ensemble pour Sa Majesté dont j'ai toujours été le fidèle, vrai et très aimant sujet, dont j'ai toujours désiré le succès en tout, ainsi que la prospérité et l'avancement du bien public en ce royaume. » A quoi tous répondirent oui par trois fois. Alors, murmurant : « Seigneur Jésus, sauvez-moi ! » le duc posa la tête sur le billot fatal. Beaucoup se précipitèrent vers l'échafaud pour tremper leur mouchoir dans le sang de celui qu'ils regardaient comme un martyr de leur cause. Le reste du jour, il y eut grande affluence de peuple sur le lieu de l'exécution, tous déplorant cette mort et en parlant longuement².

Ainsi mourut le duc de Somerset. Le lendemain, 23 janvier, s'ouvrit le Parlement, qui se trouva devant le fait accompli. Mais il marqua sa réprobation en abrogeant la clause de la loi qui avait permis de condamner Somerset et en déclarant que désormais les deux témoins requis pour tout acte accusateur devraient être confrontés avec l'accusé³.

Warwick était désormais tout-puissant. Pour faire oublier Somerset au jeune roi et le gagner, il lui donna une liberté qu'il n'avait point encore connue⁴. Au Conseil, il n'avait guère que des partisans ; il en augmenta le nombre⁵. Maître du Conseil, il s'en rendit complètement indépendant en faisant décider que désormais suffirait la signature royale sur tous les papiers d'État signés jusqu'ici par six conseillers⁶. Toute ordonnance rédigée en son absence dut lui être envoyée, pour subir ses corrections et être rendue sans nouvel examen⁷. Warwick se considéra

1. Ellis en a publié le récit dans ses *Original Letters*, loc. cit.

2. On trouve un récit analogue de la mort de Somerset dans les *Annales* de Stow, dans la lettre de Burgoyne à Calvin, *Original Letters*, Parker Society, II, 731-737, dans la *Chronicle* de Wriothesley, II, 165, dans Foxe, VI, 293 et suiv., cf. *Ibid.*, p. 282 et suiv., dans les *Avis* de J. Scheyfve du 12 février 1552, *Spanish Calendar*, X, 452 et suiv. Cf. Collier, *op. cit.*, V, 432-445 ; Burnet, II, 305-317, 327 et suiv. ; Froude, *The reign of Edward VI*, chap. v.

3. *Statutes of the Realm*, 5 et 6 Edward VI, c. 11.

4. J. Scheyfve à Charles-Quint, 14 janvier 1552. *Spanish Calendar*, X, 437 et suiv.

5. Ce sont le marquis de Dorset (duc de Suffolk en 1551), les comtes de Westmorland et de Huntingdon, le vicomte Hereford, Lord Clinton, Goodrich, évêque d'Ely, Lord Cobham, Sir John Mason, Sir Philip Hoby, Sir John Gage, Sir Richard Cotton, Sir Robert Bowes.

6. *Acts of the Privy Council*, III, 411, 416. C'est le 10 et le 11 novembre 1551 que le Conseil décida cette innovation. Warwick l'exigea, parce que Rich avait refusé d'apposer le grand sceau sur des documents ne portant pas les six signatures réglementaires.

7. *Acts of the Privy Council*, III, 125.

presque au-dessus des lois¹. Sans avoir le nom de Protecteur, il en eut tous les pouvoirs ; il les dépassa même. Il devait user de sa puissance pour promouvoir la Réforme et avancer, dans le royaume, l'œuvre de la révolution religieuse, au grand désappointement de ceux qui avaient attendu de lui la restauration du catholicisme et appuyé son parti contre le Protecteur². « Certains », dira l'empereur, faisant allusion à Warwick, « qui maintenant jouissent en Angleterre d'un grand crédit, avaient jadis manifesté le désir de restaurer la religion en son premier état, à seule fin d'acquérir ce crédit³. » La princesse Marie, seule, avait vu clair. « Le comte de Warwick », avait-elle dit dès 1550 à l'ambassadeur impérial, « est l'homme le plus inconsistant du royaume ; la conjuration contre le Protecteur n'a d'autres motifs que l'envie et l'ambition ; ceux qui l'accusent sont aussi coupables que lui, ayant à tout donné leur avis et leur consentement. Vous verrez que de tout cela il ne résultera rien de bon ; c'est un châtement du ciel et le commencement de nos malheurs. Pour cela, je désire quitter le royaume⁴. »

* * *

Au début de son administration, on ne sut de quel côté s'orienterait Warwick, vers la Réforme ou vers l'orthodoxie. Pour renverser Somerset, il s'était appuyé sur le parti orthodoxe, qui en escomptait la récompense. Déjà Wriothesley et le comte d'Arundel faisaient partie des six Lords chargés du soin spécial d'Édouard VI ; Richard Southwell était devenu de nouveau membre actif du Conseil. Les deux évêques henriciens, Bonner et Gardiner, qui étaient à la Tour pour s'être opposés aux premiers changements religieux, crurent leur délivrance prochaine et félicitèrent le Conseil d'avoir renversé le Protecteur⁵. A Oxford, la messe catholique fut de nouveau célébrée. Ça et là on reprit le service en latin, avec l'usage de l'eau bénite, du pain bénit et des autres cérémonies de l'Église⁶. De tout côté se murmurait que les lois reli-

1. Le beau-frère de Somerset, Sir Clement Smith, ayant lancé une assignation contre Warwick, fut cité devant le Conseil, qui lui reprocha sa « présomption et sa méchanceté ». *Acts of the Privy Council*, III, 8.

2. *Spanish Calendar*, IX, ix, LIV, 476 et suiv., 489 ; X, viii et suiv., 397.

3. Charles-Quint à Jehan Scheyfve, 24 novembre 1551. *Spanish Calendar*, X, 397.

4. Van der Delft à Charles-Quint, 14 janvier 1550. *Spanish Calendar*, X, 6.

5. Van der Delft avait écrit à l'empereur que, d'après la rumeur publique, ils seraient mis en liberté. *Spanish Cal.*, IX, 458.

6. Stumphius à Bullinger, *Original Letters*. Parker Society, II, 464, Oxford tenait toujours pour l'orthodoxie, tandis que Cambridge s'était prononcée dès le début pour la Ré-

gieuses du règne allaient être abolies, que les cérémonies et rites anciens seraient rétablis avec la messe¹. Charles-Quint crut pouvoir poser le rétablissement du catholicisme comme condition de son alliance, tellement une réaction semblait probable. Son ambassadeur à Londres n'avait-il pas désiré appuyer Warwick contre Somerset dans la quasi-certitude d'une amélioration religieuse²?

Les réformés, de leur côté, redoutaient un changement et commentaient à trembler. « Ces cruelles bêtes, les catholiques romains », écrit l'un d'eux³, « triomphent de nouveau ; ils se réjouissent de la chute du Protecteur, de la ruine de l'Évangile, de la restauration de leur *darling*, la messe. » « Les papistes », disait un autre⁴, « espèrent et luttent grandement pour leur royaume ; » s'ils l'emportent, « je ne tarderai pas à être renvoyé dans ma patrie et à mon Père qui est dans les cieux ». A Bâle, on disait que Bucer et d'autres réformateurs avaient été arrêtés en même temps que le Protecteur et que la chute de Somerset serait la ruine de la Réforme. Les protestants attribuaient cette chute aux papistes, qui auraient subtilement fait tomber Somerset dans leurs filets⁵.

Personnellement, Warwick inclinait vers l'orthodoxie et, sur l'échafaud, il confessera qu'il avait toujours cru à la foi catholique, bien que quelques mois plus tôt il se fût vanté d'avoir embrassé la Réforme depuis vingt ans⁶. Mais chez lui l'ambition domina tous les autres sentiments. Il s'orienta du côté qui lui sembla le plus favoriser son avancement et celui de sa famille. Le jeune roi, grâce à son éducation, était tout porté vers la Réforme ; les protestants le regardaient comme un nouveau Josias. « Il n'y a pas d'étude », écrivait Bucer, le 15 juin 1550, « qui passionne autant le roi que celle des saintes Écritures ; il en lit dix chapitres par jour avec la plus grande attention. » Warwick jugea prudent de se concilier la faveur royale et de suivre la voie où s'était

forme. Lettre du Conseil privé aux évêques, 25 décembre 1550. Pocock, *Troubles...*, p. 127 ; Burnet, V, 287.

1. Édit d'Édouard VI, 8 octobre 1550. *Andreae Dudithii de Horehoviza... orationes*, édit. Quir. Reuter, Offenbach, 1610, p. 225 et suiv. Cet édit fut communiqué à Martin Frecht, pasteur d'Ulm, par Christopher Mount, représentant de l'Angleterre en Allemagne.

2. Thomas Cheyne au Conseil. Strype, *Ecclesiastical Memorial*, III. Van der Delft à l'Empereur, Londres, 23 septembre 1549. *Spanish Calendar*, IX, 455.

3. Stumphius à Bullinger, *Original Letters*, Parker Society, II, 464.

4. Lettre de Hooper du 7 novembre. *Original Letters*, Parker Society, I, 70.

5. H. Robinson, *Original Letters*, Parker Society, I, 353. Nichols, *Literary Remains of Edward VI*. Roxburgh Club, II, 247.

6. H. Ellis, *Original Letters*, 2^e série, II, 216. Le discours de Northumberland, sur l'échafaud, est dans le Royal Ms. 12 du British Museum, A. XXVI. — Sa lettre à Cecil du 7 décembre 1552, où il affirme sa foi dans la Réforme, se trouve dans Tytler, II, 148 et suiv.

engagé le jeune Édouard avec tant d'ardeur¹. D'ailleurs, s'il eût favorisé les orthodoxes et les modérés, le duc de Norfolk et Gardiner seraient sortis de la Tour et lui auraient tenu tête. Les Shrewsbury, les Oxford, les Derby, les Rutland, tous les Lords de vieille souche eussent reparu dans la vie publique ; et son blason, trop neuf à côté du leur, aurait pâli. Mieux valait se jeter dans la révolution et en devenir le chef. C'est ce qu'il fit.

La guerre de la France contre Charles-Quint en 1551 et 1552 et les embarras de l'empereur à l'intérieur laissèrent Warwick libre d'agir à sa guise, sans aucune alarme de l'extérieur.

Il commença par se débarrasser des henriciens qui lui avaient servi à renverser Somerset, mais dont il n'avait plus besoin ; il les brisa comme des jouets inutiles. Ils disparurent sans bruit et sans qu'on sache bien par quels moyens. Dès février 1550, Wriothesley avait été rayé de la liste des conseillers royaux ; il en mourut de chagrin, dit-on, le 30 juillet suivant². Le comte d'Arundel, privé de sa charge de chambellan, fut consigné chez lui et frappé d'une amende de 12,000 livres sterling, sur une vague accusation³. Sous le coup d'une charge non moins mystérieuse, Sir Richard Southwell entra à la Tour⁴. Les évêques henriciens, qui avaient espéré être relâchés, restèrent en prison ; déposés, ils ne tarderont pas à être remplacés par des réformés extrêmes.

Warwick embrassa résolument le parti de la Réforme. Déjà un édit avait démenti les bruits du rétablissement de la messe et des « cérémonies papistes », ordonnant d'arrêter et de punir quiconque les colporterait ; il avait promis une Réforme plus radicale encore, *ad amplian-dam Dei gloriam et ad progressum verbi ejus*⁵. Les plaintes alarmées des protestants se changèrent bientôt en cris de joie. Warwick fut porté aux nues. Bale le compare à Moïse et d'autres à Josué. Hooper l'appelle « le très fidèle et très intrépide soldat du Christ », sans qui l'Angleterre ne pourrait rien, « l'instrument très saint et sans crainte de la parole

1. Cf. Carte, *History of England*, III, 244.

2. Wriothesley, *Chronicle*, II, 41 ; Ponet, *Treatise of Politique Power*, III.

Le 24 novembre 1549 (*Spanish Calendar*, IX, 477), l'ambassadeur impérial écrit que, si Wriothesley, alors malade, ne guérit point, on verra dans le royaume une terrible confusion et ruine.

3. Il avait brisé, dit le Journal d'Édouard VI, des verrous et des barreaux à Westminster, et avait donné des matériaux qui appartenaient au roi.

4. On l'accusait d'avoir répandu des rapports séditieux (cf. Burnet, II, 260 ; V, 12). D'après l'évêque Ponet, il avoua « assez pour être pendu ». — Sur la disgrâce des partisans de Somerset, voir la lettre du Conseil, dans Ed. Lodge, *Illustrations of British History*, 1838, I, 170 et suiv.

5. Édit du 8 octobre 1550, déjà cité.

de Dieu¹ ». Aux yeux des réformés du continent, Warwick et Dorset, sa dupe, « passent pour les lumières les plus éclatantes de l'Église d'Angleterre » ; ils sont « la terreur et l'effroi des évêques romains ; eux seuls ont plus fait pour la réforme de l'Église que tout le reste du Conseil² ». Les protestants n'ont plus que des reproches pour la tiédeur de Somerset, cause, disent-ils, de sa chute.

Sous Warwick, en effet, la Réforme fit des progrès rapides. En trois années, le pays subit plus de changements religieux qu'il n'en avait supporté, en vingt années, depuis la chute de Wolsey³. Un abîme plus profond se creusa entre l'Église catholique et celle d'Angleterre ; la doctrine anglicane fut abaissée au niveau des Églises réformées du continent.

Le libéralisme qui avait marqué l'administration de Somerset disparut complètement de la nouvelle. Le Conseil, sans contrôle, exerça ses pouvoirs aux dépens de la liberté des sujets et des principes de la Constitution⁴. Des paroles contre Northumberland ou ses partisans furent châtiées avec une extrême rigueur. Tortures, pilori, mutilations furent remis en usage⁵. La loi sur la trahison abolie par Somerset, Warwick la rétablit et y ajouta de nouveaux cas de trahison⁶.

Catholiques et orthodoxes furent de nouveau inquiétés. Pour avoir

1. H. Robinson, *Original Letters*, Parker Society, I, 828. Hooper ajoute : « S'il n'avait été pour moi, dans la cause du Christ, j'aurais été pendu, il y a cinq mois, quand le duc de Somerset fut en de graves embarras. » *Ibid.*, p. 83.

2. Johannes ab Ulmis à Bullinger, 25 mai 1550. H. Robinson, *Original Letters*, Parker Society, II, 399. Dixon (*History of the Church of England*, 1895-1902, III, 223) applique par erreur ces éloges à Somerset.

Henry Grey, marquis de Dorset et duc de Suffolk en 1551 (4 octobre), était le père de Lady Jane Grey. Il fut admis au Conseil privé, avec Goodrich, l'évêque d'Ély, en décembre 1549. Cf. Van der Delft à Charles-Quint, 19 décembre 1549. *Spanish Calendar*, IX, 489.

3. Cf. *Social England*, III, 171, où l'auteur attribue faussement ces changements à Somerset. Voir ses erreurs de dates, p. 177, 179.

4. Un certain Appleyard ayant été accusé, en 1551, de pousser à la rébellion, dans le comté de Northampton, fut acquitté par deux jurys consécutifs. Le Conseil l'envoya devant un troisième, à Leicester, où l'avocat général déclara que, « si Appleyard n'était pas pendu, il le serait, lui » et que les jurés seraient sommés à comparaître devant la Chambre étoilée. Appleyard fut pendu ; alors son accusateur confessa que son témoignage était faux et qu'il n'avait agi que sous menace de mort. Cf. *State Papers. Domestic*, Addenda, III, n° 79.

5. Le 30 janvier 1553, Allen Husson est mis au pilori et a les oreilles coupées, pour avoir mal parlé du duc de Northumberland. Le 5 avril 1552, Clerk, jadis secrétaire de Norfolk, est envoyé à la Tour pour avoir mal parlé des nobles et du roi. Le 28 janvier 1552, le Conseil ordonne au maire de Northampton d'exposer au pilori Francis Morgan et de lui couper les oreilles, pour un chant de sa façon. D'autres sont jetés en prison pour s'être assemblés à Noël. Cf. J. H. Blunt, *The Reformation of the Church of England*, édit. 1892-1896, II, 71 et suiv.

6. *Statutes of the Realm*, 3 et 4 Edward VI, c. 5, c. 17.

entendu la messe, Sir Anthony Browne prit le chemin de la prison¹. John Boxall, qui devint secrétaire d'État sous Marie Tudor, William Rastell, le neveu de Thomas More et l'éditeur de ses œuvres, Nicholas Harpsfield qui écrivit sur le divorce d'Henri VIII, Richard Smith, professeur de théologie, vice-chancelier de l'Université d'Oxford et controversiste célèbre, durent se réfugier sur le continent². Thomas Watson, le chapelain de Gardiner, qui devint évêque de Lincoln sous Marie Tudor, fut sommé de comparaître devant le Conseil, le 4 décembre 1550 et jeté en prison. John Seton, un autre chapelain de Gardiner, subit le même sort. Ceux qui répugnaient à la nouvelle messe anglaise et n'y voulaient pas communier étaient emprisonnés ou punis d'une amende³.

Les anabaptistes ne furent point traités avec plus de douceur. Les bûchers de Smithfield se rallumèrent. Aussi John Foxe (VI, 699) traita-t-il Warwick de « cruel bourreau ». On brûle le chirurgien George van Paris, le 24 avril 1551⁴, et quelques jours après (2 mai) Joan Bocher, qui avait soutenu que le Christ, bien que né de la Vierge Marie, ne lui avait point pris sa chair. Joan eut des paroles dures pour ses juges, dont la doctrine évoluait avec les années. « C'est vraiment curieux », leur dit-elle, « de considérer votre ignorance. Il y a peu de temps vous brûlâtes Anne Askew pour un morceau de pain [elle avait nié la transsubstantiation], et ensuite vous avez cru et professé la doctrine pour laquelle vous l'avez livrée aux flammes. Maintenant vous croyez nécessaire de me brûler pour un morceau de chair, et à la fin vous croirez la même chose, quand vous aurez lu et compris les Écritures⁵. »

1. Il était fils du conseiller et de l'exécuteur testamentaire d'Henri VIII, qui avait aussitôt adhéré au protectorat de Somerset.

2. R. Smith avait écrit un livre en faveur de la messe, au temps d'Henri VIII, mais il se rétracta dit-on en 1547, à Londres et à Oxford (*Literary Remains of Edward VI*, I, 214); selon l'évêque Jewell, il l'aurait fait en trois autres circonstances (*Zurich Letters*, Parker Society, II, 1245). Ses controverses avec Pierre Martyr sur l'Eucharistie, le célibat ecclésiastique et les vœux monastiques le rendirent célèbre. Cf. *Original Letters*, Parker Society, II, 478 et suiv.; Burnet, II, 195 et suiv, 280 et suiv; V, 5, 313; Strype, *Memorials of Cranmer*, édit. 1854, II, 48, 49, 77, 80 et suiv., 155-162, 167 et suiv., 308, 321, 325, 483-488; III, 106, 213, 736, 738; du même, *Ecclesiastical Memorials*, II, 63; J. Foxe, VI, 35, 39 et suiv., 65, 298, 461, 469; VII, 111; Collier, V, 186 et suiv., 416.

3. Cf. *Acts of the Privy Council*, IV, 182; Wood, *Athenae Oxon.*, édit. Bliss, I, 386-389. Cf. Strype, *Memorials of Cranmer*, I, 289; III, 106.

L'amende s'élevait généralement à 40 livres sterling, 500 livres or de maintenant. Cf. Blunt, *op. cit.*, II, 71.

4. Foxe, *op. cit.*, VII, 700; Strype, *Cranmer's Memorials*, édit. 1848, II, 100; Heylyn, *Ecclesia Restaurata*, édit. 1849, I, 185 et suiv. Il avait nié la divinité de Jésus-Christ.

5. Cf. *Acts of the Privy Council, 1550-1552*, p. 15, 19; *Hutchinson Works*, Parker Society, p. III-v; *Literary Remains of Edward VI*, p. ccvi, ccxi; Latimer, *Remains*, édit. 1845, p. 114;

Jusqu'ici, comme sœur du roi, Marie Tudor n'avait pas été inquiétée dans l'exercice du culte catholique : partout ses chapelains l'accompagnaient ; plus d'une personne du voisinage entendait la messe avec elle et les siens. Elle préférait mourir, avait-elle déclaré, que de se conformer aux changements nouveaux. Sur les instances réitérées de l'empereur, Somerset faisait même espérer quelque lettre patente qui exemptât la princesse de la loi commune, quand il fut renversé du pouvoir¹. Désormais ce furent, de la part du Conseil, des tracasseries sans fin, des ordres sévères et réitérés, des menaces. Pour y échapper, la princesse eût accepté la main de l'infant Don Luis de Portugal ; mais toute dot lui fut refusée². Elle songea alors à fuir sur le continent. Charles-Quint, après quelque résistance, finit par y consentir. L'ambassadeur Van der Delft, avec son secrétaire Dubois déguisé en marchand de blé, tentèrent par deux fois de l'emmenner en Flandre ; mais le pays peu sûr et, au dernier moment, les hésitations de la princesse, firent échouer le projet ; Van der Delft mourut dans l'angoisse d'un échec plein de danger pour Marie (juin 1550)³. A mesure que grandit le pouvoir de Warwick, les vexations redoublèrent. Un des chapelains, pour avoir dit la messe en l'absence de Marie, dut fuir ; découvert, il fut jeté à la Tour. A l'ambassadeur impérial et à la princesse, le Conseil nia s'être jamais engagé à respecter les croyances de Marie, qui n'avaient

Burnet, II, 203 et suiv. ; V, 17, 246 et suiv. ; Foxe, V, 699 ; Strype, *Cranmer's Memorials*, édit. 1848, II, 98 et suiv. ; Heylyn, *op. cit.*, I, 185-188 ; N. Pocock, *Troubles...*, p. 139.

La *Reformatio legum ecclesiasticarum*, dont Cranmer, avec Pierre Martyr et quelques théologiens, préparait en ce moment l'édition qui ne parut qu'en 1571, visait l'erreur de Joan Bocher, dans la section *De hæresibus*, chap. v : *De duobus naturis Christi* : « Corpus habet Christus ex tempore factum... neque ex alia materia quam ex Mariæ virginis vera et sola substantia. » Aussi Foxe dit-il (V, 699) que Cranmer insista auprès du roi pour que Joan Bocher fût brûlée. Cf. Collier, V, 375.

1. L'empereur à Van der Delft, 25 janvier, 10 mai, 26 juillet, 2 septembre 1549. Marie à l'empereur, 3 avril 1549. Van der Delft à l'empereur, 28 mai, 19 juillet, 13 août et 15 septembre 1549. *Spanish Calendar*, IX, 330, 360, 375, 382, 407 et suiv., 419, 430, 441, 444 et suiv., 447. Lettre de Marie au Conseil privé et réponse du Conseil à cette lettre, 22 et 24 juin 1549. Lettre de Marie à Somerset et au Conseil, 27 juin 1549. Lettre d'Édouard à sa sœur, 24 janvier 1550, dans Foxe, édit. Pratt, VI, 7-11. — Cranmer et Ridley, selon Foxe (V, 700), auraient engagé le roi à céder au désir de la princesse, en considération de l'empereur et du danger que causerait au royaume la perte de son amitié.

2. L'empereur à Van der Delft, 26 juillet et 27 novembre 1549. *Spanish Calendar*, IX, 411 et suiv., 479. Van der Delft à l'empereur, 14 janvier, 8 mars, 22 avril 1550. *Ibid.*, X, 6, 41, 67.

3. Van der Delft à l'empereur, 17 mars, 2 mai, 6 juin 1550. Marie de Hongrie, régente des Pays-Bas, à M. d'Ecke, 13 juin 1550. Charles-Quint à Marie de Hongrie, 21 et 25 juin 1550. Rapport de Jean Dubois sur sa tentative, juillet 1550. Conversation de l'ambassadeur français Sébastien de l'Aubespine avec le président du Conseil d'État impérial, 28 juillet 1550. L'empereur à Marie de Hongrie, 29 juillet 1550. Granvelle à la même, 16 août 1550. *Spanish Calendar*, X, 47, 80-86, 94-96, 107, 111, 117, 124-135, 144, 146, 156.

été tolérées que pour un temps, en considération de « sa faiblesse d'esprit », et dans l'espoir, lui écrivit Édouard, que « l'affectueuse indulgence à votre égard, au lieu de vous endurcir en votre résistance, vous inclinerait à obéir aux lois, à l'exemple de nos loyaux sujets qui n'ont pas moins souci que vous de leur âme ». Marie fut même appelée à la cour, où, devant les vingt-cinq membres du Conseil Privé lui remontrant la gravité de son cas, elle affirma que, si elle était prête à donner sa vie pour le roi, son âme appartenait à Dieu. Trois gentilshommes, puis trois Lords, dont le chancelier Lord Rich, vinrent lui signifier, les mois suivants, qu'elle ne devait plus faire célébrer la messe. L'ambassadeur impérial eut beau intervenir, le roi répondit que sa sœur n'était pas plus exempte des lois que ses autres sujets. La crainte, toutefois, de quelque complication avec l'empereur, qui avait eu à se plaindre de l'ambassadeur anglais Sir R. Morison, empêcha Warwick de pousser trop loin ses exigences; et nous voyons que Marie, à la fin du règne, garde encore un ou deux chapelains, s'abstenant toutefois, sur le conseil même de Charles-Quint, de donner au culte tout éclat compromettant¹. Ainsi, conclut Sanders², « durant tout ce temps très calamiteux,

1. Jehan Scheyfve, ambassadeur impérial, à Charles-Quint, 3 août 1550. La régente des Pays-Bas à J. de Scheyfve, 11 août 1550. Marie aux Lords du Conseil Privé, janvier 1551. Édouard VI à sa sœur, 28 janvier 1551. J. Duboys à la régente des Pays-Bas, 13 février 1551. Marie à la même, 22 février 1551. J. Scheyfve à la même, 1^{er} mars 1551. L'empereur à J. Scheyfve, 7 et 17 mars 1551. J. Scheyfve à l'empereur, 6 avril. Marie au Conseil Privé, 2 mai 1551. Réponse du Conseil, 6 mai. L'empereur à J. Scheyfve, 29 juin 1551. J. Scheyfve à l'empereur, 12 septembre. La régente des Pays-Bas à J. Scheyfve, 14 octobre 1551. J. Scheyfve à la même, 15 décembre 1551. *Spanish Calendar*, X, 150 et suiv., 154 et suiv., 205-212, 220-223, 226, 230-237, 239, 247 et suiv., 317, 356-364, 383 et suiv. — Foxe (VI, 11) avait déjà publié la lettre d'Édouard du 28 janvier 1551, mais avec la date du 24 janvier 1550, et sans le P. S. autographe, la lettre de Marie au Conseil du 2 mai 1551 et la réponse de celui-ci du 6 mai (p. 18 et suiv.), ainsi que d'autres lettres de Marie, du Conseil, d'Édouard et des instructions orales, toutes relatives au culte catholique maintenu par la princesse (*Ibid.*, p. 12-24). Heylyn (édit. 1849, I, 216-221) a fait le récit de la conduite de Marie Tudor en cette affaire et de ses ennuis avec le Conseil et Warwick, surtout d'après le Journal d'Édouard VI (voir Burnet, V, 32, 34, 35, 39, 40, 44, 45, 46). Strype (*Memorials of Cranmer*, édit. 1848, II, 565) donne une lettre, sans date, de Marie au Conseil pour se justifier d'entendre la messe, durant la minorité du roi. Ellis (*Original Letters*, série I, t. II, 176 et suiv.) publie la lettre de la princesse au roi, du 19 août 1551, sans se douter qu'elle se trouve déjà dans Foxe (VI, 21), et le compte rendu de la mission des trois Lords députés par Édouard auprès de sa sœur, le 23 août suivant (cf. Foxe, VI, 22). — Dodd, dans sa *Church History of England from the year 1500 to the year 1688* (Bruxelles, 1737, I, Appendice, Article V, p. 411-418), donne quelques lettres de Marie au Conseil ou à son frère, et du Conseil ou du roi à Marie du 22 juin 1549, des 6, 11, 27 mai 1551, 21 et 24 juin 1551, 24 août 1551. Tierney, dans son édition de Dodd, a ajouté quelques extraits des actes du Conseil Privé tirés d'*Archæologia* ou de Foxe. Cf. Heylyn, II, 77 et suiv.; Burnet, II, 191 et suiv., 276 et suiv., 294 et suiv.; V, 15, 32, 39, 44, 61; Collier, V, 419 et suiv., 429 et suiv., 488 et suiv.

2. *Origines et progrès du schisme d'Angleterre*, trad. française, 1587, fol. 152.

jamais ceste vierge royale ne fut destituée de la présence de l'Hostie salutaire, pleine de consolation ».

Les réformes appliquées avec modération, au temps de Somerset, furent imposées par Warwick d'une façon violente et absolue.

Les évêques doivent s'enquérir de la façon dont est observé le nouveau *Prayer-Book*, si on le critique et si quelques cérémonies ou usages abolis se conservent encore, si l'on dit la messe en des maisons privées, si les ouvriers refusent de travailler les jours de fêtes supprimés et bien d'autres choses encore¹.

Le Protecteur est à peine tombé que le Parlement vote l'abolition et la destruction de tous les livres liturgiques qui existaient avant le *Prayer-Book* de 1549, à la seule exception du *Prymer* d'Henri VIII². Somerset s'était bien gardé d'aller trop vite et de détruire du premier coup ce qui existait auparavant. Warwick ne connaît point ces ménagements. Il envoie une lettre circulaire aux évêques³ pour « abolir tout service public, toute administration des sacrements et autres cérémonies en latin : car les conserver serait préférer l'ignorance à la connaissance, les ténèbres à la lumière, et préparer un retour au papisme et à la superstition. Nous avons donc jugé bon et nous vous commandons, aussitôt réception de cette lettre, d'ordonner au doyen et chanoines de votre cathédrale, aux curés, vicaires, chapelains et marguilliers de toutes les paroisses de votre diocèse d'apporter à vous-même ou à votre délégué... tous les antiphonaires, missels, graduels, livres de processions, manuels, vies de saints, livres de messe, ordinaires et autres livres liturgiques d'après les rites de Sarum, de Lincoln, d'York, de Bangor, de Hereford... ; et, quand vous les aurez en vos mains, vous les détruirez, de sorte qu'ils ne puissent plus jamais servir et que l'uniformité, établie d'un commun consentement, soit complète ».

1. Wilkins, *Concilia*, IV, 60 ; E. Cardwell, *Documentary Annals of the reformed Church of England ; being a Collection of Injunctions, Declarations, Orders, Articles of inquiry, etc.* Oxford, 1844, I, 93-96.

2. *Statutes of the Realm*, 3 et 4 Edward VI, c. 10.

Sur les anciens livres liturgiques, voir Ch. Wordsworth et H. Littlehales, *The old Service Books of English Church*, 1904, avec 30 fac-similés ; Littlehales, *The Prymer in English dating about 1400 A. D.*, edited, with introduction and notes, from a MS. in Cambridge, 2 vol., 1891-1892 ; Thomas F. Simmons, *The lay Folks Mass Book, with the Offices in English, with Notes* (Early English Text Soc.), 1879.

3. Lettre adressée au nom du roi aux évêques, 25 décembre 1550 (N. Pocock, *Troubles... Camden Society*, 127 et suiv. ; Strype, *Eccles. Mem.*, édit. Oxford, 1822, II, 329-334). Elle est datée du 25 décembre 1550 ; mais il ne semble pas qu'elle ait été envoyée avant l'acte du Parlement qui fut voté un mois plus tard (*Statutes of the Realm*, 3 et 4 Edward VI, c. 10). La lettre, en effet, de Cranmer à son clergé, est du 14 février 1551 (Strype, *Cranmer's Memorials*, II, 577-581).

Cette fureur contre les œuvres liturgiques causa la destruction de beaucoup de livres précieux et de riches manuscrits de l'Université d'Oxford, « qui n'avaient de superstitieux », écrit l'historien de cette Université, « que des lettres rouges à leur frontispice ou en titre », ou bien des dessins géométriques à la façon byzantine qui les firent traiter d'ouvrages de magie. Les livres de controverse théologique, ceux des scolastiques surtout, furent mis en pièces. La plupart des manuscrits, on les vendit à des commerçants ; on les expédia à l'étranger pour y servir à la reliure, s'ils n'avaient déjà allumé des feux de joie. Ce fut Merton College, New College et Balliol qui souffrirent le plus de ce vandalisme. Le Dr Cox, précepteur d'Édouard, chancelier de l'Université et l'un des visiteurs, en est le principal responsable. Aussi s'amusa-t-on à l'appeler *cancellor* au lieu de « chancellor »¹.

Des livres liturgiques, on passa aux images. Les ordonnances de Somerset avaient été conçues dans un certain esprit de tolérance, et le Protecteur n'en avait point pressé l'exécution. Warwick fit voter par le Parlement (25 janvier 1551), malgré une forte opposition des évêques et des Lords, la destruction de toute espèce de statues ou d'images que conservaient les églises, « à la seule exception des statues de rois, de princes ou de seigneurs qui n'ont jamais été vénérés comme saints »². On ne distinguait plus, comme avant, entre la façon superstitieuse et légitime des images. Les magnifiques verrières de New College, à Oxford, parce qu'elles représentaient des saints, faillirent être brisées. On ne les sauva qu'en plaidant l'extrême pauvreté du collège et en promettant de les remplacer, dès qu'on pourrait en acheter de nouvelles.

En même temps que les églises perdaient leurs œuvres d'art, on les dépouillait de leurs richesses. N'offraient-elles pas une proie facile ? Somerset, en décembre 1547, avait ordonné un inventaire de leurs biens meubles, afin de les soustraire à la cupidité de certains riches, d'en empêcher le détournement et la vente³. Warwick, lui, se saisit de tous ces biens. Il ordonne à une commission, le 3 mai 1551, « de mettre dans les mains du roi en totalité l'argenterie d'église, pour l'employer aux usages de Sa Majesté »⁴. Tout objet d'or et d'argent des églises,

1. Cf. Wilkins, *Concilia Magnae Britanniae et Hiberniae*... Londres, 1737, IV, 60 ; E. Cardwell, *Documentary Annals*. Oxford, 1844, I, 95 ; Collier, V, 360 et suiv., 417.

2. *Statutes of the Realm*, 3 et 4 Edward VI, c. 10. Cf. *Grey Friar's Chronicle*, p. 55 ; Collier, V, 361 et suiv. — Six évêques et huit Lords, au vote définitif, se prononcèrent contre le bill.

3. *Acts of the Privy Council*, II, 535 et suiv. Les Actes du Conseil signalent quatre cas où Somerset, en vertu de cette décision du Conseil, fit rendre aux églises les objets qui en avaient été enlevés. *Ibid.*, II, 39, 520, 539. Cf. Pollard, *op. cit.*, p. 270.

4. *Acts of the Privy Council*, III, 228. « Ordenaron que toda la plata que estava en las ygle-

leurs bijoux et les vêtements sacerdotaux, le mobilier, furent inventoriés. Les commissaires d'Édouard, à partir de 1552 surtout, parcoururent les divers comtés et s'appliquèrent à rendre fructueuse la spoliation. Leur œuvre ne fut interrompue que par la mort du roi. Les archives anglaises en conservent les inventaires, dont beaucoup ont été publiés¹. Bientôt le fisc fit main basse sur tout ce qui était d'or ou d'argent, candélabres, chandeliers, croix, fonts baptismaux, sonnettes et cloches, bénitiers, burettes, ampoules à saint chrême, pyxides, paix, custodes, vases sacrés. Riches ornements et bannières, chasubles et chapes de prix, broderies et nappes d'autel finement ouvragées, tissus d'argent et d'or, tapisseries d'Arras, dentelles de Bruges, tapis, coussins, pierres précieuses, ouvrages en fer forgé ou en cuivre ciselé, tout fut ramassé par ce « terrible coup de balai », selon l'expression de Dixon. On vendit le butin pour remplir la caisse vide de Sa Majesté. Les commissaires avaient l'ordre de laisser, à titre dérisoire de cadeau, une ou deux aubes, un ou deux ornements et surplis, « pour la bonne administration de la communion » et le service divin simplifié. Le laïc avide acheta à vil prix, si l'accapareur n'avait déjà devancé le fisc, les richesses qu'avait accumulées la piété artistique des siècles. Maintes étoffes qui avaient recouvert l'autel furent transformées en tentures ou en poufs, les autres en rideaux ; sur tables et lits, on vit d'anciennes chapes, et plus d'un calice servit à godailler en quelque office ou cabaret. Parfois, l'étranger profita du patrimoine national vendu à l'encan ; c'est ainsi que Valence et Saragosse conservent de riches ornements qui appartenaient à Saint-Paul de Londres². Les églises de la capitale, en particulier Saint-Pierre de Westminster, célèbre par la pompe des couronnements et des funérailles, furent à tel point dépouil-

sias de cruces y calices, de que havia hecho hazer inventario antes por mas seguridad, que se entregasse a uso del rey, como se hizo. » *Narrative of Antonio de Guaras*, édit. R. Garatt. Londres, 1892, avec le titre : *Accession of Queen Mary*, p. 39.

1. Ces publications dispersées en des livres, des revues, des plaquettes, on en trouvera la liste dans F. de Mély et Bishop, *Bibliographie générale des inventaires imprimés*. Paris, 1892-1895, I, 235-278. Depuis lors, il y a eu d'autres publications d'inventaires : Mrs. S. C. Lomas, *Edwardian Inventories for Huntingdonshire*, Alcuin Club Publications, 1906 ; F. C. Eeles, *Edwardian Inventories for Buckinghamshire*, même collection, 1908. Voir aussi *Inventory of Church goods*, Surtees Society, XCII, Durham, 1897 ; E. Peacock, *English Church Furniture in Lincolnshire*, 1866, p. 212-237, 243-247 ; E. Nightingale, *Church Plate of Dorset* (Salisbury, 1889), *of Wilts* (loc. cit., 1891) ; A. Trollope, *An Inventory of the Church Plate of Leicestershire*, Leicester, 1890, 2 vol. à 312 exemplaires. Pour les cloches (Church Bells), T. North s'est occupé de celles des comtés de Leicester (Leicester, 1876), de Northampton (1878), de Rutland (1880), de Lincoln (1882), de Bedford (Londres, 1883) et de Hertford (1887). Inventaires et vente de *Church Plate* ou de cloches, sont çà et là signalés dans les *Acts of the Priory Council*, III, 54, 104, 109, 148, 154, 228, 263, 467.

2. Richard Ford, *Handbook for travellers in Spain*, 1845, I, 440 ; II, 959.

lées que la plupart manquèrent du nécessaire pour la procession des Rogations. Celles de la campagne se ressentent aujourd'hui encore, d'après des historiens dignitaires de l'Église anglicane, de l'appauvrissement qu'elles subirent alors¹. L'archevêque Crammer répugnait à « cette œuvre odieuse », raconte Strype, « sachant que tout ce qui était pris aux églises serait vite engouffré par Northumberland et ses amis, et que le roi n'en serait pas plus riche ». De fait, si le Trésor se remplit, « la prodigalité et la rapacité des ministres le vidèrent si promptement », dit Heylyn, « que l'Échiquier fut bientôt aux abois »².

« Sa faim n'avait été qu'aiguisée, bien loin d'être satisfaite » remarque Fuller³. Les fondations pieuses lui furent livrées. Depuis des siècles, le désir d'échapper au plus tôt aux flammes du purgatoire les avaient multipliées : chanteries, chapelles *sine cura animarum*, collégiales, étaient dotées de terres et rentes pour assurer aux défunts des obits annuels ou des messes plus fréquentes⁴. Le Parlement de 1545, pour subvenir aux frais de la guerre contre la France et l'Écosse, avait déjà mis, pour le temps de sa vie, à la disposition d'Henri VIII, qui toutefois n'y avait pas touché, les biens de toutes ces fondations, sous prétexte qu'ils servaient à des usages contraires à l'intention des donateurs⁵. Le premier Parlement d'Édouard, non sans une opposition assez vive, les céda au roi, parce que, disait-il, c'était superstition de croire au purgatoire et à la vertu satisfactoire des messes⁶. Selon Heylyn et

1. Fuller, IV, 105, fin de la note ; Dixon, III, 452.

2. J. G. Nichols, *The Diary of Henry Machyn, 1550-1563*, Camden Society, 1848, p. 34 ; du même, *Chronicle of the Grey Friars of London*, Camden Society, 1859, p. 71 ; Heylyn, I, 281-287 ; Fuller, IV, 96-103, où l'on trouvera, ainsi que dans Heylyn, les instructions de 1552 aux commissaires royaux. Burnet, II, 360 et suiv. ; V, 69 (Journal d'Édouard VI) ; Strype, *Ecclesiastical Memorials*, IV, 15, 69 ; du même, *Memorials of Cranmer*, II, 89 et suiv., 441 ; III, 689 ; Collier, V, 494-497 ; Dixon, III, 447-455.

3. *The Church History of Britain*, IV, 103.

4. La *cantaria*, *cantuaría* (latin médiéval), en français chanterrie, en anglais *chantry* (forme dernière de chaunterie, chaunterye, chantory, chauntry), était de trois sortes : la chanterrie proprement dite, fondation attachée à quelque autel ou chapelle d'une église pour la célébration des messes de *requiem* ; — la *free chapel*, chapelle franche de tout droit à l'égard de l'église mère, *sui juris*, fondée dans le même but que la *chantry*, mais plus considérable et comportant plus de prêtres ; — enfin, la chanterrie d'une collégiale ou d'une église dépendant de quelque collège ou école (les *chantry-priests* devaient apprendre aux enfants à lire et à écrire. Instructions de 1547 ; Cardwell, *Documentary Annals*, I, 20 ; Foxe, V, 718 ; Heylyn, I, 74) ; c'était de toutes la mieux dotée. Celle de Fotheringhay (comté de Northampton) avait un revenu annuel dépassant 419 livres d'alors. Cf. Fuller, III, 467 et suiv., 477 et suiv. ; Dixon, III, 108 ; Heylyn, I, 103 ; H. C. Cradock, *A History of the ancient parish of Birstall, Yorkshire*, S. P. C. K., 1933.

5. *Statutes of the Realm*, 37 Henry VIII, c. 4. Le premier coup à ces biens de mainmorte avait été porté en 1532 et 1536 (*Ibid.*, 23 Henry VIII, c. 10 ; 27 Henry VIII, c. 10). Après la loi de 1545, des instructions furent données pour la visite des *chantries*. Burnet, V, 222.

6. *Ibid.*, 1 Edward VI, c. 14 ; Gee et Hardy, *Documents of English Church History*,

Collier, 2,374 chantries et 90 collèges (aucun ne relevant des Universités) allaient ainsi être dissous. Mais Fuller affirme que leur nombre en était aussi considérable qu'inconnu. Saint-Paul de Londres, à lui seul, avait 47 *chantries*; et Saint-Étienne de Westminster, avec ses 1,085 livres de revenu, entretenait 38 personnes, dont 13 chanoines et 13 vicaires¹. *Nemo scit*, Dieu seul sait, ajoute Fuller, le flot d'argent qui par là s'écoula dans le Trésor. Mais il fallut donner une pension aux prêtres ainsi dépouillés². L'Acte du Parlement parlait aussi de fondations et de dotations d'écoles; mais, en fait, bien peu fut employé à cet usage, observe James Gairdner après A. F. Leach, et c'est à tort que l'on a attribué à Édouard quelques écoles ou hôpitaux de fondation antérieure: « La cupidité rapace des grands porta aux institutions scolaires du temps un coup fatal³. »

Somerset avait aliéné 50,000 livres des biens de *chantries*, pour les employer à la défense du royaume. Warwick, lui, les donna ou les céda à vil prix pour se faire des créatures. Lord Darcy, Sir John Gates, ses amis, et bien d'autres s'enrichirent d'une façon aussi subite que scandaleuse⁴. « Les courtisans furent encore plus voraces à dévorer les chantries que les terres monastiques », écrit Fuller⁵, « car c'était le dernier plat que leur pouvait offrir l'Église. On en était au fromage; après

n° LXVIII; *Spanish Calendar*, IX, 230. Le Parlement qui s'ouvre le 4 novembre 1547 « ordonne », écrit Sanders (*Origine et progrès du schisme d'Angleterre*, trad. française, 1587, fol. 146), « que, si par tout le royaume d'Angleterre il se trouve quelque reste des biens ecclésiastiques, en quelque lieu que ce soit, qui soit échappé de la gueule du lion mort, il soit incontinent mis entièrement entre les griffes du nouveau lionceau. Et partant est ordonné par édit que toutes les églises, basiliques et oratoires instituez et fondez pour faire prières, aumônes ou sacrifices pour les âmes des trespassez, fussent doresnavant en la puissance du roi Édouard. En outre, toutes les chapelles et autels, qui avaient ou quelques rentes annuelles ou des offrandes ou quelque autre émolument, item toutes congrégations, sociétés ou confréries instituées pour l'exercice de toutes sortes d'œuvres pieuses, estoient mis au domaine du roy ».

1. Cf. Heylyn, I, 103 et suiv., que suit Collier, V, 227, 256; Fuller, III, 469 et suiv., 477 et suiv.

2. *Statutes of the Realm*, 1 Edward VI, c. 14, § II. Cette pension cessait dès que le bénéficiaire était promu à une charge d'un revenu supérieur (§ XVI).

3. J. Gairdner, *The English Church in the sixteenth Century*, 1904, p. 314 et suiv. Cf. Maitland, *History of London*; A. F. Leach, *English Schools at the Reformation*, 1896; les observations du *Times Literary Supplement* (2 mars 1933, p. 141) à propos du livre de H. W. Saunders, *Norwich Grammar School*; G. E. Hodgson, *Unpublished documents relating to the suppression of Yorkshire chantries*, thèse d'Édimbourg, 1930. — Leach donne des *Specimens of Edwardian Spoliation* (p. 114 et suiv.) et, dans la partie II des *Documents* (après la p. 122), les instructions pour les diverses commissions chargées de la destruction des chantries.

4. *Acts of the Privy Council*, III, *passim*; Strype, *Ecclesiastical Memorials*, IV, 16 et suiv. Cf. Strype, *Ecclesiastical Memorials*, III, 461, 480. Dixon, 276 et suiv., donne en note une liste de biens ecclésiastiques cédés à divers gentilshommes.

5. *Op. cit.*, III, 478.

cela, plus rien. » Ainsi, comme lors de la suppression des monastères, ce fut la noblesse et les gens bien en cour qui tirèrent de la spoliation nouvelle le bénéfice le plus net.

Trois commissions, la première du 3 mars 1551, la seconde du 6 mai 1552, la troisième du 16 janvier 1553, furent chargées de confisquer et de liquider les fondations pieuses du royaume « pour payer mes dettes », dit Édouard VI en son Journal¹. C'était l'appauvrissement de l'Église d'Angleterre et de son clergé, comme le remarquent, en se lamentant, les historiens anglicans². Aussi l'archevêque Cranmer, pourtant si souple devant le pouvoir et si soumis, protesta-t-il, s'opposant à une telle spoliation : il fallait, dit-il en usant de l'argument des henriciens, attendre la majorité du roi, qui jugerait alors de ce qu'il doit faire des biens ecclésiastiques³. « J'ai entendu dire », écrit Ridley, « que l'archevêque était fort contraire à l'ultime spoliation des biens d'Église, saisis sur le simple ordre du gouvernement, sans ordonnance de justice⁴. » L'évêque Latimer, quoique violent contre le clergé dans son ardeur pour la Réforme, se plaint qu'une grande partie des ecclésiastiques soit dans la misère, alors que c'est aux fidèles et au roi de pourvoir à leur subsistance. « Il en est qui n'ont pas de quoi vivre, pas de quoi se payer des chaussures ou les faire réparer. — Je connais une grande ville de commerce, où les habitants sont riches, et dont le curé n'a que 12 ou 14 marcs par an de traitement. Comment s'achèterait-il des livres, ou offrirait-il à boire au voisin ? Tout l'argent prend une autre voie. — C'est extraordinaire que, de tous les biens pris aux abbayes, aux collèges, aux chanteries, on n'ait rien gardé pour le ministère des âmes... Chacun amasse, épargne jusqu'à un penny pour embellir sa maison terrestre, mais de son salut éternel il se moque. » Et s'adressant aux « profiteurs » de la spoliation : « Mylords, vous réduisez en servitude le yeoman, tandis que vous tondez le clergé jusqu'à l'écorcher. Peut-être avions-nous trop jadis ; mais maintenant nous n'avons plus assez. — Ne voit-on pas de pauvres clercs forcés, pour vivre, de se faire, chez des gentilshommes, surveillants de cuisine, gardiens, économes, etc. ? »⁵. « Il

1. Cf. Journal d'Édouard VI, Burnet, V, 34, 48 ; British Museum, Additional Ms. 5498, fol. 40. Cf. Ed. Lodge, *Illustrations of British History*, 1838, I, 149 et suiv.

2. Heylyn, I, 126 et suiv. ; Collier, V, 188 et suiv., 228 et suiv., 256 et suiv. ; Dixon, III, 276 et suiv., 455 et suiv.

3. *Morie's anecdotes of Archbishop Cranmer*, dans J. G. Nichols, *Narratives of the Reformation*, Camden Society, 1859, p. 247 ; Heylyn, I, 103 ; Burnet, II, 101 ; Collier, V, 226.

4. *Pious Lamentation*, dans *Works of N. Ridley*, édit. de la Parker Society, 1841, p. 5, 59.

5. Le jeu de mot (Latimer aime ce genre d'esprit) ne saurait se rendre en français : « Do intend plainly to make the yeomanry slavery, and the clergy shavery. » *The Sermons and*

y en a beaucoup », ajoute Burnet¹, « qui sont menuisiers, tailleurs, aubergistes. » Bucer lui-même, dans son *De regno Christi*, met en garde le jeune Édouard contre « ces hommes avides des biens d'église, qui espèrent qu'une fois ces biens confisqués, il n'y aura plus personne à se dévouer au ministère des âmes² ». C'était d'autant plus à craindre que, le célibat supprimé, prêtres et curés avaient maintenant charge de famille³.

Latimer, dans un des sermons que j'ai cités, disait : « Pour moi, je ne me plains pas, parce que, grâce à Dieu et au roi, il me reste le suffisant. » Mais Cranmer, primat d'Angleterre, le 21 juillet 1552, écrira à William Cecil : « Je crains de devenir mendiant. Je dépense moins cependant pour mon entretien qu'au temps où j'étudiais à Cambridge ; avec plus de revenus, mes charges sont bien plus lourdes... Si je connaissais un seul évêque cupide, je ne manquerais pas de le réprimander ; mais je n'en connais point ; tous sont pauvres, sauf un [Holgate, archevêque d'York], encore n'est-il pas vraiment riche⁴. » En effet, les revenus épiscopaux, après ceux des paroisses, avaient tenté Warwick et son gouvernement. Tout nouvel évêque est nommé à condition de céder un ou deux châteaux de la mense. Ridley est-il transféré de Rochester à Londres (1550), il cède nombre de terres et de maisons appartenant à son nouveau siège et, dans une lettre à Cecil, du 6 septembre 1551, il dira que les officiers royaux firent alors un vrai sacage de ses bois et forêts⁵. Quand Ponet, pour remplacer Gardiner, est élevé au siège de Winchester, en 1551, il doit abandonner à la couronne, en

Life of Hugh Latimer, some time bishop of Worcester, edited by John Watkins. Londres, 1858, I, 94, 274, 288. Cf. Heylyn, I, 126.

1. *Op. cit.*, II, 340.

2. Lib. II, cap. iv, cité par Gasquet et Bishop (*Edward VI and the Book of Common Prayer*. Londres, 1890, p. 300 et suiv.), et A. F. Pollard (*Thomas Cranmer*, 1904, p. 277 et suiv., Dixon (III, 2).

Voir Burnet, I, 531 ; II, 43, 101, 137 ; V, 6 ; Heylyn, I, 74, 126 ; Fuller, section VI du livre VI, édit. 1845, III, 466-480 ; Collier, V, 146, 147, 226-228, 238, 256 et suiv. ; Dixon, II, 280, 379, 381, 460, 500 et suiv. ; III, 108, 126, 263 et suiv., 276, 455.

3. *Statutes of the Realm*, 2, 3 Edward VI, c. 21 ; 5, 6 Edward VI, c. 12. Cf. Heylyn, I, 139-143, 268.

Les paroisses, en outre, étant plus petites que jadis, offraient moins de ressources. L'ambassadeur Daniele Barbaro, dans sa relation de 1551 (Albéri, *Relazioni degli ambasciatori veneti*, série I, II, 246), dit que les paroisses de 40,000 habitants sous Édouard III n'étaient plus alors que de 24,000.

4. *Latimer's Sermons*, édit. citée, I, 94 ; *The Remains of Thomas Cranmer*, édit. H. Jenkyns. Oxford, 1833, I, 351, ou *Cranmer's Works*, édit. de la Parker Society, II, 437, ou *Strype, Memorials of Cranmer*, appendice n° 67 (édit. 1848, III, 673). — Sur Holgate, voir Ed. Lodge, *op. cit.*, I, 153 n.

5. P. Fr. Tytler, *op. cit.*, I, 431.

échange d'une pension de 2,000 marcs, tous les biens de l'évêché. Ainsi fait Hooper, lorsque, en 1552, il devient évêque de Worcester, tandis que son premier siège, Gloucester, est supprimé et remplacé par un archidiaconat, afin d'en saisir le plus clair des revenus¹. La vacance des sièges offre aux agents du fisc une excellente occasion pour dilapider la mense. Celle de Lincoln, d'août 1551 à juin 1552, permet « un si affreux pillage », dit Collier, qu'il ne resta au nouvel évêque qu'un seul manoir, celui de Bugden, avec quelques terres². Burnet cite d'autres exemples et conclut : « Durant la vacance des sièges épiscopaux, la meilleure part de leurs domaines était saisie, de sorte que, de riches qu'ils étaient jadis, ils eurent à peine de quoi entretenir leurs titulaires. Si encore tout cela avait été converti en de bons usages, avait amélioré, par exemple, la condition du clergé pauvre d'Angleterre, c'eût été rendre le vol moins odieux. Mais tout était évidemment happé par des courtisans gloutons qui trouvaient là le moyen de contenter leur rapacité³. » Certains évêques sont-ils accusés de tiédeur pour la Réforme, ils doivent composer pour se maintenir en place : ainsi Salcot, de Salisbury, cède à quelques favoris de Warwick des baux avantageux sur ses meilleurs fermes et manoirs ; Sampson, de Lichfield et Coventry, se dépouille d'une grande partie de son patrimoine pour permettre à William Paget de s'y créer une baronnie ; Kitchin, de Llandaff, aliène presque toutes les terres de son riche évêché et loue le reste pour une modeste rente.

Plus d'un évêque, par nécessité ou pour plaire aux maîtres du jour, cède à quelque puissant les biens épiscopaux. Aldrich, de Carlisle, vend, en 1550, à Lord Clinton, comte de Lincoln, les seigneuries d'Horncastle, Nethercompton, Overcompton, Marning, Ashby, Wilsby, Conesby, Haltam, Thimelby, Boughton, Morley, Endesby, Moram ; peu de temps après, il lui donne une rente annuelle de 200 livres sur l'hôtel de l'évêque de Hereford à Londres. Holbeach, « cet apôtre zélé de l'Évangile », selon le mot de Strype, aliène quarante-quatre manoirs de son évêché de Lincoln. L'évêque d'Exeter, John Voysey, trafique si bien du patrimoine de la mense épiscopale, évalué à plus de 1,565 livres de revenu, que son successeur n'en a plus que 500⁴. Bucer, dans son *De Regno Dei*⁵, jette le cri d'alarme : « Qu'un évêque considère combien est

1. Strype, *Ecclesiastical Memorials*, II, 526 ; Burnet, II, 341.

2. Heylyn, I, 275 et suiv. ; Collier, V, 488.

3. Burnet, *op. cit.*, II, 341 et suiv.

4. Strype, *Ecclesiastical Memorials*, II, 217, 232, 272, 277, 361.

5. Commentant le Décalogue, il dit ailleurs : « Maledictum omnem qui... subtrahit Domino et Ecclesiis ejus quae consecrata sunt pro sacris et fidelibus religionis ministris, pro scholis et agnis, sacrilegio. »

odieux et sacrilège d'appauvrir les églises en retour de quelques faveurs, d'aliéner ce qui leur appartient pour autre chose que leur service.

Tous ces biens d'églises servirent en partie à récompenser les partisans de Warwick, qui les en gava, pour les mieux asservir. Le comte de Bedford, J. Russell, avec un compère du nom de Downing, acquiert cinq manoirs, derniers restes du siège de Worcester. Sir William Herbert, comte de Pembroke, arrondit sa fortune de terres nombreuses venant de l'évêché de Durham et de l'église Saint-Dunstan à Londres. Sir Philip Hoby prend à l'évêché de Worcester l'abbaye d'Evesham, pour s'y tailler un domaine. Le comte de Westmoreland, fort compromis de réputation mais créature de Warwick, reçoit du roi l'ordre de la Jarretiére avec cinq manoirs. Sir Thomas Palmer et Sir Anthony Wingfield se partagent nombre de terres et de maisons spoliées¹. Strype, Th. Tanner, les *State Papers* du Record Office ou d'autres manuscrits du British Museum conservent toute une série de listes des cessions et dons faits par le roi, vers la fin de son règne, avec les biens provenant des églises, des hôpitaux et de ce qui restait des monastères saisis par son père². En même temps, les prébendes des cathédrales ou des collégiales, manne pour la petite noblesse, étaient distribués à des gentils-hommes bien résolus à ne jamais entrer dans les ordres³.

Warwick eut bien garde de s'oublier. Il mit la main sur les manoirs de Feckenham, Bromsgrove, King's Norton dans le comté de Worcester et sur maints autres domaines qu'il serait trop long d'énumérer. Il rêvait de se substituer dans le Nord à la riche famille des Percy, dont l'influence avait fort décliné sous Henri VIII, et à se tailler dans le Northumberland une sorte de principauté palatine. Déjà l'évêché de Durham, un des plus riches d'Angleterre, dont le titulaire avait le titre de comte palatin, venait d'être supprimé. Le Parlement avait bien décidé que ses biens serviraient à créer deux sièges : l'un à Durham, l'autre à Newcastle. Mais, en mai 1553, le roi faisait de ces domaines un comté pala-

1. Le n° LXVII des Documents de Collier (édit. 1585, IX, 295 et suiv.) consiste en « aliénations de biens d'Eglise sous Édouard VI », provenant principalement des évêchés. Voir également Strype, *Ecclesiastical Memorials*, IV, 32, 74 et suiv., 107, 115, 236, 238. Lodge (*Illustr. of Brit. Hist.*, I, 158 n.) dit que Warwick enrichit considérablement, avec les dépouilles ecclésiastiques, Sir Thomas Gargrave, « président du Conseil du Nord ».

2. Strype, *Ecclesiastical Memorials*, IV, 32, 75, 105, 115, 236; Tanner, *Notitia Monastica*, 1695, cite « les dons de monastères et d'hôpitaux, anno 7, Edw. VI ». Record Office, vol. XIX des *State Papers Domestic*, d'Édouard VI, avec un copieux index de noms propres (cf. *Calendar of State Papers. Domestic, 1547-1580*, p. 53), et n° 600, *Calendar and Indexes, Court of Excheq. Augm. Off. Class. deeds of purchase and exchange*. British Museum, Cotton mss., Julius B. IX; Galba B. XI, 39; Vespasian F. XIII, 177.

3. Strype, *Ecclesiastical Memorials*, II, 280, 283. Cf. Burnet, II, 44 et suiv.

tin, qu'il octroyait à Warwick, lequel s'était déjà installé, à Londres, dans le palais de l'évêque de Durham. La mort d'Édouard, quelques semaines plus tard, frustrait le duc ambitieux et sauvait l'évêché, que Marie Tudor rétablit bientôt à Durham¹.

« On était en train de ronger les derniers os et de les dévorer », écrit au commencement du XVII^e siècle l'évêque anglican Godwin², « quand Dieu, pour punir tant de rapines sacrilèges, enleva de ce monde le jeune roi, à l'esprit plein de promesses. » L'évêque-historien Gilbert Burnet, un siècle et quart après les événements, les déplore, se faisant l'écho du clergé anglican tout entier. « Une des tares de notre Réforme », écrit-il le 10 septembre 1680³, « est la grande spoliation des biens d'Église et des fondations pieuses, chose réprouvée par tout homme, de quelque religion qu'il soit, et stigmatisée des noms vengeurs de *sacrilège* et de *vol fait à Dieu*. Il semble vraiment que les dépouilles des maisons religieuses et des églises aient été pour beaucoup le premier et le plus puissant motif pour embrasser la Réforme. » Puis, rappelant que, dans toute religion, quiconque a le soin des âmes doit être déchargé des préoccupations séculières et assuré du lendemain, il dit que « l'Angleterre porte devant Dieu une lourde responsabilité, car en 120 ans les pouvoirs publics ont si peu remédié au mal que c'est un scandale criant... Il y a des centaines de paroisses dans le royaume qui n'octroient pas 10 livres à leurs pasteurs par an, et des milliers peut-être qui ne leur en donnent pas 50. N'est-ce pas un péché qui crie vers le ciel vengeance, puisqu'il est cause de la perte de tant d'âmes, faute de guides sûrs et fidèles que nous n'avons pas le moyen d'entretenir... Je prie Dieu d'inspirer et de diriger Sa Majesté et les deux Chambres du Parlement pour éloigner ce grand scandale de notre Réforme anglaise ».

Après avoir mis la main sur les évêchés et leurs biens, Warwick

1. *Journal of Lords*, p. 442 ; *Statutes of the Realm*, IV, 226 ; Fr. Godwin, *De praesulibus Angliae commentarius*, 1616, Prov. Eboracensis, p. 139 ; Heylyn, I, 287-291 ; Fuller, IV, 103 et suiv. ; Strype, *Ecclesiastical Memorials*, II, 395 ; du même, *The History of the Life and Acts of Ed. Grindal*, édit. 1821, p. 10 et suiv. ; Collier, V, 492 et suiv. ; VI, 71 ; Dixon, III, 506, 511, 535 ; Tytler, II, 315 et suiv., 373. Burnet (II, 359), s'appuyant sur l'acte du Parlement, conteste bien le dire de ses prédécesseurs, au sujet de Warwick. Mais lui-même se contredit, quelques lignes plus bas, quand il avoue qu'en mai 1553 les domaines de l'évêché furent changés en un comté palatin que le roi donna au duc. J. S. Brewer, en outre, le réfute en note, dans son édition de Fuller (Oxford, 1845, IV, 104). En octobre 1552 (Tytler, II, 142 et suiv.), Warwick écrit à Cecil qu'après avoir doté les deux évêchés nouveaux de Durham et de Newcastle, le reste des terres épiscopales peut aisément rapporter 2,000 livres de rentes à la couronne. L'événement montre assez ce qu'il entendait par « la couronne ». Cf. Lodge, *op. cit.*, I, 155 n.

2. *Loc. cit.*

3. Préface de la seconde partie de son *History of the Reformation*, qui parut en 1681, édit. Pocock, II, 12 et suiv. Cf. Collier, V, 188 et suiv.

entendit mettre la main sur les évêques, nommant qui serait à sa dévotion. Déjà le premier Parlement d'Édouard avait effacé jusqu'au dernier vestige de la liberté ecclésiastique, en remplaçant le congé d'élire, maintenu par Henri VIII, par de simples lettres patentes, qui faisaient des évêques, remarque Dixon, des « sortes de shérifs ecclésiastiques¹. Ils avaient bien essayé, en Parlement, de ressaisir quelque chose de leur juridiction de plus en plus absorbée par le pouvoir temporel ; mais les Chambres, jalouses et défiantes de l'autorité spirituelle, avaient par deux fois repoussé leur demande². Warwick prétendit se servir d'eux pour ses desseins. Faisant son affaire de l'avancement de la Réforme, il éleva à l'épiscopat des hommes qui auraient été brûlés comme hérétiques, quelques années plus tôt. Du satiriste Bale, au langage plus osé qu'ecclésiastique, qui avait dû s'exiler sous le règne précédent, mais l'avait comparé à Moïse dans son *Expostulation with a frantic*, il fit un évêque irlandais (1551), marié, pas « marchand de messes », comme il disait, mais prêcheur infatigable, mal vu, avec sa femme, du clergé et de la population, et qui se hâta de « secouer la poussière de ses chaussures » sur la cité d'Ossory à l'avènement de Marie Tudor, se comparant à rien de moins qu'à saint Paul³. Miles Coverdale, qui avait dû se réfugier à Hambourg tandis qu'était publiquement brûlée sa traduction de la Bible (1546), remplaça à Exeter le nonagénaire Woysey (14 août 1551) ; marié avec Élisabeth Macheson, dont la sœur collabora à la première traduction de la Bible en danois, il fut fort mal accueilli par ses diocésains ; bientôt Marie Tudor le fera jeter en prison, d'où le tirera le roi de Danemark⁴. Pour « aiguïser » le zèle émoussé de Cranmer,

1. *Statutes of the Realm*, 1 Edward VI, c. 2. La première fois que fut employé ce nouveau mode de nomination, ce fut pour le transfert de Barlow à Bath (3 février 1548) (Rymer, *Foedera, conventiones, litterae... acta publica*, XV, 169). Le 1^{er} août suivant, Farrar était sacré évêque de Saint-David à la suite d'une nomination semblable (Strype, *Memorials of Cranmer*, liv. II, chap. ix, édit. 1848, II, 105 et suiv.). Cf. Heylyn, I, 104 et suiv. ; Burnet, II, 76 et suiv., 362 et suiv. ; Collier, V, 220 et suiv. ; IX, 244 et suiv., qui détaille la note à payer au roi ou à ses fonctionnaires par chaque évêque, pour sa nomination et sa consécration, laquelle s'élevait à 331 livres ; Dixon, II, 458 ; III, 186, 197, 214, 254.

2. Collier, V, 362.

3. Voir sa *Vocation of John Bale to the Bishopric of Ossory in Ireland : his persecutions in the same and final deliverance*. Rome, at the sign of St. Peter, december 1553. Le lieu d'impression est faux, et à dessein. H. Christmas a édité, à Cambridge, en 1849, les *Select Works* de J. Bale, dans la Parker Society Collection. Cf. J. G. Nichols, *Narratives of the days of the Reformation*, p. xvi, 61, 287, 315.

4. Burnet (III, 414) a cru que Coverdale, qui naquit dans le comté d'York, était danois. Voir sur Coverdale, Hoker, *Bishops of Exeter*, 1584 ; *Mem. of Coverdale*, 1838 ; Strype, *Memorials of Cranmer*, II, 347, 371, 363 ; III, 24, 343 ; J. G. Nichols, *op. cit.*, 295 ; J. Gairdner, *Lollardy and the Reformation*, 1908-1913, II, 249-260, 271-277, 461 ; III, 249, 255 et suiv. ; IV, 25 et suiv., 338.

Warwick eût voulu élever au siège de Rochester le calviniste écossais John Knox, qui s'était compromis en son pays avec les meurtriers du cardinal Beaton et avait été envoyé aux galères de France. Pour qu'il déblatérât plus à son aise contre « l'idolâtrie de la messe », il l'avait fait nommer prédicateur à Berwick et à Newcastle, chapelain royal, et proposer à une cure de Londres¹. Hooper, lui aussi, n'avait cessé de tonner contre l'Eucharistie, cette idole, disait-il, « ce Dieu fait de fine farine » ; il devint évêque de Gloucester (1550-1552), puis de Worcester (1552-1553). Ce singulier évêque était un ancien moine, qui, ayant embrassé les idées de Calvin, avait dû fuir sur le continent durant le règne d'Henri VIII. Revenu en Angleterre, il devint le chef d'un groupe peu nombreux, mais bruyant, de réformateurs d'extrême gauche qui, s'en prenant à l'éclat des cérémonies épiscopales, voulaient débarrasser le culte et la liturgie de toute pompe et les réduire à la simplicité la plus sévère, détruisant « chandeliers, ornements sacerdotaux, croix, autels, legs de Satan ». Il refusa d'abord l'évêché de Gloucester, parce qu'il considérait comme impie le serment de l'élu au roi. Il ne voulait point non plus des ornements épiscopaux, qu'il appelait « aaroniques », reste « de la servitude hébraïque ». En vain intervinrent l'archevêque Cranmer, Bucer, Pierre Martyr. Pour le persuader, on l'envoya en prison. Là il réfléchit qu'il était bon de mettre fin à « cette fâcheuse tragédie » et utile de céder pour le bien de l'Église. Il se laissa ordonner, tout en protestant, en son for intérieur, contre l'impiété des cérémonies (8 mars 1551) ; une fois en son diocèse, il mit à sac les églises et leurs richesses, pour les purger, disait-il, « des idoles de Baal » et « des biens du diable ». Le même zèle vandale enflammait Ridley, que Warwick fit transférer de Rochester à Londres, pour jeter aux ordures autels, chasses, sculptures religieuses, pierres tombales de la capitale. « C'est ainsi », dit un écrivain anglican, « qu'étaient traitées les églises par ceux qui en étaient constitués les gardiens ; aussi le peuple n'en respecta-t-il plus le caractère sacré². » John Ponet, qui épousa la femme d'un boucher, du vivant de son mari, puis divorça en plein Saint-Paul, fut

1. Voir, dans Tytler (II, 142), sa lettre du 28 octobre 1552, où il insiste pour que soit nommé évêque Knox « to be a whetstone, to quicken and sharp the bishop of Canterbury ». Cf. *Ibid.*, I, 295, note ; Heylyn, II, 120, 178-182, 297, 318 et suiv., 324, 326 ; Fuller, IV, 217 ; Burnet, II, 294, 544 ; Strype, *Memorials of Cranmer*, II, 367, 412 et suiv., 439 et suiv. ; III, 39, 176 et suiv. ; Collier, V, 154 et suiv. ; Dixon, III, 326-330, 475-481, 485-487, 491 ; *Original Letters from Zurich Archives*, édit. de la Parker Society ; Lorimer, *John Knox and the Church of England*, 1875 ; James Stalker, *John Knox, his idea and ideals*, 1904.

2. J. H. Blunt, *The Reformation of the Church of England*, 1892-1896, II, 98 et suiv., 157-160, 399, 407-410. Cf. Vetter, *Hooper, Bishop von Gloucester und Worcester, und seine Beziehungen zu Bullinger und Zürich*. Zürich, 1891 ; Ch. Hardwick, *Hist. of the Christian Church*, édit.

promu, à trente-cinq ans, au siège de Rochester (1550) et de Winchester (1551). Burnet accuse, comme de coutume, Sanders d'avoir inventé cette histoire de mariage et de divorce : « this story is a forgery ». Mais deux témoignages contemporains, la *Grey Friars Chronicle* et le *Machyn's Diary*, confirment le fait, qu'ils disent d'autant plus « scandaleux » que, lors du divorce, Ponet était évêque de Winchester et qu'il dut payer une rente au boucher : ce qui ne l'empêcha pas de se remarier quelques semaines plus tard *coram multitudine parochianorum*, comme en fait foi le registre des mariages de Croydon¹.

Avec de tels évêques, la réforme ne pouvait qu'avancer à grands pas. Tel était bien le dessein de Warwick. Mais en tout ceci sa conviction religieuse l'inspirait-elle vraiment ? Non, répond l'historien A. F. Pollard² ; fanatiser le royaume par un protestantisme radical, c'était barrer la voie du trône à Marie la Catholique, la frayer aux siens, s'assurer fortune et pouvoir durant le futur règne. Sous le zèle ardent du « nouveau Moïse » se cachait l'ambition effrénée du parvenu.

G. CONSTANT.

Stubbs, 1872, p. 199 ; *Zurich Letters*, II, 712 ; Strype, *Cranmer*, II, 205-224, 258, 627 et suiv., 663 ; Albèri, série 1, II, 249 ; C. J. G. Nichols, *op. cit.*, 158, 264 et suiv.

1. Burnet, *An Appendix concerning some of the errors and falsehoods in Sander's Book of the English Schism*, édit. Pocock de l'*History of the Reformation*, V, 603 ; *Chronicle of the Grey Friars of London*, 27 juillet 1551, édit. Nichols, p. 70 ; *The Diary of Henry Machyn*, même date, édit. Nichols, p. 8, 320. Sanders écrit (trad. française, 1587, fol. 166) : « Ce gentil prêtre estimant que c'estoit peu d'espouser une femme, ores qu'il fust évesque, d'abondant il enleva la femme d'un certain boucher encores vivant ; mais, par l'assemblée publique des Estats du royaume, elle luy fut ostée, comme ne lui appartenant nullement, et rendue à son mary... Peu après l'evesque Gardiner dit : « Pourquoy pourray-je moins espérer de recouvrer mon évesché que le boucher a recouvré sa femme ? » Car ce fut le mesme personnage qui s'empara de l'evesché d'Estienne Gardiner et qui avoit enlevé la femme du boucher. » Sanders (fol. 165 v°-167 v°) parle également des autres évêques promus par Warwick, « personnages ayans fait naufrage tant de leurs biens que de leur reputation, et piquez des aguillons de paillardise ».

2. *Thomas Cranmer*, 1904, p. 276. — Knox, après un entretien avec Warwick, avait deviné, non sans perspicacité, son égoïste ambition. Cf. son *Admonition to the Professors of the truth in England*, p. 53. Voir Tytler (II, 154 et suiv.), où se trouve une lettre de Northumberland à Cecil, du 3 janvier 1553, qu'il appelle « un chef-d'œuvre d'hypocrisie ».

MÉLANGES

UN PLAGIAT DE CAMILLE DESMOULINS :

LE N° 3 DU *VIEUX CORDELIER*

La fortune posthume de Camille Desmoulins a été singulière. Des ennemis comme des amis de la Révolution, l'homme a recueilli la même indulgence, presque la même sympathie, et l'écrivain les louanges les plus rares. Pour justifier la première, ses biographes mettent l'accent sur la bonté foncière du pamphlétaire : « Camille, âme faible et sans consistance, tempérament nerveux et irritable, esprit mobile mais généreux, dévoué, capable de tous les bons sentiments ; lui aussi, il a parfois traversé le mal, il n'y a pas habité¹. » De nos jours, les écrivains regrettent sa légèreté : « Collégien spirituel et gai pour qui la suprême joie était de taquiner le maître, il s'amusait avec la Révolution comme avec sa jeune femme », déclare Pariset². M. Gaxotte, plus durement, le définit « un galopin vicieux », mais lui reconnaît immédiatement, sans embarras, « du talent et de la facilité³ ». Tout le monde s'accorde, en effet, sur l'éclat de ce talent. Michelet l'avait proclamé « la grande voix du temps, le mobile artiste qui avait devancé, annoncé les grands mouvements de la Révolution⁴... ». Aulard le considère comme « un écrivain de génie, auquel (il) ne voit rien de comparable, dans toute notre littérature de combat, que l'auteur des *Provinciales* et celui de *Candide*⁵... ». Hier comme aujourd'hui, pour tous ceux qui le rencontrent, Desmoulins est simplement Camille. Affectueuse familiarité combien significative !

C'est, sans contredit, au *Vieux Cordelier* que Desmoulins doit cette fortune. Despois affirme, en s'appuyant sur Dufraisse, que « le mérite de Camille Desmoulins est d'avoir poussé ce cri de justice, qui a rempli et immortalisé les pages du *Vieux Cordelier*... (qui) mériterait d'être imprimé en lettres

1. E. Despois, *Œuvres de Camille Desmoulins*. Paris, 1865, Introduction.

2. *Histoire de la France contemporaine*, t. II, p. 189.

3. *La Révolution française*. Paris, 1927, p. 364.

4. *Histoire de la Révolution française*, t. VII. Paris, 1853, p. 18.

5. *Histoire politique de la Révolution française*. Paris, 1901, p. 461.

d'or...¹ ». Claretie cite la lettre de Dussault à Roederer du 29 floréal an III : « L'infortuné... effaça tous ses torts en écrivant le *Vieux Cordelier*². » Et, pour le même historien, ce « pamphlet incomparable [est le] monument indestructible qui assure à Camille Desmoulins la suprême gloire littéraire... La Révolution n'a pas laissé d'écrire plus éloquent... Depuis Camille, nul n'a retrouvé cette indignation généreuse, cette bouillante pitié, cette ironie vengeresse³... ». Dans le célèbre pamphlet, chacun a son numéro de prédilection. C'est pour Michelet le quatrième : « Le cœur de la France s'était échappé, la voix de l'humanité, l'aveugle, l'impatiente, la toute-puissante pitié, la voix des entrailles de l'homme qui perce les murs, renverse les tours, le cri divin qui remuera les âmes éternellement... cette feuille brûlante de larmes⁴... » Pour d'autres, peut-être plus nombreux, c'est le troisième, ce « célèbre n° 3 où il traçait un tableau éloquent des crimes de la Terreur⁵... ». Cela ne fait pas doute pour Claretie, biographe agenouillé : « Nous avons hâte d'arriver à l'heure sublime de la vie de Camille. Il publie enfin son troisième numéro : c'est Tacite qu'il prend pour collaborateur ; il saisit de sa main légère de satirique picard et parisien le fer rouge du Romain, et il en marque au front ceux qui réclament à grands cris une éternelle Terreur⁶... »

On sait que le n° 3 du *Vieux Cordelier* se compose de deux parties, à peu près égales en longueur. La première est un tableau de la Terreur sous les Césars ; la seconde, une reprise de l'attaque contre les hébertistes, déjà esquissée dans les premiers numéros, en même temps qu'un nouveau plaidoyer en faveur de la liberté de la presse. Nul historien ne conteste la manœuvre politique à laquelle se livre Desmoulins. Il vise la Terreur, dont il veut l'atténuation, et le Comité de Salut public, dont les agents sont ses ennemis. Le regretté A. Mathiez tentait, au moment de sa mort, de préciser les allusions aux faits contemporains dissimulées derrière les noms romains⁷. Mais, à mon sens, se pose une autre question. Desmoulins a-t-il vraiment utilisé Tacite ? Problème purement littéraire, me dira-t-on. Je ne le pense pas. Un pamphlétaire de la qualité de Camille doit compte à l'historien des armes qu'il emploie. Elles sont à la mesure de sa sincérité.

Personne, à ma connaissance, n'a jamais contesté que la première partie du n° 3 du *Vieux Cordelier* ne soit une traduction de Tacite. Beaucoup sont prêts d'affirmer qu'elle est d'un brio à faire oublier l'original. Louis Blanc,

1. Despois cite des extraits de Marc Dufraisne, *La libre recherche*. Paris, 1857.

2. J. Claretie, *Œuvres de Camille Desmoulins*, t. I. Paris, 1874, Introduction.

3. J. Claretie, *Camille Desmoulins*, Lucile Desmoulins. Étude sur les dantonistes. Paris, 1875, p. 272.

4. *Op. cit.*, p. 21.

5. *Op. cit.*, p. 461.

6. *Camille Desmoulins*, Lucile Desmoulins. Étude sur les dantonistes, p. 272.

7. Il paraîtra dans la collection des « Classiques de la Révolution française » un essai d'édition critique du *Vieux Cordelier*, d'après les notes d'A. Mathiez, que je me suis efforcé de compléter.

Claretie, Aulard, Jaurès, Mathiez même, ont accepté sans contrôle les affirmations de Desmoulin qui parle à plusieurs reprises de sa traduction de Tacite. Jaurès cite même la plus grande partie de celle-ci, non sans se défendre d'admirer¹. Il convient d'abord de rappeler, pour les préciser, les affirmations de Desmoulin. A la fin de son premier numéro, il promet à ses lecteurs de « leur offrir les leçons de l'histoire, de leur donner les conseils que leur donneraient Tacite et Machiavel ». Au début de son n° 3, il annonce qu'il va présenter « une copie ébauchée et grossière des tableaux de Tacite... ». Deux lignes plus loin, il est vrai, il n'use plus que de cette expression vague, « les historiens », mais après sa citation, dûment encadrée de guillemets, il écrit : « Ces médailles de la tyrannie, si bien frappées par Tacite, et que je viens de mettre sous les yeux de mes concitoyens... » Plus loin, il écrit tranquillement : « Ma traduction de Tacite. » Donc, point d'équivoque, Desmoulin affirme bien qu'il a puisé dans l'historien latin les faits qu'il présente. Première vérification à opérer. Elle est aisée, grâce aux index copieux dont sont munies les bonnes éditions modernes de Tacite, comme celles de Panckoucke ou de Gœlzer².

Les faits qui concernent Libon Drusus³, Cremutius Cordus⁴, Mamercus Scaurus⁵, Torquatus Silanus⁶, Pomponius⁷, Valerius Asiaticus⁸, Pison⁹, Thræsea¹⁰, Soranus¹¹, figurent bien dans Tacite et sont présentés exactement. Il n'en est pas de même pour les autres. Desmoulin porte au compte d'un nommé Petreius ce que Tacite prête à l'un des frères Petra¹². Le consul qu'il nomme Fusius Geminus est en réalité Fufius Geminus¹³. Cotta, dont il fait un accusateur, est dans Tacite un accusé¹⁴. Deux autres délateurs, Cassius et Severus, sont dans Tacite un seul et même personnage¹⁵ : Cassius Severus. Regulus n'a pas été réélu trois fois consul, comme l'avance Desmoulin, mais

1. *Histoire socialiste de la Révolution française* ; t. VIII : *Le gouvernement révolutionnaire*, édition revue par A. Mathiez. Paris, 1924, p. 308.

2. C.-L.-F. Panckoucke, *Bibliothèque latine française*. Paris, 1837-1838. Sept tomes pour Tacite ; H. Gœlzer, *Œuvres de Tacite*. Collection des Universités de France (Société G. Budé). Paris, 1923.

3. *Ann.*, II, 30.

4. *Ann.*, IV, 34.

5. *Ann.*, VI, 29. — [Noter pourtant que l'accusation primitive n'est point retenue et qu'il est finalement condamné pour adultère avec Livie.]

6. *Ann.*, XV, 35.

7. *Ann.*, V, 8.

8. *Ann.*, XI, 1.

9. *Ann.*, VI, 40.

10. *Ann.*, XVI, 21.

11. *Ann.*, XVI, 21-23.

12. *Ann.*, XI, 4.

13. *Ann.*, VI, 10.

14. *Ann.*, III, 66.

15. *Ann.*, I, 72, et IV, 21.

simplement réélu pour un jour, à sa sortie de charge¹. Appius Silanus a été accusé de lèse-majesté et rien n'indique qu'il ait dû sa condamnation à un songe de la femme de Claude². Anicetus n'est pas médecin³. Le nombre des amis et parents de Séjan pros crits par Tibère et celui des Romains exilés par Sylla n'est pas estimé à vingt mille pour les premiers et à soixante-dix mille pour les seconds⁴. Statilius n'a pas été pros crit parce que son visage déplaisait, mais, tout comme Valerius Asiaticus, parce que ses jardins plaisaient trop⁵. Déformations légères, dira-t-on, et parfois nécessaires pour les besoins du polémiste. Il n'en reste pas moins qu'une question se pose : le responsable est-il Desmoulins ou un auteur qu'il utilise, sans se référer directement à Tacite ?

La réponse ne peut être douteuse, si l'on constate que plusieurs des anecdotes rapportées par Desmoulins ne figurent point dans Tacite et parfois même n'y peuvent figurer. Aucune mention d'un tuteur d'Auguste nommé Toranius, pas plus que d'un préteur, Quinctus Gellius, mis à mort par le prince en personne, pas plus que de l'empoisonneur Célius, pas plus que du meurtre de Geta par Caracalla, pas plus que du rasement de la maison de Cicéron par Clodius. Tacite ne peut raconter le siège et la destruction de Modène, puisque ses *Annales* ne commencent qu'à la fin du règne d'Auguste. Il ignore celle de Nursia avec, d'ailleurs, tous les historiens que j'ai consultés⁶. Quelle est donc la source où puise Desmoulins ?

A la fin de son n° 3, il cite une maxime sur le despotisme empruntée, dit-il, au livre de Gordon sur Tacite. Il la citera encore dans son n° 6. A. Mathiez avait cherché à identifier cet auteur, sans y parvenir, faute de temps. Voici le résultat des recherches auxquelles j'ai procédé.

Thomas Gordon⁷, né probablement vers 1684 à Kirkcubright (Galloway), après avoir étudié dans une université écossaise et peut-être après avoir appartenu au barreau d'Écosse, fut professeur de langues vivantes à Londres. Il y publia bientôt des pamphlets en collaboration avec John Trenchard,

1. *Hist.*, IV, 42.

2. *Ann.*, VI, 9.

3. *Ann.*, XIV, 3, 7, 8. — Anicetus place un poignard entre les pieds d'un envoyé d'Agripine pour faire croire à un complot.

4. *Ann.*, V, 6, 8, 11.

5. *Ann.*, XII, 59. — Plutarque rapporte qu'un ami de Caton, jeune homme nommé Statilius qui se piquait d'un grand courage... voulait imiter l'impassibilité de Caton et poussa cette entreprise jusqu'à se faire tuer à Philippes (*Œuvres*, trad. Ricard, p. 603).

6. L'*Encyclopédie du XVIII^e siècle* mentionne une ville de *Norsa*, en Piémont, et V. Duruy (*Histoire des Romains*, I, p. 337) une ville de la Sabine nommée Nursia. Mais aucune indication à propos des événements évoqués par Desmoulins.

7. Ce personnage est très peu connu. Les encyclopédies françaises utilisent l'article du *Dictionary of English literature and British and American authors* (Philadelphie, 1872) et le *Dictionary of National Biography* (Londres, 1890), vol. XXII. Ce dernier s'appuie sur les *Literary anecdotes of the eighteenth Century* de John Nichols, la *Biography Britannica* (supplément 1766), article Trenchard, et Collinson's *Somersetshire*.

dont il devait épouser la veuve. Tous deux combattent la prérogative royale et la Haute-Église. D'où leurs succès et les nombreuses éditions de leurs écrits¹. Walpole s'attache ce polémiste de talent et lui donne la charge de premier commissaire pour la délivrance des licences de marchand de vin². Pope le place dans sa « Dunciade » sous les traits de Silène³, ce qui permet à ses biographes d'évoquer sa corpulence. Il mourra le 28 juillet 1750. Il a laissé des « Discours sur Tacite » et des « Discours sur Salluste »⁴, qui ne sont pas une traduction littérale de ces auteurs, mais une paraphrase mêlée d'amples dissertations politico-religieuses. L'histoire de l'antiquité y est mise à contribution avec celle de France, d'Angleterre jusqu'au XVIII^e siècle, et même celle des peuples orientaux. Tacite, Salluste, Cicéron y voisinent avec Montaigne, Machiavel, le cardinal de Retz et bien d'autres. Ces discours furent traduits en français par le ministre protestant Daudé⁵, qui connut Gordon en Angleterre. Ils eurent chez nous le même succès qu'outre-Manche. La dernière traduction est de l'an II, mais il n'est pas sûr que Desmoulins, qui écrivit au début de cette même année, l'ait connue. Il utilise certainement une édition antérieure⁶.

1. Les principaux sont l'*Independent Whig* et les *Lettres de Caton*. D'Holbach en reprendra certains pour les traduire et les compléter, comme la *Défense du christianisme primitif*.

2. Leslie Stephen, dans son *English Literature and Society in the eighteenth Century* (Londres, 1904), le place parmi les gazetiers à la solde de Walpole (p. 102-103).

3. Dans ce vers :

« Where Tindal dictates, and Silenus snores. »

L'identification est confirmée par George Paston dans *Mr Pope : his life and times*, t. II, p. 655, note (Londres, 1903).

4. Gordon, dans son Introduction, dit avoir composé ces ouvrages avec l'approbation de Carteret, du duc d'Argyll, de Townshend et de Walpole. Ils furent dédiés au prince de Galles. La première édition est de 1728.

5. Sur P. Daudé, voir les articles de Quérard dans la *France littéraire* et la *Nouvelle biographie générale* de Didot. P. Daudé est né à Marvéjols (Lozère) en 1681 et mort en Angleterre le 11 mai 1754 (?). Il vient dans ce pays auprès de son oncle, Pierre Daudé (1654-1734), commis de l'Échiquier et théologien protestant, qui a probablement quitté la France à la suite de la révocation de l'Édit de Nantes. On doit au premier une *Vie de M. Cervantès* (Amsterdam, 1740), un *Traité de la Foi et des devoirs du chrétien* (Amsterdam, 1729), une satire latine contre la bulle *Unigenitus* (*Sibylla Capitolina*... Amsterdam, 1726) et, enfin, les traductions de Gordon. Celles-ci sont publiées d'abord sous le voile de l'anonymat ou les initiales D. L. S. L'identification est faite par Quérard dans ses *Supercheries littéraires dévoilées* (I, p. 961).

6. Les discours de Gordon ont eu cinq éditions en Angleterre (1728, 1737, 1753, 1757, 1770-1771). En France, première édition des *Discours historiques, critiques et politiques sur Tacite*, en 1742 (2 vol. in-12, Amsterdam, F. Changuion) ; deuxième en 1749 (2 vol. in-12, même lieu) ; troisième en 1751 (3 vol. in-12, même lieu). Les *Discours historiques et politiques sur Salluste* furent traduits pour la première fois en 1759 (2 vol. in-12, Genève, Cramer) et une seconde en 1762 (2 vol. in-12, même lieu). Une nouvelle édition de ces deux ouvrages réunis parut en l'an II (3 vol. in-8°, Paris, F. Buisson).

Je citerai toujours l'édition de 1751 pour les *Discours sur Tacite* et celle de 1762 pour les *Discours de Salluste*, parce que ce sont celles que Desmoulins doit avoir connues. Le premier chiffre indique le tome ; le second, la page.

Ces discours, dont certains critiques notent le tour emphatique et même « barbare », ne sont pourtant pas dénués de mérites littéraires ni, en particulier, de chaleur polémique. Bolingbroke, bon connaisseur, saluait leur auteur, à sa mort, comme le meilleur écrivain de son temps¹. On va voir l'usage que Desmoulins fait de Thomas Gordon. Il suffira, pour cela, de placer en regard le texte des deux écrivains.

Vieux Cordelier (n° 3).

... le règne des plus méchants empereurs... eurent d'heureux commencements...

Après le siège de Pérouse, disent les historiens, malgré la capitulation, la réponse d'Auguste fut : « Il vous faut tous périr. » Trois cents des principaux citoyens furent conduits à l'autel de Jules César, et là, égorgés le jour des ides de mars ; après quoi le reste des habitants fut passé pêle-mêle au fil de l'épée, et la ville, une des plus belles de l'Italie, réduite en cendres, et autant effacée qu'Herculanum de la surface de la terre.

Il y avait anciennement à Rome, dit Tacite, une loi qui spécifiait les crimes d'État et de lèse-majesté, et portait peine capitale. Ces crimes de lèse-majesté, sous la République, se réduisaient à quatre sortes : si une armée avait été abandonnée dans un pays ennemi ; si l'on avait excité des séditions ; si les membres des corps constitués avaient mal administré les affaires et les deniers publics ; si la majesté du peuple romain avait été avilie. Les empereurs n'eurent besoin que de quelques articles additionnels à cette loi pour envelopper et les citoyens et les cités entières dans

Discours de Gordon².

Les règnes des plus méchants empereurs eut un heureux commencement... (I, 112).

Octave exerça les mêmes cruautés après le siège de Pérouse. Ceux qui s'adressèrent à lui pour alléguer leur innocence, ou pour lui demander grâce, en eurent tous la même réponse : *morien dum esse* : il vous faut tous mourir, et c'est ce qu'il exécuta. Trois cents des principaux de la ville furent conduits couverts de chaînes à l'autel dressé à Jules César, et y furent égorgés les ides de mars... La ville fut abandonnée au pillage et à la brutalité du soldat, contre la capitulation et la parole qu'il avait donnée... cette grande ville, l'une des plus belles de toute l'Italie, fut réduite en cendres... (I, 134).

J'expliquerai ce que Tacite nomme *instrumenta regni* : « Cette loi, dit-il, au temps de nos ancêtres, avoit à la vérité le même nom : elle renfermoit diverses accusations et divers crimes, notamment les crimes d'État ; comme lorsqu'une armée avoit été abandonnée par trahison dans le pays ennemi ; si l'on avoit excité des séditions dans la ville ; enfin si les affaires publiques étoient administrées infidèlement, et si la majesté du nom romain étoit avilie : c'étoient les actions qui étoient punies ; les paroles ne l'étoient point. Auguste fut le premier qui mit les libelles diffé-

1. Bolingbroke, en apprenant la mort de Gordon et celle de Conyers Middleton, aurait dit : « Then there is the best writer in England gone and the worst » (*Dict of Nat. Biogr.*).

2. Voir plus haut, note, pour les références.

la proscription. Auguste fut le premier extendeur de cette loi de lèse-majesté dans laquelle il comprit les écrits qu'il appelait contre-révolutionnaires.

Note de Desmoulin.... Legi majestatis nomen apud veteres idem, sed alia in judicium veniebant : si qui proditiōe exercitum, aut plebem seditionibus, denique malè gestā Respublicā, majestatem Populi romani imminuisset. Facta arguebantur, dicta impune erant. Primus Augustus cognitionem de famosis libellis specie legis tractavit (Tac., *Ann.*, I, ch. 72).

... Dès que des propos furent devenus des crimes d'État, de là il n'y eut qu'un pas pour changer en crimes les simples regards, la tristesse, la compassion, les soupirs, le silence même...

Bientôt ce fut un crime de lèse-majesté ou de contre-révolution à la ville de Nursia d'avoir élevé un monument à ses habitants, morts au siège de Modène, en combattant cependant sous Auguste lui-même, mais parce qu'alors Auguste combattait avec Brutus, et Nursia eut le sort de Pérouse...

Crime de contre-révolution à Libon Drusus d'avoir demandé aux diseurs de bonne aventure s'il ne posséderait pas un jour de grandes richesses.

Crime de contre-révolution au journaliste Crenutius Cordus d'avoir appelé Brutus et Cassius les derniers des Romains.

matoires au nombre des crimes compris dans cette loi dont il détourne le sens. »

Note de Gordon.... Legem majestatis reduxerat (Tiberius) cui nomen apud veteres idem, sed alia in judicium veniebant ; si qui proditiōe exercitum, aut plebem seditionibus, denique malè gestā republ. majestatem populi romani minuisset. Facta arguebantur, dicta impune erant. Primus Augustus cognitionem de famosis libellis, specie legis ejus tractavit (*Ann.*, lib. I, cap. 72)¹.

... Lorsque les paroles étaient devenues des crimes d'État... les simples regards enfin devinrent criminels : la tristesse, la compassion, les soupirs et le silence même... (I, 228).

Octave ne traita guère plus doucement les habitants de Nursia ; il se rendit le maître de tout ce qu'ils avaient, même de leur ville, les envoyant errer, çà et là, et mourir de faim. Leur unique crime étoit d'avoir élevé un monument à leurs compatriotes tués au siège de Modène, avec cette inscription : ... qu'ils étoient morts pour la défense de la liberté publique, tandis qu'Octave lui-même s'étoit déclaré et avoit combattu pour la même cause... (I, 135).

Une des plus grandes accusations contre Libon Drusus étoit d'avoir demandé aux diseurs de bonne aventure s'il ne posséderait pas un jour de grandes richesses ; c'étoit encore un crime de lèse-majesté... (I, 244).

Ce fut un crime de lèse-majesté à Crenutius Cordus d'avoir inséré dans son histoire les louanges de Brutus ; d'avoir appelé Cassius le dernier des Romains... (I, 245).

1. On remarquera que la traduction de Gordon est plus fidèle que celle de Desmoulin, et le barbarisme, *extendeur*, dont use ce dernier.

Crime de contre-révolution à un des descendants de Cassius d'avoir chez lui un portrait de son bisaïeul.

Crime de contre-révolution à Mamerus Scaurus d'avoir fait une tragédie où il y avait tel vers à qui l'on pouvait donner deux sens.

Crime de contre-révolution à Torquatus Silanus de faire de la dépense.

Crime de contre-révolution à Petreius d'avoir eu un songe sur Claude.

Crime de contre-révolution à Appius Silanus, de ce que la femme de Claude avait eu un songe sur lui.

Crime de contre-révolution à Pomponius parce qu'un ami de Séjan était venu chercher un asile dans une de ses maisons de campagne.

Crime de contre-révolution d'être allé à la garde-robe sans avoir vidé ses poches, et en conservant dans son gilet un jeton à face royale, ce qui était un manque de respect à la figure sacrée des tyrans.

Crime de contre-révolution de se plaindre des malheurs des temps, car c'était faire le procès du gouvernement.

Crime de contre-révolution de ne pas invoquer le génie divin de Caligula. Pour y avoir manqué, grand nombre de citoyens furent déchirés de coups, condamnés aux mines ou aux bêtes, quelques-uns même sciés par le milieu du corps.

Ce fut un crime de lèse-majesté à un autre homme de qualité d'avoir conservé le portrait de Cassius parmi ceux de ses ancêtres... (I, 246).

Crime de lèse-majesté à Mamerus Scaurus, homme de naissance et orateur illustre, d'avoir fait une tragédie où il y avait des vers auxquels on pouvoit donner deux sens différents (I, 246).

Crime de lèse-majesté à Torquatus Silanus, homme de qualité, de premier rang à Rome, de vivre splendidement et d'avoir plusieurs domestiques à son service... (I, 246).

Ce fut un crime de lèse-majesté... à deux frères nommés Petra, tous deux chevaliers romains de distinction, d'avoir fait quelque songe qui regardoit l'empereur Claude : à Appius Silanus de ce que Messaline, femme de l'empereur, et Narcisse l'affranchi avoient fait un songe qui regardoit Silanus... (I, 152).

Pomponius Secundus fut accusé de crime d'État parce qu'il y avoit eu des marques d'amitié entre lui et Aetius Gallus qu'aucun d'eux n'avoit fait voir ; mais Gallus étoit ami de Séjan, criminel de lèse-majesté et, après l'exécution de Séjan, il s'étoit retiré dans les jardins de Pomponius... (I, 269).

... Crime capital de changer d'habits auprès (du portrait d'Auguste) de porter une médaille avec l'empreinte de l'empereur, une bague avec son image à la garde-robe ou dans les lieux de débauche... (I, 239).

C'était un crime d'État capital de se plaindre des malheurs du temps ; car c'était faire le procès au gouvernement... (I, 268).

On ne saurait croire le nombre de châtimens redoutables qu'il (Caligula) infligea à plusieurs personnes du premier rang pour le seul crime d'avoir manqué d'invoquer son génie divin lorsqu'ils prêtoient quelque serment. C'était un crime capital, c'en étoit un

Crime de contre-révolution à la mère
du consul Fusius Geminus d'avoir
pleuré la mort funeste de son fils.

Il fallait montrer de la joie de la mort
de son ami de son parent, si l'on ne
voulait s'exposer à périr soi-même.
Sous Néron, plusieurs dont il avait fait
mourir les proches allaient en rendre
grâce aux Dieux ; ils illuminaient. Du
moins il fallût avoir un air de conten-
tement, un air ouvert et calme.

... On voit peur que la peur même ne
rendît coupable.

Tout donnait de l'ombrage au tyran.
Un citoyen avoit-il de la popularité ?
C'était un rival du prince, qui pouvait
exciter une guerre civile. *Studia ci-
vium in se verteret et, si multi idem au-
deant, bellum esse. Suspect.*

Faisait-on au contraire la popularité,
et se tenait-on au coin de son feu ? cette
vie retirée vous avait fait remarquer,
vous avait donné de la considération.
*Quanto metu occultior, tanto fama adep-
tus. Suspect.*

Étiez-vous riche ; il y avait un péril
imminent que le peuple ne fût cor-

de lèse-majesté ; ceux qui en étoient
coupables, après avoir été déchirés de
coups, étoient condamnés aux mines
ou aux réparations de grands chemins,
ou à être exposés aux bêtes féroces,
quelques-uns à être sciés par le milieu
du corps... (I, 240).

Ce fut un crime de lèse-majesté à une
pauvre mère affligée d'avoir versé des
larmes sur la mort de son fils, dont on
avait répandu le sang pour assouvir la
vengeance du tyran offensé d'une rail-
lerie, c'étoit Fusius Geminus qui avoit
été consul... (I, 247).

Les gens n'étoient pas seulement obli-
gés de cacher leur compassion ou leur
douleur de la mort de leurs parens, il
falloit encore qu'ils en témoignassent de
la joie... Lorsque Néron, après la dé-
couverte de la conjuration de Pison, eut
versé des torrents de sang, plus la ville
était remplie de la fumée des sacrifices.
L'un avoit perdu son fils, l'autre son
frère, l'autre son parent ou son ami : et
plus leur perte étoit douloureuse, plus
ils montraient de joie au dehors, or-
naient leurs maisons de lauriers, al-
loient aux temples rendre des grâces,
embrassoient les genoux du Tyran... (I,
281).

On craignoit que la crainte même
ne rendît coupable... (I, 261).

Tout blessait ces tyrans, tout leur
donnoit de l'ombrage. Un homme
avoit-il de la naissance et étoit-il aimé
du peuple ? C'étoit un rival du prince
capable de susciter une guerre civile :
*Studia civium in se verteret, secessionem
jam et partes et, si multi idem audeant,
bellum esse.*

Si un homme de naissance craignoit
de se montrer populaire et vivoit dans
la retraite, sa retraite même lui donnait
de la réputation et il donnoit de l'om-
brage. *Quanto metu occultior, tanto plus
fama adeptus...*

Étoit-il opulent ? Il étoit trop riche
pour un sujet : de grandes richesses

rompu par vos largesses. *Auri vim atque opes Plauti principi infensas.* Suspect.

Étiez-vous pauvre ; comment donc ! invincible empereur, il faut surveiller de plus près cet homme. Il n'y a personne d'entreprenant comme celui qui n'a rien. *Syllam inopem, unde praecipuam audaciam.* Suspect.

Étiez-vous d'un caractère sombre, mélancolique, ou mis en négligé ; ce qui vous affligeait, c'est que les affaires publiques allaient bien. *Hominem bonis publicis maestum.* Suspect.

Si au contraire un citoyen se donnait du bon temps et des indigestions, il ne se divertissait que parce que l'empereur avait eu cette attaque de goutte qui heureusement ne serait rien ; il fallait lui faire sentir que sa majesté était encore dans la vigueur de l'âge. *Reddendam pro intempestivâ licentia maestam et funebrem noctem quâ sentiat vivere Vitellium et imperare.* Suspect.

Était-il vertueux et austère dans ses mœurs ; bon ! nouveau Brutus, qui prétendait par sa pâleur et sa perruque de jacobin faire la censure d'une cour aimable et bien frisée. *Gliscere aemulos Brutorum vultus rigidi et tristis quo tibi lasciviam exprobrent.* Suspect.

Était-ce un philosophe, un orateur ou un poète ? il lui convenait bien d'avoir plus de renommée que ceux qui gouvernaient ! Pouvait-on souffrir qu'on fût plus d'attention à l'auteur, aux quatrièmes, qu'à l'empereur dans sa loge grillée ? *Virginium et Rufum claritudo nominis.* Suspect.

Enfin s'était-on acquis de la réputation à la guerre, on n'en était que plus dangereux par son talent. Il y a de la ressource avec un général inepte. S'il est traître, il ne peut pas si bien livrer une armée à l'ennemi, qu'il n'en revienne quelqu'un. Mais un officier du

entre les mains des particuliers auguroient mal pour le prince. *Plautum magnis opibus. Auri vim atque opes principibus infensas.*

Était-il pauvre ? Il n'en était que plus désespéré et plus entreprenant. *Syllam inopem unde praecipuam audaciam...*

Un homme étoit-il d'un caractère sombre. C'étoit parce que les affaires publiques alloient bien. *Hominem bonis publicis maestum.*

S'il se donnoit du bon temps et se régaloit à table : c'étoit : cause que l'empereur se portoit mal, d'on croyoit sa mort prochaine : *Reddendam pro intempestivâ licentia maestam et funebrem noctem, quâ sentiat vivere Vitellium et imperare.*

Si c'étoit un homme de vertu et dont la morale fut austère, c'étoit un nouveau Brutus dont la vie irréprochable étoit une censure vivante de mœurs corrompues de l'empereur. *Gliscere ac vigere Brutorum aemulos rigidi et tristis quo tibi lasciviam exprobrent.*

Était-ce un savant, un philosophe ou un orateur qui se fût acquis de la réputation ? L'éclat de sa renommée donnoit de l'ombrage au prince : *Virginium et Rufum claritudo nominis expulit.*

S'étoit-il acquis de la réputation par les armes, il étoit devenu par là le terreur du prince : *Ostorius multa militari fama metum Neroni fecerat, ne invaderet pavidum semper missus centurio qui eadem ejus maturaret.*

mérite de Corbulon et d'Agricola, s'il trahissait, il ne s'en sauverait pas un seul. Le mieux était de s'en défaire... *Multa militari famâ metum fecerat. Suspect.*

On peut croire que c'était bien pis, si on était petit-fils ou allié d'Auguste : on pouvait avoir un jour des prétentions au trône. *Nobilem et quod tunc spectaretur à Caesarum posteris* ! Suspect¹.

... C'est ainsi qu'il n'était pas possible d'avoir aucune qualité, à moins qu'on n'en eût fait un instrument de la tyrannie, sans éveiller la jalousie du despote et sans s'exposer à une perte certaine. C'était un crime d'avoir une grande place ou d'en donner sa démission.

Mais le plus grand de tous les crimes était d'être incorruptible. Néron avait tellement détruit tout ce qu'il y avait de gens de bien, qu'après s'être défait de Thræsea et Soranus il se vantait d'avoir aboli jusqu'au nom de la vertu sur la terre.

Quand le Sénat les avait condamnés, l'empereur lui écrivait une lettre de remerciement de ce qu'il avait fait périr un ennemi de la république ;

de même qu'on avait vu le tribun Clodius élever un autel à la liberté sur l'emplacement de la maison rasée de Cicéron et le peuple crier : *Vive la liberté !*

Était-il du sang d'Auguste ? Il avait une prétention au trône : *Nobilem et quod tunc spectaretur à Caesarum posteris* (I, 294-296).

Si un Romain de distinction était élevé à des emplois publics, c'était un homme dangereux ; si un autre les avoit refusés, il étoit également à craindre. Qu'il les occupât ou qu'il les refusât, il pouvoit compter d'être attaqué comme un criminel d'État, et si quelque talent extraordinaire le rendoit illustre, sa perte étoit inévitable... (I, 253).

Néron... espéroit que par la mort de Thræsea et de Soranus, il aboliroit jusqu'au nom de la vertu sur la terre... (I, 256).

Après que le Sénat eut fait mourir un homme de distinction, Tibère écrivit à cette assemblée une lettre de remerciement de ce qu'ils avoient puni un ennemi de la République romaine, comme si elle eût subsisté et qu'elle eût encore été en état de venger ses injures... (I, 252).

Lorsque ce tyran féroce (Clodius) eut fait raser la maison de Cicéron, il fit élever à la place un édifice qu'il consacra à la liberté... Le nom de liberté n'étoit-il pas la plus grande de toutes les railleries dans la bouche de Clodius ? Cependant, il se déclara pour la liberté et la foule le croyait... (*Discours sur Salluste*, I, 458).

1. Ici se placent les guillemets qui indiquent dans le *Vieux Cordelier* la fin d'une prétendue citation. Mais, après comme avant, Desmoulin continue d'assembler, bout à bout, des passages tirés de Gordon.

L'un était frappé à cause de son nom ou de celui de ses ancêtres ; un autre à cause de sa belle maison d'Albe ;

Valerius Asiaticus à cause que ses jardins avaient plu à l'impératrice ; Statilius à cause que son visage avait déplu, et une multitude sans qu'on en pût deviner la cause.

Toranius le tuteur, le vieux ami d'Auguste, était pros crit par un pupille sans qu'on sût pourquoi, sinon qu'il était homme de probité et qu'il aimait sa patrie.

Ni la préture, ni son innocence ne purent garantir Quintus Gellius des mains sanglantes de l'exécuteur ; et cet Auguste, dont on a tant vanté la clémence, lui arrachait les yeux de ses propres mains.

On était trahi et poignardé par ses esclaves, ses ennemis ; et si on n'avait pas d'ennemi, on trouvait pour assassin un hôte, un ami, un fils.

En un mot sous ces règnes, la mort naturelle d'un homme célèbre, ou seulement en place, était si rare, que cela était mis dans les gazettes comme un événement et transmis par l'historien à la mémoire des siècles : « Sous ce consulat, dit notre annaliste, il y eut un pontife, Pison, qui mourut dans un lit, ce qui parut tenir du prodige. »

... Tous ces dénonciateurs se paraient des plus beaux noms, se faisaient appeler Cotta, Scipion, Regulus, Cassius, Severus. La délation était le seul moyen de parvenir, et Regulus fut fait trois fois consul pour ses dénonciations...

... leurs richesses, leur naissance, leur pauvreté même, leur nom et leurs talents, tout lui inspiroit de la crainte... (I, 200).

Valerius Asiaticus fut fait mourir parce qu'il avoit des jardins délicieux qui tentèrent l'avidité de Messaline ; ce fut encore le sort de Statilius Taurus pour la même raison, par l'avarice et les embûches d'Agrippine... (I, 253).

Rien n'échappa à sa rage [d'Octave]... ni même son vieux ami, son tuteur Toranius, sans qu'on sache pourquoi, si ce n'est qu'il était homme de probité et attaché au bien de la patrie... (I, 136).

La qualité et le poste respectable du préteur Quintus Gellius, ni son innocence, ne purent le garantir des mains sanglantes de l'exécuteur... débonnaire Auguste, dont on a tant vanté la modération et la démen ce ; il eut la lâche brutalité d'arracher les yeux de ses propres mains à ce Magistrat avant son exécution... (I, 136-137).

... Plusieurs d'entre eux furent trahis et poignardés par leurs esclaves et par leurs affranchis, plusieurs périrent par la perfidie de leurs hôtes et de leurs parents... (I, 136).

On subornait les Esclaves pour rendre les Maîtres, les clients et les affranchis pour faire périr les Patrons ; et celui qui n'avoit aucun ennemi périssoit par la trahison de ses propres amis... Lorsqu'on manquoit d'accusateurs pour perdre un homme, on en trouvoit dans sa famille (I, 257). Tacite regarde comme une merveille la mort naturelle de L. Pison, grand pontife : *Per idem tempus, L. Piso pontifex, rarum tanto claritudine fato, obiit* » (I, 292).

Cassius, Severus (I, 182).

Aquilius Regulus, un aventurier et un délateur dangereux, fut honoré deux fois du consulat... (I, 256).

... le marquis Serenus intentait une accusation de contre-révolution contre son vieux père, déjà exilé...

... Les tribunaux protecteurs de la vie et des propriétés étaient devenus des boucheries, où ce qui portait le nom de supplice et de confiscation n'était que vol et assassinat.

S'il n'y avait pas moyen d'envoyer un homme au tribunal, on avait recours à l'assassinat et au poison. Cœler, (Elius, le fameux Locuste, le médecin Anicet...

... C'est ainsi que Caracalla, après avoir tué de ses mains Geta, déclarait ennemis de la république tous ses amis et partisans, au nombre de vingt mille, et Tibère, ennemi de la république, tous les amis et partisans de Séjan, au nombre de trente mille.

C'est ainsi que Sylla, dans un seul jour, avait interdit le feu et l'eau à soixante-dix mille Romains.

Si un lion empereur avait eu une cour et une garde prétorienne de tigres et de panthères, ils n'eussent pas mis plus de personnes en pièces que les délateurs, les affranchis, les empoisonneurs et les coupe-jarrets des Césars; car la cruauté causée par la faim cesse avec la faim, au lieu que celle causée par la crainte, la cupidité et les soupçons des tyrans n'a point de bornes.

... Ce Serenus étoit un scélérat de premier ordre : pour faire plaisir à l'empereur, il avoit intenté une fausse accusation de lèse-majesté contre son père, vieillard déjà dans l'exil... (I, 278).

Les tribunaux destinés à protéger la vie et les biens des particuliers étaient devenus des boucheries, où ce qui portait le nom de supplice et de châtimement n'était réellement que vol et assassinat... (I, 275).

... Lorsqu'il n'y avoit ni lieu ni prétexte de mettre en justice une personne distinguée par son mérite, par son opulence ou par quelque autre avantage qui l'exposoit à la haine de l'empereur, ou que d'ailleurs il y avoit danger à l'accuser, on avoit recours alors au poison et au poignard. P. Cœler, Élius l'affranchi, Anicetus, Locuste... (I, 289).

... Les courtisans et les flatteurs de l'empereur Caracalla pour lui complaire applaudirent au meurtre de son frère Geta et après que l'empereur l'eut commis de sa propre main, ils furent tués eux-mêmes... au nombre de vingt mille... (II, 42).

Tibère fit faire un massacre général de tous ceux qui étoient en prison accusés d'intelligence avec Séjan... (I,).

... Sylla, par exemple, non content d'avoir fait périr par le feu plus de soixante-dix mille hommes, à son entrée dans Rome (*Discours sur Salluste*, II, 104).

Quand même le Lion Empereur auroit eu une cour et une garde d'animaux de son espèce, ils n'auroient pas mis plus de personnes en pièces... que les délateurs, les affranchis, les empoisonneurs et les assassins des empereurs... ; la cruauté causée par la faim cesse quand la faim est apaisée, mais celle qui est causée par la crainte et par la malignité n'est jamais rassasiée et ne

... Rome a souffert le gouvernement d'un monstre qui se plaignait que son règne ne fût point signalé par quelque calamité, peste, famine, tremblement de terre : qui envoyait à Auguste le bonheur d'avoir eu, sous son empire, une armée taillée en pièces et, au règne de Tibère, les désastres de l'amphithéâtre de Fidènes, où il avait péri cinquante mille personnes et, pour tout dire en un mot, qui souhaitait que le peuple romain n'eût qu'une seule tête, pour le mettre en masse à la fenêtre !

connaît point de bornes... (*Discours sur Tacite*, I, 136).

Il [Caligula] souhaitoit que son règne fût signalé par quelque calamité générale : massacre, peste, famine, incendie, ou tremblement de terre, comme si le règne d'un pareil monstre n'en eût pas été une assez grande...

Il envoyait à Auguste le bonheur d'avoir eu sous son règne une armée taillée en pièces et, à Tibère, le désastre qui arriva à Fidènes où cinquante mille personnes furent écrasées ou estropiées... il forma un souhait bien digne d'un Dieu, c'étoit que le peuple romain n'eût qu'une tête qu'il pût abattre d'un seul coup... (I, 271).

Ce rapprochement des deux textes est concluant. Desmoulins emprunte à Gordon, ou plutôt à son traducteur, non seulement les faits, mais les expressions et le tour même du discours. Si l'on considère, en outre, que, par suite des nécessités mêmes de ce rapprochement, le texte de Gordon est fragmenté, et son développement interrompu ou brisé à chaque instant ; si l'on se réfère aux parties non utilisées, on constate que le rythme fameux du *Vieux Cordelier*, la succession des « Crimes de contre-révolution... », est emprunté aussi à Gordon : « Crime capital... » ou « Crime de lèse-majesté... » Sans doute, Desmoulins « prend son bien où il le trouve ». Encore est-il curieux qu'il essaie de donner le change. Ce n'est plus un simple démarquage, c'est un plagiat, dans toute la force du terme, que la première partie du n° 3 du *Vieux Cordelier*.

Il ne s'agit pas d'ajouter une nouvelle tête coupée à toutes celles que brandissent, selon M. Paul Valéry¹, les historiens de la Révolution. Si le n° 3 du *Vieux Cordelier* est, en partie du moins, un plagiat, si les autres numéros sont truffés de passages pris également dans les discours de Gordon, tel le célèbre « Les Dieux ont soif... », il reste néanmoins, dans l'œuvre de Camille Desmoulins, beaucoup de fortes pages, capables de consacrer une réputation littéraire. Mais pourquoi ne pas se livrer ici aux réflexions nécessaires ? Pour tout le monde, la culture de Camille Desmoulins était article de foi. Elle était, se plaisait-on à rappeler, puisée à la source même de toute culture, chez les Anciens. Claretie s'imaginait notre pamphlétaire « au collège Louis-le-Grand : il raisonnait avec Lucrèce, il s'indignait avec Juvénal, il méprisait avec Tacite² ». Matton rappelait qu'il a vu « une édition des discours de Cicé-

1. Discours à la distribution des prix du lycée Janson-de-Sailly, 1932.

2. *Œuvres de C. Desmoulins* (Paris, 1874), t. I, Introduction.

ron qui a appartenu à Camille. Les marges sont couvertes de notes de sa main que plusieurs de mes amis ont trouvées excellentes¹. Peut-être. Il reste néanmoins que Desmoulins a pratiqué assez peu les historiens comme Tacite pour ignorer le contenu exact de leurs œuvres : qu'au lieu de les consulter, il préfère avoir recours, non pas même à une traduction, mais à une adaptation. Il reste aussi que nombre de ses citations de Machiavel, de Salluste, viennent du même ouvrage. Voilà une culture qui se réduit singulièrement.

Mais il y a plus, à mon sens, et ceci nous ramène à l'histoire révolutionnaire. On a loué l'« indignation généreuse... », la « bouillante pitié », l'« ironie vengeresse » du *Vieux Cordelier*². A l'heure où tout le monde le voyait soulevé par la douleur et cherchant dans Tacite « le fer rouge du Romain », arme suprême qui devait ruiner le système terroriste, que fait-il ? Sa verve de « satirique picard et parisien » se tait pour laisser parler, non pas Tacite, mais un obscur gazetier écossais. Comme un élève paresseux, comme le journaliste pressé par la besogne, il cueille et assemble hâtivement des fragments empruntés à un ouvrage de sa bibliothèque. Que penser du procédé et que penser de la sincérité du « plus grand des dantonistes³ » ? Le *Vieux Cordelier* fut, non pas le cri d'un cœur ulcéré de douleur, mais la suprême rouerie d'un pamphlétaire aux abois.

Henri CALVET.

GIBBON A LAUSANNE⁴

L'usage s'est établi à notre époque de s'adresser, pour la composition de grands travaux historiques, à un groupe de savants, chacun d'eux devant apporter à la tâche commune ses connaissances spéciales sur une période particulière ou sur un particulier aspect du sujet à traiter. De remarquables exemples de cette méthode, que nous pouvons appeler la méthode collective ou coopérative, nous sont offerts par l'histoire bien connue de Lavis et les histoires de l'antiquité, du Moyen Age et des temps modernes publiées à Cambridge. C'est sur ce plan que M. Glotz a voulu construire la grande his-

1. *Le Vieux Cordelier* (Paris, 1834), Introduction, p. vi, note.

2. Claretie, *op. cit.*

3. Le mot est de Michelet (*Hist. de la Rév.*, VII, p. 21).

4. Le présent Essai a pour auteur l'illustre érudit anglais, Sir James George Frazer, « fellow » de Trinity College à Cambridge et membre associé de l'Institut de France. Il figure dans le volume des *Mélanges Glotz* au tome I, page 381. La traduction que nous en donnons est due à M. Léon Chouville.

[N. DE LA R.]

toire du monde qui paraît sous sa haute direction et pour laquelle il s'est réservé la période lointaine, mais toujours si vivante et si captivante, qui va des premiers temps de l'ancienne Grèce à la conquête romaine ; ce plan se recommande de lui-même. Quand on considère la prolongation indéfinie de la vie de l'humanité sur cette terre et l'accumulation incessante des témoignages et des documents, lesquels d'ailleurs vont se multipliant toujours et dans des directions dont nos pères ne pouvaient même pas rêver, on comprend qu'il devient de moins en moins possible, à un seul individu et dans l'espace d'une seule existence, d'embrasser le nombre prodigieux des faits rapportés et de se les assimiler pour en faire l'histoire. Par suite, les savants historiens qui se proposent de traiter de longues périodes sont de plus en plus portés à recourir à cette division du travail, qui s'est montrée si féconde dans les sciences et sans laquelle les immenses progrès accomplis par celles-ci, dans le présent comme dans le passé, auraient été tout à fait impossibles. Une histoire composée de cette manière, grâce aux efforts réunis d'un nombre plus ou moins grand de savants, pourra être singulièrement plus complète et plus exacte qu'une autre due au travail d'un seul, si bien informé et si capable qu'il puisse être. Comme le but même de l'histoire est de donner un rapport complet et exact du passé, nous pouvons conclure qu'elle remplira le mieux ce but quand elle sera construite d'après la méthode collective ou coopérative à laquelle M. Glotz a donné avec raison la préférence pour la composition du grand ouvrage historique qui porte son nom.

Toutefois, si la nouvelle méthode de composition présente ces avantages évidents et féconds, on peut encore dire quelque chose en faveur de l'ancienne qui laissait la tâche de composer une histoire, et même une histoire très longue, à l'initiative spontanée et au labeur isolé d'un seul esprit. En effet, la vieille méthode permet d'atteindre à une unité, à une harmonie de conception et d'exécution qui ne sont guère compatibles avec la diversité des auteurs qu'implique la méthode collective. Ce fut le plan universellement suivi dans l'antiquité et nous ne pouvons condamner sans réserve l'emploi commun qu'on en faisait alors, si nous nous rappelons que nous lui devons les accents argentins d'Hérodote, la prose cristalline de Xénophon, la tragique grandeur de Thucydide et de Tacite, le flot d'éloquence limpide de Tite-Live. Dans les temps modernes, l'exemple de ces vieux maîtres a été suivi en Italie, en France, en Allemagne et en Angleterre par un bon nombre de grands historiens dont les ouvrages sont devenus classiques.

Parmi ces historiens qui font la gloire de leur pays et de l'humanité, il en est un qu'il semble particulièrement convenable de rappeler aujourd'hui et dans le lieu même, Lausanne, où j'écris ces lignes ; en effet, ce fut à Lausanne que Gibbon composa la seconde moitié de son *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*, complétant ainsi les dernières arches de ce pont magnifique par lequel il faisait passer ses lecteurs de l'antiquité aux temps modernes. La solidité et la beauté de cette grande œuvre d'art nous paraît

tront d'autant plus merveilleuses quand nous nous rappellerons la pauvre qualité des matériaux qui servirent à l'ériger. L'histoire du déclin et de la chute commence justement au moment précis où la grande littérature de l'antiquité expirait, et elle se termine quand la grande littérature de l'Europe moderne était encore à naître ; la période qu'elle couvre comprend la nuit du Moyen Âge qui va du couchant mélancolique du vieux monde à l'aurore splendide du nouveau. Il est vrai que, sur cette nuit, Dante s'était levé comme l'étoile du matin annonçant le jour près de se lever ; mais les longues heures de ténèbres n'avaient été illuminées par aucun historien de génie, à peine même par aucun de second rang, si nous exceptons Procope, dont la scandaleuse chronique jette une lumière lugubre sur la Byzance du temps de Justinien, comme la dernière lueur du soleil couchant ensanglantant un ciel d'orage au-dessus d'une ville damnée. Ainsi nous sommes en droit d'admirer davantage l'alchimie puissante de Gibbon qui, dans son creuset, sut changer le plomb et les scories des lugubres annales byzantines dans l'or liquide de ses majestueuses périodes. Il n'y aurait pas à s'étonner qu'un historien moderne donnât au monde une histoire de la Grèce ancienne aussi accomplie et aussi éloquente ; on s'étonnerait plutôt que personne ne l'eût encore fait, malgré la profusion des matériaux que nous offre la plus noble des littératures et que la main du temps a respectés pour nous les transmettre. Rien peut-être ne nous permet de mieux mesurer la grandeur et la profondeur du génie grec qu'une comparaison de sa littérature avec l'emploi que les écrivains modernes en ont fait, chaque fois qu'ils ont tenté d'exposer l'histoire de la Grèce dans sa belle période. Il était du moins réservé à un Anglais de raconter le déclin et la chute de la civilisation grecque dans son dernier retranchement, à Byzance, avec une éloquence digne d'être rangée à côté des chefs-d'œuvre littéraires de l'antiquité.

L'historien a lui-même voulu garder le souvenir des deux moments qui avaient vu, l'un, la première conception de l'immortel ouvrage et, l'autre, le trait final tracé par sa plume. Gibbon en conçut le plan lors de sa première visite à Rome, qui fut aussi sa dernière, le 15 décembre 1764, à l'heure où, assis parmi les ruines du Capitole, il écoutait les Carmes déchaussés chanter les vêpres dans le temple de Jupiter. L'heure, le lieu, la musique conspiraient à lui suggérer la grande idée. La lumière du crépuscule tombait sur les ruines et laissait traîner une lueur rosée sur la crête lointaine des Apennins, tandis que les ombres de la nuit se glissaient déjà le long des pentes. Cet hymne solennel qui vibrait dans l'air du soir, inclinant l'esprit à de penses rêveries, composait la scène convenable, l'accompagnement nécessaire à la conception d'une œuvre destinée à dire le passage d'un vieux monde, d'une foi usée, la naissance d'un monde nouveau et d'une religion nouvelle.

La grande œuvre fut achevée à Lausanne, par une nuit d'été, entre onze heures et minuit, le 27 juin 1787. Ayant écrit la dernière ligne de la dernière page, dans un pavillon de son jardin, l'historien posa sa plume et parcourut

plusieurs fois l'allée couverte d'acacias d'où l'œil dominait la campagne, le lac et les montagnes. L'air était doux, le ciel serein, le globe argenté de la lune se reflétait dans les eaux vaguement éclairées du lac ; la nature entière était silencieuse. Tout en allant et venant ainsi dans la solitude et la paix de la nuit d'été, l'écrivain s'abandonna pendant quelques instants aux émotions qu'un tel moment devait naturellement évoquer en lui. Mais cette première effervescence de joie, qu'il éprouvait à l'idée d'avoir complété l'œuvre de sa vie et peut-être établi sa célébrité, tomba bientôt pour faire place à un sentiment plus calme et plus grave ; il songeait avec une résignation mélancolique qu'il avait dit un éternel adieu à un vieux et agréable compagnon et que, quel que pût être le destin réservé à son *Histoire*, la vie de l'auteur devait être courte et précaire. En fait, il survécut au triomphe intérieur de cette nuit d'été d'environ sept années, lesquelles s'écoulèrent en grande partie à Lausanne dans une retraite tranquille, sans qu'il ajoutât à sa réputation par aucun écrit, si nous exceptons toutefois, comme nous sommes tenus de le faire, son *Autobiographie*, que l'on doit toujours placer à côté des meilleurs modèles du genre pour la franchise agréable du récit et l'élégance polie du style. Cependant, bien qu'il passât le soir paisible de sa vie dans cette retraite chérie, il n'y finit point ses jours. Il mourut, comme il convenait, sur la terre anglaise qui l'avait vu naître, et sa cendre repose en sol anglais, mais non pas au milieu de ses pairs, les morts illustres de l'abbaye de Westminster. A la vérité, il n'avait nul besoin d'honneurs funèbres, ni de monument de bronze ou de marbre élevé à sa gloire : dans sa grande *Histoire*, il s'est élevé à lui-même un monument qui demeure une des gloires de la littérature moderne et qui ne pourra périr qu'avec la langue anglaise. Lausanne, foyer de sa jeunesse, scène des travaux de son âge mûr et refuge élu de ses dernières années, reste à jamais associé à sa mémoire, à jamais enrichi par le reflet de sa renommée.

James George FRAZER.

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE DU MOYEN AGE

PUBLICATION DE DOCUMENTS. — M. KRARUP¹ a entrepris un Bullaire danois, un recueil des actes pontificaux concernant ce pays. On prendra ces mots au sens large. L'ouvrage ne renferme pas que des lettres papales, mais aussi des lettres et des consultations adressées au Saint-Siège, et des actes de légats pontificaux. Et plus d'une pièce ne regarde le Danemark que bien indirectement : place est faite à des encycliques adressées au roi de Danemark ou à l'archevêque de Lund comme à tous les autres souverains ou prélats, et dont l'objet n'a rien de local. Aucune préface n'explique et ne justifie le plan adopté : elle est réservée pour le deuxième demi-volume, annoncé pour 1932. Voici ce que l'on constate à ce sujet : beaucoup de lettres sont naturellement empruntées aux registres pontificaux du Vatican, mais un bon nombre reproduisent des originaux ou des copies conservées dans d'autres dépôts ; chaque pièce est précédée d'une courte analyse en danois (n'était-ce pas le cas de rester fidèle au latin ?) ; elles sont presque toujours données *in extenso*, bien que la presque totalité aient déjà été publiées ; quand elles l'ont été dans plusieurs recueils, ce qui est fréquent, l'éditeur renvoie tantôt à l'un et tantôt à l'autre, sans qu'on puisse deviner la raison de ces changements. L'ouvrage, s'il n'apporte à peu près rien de nouveau, rendra service, en groupant des pièces dispersées, à ceux qui veulent étudier la vie religieuse du Danemark au Moyen Age et ses relations avec le Saint-Siège.

Dom Ursmer BERLIÈRE² publie ce qui subsiste des comptes des collecteurs pontificaux, pour le XIV^e siècle, dans les anciens diocèses de Cambrai, Théroutanne et Tournai. Dans son introduction, il juge avec raison tout à fait inutile de redire ce qui commence à être bien connu, c'est-à-dire de

1. ALFR. KRARUP, *Bullarium Danicum, Pavelige Aktstykker vedrørende Danmark, 1193-1315* ; 1^{er} demi-volume : 1193-1247. Copenhague, Gæd, in-8°, 320 p.

2. Dom Ursmer BERLIÈRE, *Les collectories pontificales dans les anciens diocèses de Cambrai, Théroutanne et Tournai au XIV^e siècle*. Bruxelles, Lamertin, et Paris, Champion, 1929, XLIV-899 p. ; prix : 60 fr. (*Analecta Vaticano-Belgica*, publiés par l'Institut historique belge de Rome, vol. X.)

refaire une étude d'ensemble de la fiscalité pontificale à cette époque. Il se borne à rappeler en quelques mots les principales des taxes que les collecteurs avaient à percevoir : décimes, annates, procurations, dépouilles, subsides caritatifs, vacants et cens. Une chose frappe au premier regard jeté sur les comptes : le retard extrême avec lequel s'acquittaient souvent les débiteurs de la Chambre. Il va de soi que cette longue liste de noms et de sommes aura surtout de l'intérêt pour l'histoire locale. Ils permettront aussi de préciser le *curriculum vitae* de bon nombre d'hommes d'Eglise, souvent considérables. Comme le remarque l'éditeur, ils constituent un témoignage de plus sur les effroyables ravages de la guerre de Cent ans : à mesure que l'on avance, se multiplient les mentions d'églises détruites, ou tellement ruinées que des remises d'impôts deviennent nécessaires. Le Grand Schisme a laissé aussi sa trace dans les comptes : à la fin du siècle, nombreux sont les bénéfices au sujet desquels les collecteurs, d'obédience avignonnaise, sont obligés d'écrire : *inutile*, n'est pas de l'obédience. Ou parfois à ceux qui viennent de se soumettre il a fallu consentir des remises. Bien entendu, de fréquentes indications sur la valeur des monnaies et le cours des changes intéresseront les économistes. Bon nombre d'indications utiles pour l'histoire du commerce, surtout au chapitre des dépenses, les collecteurs étant parfois chargés de faire des emplettes pour la cour pontificale.

C'est encore Dom BERLIÈRE qui a revu et publié le deuxième volume des *Documents relatifs au Grand Schisme*, dont l'édition avait été préparée par le regretté Karl HANQUET¹. Il comprend les lettres de Clément VII pour la première année du règne (1378-1379). De beaucoup la plus grande partie de ces 851 documents est simplement analysée ; aussi bien s'agit-il avant tout de lettres d'administration courante : collations de bénéfices (ou privations de bénéfices infligées aux partisans d'Urbain VI), dispenses, concessions d'indulgences, facultés de célébrer en temps d'interdit, etc. En dehors des renseignements d'histoire locale qu'ils peuvent contenir, la publication, quand elle sera terminée, fournira les matériaux d'une histoire détaillée du Grand Schisme dans ces régions. Enfin, Dom Berlière s'est chargé du travail considérable et nécessaire de compiler l'index alphabétique des noms de personnes et de lieux, qui s'applique non seulement au présent volume, mais aussi au volume de *Suppliques* (1378-1379), donné précédemment par M. Hanquet.

MÉLANGES. — Le beau volume de *Mélanges*² offert à M. BRACKMANN pour son soixantième anniversaire comprend surtout, comme il était natu-

1. Karl HANQUET et Dom Ursmer BERLIÈRE, *Documents relatifs au Grand Schisme*; t. II: *Lettres de Clément VII, 1378-1379*. Bruxelles, Lamertin, et Paris, Champion, 1930, ix-455 p.; prix : 40 fr. (*Analecta Vaticano-Belgica*, publiés par l'Institut historique belge de Rome, vol. XII.)

2. *Festschrift Albert Brackmann dargebracht von Freunden, Kollegen und Schülern*. Weimar, Hermann Böhlau, 1931, x-602 p.; prix : 39 mk.

rel, des mémoires d'histoire ecclésiastique médiévale. Nous mentionnerons ceux qui présentent l'intérêt le plus général. M. Heuberger raconte la curieuse aventure posthume d'Ingenuinus, évêque de Seben en Tyrol, à la fin du vi^e siècle, et adversaire du Saint-Siège dans le schisme des Trois Chapitres, ce qui ne l'empêcha pas, à partir du x^e siècle, de passer pour un saint, un martyr ou au moins un confesseur au moment des troubles de la conquête lombarde. — M. Levison montre par quelle confusion l'évêque Evergle, de Cologne, contemporain de Grégoire de Tours, est devenu dans la tradition postérieure un contemporain des grandes invasions. — M. Santifaller étudie la diplomatie et le contenu des bulles pontificales en faveur des chapitres cathédraux, jusqu'à Alexandre III (relève un grand nombre de mentions intéressantes touchant le mode et les conditions de nomination des chanoines, leur nombre, les provisions apostoliques, la vie commune, etc.). — D'après M. Erben, les bulles en plomb des papes et des empereurs n'offrent pendant longtemps aucune trace d'imitation réciproque ; c'est seulement durant une assez courte période (depuis Victor II) que l'on voit la chancellerie pontificale imiter les types impériaux : il en donne de curieux exemples. Puis on en revient à Rome au type simple, traditionnel, uniforme qui s'est conservé très longtemps. — M^{lle} Bloch a noté les exemples de mariages, assez nombreux pendant la seconde moitié du xi^e siècle, contractés entre les familles de l'aristocratie saxonne et la famille des princes de Kiev ; il semble que ces unions, malgré le schisme, n'aient soulevé aucune objection du côté des Latins ; elles étaient moins bien vues du côté orthodoxe. — Le chapitre cathédral de Lucques a été, durant la deuxième moitié du xi^e siècle, troublé par une lutte très vive dont l'enjeu était l'introduction dans son sein de la réforme et de la vie commune ; les évêques Anselme I^{er} (plus tard pape Alexandre II) et Anselme II, Grégoire VII, la comtesse Mathilde y ont été mêlés ; ce fut un des épisodes importants de la querelle des investitures. L'opposition très vive à la réforme, faite par une partie des chanoines et soutenue par la ville, aboutit à l'expulsion d'Anselme II ; la ville prit position pour Henri IV et obtint de lui des privilèges qui marquent le point où commence la conquête de ses libertés municipales. L'histoire de cette crise est fort bien racontée par M. Kittel. — M. Meinert publie deux écrits polémiques émanés de deux monastères rémois, Saint-Remi et Saint-Nicaise, dont la querelle a profondément troublé la ville et le diocèse au temps du pape Pascal II. — M. Smidt ôte à Pierre Diacre et restitue à Gui du Mont-Cassin la continuation de la *Chronique du Mont-Cassin*, de Léon d'Ostie ; il s'appuie sur un passage, jusqu'ici négligé, de Pierre Diacre lui-même ; ailleurs, il est vrai, le même Pierre Diacre s'est attribué le mérite de l'ouvrage qu'en réalité il n'a fait qu'interpoler avec son habituelle absence de scrupules. — Des notes critiques de M. Wentz sur quelques points de l'histoire de l'évêché de Havelberg et du monastère prémontré de Jerichow aux xii^e et xiii^e siècles. — M^{lle} Friedlaender démontre que la *Translatio S.*

Alexandri d'Ottobeuren a été compilée vers 1145-1146 et n'a aucune valeur historique ; un des objets en est de revendiquer pour Ottobeuren le privilège de l'immédiateté royale. — M. Ohnsorge prouve qu'il faut attribuer à 1147 une lettre de Manuel Comnène au pape placée jusqu'alors en 1180. Remise à sa date, elle contribue à éclairer les négociations antérieures à la seconde croisade. Cette rectification, d'autre part, fait apparaître dans un jour plus vrai la politique orientale des dernières années du pape Alexandre III. — M. Laehr publie quelques lettres tirées de recueils épistolaires provenant de l'abbaye de Saint-Victor. Les plus intéressantes sont relatives à un curieux démêlé surgi entre l'abbaye et l'archevêque Eskil de Lund, au sujet d'une somme d'argent que celui-ci avait déposée entre les mains de l'abbé Ernis. — Très intéressants détails sur le fonctionnement de la chancellerie pontificale au XIII^e siècle, dans un mémoire de M. von Heckel. — L'étude de M. Dersch sur les pèlerinages en Hesse au Moyen Age abonde en curieux détails de mœurs. — On connaissait de longue date un rapport oculaire sur l'attentat d'Anagni utilisé dans la continuation de la *Chronique de Saint-Albans* par Mathieu de Paris. Dans un manuscrit d'Oxford, M. Holtzmann en a découvert un nouveau texte, qui, d'abord, donne le nom de l'auteur, un clerc anglais, maître Guillaume de Hundelby, et présente, d'autre part, quelques variantes qui permettent d'améliorer le texte et notamment de mieux fixer la chronologie des faits. — M. Grabmann donne une notice sur un *Defensorium Ecclesiae*, ou réfutation du *Defensor Pacis* de Marsile de Padoue et du *Dialogue* d'Occam, entrepris au temps d'Urbain VI par un certain maître Adam ; le premier livre seul en fut rédigé.

INSTITUTIONS ; ÉTABLISSEMENTS ECCLÉSIASTIQUES ; ORDRES MONASTIQUES. — Le sujet traité par M. GUTMANN¹ nous semble être ce que l'on peut appeler un faux sujet, qui ne conduit pas à grand'chose. Il saute aux yeux, et M. Gutmann le voit et le dit, qu'il peut y avoir pour le pape deux motifs et deux manières de notifier son élection. A certaines époques, des souverains laïques, ainsi les empereurs de Constantinople du VI^e au milieu du VIII^e siècle, les Carolingiens au IX^e siècle, les empereurs allemands à la fin du X^e et dans la première moitié du XI^e siècle, ont exercé, en droit ou en fait, un privilège de confirmation ou au moins de regard sur l'élection pontificale. La notification de cette élection avait alors pour objet d'en obtenir la confirmation plus ou moins formelle. Il serait donc intéressant de connaître les termes employés, parce qu'ils nous montreraient quelles étaient exactement les conceptions juridiques acceptées. Malheureusement, si, pour le VII^e siècle, une formule du *Liber Diurnus* nous montre que des lettres ont été envoyées, nous en ignorons la teneur. Plus tard, quand l'élection pontificale

1. Felix GUTMANN, *Die Wahlanzeigen der Päpste bis zum Ende der avignonnesischen Zeit*. Marbourg, Elvert, 1931, in-8°, xvi-94 p. ; prix : 6 mk. (*Marburger Studien zur älteren deutschen Geschichte*, II, 3.)

devint complètement libre, on eut un autre type de notification : des lettres dans lesquelles le pape annonce son élection à seule fin de prendre contact avec les autorités ecclésiastiques ou laïques auxquelles il aura affaire. D'un pape à l'autre, l'analogie des situations suggérait naturellement quelques thèmes à peu près obligés et immuables : éloge du prédécesseur, déclarations personnelles de désintéressement et d'humilité, confiance en Dieu, etc. Il était inévitable que s'établît peu à peu un type d'encyclique, c'est de cela qu'il s'agit désormais : l'empereur n'est plus traité autrement que les autres princes — à peu près traditionnel quant au plan — nous le constatons au ^{xiii}^e siècle — et que parfois des similitudes littérales attestent l'imitation voulue d'un pape par un autre, ou même l'emploi de formulaires de chancellerie (M. Gutmann en signale un cas pour le pape Urbain IV). Mais, d'autre part, la nécessité de rappeler les circonstances particulières de l'élection et de tenir compte de la situation politique du moment empêchaient d'aboutir à de pures et simples formules. A ces conclusions un peu simples et faciles à prévoir arrive en somme le livre de M. Gutmann : valait-il l'effort de recherches et de rapprochements qu'il a coûté? — Il néglige un problème que Mühlbacher avait jadis soulevé à propos d'un cas particulier dans son livre : *Die streitige Papstwahl des Jahres 1130*. N'est-il pas arrivé que l'emploi de formules de style ait indûment envahi une partie de l'encyclique qui n'aurait pas dû l'être et faussé l'exposé des faits? Quand on voit, par exemple, les notifications d'élections des papes de la seconde moitié du ^{xi}^e siècle et de la première moitié du ^{xii}^e parler à peu près régulièrement d'élection unanime, faut-il prendre cette affirmation à la lettre? Ou doit-on en conclure surtout que l'unanimité était réputée un des critères d'une élection incontestée? — Signalons quelques remarques de détail intéressantes. Ainsi, p. 45, sur l'emploi prolongé du *Liber Diurnus* à la chancellerie pontificale. Ainsi encore, p. 62, sur la fausseté de la lettre *Supernae dispositio* attribuée à Honorius III : elle n'est qu'un exercice de style. M. Gutmann montre comment s'est multiplié de plus en plus le nombre des destinataires d'expéditions des encycliques d'avènement. Un *excursus* donne quelques curieux détails sur la manière dont les usages et le style de la chancellerie papale ont réagi sur la rédaction des procès-verbaux et des lettres de notification des élections des rois d'Allemagne.

L'histoire de la consécration des églises et des cimetières, par M. MUNCY¹, ne mérite pas tout à fait son titre. D'abord, sauf en ce qui concerne la haute antiquité chrétienne, l'auteur s'occupe à peu près exclusivement de l'Angleterre, des églises anglaises, des usages anglais, et semble même, à la seule exception de Mgr Duchesne, ignorer à peu près complètement les érudits non anglais. Ensuite, un recueil de fiches n'est pas une histoire. Et

¹ R. W. MUNCY, *A history of the consecration of Churches and Churchyards*. Cambridge, Haffner, 1930, VIII-165 p. ; prix : 6 sh.

M. Muncey ne nous donne guère autre chose. Il ne s'inquiète pas de faire ressortir l'évolution des rites. Du moins, sauf pour la période la plus ancienne où sa critique est parfois bien indulgente à des documents plus que suspects, les matériaux qu'il apporte sont nombreux et de bonne qualité, intéressants non seulement pour la liturgie, mais pour le folklore, les mœurs, les croyances (cf. ce curieux préjugé, non encore disparu : on répugne à ensevelir les morts dans la partie nord du cimetière). M. Muncey s'étend surtout sur la période anglo-saxonne, d'une part, et, de l'autre, sur le ^{xvii}^e siècle : bon nombre des faits qu'il cite font bien apercevoir l'importance de la réaction semi-catholiciante qui se résume dans le nom de Laud. Un de ses mérites est d'avoir fait une assez grande place aux documents archéologiques. Au total, un livre qui est fort éloigné d'être définitif, mais qu'on ne perdra pas son temps à dépouiller.

M. GOTTLÖB¹ annonce par son titre un travail sur les chorévêques en Occident. Il aurait dû dire plutôt : dans les pays francs. L'institution qu'il étudie ne paraît pas avoir pris pied en Italie, ce qui s'explique sans doute par le grand nombre et le peu d'étendue des diocèses épiscopaux, au moins dans l'Italie péninsulaire. On ne la rencontre pas en Espagne : au moment où elle se répand en Occident, l'église visigothique avait d'ailleurs été déjà à peu près détruite par les Arabes. Et, bien que M. Gottlob paraisse admettre, après Tangl, que le chorépiscopat est d'origine anglo-saxonne, il n'en cite, en somme, qu'un seul exemple en Angleterre. Abstraction faite de quelques cas très particuliers et de caractère exceptionnel, qui se rencontrent en Gaule dès l'époque mérovingienne, nous admettons bien que l'institution a été propagée par les grands missionnaires anglo-saxons ; mais ils l'ont moins apportée de chez eux qu'inventée pour les besoins de leur apostolat. M. Gottlob a dressé un catalogue détaillé des chorévêques. Il les classe sous plusieurs rubriques : le chorévêque aide de l'évêque dans la mission, puis dans le gouvernement du diocèse, remplaçant ensuite l'évêque non consacré, ou malade, ou absent, ou mort. Cette division nous semble un peu artificielle, car enfin le même personnage pouvait jouer ces différents rôles ensemble ou successivement. Il aurait mieux valu, à notre avis, adopter un classement géographique ; cela aurait bien mis en lumière un fait qui nous paraît ressortir des listes de M. Gottlob, mais sur lequel il n'insiste pas assez : les chorévêques se rencontrent très souvent dans les pays francs du Nord, de l'Est et même du Sud-Est, mais presque pas dans la France du Centre et surtout du Sud-Ouest. Depuis le ^{ix}^e siècle, le parti de la réforme, préoccupé de défendre les droits épiscopaux contre les adversaires d'en haut et d'en bas, métropolitains ou clergé inférieur, a inscrit à son programme la lutte contre le chorépiscopat. Il l'a menée, pour une bonne part, à l'aide d'apo-

1. Theodor GOTTLÖB, *Der abendländische Chorepiskopat*. Bonn, Kurt Schroeder, 1928, in-8°, xvi-149 p. ; prix : 5 mk. (*Kanonistische Studien und Texte*, herausgegeben von Albert Koenig, fasc. 1.)

cryptes : les *Faux Capitulaires* de Benoît le Lévite et les *Fausse Décrétales* contiennent à ce sujet des textes importants, qui vont jusqu'à dénier aux chorévêques le caractère épiscopal — tout à fait à tort, comme le montre M. Gottlob, qui dissipe les hésitations sur ce point de quelques érudits modernes. Dès la fin du ix^e siècle, l'institution était frappée à mort. Elle a pourtant survécu quelque temps en Allemagne, puis beaucoup plus longtemps en Irlande, où on la trouve encore au début du xiii^e siècle ; mais ne s'agissait-il pas, sous le même nom, de quelque chose d'un peu différent ? En somme, cet estimable ouvrage apporte les résultats d'une enquête étendue ; mais, il faut bien le dire, il n'ajoute pas grand'chose à ce que l'on savait déjà.

L'étude de M. Michel LE GRAND¹ sur l'histoire et l'organisation du chapitre cathédral de Langres est un modèle du genre. Tout au plus souhaiterait-on parfois des explications un peu plus détaillées, ainsi sur le droit du chapitre de recueillir la succession des chanoines décédés, ou sur l'étendue du droit de régale, pendant la vacance, concédé au chapitre par Philippe-Auguste. Un travail de ce genre présentera d'autant plus d'intérêt qu'on en aura beaucoup d'autre du même genre, qui permettront des rapprochements et des généralisations. Par lui-même, il donne déjà une idée très curieuse de la vie d'un de ces grands corps ecclésiastiques du Moyen Age, si riches, si complexes (on est surpris du nombre considérable d'officiers divers que désignait le chapitre, parfois pour des tâches singulièrement spécialisées) et engagés, par leur nature même, dans des relations et des querelles de toutes sortes. Le chapitre langrois a généralement joui de la faveur de la royauté : il en a reçu de notables privilèges, et surtout celui d'élire l'évêque sans demander le congé du roi. Il a soutenu, par contre, de violents conflits avec les évêques, notamment au début du xiv^e siècle avec Louis de Poitiers : à propos de cette querelle, M. Le Grand révèle un fait curieux, les efforts des chanoines, momentanément expulsés de Langres, pour provoquer en leur faveur une espèce de manifestation collective de tous les chapitres des provinces ecclésiastiques voisines. Peu de chose est dit en somme sur les relations du chapitre avec le Saint-Siège : dans quelle mesure les réserves pontificales ont-elles empiété sur son droit de collation des prébendes, exercé en commun avec l'évêque, et sur son droit d'élection de l'évêque lui-même ? Ce dernier droit — c'est un phénomène général — est réduit en fait à rien sous le régime de la Pragmatique. Le chapitre a fait de timides efforts pour en sauvegarder quelques apparences au début du régime concordataire, affectant d'élire le personnage que le roi désignait ; ces velléités n'ont pas duré. — Sur l'administration du temporel, M. Le Grand donne de curieux détails dans lesquels nous ne pouvons pas entrer. Il montre que le type des

1. Michel LE GRAND, *Le chapitre cathédral de Langres de la fin du XII^e siècle au Concordat de 1816*. Paris, Letouzey et Ané, 1931, xx-233 p. ; prix : 30 fr. (*Bibliothèque d'histoire ecclésiastique de la France*.)

donations faites au chapitre varie suivant les époques ; faites d'abord sans conditions, on les voit de plus en plus, à partir du XIII^e siècle, grevées de charges précises (luminaire de l'église, services funéraires, etc.).

Dans son livre, remarquable par la clarté et la précision, sur le privilège du for en Angleterre à la fin du Moyen Age, Miss GABEL¹ se propose d'en étudier l'application et les conséquences, plutôt que le principe et les fondements juridiques. Après avoir rappelé, d'une part, les origines du privilège — il remonte, en somme, à Guillaume le Conquérant, qui a, le premier, en Angleterre distingué entre les deux justices — ; d'autre part, le grand conflit auquel il a donné lieu entre Henri II et Thomas Becket, elle recherche d'abord les conditions dans lesquelles le clerc délinquant était remis aux tribunaux d'Eglise. Deux systèmes principaux ont été pratiqués. Le plus en usage dans la période 1150-1350 environ est celui-ci : le clerc revendique tout de suite son privilège, ce qui n'empêche pas la cour laïque de procéder à une enquête et de rendre une sentence, avant la remise à la cour d'Eglise. Du point de vue des canonistes, cette pratique était une usurpation. Dans le second système, qui se rencontre d'abord au temps d'Edouard II, puis de plus en plus souvent, et devient normal au XV^e siècle, le clerc accepte le jugement de la cour séculière et n'invoque son privilège qu'après coup, en cas de condamnation. Cela peut sembler singulier. Sans doute les cours séculières, désireuses d'empiéter sur les tribunaux d'Eglise, créaient-elles le sentiment qu'elles seraient indulgentes pour les clercs qui reconnaîtraient leur compétence. D'une autre manière encore, les cours laïques ont empiété sur le privilège du clergé, en définissant plus strictement les délits « *clergyable* » auxquels il s'appliquait. Mais qui était clerc ? C'est sur ce point peut-être que Miss Gabel apporte le plus de choses curieuses, piquantes et intéressantes pour l'histoire sociale. La tonsure a d'abord été le signe principal. Mais, aux XIV^e et XV^e siècles, fut réputé clerc quiconque savait lire. Et l'on s'en tint de plus en plus à ce *test* commode, sur lequel d'ailleurs on n'était pas exigeant : Miss Gabel raconte, textes en main, d'amusantes histoires. A mesure que l'instruction primaire se répandit, ce qui fut surtout le cas à partir du XV^e siècle, le résultat fut d'assurer le privilège de clergie à beaucoup de gens qui n'y avaient aucun droit. De là vient que se multiplient dans les documents judiciaires les clercs qui exercent un métier ou les gens de métier qui se font passer pour clercs. Il semble que le nombre des clercs ait augmenté fortement à la fin du Moyen Age. — Le dernier chapitre décrit la procédure des tribunaux d'Eglise. Elle ne tenait par principe aucun compte de la décision déjà prise par la cour laïque. Théoriquement, elle était sévère. Si elle admettait encore le système désuet de la purgation canonique, celle-ci n'était accordée que si une enquête préalable n'avait pas conclu à la culpabi-

1. Leona G. GABEL, *Benefit of Clergy in the later Middle Ages*. Northampton, Mass., Sidney Bradshaw Fay et Harold Underwood Faulkner, 1928-1929, in-8°, iv-148 p. (*Smith College Studies in History*, vol. XIV, nos 1-4.) Cf. *Revue historique*, t. CLXVIII, p. 112.

lité. La proportion très élevée des acquittements donne néanmoins lieu de soupçonner un excès de faiblesse.

On sait de reste qu'au Moyen Age, dans beaucoup de paroisses, le curé ne résidait pas, soit qu'il fût un particulier, empêché ou peu soucieux de s'acquitter de ce devoir, soit que la paroisse fût incorporée, c'est-à-dire qu'elle appartint à une personne morale, généralement à une abbaye. Ce dernier cas s'est rencontré très fréquemment, par suite du mouvement qui, aux ^x^e et ^{xii}^e siècles, a porté les fidèles à abandonner, et de préférence à des monastères, leurs droits sur les églises et sur les dîmes. Le bon sens et le soin des âmes exigeaient qu'en pareil cas le curé fût suppléé dans la paroisse par un vicaire. C'est cette institution du vicariat qu'étudie M. HARTRIDGE¹ dans un ouvrage un peu confus, et par endroits incomplet, mais instructif. Il s'occupe spécialement de l'Angleterre, ce qu'explique sa nationalité, et en outre le fait que les documents d'administration ecclésiastique sont beaucoup plus abondants pour l'Angleterre que pour n'importe quel autre pays. Il signale aussi bon nombre d'exemples français ou allemands ; mais il laisse entièrement de côté l'Italie. D'autre part, son principal effort porte sur les vicaires de paroisses incorporées, bien qu'à l'occasion il ne néglige pas quelques rapprochements avec les vicaires de bénéficiers séculiers. Il montre fort bien qu'après les premiers tâtonnements de la période des origines, Innocent III, dont le règne, ici comme sur beaucoup d'autres points, a fait date, a cherché, en particulier par le canon 32 du IV^e concile de Latran, à généraliser une institution qui tendait à s'établir : le vicaire *perpétuel*, titulaire d'un véritable bénéfice, inamovible, sauf procès canonique, et pourvu d'une portion déterminée et *congrue* des revenus de la paroisse. Pour l'Angleterre, d'importantes légations, celles du cardinal Otton, du cardinal Ottobuono Fieschi, contribuèrent à inculquer cette règle. Elle aurait pu, bien observée, assurer l'essentiel. Malheureusement, la papauté passait son temps à faire des lois excellentes et à les détruire elle-même à force de dérogations et de privilèges. Celle-ci, du moins, « a donné aux évêques bien disposés une arme puissante pour défendre l'église paroissiale ». L'œuvre d'« un siècle de grands évêques », bien connue notamment pour le diocèse de Lincoln, avec Hugues de Wells, Robert Grossetête, Richard Gravesend, a été d'imposer aux monastères, par une série de règlements précis, la constitution d'un grand nombre de vicariats. L'institution vicariale se généralisa donc très vite et brusquement, bien plus que sur le continent où les évêques étaient moins puissants vis-à-vis des monastères. Elle a mieux fonctionné en Angleterre qu'en Écosse et dans le Pays de Galles. Même en Angleterre, elle a été faussée par de terribles abus. Suffisante ou non au début, la part du vicaire tendait toujours à devenir insuffisante par la baisse de la valeur de l'argent ou du rendement du bénéfice. Entre le vicaire et le curé, la répartition des charges

1. R. A. R. HARTRIDGE, *A history of vicarages in the Middle Ages*. Cambridge, University Press, 1930, in-8°, x-273 p. ; prix : 15 sh. (*Cambridge Studies in Medieval Life and Thought*.)

— entretien des bâtiments, salaire du personnel subalterne, assistance aux pauvres — était très délicate ; elle tendait à se modifier aux dépens du vicaire. Le résultat se devine : M. Hartridge cite des exemples saisissants — il est vrai que ce sont surtout ceux-là que l'on remarque — de misère et de ruine, d'égoïsme et d'incurie de la part des patrons, même, et il n'hésite pas à déclarer : surtout monastiques. Il faut dire que la raison hautement avouée pour laquelle les monastères réclamaient des appropriations était celle de rétablir leurs finances continuellement obérées. Aussi les grands fléaux du XIV^e siècle, les guerres, la grande peste, le schisme, ont-ils à la fois multiplié les incorporations et aggravé l'exploitation des paroisses incorporées. On vit, après les cures, les vicariats eux-mêmes être incorporés à leur tour. L'abus de toutes ces pratiques est constamment signalé dans les projets de réforme de la période conciliaire. — Un cas particulier intéressant, qui s'est rencontré surtout chez les Augustins et les Prémontrés, réputés chanoines plus encore que moines, et donc moins incapables de charge d'âmes, est celui où les maisons religieuses faisaient desservir par leurs membres les paroisses incorporées. Une question alors se posait : le vicaire était-il un bénéficiaire, un vrai vicaire « perpétuel », ou bien un religieux resté soumis à ses supérieurs et donc amovible ? M. Hartridge fait allusion à diverses reprises, pour l'Angleterre, à une licence royale nécessaire pour autoriser les appropriations : il n'en explique pas l'origine ni le fonctionnement. Il ne traite guère que des rapports économiques du patron et du vicaire, non du mode de nomination de ce dernier, ni des conditions qu'il devait remplir.

Les monastères bénédictins de Belgique, à l'occasion du quatorzième centenaire de la fondation du Mont-Cassin, ont publié un volume de *Mélanges*¹. Il renferme dix mémoires, parmi lesquels nous signalerons deux études d'ensemble, de Dom Schmitz sur l'histoire du Mont-Cassin, et de Dom Berlière sur l'histoire de l'ordre bénédictin en Belgique ; — des articles de Dom Capelle et de Dom Lambot sur les sources de la règle bénédictine (avant tout Cassien) ; accessoirement saint Augustin, et peut-être le document connu sous le nom conventionnel de *Regula secunda sancti Augustini* ; il en résulte que, si saint Benoît s'inspire de ses devanciers, il ne cite jamais servilement ; il repense, il reffappe, souvent avec une netteté, une fermeté remarquables ; si éloigné qu'il ait été de toute vanité littéraire et si pauvre que soit son latin, il faut reconnaître en lui quelques qualités instinctives d'écrivain. — Cela est vrai en gros ; cf. cependant les remarques de M. GREDENWITZ² dans son travail : *Die Regula sancti Benedicti nach den Grundsätzen der Pandektenkritik* ; il croit justement découvrir dans la Règle des gaucheries de rédaction qu'il explique par des retouches de l'auteur lui-

1. *Mélanges publiés par les abbayes bénédictines de la congrégation belge à l'occasion du XIV^e centenaire de la fondation du Mont-Cassin, 529-1929*. Abbayes de Maredsous, du Mont-César à Louvain et de Saint-André-lez-Bruges, 1929, in-8°, 270 p., 46 pl.

2. Weimar, Hermann Böhlau, 1929, in-8°, 48 p.

même. — Le docteur Gorce commente pour ainsi dire la Règle avec des textes tirés des *Vitae Patrum*. C'est intéressant, mais risque de faire oublier cet autre aspect de saint Benoît : ce qui distingue sa règle de l'ascétisme des Pères du Désert, c'est justement qu'elle est une règle et limite les initiatives individuelles, et une règle qui recherche la mesure. Nous ne croyons pas qu'on puisse analyser mieux que ne l'a fait Dom Ryelandt les traits qui caractérisent la spiritualité bénédictine parmi celles des divers ordres religieux. Dom Nève indique brièvement le rôle que jouent et pourraient tenir aujourd'hui les Bénédictins dans l'œuvre des missions (mais saint Benoît avait-il prévu et voulu cela?). Dom Rousseau expose le peu que l'on sait (il y a lieu de croire que des archives dorment encore, inaccessibles, dans un couvent de l'Athos) sur le monastère amalfitain qui a existé sur la Sainte-Montagne aux ^x^e et ^{xii}^e siècles, témoin des bonnes relations qui pouvaient continuer, entre moines latins et moines orthodoxes, même après Photius et Cérulaire. — L'ouvrage est illustré abondamment, et de façon intéressante, de vues du Mont-Cassin ou de monastères belges.

Dom GUGAUD¹ est un homme qui a beaucoup lu, pris beaucoup de notes, et qui exerce — il le montre une fois de plus dans ce livre consacré à d'*Anciennes coutumes claustrales* — à traiter les sujets dont la documentation se compose de très nombreux textes épars de tous côtés. Certaines questions, comme l'usage du linge chez les moines, le langage des signes (très ingénieux et expressif), la pratique de la saignée, pourraient au premier abord sembler un peu minces ; elles contribuent pourtant à faire connaître la vie monastique ; l'intérêt en est relevé par de très nombreux détails, parfois bizarres, pittoresques, instructifs pour l'histoire des mœurs et des convenances. Le chapitre sur « la mort du moine » et les rites qui l'accompagnent est très beau et très émouvant. Une bibliographie des règles et coutumiers termine l'ouvrage.

Le titre du livre de Miss EVANS² doit être pris à la lettre. Elle n'a pas prétendu écrire une histoire de Cluny et, bien qu'elle n'ait naturellement pas pu se dispenser d'accorder quelques pages, exactes mais peu originales, aux débuts du célèbre monastère et aux grands abbés qui en ont fait la fortune, on n'y cherchera grand'chose ni sur l'expansion tour à tour édifiante et quelque peu violente de la réforme clunisienne, ni sur le rôle de l'ordre dans le mouvement religieux du temps, ni sur ses relations avec le Saint-Siège. Mais on y trouvera une description, sinon très neuve, du moins précise et bien documentée, des usages et de la vie journalière de Cluny. On sera frappé de l'extraordinaire minutie avec laquelle tout y est prévu et réglé dans le plus petit détail. On notera qu'il n'y a à peu près point de temps consacré

1. Dom Louis GUGAUD, *Anciennes coutumes claustrales*. Saint-Martin-de-Ligugé, 1930, in-12, 123 p. (*Moines et monastères*, t. VIII.)

2. Joan EVANS, *Monastic Life at Cluny, 910-1157*. Londres, Oxford University Press et Humphrey Milford, 1931, xx-137 p. ; prix : 15 sh.

au travail manuel et surtout au travail agricole. La grande occupation du moine clunisien, c'est d'ailleurs un fait bien connu, était l'office divin. Quant au travail intellectuel, à s'en tenir à la lettre des coutumes, il ne paraît pas avoir tenu une bien grande place : nous savons cependant, par les critiques des Cisterciens, que les Clunisiens passaient pour cultiver à l'excès la littérature profane. Les noms d'auteurs et d'œuvres que réunit Miss Evans dans son chapitre : *Art et lettres à Cluny*, bloqués ensemble, peuvent faire impression : si on les répartit sur plusieurs siècles, ils deviennent moins probants. L'ouvrage est illustré de planches intéressantes, qui reproduisent notamment le peu qui reste des constructions de l'abbaye, et des exemples de calligraphie et d'enluminure d'origine clunisienne.

Miss Margaret THOMPSON¹ a écrit un bon livre sur l'histoire des Chartreux en Angleterre. Après une introduction générale sur l'ordre, son origine et ses institutions (où est bien mis en lumière le rôle capital du cinquième prieur, Guigue I^{er}), elle consacre une série de monographies aux maisons anglaises, qui sont pour la plupart des fondations des rois ou de grands seigneurs riches ; l'ordre n'a guère essaimé de lui-même. A vrai dire, il n'a jamais eu, outre-Manche, une très grande importance : au milieu du xiv^e siècle, l'évêque de Londres, Northburgh, pouvait écrire aux prieurs de Whitham et de Hinton : « bien que votre ordre existe depuis deux cents ans en Angleterre, il n'y a pas un homme sur mille qui en connaisse l'existence. » Les monastères étaient peu nombreux ; situés — avant la fondation de celui de Londres — dans des lieux écartés, ils ne comptaient chacun, en principe, qu'un petit nombre de moines. L'histoire, faute de documents, en est, en somme, assez mal connue. L'événement capital, en ce qui concerne l'ordre, a été, en 1368, la fondation de la province anglaise, dont les maisons étaient d'ordinaire inspectées par des visiteurs anglais, tout en restant subordonnées au prieur de la Grande Chartreuse et au chapitre général qui s'y réunissait. Par ailleurs, quelques indices, notamment dans la correspondance du chapitre général avec les maisons anglaises, laissent deviner chez celles-ci une tendance au particularisme, à « l'insularité », combattue d'ailleurs autant que possible par les autorités centrales de l'ordre. Évidemment, sous la pression des circonstances, l'ordre évolue quelque peu : il tend à se rapprocher du type bénédictin, à s'isoler moins farouchement du monde ; on voit tel monastère établir sur ses terres une paroisse ; tel autre organiser une école pour jeunes laïques ; sinon la propriété privée, du moins un certain droit de jouissance personnelle tendent à s'y glisser. Mais ce sont, semble-t-il, des faits isolés ; l'ordre paraît, en somme, être resté fidèle à sa règle. La plus belle page de son histoire est la dernière, que Miss Thompson a racontée avec émotion : le martyre de plusieurs de ses membres, au temps d'Henri VIII ; la destruction de toutes les maisons ; le rétablissement de

1. E. Margaret THOMPSON, *The Carthusian Order in England*. Londres, Society for promoting Christian Knowledge, 1930, in-8°, x-550 p. ; prix : 21 sch.

l'une d'entre elles, Sheen, sous Marie Tudor; enfin, sous le nom de *Sheen Anglorum*, la longue survivance d'une chartreuse anglaise à Bruges, puis à Louvain, puis à Malines, puis à Nieuport, jusqu'en 1783.

Une histoire des chevaliers de Saint-Lazare, c'est beaucoup dire peut-être pour le livre que nous apporte M. Paul BERTRAND¹; ce n'est guère qu'une liste de faits et surtout de noms de dignitaires ou de membres, à peu près sans références. Le parti adopté de négliger ce qui a trait à la vie intérieure de l'ordre fait qu'on se rend très mal compte des transformations profondes qu'il a subies. Sauf l'ordre des Carmes, il n'en est pas peut-être dont les origines soient plus encombrées de légendes; on aurait voulu que la critique de M. Bertrand fût plus nette. L'illustration est abondante, mais n'a de valeur documentaire que pour la période moderne: une grande partie aurait pu en être supprimée sans inconvénient.

L'histoire du couvent des Prêcheurs de Saint-Nicolas de Coire, par M. VASELLA², offre cet intérêt qu'elle inaugure une entreprise de travaux historiques destinée, il faut l'espérer, à un brillant avenir. Au début de 1930 a été fondé à Rome, par le R. P. Gillet, sous la direction du R. P. Théry, un Institut historique dominicain, qui se propose d'entreprendre une série de publications sur l'histoire de l'Ordre. D'une part, la continuation et la relente des *Scriptores* de Quétif et Échard. D'autre part, la continuation de la collection des *Monumenta*, qui comprendra les textes hagiographiques, les chroniques, les procès-verbaux des chapitres généraux, etc. En troisième lieu, l'*Archivum Ordinis Fratrum Praedicatorum*, qui publiera des études proprement dites sur l'histoire de l'Ordre. Enfin, pour les monographies trop volumineuses pour rentrer dans l'*Archivum*, la série des *Dissertationes Historicae*, dans laquelle seront admises les cinq grandes langues: allemand, anglais, espagnol, français, italien. Le présent ouvrage inaugure à la fois l'ensemble des publications projetées, et la quatrième série. C'est un excellent début, un travail d'histoire locale remarquable par la solidité, la clarté, la précision, le souci de toujours situer le sujet traité dans l'histoire générale, sans cependant y verser. Le couvent de Coire n'est évidemment pas un des principaux de l'ordre, ni des plus anciens (il date de 1280); mais l'histoire en est curieuse à plus d'un titre. Fondé à la demande expresse de l'évêque et du chapitre, qui voulaient organiser dans le diocèse le ministère religieux, il a toujours, à la différence de beaucoup d'autres maisons de l'ordre, été soutenu par ces dignitaires ecclésiastiques, notamment contre le bas clergé séculier, jaloux des Mendians, là comme ailleurs. Plus tard, le conseil de la ville s'y est aussi beaucoup intéressé. Il a connu deux périodes particulière-

1. Paul BERTRAND, *Histoire des Chevaliers hospitaliers de Saint-Lazare*. Paris, éditions du Chancelier, 1932, in-8°, 199 p.; prix: 50 fr.

2. D. O. VASELLA, *Geschichte des Predigerklosters St. Nicolai in Chur von seinen Anfängen bis zur I. Aufhebung, 1280-1538*. Paris, Vrin, 1931, in-8°, xvi-163 p. (*Dissertationes Historicae*, fasc. I.)

ment prospères : la première moitié du xiv^e siècle et, après une assez longue phase de relâchement, la fin du xv^e , après que l'observance y eut été introduite, d'accord avec le conseil et presque sous sa direction. Mais au xvi^e siècle ce sera le conseil, passé à la Réforme, qui le détruira.

PHILOSOPHIE ET THÉOLOGIE MÉDIÉVALES. — Le remarquable ouvrage que M. SIKES¹ vient de consacrer à Abélard n'omet naturellement pas de retracer sa biographie si tourmentée. Cependant, l'auteur a surtout fait porter son effort sur l'étude des doctrines. Par là son livre intéressera moins les historiens tout court que les historiens du dogme et de la philosophie, qui le liront avec la compétence nécessaire. Il témoigne d'une grande érudition et d'un haut souci d'impartialité. Il fait en particulier très bien comprendre ce qu'avait d'irréductible l'incompréhension mutuelle et l'hostilité de saint Bernard et d'Abélard. Parmi les chapitres qui retiendront le plus les non-spécialistes, nous mentionnerons celui qui traite de l'utilisation des auteurs préchrétiens par Abélard et de la valeur qu'il leur accorde ; l'exposé aussi de ses idées morales et de sa théorie qui fonde presque toute la moralité sur l'intention. Nous nous demandons si M. Sikes rend tout à fait justice à l'importance de la préface du *Sic et Non*. Si tout n'y est pas nouveau, bien des choses, nous semble-t-il, n'avaient pas encore été dites avec cette force.

Nous devons nous borner à mentionner plus brièvement encore, ne fût-ce que par défaut de compétence, quelques volumes relatifs à l'histoire de la scolastique. D'abord la première partie d'un grand travail de M. MASNOVO² sur Guillaume d'Auvergne. Il débute par un exposé de la crise de l'Université de Paris en 1229-1231, destiné à montrer qu'au fond de la querelle il s'agissait de la conduite à tenir vis-à-vis de l'aristotélisme, pour lequel Guillaume d'Auvergne était plus sévère que le Saint-Siège, d'où son attitude dans le conflit. Les chapitres suivants ont pour objet de marquer la position prise par l'évêque de Paris et d'affirmer son originalité vis-à-vis de l'ontologisme de saint Anselme, du réalisme de Guillaume de Champeaux, de l'innéisme d'Alexandre de Hales. Après avoir exposé les doctrines de Guillaume, M. Masnovi termine en signalant une influence posthume et lointaine qu'il a exercée sur Hume.

Le titre de l'ouvrage de Mlle SHARP³ ne répond pas tout à fait au contenu. Il s'agit, non d'une histoire d'ensemble des philosophes franciscains qui ont enseigné à Oxford, mais de six études, portant sur un évêque séculier, Robert Grossetête, et cinq franciscains, particulièrement représentatifs, Thomas

1. J. G. SIKES, *Peter Abailard*. Cambridge, University Press, 1932, in-8°, xviii-282 p.; prix : 12 sh. 6.

2. Amato MASNOVO, *Da Guglielmo d'Auvergne a San Tommaso d'Aquino* : vol. I : *Guglielmo d'Auvergne e l'ascesa verso Dio*. Milan, Vita e Pensiero, 1930, in-8°, viii-283 p.; prix : 20 L. (*Pubblicazioni della Università Cattolica del Sacro Cuore, Scienze Filosofiche*, vol. XVI.)

3. D. E. SHARP, *Franciscan Philosophy at Oxford in the thirteenth Century*. Londres, Humphrey Milford, 1930, in-8°, 419 p.; prix : 21 s.

d'York, Roger Bacon, Peckham, Richard de Middleton et Duns Scot. Ce n'est pas leur philosophie tout entière qui est étudiée, mais seulement leur doctrine sur la matière et la forme et, accessoirement, leurs vues sur la cosmologie, la psychologie, l'angélologie.

Plus accessible au simple « honnête homme », mais rattaché à ce Bulletin, il faut l'avouer, par un lien un peu lâche, est le livre brillant, d'un mouvement si entraînant, dans lequel M. GILSON¹ étudie les rapports de la pensée médiévale avec le cartésianisme, recherche ce que Descartes a su de la scolastique et les influences diverses qu'elle a exercées sur lui, soit qu'il y reste engagé plus qu'il ne le croit lui-même, soit qu'il s'astreigne à la combattre point par point, comme dans ses *Météores*, soit qu'il prétende justifier par la méthode qu'impose son mathématisme les conclusions de la métaphysique médiévale, sans « soupçonner que les conclusions de la scolastique sont solidaires des méthodes de la scolastique », démontrant ainsi qu'on « ne peut comprendre le cartésianisme sans le confronter continuellement avec cette scolastique qu'il dédaigne, mais au sein de laquelle il s'installe et dont, puisqu'il l'assimile, on peut bien dire qu'il se nourrit ».

OUVRAGES RANGÉS PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE. — Le bel ouvrage, très clairement illustré, dans lequel M. VIELLIARD² a retracé l'histoire du titre de Saint-Martin-aux-Monts, est la première thèse publiée par un ancien élève de l'Institut pontifical d'archéologie chrétienne ; il inaugure une série de recherches analogues qui se préparent sur d'autres églises de Rome. On ne résume pas un travail qui repose sur des analyses si minutieuses. Disons tout de suite ce qui en fait l'intérêt essentiel : il nous donne une idée de ce que pouvait être un lieu de culte chrétien, avant la paix de l'Église, en un temps où les fidèles, déjà nombreux, étaient encore obligés à la prudence. Le *titulus Equitii* — du nom de son fondateur — appelé encore, concurremment, au moins depuis le début du VI^e siècle et sans doute bien plus tôt, *titulus Silvestri*, remonte, d'après tous les caractères archéologiques, à l'époque des Sévères. Il comportait, sur la rue, une façade assez ample, à l'intérieur une vaste salle voûtée, soutenue au milieu par deux piliers, pouvant contenir environ quatre cents personnes. Tout cela agrandi au temps du pape Symmaque et, surtout, pour des raisons de consolidation, habillé en quelque sorte de maçonneries nouvelles par les soins du cardinal Guala Bicchieri, dans la première moitié du XIII^e siècle. Une heureuse circonstance — d'importants remaniements exécutés en 1930 — a permis à M. Vielliard de débrouiller fort bien toute cette histoire. D'autre part, Symmaque, au début

1. Étienne GILSON, *Études sur le rôle de la Pensée médiévale dans la formation du système cartésien*. Paris, Vrin, 1930, in-8°, 336 p. ; prix : 40 fr. (*Études de philosophie médiévale*, XIII.)

2. René VIELLIARD, *Les origines du titre de Saint-Martin-aux-Monts à Rome*. Paris, Les Belles-Lettres, 1931, in-4°, II-135 p. et 2 pl. (*Studi di Antichità cristiana pubblicati per cura del Pontificio Istituto di Archeologia Cristiana*, IV.)

du ^{vi}e siècle, éleva à côté de l'ancienne maison titulaire une grande basilique en l'honneur de saint Martin, laquelle fut reconstruite de fond en comble, au ^{ix}e siècle, par le pape Serge II, qui l'avait desservie avant son pontificat. Associé d'abord, mais pas avant la fin du ^{viii}e siècle, pour désigner le titre, à celui de saint Sylvestre, le nom de saint Martin finit, au moins dans l'usage, par le supplanter. En appendice, entre autres choses, une bonne description d'une curieuse lampe votive (du ^ve siècle?) dédiée à saint Sylvestre et découverte en 1632 auprès de la maison titulaire.

Après le triomphe du christianisme sous Constantin, le jour est arrivé très vite où l'idée impériale et l'idée romaine ont été comme assimilées par le christianisme. L'Empire au sens géographique, le régime impérial et le christianisme n'ont plus été qu'une seule et même chose, envisagée de points de vue et exprimée en termes différents. On en est venu à admettre que l'expansion du christianisme était liée au triomphe de Rome, et paix chrétienne est devenue synonyme de paix romaine. M. VOGELSTEIN¹ voit dans tout cela le triomphe de la politique de Constantin. Il se serait converti moins encore pour s'assurer la protection d'un Dieu puissant que pour trouver ce que les Sévères et Aurélien avaient cherché avant lui dans d'autres directions : un principe d'unité qui pût consolider et rajeunir en quelque sorte l'Empire. Là serait aussi l'explication de la passion avec laquelle Constantin a travaillé à maintenir l'unité de l'Église. Il y a dans ces vues un peu de vrai, mais, à notre avis, pas mal d'exagération. Et M. Vogelstein, le premier, se corrige parfois. Si Constantin s'est comporté à l'occasion en évêque du dehors, c'est d'abord que les chrétiens eux-mêmes sollicitaient son arbitrage, ensuite pour obéir à la nécessité de maintenir l'ordre. Si la notion d'Empire a été christianisée, c'est grâce à des idées et à des faits où la politique de Constantin n'a rien à voir. L'idée que l'unification du monde romain a été le moyen providentiel de préparer la diffusion du christianisme et le culte pour Rome en tant que cité de Pierre, tout cela se rencontre avant Constantin. En somme, livre intéressant, mais un peu systématique.

Personne, avant saint Grégoire le Grand, n'a nommé saint Benoît. C'est un fait curieux, qui est de nature à détourner d'employer trop facilement l'argument du silence : il peut s'expliquer d'ailleurs, si l'on se rappelle que nos sources, pour le ^{vi}e siècle, ne sont pas surabondantes, et que saint Benoît, moine voué à la retraite, n'a été mêlé à aucun des événements politiques ni même religieux de son temps ; si l'on admet, enfin, que sa gloire est surtout posthume, que sa règle s'est répandue après sa mort, en grande partie, justement, grâce à saint Grégoire. Mais c'est ce que Dom CHAPMAN²

1. MAX VOGELSTEIN, *Kaiseridee, Romidee und das Verhältniss von Staat und Kirche seit Constantin*. Breslau, Marcus, 1930, in-8°, VIII-128 p. ; prix : 7 mk. 20. (*Historische Untersuchungen*, fasc. 7.)

2. Dom John CHAPMAN, *Saint Benedict and the sixth Century*. Londres, Sheed and Ward, 1929, in-8°, VIII-239 p. ; prix : 10 sh. 6 p.

répugne à reconnaître. Il s'est efforcé de retrouver en quelque sorte les attaches de saint Benoît avec son temps. Cette préoccupation commune inspire et relie entre elles les études qu'il a réunies sous le titre : *Saint Benoît et le VI^e siècle*. Il cherche à y montrer que Benoît a connu les œuvres de Denys le Petit, que sa règle, d'autre part, a été connue de Justinien, qui s'en inspirerait dans quelques-unes de ses *Novelles*, de Cassiodore, de Ferrandus, le biographe de Fulgence de Ruspe, de Ferréol d'Uzès. Il invoque des rapprochements textuels que nous ne pouvons discuter ici : il y faudrait autant de place qu'à lui-même pour les exposer. Nous dirons seulement que, si quelques-uns sont en effet frappants, d'autres semblent bien moins nets : il peut s'agir de simples rencontres, ou d'emprunts à des sources communes, qui n'ont pas besoin d'être des écrits déterminés, qui peuvent être simplement l'usage courant des milieux religieux ; il n'y a pas beaucoup de manières d'exprimer des idées simples et banales. Une circonstance ôte d'ailleurs beaucoup de leur valeur probante à ces rapprochements. Comme Dom Chapman le constate lui-même, la chronologie de la vie de saint Benoît est tout à fait vague : nous n'avons de date certaine ni pour sa naissance, ni pour la fondation du Mont-Cassin, ni pour la rédaction de sa règle, ni pour sa mort. Dom Chapman profite de cette incertitude pour vieillir la rédaction de la règle, ce qui arrange ses hypothèses ; on pourrait tout aussi bien en profiter pour la rajeunir et, alors, par un renversement des rôles, ce serait saint Benoît qui aurait emprunté à saint Césaire ou à Justinien. Rien d'ailleurs ne prouve que la règle ait été rédigée définitivement d'un seul jet. Dom Chapman n'a pu connaître — mais il faudra bien en tenir compte à l'avenir — le travail dans lequel M. Gradenwitz a entrepris de montrer, par des arguments textuels, qui, sans être tout à fait décisifs, sont aussi spécieux que les rapprochements de Dom Chapman, que la règle a été retouchée et comme tenue à jour par son auteur, qui aurait fort bien pu, dans ces corrections, tenir compte de ses lectures comme de ses expériences. Enfin, si, comme le veut Dom Chapman, saint Benoît a été de son vivant et de très bonne heure célèbre comme thaumaturge et comme législateur monastique, si à Byzance, à Arles, en Afrique, on connaissait sa règle et on s'en inspirait, si — ce qui n'est d'ailleurs avancé que comme une hypothèse — il a écrit cette règle « pour tous les monastères d'Italie, avec la confiance qu'elle serait obéie », et par mandat du pape, sur l'entremise de Denys le Petit, alors il devient inconcevable que personne n'ait parlé de lui. Car nous avouons ne pas comprendre comment, si Cassiodore ne le nomme pas, c'est justement une preuve que dans le monastère de Cassiodore on pratiquait sa règle. Au total, toutes ces idées de Dom Chapman sont soutenues avec ingéniosité et érudition, mais, à notre avis, assez fragiles. — On aurait grand tort d'en conclure qu'on perdrait son temps à le lire. On y apprendra, au contraire beaucoup de choses en passant, sur la vie monastique durant le haut Moyen Age. Un chapitre intéressant traite de la vie économique des monastères. Il montre qu'il faut

se les représenter d'ordinaire, au moins en Italie, comme des fondations, assez bien dotées, de riches propriétaires. Ils possédaient des terres, des serfs et des esclaves, et les moines ne se livraient qu'exceptionnellement aux travaux des champs proprement dits. Ils travaillaient à divers métiers dans l'enceinte même du monastère, et, ajoute Dom Chapman, ils « lisaient énormément ». Ceci nous paraît un paradoxe, inspiré peut-être par le désir d'effacer la différence qu'on a cru souvent apercevoir entre Cassiodore et saint Benoît. On sourit un peu des calculs auxquels Dom Chapman se livre pour trouver que le moine consacrant à la lecture 1,265 heures par an, à quatre pages tournées par heure, ce qui n'est pas une allure bien rapide, il lisait 5,060 pages par an, soit vingt volumes, et 800 volumes en quarante ans, en sorte que, pour un couvent de 150 moines, il fallait bien une bibliothèque de 3 à 4,000 volumes au minimum. Y a-t-il une seule bibliothèque monastique au Moyen Age qui ait atteint ce chiffre? Comme si la « lecture » de saint Benoît ne devait pas être beaucoup plutôt une méditation pieuse alimentée par un livre sur lequel on restait longtemps, et qu'on reprenait bien souvent dans le cours de sa vie!

Théodore de Tarse, archevêque de Cantorbéry, a laissé un grand nom dans l'histoire religieuse de l'Angleterre durant le haut Moyen Age, notamment une réputation d'organisateur et de canoniste. Mais sur quoi repose-t-elle exactement? M. FINSTERWALDER¹ a entrepris de débrouiller cette question très difficile. Son livre, fort érudit, est de lecture un peu pénible, en partie par la faute de l'auteur, en partie par la faute du sujet. Nous ne pouvons songer à résumer une argumentation très minutieuse et compliquée; nous nous bornerons à indiquer les conclusions qui paraissent bien établies. Théodore n'a pas en réalité rédigé de pénitentiel ni de collection canonique: cela était déjà admis. Mais, notamment au cours de ses visites pastorales, il a eu l'occasion de répondre à beaucoup de questions; souvent il a dû donner plusieurs consultations à la fois à un même questionneur. Les intéressés les ont conservées. Ainsi se sont formés divers recueils privés de réponses de Théodore. Ils ont dû naturellement apparaître d'abord en Angleterre; pourtant il est remarquable que ce soit sur le continent, évidemment par des missionnaires anglo-saxons, qu'aient été constitués ceux que nous possédons. Naturellement, ils se sont mêlés les uns avec les autres; mêlés aussi d'éléments non théodoriens. M. Finsterwalder a classé ceux qui subsistent: ils sont au nombre de cinq, plus un fragment d'un sixième. Il en a donné à la fin de son volume une édition critique. Le plus considérable de beaucoup est celui dont l'auteur se désigne sous le pseudonyme de *Discipulus Umbrensius*, c'est-à-dire des missionnaires anglo-saxons venus du Northumberland au début du VIII^e siècle avec Willibrod. Le travail du « dis-

1. Paul Willem FINSTERWALDER, *Die Canones Theodori Cantuariensis und ihre Ueberlieferungsformen*. Weimar, Hermann Böhlau, 1929, in-8°, xx-334 p.; prix: 24 mk. (*Untersuchungen zu den Bussbüchern des 7, 8, und 9 Jahrhunderts*, I.)

ciple » comprend deux parties bien distinctes, comme le prouve entre autres leur transmission souvent indépendante, et qui parfois dans le détail se contredisent. D'une part, un pénitentiel ; de l'autre, un recueil de textes relatifs au droit ecclésiastique. Ces deux parties reposent sur des sources différentes et différemment traitées par le compilateur. La seconde dérive d'un recueil formé dans le nord de l'Angleterre peu de temps après la mort de Théodore.

— Quelques pages sont consacrées à l'examen des sources de Théodore. Les usages celtiques — c'est un résultat des recherches de M. Finsterwalder — l'ont influencé beaucoup plus qu'on ne l'admettait d'ordinaire. Par ailleurs, il invoque l'usage grec (notamment saint Basile), l'usage romain, peut-être des décrétales pontificales, souvent la Bible. M. Finsterwalder sera sans doute amené à revenir plus en détail sur ces questions, dans un deuxième volume, qu'il annonce, sur le rôle de ces décisions théodorienues dans le développement des pénitentiels.

M. REVIRON¹ inaugure une collection de textes sur l'Église et l'État au Moyen Age, dirigée par M. Arquillière, et de laquelle on peut beaucoup attendre ; c'est une édition du *De Institutione regia* de Jonas d'Orléans. Le principal intérêt de cet ouvrage est d'être un des plus anciens en date qui traitent *ex professo*, moins encore des rapports des deux pouvoirs, que des devoirs des souverains temporels. En lui-même il est assez médiocre et n'apprend pas grand'chose à l'histoire. Jonas se place à peu près exclusivement au point de vue moral, à peine au point de vue politique ; une bonne partie de ses conseils s'appliqueraient tout aussi bien à de simples fidèles qu'à Pépin d'Aquitaine ; à celui-ci, il fait un sermon beaucoup plus qu'il ne suggère un programme et des pratiques de gouvernement. Que l'on mesure la différence avec le *De Ordine Palatii* d'Hincmar ! Touche-t-il au problème des rapports de l'Église et de l'État, c'est d'une façon vague et superficielle, sans aller au fond d'aucune idée, soit timidité d'esprit, soit qu'il ne voie pas nettement les problèmes. Par exemple, il dit que la royauté vient de Dieu et non des hommes ; entend-il par là que la communauté n'a aucun rôle dans la désignation du souverain ? Il insiste sur les vertus sans lesquelles le roi ne mérite plus ce nom et doit s'appeler tyran ; il est bien près de l'idée que le droit repose sur la vertu et disparaît par le péché ; mais peut-on la lui attribuer sans forcer sa pensée ? Que pense-t-il exactement du principe héréditaire ? M. Reviron a été prudent, à notre avis, en ne cherchant pas à en savoir trop long sur tout cela. Tout ce que l'on peut dire, et c'est déjà beaucoup, c'est que le ton seul sur lequel un évêque comme Jonas croit avoir le droit et le devoir de moriger un souverain en dit long sur les rapports nouveaux qui se sont établis entre l'Église et la royauté depuis la disparition de Charlemagne. C'est Charlemagne qui se considérerait comme responsable de la con-

1. Jean REVIRON, *Les idées politico-religieuses d'un évêque du IX^e siècle : Jonas d'Orléans et son « De Institutione Regia »*. Paris, Vrin, 1930, in-8°, 197 p. ; prix : 35 fr. (*L'Église et l'État au Moyen Age*, I.)

duite des évêques. Jonas, maintenant, invoquant Gélase I^{er}, retourne les rôles au profit des évêques. Il n'est pas douteux qu'il reconnaissait à l'épiscopat le droit de recourir contre les princes aux sentences ecclésiastiques. — Même vague d'ailleurs en ce qui concerne les rapports de l'Église franque avec la papauté. — Le soin avec lequel M. Reviron s'est acquitté de sa tâche mérite des éloges sans réserves. Biographie de Jonas, bibliographie de ses œuvres, sources, assez nombreuses, utilisées par lui, date exacte du *De Institutione regia* (831, semble-t-il ; Jonas y a fait passer une bonne partie des actes du concile de Paris de 829, qu'il avait été chargé de rédiger), sur tous ces points on trouvera dans l'Introduction des détails précis.

L'année 1929, onzième centenaire de l'arrivée de saint Anshaire en Suède, a suscité la première biographie en langue française que l'on possède du grand missionnaire. Le R. P. DE MOREAU¹ a donné un bon travail de haute vulgarisation. S'il connaît bien les sources et les travaux modernes, il n'a pas prétendu reprendre personnellement les problèmes critiques délicats que pose l'authenticité des documents relatifs aux origines de l'archevêché de Hambourg : charte de Louis le Pieux, bulles de Grégoire IV et de Nicolas I^{er}. Il s'est borné à rappeler les opinions en présence et parfois à indiquer discrètement son avis : c'est ainsi qu'il écarte les thèses vraiment paradoxales du P. Peitz. Ce qu'il a voulu, c'est donner une idée de l'homme et de l'œuvre ; il y a réussi. Au contraire de ce qui arrive parfois, l'homme est supérieur à l'œuvre. Anshaire a été un type admirable de missionnaire par le zèle et par l'absolu désintéressement. Mais, aux prises avec une tâche très difficile, mal secondé, mal continué, les résultats qu'il a obtenus ne pouvaient être qu'imparfaits et éphémères.

On a certes beaucoup écrit sur Grégoire VII, et sans parvenir à se mettre d'accord : dans le premier chapitre du présent livre², M. WÜHR s'est donné le plaisir de confronter tous les jugements portés sur l'illustre pape ; ils diffèrent du tout au tout. Nous n'oserions pas prétendre qu'il mettra lui-même un terme aux controverses, mais il apporte des vues intéressantes sur un sujet aussi souvent traité. Il s'est proposé non d'écrire une histoire de Grégoire VII — il suppose connu l'ensemble des faits — mais d'étudier sa psychologie et ses principes de conduite, l'influence exercée sur lui par ses prédécesseurs immédiats, ses méthodes d'action, sa manière de comprendre les rapports du Saint-Siège avec les souverains, ses théories politico-religieuses, les sources de sa pensée et de sa doctrine ; il a souvent trouvé moyen de dire du nouveau. Il a très bien mis en lumière un trait à notre avis très important du caractère de Grégoire : son pessimisme profond, l'énergie triste et douloureuse avec laquelle il mène la lutte contre ce qu'il considère comme

1. E. DE MOREAU, S. J., *Saint Anshaire, missionnaire en Scandinavie au IX^e siècle*. Louvain, Museum Lessianum, 1930, in-8°, xiv-159 p., 16 pl. et 3 cartes.

2. Dr Wilhelm WÜHR, *Studien zu Gregor VII, Kirchenreform und Weltpolitik*. Munich et Freising, Datterer, 1930, in-8°, xii-124 p. (*Historische Forschungen und Quellen*, 10. Heft.)

une corruption grandissante ; c'est chose à ne pas perdre de vue lorsqu'on est tenté de parler à son sujet d'insatiable ambition et de soif du pouvoir. Il montre bien que, tout en affirmant très haut la supériorité du spirituel sur le temporel, il ne voit que les résultats, quand il s'agit de réaliser la réforme, et n'hésite pas à inviter les princes laïques à agir d'office contre les prélats indignes. Par ailleurs, Grégoire est peut-être un peu trop ramené à la mesure ordinaire : certaines de ses audaces et de ses originalités sont atténuées, ainsi l'appel adressé aux masses populaires ; on ne voit pas assez en quoi il a dépassé ses prédécesseurs (est-il tout à fait exact de dire que Léon IX ait déjà interdit toute investiture laïque ? Il nous semble que le texte cité ne le dit pas). Une importance suffisante n'est pas attachée à un aspect de la politique grégorienne : les efforts faits pour établir un lien de dépendance entre le Saint-Siège et le plus grand nombre possible de souverains et d'États. Nous croyons, enfin, que M. Wühr édulcore et simplifie trop le fameux texte de la lettre à Hermann de Metz sur les origines du pouvoir temporel, en disant qu'il s'applique seulement aux mauvais princes. Bonne étude des sources de Grégoire VII. C'est, d'après M. Wühr, surtout par l'entremise de saint Grégoire le Grand qu'il a connu saint Augustin.

M. MACDONALD¹, déjà connu par un livre important sur Lanfranc, nous apporte aujourd'hui une étude sur un des grands adversaires de celui-ci, Bérenger de Tours. Son volume comprend deux parties bien distinctes. La première est une biographie de Bérenger qui, en fait d'érudition et de soin, ne laisse rien à désirer, et qui sera désormais sur le sujet l'œuvre indispensable. Seule l'interprétation de certains faits pourra être discutée. Il nous semble que M. Macdonald abuse un peu de l'explication politique : par moments, Bérenger apparaît presque comme un simple pion dans le jeu diplomatique que poursuivent Henri I^{er}, le comte d'Anjou, le Saint-Siège ; ce n'est pas à cause de ses idées théologiques, c'est pour ou contre quelqu'un que l'on s'occupe de lui, qu'on le protège ou qu'on le tracasce. En ce qui concerne particulièrement le Saint-Siège, ce qu'il y a d'un peu contradictoire dans ses actes s'explique très naturellement : la doctrine catholique sur l'Eucharistie était encore en voie de développement ; bien des gens hésitaient, et les thèses de Bérenger leur paraissaient soutenables ; Grégoire VII, d'autre part, voulait ménager en lui un homme austère et un partisan convaincu de la réforme et de la liberté de l'Église ; enfin, il faut bien tenir compte aussi du caractère même de l'homme. M. Macdonald a pour son héros une admiration profonde, due sans doute un peu à l'importance qu'il attache à ses doctrines. Pour lui, à cette date, l'Église se trouvait à la croisée des chemins. En écartant Bérenger, elle a laissé échapper la dernière occasion de faire la vraie réforme, sans déchirement de la chrétienté, et « d'inaugurer la

1. Rev. A. J. MACDONALD, *Berengar and the reform of sacramental doctrine*. Londres, Longmans, Green et C^{ie}, 1930, in-8°, xii-444 p. ; prix : 21 sh.

réforme spirituelle aussi bien que pratique » (p. 224). C'est peut-être beaucoup dire. En tout cas, ce n'est pas une raison d'oublier que l'homme, en Bérenger, était très souple et avait la rétractation plus facile peut-être que sincère. — La deuxième partie, sans être moins intéressante, est moins neuve. C'est une étude sur l'histoire du dogme de l'Eucharistie jusqu'à la fin du XI^e siècle : le sujet avait déjà été bien traité. M. Macdonald s'efforce de montrer comment son personnage se rattache à la tradition de saint Augustin par Ratramne, contre celle de saint Ambroise par Paschase Radbert. Nous nous demandons s'il n'exagère pas un peu et l'opposition d'Augustin et d'Ambroise et la fidélité de Bérenger à l'augustinisme. Mais ce sont questions qu'il est prudent de laisser aux spécialistes de l'histoire des dogmes. Un dernier chapitre, court mais plein de choses, traite de l'influence de Bérenger sur la théologie de Wiclif, puis de l'Eglise anglicane. Au fond, la seconde partie relève un peu de la polémique interconfessionnelle, de très haute tenue d'ailleurs. Il s'agit, en somme, de montrer « que l'interprétation évangélique de la doctrine eucharistique, mise en avant par les Eglises réformées, n'est pas l'enseignement d'hier seulement, mais que, des apôtres à Bérenger, elle a une histoire longue et honorable » (p. ix).

Un programme a été conçu, et est en voie d'exécution, pour la publication complète et critique des œuvres de Joachim de Flore. Est-ce bien le moment de lui consacrer une étude d'ensemble, condamnées sans doute à être provisoire? L'homme, d'autre part, est un rêveur, auquel ses écrits authentiques, et beaucoup plus encore les apocryphes qu'on lui a attribués, ont valu une célébrité posthume et d'assez mauvais aloi auprès de tout ce qu'il y a eu au Moyen Age d'illuminés et de déséquilibrés. Son influence a été grande, mais ce n'est pas de quoi faire de lui un grand homme, et il n'a vraiment aucun titre à figurer dans une galerie de personnages comme Innocent III, Gerson ou Nicolas de Cues. Ceci dit, le livre de M. BETT¹ est un bon résumé de ce que l'on sait sur son compte. On regrettera l'absence d'une bibliographie. Trop souvent aussi M. Bett s'abstient de références, ou se borne à renvoyer à des ouvrages modernes, desquels on aimerait justement à savoir sur quoi ils se fondent. Le joachimisme et surtout le pseudo-joachimisme ont tenu une place importante dans la querelle entre l'Université de Paris et les Mendiants et dans les polémiques entre Franciscains, au sujet de la pauvreté. Était-ce une raison pour raconter une fois de plus, dans leur ensemble, ces diverses affaires? — Quelques remarques. Nous ne voyons pas bien en quoi Joachim a pu subir une influence musulmane. Un des grands reproches que les docteurs musulmans font au christianisme est de détruire, par le dogme de la Trinité, l'unité divine. Or, du point de vue de l'orthodoxie chrétienne, le tort essentiel du joachimisme est justement d'exagérer la distinction des personnes divines au point d'aboutir à une espèce de trithéisme. Des in-

1. Henry BETT, *Joachim of Flora*. Londres, Methuen, 1931, in-12, iv-184 p. ; prix : 6 sh.

finances grecques sont possibles ; des recherches ultérieures diront si cette hypothèse est fondée. Mais elle ne me semble pas nécessaire. Sans sortir de l'Église latine, on peut trouver des précurseurs à Joachim ; ainsi, comme le montre M. Bett, Hugues de Saint-Victor. P. 134, sur quoi se fonde M. Bett pour révoquer en doute l'exhumation des restes de Pierre Olieu par ordre de l'Inquisition ? — P. 163, il mentionne comme un « curieux détail » que les Fraticelles du début du xiv^e siècle considéraient tous les serments comme illécites. Cette croyance, inspirée de textes évangéliques pris à la lettre, a été commune à presque tous les groupes hérétiques du Moyen Age, et pas seulement à eux. Et la règle du tiers ordre franciscain, parfaitement orthodoxe, ménageait cependant cette répugnance.

La plus récente édition de la *Vie de saint François d'Assise* par Paul SABATIER¹ est qualifiée de définitive dans un sens autre, malheureusement, que celui auquel songeait l'auteur. L'édition de 1894 avait été très souvent tirée ; en 1918, Sabatier en avait donné une autre, légèrement différente, dite « édition de guerre ». Cependant, homme d'un seul livre dans le plus beau sens du mot, il n'avait jamais cessé d'envisager une refonte complète ; il avait multiplié les travaux destinés à la préparer ; la mort l'a empêché d'aboutir. On a pris le parti de reproduire désormais l'édition de 1918, en y joignant les préfaces des deux éditions, l'introduction de celle de 1894 (ce n'est peut-être pas la partie la mieux venue de l'ouvrage), et l'étude sur les sources, reportée à la fin. M. Arnold Goffin, qui a donné ses soins à la présente publication, nous avertit d'ailleurs que la nouvelle *Vie* rêvée par l'auteur n'aurait guère, sur les points essentiels, « apporté d'amendements à ses vues primitives ». On sait en quoi consiste le très grand progrès qu'il a fait faire aux études franciscaines. Il a découvert ou mis en lumière des sources nouvelles dans lesquelles il a cru pouvoir reconnaître la tradition de frère Léon, le plus intime des disciples du *Poverello* ; elles donneraient de celui-ci, de son idéal, de ses difficultés avec Rome, une impression plus forte, plus fraîche et plus authentique que les écrits officiels, et éclaireraient les origines du parti spirituel. Ces vues sur la date et la valeur respective des diverses sources ont été fort discutées et le seront encore, par des raisons quelque peu subjectives ; nous ne pourrions dans les limites d'un compte-rendu exposer et motiver une opinion. Peut-être, d'ailleurs, la « question léonine » n'a-t-elle pas autant d'importance qu'on l'a souvent pensé. Si Sabatier a donné l'impression d'apporter un saint François nouveau, il l'a dû moins sans doute à la nouveauté de ses sources — au fond l'essentiel de ses arguments, pour qui sait bien lire, apparaît déjà, non pas dans saint Bonaventure, mais dans Celano — qu'à sa propre nature, qui le prédisposait à saisir très fortement certains aspects du sujet, et peut-être troublait sa vue sur d'autres. On peut,

1. PAUL SABATIER, *Vie de saint François d'Assise*, édition définitive. Paris, Fischbacher, 1931, in-8°, 1-580 p. ; prix : 50 fr.

à notre avis, faire des réserves sur la manière dont il a compris son héros. Il a senti et fait sentir mieux que personne la sainteté unique de François, le charme et la poésie de l'idéal franciscain. Mais, fort peu sympathique en matière religieuse à l'ascétisme et à l'autorité, il a répugné à reconnaître en saint François un ascète d'une sévérité effroyable pour lui-même et un supérieur très exigeant, en fait d'obéissance, sur les points essentiels. Il a minimisé ces traits de caractère, ou il y a vu des contradictions qui n'existent pas. P. 199, « le mot de pauvreté », dit-il, « n'exprime que très imparfaitement le point de vue de saint François, puisqu'il contient une idée de renoncement, d'abstinence, tandis que, dans sa pensée, le vœu de pauvreté est un vœu de liberté. » Je me trompe fort ou il y a là une subtilité que saint François n'aurait guère comprise : vraiment il n'a pas eu l'idée de renoncer ? Vraiment la pauvreté comprise et pratiquée par lui ne commençait pas par impliquer de terribles privations ? On sait que le fameux *perinde ac cadaver*, comparaison de l'obéissance parfaite à la docilité du cadavre qui garde la position qu'on lui donne, n'est pas du tout propre à saint Ignace, à qui on l'attribue communément ; les sources les plus diverses, le *Speculum* comme Celano, s'accordent pour la placer dans la bouche de François. C'était, dit Sabatier (p. 354), dans « les instants de défaillance où l'inspiration se taisait ». Est-ce qu'innombrables ne sont pas les propos ou les traits qui nous montrent le saint très préoccupé de l'obéissance ? A commencer par le Testament, qui a bien, j'imagine, exprimé sa pensée ? De même, quand il parle de pénitence, « ce sont là », dit Sabatier (p. 56 n.), « des obscurcissements momentanés, mais inévitables, des instants d'oubli, de découragement, où l'homme... répète machinalement ce qu'on dit autour de lui. Le vrai saint François est, au contraire, l'ami de la nature, celui qui voit dans toute la création l'œuvre de la bonté divine... ». Pourquoi « le vrai » ? Où est l'incompatibilité ? Pour qui voit les choses comme elles sont, sans prévention, l'exemple de François montre justement que l'on peut croire au péché, à l'ascétisme nécessaire pour vaincre la concupiscence, tout en admirant à l'occasion un beau coucher de soleil. Nous ne voudrions pas nier l'originalité du *Poverello* parmi les saints de l'Église catholique, mais nous croyons que M. Sabatier l'exagère beaucoup. — Il a, d'autre part, très bien aperçu, et ce sera un des résultats durables de ses études, ce qui avait échappé à d'autres, ou qu'ils ne s'étaient pas soucié de mettre en relief : comment le Saint-Siège, représenté surtout par le cardinal Hugolin, avait imposé à l'ordre naissant une discipline, une organisation, une ressemblance avec les autres ordres, qui déplaisaient au fondateur et dont celui-ci a beaucoup souffert. Mais nous nous refusons absolument à donner tort à Hugolin. Et nous invoquerons M. Sabatier contre lui-même. Il écrit, p. 192, qu'une règle, « surtout si l'ordre a des milliers de membres, est forcément faite, non pour une élite, mais pour la moyenne, pour le gros du troupeau ». Après cette excellente remarque, comment peut-il, par exemple, s'indigner, p. 332, de « la mainmise de la papauté sur les Frères

Mineurs », que représenterait la bulle du 22 septembre 1220 établissant l'obligation du noviciat? Mais, une fois admis ce qu'admettaient saint François, Hugolin, Honorius III : la légitimité de vœux religieux obligatoires au for interne et même dans une certaine mesure au for externe, n'était-il pas indispensable qu'ils ne fussent émis qu'après mûre réflexion et un temps d'épreuve, autrement dit un noviciat. Le noviciat est une garantie contre les engagements précipités, et donc en faveur de la liberté. M. Sabatier oublie quelle plaie permanente a été pour l'Église du Moyen Age l'existence d'une bohème ecclésiastique, contre laquelle tous les efforts ont été impuissants. Une des grandes causes en était la facilité beaucoup trop grande avec laquelle s'ouvraient à tout venant soit la cléricature, soit les monastères. Les règles d'organisation imposées par le Saint-Siège n'ont pas empêché une bonne partie de l'ordre franciscain de verser dans l'anarchie : on se demande ce qui serait arrivé sans elles. — Quelques remarques, entre d'autres, que l'on pourrait faire et qui tendraient à montrer que, si Sabatier savait mieux que quiconque l'histoire franciscaine, il s'y était peut-être un peu trop spécialisé et ne connaissait pas aussi bien l'histoire générale du Moyen Age. Je croirais contestable, en tout cas trop générale, l'idée (p. 51) que les hérésies médiévales sont ordinairement parties du bas clergé et du peuple. Est-il vrai (p. 61) que la disparition du catharisme en Italie, accomplie « sans secousse », ait été « un résultat indirect du mouvement franciscain »? Le catharisme a disparu en Italie, tout comme en Languedoc, devant l'Inquisition. Est-il bien sûr que saint François ait connu le joachimisme? Il y a de bonnes raisons pour en douter. Le joachimisme, pour autant que nous le savons, s'est surtout répandu à partir du premier tiers du XIII^e siècle. J'avoue être, contrairement à Sabatier, très sceptique sur l'authenticité de la célèbre indulgence de la *Portiuncule*, en tant du moins qu'elle aurait été concédée à saint François lui-même. En tout cas, l'explication psychologique que donne Sabatier de la pratique des indulgences est passablement fantaisiste. Et ce que celle de la *Portiuncule*, à la supposer authentique, aurait d'inouï, ce serait son étendue, nullement le fait de ne comporter aucune oblation en argent (p. 266). Saint Dominique et saint François diffèrent assurément beaucoup l'un de l'autre, comme diffèrent leurs programmes. Mais c'est singulièrement exagérer que de dire (p. 317) : « Si la fraternité instituée par François fut véritablement le fruit de ses entrailles..., l'ordre des Frères Prêcheurs émane de la papauté et saint Dominique n'en est guère que le père putatif. » Si un homme a su ce qu'il voulait et a eu le génie organisateur qui manquait à François, c'est Dominique.

M. Paul SABATIER a laissé un autre ouvrage inachevé¹ : la réédition de ce

1. PAUL SABATIER, *Le « Speculum Perfectionis » ou Mémoires de Frère Léon sur la seconde partie de la « Vie de saint François d'Assise »*; t. II : *Étude critique*. Manchester, University Press, 1931, in-8°, XXXVI-277 p. (Publications de la *British Society of Franciscan Studies*, vol. XVII.)

Speculum Perfectionis qui avait été sa plus belle trouvaille de franciscanisant. M. Little s'est chargé de publier ce qui pouvait l'être. Nous avons rendu compte en son temps du premier volume, contenant une édition critique du texte même du *Speculum*. Le deuxième volume renferme, avec quelques fragments rédigés en vue de l'introduction que préparait Sabatier, une description très soignée des manuscrits et des notes sur un certain nombre de chapitres de l'ouvrage. Elles sont d'une érudition admirable et d'une grande pénétration psychologique : on ne peut pousser plus loin l'intelligence sympathique de la personne du saint. Mais la psychologie est une méthode un peu subjective, et je n'oserais dire que Sabatier ait complètement établi sa thèse fondamentale, qui y revient toujours, de l'antériorité du *Speculum* par rapport à la seconde *Vie* de Celano. D'autant que l'ouvrage retarde un peu. Il semble bien résulter des renseignements donnés par M. Little que le manuscrit en était achevé en 1923 ; Sabatier est mort, d'autre part, le 4 mars 1928 et, dans les derniers temps de sa vie, la maladie lui a à diverses reprises interdit le travail : tout cela explique qu'il n'ait pu tenir compte, comme il l'aurait fallu, de la publication par le P. Delorme, en 1926, de la *Legenda Antiqua*, qui pose le problème de façon nouvelle : il ne s'agit plus seulement d'opposer *Celano II* et le *Speculum* ; le point est de savoir si leur source commune, le véritable écrit de frère Léon, ne serait pas la *Legenda*. Ce qui assurera la haute valeur du travail de Sabatier, ce sera plutôt peut-être le très grand nombre des intéressantes remarques de détail que la thèse elle-même.

Mlle Marguerite ARON¹ a écrit de façon attachante la biographie de Jourdain de Saxe, le successeur de saint Dominique à la tête de l'ordre des Prêcheurs (elle l'identifie avec le *Jordanus a Nemore*, auquel les récents historiens des sciences, un Cantor, un Duhem, font une place assez importante parmi les mathématiciens médiévaux). S'appuyant surtout sur la correspondance du bienheureux avec Diane des Andalo, elle insiste particulièrement sur le directeur de conscience et sur l'infatigable voyageur et prédicateur, qui a tant contribué au succès de son ordre par les nombreuses recrues de choix qu'il lui a conquises dans les milieux universitaires. Son rôle comme maître général est moins mis en lumière, bien que l'essentiel aussi soit dit. L'ouvrage est bien documenté ; on voudrait parfois des références un peu plus nombreuses et précises ; la connaissance générale du Moyen Age laisse parfois un peu à désirer : on trouve, par exemple (p. 117), une définition du *Décret* de Gratien qui fera sursauter les canonistes. Enfin pourquoi toujours parler de guelfes et de gibelins en un temps où ces mots avaient à peine une signification locale ?

Le manuscrit 338 des *Nouvelles acquisitions latines* de la Bibliothèque nationale, plusieurs fois signalé déjà à l'attention des érudits, mais qui

1. Marguerite Aron, *Un animateur de la jeunesse au XIII^e siècle*. Paris, Desclée et de Brouwer, 1930, in-12, 396 p. ; prix : 20 fr.

n'avait pas encore fait l'objet d'une étude spéciale et approfondie, a fourni à M^{lle} DAVY¹ l'occasion d'une intéressante contribution à l'histoire de la prédication médiévale. Il contient quatre-vingt-quatre sermons « universitaires », c'est-à-dire prêchés aux étudiants en théologie de l'Université de Paris. On reproche souvent, et dans l'ensemble avec raison, à l'Université de n'avoir fait grand'chose, ni pour le bien-être matériel, ni pour la formation morale de ses étudiants. Il y a là, pour une catégorie spéciale d'entre eux, une exception à noter : à la Faculté de théologie, la prédication, active et passive, si l'on peut dire, réputée partie intégrante de l'enseignement, était obligatoire ; les maîtres devaient prêcher et les étudiants suivre les sermons. Les sermons du manuscrit 338, que l'on peut dater très exactement, s'échelonnent du 8 septembre 1230 au 29 août 1231. C'est une période troublée de l'histoire de l'Université : à la suite des événements de 1229, elle était en grève ; bon nombre de maîtres et d'écouliers s'étaient exilés volontairement à Angers, à Orléans ; la rentrée générale ne devait avoir lieu qu'en mars 1231. Les sermons alors prêchés, qui font plus d'une allusion à cette situation, prouvent d'ailleurs que l'exode était loin d'être général. Les orateurs (et, par suite, le lieu des prédications) sont très divers : dignitaires de l'Église de Paris, à commencer par l'évêque Guillaume d'Auvergne, maîtres séculiers de l'Université, Prêcheurs et Mineurs. Bien que quelques passages témoignent déjà d'une certaine rivalité entre réguliers et séculiers, le temps des grandes querelles n'est pas encore arrivé. Si diverse que soit l'origine des orateurs, « l'apparente uniformité des discours n'est pas », dit M^{lle} Davy, « sans provoquer un étonnement ». Elle l'explique par le fait (certain, croyons-nous comme elle) que le texte que nous possédons n'est qu'un résumé des discours réellement prononcés, d'où la sécheresse qui en est un des défauts les plus sensibles ; il est dû à un rédacteur commun qui a pu y mettre sa marque personnelle. A notre avis, l'uniformité devait déjà résulter de la technique même du sermon médiéval, et spécialement universitaire, que M^{lle} Davy étudie avec beaucoup de soin dans son deuxième chapitre. Les pratiques et les recettes qu'elle décrit, et qui s'imposaient en fait, étaient tout à fait propres à étouffer l'originalité, au moins dans la forme : il en était de la manière de prêcher comme de la manière d'enseigner. Nous avouons être moins indulgents que M^{lle} Davy pour ces règles factices, ces éternelles citations, cet étrange abus du symbolisme. Ajoutons, il est vrai, que le rédacteur, pour abrégé, a dû bien souvent indiquer d'un mot, au lieu de les développer, justement les considérations morales qui auraient prêté à l'originalité et au pittoresque. Quelques notices, sobres et précises, renseignent sur ceux des prédicateurs qui sont nommés (une partie des sermons est anonyme) ; la notice sur Philippe le Chancelier aurait pu être un peu

1. M.-M. DAVY, *Les sermons universitaires parisiens de 1230-1231, contribution à l'histoire de la prédication médiévale*. Paris, Vrin, 1931, in-8°, 423 p. ; prix : 60 fr. (*Études de philosophie médiévale*, XV.)

enrichie : aucune mention n'est faite de ses œuvres poétiques, c'est-à-dire satiriques, en latin et en langue vulgaire (cf. l'ouvrage de Mme Dobiasch-Rojdestvensky, *Les poésies des Goliards*, p. 51 et 102). Suit le texte intégral de quarante-quatre sermons sur quatre-vingt-quatre. Ils intéresseront surtout par tout ce qu'ils contiennent — un peu moins qu'on ne le voudrait — d'informations historiques et littéraires. A côté des thèmes généraux de la prédication médiévale, citons quelques points qui rappellent plus particulièrement l'origine universitaire des sermons. Les orateurs font profession d'hostilité aux études profanes, comme au droit civil ; ils se prononcent contre l'absentéisme des bénéficiers, bien qu'il fût presque une condition de la vie universitaire ; avec la franchise qui, au Moyen Age, rachète tant d'abus, ils critiquent très librement non seulement les défauts des écoliers, mais ceux des maîtres. En somme, utile et méritoire travail.

Le R. P. DELORME¹ a donné la première édition d'un traité qu'il considère comme un des meilleurs écrits de la primitive littérature franciscaine, la *Meditatio pauperis in solitudine*, lequel, chose curieuse, n'a été connu d'aucun contemporain, et que les érudits modernes avaient jusqu'à présent négligé. L'auteur ne peut actuellement en être déterminé ; il écrivait sans doute en France, d'après les écrits qu'il cite ; nous ne comprenons pas bien pourquoi l'éditeur, de la mention d'un événement, que l'on sait par ailleurs s'être passé en 1282, conclut que l'ouvrage est précisément de cette date : il pourrait être postérieur de quelques années. Les querelles qui ont divisé l'ordre n'y ont laissé aucune trace : la position de l'auteur n'y apparaît pas : de ce qu'il dénonce comme dangereuse la théologie trinitaire de Joachim de Flore, il serait imprudent de conclure qu'il n'était pas Spirituel ; de même son assertion que la règle a été *révoquée* à saint François et a en quelque sorte Dieu pour auteur, ou ses critiques sévères contre les gens qui professent la pauvreté franciscaine et ne la pratiquent pas, ne prouvent pas encore qu'il le fût. Nous avouerons que nous ne plaçons pas ce traité aussi haut que le fait le P. Delorme ; quelques belles pages n'empêchent pas la lecture d'en être fatigante ; il présente cette forme de prolixité qu'est l'abus des citations ; le sentiment sincère y est souvent étouffé par le souci de prouver des thèses. Historiquement, il n'apporte aucun fait, mais il a son intérêt pour l'histoire religieuse en ce qu'il marque une étape dans le développement de deux thèmes chers aux Franciscains : la conformité de saint François avec le Christ, et la réalisation par saint François d'une des prophéties de l'*Apocalypse* : il est l'angé du sixième sceau. Dans plus d'un passage, apparaît cet orgueil collectif des Franciscains, qui pouvait très bien s'allier avec l'humilité personnelle, mais qui tout de même a beaucoup nui à l'ordre, et explique ses querelles intestines et ses révoltes.

1. R. P. Ferdinand DELORME, *Meditatio Pauperis in solitudine*, auctore anonymo saec. XIII. Florence, Quaracchi, 1929, in-18, LII-372 p. ; prix : l. 6. (*Bibliotheca Franciscana Aeterni Medii Aevi*, VII)

Le livre de M^{lle} TOYNBEE¹ sur saint Louis de Toulouse est assurément le meilleur que l'on possède sur le sujet. Elle a eu sur ses prédécesseurs l'avantage d'avoir pu, grâce à une communication des PP. Franciscains de Quaracchi qui en préparent la publication pour les *Analecta Franciscana*, avoir connaissance du procès de canonisation du saint. Son livre comprend trois parties : 1^o une étude critique des sources, fort bien conduite ; 2^o la biographie proprement dite. Jamais homme peut-être n'a été plus que saint Louis de Toulouse esclave et victime de sa grandeur. Sa qualité de fils du roi Charles II de Sicile ne lui a servi qu'à passer quelques années en Aragon, dans une demi-prison, sous le nom d'otage, et de voir se dresser des obstacles devant sa vocation ; pour pouvoir faire profession dans l'ordre franciscain, il dut se résigner à accepter l'évêché de Toulouse, qui répugnait à son humilité et à son détachement. Quelques remarques : M^{lle} Toynbee nous paraît avoir démontré que Louis naquit non pas en Provence, mais dans le royaume de Naples, probablement à Nocera. Nous ne voyons aucune raison de suspecter l'authenticité de la bulle par laquelle Célestin V lui a confié l'administration de l'archevêché de Lyon, bien qu'elle justifie le reproche d'inexpérience que Boniface VIII a durement adressé à son prédécesseur. Nous nous demandons si M^{lle} Toynbee n'a pas un peu exagéré le « spiritualisme » du saint Louis toulousain. Sa lettre à Pierre Olieu était l'acte, probablement suggéré par son entourage, d'un très jeune homme, presque d'un enfant. D'autre part, on ne cite de lui aucun trait spécifiquement spirituel ; sa renonciation au trône n'en est pas un ; ses relations avec Boniface VIII ne le monteraient pas comme un spirituel bien intransigeant. 3^o La dernière partie de l'ouvrage étudie, à propos du procès de saint Louis, la procédure de canonisation en usage aux XIII^e et XIV^e siècles. Faut-il, avec l'auteur, considérer comme un progrès la pratique (introduite sous les papes d'Avignon) de dresser d'avance des *capitula*, une liste de points sur lesquels on interrogeait les témoins, au lieu de les laisser faire eux-mêmes leur déposition comme ils l'entendaient ? Cela coupait court à leurs bavardages et les maintenait dans la question. Soit ; mais ne risquait-on pas de « guider » un peu trop et d'influencer leur déposition ?

L'ouvrage considérable de M. SORANZO² donne une impression très favorable de conscience et de solidité. Il repose sur de vastes recherches dont témoigne une ample bibliographie. L'auteur est bien excusable de n'avoir pas pu connaître le livre de M. Bratianu : *Histoire du commerce génois dans la mer Noire au XIII^e siècle*, paru tandis que le sien devait s'imprimer déjà.

1. Margaret R. TOYNBEE, *S. Louis of Toulouse and the process of canonisation in the fourteenth century*. Manchester, University Press, 1929, in-8°, x-266 p., 1 pl. (*British Society of Franciscan Studies*, vol. XV.)

2. Giovanni SORANZO, *Il Papato, l'Europa Cristiana e i Tartari*. Milan, Vita e pensiero, 1930, in-8°, xii-625 p. et 5 tableaux généalogiques ou cartes ; prix : 50 lire. (*Publications de l'Université catholique du Sacré-Cœur*, série V, vol. XII.)

On regrette que l'exposé soit quelque peu trainant. Il aurait été possible de concentrer davantage et de mettre en relief avec plus de vigueur les grandes lignes du sujet. Cependant, les trois grandes phases entre lesquelles se partage à peu près l'histoire des rapports des Mongols et de la Chrétienté occidentale apparaissent avec une netteté suffisante. C'est d'abord la grande invasion de 1241 et ses suites : l'Europe épouvantée ne conçoit pas autre chose qu'une croisade défensive contre ce nouvel ennemi. La menace mongole s'étant atténuée par suite de la division de plus en plus accentuée de l'empire de Gengiskhan, et l'un des États qui en étaient issus, le khanat de Perse, se trouvant l'ennemi-né des musulmans de Syrie et d'Égypte qui lui barraient l'accès à la Méditerranée, l'idée devait se faire jour d'une alliance entre Mongols et Latins de Terre-Sainte. Elle est venue plutôt du côté mongol. M. Soranzo fait un reproche à saint Louis de ne l'avoir guère comprise. Outre la difficulté assez naturelle de renouveler ses conceptions politiques, qui peut dire ce qui serait advenu au cas où l'alliance conclue aurait été victorieuse et au profit de qui la Palestine aurait été conquise ? L'idée toujours renaissante d'une entente se heurtait à de grands obstacles. En réalité, de part et d'autre, on se connaissait très mal ; tout en se faisant des avances — et ce sont d'ordinaire les Mongols qui continuaient à en prendre l'initiative — on se défiait les uns des autres ; il était presque impossible, l'eût-on voulu, de concerter son action. Puis, si les Mongols de Perse regardaient volontiers vers les chrétiens, ceux du Kiptchak, constamment en lutte contre les Hongrois, les Polonais, les Teutoniques, dont le rôle important a été bien étudié par M. Soranzo, s'alliaient, au contraire, avec les sultans d'Égypte. D'ailleurs, l'Occident, très divisé, las de la croisade, ne voulait au fond rien faire. A ce propos, M. Soranzo oppose à cet égoïsme des princes chrétiens la ténacité avec laquelle les papes poursuivaient l'idée de la croisade. Il y a là une part de vérité, mais tout de même la politique pontificale était bien pour quelque chose dans les discordes de l'Occident, et le Saint-Siège ne donnait pas toujours l'exemple de sacrifier ses intérêts politiques à celui de l'expansion de la foi chrétienne. Ce n'est guère que vers la fin du siècle — puisque Guillaume de Rubruc, dont la mission était purement religieuse, y a complètement échoué — que commence l'ère des missions proprement dites. La plus glorieuse, et la mieux connue, ce qui n'est pas beaucoup dire, est celle d'Extrême-Orient. Le héros en est Jean de Montecorvino. L'échec final est dû d'abord, et avant tout, à l'énormité des distances et à l'impossibilité qui en résultait de soutenir les missions en hommes et en ressources ; puis aux progrès de l'Islam, qui vinrent barrer ou à peu près la route de terre, jugée alors la plus courte et la meilleure ; enfin, à la révolution qui, en Chine, renversa les Gengiskhanides, traditionnellement sceptiques et tolérants, au profit de la dynastie nationale et xénophobe des Ming. Un point très intéressant qu'aborde M. Soranzo est celui-ci : dans quelle mesure la faute retombe-t-elle sur les missionnaires eux-mêmes et sur leurs méthodes ? Leur héroïsme

n'est pas en cause, mais peut-être leur défaut de préparation et de sens pratique. Il est d'ailleurs fort difficile de le dire. Y a-t-il lieu de faire une distinction entre Franciscains et Dominicains? On l'a essayé parfois, mais au fond rien ne le prouve. Il s'est formé à la fin du XIII^e siècle, parmi les Frères Prêcheurs, une congrégation spéciale qui se consacrait aux missions : cette spécialisation serait, semble-t-il, plutôt une idée heureuse, et pas plus que M. Soranzo nous ne croyons que de son titre : *Societas fratrum peregrinantium propter Christum*, on soit en droit de conclure qu'elle s'interdisait des établissements fixes, ce qui eût été absurde. Le franciscain Jean de Montecorvino paraît bien avoir été un organisateur et un homme à idées. On s'étonne que M. Soranzo, sauf erreur, n'ait rien dit de l'initiative prise par lui de faire célébrer la liturgie en langue locale. L'échec de cette tentative ne l'empêche pas d'avoir une grande importance de principe et de témoigner d'une réelle largeur d'esprit. Il semble que les querelles de la pauvreté, qui ont déchiré l'ordre des Mineurs, aient nui à leurs missions. Au cours de la discussion de 1310 qui eut lieu à la cour pontificale entre les représentants des deux partis, Ubertino de Casale, l'organe des spirituels, se plaignit que l'envoi aux missions fût pour les supérieurs le moyen de se débarrasser des mauvaises têtes. Mais, à la fin du XIII^e siècle, et plus tard encore, sous Jean XXII, l'Orient était le lieu de refuge où les spirituels allaient chercher plus de liberté. La querelle de la pauvreté, encore en 1333, troubla beaucoup la mission d'Arménie et de Perse, en mettant aux prises Dominicains et Franciscains.

Il est arrivé à M. Bross¹ une mésaventure désagréable et fort imméritée. Il avait préparé, pour le doctorat en théologie de l'Institut catholique de Paris, une étude et une édition du *De ecclesiastica potestate* de Gilles de Rome, un des monuments les plus importants de la polémique politico-religieuse du temps de Philippe le Bel et de Boniface VIII. Il avait brillamment soutenu sa thèse ; mais, l'impression ayant tardé, pour les raisons qu'on devine, il s'est vu devancé par M. Scholz, dont nous avons annoncé la publication dans notre dernier Bulletin. Tous deux avaient travaillé indépendamment et à l'insu l'un de l'autre. M. Bross ne pouvait que renoncer à son projet. Il publie du moins ce qui devait servir d'introduction à son édition : une notice biographique, une description des manuscrits, une analyse de l'ouvrage. C'est un travail sinon très neuf, du moins précis, solide et utile.

M. Jung² nous apporte sur Alvaro Pelayo un livre utile et méritoire. Est-ce le travail définitif que mériterait le personnage? Nous devons avouer que nous ne le croyons pas. D'abord, ce qui, d'ailleurs, était parfaitement légitime, il a délibérément limité son sujet et laissé de côté, dans Alvaro, le

1. Stanislaw Bross, *Gilles de Rome et son traité du « De ecclesiastica potestate »*. Paris, Beauchêne, 1930, in-8°, 85 p. ; prix : 15 fr.

2. Nicolas Jung, *Un franciscain théologien du pouvoir pontifical au XIV^e siècle, Alvaro Pelayo*. Paris, Vrin, 1931, in-8°, 243 p. ; prix : 25 fr. (*L'Eglise et l'Etat au Moyen Age*.)

témoin et le censeur un peu déclamatoire des abus ecclésiastiques et des défaillances morales de son temps. Il n'a guère étudié que le théologien, et avant tout — là est sa grande préoccupation — le théologien de l'Eglise et du pouvoir pontifical. Or, sur ce point, en dépit de beaucoup de remarques de détail intéressantes, sa thèse fondamentale nous paraît tout à fait contestable. Les citations très abondantes qu'il a la bonne habitude de faire in *extenso*, pour la plus grande commodité de son lecteur, contredisent souvent son texte. Tout en reconnaissant que, pour Alvaro, le pouvoir spirituel est la source du pouvoir temporel, que l'empereur et, à plus forte raison, les rois et les princes, reçoivent leur souveraineté de l'Eglise, il prétend, pour lui en faire un mérite, qu'il « spiritualise » cette notion ; spiritualisation qui consiste, nous semble-t-il, à admettre qu'il est expédient, et plus digne de l'Eglise, au lieu d'exercer elle-même le pouvoir temporel, d'en faire aux princes laïques délégation expresse ou tacite. Il croit y voir la preuve que, contrairement à l'opinion générale, Alvaro ne doit pas être rangé parmi les « curialistes » les plus extrêmes. Mais qui donc, au Moyen Age, a été plus loin ? Les partisans les plus convaincus de la suprématie du spirituel sur le temporel ont bien été obligés de compter avec le fait que la chrétienté était divisée en états régis par des souverains qu'il était impossible de déposséder, et ils ont pris le même biais qu'Alvaro. Cela ne prouve pas que celui-ci n'ait pas enseigné la doctrine du pouvoir « direct », et encore moins que cette doctrine n'ait pas été courante vers la fin du Moyen Age. Qu'il y ait chez Alvaro des obscurités, des contradictions peut-être — par exemple dans la question de l'infailibilité du pape — soit ! nous craignons surtout qu'il n'y ait chez M. Jung, avec un inconscient souci apologétique de minimiser les théories trop tranchées, une assez grande imprécision de langage, une négligence d'expression qui est une forme de la crise du français. Comment, sans voir qu'il se contredit, peut-il écrire, p. 216 : Alvaro « admettait le droit naturel de l'Empire et du pouvoir temporel, mais d'une manière assez timorée et obscure » ; et, p. 221 : « Malgré l'affirmation catégorique du droit naturel... » Et encore, p. 70 : « Chez les canonistes..., un double courant d'opinions se dessine assez nettement : le courant modéré et le courant extrémiste. Pour la première école..., le pape possède un droit de haute juridiction sur le temporel, mais il reste la vraie source de l'autorité séculière... » Pour les extrémistes, « l'Eglise est l'auteur nécessaire du pouvoir des empereurs et le pouvoir séculier n'est plus qu'une émanation et même une autre manière d'être du pouvoir religieux ». Quelle différence voit-il donc entre les deux idées ? — P. 28, il déclare qu'Alvaro, dans la querelle de la pauvreté, si brûlante à l'époque, est resté « attaché à la doctrine de Pérouse », c'est-à-dire à la thèse qu'avait affirmée, contre Jean XXII, le chapitre général des Franciscains réuni à Pérouse en 1322. Alors, comment peut-il dire qu'il ne vaut même pas la peine de discuter l'affirmation de Scholz, que dans la question de la pauvreté Alvaro n'avait pas du tout soutenu les idées qu'avait approuvées

Jean X
encore
verain
qu'Alv
selon N
Saint-S
d'eux
aurait
théorie
bien n
il s'ex
enseig
A p
nique
pontifi
fait d
Mlle P
elle-m
genre
de di
ou le
réserv
fait
tait
régul
qui,
libre
qui
con
sou
de
fem
ce
pré
pit
le
lin
co
se
ch

Jean XXII? — Dans la controverse relative à la vision béatifique, dit-il encore, p. 28, Alvaro « manifeste un attachement sincère et parfait au souverain pontife ». Soit ; mais c'est en donner une preuve singulière que de dire qu'Alvaro n'a jamais sur ce point enseigné l'erreur de Jean XXII. — P. 185, selon M. Jung, Alvaro enseigne qu'une coutume ancienne, tolérée par le Saint-Siège, si deux rois des Romains sont élus en discorde, permet à chacun d'eux d'administrer l'Empire jusqu'à ce que le pape se soit prononcé. Il aurait été bon de noter que Jean XXII a appliqué à Louis de Bavière la théorie exactement contraire. — M. Jung ne nous paraît pas avoir une idée bien nette du développement de la théorie pontificale, quand, p. 68, 69, 78, il s'exprime comme si Grégoire VII, Innocent III, Jean XXII, avaient tous enseigné la même doctrine¹.

A partir du moment où eurent été constituées, d'une part, la théorie canonique des empêchements de mariage, d'autre part, celle du droit de dispense pontificale, il peut être intéressant de se demander quel usage chaque pape a fait de la seconde pour atténuer les effets de la première. C'est ce que M^{lle} Esch² a essayé de faire pour Jean XXII. Mais, comme elle le remarque elle-même, une circonstance rend un peu décevantes les recherches de ce genre : nous ne sommes nullement sûrs de connaître toutes les concessions de dispenses et nous ne connaissons que très exceptionnellement les refus, ou leurs motifs ; en sorte que toute vraie statistique est impossible. Sous cette réserve, il semble qu'on peut dire que Jean XXII était enclin à être large en fait de dispenses, sauf quand la politique l'engageait à les refuser. Il existait naturellement deux sortes de dispenses : celles qui venaient, après coup, régulariser un mariage contracté par ignorance de l'empêchement, et celles qui, d'avance, levaient l'empêchement³. Moralement, le pape était bien plus libre de refuser ces dernières, et c'est là surtout que jouait la politique. Ce qui donne du piquant à quelques-unes des lettres de Jean XXII, ce sont les conseils très circonstanciés, très intimes, qu'il ne craint pas de donner aux souverains sur leurs projets matrimoniaux. « Faites attention au caractère de celle que vous voulez épouser ; tenez à la beauté, pas trop ; choisissez une femme de bonne santé qui vous donne des enfants robustes » ; il insiste sur ce dernier point, et les eugénistes sont en droit de le réclamer comme un précurseur. En somme, étude qui vaut par beaucoup de détails intéressants plus que par les conclusions d'ensemble, forcément un peu incertaines⁴.

1. Nous croyons bien faire de signaler un excellent compte-rendu du livre de M. Jung par P. Lecler (*Recherches de science religieuse*, déc. 1931, p. 582).

2. Dr Anneliese Esch, *Die Ehedispense Johanns XXII. und ihre Beziehung zur Politik*. Berlin, Ebering, 1929, in-8°, 71 p. ; prix : 3 mk. 50. (*Historische Studien*, fasc. 183.)

3. Naturellement, la proportion plus ou moins forte des unes ou des autres dépendait beaucoup moins de la volonté du pape, comme paraît le croire M^{lle} Esch, que des supplices qu'on se trouvait lui adresser. D'une façon générale, un des défauts du travail de M^{lle} Esch est de chercher, dans la conduite de Jean XXII, plus de méthode qu'il ne pouvait y en avoir.

4. M^{lle} Esch manque parfois un peu de rigueur juridique. Témoin (p. 21, n. 56) l'histoire

Nous avons à signaler plusieurs publications relatives à sainte Catherine de Sienne. D'abord celle qu'on doit à Miss CURTAYNE¹. Imperceptiblement romancée — l'auteur tient à camper ses personnages, au physique et au moral, d'une façon très vivante — gâtée par des rapprochements bizarres — est-ce vraiment la peine d'expliquer que Catherine et sa *famiglia* ne ressemblaient pas à M^{me} Récamier et à son salon? — cette vie, se lit sans ennui, mais n'apporte rien de nouveau et se meut tout à fait dans le cadre traditionnel. Dans le corps de l'ouvrage, l'auteur s'est interdit toute note et toute discussion critique. Un appendice, qui comprend une note de l'auteur elle-même et la reproduction de deux conférences du P. Taurisano, discute les vues exprimées par M. Fawtier dans son premier volume²; avec raison, à notre avis, sur plus d'un point, mais sans aborder ce qui est, du point de vue historique, la question fondamentale : quelle a été la vraie portée de l'activité politico-religieuse de la sainte?

M. VALLI³ nous donne, d'abord, le premier fascicule (extrait du *Giornale storico della Letteratura Italiana*), destiné à être continué, d'une *Rassegna Cateriniana*, compte-rendu très soigné et très précis de tous les travaux parus sur sainte Catherine depuis le premier volume de M. Fawtier jusqu'en 1928; ensuite une étude sur l'enfance de la sainte. Il y discute les témoignages que nous possédons sur cette période de sa vie et s'efforce en particulier de déterminer avec autant de précision qu'il est possible les sources de Raymond de Capoue. A propos de ce dernier, qui en a donné quelques fâcheux exemples, il analyse certains thèmes et procédés de l'hagiographie médiévale, ainsi que les interminables spéculations sur les noms propres et leur signification quasi prophétique. Sur la date de la naissance de Catherine, il s'en tient à l'assertion de Raymond : 1347, et écarte la thèse de M. Fawtier. Au sujet des pratiques de piété et de pénitence de la petite sainte, il donne de curieux détails sur la vie religieuse du *Trecento*, et particulièrement à Sienne.

Mais l'ouvrage capital est le second volume de M. FAWTIER⁴. A propos du premier, j'avais cru devoir faire quelques réserves sur plusieurs des con-

de la jeune fille mariée, si l'on peut dire, avant l'âge de deux ans, bien entendu sans consommation, et qui, devenue nubile, ne veut pas entendre parler de son mari. Le pape l'autorise à contracter une autre union. C'est beaucoup moins d'une dispense qu'il s'agit ici que d'une déclaration de nullité de mariage pour défaut d'âge, de consentement, de consommation.

1. Alice CURTAYNE, *Saint Catherine of Siena*. Londres, Sheen et Ward, 1929, in-12, xv-268 p.; prix : 7 sh. 6.

2. Vol. XCVII, 1931, p. 318-340.

3. Francesco VALLI, *L'Infanzia e la puerizia di Santa Caterina da Siena, esame critico delle fonti*. Sienne, Istituto di Studi Cateriniani, 1931, in-8°, 86 p. (*Biblioteca di Studi Cateriniani*, I.)

4. Robert FAWTIER, *Sainte Catherine de Sienne, essai de critique des sources*. Paris, E. de Boccard, 1930, in-8°, VIII-377 p., 8 pl. (*Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*, 135.)

clusions de l'auteur et sur ses méthodes un peu trop mécaniques de critique : je n'en suis que plus heureux de me trouver pour le second à peu près complètement d'accord avec lui. Ce volume est consacré aux œuvres de la sainte, c'est-à-dire d'abord et avant tout à ses lettres. M. Fawtier prouve que, contrairement à la légende qu'a propagée Caffarini, elle ne sut jamais écrire. De ce qu'on peut appeler des originaux, c'est-à-dire des lettres écrites sous sa dictée par ses secrétaires, nous n'avons qu'un nombre infime. Sa correspondance nous a été conservée, dans une assez faible mesure, dans les recueils que ses disciples ont constitués après sa mort. M. Fawtier démontre — était-ce bien utile? Il sourit tout le premier d'employer ces mots — que Catherine n'avait pas de chancellerie, qu'il n'existait pas pour ses lettres d'enregistrement organisé, qu'on ne peut parler de diplomatie catherinienne. Il nous paraît écarter un peu trop complètement l'hypothèse — ce n'est qu'une hypothèse — que les secrétaires aient pris au fur et à mesure copie des lettres qui leur paraissaient particulièrement importantes. De ce que, très certainement, ils ont peu conservé, il ne s'ensuit pas qu'ils n'aient rien conservé. Dans l'ensemble, ils ont reconstitué des recueils en s'adressant aux destinataires. M. Fawtier détermine, dans la mesure du possible, l'origine, la composition, les rapports respectifs de ces diverses collections posthumes ; tâche minutieuse, dont il paraît s'être bien acquitté. Le problème essentiel est celui-ci : que valent les lettres, telles que nous les possédons? La comparaison avec les rares originaux, quand elle est possible, prouve que les compilateurs des collections en ont pris très à leur aise avec le texte, supprimant beaucoup ; mais ces suppressions « portent sur les données précises contenues dans les lettres, jamais sur les enseignements mystiques qui forment une partie obligatoire de la correspondance ». Ils ont agi en gens dont le but était l'édification des fidèles et rien d'autre chose. C'est très fâcheux pour l'histoire. S'ensuit-il que les lettres doivent être regardées comme suspectes et donc sans valeur? M. Fawtier les a soumises une par une à la critique, en s'efforçant notamment de les dater. Il est arrivé à la conclusion, qui nous paraît tout à fait sage, que, dans l'ensemble, il n'y a pas lieu de soupçonner des faux, que la correspondance est substantiellement authentique, et que, si elle est malheureusement très loin de nous apprendre ce que nous aurions appris les lettres complètes, elle reste un document très précieux pour la connaissance de Catherine elle-même, de ses idées et de son âme. Il n'a fait que de très rares exceptions ; ainsi pour le post-scriptum de la lettre 90, où est contée la légende de l'écriture apprise miraculeusement — ici il est difficile de ne pas lui donner raison — et pour la lettre relative à l'exécution de Toldo. Ici, j'avoue ne pas comprendre pourquoi il ne veut absolument pas admettre que ce pauvre diable, que nous savons avoir été condamné à mort, soit décédé des suites ordinaires de sentences de ce genre, uniquement parce qu'aucun texte ne mentionne sa mort : n'est-ce pas vraiment abuser de l'argument du silence? — Il me semble que M. Fawtier exagère, p. 335, l'oppo-

sition qu'il croit découvrir entre la sainte que décrivent les hagiographes et celle qui se peint elle-même dans les documents émanés d'elle : entre la *Légende Majeure* et les lettres, je vois surtout la différence des genres : une biographie « construit » toujours un personnage. — Évidemment, en acceptant comme authentiques les lettres de la sainte, M. Fawtier modifie implicitement quelques-unes des conclusions de son premier volume. Il devient incontestable que Catherine a bien engagé Grégoire XI à rentrer à Rome, comme le dit Raymond de Capoue (ce qui ne veut nullement dire qu'elle ait joué le rôle décisif) ; incontestable aussi qu'elle a bien reçu une mission, très vague d'ailleurs, de la part des Florentins. Si M. Fawtier écrivait un troisième volume, peut-être en viendrait-il à reconnaître que les erreurs, relevées par lui dans Raymond de Capoue, ne dépassent pas ce qui est inévitable dans les conditions où écrivait celui-ci, et que les exagérations certaines sur le rôle politique de la sainte, qu'il a parfaitement raison de critiquer, sont beaucoup moins le fait de la *Légende* que des historiens modernes. Quant au *Dialogue*, dont l'authenticité est certaine, il en attribue la rédaction à une période assez longue (fin 1377-octobre 1378).

Par histoire interne du Grand Schisme d'Occident — c'est le titre de son livre — M. JORDAN¹ entend l'étude des théories successives imaginées, au cours du grand conflit, à l'appui des solutions pratiques que l'on cherchait à faire prévaloir. Après la voie de fait, ou tout en continuant d'y recourir, on a essayé de la voie de cession, de la voie de soustraction d'obédience — une variante, à certains égards, de la voie de cession : il s'agissait de contraindre les papes rivaux à l'abdication — et enfin on est revenu à la voie du concile, qui, dès le début de la crise, avait été préconisée par Henri de Langenstein et Conrad de Gelnhausen. M. Jordan a d'intéressantes remarques. Il a bien montré le rôle qu'a joué l'idée « d'épikie » — de force majeure, en somme — par laquelle on a justifié bien des audaces. Il fait aussi très bien ressortir comment l'idée de réforme de l'Église est très vite apparue à tout le monde comme le moyen à la fois et la conséquence de la fin du schisme. Il remarque assez finement comment la décadence de la papauté a rendu un certain prestige, non seulement à Sigismond personnellement, à raison des services rendus par lui, mais à l'autorité impériale comme telle : en France même, où l'on était pourtant chatouilleux sur ce chapitre, on semble un peu plus enclin à reconnaître de nouveau à l'empereur son vieux rôle d'avoué de l'Église. Dans ses derniers chapitres, enfin, M. Jordan, recherchant les sources des idées qu'il a analysées, fait des rapprochements intéressants entre les publicistes contemporains du Schisme, d'une part, et Marsile de Padoue et Guillaume d'Occam, d'autre part. Dans l'ensemble, cependant, son livre, sans être négligeable, n'est qu'une esquisse, intelligente, mais un peu superficielle. Sa do-

1. G. J. JORDAN, *The inner history of the great Schisme, a problem of Church Unity*. Londres, Williams et Norgate, 1930, in-12, 216 p. ; prix : 7 s. 6.

cumentation est tout à fait insuffisante. Il connaît l'ouvrage de Valois, mais ne l'utilise à peu près pas. C'est pourquoi le récit qu'il fait de la soustraction d'obédience de 1398 est tout à fait vague. Il croit encore que la soustraction fut votée par 247 voix sur 300, alors que M. Valois a surabondamment prouvé que le vote avait été cyniquement truqué. Il ignore des publications comme celles de Blimetzrieder, de Haller, de Finke (!), qui, bien entendu, lui auraient été fort utiles. Il lui arrive de trahir l'insuffisance de ses connaissances générales : p. 45, il définit ainsi le *Corpus Juris Canonici* : il comprenait le *Décret* de Gratien, avec les décisions des papes plus récents, le *Sexte*, les *Fausse Décrétales* d'Isidore et les *Clémentines*. — Nous ne le suivrons pas dans les réflexions, bien vagues, d'ailleurs, et bien sybillines, que lui inspire, au sujet du problème actuel de l'union des Églises, l'exemple du Grand Schisme.

M. William Cabell GREET¹ a publié pour la première fois, d'après le manuscrit unique du xve siècle (on l'a cru autographe, M. Greet en doute), longtemps soustrait aux savants dans des collections privées, et passé en 1911 dans la bibliothèque Pierpont Morgan à New-York, le plus ancien et l'un des principaux ouvrages de Reginald Pecock, *La règle de la religion chrétienne*. La publication a été faite avec le souci de reproduire le manuscrit d'aussi près que possible, y compris ses particularités orthographiques. L'introduction caractérise très brièvement la théologie éclectique et peu cohérente de l'auteur. Par ailleurs, Pecock manque de talent ; sa méthode d'exposition est pédante et lourde ; son style, d'après M. Greet, n'a guère exercé d'influence sur le développement de la langue. Il intéresse tout de même par la précision et l'esprit pratique de ses conseils moraux et l'originalité de quelques-unes de ses vues ; ainsi l'insistance avec laquelle Pecock revendique le droit de traiter les questions de théologie morale en langue vulgaire.

E. JORDAN.

1. William Cabell GREET, *The Reule of Crysten Religioun*, par Reginald Pecock. Londres, Humphrey Milford, Oxford University Press, 1927, in-8°, xxxii-539 p. et une pl. ; prix : 35 sh. (Publications de l'*Early English Text Society*, 171.)

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

- I. — Joseph VOGT. *Römische Geschichte*. 1^{re} partie : *Die römische Republik*. Fribourg en Brisgau, 1932. 343 pages.
- II. — Julien WOLF. *Römische Geschichte*. 2^e partie : *Die römische Kaiserzeit*. Ibid., 1932. VIII-286 pages.
- III. — Vasilii SINAISKI. *Chronologie et historiographie de Rome dans leurs rapports mutuels*. Riga, 1929.

I. — Bien que les deux volumes de MM. Vogt et Wolf ne soient pas dus au même auteur, ne représentent pas l'œuvre d'une seule et même pensée, leur groupe n'en forme pas moins un tout homogène et continu. Ils appartiennent à une collection intitulée *Geschichte der führenden Völker*, qui embrasse les nations organisées de tous les continents et les civilisations de toutes les époques. Dans l'un et l'autre ouvrage, les destinées de Rome sont étudiées, non pas seulement au point de vue strictement romain ou antique, mais aussi dans la répercussion qu'elles ont pu avoir sur l'histoire générale et sur l'avenir des peuples. Dans l'un et l'autre, la présentation, pour ainsi dire, est identique ; aucune note, aucune référence n'accompagnent le texte ; la bibliographie est rejetée tout à fait à la fin de chaque volume. Cette nouvelle *Histoire romaine* ne s'adresse pas moins à l'élite intellectuelle en général qu'aux érudits et aux spécialistes de l'antiquité latine.

Dans le premier volume, M. Joseph Vogt a condensé en moins de 350 pages l'histoire de Rome et du monde romain jusqu'à l'organisation du principat. Il y distingue surtout trois grandes périodes, déterminées par les progrès successifs de la puissance romaine : la conquête de l'Italie ; l'hégémonie de Rome dans la Méditerranée ; la maîtrise de Rome sur le monde antique. Le livre est divisé, après deux chapitres d'introduction sur les conditions géographiques de l'histoire de Rome et sur la préhistoire italique et romaine, en trois grandes parties, qui correspondent aux trois principales périodes précitées. On peut se demander s'il était indispensable de séparer aussi nettement la domination de Rome sur le monde méditerranéen de sa maîtrise sur le monde antique ; lorsque Rome a imposé son hégémonie dans toute la Méditerranée, il reste bien peu de régions du monde antique où son autorité soit méconnue.

Dans le récit des faits, M. J. Vogt néglige volontairement les détails. Il insiste de préférence sur les vues générales. Il note avec précision l'influence que l'expansion de la puissance romaine, aux divers moments de son évolution, a exercée sur l'organisation même et le caractère de la cité. Les limites matérielles, dans lesquelles il s'était renfermé, expliquent peut-être, sans toutefois la justifier complètement à nos yeux, la brièveté quelque peu sommaire de certains développements, par exemple du tableau de la crise intellectuelle et morale qui transforma Rome après

la conquête de la Grèce et ses premiers contacts avec l'Orient, ou encore de l'exposé des réformes et de la tentative politique de Sylla. D'autre part, nous ne saurions souscrire à cette opinion de M. J. Vogt : « Il est inexact de caractériser les tendances de la politique romaine en Italie par la formule *Divide et impera*, dont le sens et l'expression sont *unrömisch*. » Nous pensons, au contraire, que la différence des traitements infligés et des conditions faites aux diverses cités italiennes, différence voulue par le Sénat romain, fut une des causes de la solidité de la puissance romaine dans la péninsule. Quoi qu'il en soit de ces réserves, d'ailleurs peu graves, l'ouvrage de M. J. Vogt se lit avec aisance ; il donne une idée exacte et large de la République romaine, des péripéties qu'elle a traversées, des vicissitudes au milieu desquelles, sous l'action de ses progrès mêmes, elle s'est acheminée de plus en plus vers le pouvoir personnel, qu'on l'appelle principat ou monarchie.

Dans la bibliographie finale, nous avons le regret de constater de nombreuses et graves lacunes, qui portent principalement sur des ouvrages français : parmi les histoires générales, celle de V. Duruy n'est pas mentionnée ; parmi les ouvrages qui traitent des institutions romaines, le *Manuel* de Bouché-Leclercq est omis ; pour la préhistoire italique et romaine, ni A. Grenier ni J. Martha ne sont cités ; l'ouvrage de Ch. Huelsen, *Forum und Palatin*, est indiqué, mais non le volume classique de Thédénat sur le Forum. Maints articles de la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa sont recommandés ; mais, bien que le *Dictionnaire* de Daremberg et Saglio soit classé au nombre des encyclopédies utiles, il n'est renvoyé à aucun des grands articles qu'il contient sur les antiquités romaines. Nulle part il n'est fait état de la *Littérature romaine* de R. Pichon. Seul le *Guide à Pompei* de A. Mau-A. Ippel figure dans la bibliographie ; ici, comme pour le Forum romain, l'œuvre de Thédénat semble tout à fait ignorée. Notons, enfin, que le beau livre de F. Cumont sur *Les religions orientales dans le paganisme romain* est présenté sous un titre allemand, sans qu'il soit indiqué que c'est une traduction, et comme si ce livre avait été d'abord écrit en allemand. Nous voulons espérer que de telles omissions sont involontaires. Sinon, nous pourrions mettre en doute la largeur d'esprit et même la bonne foi soit de l'auteur, soit des éditeurs du volume.

II. — Le volume de M. Julien Wolf est divisé, lui aussi, en grandes périodes ; la première comprend tout le Haut-Empire d'Auguste à Dioclétien ; la seconde embrasse tout le IV^e siècle jusqu'à la mort de Théodose ; la troisième s'arrête à 476. Était-il nécessaire de diviser en deux parties le Bas-Empire d'Occident ? L'auteur a fait une place considérable à l'histoire intellectuelle et artistique, à ce qu'il appelle soit *Die geistigen Strömungen*, soit *Die Geistesgeschichte* ; il a ainsi mené de front l'évolution politique du monde romain, glissant du principat d'origine romaine à la monarchie de physionomie orientale, et sa transformation spirituelle et morale aboutissant à la victoire du christianisme. Nous regrettons que la période des Antonins, qui marque l'apogée de l'Empire, ait été, nous semble-t-il, un peu sacrifiée : dans ce volume de 286 pages, elle en occupe à peine vingt-cinq. Il est vrai que les règnes de Nerva et de Trajan sont rattachés, on ne voit pas très bien pourquoi, à la précédente période. Néanmoins, une trentaine de pages pour tous les Antonins paraîtront insuffisantes. Ce qui est dit des réformes de Dioclétien est également bien court et bien sommaire.

M. Julien Wolf affirme que les Germains ont été les héritiers de Rome, qu'ils ont fait revivre au Moyen Âge la notion de l'Empire romain dans le Saint-Empire romain

germanique. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus ; mais la discussion de cette idée dépasserait trop les dimensions d'un simple compte-rendu. Du moins, nous pouvons dire ici en quelques mots que, pour nous, le véritable héritage de Rome et de la civilisation gréco-romaine a passé, dans les temps modernes comme au Moyen Âge, beaucoup moins aux nations germaniques qu'aux peuples latins. C'est en Italie, en France, en Espagne qu'il faut le chercher et non dans l'Europe centrale.

La bibliographie du volume de M. Julien Wolf est aussi incomplète, et avec le même caractère, que celle du volume de M. Joseph Vogt. L'œuvre de V. Duruy n'y est pas citée ; les monographies impériales de C. de La Berge (Trajan), de Lacour-Gayet (Antonin le Pieux), de C. Clayton Dove (Marc-Aurèle), de J. Maurice et de Pignaniol (Constantin) y sont ignorées. Nous n'y avons trouvé mention ni de G. Boissier, *La fin du paganisme*, ni de Courbaud, *Le bas-relief romain à représentations historiques*, ni de J. Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, ni des ouvrages devenus classiques de Mgr Duchesne et de Guignebert sur l'histoire des premiers siècles du christianisme. De telles lacunes sont de nature à laisser ignorer les travaux si nombreux et si importants de l'érudition et de la science françaises.

III. — Bien que le travail de M. Sinafski ait été publié depuis plusieurs années, l'intérêt en est toujours très vif, parce que l'auteur s'efforce de résoudre un des problèmes les plus troublants de l'histoire romaine. M. Vasilii Sinafski a entrepris d'étudier *Les origines de l'histoire de Rome et de celle de son droit*. Il s'est heurté, dans la préparation de cet ouvrage, à des difficultés chronologiques, à des imprécisions de dates, à des répétitions, à de véritables parallélismes d'événements. Il a voulu en démêler les causes, et pour atteindre ce but, il les a cherchées dans les caractères mêmes de l'historiographie romaine.

La lecture de ce livre demande beaucoup d'attention, en raison des calculs fréquents que nécessite la solution du problème posé. Néanmoins, les idées générales s'en dégagent avec une netteté suffisante. Les Romains n'ont pas toujours mesuré le temps de la même manière. Ils ont connu l'année lunaire de 10 mois et l'année solaire de 12 mois. Ils ont même connu deux années lunaires différentes, celle de 295 jours (5 mois de 30 jours = 150 jours, 5 mois de 29 jours = 145 jours, au total 295 jours) et celle de 304 jours (6 mois de 30 jours = 180 jours, 4 mois de 31 jours = 124 jours, au total 304 jours). M. Vasilii Sinafski appelle la première l'année naturelle, la seconde l'année civile ; celle-ci serait une construction artificielle, relativement récente, datant de l'époque où l'année romaine, devenue solaire, comptait des mois de 31 jours et des mois de 30 jours. L'adoption tardive de l'année lunaire de 304 jours a eu pour conséquences ce que M. Vasilii Sinafski appelle des déplacements chronologiques, c'est-à-dire l'attribution aux mêmes événements de dates différentes. De même, quand on a voulu établir le rapport des années lunaires et des années solaires, les chiffres obtenus ont été différents, suivant que l'on envisageait l'année lunaire de 295 jours ou l'année lunaire de 304 jours. M. Vasilii Sinafski donne ici comme exemple la divergence des dates assignées à la fondation de Rome par Varron, d'une part, par Cincius Alimentus, d'autre part, 754 av. J.-C. (Varron), 729 av. J.-C. (Cincius Alimentus). Cette divergence, en apparence considérable, s'explique par ce fait que le calcul de Varron est basé sur des années lunaires de 304 jours et celui de Cincius Alimentus sur des années lunaires de 295 jours. Le même nombre d'années lunaires de 295 jours donne évidemment moins d'années solaires que ce même nombre d'années lunaires de 304 jours. C'est également à

l'existence de ces deux années lunaires que notre auteur attribue les variations dans la durée du *saeculum* romain.

La répétition dans l'annalistique romaine d'événements tout à fait analogues et qui se correspondent à des intervalles soit de sept ans, soit de quinze à seize ans, soit même à des intervalles plus grands, est expliquée également par la coexistence : α) de deux chronologies lunaires ; β) de ces chronologies lunaires et de la chronologie solaire. M. Vasilii Sinaïski cite à cet égard les trois *leges Valeriae de provocatione* ; la *lex Valeria Horatia* de 305 et la *lex Hortensia* de 467 sur les *plebiscita* ; les deux épisodes de Lucrèce et de Virginie ; l'histoire de Tarquin le Superbe et celle d'Appius le Censeur. Il applique sa méthode à la chronologie de la période royale.

« L'historiographie romaine est bien compliquée », écrit M. Vasilii Sinaïski, « mais elle n'est pas fautive dans ses fondements. C'est l'existence de deux manières de compter par ans lunaires et par ans solaires, les tentatives de faire concorder les siècles solaires (de 80, 100 et 110 ans) avec les siècles lunaires (de 100 ans) et, enfin, les manières différentes de compter le nombre d'ans du 1^{er} siècle qui sont les causes principales de la complexité de l'historiographie romaine... » Et plus loin : « Je me suis efforcé non pas de détruire la tradition romaine, mais de la purifier et de l'affermir. J'ai conservé les faits principaux de l'histoire romaine. »

En admettant que la méthode appliquée et les résultats présentés par M. Vasilii Sinaïski n'emportent pas toujours la conviction, il n'y en a pas moins là une tentative intéressante pour jeter un peu de lumière sur les énigmes que l'on rencontre assez souvent dans l'histoire des premiers siècles de Rome.

J. TOUTAIN.

I. — G. P. BAKER. *Sulla the Fortunate : the great Dictator*. Londres, Murray.

II. — T. Rice HOLMES. *The architect of the Roman Empire*. T. I : 44-27 B. C. Oxford, Clarendon Press (Humphrey Milford), 1928. xvi-285 pages. — T. II : 27 B. C.-14 A. D. Ibid., 1931. xi-192 pages.

III. — Frank BURT MARSH. *The reign of Tiberius*. Ibid., 1931. vi-335 pages.

IV. — C. Clayton DOVE. *Marcus Aurelius Antoninus : his life and times*. Londres, Watts et Cie. ix-286 pages.

I. — Le livre de M. Baker est moins une biographie de Sylla, une étude approfondie du personnage, qu'un exposé des faits les plus importants de l'histoire de Rome au temps de Sylla. Les premiers chapitres en sont consacrés surtout à un tableau du monde romain avant Sylla et au moment où il entre en scène. Les victoires et les succès politiques de Marius, la lutte entre les deux rivaux, les péripéties orientales, l'action de Sylla en Grèce et contre Mithridate, son retour en Italie, son triomphe et sa dictature, enfin sa mort et la disparition de son œuvre : ces divers sujets forment la matière principale de l'ouvrage. On peut regretter que l'auteur n'ait pas donné plus d'ampleur et d'importance aux réformes exécutées par Sylla dans l'organisation même de la cité romaine : quatre ou cinq pages sont vraiment insuffisantes pour donner une idée exacte des mesures prises par le dictateur en ce qui concerne le Sénat, les magistratures, les jurys criminels, etc. M. Baker insiste beaucoup plus sur l'attitude de Pompée envers le dictateur vieillissant, sur l'op-

position qui commençait à se manifester contre le maître de Rome, sur la différence entre l'œuvre de Sylla et celle de César.

Le jugement porté sur Sylla appelle des réserves. En faire le plus grand personnage que Rome ait produit avec César nous paraît excessif ; prétendre qu'il fut un aussi grand soldat, un aussi grand homme d'État que César, même un écrivain aussi remarquable, à en juger par les rares fragments conservés de son autobiographie, ces affirmations, à nos yeux, ne sont nullement justifiées.

Le livre de M. Baker se lit facilement ; il n'exprime ni sur les événements ni sur les hommes des vues très nouvelles ; en outre, aucune référence aux sources soit antiques, soit modernes, ne permet au lecteur de vérifier les affirmations, de contrôler les appréciations de l'auteur.

II. — T. Rice Holmes, à qui l'on doit, sous le titre *The Roman Republic*, un récit de la période de l'histoire romaine qui s'étend de 81 à 44 av. J.-C., c'est-à-dire depuis les années qui précéderent immédiatement l'abdication de Sylla jusqu'au meurtre de César, a poursuivi son œuvre, en deux volumes, jusqu'à la mort d'Auguste. Le titre commun qu'il a donné à ces deux volumes, *The architect of the Roman empire*, pourrait faire croire qu'il a cherché seulement à montrer comment a été fondé le nouveau régime et de quelles idées Octave s'est inspiré en construisant l'édifice impérial. Il n'en est rien. T. Rice Holmes s'est attaché à suivre pas à pas les événements qui se sont déroulés entre les deux dates, initiale et finale, de l'époque étudiée par lui. Il n'a pas cherché, au moins dans le premier de ces deux volumes, à mettre Octave au premier plan du tableau qu'il a tracé, à lui subordonner très nettement les autres personnages dont le rôle a été considérable pendant les dernières années de la République. Antoine, Cicéron, Agrippa, plus tard Drusus et Tibère, y tiennent une place importante. D'autre part, l'ordre chronologique des faits a été observé avec une exactitude et une ténacité dont l'inconvénient est de rompre parfois la continuité du développement : ainsi quelques lignes sur la correspondance échangée entre Auguste et Virgile à propos de l'*Énéide* s'intercalent entre le début de la campagne contre les Cantabres et les Astures, et la soumission de ces deux tribus ; le mariage de Marcellus et de Julie est mentionné entre la fin des événements d'Espagne et l'exposé des mesures prises pour l'organisation de l'Afrique du Nord. Après avoir signalé l'érection d'un autel à la divinité d'Auguste par les Ubien établis sur la rive gauche du Rhin et avant de parler du départ de Tibère pour la Germanie en 7 av. J.-C., T. Rice Holmes se transporte en Orient et fait allusion au passage de l'Évangile selon saint Luc concernant l'enrôlement des habitants des provinces orientales de l'Empire, puis il consacre un paragraphe à la mort d'Horace et à celle de Mécène. Il est permis de se demander si un tel souci de l'ordre chronologique ne nuit pas à l'impression produite et s'il n'eût pas mieux valu grouper d'après un autre plan les grands événements de la période étudiée.

Quoi qu'il en soit, ces deux volumes de T. Rice Holmes se recommandent par la précision et la clarté du récit. La lecture en est aisée. Aucun fait important n'y est omis. Le jugement, toujours sobre et sans parti pris, est solidement étayé. Le caractère monarchique des pouvoirs qu'Auguste s'attribua est bien mis en lumière ; les grands avantages que le gouvernement impérial apporta aux provinces sont indiqués avec justesse et impartialité.

A la fin de chacun de ces deux volumes ont été réunies des notes plus ou moins développées sur diverses questions de détail, dont l'auteur n'a pas cru devoir

aborder l'examen ou la discussion dans le corps de son œuvre. Il a lui-même indiqué les raisons de cette disposition. Son œuvre ne s'adresse pas seulement à des érudits, à des spécialistes de l'histoire romaine. Elle doit atteindre ceux que T. Rice Holmes appelle les *General readers*. Il conseille à ceux-là de lire le texte de l'ouvrage d'un bout à l'autre, sans regarder les notes placées au bas des pages ; la lecture de ces notes pourra être faite ensuite, si les lecteurs en éprouvent le besoin.

III. — M. Marsh s'est déjà fait connaître par un beau livre intitulé *The Founding of the Roman Empire*, dans lequel il a exposé l'œuvre d'Auguste et la constitution du régime impérial. Mais le présent volume n'est pas purement et simplement la suite de ce livre. M. Marsh en donne la raison dans une courte préface : les deux sujets sont nettement distincts et les problèmes posés par les sources mêmes du récit présentent un caractère tout particulier.

C'est précisément par l'étude de ces sources que M. Marsh aborde son sujet. Cette étude, toujours utile, est ici d'autant plus nécessaire que le jugement des historiens modernes sur Tibère est très controversé. Longtemps cet empereur a passé pour un véritable monstre ; puis une réaction s'est produite en sa faveur ; des qualités sérieuses d'homme d'État et d'administrateur lui ont été reconnues ; on a élevé des doutes sur les crimes et les atrocités dont sa mémoire était chargée. Trois historiens antiques surtout ont raconté son règne et tracé son portrait : Tacite, Suétone, Dion Cassius. M. Marsh montre, avec un sens critique fort juste, dans quelle mesure le témoignage de Tacite, le plus important de beaucoup, doit être retenu et utilisé ; il n'en conteste pas la valeur, mais il démontre les raisons psychologiques et historiques qui invitent parfois à le discuter et à l'interpréter.

Aux yeux de M. Marsh, le règne de Tibère est une période de transition entre le principat républicain ou constitutionnel d'Auguste et la monarchie tyrannique d'un Caligula, d'un Néron, d'un Domitien ; à la mort d'Auguste, « une nouvelle époque s'ouvrit dans l'histoire de l'Empire romain ». C'est là, d'après nous, une opinion peut-être excessive. Ce prétendu « principat républicain ou constitutionnel », dont l'organisation est attribuée à Auguste, est en réalité une monarchie ; tous les pouvoirs sont concentrés dans les mains du *princeps* ; la différence entre le gouvernement d'Auguste, celui de Tibère, celui d'un Néron ou d'un Domitien, provient uniquement du caractère des hommes qui exercent l'autorité. Les institutions sont les mêmes ; le monarque seul diffère.

M. Marsh, d'autre part, est de ceux qui n'acceptent pas sans réserve les accusations de cruauté et de luxure portées contre Tibère. « On admet aujourd'hui, en général, qu'il n'était pas le monstre dépeint par Tacite et on rejette les récits de ses ignobles lubricités. » S'il y avait dans son caractère des traits qui n'attiraient pas la sympathie, s'il se montra souvent dissimulé, presque hypocrite, s'il laissa trop souvent la délation faire autour de lui son œuvre malsaine et funeste, ce fut un soldat de valeur, un administrateur attentif et habile ; il s'attacha et il réussit à gouverner les provinces avec humanité et justice.

Les péripéties de ce règne de vingt-trois ans sont exposées par M. Marsh avec beaucoup de clarté et de précision. La politique de l'empereur envers le Sénat et la vieille noblesse romaine, sa politique financière, la surveillance qu'il ne cessa d'exercer sur l'administration provinciale, les graves questions qui se trouvaient posées par la mort de Germanicus, par les ambitions criminelles de Séjan, par la désignation de l'héritier présomptif : tous ces éléments de l'histoire sont examinés, appré-

ciés avec justesse et mesure. Cette étude approfondie d'une époque et d'un homme, tenus longtemps, l'une et l'autre, pour odieux et méprisables, aboutit à cette conclusion, beaucoup moins paradoxale qu'il ne paraît : « Si nous nous représentons Tibère tel qu'il apparaissait au monde entier, exception faite des membres du Sénat et de la populace de Rome, il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de lui refuser sa place parmi les meilleurs et les plus grands empereurs. »

Cette réhabilitation de Tibère n'est point chose nouvelle. Le premier qui l'a tentée, tout au moins un des premiers, ce fut Victor Duruy. Pourquoi M. Marsh n'a-t-il pas mentionné le livre de V. Duruy sur Tibère dans la liste des ouvrages modernes dont il s'est servi? Les érudits et les historiens français sont trop souvent victimes d'oubli de ce genre.

Le volume de M. Marsh se termine par des appendices, au nombre de sept, qui traitent de quelques épisodes du règne de Tibère avec plus de détail qu'il n'a paru possible à l'auteur de le faire dans le texte même. I. Les sources de Tacite; II. La théorie de Kessler (sur les sources auxquelles Tacite a puisé pour raconter la carrière de Germanicus); III. Tacite, Suétone et Dion; IV. Tacite et la terreur Tibérienne; V. La loi de lèse-majesté (ou de trahison) sous Tibère; VI. Les élections sous Tibère; VII. La conspiration de Séjan.

IV. — En écrivant la biographie de Marc-Aurèle et l'histoire de son temps, C. Clayton Dove n'a pas voulu traiter seulement de la politique et de l'activité impériale, militaire et administrative de Marc-Aurèle. C'est de l'homme tout entier qu'il s'est proposé de tracer le portrait. L'enfance et la jeunesse du prince, avant son avènement à l'Empire; sa correspondance avec Fronton; les vicissitudes de sa vie privée; ses doctrines philosophiques et morales tiennent dans l'ouvrage autant de place que les guerres dont il eut à supporter la lourde charge; puis, les difficultés auxquelles il dut faire face dans son gouvernement, le rôle qu'il assumait comme juge et comme législateur. Marc-Aurèle est ici étudié sous tous les aspects de sa physionomie, dans toutes les manifestations de son caractère et de son génie. Rien n'est laissé dans l'ombre des épisodes, plus ou moins discutables et discutés, dont le récit est venu jusqu'à nous et qui peuvent contribuer à nous faire connaître sa psychologie, sa valeur morale, son rôle dans l'histoire de l'Empire au ^{II}^e siècle de l'ère chrétienne.

Au cours de son récit, C. Clayton Dove a rencontré des problèmes dont la solution prête à controverse. Il a abordé l'étude de ces problèmes avec un souci, à la fois très modéré et très ferme, de la critique nécessaire. Qu'il s'agisse de la mort de Lucius Verus, de la prétendue complicité de l'impératrice Faustine avec Avidius Cassius au moment de sa révolte, du martyre de saint Polycarpe ou de celui des chrétiens de Lyon, C. Clayton Dove a examiné sans parti pris les documents antiques; il s'est efforcé d'en déterminer le véritable sens, d'y reconnaître les éléments solides et les parties douteuses. Il ne les accepte pas d'emblée dans toute leur teneur; mais il ne les rejette pas non plus en bloc. Il en élimine les scories, les détails qu'il juge invraisemblables ou d'invention postérieure. Par exemple, il ne conteste pas la réalité des persécutions dont les chrétiens souffrirent soit en Asie Mineure, soit en Gaule; mais il se refuse à admettre comme véridiques tous les traits du tableau qu'Eusèbe et d'autres auteurs en ont tracé d'après la lettre de l'Église de Smyrne à celle de Philomelium ou d'après celle des Églises de Lyon et de Vienne aux Églises de l'Asie proconsulaire et de la Phrygie.

Un des plus curieux chapitres du livre est celui que l'auteur a intitulé : « Marcus in the Talmud ». Là, il tente de débrouiller, si l'on peut ainsi dire, la tradition talmudique d'après laquelle un empereur romain, nommé Antoninus, aurait été en relations d'amitié avec un célèbre rabbin nommé Jehuda, appelé familièrement « Rabbi », et patriarche de Jérusalem. Cet empereur nommé Antoninus est-il Marc-Aurèle? Que faut-il penser d'un prétendu échange de lettres entre lui et le rabbin? C. Clayton Dove conclut qu'il ne faut pas tout nier de cette tradition; sans doute, la réalité historique y a été dénaturée, corrompue; il s'y trouve beaucoup de fictions, mais parmi ces fictions apparaissent peut-être quelques lueurs de vérité.

La conduite de Marc-Aurèle envers les chrétiens est jugée avec une parfaite liberté d'esprit et un sens historique fort aigu. On s'est demandé souvent comment et pourquoi Marc-Aurèle, philosophe aux idées larges et d'une haute moralité, avait persécuté ou laissé persécuter si cruellement les chrétiens. C. Clayton Dove remarque que les chrétiens, en refusant d'honorer la divinité impériale et les autres dieux protecteurs de Rome, sapient, inconsciemment peut-être, mais réellement, l'une des bases essentielles de l'édifice impérial; un empereur, pénétré de ses devoirs envers l'Empire, ne pouvait pas ne pas sévir contre eux. D'ailleurs, ajoute C. Clayton Dove, lorsque le christianisme fut devenu le maître, il se montra aussi rigoureux envers ses adversaires. Mais notre historien dépasse peut-être la mesure, au moins dans les termes, lorsqu'il écrit que Théodose était « la misérable créature de saint Ambroise », lorsqu'il qualifie d'« ignoble » le triomphe de la croix.

Quoi qu'il en soit de ces détails, le livre de C. Clayton Dove se recommande par sa conception même du sujet, par la composition, par la méthode qui s'y trouve appliquée. Depuis l'*Essai sur Marc-Aurèle* de Noël des Vergers, publié en 1860, Marc-Aurèle n'avait pas été l'objet d'un ouvrage aussi complet, aussi bien documenté, aussi approfondi.

J. TOUTAIN.

Ch. GUIGNEBERT. *Jésus. La Renaissance du Livre* (coll. L'Évolution de l'Humanité, n° 29), 1932. In-8°, xvii-692 p. Prix : 45 fr.

Inutile de louer ici le nouveau livre de Ch. Guignebert sur Jésus. Ce livre se recommande par les qualités ordinaires de son auteur : abondance et sûreté de la documentation, développement logique du sujet pris dans toute son ampleur et sous ses différents aspects, lucidité de l'exposition et des discussion critiques, netteté des conclusions. Tout cela est d'un appréciable mérite quand il s'agit de traiter un des thèmes les plus obscurs et les plus délicats qui soient dans l'histoire des religions. Alors que la tradition chrétienne affectait de tout savoir en toute certitude sur le miracle de ses origines, le progrès de la science, au cours des derniers siècles, a consisté — on peut le dire sans paradoxe — à reconnaître de plus en plus clairement l'indigence et le caractère très particulier, non historique ou très peu historique, des renseignements que cette tradition même prétendait garder touchant son propre commencement. Nonobstant certaines apparences, les écrits du Nouveau Testament sont des œuvres de propagande : bien loin d'être une histoire de Jésus, les Évangiles sont, au fond, d'anciens catéchismes de l'initiation chrétienne qui ont

été promus au rang de livres canoniques par la tradition même qui nous les a conservés ; les Actes des apôtres ne sont pas non plus l'histoire, mais la légende sacrée, d'ailleurs extraordinairement incomplète, systématique et apologetique, de l'apostolat chrétien primitif ; les Épîtres ont été rédigées pour l'édification des premières communautés ; pareillement, l'Apocalypse pour ranimer, dans le temps même où elle tendait à fléchir, la foi en la prochaine manifestation glorieuse du Seigneur Jésus. Les idées modernes d'authenticité, d'historicité, d'intégrité documentaire n'ont guère lieu d'être appliquées à ces écrits, si ce n'est pour le contraste, pour constater qu'elles en sont autant dire absentes, en sorte que la genèse du Nouveau Testament se présenterait plutôt comme un audacieux défi jeté par l'antiquité chrétienne à la critique de notre temps. Il ne faut donc pas s'étonner que des esprits quelque peu turbulents, et mal préparés à la discussion d'un cas aussi embrouillé que celui de Jésus, aient cru pouvoir le trancher en niant radicalement l'existence historique du Christ. Cela dispense de rechercher ce que Jésus a pu réellement être. Mais les mythologues, en supprimant ce point de départ, se sont montrés jusqu'à présent incapables d'en suggérer un autre qui fût, je ne dirai pas vraisemblable, mais simplement intelligible pour l'historien averti.

Le nouveau *Jésus* permet de saisir dans l'ensemble et dans le détail l'état de cette grande question. Fruit d'un solide enseignement, il enseigne à tout lecteur intelligent, dans une large Introduction, ce qu'est le problème des origines chrétiennes et ce que sont les sources de la vie de Jésus ; dans une première partie, comment se présentent les questions relatives à la vie de Jésus (existence historique, nom — Jésus le Nazaréen — lieu et date de naissance, famille et circonstances d'origine, enfance et éducation, levée — entendons conditions d'initiation religieuse — caractère et personnalité, vie publique, durée et succès de cette activité) ; dans une seconde partie, comment se présentent les questions relatives à l'enseignement de Jésus (conditions de notre information, formes de l'enseignement, titre ou qualité de celui qui le donne, rapport de cet enseignement avec le judaïsme, son rapport avec l'universalisme et avec l'Église, la représentation du Royaume ou règne de Dieu, son installation, les éléments essentiels de la pensée de Jésus — c'est-à-dire Dieu, la vie morale, les fins dernières — l'originalité de Jésus — c'est-à-dire en quoi son enseignement était nouveau et comment il n'a pas duré) ; dans une troisième partie, comment se présentent les questions relatives à la mort de Jésus et à la foi de Pâques (Jésus à Jérusalem, le dernier repas, circonstances de l'arrestation et du jugement, le supplice, caractère des textes relatifs à la Résurrection, formation et évolution de la foi de Jésus ressuscité en Christ). Conclusion générale : Jésus est le point de départ historique du christianisme, mais c'est la foi de ses disciples qui a créé cette religion. Rien ne peut mieux que cette table des matières donner une juste idée d'un ouvrage aussi riche de contenu. La discussion critique des détails exigerait un volume aussi considérable que celui que nous annonçons. D'un tel examen, l'auteur du présent article voit d'autant moins l'opportunité qu'il s'accorde avec M. Guignebert pour le principal de ses conclusions. Il hésiterait seulement à en ratifier une ou deux, et il en nuancerait volontiers quelques autres.

Prenons, par exemple, le nom de « Jésus le Nazaréen ». Ce semble être la plus ancienne désignation du Christ comme auteur de la secte qui se réclamait de lui. Cependant, M. Guignebert, qui n'est pas d'ordinaire enclin à faire des concessions aux mythologues, serait assez disposé à admettre que le nom de *Jésus* et le surnom

Nazâren (la forme primitive du surnom serait plutôt *Nazoréen*) seraient honorifiques, ayant été donnés après coup au novateur galiléen et ayant fait oublier le nom, sans doute vulgaire et insignifiant, qu'il avait porté durant sa vie. Pour ma part, j'y regarderais à deux fois avant de souscrire à une telle hypothèse, même définie en simple probabilité. Le nom de Jésus était commun en ce temps-là. A vrai dire, ce nom, identique à Hosée, Josué, Isaïe, n'est pas autrement recommandé comme nom du Messie ; il ne marque pas une qualité personnelle de celui qui le porte ; il ne signifie pas Sauveur, mais Iahvé-sauve, tout comme Jean (*Johanan*) signifie Iahvé-est-propice, Zacharie Iahvé-se-souvient, Jonchaz ou Ochozias Iahvé-soutient. Tous ces noms-là sont aussi messianiques à leur façon que Jésus peut l'être ; j'entends que, si le Christ avait originellement porté l'un ou l'autre, rien n'empêchait ses fidèles de le lui conserver, en y découvrant après coup une allusion à sa fonction providentielle, comme on a fait pour le nom de Jésus. Par lui-même, le nom de Jésus ne signifie pas la dignité messianique de celui à qui il fut d'abord attribué. Les noms de Messie (Christ) et de Seigneur ont été accolés au nom de Jésus pour marquer cette dignité, celui de Christ ayant d'ailleurs passé en nom propre chez les hellénochrétiens, pour qui l'onction messianique de Jésus n'avait plus guère de sens. Dans le passage de *Philippiens*, II, 9-10, que Guignebert a commenté (p. 77), il est permis de contester que le « nom au-dessus de tout nom », que Dieu a conféré au Christ en récompense de son abaissement et de sa soumission jusqu'à la mort, soit le nom de Jésus, qui ainsi n'appartiendrait qu'au Christ glorieux ; ce nom d'homme est plutôt celui du serviteur obéissant, et le nom au-dessus de tout nom serait le nom de Seigneur, qui culmine dans la strophe de l'exaltation comme celui dont tous les êtres créés du monde céleste, du monde terrestre et du monde souterrain, humblement prosternés, doivent saluer le serviteur glorifié, « proclamant que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire du Père ». Le nom au-dessus de tout nom est le nom de Seigneur, nom de culte du Dieu unique, Iahvé, dit Adonai (Seigneur) dans la lecture officielle de la Bible. La valeur magique du nom de Jésus ne paraît pas visée directement en cet endroit, qui est de la plus haute spéculation christologique. On peut voir sur ce texte le beau commentaire de Lohmeyer et son étude spéciale *Kyrios Jesus* (1928). Quant au surnom de Nazaréen, il semblerait plutôt qu'il n'était pas originellement laudatif et qu'il a paru bientôt embarrassant, puisqu'on l'a exorcisé de deux manières, d'abord en l'interprétant comme s'il voulait dire : « de Nazareth » ; et puis en le laissant tomber tout à fait dans la tradition hellénochrétienne. Le sens de « voué », « consacré », que l'on tire de la correspondance avec l'hébreu *nazir*, est fondé sur une assonance que contredit la forme du nom dans la tradition orientale (*notsri*, *netsoraia*). Nazoréen est le nom sémitique des chrétiens. C'est aussi un nom des Mandéens ; mais ceux-ci sont fort capables de l'avoir emprunté, et il serait sans doute imprudent de supposer qu'ils le tiennent de Jean-Baptiste. Mais la secte chrétienne, qui doit le baptême à Jean, pourrait aussi bien lui devoir son premier nom de secte, Jésus d'abord lui ayant dû son surnom de Nazaréen. Dans l'occurrence, le mot de secte n'est pas à prendre en rigueur, vu que ni les disciples de Jean ni ceux de Jésus ne se sont organisés en sectes distinctes aussitôt après la mort de leurs maîtres respectifs ; mais ils étaient caractérisés par une observance commune, l'observance baptismale, et le sens le plus probable du mot *nazoréen* paraît bien être celui d'observant. On dira que l'origine du baptême est une question des plus obscures. Mais il y a du moins un point qui est clair : le baptême de Jésus par Jean est le mythe d'institution du bap-

tème chrétien ; et de ce mythe il résulte que le baptême chrétien c'est le baptême de Jean, plus le don de l'Esprit. L'addition de l'Esprit ne sera venue qu'après coup, n'ayant été sentie et formulée que dans la secte chrétienne déjà organisée. L'Évangile même (*Marc*, XI, 27-36) n'insinue-t-il pas, sans réserve aucune, que le baptême de Jean venait de Dieu ? En l'état des témoignages, il me paraît quelque peu téméraire d'admettre hypothétiquement que Jésus, dans la courte durée de sa prédication, aurait répudié en principe le rite baptismal, et que peut-être même il n'avait pas reçu le baptême de Jean.

Jésus s'est-il cru et avoué Messie ? Guignebert n'hésite pas à le nier. J'estime avec lui que, dans la conception première de la foi chrétienne, Jésus a été sacré Messie par la résurrection. C'est le Ressuscité qui fut salué Christ et qui ensuite est devenu Seigneur. La confession de Pierre, à Césarée de Philippe, est une anticipation, voire une transposition, comme aussi la Transfiguration, qui s'y rattache plus ou moins dans la tradition synoptique. Est-ce à dire pourtant que Jésus ait été seulement le prophète du Royaume, et en un sens si bien déterminé que sa personnalité dût s'effacer dans le grand avènement ? Assurément, la Résurrection, qui a changé les conditions du Royaume, a modifié de même la condition du prophète en le déclarant formellement Christ. Mais n'est-ce pas que la notion du Royaume était assez flottante, aussi celle du Messie, et que Jésus, comme prophète du Royaume, a pris un ascendant, une maîtrise qui faisaient de lui une sorte de Messie présomptif, mettons un candidat à la fonction messianique, sans que nous soyons en mesure de déterminer jusqu'à quel point lui et ses disciples en avaient le pressentiment ? La vie et la mort de Jésus ont préparé la cristallisation qui s'est ultérieurement faite sur lui des idées plus ou moins informes et incohérentes qui avaient cours avant lui dans le judaïsme touchant le Royaume et touchant le Messie. La pensée religieuse s'alimente de symboles, d'équivalences, de ce que la raison critique appellerait volontiers des contresens, quand il s'agit de magnifier son objet. C'est que la foi ne suit pas les règles d'une raison sévèrement instruite ; elle procède par intuitions spontanées, non par déductions rigoureuses. Dans le cas donné, il apparaît que la manifestation de Jésus eut un caractère assez *messianique*, entendons assez ouvertement juif et antiromain, pour procurer sa mort ; il était dans la logique spéciale de la foi que cette mort même achevât de le consacrer Messie, puisque c'est cela qui est arrivé. L'Apocalypse nous montre ce qu'a été le Christ des premiers temps : Roi éternel, mais encore judaïsant et nullement romain.

Que si nous passons maintenant à la conclusion générale du livre, bien que Jésus ne soit pas, au sens strict des mots, le fondateur du christianisme, puisqu'il n'a pas institué son propre culte ni l'Église chrétienne et qu'il annonçait l'avènement prochain du règne de Dieu, la fin imminente de l'histoire par l'établissement du Royaume pour un Israël régénéré, il y a lieu néanmoins de reconnaître que son idée du règne de Dieu n'est pas tombée avec lui ; que cette idée, tout en évoluant avec le christianisme, n'a pas cessé de dominer cette évolution, maintenant ainsi une réelle continuité entre l'Évangile et l'Église. Or, cette idée du Royaume de Dieu et de sa préparation, n'est-ce pas le principal, sinon le tout, de l'Évangile ? Il serait donc permis de dire que l'idée lancée par Jésus n'a pas cessé de vivre, ou de survivre, à travers une perpétuelle banqueroute, et qu'elle n'en est pas encore à son dernier mot.

Alfred LOISY.

Gustav SCHNÜRER. *Die Anfänge der abendländischen Völkergemeinschaft*. Fribourg en Brisgau, Herder, 1932. In-8°, x-319 pages (*Geschichte der führenden Völker*, publ. par H. Finke, H. Junker, G. Schnürer, vol. XI). Prix : 7 m. 60 broché ; relié : 9 m. 40 ou 11 m. 60.

La nouvelle collection historique qui a commencé de paraître en langue allemande sous la direction de MM. Finke, Junker et Schnürer doit compter trente volumes réservés, comme l'indique le titre — *Geschichte der führenden Völker*, — à l'histoire des « peuples dirigeants », c'est-à-dire, si nous comprenons bien, des peuples dont l'action a été prépondérante à un moment quelconque du passé, la place qui leur est réservée étant proportionnelle au rôle qu'on se croit fondé à leur attribuer. Après deux volumes d'introduction générale et de préhistoire (actuellement parus), le plan prévoit un volume sur les peuples anciens du proche Orient, deux volumes d'histoire grecque, deux d'histoire romaine¹, un sur le judaïsme, un sur le christianisme primitif, un sur Byzance et les Arabes ; puis quinze sur les peuples de l'Europe occidentale, dont deux d'introduction (sur la formation de l'Europe occidentale et sa civilisation durant le Moyen Age et la Renaissance), quatre sur l'Allemagne (avec l'Autriche-Hongrie), trois sur la France, trois sur l'Angleterre, un sur l'Italie, un sur l'Espagne et le Portugal, un sur la Suisse et les Pays-Bas ; trois autres sur l'Europe orientale ; enfin un sur l'Inde, la Chine et le Japon, et un sur les États-Unis d'Amérique. Cette simple énumération des volumes projetés indique assez clairement le programme de l'œuvre, les parties sur lesquelles les auteurs entendent faire porter le plein de leur effort, les omissions — dont plus d'une étonnera — auxquelles ils se résignent. N'ayant même pas sous les yeux le tome I^{er} où leur dessein se trouve sans doute expliqué et justifié, nous nous en tiendrons à ces constatations, sans vouloir, pour notre part, en rien tirer ni pour ni contre le plan suivi.

Seule jusqu'alors l'introduction à l'histoire de l'Europe occidentale au Moyen Age et dans les temps modernes nous a été adressée. Œuvre d'un des directeurs, M. Gustav Schnürer, nous ne surprendrons personne en disant qu'elle s'impose à l'attention des historiens. M. Schnürer a voulu y répondre à cette question : comment, après l'effondrement de l'Empire romain, et sur quelles bases, une nouvelle communauté de peuples s'est-elle constituée, dans le haut Moyen Age, à l'Occident de notre Europe ? En répondant à cette question, l'historien allemand a, comme ses émules de France, d'Angleterre et d'ailleurs — rappelons seulement le beau livre, tout récent, de M. Christopher Dawson², dont une traduction française est prochaine, — le sentiment très net d'exposer bien des choses sans quoi le monde dans lequel nous vivons resterait inexplicable, et c'est ce qui fait l'intérêt profond de son volume.

Les limites chronologiques qu'il s'est assignées diffèrent quelque peu — pour des raisons qui tiennent aux idées générales dont il s'inspire — de celles qu'a adoptées M. Dawson, ou qui ont été les nôtres dans le volume (au surplus, très dissemblable du sien sur beaucoup d'autres points) que nous avons intitulé *Les Barbares*. S'il

1. Cf. plus haut, p. 510.

2. Voir *Revue historique*, t. CLXXI (1933), p. 406.

commence, lui aussi, au moment où les envahisseurs barbares s'installent en terre romaine, il s'arrête dès la fin du ix^e siècle, tout en donnant dans les dernières pages un aperçu succinct de l'évolution ultérieure des peuples auxquels la diallocation de l'empire carolingien rendit l'indépendance. C'est qu'à ses yeux la chute de cet empire implique l'échec des longs efforts poursuivis depuis quatre ou cinq siècles par la papauté et par l'Église catholique, inspiratrice des peuples germaniques, pour donner à l'Europe occidentale, détachée de l'ancien Empire romain, une conscience et une civilisation communes. Échec non pas définitif, mais échec que seules de nouvelles méthodes et de nouveaux moyens allaient permettre de réparer ultérieurement.

On pourrait discuter cette idée, autour de laquelle M. Schnürer a bâti tout son livre, et dont nous devons d'ailleurs ajouter aussitôt qu'elle y est présentée avec des nuances, des atténuations, que notre résumé a l'inconvénient de laisser dans l'ombre ; on pourrait discuter surtout la position qu'elle conduit M. Schnürer à prendre dans l'exposé de plus d'un fait, comme l'arianisme des peuples germaniques, ou comme la restauration d'un empire en Occident au profit de Charlemagne ; mais, si l'idée peut sembler quelque peu forcée, on conviendra qu'elle donne au récit un caractère de netteté et d'unité qui en accroît beaucoup l'attrait. Le tableau, déjà bien des fois esquissé, des grandes invasions, de l'organisation de l'Europe par les peuples barbares, celui du rôle des Irlandais et des Anglo-Saxons dans la régénération religieuse et intellectuelle de l'Occident, celui de la renaissance carolingienne, prennent, grâce à elle, sous sa plume, un relief saisissant. Voilà un volume qu'on lira avec plaisir et avec fruit.

LOUIS HALPHEN.

André RHEIN. *L'église Notre-Dame de Mantes*. Paris, Laurens, 1932. Petit in-8°, 103 pages, 36 gravures et 1 plan.

Notre-Dame de Mantes, abbaye royale, puis collégiale, a été commencée dans la seconde moitié du xii^e siècle, continuée au xiii^e siècle, enjolivée au xiv^e d'un portail, dit des Échevins, et de plusieurs chapelles, dont une, véritable hord'œuvre, la chapelle de Navarre, et enfin restaurée, dans ses tours, au xix^e siècle.

M. Rhein, qui avait déjà publié quelques articles sur certaines parties de ce vaste édifice, a utilisé les notes inédites du baron de Guilhermy, conservées à la Bibliothèque nationale, et s'est attaché à déterminer, d'après les détails de la construction, les différentes périodes de l'architecture. C'est là ce qui fait la nouveauté de cette monographie. MM. Moutié, Graves et Durand, Millin dans ses *Antiquités nationales*, avaient déjà décrit Notre-Dame de Mantes, mais n'avaient pas apporté à leurs études ce souci moderne du détail archéologique qui permet, parfois, de préciser une date. Le paragraphe sur l'avant-nef, de M. Rhein, est, à ce point de vue, des plus soignés et des plus suggestifs ; nombre d'autres paragraphes trahissent ce souci de l'archéologue attentif aux moindres signes qui puissent étayer ses explications. Naturellement, certains problèmes ne sont que posés, certaines attributions ne sont indiquées que comme hypothèses ; c'est là un scrupule qui honore l'auteur et qu'apprécient tous ceux qui s'intéressent à la

longue histoire de la construction, de l'embellissement et de la restauration de Notre-Dame de Mantes.

Pour cet édifice, nous ne possédons ni comptes, ni noms, ni documents précis ; mais il y a des mémoires, des chroniques. J'ajouterai, malgré la répugnance de certains historiens, des traditions mantaises, dont il ne me paraît pas équitable de ne pas tenir compte ; car, si l'on accepte pour le portail du midi, dit portail des Échevins, la date de 1300, indiquée dans la *Chronique de Mantes*, qu'a publiée Graves, pourquoi ne pas utiliser les renseignements donnés par cette même *Chronique*, recueil de plusieurs travaux du XVIII^e siècle sur Mantes, dont les auteurs, et parmi eux Chrestien, ont eu à leur disposition les archives, aujourd'hui disparues, de la Collégiale et de l'Hôtel-de-Ville ?

J'ai été surpris de ne pas voir mentionné le nom de Philippe-Auguste parmi les promoteurs de la construction. Mantes a été le quartier général de ce roi pendant la guerre contre les Plantagenêts ; il en aimait « le beau castel » et en goûtait le repos « propter salubritatem aeris ». Si l'on est d'accord pour admettre que Notre-Dame de Mantes et Notre-Dame de Paris sont deux monuments contemporains, pourquoi refuser à l'abbé royal d'avoir voulu, comme l'évêque de Paris, son église Notre-Dame ? N'y aurait-il pas à s'inquiéter de ces allusions répétées aux moines de Saint-Denis qui travaillent, à la même époque, sur plusieurs chantiers des églises de l'Île-de-France ; à Mantes même, ces moines ont installé un prieuré au Val Notre-Dame, près de la garenne de Gassicourt ; en 1196, ils reçurent promesse de Philippe-Auguste qu'il leur céderait son abbaye. Il ne tint pas sa promesse, mais leur donna des revenus et des péages pris sur les biens de la commune et sur les droits de halage des bateaux. Ces mêmes moines mirent les armes de leur abbaye au frontispice du grand portail, placèrent la statue de leur abbé Hugon, mort en 1198, sur le trumeau d'un portail et imposèrent, en 1220, l'office de Saint-Denis avec octave qui se célébrait encore en 1730 dans la collégiale. A propos de la corbeille des vieux chapiteaux des colonnes monolithes du chœur, Viollet-le-Duc ne dit-il pas : « C'est la méthode de Saint-Denis ? » L'une des cloches de la tour sud portait même le nom de « la Denyse ». Tous ces faits n'indiquent-ils pas une participation des successeurs du grand Suger à la construction ou à la décoration de Notre-Dame de Mantes ?

Voici ce que, dans ces mêmes chroniques et dans les notes de M. de Blois (collection du Vexin à la Bibliothèque nationale), je dois signaler : en 1247, l'église est réparée par Blanche de Castille, qui fit rétablir plusieurs formes et vitrages ; or, les formes et les vitres des tribunes, qui jurent avec les oculi et du chœur et de la première travée de la nef, sont plus du XIII^e que du XIV^e siècle.

De la même source : en 1250, les tours furent élevées par les dons des habitants et du corps de ville ; en 1266, les cloches furent données par Michel de Porcheville, maire, et placées dans la tour du nord, cette tour qui devait s'écrouler une première fois en 1409 et être reconstruite grâce aux offrandes et oblations faites aux chasses.

Ainsi, de siècle en siècle, se poursuivent les observations ou les notes sur les petits travaux exécutés dans l'église.

Aux remarques si exactes que M. Rhein présente au sujet des sculptures de la façade occidentale et des chapiteaux, j'aurais aimé quelques détails supplémentaires sur certains chapiteaux des tribunes (paysan accroupi, tête de femme souriante, le menton dans la guimpe, diables ailés, animaux, oiseaux ou dragons à tête

fantastique, branches de chêne à six ou sept feuilles), sur les gargouilles, dont quelques-unes sont d'un réalisme puissant (têtes de chat, d'âne, de vache, de loup, de faucon), sur les figurines qui surmontent les pinacles du portail sud : leur hauteur les a préservées de la barbarie des iconoclastes (un saint Louis, un saint André, un ange sonnant de la trompette, plusieurs moines).

Sans doute, le cadre d'une monographie est bien étroit ; mais, ce dont il faut féliciter et remercier M. Rhein, c'est d'avoir, en si peu de pages, groupé tant de faits nouveaux qui permettront aux nombreux admirateurs du gothique d'Ile-de-France, de goûter avec plus de profit la beauté du plus remarquable monument que possède l'antique châtellenie du Vexin français.

Georges PIERRE.

Zygmunt WOJCIECHOWSKI. *Das Ritterrecht in Polen vor den Statuten Kasmirs des Grossen*. Traduit par H. BELLEE. Breslau, Priebatsch, 1930. In-8°, 174 pages. (*Ost-Europa Institut*, Teil V.)

Déterminer, dans la Pologne médiévale, la genèse des privilèges de classe conquis par les « chevaliers » ne revient pas seulement à élucider, dans un de ses points vitaux, l'histoire de ce pays ; c'est aussi — ou ce devrait être — fournir à notre connaissance de l'évolution sociale européenne, en général, un élément de comparaison proprement indispensable. L'espérance d'élargir ainsi leur culture historique animera, je pense, la plupart des lecteurs occidentaux qui aborderont, dans sa traduction allemande, le livre du professeur Z. Wojciechowski. Car, de toute évidence, s'il ne devait être utile qu'aux spécialistes, à quoi bon le traduire ? Je crains fort, malheureusement, que cette attente ne soit quelque peu déçue. L'ouvrage semble difficilement accessible à quiconque n'est pas, d'ores et déjà, familiarisé avec le détail des institutions polonaises. Faut-il l'avouer ? Je me demande si, même les érudits assez heureux pour ne pas être arrêtés par cet obstacle, se déclareront toujours pleinement satisfaits. L'étude, assurément, est savante et intelligente. Est-elle toujours très claire ? Sans doute, le profane lui-même entrevoit, çà et là, des observations d'un vif intérêt : sur les progrès, au cours du XIII^e siècle, du morcellement social en classes et sous-classes ; — sur la distinction, beaucoup moins marquée qu'en France, des fiefs et des alleux ; les droits slaves, dans leur ensemble, paraissent avoir aisément admis qu'un bien cédé en toute propriété fût néanmoins chargé de services. Tout cela cependant sort à peine des limbes. Surtout l'exposé — autant qu'il est permis d'en juger par la traduction — est perpétuellement défiguré par l'abus de cette terminologie abstraite qui, ennemie de la vie, n'a jusqu'ici, en tous lieux, mais principalement en Allemagne et dans les écoles soumises à l'influence allemande, fait que trop de mal à l'histoire des classes : qu'est-ce, par exemple, que la « Metrik » de la propriété foncière, ou du droit chevaleresque ? Une grave question de critique interne se posait : les notaires polonais, visiblement, ne sont trouvés contraints d'exprimer, tant bien que mal, les institutions indigènes à l'aide d'un latin de chancellerie formé ailleurs ; d'où leur venait leur vocabulaire et, par suite, leurs classifications ? Il me semble bien reconnaître, au moins au XIII^e siècle, dans les textes cités par M. Wojciechowski, des emprunts aux habitudes de langage de la France, plutôt qu'à celles de l'Allemagne. Mais le problème

n'a même pas été effleuré. A dire vrai, ce n'est pas en Pologne seulement ou à propos de la Pologne qu'il mériterait d'être posé : le latin médiéval n'est trop souvent qu'une coque qu'il nous faut soulever, avant d'atteindre les réalités¹.

Marc BLOCH.

OTTO FORST DE BATTAGLIA. *Das Geheimnis des Blutes*. 2^e édit. Vienne, Reinhold, 1932. In-16, XII-128 pages, 20 pl., 16 tables généalogiques.

M. Forst de Battaglia est un spécialiste de l'histoire généalogique. Mais non pas à la façon naïve de tant d'érudits de naguère. Ni le désir de flatter d'illustres vanités, ni même la simple curiosité ne l'attirent vers les études auxquelles il a voué tant d'années de sa vie. A juste titre, il voit en elles quelque chose de beaucoup plus haut : une expérience naturelle offerte à la science de l'hérédité. Expérience bornée, malheureusement, par l'état de la documentation : nous ne possédons, en effet, de renseignements suffisamment étendus et précis que sur les familles de haute noblesse, voire même, le plus souvent, sur les dynasties princières : or, les lignées de ce type ont presque toujours été soumises à des lois ou mœurs matrimoniales fort particulières. M. Forst de Battaglia, bien entendu, ne manque pas d'attirer lui-même notre attention sur ces limites et les précautions qu'elles imposent. Les conclusions qu'il nous présente dans son petit livre, fruit d'une enquête très vaste, sont loin d'être sans intérêt général. On relèvera notamment de fines observations sur l'endogamie et la diversité de ses résultats. Mais, par endroits, on regrette que l'auteur n'ait pas cru devoir s'assurer la collaboration d'un biologiste. Le problème, évidemment capital, de la transmission des caractères acquis n'est nulle part clairement posé ; aucun effort n'est tenté pour définir les caractères. Est-il sûr, par ailleurs, que toutes les « familles dominantes » de l'Europe, depuis les invasions et, au moins jusqu'à la Révolution française, aient été de sang presque exclusivement germanique — quelques gouttes, ça et là,

1. M. Wojciechowski a publié récemment, en français, deux travaux, tous deux fort instructifs. L'un, intitulé *Oswald Balzer et les problèmes du droit polonais*, a paru dans la *Revue historique du droit*, 1933. L'autre est un extrait du résumé en français joint à l'« Histoire de la Silésie jusqu'à la fin du XIV^e siècle » (*Historja Śląska do końca XIV wieku*), éditée par l'Académie polonaise des sciences et des lettres ; il a pour titre : *Les institutions politiques de la Silésie des origines jusqu'à la fin du XIV^e siècle*. Cracovie, 1933. Certainement, leur lecture est cette fois beaucoup plus aisée à un historien d'Occident et l'on ne saurait trop remercier l'auteur pour la peine qu'il prend ainsi de nous aider à nous familiariser, dans notre langue, avec des problèmes dont l'intelligence importe au plus haut point aux études comparées. Qu'il est frappant, cependant, de le voir, dans le second travail (cf. notamment p. 886), user d'un vocabulaire sociologique qui est, littéralement, à l'opposé de celui qu'ont fixé nos spécialistes ! « Tribu », dans son esprit, désigne exactement ce que nous appelons « clan », et « clan » à peu près ce que nous nommons « tribu ». C'est ouvrir la porte à toutes les confusions. Certes, M. Wojciechowski est bien pardonnable de ne pas posséder à fond la terminologie des ouvrages français. La faute incombe aux méthodes de la recherche historique, en général, et nous en avons tous notre part. Quand donc comprendrons-nous la nécessité d'uniformiser nos lexiques — je veux dire d'établir entre eux, de langue à langue, un bon système de correspondances — et, avec eux, nos questionnaires ? Conçoit-on des chimistes dont les classifications diffèrent selon les patries ? Nous avons nos congrès. Voilà, devant eux, une tâche féconde

d'autre « sang » ne comptant guère dans l'hérédité — et par suite aient appartenu à la « race nordique »? Laissons même de côté ce dangereux mot de race. Reste un gros problème, sans doute insoluble, mais qu'il n'est guère permis de passer simplement sous silence ; dans la noblesse de l'État franc, à laquelle M. Forst de Battaglia se réfère à plusieurs reprises, quelle était, au moins en ligne féminine, la part des anciennes familles « sénatoriales » d'origine gallo-romaine? Indépendamment de ces amples questions, qu'il a du moins le mérite de soulever, le livre de M. Forst de Battaglia apporte, on s'en doute bien, plus d'un détail curieux. La plupart d'entre nous ignoraient, je pense, jusqu'ici, qu'Étienne Marcel et Chaucer figuraient parmi les ancêtres des Lorraine-Habsbourg et Jacques Cœur dans l'arbre généalogique des rois de Bavière. Parmi ces « singularités historiques », pour parler comme jadis, il en est auxquelles la révolution nazi a, depuis l'apparition de l'ouvrage, donné un tour particulièrement piquant : il semble bien que, par les Pierleoni de Rome, les Bourbons de France, et par eux, à leur tour, beaucoup de princes catholiques allemands aient dans leurs veines une once d'ailleurs infinitésimale de sang juif ; et j'imagine que le prince August-Wilhelm de Prusse, si ses regards par aventure viennent à tomber sur les tables généalogiques des dernières pages, y trouvera, sans beaucoup de plaisir, au nombre de ses aïeux, Mahomet, sémite à peu près incontestable, et Gengis-Khan, qu'il serait assez difficile de faire passer pour aryen¹.

Marc Bloc.

YVONNE BEZARD. **Fonctionnaires maritimes et coloniaux sous Louis XIV.**

Les Bégon. Paris, Albin Michel, s. d. [1932]. In-8°, 330 pages, 16 gravures, 1 tableau généalogique. Prix : 20 fr.

D'heureuses découvertes d'archives (dans ce château bourguignon de Gemeaux où elle avait déjà découvert un correspondant du président de Brosses) ont donné à M^{lle} Y. Bezarid l'idée de retracer l'histoire de toute une famille, blésoise celle-là, de fonctionnaires royaux. Les Bégon avaient commencé, selon l'usage, par de menus offices de finances. Une de leurs filles épousa Colbert, et voilà comment Michel Bégon (1638-1710) devint fonctionnaire de la marine à Brest et au Havre, puis intendant des îles d'Amérique, ensuite intendant des galères à Marseille, puis intendant de Rochefort. De ses fils, l'un est évêque de Toul, l'autre intendant du Canada, un troisième gouverneur des Trois-Rivières au même pays de Canada, puis intendant de Dunkerque, mort en 1748.

Autour de cette généalogie, M^{lle} Bezarid a groupé de très nombreux et très vivants renseignements sur la vie administrative sous Colbert et Seignelay et nous les présente d'une façon très agréable, parfois un peu trop teintée de littérature.

1. Il va de soi que je dois, ne les ayant pas vérifiées, laisser à l'auteur, dont le sérieux est connu, la responsabilité de ces généalogies. Les illustrations de l'ouvrage sont singulières : quelle valeur scientifique accorder à la lithographie romantique, qui est censée représenter Chaucer, à la gravure — du xviii^e siècle, je suppose — au bas de laquelle se lit le nom de sainte Brigitte (morte en 1372), ou au portrait de Gengis-Khan? C'est tromper le lecteur non averti que de lui mettre sous les yeux de pareilles fantaisies.

Elle montre ce qu'était la vie créole. Elle dépeint Bégon en proie à la question des religionnaires, notamment des galériens de la R. P. R. Sur le dépeuplement de la Saintonge et de l'Aunis après la Révocation (p. 115), sur les Nouveaux Convertis et Brousson (p. 124), sur l'espoir que les malheureux mettent dans le prince d'Orange, sur la persécution dont il est juste de dire que Bégon essaie d'atténuer la rigueur (p. 130-138), on s'étonne que l'auteur n'ait utilisé ni les livres de l'abbé Dedieu, ni même la *France protestante* et le *Bulletin du protestantisme*.

Bégon eut aussi affaire aux Juifs. Aux Iles, il avait résisté aux Jésuites, qui en voulaient aussi bien aux Juifs, descendants de colons hollandais, qu'aux réformés (p. 56 et suiv.). L'intendant défend ses Juifs, qu'il trouve utiles ; mais, après la mort de Colbert, ils furent expulsés le 24 septembre 1683. On sait qu'on retrouvera dans la communauté de Bordeaux de ces Juifs d'Amérique.

Seignelay sort, en somme, très grandi du livre de M^{lle} Bezard. On y cueille, chemin faisant, plus d'un détail : la concurrence (p. 88) du charbon de terre du Nivernais contre le charbon anglais dans l'approvisionnement de Rochefort, la curieuse mention (p. 153) d'une crise de mévente des produits agricoles juste à la veille de la disette de 1709 (on peut se demander si cette crise, en amenant la réduction des emblavures, n'a pas été une des causes de la disette), sur l'organisation des transports, qui fait que les libraires d'Amsterdam paient le papier d'Angoulême moins cher que les Parisiens. Quelques notes aussi (p. 213) sur les compagnies d'Afrique, chères à M. Paul Masson.

Bégon, suivant l'usage du temps, est un curieux collectionneur de livres, d'estampes, de tableaux même, de médailles. Il s'intéresse — surtout, il est vrai, pour distribuer des gelées aux pauvres — à la marmite de Papin, aux pierres, aux animaux, aux plantes, à ce que nous appelons l'ethnographie. C'est lui qui avait réuni pour Perrault 300 portraits des « illustres » modernes. Il est piquant de l'entendre, tout en préférant Molière à Scarron, dire que « ni l'un ni l'autre ne doivent passer pour les Illustres du siècle ». Plus piquant encore (p. 184 et suiv.) de voir en 1696 l'ouvrage arrêté parce que Bégon et Perrault n'ont pas cru pouvoir se dispenser d'y mettre l'éloge de Blaise Pascal et celui d'Arnauld. Grande tempête dans la Société... M^{me} de Maintenon, qui lisait les *Pensées*, n'avait-elle pas dit « qu'elle ne trouvait que l'*Imitation* et les *Pensées* dignes d'être lues » ! Mais le libraire Dezallier ne put finalement, en 1697, maintenir « les éloges des proscrits » que sur des exemplaires clandestins.

Il y a donc beaucoup de choses, et précieuses, dans cet aimable livre.

Henri HAUSER.

- I. — Carl L. BECKER. *The heavenly city of the eighteenth century philosophers*. New Haven, Yale University Press, 1932. In-8°, 168 pages. Prix : 2 doll.
- II. — Jean PIGEIRE. *La vie et l'œuvre de Chaptal, 1756-1827*. Paris, éditions Spes, 1932. In-8°, 394 pages. Prix : 20 fr.
- III. — F. G. C. HEARNshaw. *The social and political ideas of some representative thinkers of the Victorian age*. Londres, Harrap, 1933. In-8°, 271 pages. Prix : 8 s. 6 d.

- IV. — Henri SÉROUYA. *Initiation à la philosophie contemporaine*. La Renaissance du livre, 1933. In-16, 312 pages. Prix : 15 fr. — et André METZ. *Bergson et le bergsonisme*. Vrin, 1933. In-16, 253 pages. Prix : 15 fr.
- V. — Henri GOUHIER. *La jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme*. T. I : *Sous le signe de la liberté*. Vrin, 1933. In-8°, 315 pages. Prix : 32 fr.
- VI. — Georges KURNATOWSKI. *Les idées sociales contemporaines*. Varsovie, fondation Chankowski, 1933. In-8°, 181 pages. Prix : 4 zlotys.

I. — Dans un brillant et spirituel essai, remarquable par la subtilité de la pensée et la grâce du style, M. Carl L. Becker s'est appliqué à montrer que « les philosophes du XVIII^e siècle n'ont démolé la *Cité de Dieu* de saint Augustin que pour la reconstruire avec des matériaux plus modernes ». A l'entendre, ces philosophes sont plus près des conceptions du Moyen Age qu'ils ne se l'imaginaient et que nous ne le supposons. Ainsi, ils ont bien renoncé à l'autorité de la Bible, mais ils ont montré une foi naïve dans l'autorité de la nature et de la raison. Aussi ne peut-on opposer d'une façon absolue saint Thomas d'Aquin et Voltaire, comme étant respectivement les représentants de la raison et de la foi, car tous deux emploient l'arme de la raison ; tous deux estiment que leurs croyances peuvent être démontrées d'une façon rationnelle.

L'auteur montre aussi que les lois de la nature, dont sont férus les philosophes, représentent une conception qui se rapproche singulièrement de celle de saint Thomas. Déistes ou athées, tous les penseurs reconnaissent l'autorité du « livre de la nature ». Ce sont des croyants, mus par un véritable enthousiasme, combattant le bon combat dans un but pratique, qui n'est autre que le bien de l'humanité ; il y a là un idéal qui se rapproche fort, en réalité, de l'idéal chrétien.

Le chapitre le plus instructif peut-être est celui qui traite de la conception de l'histoire chez les philosophes du XVIII^e siècle. Ils estiment assez peu l'histoire des faits minutieux, chère aux érudits. Ils sont préoccupés surtout de dégager les faits généraux, en philosophes. David Hume l'a déclaré nettement : « La principale utilité de l'histoire consiste à découvrir les principes constants et universels de la nature humaine. » D'autre part, la continuité historique préoccupe peu les hommes du XVIII^e siècle ; étudier comment le présent a été produit par le passé n'est guère leur fait ; ce qui les intéresse surtout, c'est de constater la supériorité du présent sur le passé, qui leur annonce un avenir meilleur. La conception de l'évolution, pense M. Becker, n'est pas réellement une idée du XVIII^e siècle. Mais ici il force un peu la note, car l'idée du progrès, dont on était féru, se lie d'assez près à celle de l'évolution, même si on n'en a pas parfaitement conscience. Il faut signaler aussi quelques pages pénétrantes sur la philosophie de l'histoire de l'abbé Raynal, dont il explique bien le surprenant succès ; de Voltaire, qu'il n'estime pas, croyons-nous, à sa véritable valeur ; de Montesquieu, dont l'*Esprit de Lois*, nous dit-on, est moins un traité systématique et comparatif de politique qu'un recueil de réflexions, d'essais. L'auteur remarque avec raison que la deuxième moitié du siècle s'occupe avec prédilection de questions politiques et économiques. Mais on les traite alors avec beaucoup plus de précision et en recourant beaucoup plus à l'observation scientifique qu'il ne le croit.

Par contre, il est très vrai qu'on invoque avec complaisance la postérité, qui, comme l'a dit Diderot, est pour le philosophe ce que l'autre monde est pour l'homme religieux. Le prix qu'on attache au jugement de la postérité prédispose à tous les efforts, à tous les sacrifices. Le développement de l'idée de progrès fait aussi qu'on souhaite avec passion le bonheur de l'humanité future. Il y a là des sentiments d'un caractère vraiment religieux et qui se sont exaspérés encore au cours de la Révolution.

C'est dire que le petit volume de M. Becker mérite d'être médité par les historiens, quelques réserves que l'on puisse faire parfois sur certaines de ses assertions. D'une façon générale, il a peut-être raison de penser qu'il n'y a pas un abîme entre la conception du *xiii^e* siècle et celle du *xviii^e*, mais il croit trop à la différence de « climat », suivant le terme qu'il emploie, entre le *xviii^e* et le *xx^e*. Est-il juste de déclarer que, de nos jours, la science a évincé la philosophie, alors que l'une et l'autre restent étroitement liées? M. Becker nous semble par trop imbu de conceptions positivistes ou pragmatistes.

II. — La biographie de Chaptal n'a rien d'une « vie romancée » ; elle est fondée, au contraire, sur une solide documentation ; des sources inédites, notamment des lettres, conservées par la famille, ont été mises à profit. On désirerait seulement un style plus simple, moins ampoulé. M. Pigeire raconte d'abord l'enfance de Chaptal, né à Badaroux, non loin de Mende, puis ses années d'études à la Faculté de médecine de Montpellier, auprès de son oncle, le Dr Claude Chaptal. Sa thèse de médecine fit sensation à Montpellier ; mais, à la carrière médicale, il préféra l'étude des sciences naturelles et surtout de la chimie. Dès 1781, à l'âge de vingt-cinq ans, Chaptal est nommé à la chaire de chimie que viennent d'instituer les États de Languedoc. Ses succès de professeur et de savant furent grands ; d'ailleurs, il ne s'en tint pas à la pure théorie, il créa une usine de produits chimiques, qui devint rapidement prospère dans les dernières années de l'ancien régime.

Pendant la Révolution, il se garda de jouer un rôle politique de premier plan ; cependant, il prit une part active au mouvement fédéraliste et, après l'échec de celui-ci, il dut se cacher. Mais, au moment de la « patrie en danger », il est nommé « inspecteur du Comité de Salut public pour les poudres et salpêtres » dans les départements du Midi (janvier 1794), puis appelé à Paris. Son zèle et son talent le sauvèrent de la guillotine.

Bonaparte, après le 18 Brumaire, n'eut pas de peine à se rendre compte des services que pourrait lui rendre Chaptal. Dès novembre 1800, il le nomma ministre de l'Intérieur, fonction singulièrement étendue, car elle comprenait toute une série de services économiques, qui forment aujourd'hui autant de départements ministériels. L'auteur montre dans le détail la part considérable que ce savant, à l'esprit méthodique et aux connaissances pratiques, prit à la réorganisation administrative et économique de la France, s'occupant avec un zèle inlassable du commerce, de l'industrie, des travaux publics, de l'enseignement et surtout de ce que l'on appelle aujourd'hui l'enseignement technique ; peut-être même, par admiration pour son « héros », en exagère-t-il quelque peu le rôle. Renvoyé par l'empereur du ministère de l'Intérieur en 1804, Chaptal ne s'occupa plus d'administration qu'au Sénat, puis, sous la monarchie censitaire, à la Chambre des pairs.

Dès lors, il s'adonna surtout à ses occupations de savant et d'industriel. Au

cours de tout son volume, M. Pigeire insiste avec raison sur la remarquable activité scientifique de Chaptal, qui, tout en se passionnant pour la science pure (il fut un des premiers à adhérer aux doctrines de Lavoisier), se distingua surtout par les multiples applications de la chimie à l'industrie, dont il fut l'initiateur. Sa *Chimie appliquée aux arts* (1807), sa *Chimie appliquée à l'agriculture* (1823) jouirent dès l'abord d'une réputation universelle et furent traduites dans toutes les langues; son *Industrie française* (1819), remarquable tableau de l'activité économique au début du XIX^e siècle, est considérée encore de nos jours comme un document fort important. On sera reconnaissant aussi à l'auteur de la liste des travaux de Chaptal, qu'il donne en appendice.

III. — On a réuni en un seul volume, sous la direction de M. Hearnshaw, plusieurs études sur quelques-uns des penseurs politiques et sociaux les plus typiques de l'époque qui s'étend sur les deux derniers tiers du XIX^e siècle — époque dont M. A. P. Gooch marque fortement les caractères en une suggestive introduction.

C'est d'abord Thomas Carlyle que nous dépeint M. Robert S. DREWER; il montre qu'on ne saurait voir en lui un « penseur systématique », mais un écrivain entraîné par la passion. Idéaliste, individualiste, aristocrate, mais révolté, Carlyle fait figure de « radical », car il est toujours prêt à prendre parti pour les pauvres et les opprimés, comme le montre si fortement son *Past and present*. Il a le mépris de l'économie politique, il déteste la société industrielle de son temps et admire par contraste le Moyen Age. Très caractéristique de sa pensée est aussi son culte des héros, qui, par exemple, lui fait admirer Cromwell et aussi, mais dans une plus faible mesure, le roi Frédéric II. Il n'a cessé de prêcher la régénération morale et il semble trop « prédicant » à l'Angleterre d'aujourd'hui.

Herbert Spencer a perdu encore davantage le prestige extraordinaire dont il avait joui à l'époque victorienne. M. HEARNSHAW en dégage avec force les raisons. La vie de Spencer, si dépourvue d'événements, semble peu attachante, car il était trop peu passionné, si ce n'est pour son œuvre. Sa culture première avait été insuffisante : il lisait peu, ce qui explique sa force et aussi sa faiblesse. Il a consacré toute son énergie à son œuvre monumentale, sa « philosophie synthétique », qu'il lui a fallu près de quarante ans (1862-1896) pour mener à bonne fin. M. Hearnshaw montre avec vigueur, et avec humour aussi, la contradiction fondamentale qui existe entre le système de politique individualiste, poussée à l'extrême, de Spencer, et sa conception sociologique, en vertu de laquelle la société devient de plus en plus un organisme, qui semble faire bon marché des individus. Il le déclare cependant « un grand homme »... mais qui ne brille pas par la logique.

Très séduisante aussi nous apparaît l'étude consacrée par M. Harold J. LASKI à Alexis de Tocqueville. Tocqueville, remarque-t-il, appartenait à la classe aristocratique ; il avait pour elle quelque prédilection ; mais il avait vu très tôt que son rôle était passé et que l'avenir appartenait à la démocratie. Son célèbre livre sur *La démocratie en Amérique* est moins une description précise qu'une œuvre spéculative, théorique. Un de ses principaux mérites est d'avoir compris que la démocratie politique devait avoir pour conséquence inéluctable la démocratie sociale ; il marque, en conséquence, une forte tendance à l'interprétation économique de l'histoire, comme le montre l'*Ancien régime et la Révolution*, qui a conservé toute sa valeur.

On ne peut en dire autant de l'œuvre historique de Taine ; c'est ce que montre la

bonne étude de M. R. A. JONES, qui met en relief les insuffisances de la méthode de Taine et les faiblesses de sa pensée politique, tout en reconnaissant son grand talent et sa force intellectuelle. M. Jones est bien au courant de ce que l'on a écrit en France sur le grand penseur. Il aurait pu tirer davantage parti du récent ouvrage de M. André Chévrillon (*Taine ; la formation de sa pensée*)¹.

De Karl Marx, M. J. L. GRAY étudie surtout la philosophie sociale, laissant à peu près de côté l'œuvre économique. Il montre fort bien que la doctrine de Marx, malgré ses prétentions scientifiques, procède surtout d'une conception *a priori* et a un caractère essentiellement idéaliste. Il fait aussi de grandes réserves sur le prétendu déterminisme économique de Marx, déterminisme que contredit sa croyance en l'efficacité de la révolution sociale. Il marque un certain nombre de contradictions logiques dans la théorie sur la lutte des classes, sans invoquer l'histoire, mais il n'insiste pas sur la doctrine du matérialisme historique.

M. J. DOVER WILSON estime, à juste titre, qu'on n'a pas attribué aux idées politiques de Matthew Arnold toute l'importance qu'elles mériteraient, sans doute parce que ses dons intellectuels étaient trop divers. En fait, Matthew Arnold n'a cessé de s'intéresser aux questions politiques et sociales et il leur a consacré quelques écrits de premier ordre, tels que *Culture and Anarchy* (1869). La question de l'enseignement l'a particulièrement passionné ; en toute occasion, il s'est prononcé pour la réforme profonde de l'enseignement, surtout de celui que reçoivent les « classes moyennes », la bourgeoisie, enseignement qui, à son avis, doit être donné par l'État, mais à condition qu'il se place au-dessus des partis et surtout des confessions religieuses, qu'il accroisse la solidarité entre tous les citoyens, quels qu'ils soient.

Les trois autres études nous semblent avoir une portée moins générale, bien qu'intéressantes pour l'histoire de la pensée anglaise. — M. J. E. G. DE MONTMORANCY met bien en lumière la grande action exercée par Henry Maine sur les historiens du droit et des institutions ; cet esprit original s'est attaché à décrire l'évolution des sociétés humaines depuis les temps primitifs ; il vaut surtout par la discipline nouvelle et féconde qu'il a créée. — Dans le chapitre écrit par M. A. D. LANDSAY, il s'agit de T. H. Green et des autres idéalistes, comme Caird, William Wallace, A. Toynbee, Bernard Bosanquet, la plupart professeurs de philosophie, qui appuient leurs idées politiques sur leur philosophie morale et même métaphysique. Ils sont individualistes, mais sans se faire d'illusions sur la nature humaine ; individualistes et démocrates, ils s'écartent résolument de la doctrine utilitaire, prépondérante dans la première moitié du XIX^e siècle. — Enfin, M. C. H. DRIVER consacre une bonne étude à Walter Bagehot, écrivain original, dont l'ouvrage *Physics and Politics*, paru en 1870, a eu un grand retentissement et une très notable influence sur les études de psychologie sociale².

IV. — M. SÉROUYA, dont nous avons déjà signalé d'intéressants travaux, pose une question intéressante pour l'histoire du dernier demi-siècle : notre époque de machinisme, toute préoccupée de la production matérielle, est-elle encore compa-

1. Nous ne voyons pas bien, quoi que pense M. Jones, les relations qui peuvent exister entre la pensée de Taine et le nationalisme.

2. En appendice, M. Driver publie une étude très instructive sur la psychologie sociale avant 1869.

tible avec la pensée philosophique? Son lucide exposé montre précisément que la philosophie contemporaine, en ses diverses tendances, est singulièrement vivante et riche, qu'il s'agisse de philosophie pure, avec Émile Boutroux, Henri Bergson, Hamelin, Rauh, l'école de Marburg, l'école phénoménologiste, le pragmatisme, etc.; de philosophie scientifique, avec Henri Poincaré et Émile Meyerson; de philosophie sociologique, avec Durckheim et Lévy-Bruhl; de philosophie psychologique, avec Pierre Janet et le freudisme. M. Sérouya note deux traits caractéristiques de la philosophie contemporaine: une division plus exacte du travail et un rapprochement de plus en plus intime avec la science.

C'est une des manifestations les plus curieuses de la philosophie contemporaine, le bergsonisme, qu'étudie, avec une grande précision et d'une façon pénétrante, M. André Metz, réputé pour ses travaux de philosophie scientifique. Ses connaissances épistémologiques lui ont permis de se livrer à une critique approfondie de l'œuvre d'Henri Bergson, d'en marquer les mérites et aussi les insuffisances. Il montre que, si l'antiintellectualisme de ce philosophe a eu un si grand succès, c'est qu'il répondait à l'une des tendances du dernier demi-siècle.

V. — La belle étude de M. GOUHIER offre un intérêt général pour l'histoire de la philosophie, voire pour l'histoire des sciences, bien qu'il ne s'agisse, en ce premier volume, que des vingt premières années d'Auguste Comte. Mais, ce qui est en jeu ici, ce sont les origines mêmes du positivisme. Comte, remarquablement doué pour les mathématiques, a été d'une grande précocité. On nous le montre, dès sa première jeunesse, détaché de toute croyance religieuse. Reçu quatrième à l'École polytechnique dès l'âge de seize ans, en 1814, fervent adepte des idées de la Révolution et ardent républicain, il était bien fait pour subir l'influence d'hommes qui, en matière scientifique et philosophique, étaient les héritiers directs des penseurs du XVIII^e siècle et dont plusieurs d'ailleurs furent ses professeurs, comme déjà ce Daniel Encontre, son maître de mathématiques spéciales à Montpellier, comme Poincot, Hachette, disciple de Monge, Andrieux, etc. Admirateur de Monge et de Lagrange, Comte arrive très vite à la conception de la philosophie des mathématiques, puis de la philosophie des sciences en général, qui sera l'un des fondements de sa doctrine. Il subit grandement aussi l'influence des idéologues, conçoit, à leur manière et à la manière des grands savants contemporains, la notion de « philosophie ».

En 1816, l'École polytechnique, très suspecte, et non sans raison, au gouvernement de la Restauration, est licenciée. Comte, une des plus « mauvaises têtes » de l'École, renonce à suivre toute carrière de l'État; il vit à Paris de leçons de mathématiques, dans une complète indépendance, et consacre ses loisirs à lire des écrivains comme Montesquieu et Condorcet, qui exercent une très grande influence sur sa pensée. Dès l'âge de vingt ans, il conçoit l'idée d'une synthèse des sciences humaines, origine de sa future sociologie. Dès 1818, il en arrive aussi à la conception de l'universelle relativité, « seul principe absolu », comme le montrent ses lettres à son ami Valat. M. Gouhier conclut donc que ce n'est pas à Henri de Saint-Simon qu'Auguste Comte a emprunté les idées fondamentales de sa doctrine: « Il s'agit », déclare-t-il, « d'idées courantes liées aux derniers développements de la science et à l'histoire morale de la Révolution. » On voit tout l'intérêt de cette conclusion. Dans le volume suivant, l'auteur montrera sans doute quelle a été la véritable action de Saint-Simon sur la pensée de Comte.

VI. — Le titre de l'intéressant volume de M. KURNATOWSKI, écrit en polonais¹ et non encore traduit en français, ne donne pas une idée tout à fait adéquate de son contenu. L'auteur, professeur à l'École des sciences politiques de Varsovie, a voulu surtout tracer un tableau général du socialisme associationniste français, qu'il oppose au socialisme marxiste et notamment bolchévisme. Il montre aussi que le solidarisme ne saurait se confondre avec le fascisme, car le solidarisme est un élément de la doctrine parlementaire. Il oppose la coopération — association libre — à l'étatisme, comme au capitalisme. Il affirme que, dans l'Europe occidentale, en France surtout, il y a un mouvement de retour vers les idées associationnistes, mouvement qui se manifeste par les organisations coopératives, qui ont eu principalement Ch. Gide comme animateur, le guildisme anglais, les projets de régies coopératives. Il marque encore l'influence de Proudhon sur tout ce mouvement d'idées et d'institutions. Il se montre le partisan résolu de la coopération et de l'association, de la démocratie économique qu'il regarde comme le corollaire de la démocratie politique. Il y voit la condition du progrès social, sans oser prédire son avènement. A son avis, la réalisation de ces idées demanderait un redressement moral et intellectuel. A ce point de vue, il se trouve d'accord avec la conception soutenue par Henri de Man dans son volume intitulé *Au delà du marxisme*. Quoique l'on puisse penser de la doctrine soutenue par M. Kurnatowski — et nous n'avons pas à la discuter ici — il aura rendu grand service en vulgarisant en son pays des théories qui, paraît-il, y sont fort peu connues.

Henri SÉE.

Matériaux pour la biographie de M. Bakounine. D'après les documents des Archives d'État de Moscou, Prague, Dresde, Vienne. Rédaction et notes de Vincelas POLONSKIJ. Moscou, 1933. 723 pages².

Vincelas Polonskij, mort prématurément, en pleine force, en 1932, et dont le nom appartient aux annales de la Révolution russe, est également connu comme journaliste de talent, critique littéraire et historien. On lui doit un premier volume d'une vaste étude sur la vie de Bakounine. Ce volume, d'un intérêt palpitant, retrace la jeunesse du célèbre révolutionnaire. Le deuxième volume, qui avait encore besoin d'une dernière retouche, est resté inachevé. Polonskij a publié, en outre, une série de documents extrêmement précieux relatifs à Bakounine³. Il a donné, entre autres choses, une nouvelle édition corrigée de la fameuse « Confession » écrite par Bakounine lors de sa détention dans la forteresse Pierre-et-Paul au nom de Nicolas I^{er} et dont la teneur et l'humilité inattendue de ton ont suscité bien des commentaires. Toute la vie, toute l'activité de Bakounine ont prouvé qu'il ne s'agissait dans l'occurrence que d'un moment de faiblesse passagère (en mettant les choses au pire, Polonskij tend à y voir une manœuvre tactique mal calculée). Polonskij a cru

1. *Współczesne idee społeczne*.

2. *Materiały dla biografii M. Bakunina. Po delam gosudarstvennykh archivov Moskvy, Pragi, Dresdenu, Veny. Redakcija i primečanija Viačeslava Polonskogo. Moskva, 1933.*

3. *Materiały, etc.*, vol. I (d'après les documents du troisième Bureau et du ministère de la Marine).

devoir rééditer cet important document, la première édition, celle de la revue *Istoriceskij Archiv* (Archives historiques), ayant été faite avec une extrême négligence, contraire à toutes les règles de la science historique.

Le deuxième volume de matériaux réunis et préparés par Polonskij vient de paraître à Moscou après la mort de l'éditeur. Certains documents qui y sont publiés figurent également dans les *Bakuninstudien* du professeur Pfizner, parus à Prague en 1932, quelques mois avant le volume dont on rend compte ici. Le recueil de Polonskij était complètement achevé dès 1930 ; mais diverses circonstances, y compris la mort de l'éditeur, en ont retardé la publication. Les travaux de Pfizner et de Cejchan à Prague, ceux de Polonskij et de Steklov en Russie, les polémiques, souvent trop passionnées, auxquelles se sont livrés certains de ces savants, témoignent du vif intérêt qu'inspire aujourd'hui encore la formidable personnalité du grand agitateur. On ne peut étudier ni l'histoire de l'anarchisme, ni celle de la Première Internationale, ni celle du mouvement révolutionnaire en Russie ou de l'insurrection de Dresde de 1848, ni l'histoire des idées hégéliennes ou des aspirations émancipatrices tchèques et panslaves, ni celle du mouvement socialiste en Italie, de l'insurrection de Pologne de 1863 ou des tentatives révolutionnaires de 1871 en France, sans revenir sans cesse à l'image de ce fougueux animateur. Le volume contient encore les très intéressants procès-verbaux des interrogatoires subis par Bakounine à Königstein et à Olmütz (sur l'insurrection de Dresde, etc.) ; des documents sur la fameuse expédition en Samogitie¹ au secours de la Pologne insurgée (sur le bateau *Ward Jackson*) ; des documents relatifs à un pamphlet contre Bakounine conçu par la police secrète russe ; à l'évasion de Bakounine de Sibérie à travers le Japon et en Amérique, etc., etc.

Dans cette brève notice, nous n'essaierons même pas de résumer, si sommairement que ce soit, le contenu des documents qui composent ce volumineux recueil, ni de comparer les documents publiés par Polonskij avec ceux qu'ont édités à Prague Pfizner et Cejchan. Il suffit de faire connaître aux savants occidentaux cette nouvelle et précieuse collection de documents. La grande figure de Bakounine y apparaît parfois d'une façon extrêmement vivante. Qu'on lise, par exemple, sa lettre à Marie Reichel, après le verdict de mort prononcé contre lui en Autriche : « La mort serait pour moi une vraie délivrance », conclut-il : « La mort n'est qu'un moment désagréable à passer et, d'ailleurs, un dernier moment que nul ne peut éviter, qu'il se produise avec des cérémonies, des incantations légales, au bruit des tambours et des trompettes, ou qu'il surprenne l'homme dans son lit. » Huit ans plus tard, s'étant évadé de Sibérie, il se lance avec l'entrain d'un jeune homme de vingt ans, sans s'accorder un jour de repos, dans la mêlée des luttes révolutionnaires. L'histoire ne passe pas à côté d'hommes comme Bakounine, a dit autrefois son ami Herzen. Ces paroles se sont justifiées : l'étude scientifique d'une telle vie s'enrichit de plus en plus.

Eugène TARLÉ.

1. La Samogitie faisait partie de la Lithuanie.

Hajo HOLBORN. *Kriegsschuld und Reparationen auf der Pariser Friedenskonferenz von 1919* (Vorträge des Carnegie-Lehrstuhls für Aussenpolitik und Geschichte an der Deutschen Hochschule für Politik, Heft 3). Leipzig und Berlin, Teubner, 1932. In-8°, 38 pages.

La brochure de M. Holborn est une des multiples réponses adressées d'Allemagne à MM. Camille Bloch et P. Renouvin pour leur importante étude — *L'article 231 du traité de Versailles, sa genèse et sa signification* — publiée dans *Le Temps* du 15 novembre 1931. Les conclusions des deux historiens français ont été généralement approuvées en France, contestées en Allemagne. Les textes répondent-ils blanc ou noir, selon qu'on les interroge en français ou en allemand?

L'étude critique des textes — essentielle dans un tel débat — ne paraît pas avoir été poussée assez loin par M. Holborn. Sans examiner l'ensemble de la question, on peut s'en rendre compte par quelques sondages.

Premier exemple : la note Lansing du 5 novembre 1918, dont on sait qu'elle a servi ou devait servir de base aux clauses du traité visant les réparations : « [Les territoires envahis doivent être restaurés.] By it [the Allied Governments] understand that compensation will be made by Germany for all damage done to the civilian population of the Allies and their property by the aggression of Germany by land, by sea and from the air. » Ainsi, disent MM. Bloch et Renouvin, « il y a unanimité à regarder l'obligation de réparer... comme la conséquence du fait matériel de l'agression et de ses suites. L'Allemagne elle-même... l'admet nettement ». Non, réplique M. Holborn ; d'après les déclarations même d'Erzberger, citées comme preuves à l'appui par MM. Bloch et Renouvin, l'Allemagne doit réparer tous les dommages « die es durch seine Angriffe zu Land und zu Wasser und in der Luft in diesen besetzten Gebieten der Zivilbevölkerung der Alliierten... zugefügt hat » ; or, « Angriffe » signifie « actions militaires en pays ennemis » et doit se traduire par « attaques », non par « agression ». Peu importe, puisque la note Lansing, acceptée par l'Allemagne, dit bien « agression » et que M. Holborn lui-même, citant la note Lansing, a traduit « agression » par « Angriffe ». Là n'est pas l'équivoque, mais plutôt dans le fait d'avoir ajouté au mot agression les mots « sur terre, sur mer et par voie des airs » (qui ne s'appliquent, en effet, qu'aux actions militaires). Quand le dialogue s'engage à la Conférence de la paix entre le président Clemenceau et la délégation allemande, que fait Clemenceau ? Voulant prouver à son contradicteur que « l'Allemagne a... en novembre 1918 implicitement, mais clairement, reconnu sa responsabilité », il invoque la note Lansing, mais adroitement alléguée : « L'Allemagne devra compenser tous les dommages subis par les populations civiles... du fait de l'agression de l'Allemagne (by the aggression of Germany) ». Les mots « sur terre, sur mer et par voie des airs » ont disparu (croit-on que ce soit par hasard ?). Ce texte et d'autres qu'il serait trop long de citer ne donnent pas raison à l'Allemagne : ils suffisent à établir que l'accord de novembre 1918 s'est fait dans l'équivoque.

Deuxième exemple : les débats de la Commission des réparations. M. Holborn estime qu'« ils n'apportent aucune lumière nouvelle ». Ce n'est pas mon avis. La Commission n'est pour rien dans la rédaction de l'article 231, mais elle lui a donné un fondement juridique, « le principe de la responsabilité civile née de la faute commise et des dommages qui en ont résulté ». Qu'entend-elle par « faute com-

mise »? « Le point de vue de la Commission est parfaitement clair », disent MM. Bloch et Renouvin : « L'Allemagne doit réparer les dommages parce qu'elle a pris, en 1914, l'initiative des hostilités. » Cette affirmation est déduite de quatre textes principaux : 1° la délégation française, se référant aux termes du Code civil allemand, conclut que l'Allemagne doit être condamnée à rétablir « l'ordre des choses qui aurait existé » si la guerre « ne fût pas survenue » de son fait et « par sa faute » ; — 2° le premier ministre d'Australie, Hughes, déclare : « Un belligérant est en droit d'exiger d'un ennemi battu compensation pour tous dommages résultant de l'agression de l'ennemi », et encore « les frais résultant d'un tort causé doivent être supportés par celui qui a causé le tort, les frais d'une guerre injuste par les agresseurs » ; — 3° Lord Sumner, d'accord avec MM. Lebrun (France) et Van den Heuvel (Belgique), « estime que, pour avoir déchaîné injustement une guerre agressive », l'ennemi « a endossé la responsabilité de toutes ses conséquences ». Aucun de ces textes ne me paraît avoir le sens expressément limitatif qu'on lui attribue. Le premier constate simplement que la guerre « est survenue » par la faute de l'Allemagne ; on peut l'entendre aussi bien dans un sens plus large : l'Allemagne est responsable de la guerre. Le second et le troisième parlent d'agression et d'agresseurs (dans une guerre injuste) ; agression, selon MM. Bloch et Renouvin, signifie initiative des hostilités et rien de plus ; mais M. Hughes, qui entend faire payer aux Allemands, — outre les dommages — tous les frais de la guerre, ne donne-t-il pas au mot agression une acception plus étendue? En langage courant, agression signifie attaque brutale à laquelle on ne s'attend pas ; agression de l'Allemagne en 1914 signifie attaque injustifiée par laquelle se réalisent des desseins belliqueux. On pourrait en donner de multiples preuves, prises dans les documents contemporains. La meilleure en est le quatrième texte lui-même : [l'Allemagne est coupable] « d'avoir déchaîné injustement une guerre agressive ».

Troisième point : la signification de l'article 231, tel qu'il est sorti des délibérations du Conseil suprême et de ses experts. MM. Bloch et Renouvin ont démontré et M. Holborn accorde que la préoccupation du Conseil a été « de résoudre une question pratique — celle des réparations, — non pas de formuler... un verdict sur les responsabilités générales de la guerre ». Le verdict y est tout de même, affirme M. Holborn avec les autres historiens allemands. Encore une fois, c'est une question de textes. « ... L'Allemagne et ses alliés sont responsables, pour les avoir causés, de toutes les pertes et de tous les dommages... » Il est bien évident que, dans cette première partie de l'article 231, la responsabilité affirmée est d'ordre financier, non d'ordre moral, et que la traduction allemande *Als Urhaeber* — pour les avoir causés — comporte une équivoque. Reste la deuxième partie, « ... en conséquence de la guerre ... imposée par l'agression de l'Allemagne et de ses alliés » : il est non moins évident que cette formule implique une responsabilité morale. Comment faut-il l'entendre? Voilà toute la question. Il faut l'entendre dans un sens limité, disent MM. Bloch et Renouvin. « Ces mots-là s'appliquent, nous l'avons prouvé, à l'initiative des opérations militaires¹ » ; si l'article 231 a reçu une interprétation

1. Dans une réplique publiée par les *Cahiers des Droits de l'Homme* (30 juillet 1932), MM. Bloch et Renouvin emploient une autre formule : « Ce que nous croyons avoir établi, c'est que [l'art. 231] vise non une responsabilité générale, c'est-à-dire une responsabilité dans les origines lointaines de la guerre, mais uniquement le fait de l'agression, c'est-à-dire les origines immédiates du conflit. » S'il en est ainsi, à quoi bon discuter? Nous sommes tous d'accord.

plus large, la faute en est à la délégation allemande qui l'a propagée, en se basant sur une traduction fautive. A regarder de près les textes, il paraît difficile d'admettre cette double affirmation. Je n'en citerai qu'un, pris dans la Réponse [des Alliés] à la note allemande n° 6, en date du 22 mai 1919 : « Toutes les nations de l'Europe ont subi des pertes ; elles supportent et supporteront longtemps encore des charges et des pertes presque trop lourdes pour elles. Ces charges et ces pertes leur ont été imposées par l'agression de l'Allemagne. Il est juste que l'Allemagne, cause première de ces calamités, les répare dans la pleine mesure de ses moyens. Ses souffrances résulteront non des conditions de la paix, mais des actes de ceux qui ont provoqué et prolongé la guerre. Les auteurs de la guerre ne sauraient échapper à ses justes conséquences. » La réponse ne vise pas expressément l'article 231 (elle a trait aux clauses économiques), mais elle montre clairement ce que les auteurs du traité entendent par « agression de l'Allemagne ». De ce texte et de plusieurs autres qu'on pourrait citer (issus de la même source), il ressort que, si la délégation allemande a donné à l'article 231 l'interprétation que l'on sait, les Alliés n'ont rien fait pour la démentir, au contraire. Les « notes postérieures à la rédaction du traité », disent MM. Bloch et Renouvin, « ne peuvent pas modifier le sens de l'article 231 » : certes, mais elles l'éclairent. Puisqu'il s'agit d'interpréter un traité, les textes qui font foi, les seuls qui aient une « valeur décisive » (du point de vue historique et juridique) me paraissent être les notes échangées, avant la signature du traité, entre les parties contractantes.

On peut résumer le débat en disant : les historiens français ont raison quand ils soutiennent que les auteurs du traité n'ont pas songé à inclure dans l'article 231 une sentence sur les origines de la guerre ; — les historiens allemands ont raison quand ils soutiennent que cette sentence y est tout de même (sous une forme détournée). Français et Allemands devraient tomber d'accord qu'il eût cent fois mieux valu (pour les uns et pour les autres) qu'elle n'y fût pas.

Jules ISAAC.

Jacques BAINVILLE. *Histoire de deux peuples continuée jusqu'à Hitler.*

Paris, A. Fayard. In-12, 253 pages. Prix : 12 fr. (« Les Grandes études historiques ».)

M. Bainville a l'imprudence (ne faut-il pas dire l'impudence?) de rééditer en 1933 un petit livre écrit et publié en 1915 sur les rapports de la France et de l'Allemagne. Il prétend évidemment n'avoir rien à retrancher à ces pages qui appartiennent à la pire littérature de circonstance, auxquelles il a simplement ajouté un dernier chapitre où il résume à sa façon les années de l'après-guerre. Les historiens ne seront certainement pas de l'avis de M. Bainville ; il a poussé ici jusqu'à la caricature les sophismes et les idées préconçues dont il est coutumier. On devine celle qui constitue la trame de cette « grande étude historique » : « Le peuple allemand est le seul dont la France ait toujours dû s'occuper, le seul qu'elle ait toujours eu besoin de tenir sous sa surveillance » (p. 8), et ce fut « la plus grande tâche du peuple français » (p. 7). Voilà l'idée qui domine le livre, de l'aveu de l'auteur, et qu'il serait difficile de prouver scientifiquement : M. Gaston Zeller a lumineusement démontré dans son petit livre *La France et l'Allemagne depuis dix siècles* que, jusqu'au temps

de Louis XIV, il n'y a pas eu d'antagonisme franco-allemand¹ ; il parle de « relations pacifiques », de « tradition d'amitié », en homme qui connaît la valeur de ces termes et qui a exposé les faits indiscutables sur lesquels il s'appuie. Par exemple, Bouvines est, pour M. Bainville, la première des vingt batailles où « le peuple français et le peuple allemand se sont affrontés » (p. 14), alors qu'elle n'est qu'un « brillant épisode des guerres féodales », écrit M. Zeller (*op. cit.*, p. 30), ajoutant même qu'elle fut l'occasion de restaurer l'amitié préexistante entre Capétiens et Hohenstaufen. Passons sur l'alliance de Philippe-Auguste et d'Innocent III, qui paraît à M. Bainville « un lien formé par la nature des choses » et destiné à durer de longs siècles : affirmation bien surprenante en vérité, quand on sait tous les conflits qui mirent aux prises les papes et nos rois, de Philippe le Bel à Louis XIV.

Le point central de la « démonstration » de M. Bainville est à coup sûr le chapitre sur les traités de Westphalie, ce « chef-d'œuvre politique », moment unique dans l'histoire, où l'Europe vécut en équilibre et la France en sécurité, parce qu'on avait « désarmé la barbarie germanique » et « rogné les griffes de la bête » ! « Il s'agissait d'empêcher que l'Allemagne ne fit son unité comme la France avait fait la sienne » (p. 50), écrit expressément notre auteur, qui s'extasie sur la diplomatie française organisant l'anarchie germanique. Le moraliste aura le droit de s'indigner du cynisme avec lequel on interdit à une nation ce qu'on approuve chez une autre, et de cet éloge sans réserve de l'impérialisme de Louis XIV (p. 68-77, par exemple). En demeurant ici sur le terrain de la critique historique, nous mettons le lecteur en garde contre l'excessive habileté de l'écrivain, qui n'a pas voulu discerner la nocivité de la politique d'immixtion pratiquée par la France du XVIII^e siècle : c'est elle qui a déterminé les méfiances et bientôt la haine du peuple allemand à notre égard ; l'impérialisme napoléonien ne fera que raviver cette hostilité née au lendemain des mirifiques traités de Westphalie. M. Zeller a écrit, sur ce point, des pages décisives, que M. Bainville a pu connaître avant de publier à nouveau son dithyrambe fallacieux.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur toute la suite de l'ouvrage : à propos de Louis XV, de 1792, des traités de 1815, transparait la passion politique la plus éloignée de la sérénité historique. Faut-il ajouter, enfin, que le livre répond fort peu aux promesses du titre ? Les luttes dynastiques sont complaisamment commentées, alors que les relations des deux peuples ne sont jamais étudiées. Œuvre partielle et partielle, dont le talent de l'auteur ne saurait dissimuler la fragilité et l'inconsistance. Les synthèses historiques sont dangereuses quand elles sont écrites par des journalistes politiques.

J.-R. PALANQUE.

1. Aussi le mot de Marillac à Henri II : « Tenir sous main les affaires d'Allemagne en la plus grande difficulté qu'on pourra », devrait-il être éclairé de nuances pour être exactement compris, et surtout il est vraiment anachronique de le transposer de trois siècles en arrière, comme le fait M. Bainville (p. 24), qui fait un sort tout particulier à cette formule en de nombreux passages de son livre. C'est là un exemple de la façon dont il utilise adroitement tel épisode pour en grossir démesurément l'importance.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Antiquité. — *Sardis*. T. VII : *Greek and latin Inscriptions*, part I par W. H. BUCKLER et D. M. ROBINSON (Leyde, E. J. Brill, 1932, in-4°, 198 p., 13 pl.). — Le présent volume contient 231 inscriptions grecques et latines recueillies à Sardes aussi bien par d'anciens voyageurs que lors des fouilles américaines de 1910-1914 et de 1922. Parmi ces inscriptions, 125 sont inédites et 31 de celles qui ont déjà été publiées se présentent sous des formes plus complètes ou d'après des copies nouvelles. L'ensemble est réparti en cinq groupes : 20 documents publics, 64 textes honorifiques, 20 religieux, 75 funéraires, 52 *varia* et fragments ; dans chaque groupe, on suit approximativement l'ordre chronologique. Sans prétendre énumérer tous les textes qui méritent une attention spéciale, citons, dans la première catégorie, au n° 1, un contrat hypothécaire, datant des environs de 200 av. J.-C. et destiné à garantir la déesse Artémis pour un prêt d'argent consenti par les trésoriers de son temple ; au n° 2, un rescrit royal émanant peut-être d'Eumène II ; au n° 8, une série de douze documents concernant un citoyen de Sardes, Menogenes, qui fit partie d'une ambassade envoyée par la ville à Auguste pour le féliciter de la prise de la toge virile par Gaius César (ajouter à la bibliographie : *Ann. épigr.*, 1915, n° 1) ; au n° 16, une *oratio* de Marc-Aurèle et Commode devant le Sénat pour la réduction des dépenses dans les jeux de gladiateurs. Les inscriptions sont traduites et les plus importantes sont accompagnées d'un commentaire à la fois sobre et précis.

Les *Diaries of Robert Wood and his friends*, avec les textes qu'ils renferment, ont été réservés pour une seconde partie, qui réunira les *testimonia* relatifs à Sardes. Mais le volume actuel est muni d'*indices* qui en rendent dès maintenant la consultation facile. La présentation est à tous égards très soignée ; treize planches de fac-similés ajoutent encore à l'intérêt du livre.

A. MERLIN.

— J. D. S. PENDLEBURY. *A handbook to the Palace of Minos at Knossos* (Londres, Macmillan, 1933, petit in-4°, 63 p., 15 pl., 9 plans). — A côté de l'ouvrage monumental que Sir Arthur Evans consacre à ses fouilles du palais de Minos à Knossos, il était désirable qu'un volume plus facilement maniable et accessible présentât, à l'usage des visiteurs de la ruine fameuse, les indications essentielles sur ces découvertes, qui constituent un des événements archéologiques les plus importants du siècle. C'est ce petit guide que M. J. D. S. Pendlebury a rédigé ; comme le dit Sir Arthur lui-même dans l'Avant-propos, — et on ne saurait souhaiter un témoignage plus autorisé — l'auteur a parfaitement rempli le programme qu'il s'était assigné. Sous une forme simple et claire, il nous initie d'abord à l'histoire du site, surtout au point de vue du développement architectural du palais ; puis il nous conduit à travers l'édifice, en nous arrêtant quelque peu dans toutes les parties les plus intéressantes pour nous les expliquer ; enfin, il nous mène aux constructions extérieures

qui ont été déblayées dans les alentours immédiats. Neuf plans facilitent l'intelligence du texte et vingt-cinq figures offrent les aspects ou les détails les plus caractéristiques. Avec le fil d'Ariane que M. Pendlebury met en nos mains, la visite est tout plaisir et profit, même pour ceux qui sont réduits à la faire de loin par la pensée.

A. MERLIN.

— HORACE. *Satires*, texte établi et traduit par François VILLENEUVE (Paris, Les Belles-Lettres, 1932, in-8°, 214 pages doubles ; prix : 24 fr.). — M. Villeneuve donne dans la collection Budé, après les *Odes et Épodes* (1927), les *Satires*. Il y a, en tête de chacun des deux livres, une *Notice* générale sur le livre et, en tête de chaque satire, un résumé. Les notes sont aussi explicatives que le permet le peu d'espace dans lequel elles doivent tenir. Les travailleurs ne seront naturellement pas dispensés de se reporter à l'édition Lejay, où chaque satire est accompagnée d'une introduction et d'un commentaire très riches ; mais on se servira en toute confiance de l'édition Villeneuve pour la lecture courante et la vérification des références.

E. ALBERTINI.

— SÉNÈQUE LE RHÉTEUR. *Controverses et Suasoirs*, édition et traduction par Henri BORNECQUE (Paris, Garnier, 1932, 2 vol. in-16, 479 et 575 p. ; prix : 36 fr.). — M. Bornecque donne, dans la collection des Classiques Garnier, une nouvelle édition, revue et corrigée, de Sénèque le père ; il avait donné la première en 1902. Il a maintenant tenu compte des travaux parus depuis trente ans, mais il n'a eu que des détails à modifier (les modifications intéressent surtout les notes explicatives, dont le nombre a diminué). La disposition matérielle est sensiblement améliorée (texte sur la page de gauche, traduction sur la page de droite, et non plus texte en bas de page et en petits caractères). Les historiens utiliseront aisément, grâce à cette édition, un des textes les plus instructifs que nous possédions sur la formation intellectuelle et artistique des Romains aux premiers temps de l'Empire.

E. A.

— SÉNÈQUE. *Questions naturelles*, texte établi et traduit par Paul OLTRAMARE (Paris, Les Belles Lettres, 1929, 2 vol. in-8°, paginés 1-353, pages doubles pour la plupart). — Nous n'avons pas signalé jusqu'à présent cette édition des *Questions naturelles*, comprise dans la collection Budé. Elle rend aisément consultable un des ouvrages les moins lus de Sénèque, un de ceux aussi dont le texte pose le plus de problèmes. Un appendice critique et un appendice exégétique complètent heureusement les notes en bas de page, manifestement insuffisantes pour un traité de ce genre. Les *Questions naturelles* sont un des documents qui nous aident le mieux à saisir le peu qui subsiste d'esprit scientifique au premier siècle de notre ère.

E. A.

— Jules TOUTAIN. *La Gaule antique vue dans Alesia* (La Charité-sur-Loire, Delaunay, 1932, in-8°, 227 p. ; prix : 12 fr.). — M. Toutain a repris et réuni, dans ce volume, des conférences, des communications et des articles qui s'échelonnent de 1910 à 1931. La géographie et l'histoire de l'Auxois, l'historique des fouilles pratiquées sur le Mont Auxois, l'interprétation des résultats qu'elles ont donnés sont la matière de ce livre ; il ne comporte aucun appareil d'érudition, mais il a la précision et la clarté qu'on pouvait attendre du savant qui est l'animateur et le directeur des beaux travaux d'Alesia. Le premier et le dernier morceau, à propos d'Alesia,

traitent des questions générales (« l'archéologie gallo-romaine au début du ^{II}^e siècle ; — les conséquences profondes et les vrais résultats historiques de la prise d'Alesia »). Je ne partage pas l'optimisme de M. Toutain sur les heureux effets de l'inexistence en France d'un service des antiquités (p. 26-27) ; mais je suis avec lui quand il affirme que la conquête romaine a été bienfaisante pour la Gaule et n'a pas tué une grande civilisation originale (p. 208 et suiv.). E. A.

— *Germania Romana, ein Bilder-Atlas* (2^e édition, 1924-1930. Bamberg, Buchner, 10 fascicules : 5 de texte et 5 de planches). — De 1924 à 1930, la *Römisch-Germanische Kommission* de l'Institut archéologique allemand a publié une seconde édition de la *Germania Romana*, véritable inventaire des découvertes archéologiques faites sur le territoire de l'Allemagne contemporaine qui a été occupé par les Romains. L'aire géographique, sur laquelle porte cet inventaire, est d'une grande ampleur, puisqu'elle s'étend du Rhin inférieur (Xanten, Neuss) au moyen Danube (Ratisbonne).

Les dix fascicules de cet inventaire se répartissent en cinq chapitres, dont chacun se compose d'un texte et d'un album de planches. I. *Die Bauten des römischen Heeres*, par F. KÖPP, où sont décrits les grands camps permanents, les castella du limes germanique et du limes rhétique, avec leurs principaux bâtiments ; 24 planches ; — II. *Die bürgerlichen Siedelungen*, par F. DREXEL, fascicule consacré aux monuments publics, aux habitations privées des villes, aux villas rurales ; 40 planches ; — III. *Die Grabdenkmäler*, par F. KÖPP, revue générale des monuments funéraires, de leur architecture, de leur décoration ; 48 planches ; — IV. *Die Weihedenkmäler*, par F. KÖPP, où sont groupés tous les ex-voto, colonnes, stèles, autels, bas-reliefs et sculptures en ronde bosse, figurines de bronze, etc. ; 48 planches ; — V. *Kunstgewerbe und Handwerk*, par Maria BEASU, peut-être le plus curieux de ces fascicules ; il réunit tout ce qui formait le mobilier courant, les ustensiles et outils, la vaisselle de terre cuite et de métal, les bijoux, les objets de toilette, les verreries, ainsi qu'un choix des pièces les plus belles du fameux trésor d'Hildesheim ; 48 planches.

Texte et planches, dans chacun de ces fascicules, sont d'une égale utilité, d'un égal intérêt. On y trouvera un instrument de travail d'autant plus précieux que la bibliographie en est des plus complètes, que la provenance de chaque monument, de chaque objet, y est en général indiquée. J. TOUTAIN.

— Louis C. WEST. *Roman Britain : the objects of trade* (Oxford, B. Blackwell, 1931, in-8°, 108 p.). — Le titre général donné par l'auteur à son volume : *Roman Britain*, ne doit pas induire en erreur ; il ne s'agit pas ici d'un ouvrage d'ensemble sur la Bretagne romaine, mais seulement d'une sorte de statistique des marchandises de toute nature, matières premières, denrées alimentaires, objets fabriqués, qui ont alimenté le commerce de cette province. Après quelques pages consacrées à l'histoire de la région aux premiers siècles de l'ère chrétienne, l'auteur énumère les dites marchandises dans l'ordre suivant : Produits forestiers et plantes médicinales ; — Plantes cultivées ; — Pierres précieuses et semi-précieuses ; — Animaux et oiseaux ; — Aliments d'origine marine ; — Mines et métaux ; — Poteries ; — Briques et tuiles ; — Verre ; — Textiles ; — Matériaux de construction ; — Divers ; — Négociants bretons et étrangers ; — Importations. Chacun des chapitres ainsi intitulés comprend, outre quelques indications générales, des tableaux énumérant

les divers produits de chaque catégorie, les lieux où ils ont été trouvés, les ouvrages ou articles qui en ont fait mention. L. C. West a ainsi fourni aux historiens un instrument de travail vraiment utile. Il a, d'autre part, déterminé avec précision la place qu'il convient d'attribuer à la Bretagne romaine dans la vie économique de l'Empire.

J. T.

— Henry Stephen GEORGE. *Carausius, emperor of Britain, and other poems* (Londres, 1931, in-8°, 84 p.). — Qu'on ne s'attende pas à trouver dans ce petit volume une étude historique sur Carausius, qui fut proclamé empereur dans la Bretagne romaine à la fin du III^e siècle. M. George est un poète. Il a exalté en 525 vers la gloire de l'usurpateur ; ce poème se trouve publié en même temps qu'une cinquantaine de pièces beaucoup plus courtes, et c'est ce qui lui a valu de donner son titre à l'ensemble. Qu'il nous suffise de le signaler ici simplement.

J. T.

— Ch. DANGIBEAUD. *Mediolanum Santonum. Le municipe et les ruines* (Saintes, Laborde, petit in-4°, 63 p., 1 plan, 10 planches). — Très érudite monographie sur les antiquités romaines de Saintes, par le conservateur des musées de cette ville. La première partie est une étude sur l'organisation du municipe d'après les textes et le commentaire de M. Camille Jullian ; un plan schématique de la ville au III^e siècle où est marqué l'emplacement certain de toutes les antiquités dont subsistent encore les traces ; un chapitre entier est consacré à l'arc élevé par un Santon richissime en tête du pont de Saintes qu'on a pendant longtemps, mais à tort, qualifié d'arc triomphal. On trouve, p. 35-36, l'exacte reproduction de l'inscription qui le décore, avec les restitutions qu'il est permis d'y faire. Un autre chapitre décrit l'amphithéâtre, qui, malgré ses mutilations, a conservé jusqu'à nos jours sa vraie figure. En appendice à cette première partie, on trouvera des références qui auraient dû trouver place au bas des pages. Dans la seconde partie, sont rangées et décrites les ruines conservées aujourd'hui au musée ; à noter le texte et la traduction d'une épitaphe de Caius Julius Macer retrouvée presque intacte en 1887. Ici encore, c'est à la fin qu'on trouve les références nécessaires. Mais il importe qu'on les y trouve ; le consciencieux érudit qu'est M. Dangibeaud n'aurait eu garde de es omettre.

Ch. B.

France. — Charles DE LA RONCIÈRE. *Nègres et négriers* (éditions des Portiques, 1933, in-16, 254 p., 8 illustrations). — Précieux recueil de renseignements fournis par les contemporains sur une des plus hideuses plaies de la société humaine : l'esclavage et la traite, fléaux de « l'Afrique sanglante », de l'Amérique noire ; puis la chasse aux négriers, lorsque l'Angleterre eut entrepris de faire la police des mers et les étapes de la liberté. Mais il y a encore des négriers, notamment dans la mer Rouge, et des survivances africaines en Amérique : par exemple, le culte du Vaudoux, qui se perpétue en Louisiane et au Dahomey. Une bibliographie choisie, avec un discernement sûr à la fin du volume, recommande aux érudits un livre écrit surtout pour le grand public.

— Nous avons reçu de M. Félix PONTEIL deux intéressantes brochures. La première concerne *Un bourg de la Montagne-Comtoise sous Louis-Philippe*. Ce bourg, appelé Malche, est situé dans la Franche-Montagne de la Franche-Comté (canton du département du Doubs) ; il a beaucoup souffert des dévastations de la guerre de Trente ans et de la petite Vendée franc-comtoise. Son activité municipale sous Louis-

Philippe nous est exposée d'après les archives de la ville. — L'autre brochure a pour objet *Les origines de l'École normale protestante d'institutrices de Strasbourg, 1836-1845*, au temps du préfet Sers, qui était protestant, et du recteur Michelle. La création de cette École normale marquait une nouvelle étape vers la francisation de l'Alsace, grâce à la part prépondérante faite, dans ses programmes, à la langue française.

— Pierre CARON et Henri STEIN. *Répertoire bibliographique de l'histoire de France*. T. IV : *Années 1926 et 1927* (Paris, Auguste Picard, et les éditions Rieder, 1932, xxix-480 p.). — Le plan de ce répertoire contient huit divisions : Généralités et sciences auxiliaires de l'histoire, Histoire par époques, Histoire des institutions, Histoire religieuse, Histoire économique et sociale, Histoire coloniale, Biographie et Histoire locale classée par ordre alphabétique des noms de lieu. Deux tables : l'une des noms d'auteurs et des noms de personnes, et une table des noms de lieu. Ces deux tables occupent les pages 367-480. Les noms propres de personnes s'appliquent non pas seulement aux auteurs, mais aussi aux personnes marquées dans le titre des ouvrages. Voici quelques exemples pris au hasard : *Victoria*, reine d'Angleterre ; renvoi au n° 807, sur Edmond Rossier. *Profilis de reines*, parmi lesquelles se trouve la reine d'Angleterre. — Zola, n° 2450 ; renvoi à Deffoux (Émile), sur *Émile Zola et la sous-préfecture de Castelsarrasin en 1871* (et, naturellement, le nom de cette sous-préfecture figure à son rang dans la table des noms de lieu). — Maurras, n° 2222 ; renvoi à Hector Talvart, sur *Veuillot, Maurras et les éternels libéraux*, et encore n° 2404 : *Quand les Français ne s'aimaient pas, 1895-1905* ; enfin, n° 3463 (renvoi faux). Les titres des livres sont donnés avec une grande précision ; ainsi pour le livre de Maurras, au n° 2404, on mentionne que c'est une « nouvelle édition contenant les passages supprimés et un index des noms cités ». etc. — L'ensemble constitue un instrument de travail rédigé avec le soin le plus méticuleux. On souhaite que la suite ne tarde pas trop à paraître.

Ch. B.

— *Documents diplomatiques français, 1871-1914*. 1^{re} série : 1871-1900. T. V : 23 février 1883-9 avril 1885, Costes, 1933, xxxvii-689 p. — Ce tome V a pour point de départ la seconde accession de Jules Ferry à la présidence du Conseil et comprend quatre divisions principales : I. Rapports des puissances entre elles en Europe, avec huit subdivisions : 1^o-4^o rapports de la France avec l'Allemagne, la Russie, l'Italie et l'Espagne (le roi d'Espagne à Paris et le prince d'Allemagne à Madrid) ; 5^o la Triple-Alliance ; 6^o-7^o rapports de l'Allemagne avec la Russie et l'Angleterre ; 8^o les affaires balkaniques. II. Rapports des Puissances en Afrique du Nord et en Égypte ; en Afrique occidentale et australe ; rapports de la France avec l'Angleterre, l'Allemagne, le Portugal et la Belgique ; Madagascar. III. Rapports des Puissances en Asie : affaires du Tonkin : 1^o jusqu'au traité de Tien-Tsin, 12 mai 1884, et depuis ce traité. IV. La France et l'Angleterre à Terre-Neuve et Raïatea, dans les Nouvelles-Hébrides. — Un Index des noms de personnes occupe les pages 667-690.

— M. VLOBERG. *La Vierge et l'Enfant dans l'art français* (Grenoble, B. Arthaud, 1933, 2 vol. in-8°, 172 et 118 p., figures et planches). — Cet ouvrage, richement illustré, ne rentre guère à vrai dire dans le cadre des études de la *Revue historique*. Ce n'est pas, en effet, une histoire du thème de la Vierge à l'Enfant dans l'art français, mais une sorte d'énumération ou de classification des variantes de ce thème groupées sous les titres : Vierge à la crèche, Vierge nourricière, Vierge en majesté, Ten-

dresses de la Vierge-Mère, Jeux et soins de la Vierge-Mère, Larmes de la Vierge-Mère, Sourire de la Vierge-Mère, Figures symboliques de la Vierge-Mère. Seul le premier chapitre est traité avec un certain souci de l'ordre historique.

E. LAMBERT.

— Hubert PERNOT. *Lexique grec moderne français* (Paris, Garnier [1933], in-16, 528 p.). — L'exceptionnelle compétence de M. Pernot lui a permis d'accomplir au mieux une tâche difficile (voir la *Préface*) : il s'agit d'une langue non fixée, dont l'orthographe même est flottante, et le lexicographe a sans cesse à se demander dans quelle mesure il doit accueillir, d'une part les néologismes savants, d'autre part les termes dialectaux. Ce lexique se maintient dans les justes limites ; clair et maniable, il rendra de grands services à ceux qui ont l'occasion de voyager en Grèce ou de lire du grec moderne. En le feuilletant, on trouvera de quoi s'amuser (noter, par exemple, l'admirable *ἀεροθάλαμος*, « chambre à air »), et de quoi s'instruire. Puisse-t-il contribuer à corriger en « autarcie » l'absurde « autarchie » dont on nous parle tous les jours !

E. ALBERTINI.

— René LACOSTE. *Tennis 1933* (Paris, Grasset, 1933, in-8°, 262 p. ; prix : 15 fr.). — La *Revue historique* a reçu ce livre, qui est assez différent de ceux dont elle rend compte habituellement. Écrit par un spécialiste, il est fait de détails techniques et précis, et de souvenirs personnels sur les meilleurs joueurs de tennis de notre temps. On y notera (p. 28) que le tennis ne se joue que depuis 1872. L'Angleterre qui l'inventa l'appela d'abord « sphairistique » : le nom était emprunté aux jeux de balle de l'antiquité, bien que la raquette semble n'exister que depuis le XII^e siècle. — Pour l'historien, le principal intérêt du tennis, comme de quelques autres sports, est l'occasion qu'il nous donne de reconstituer certains phénomènes et certains états d'esprit du monde antique. Des événements sportifs comme la coupe Davis, un championnat de boxe, l'arrivée du Tour de France, par les foules qu'ils rassemblent, par la puissance de divertissement (au sens pascalien) qu'ils possèdent, nous aident à comprendre ce qu'ont été les jeux athlétiques en Grèce, les fêtes de l'amphithéâtre et du cirque à Rome.

E. A.

— Urbanisme algérien : *Bône*. Rapport d'enquête de MM. DANGER, urbanistes, en vue de l'aménagement de la ville. Résumé par M. J. COTEREAU (Alger, les éditions du *Journal général*, 11 p. in-fol.). Savante étude sur la situation passée et actuelle de la ville, sur la population, son état sanitaire et sa situation économique. Nombreuses illustrations.

Grande-Bretagne. — *The Great roll of the Pipe for the first year of the reign of king John*. Publ. par M^{me} Doris M. STENTON, t. X des publications de la « Pipe roll Society (Lincoln, J. W. Ruddock, 1933, xxv-422 p.). — L'intérêt tout particulier qui s'attache à ce volume est dû au fait qu'il donne l'état des recettes et dépenses de l'Échiquier pendant la première année de Jean sans Terre. Comme le note très justement M^{me} Stenton au début de son introduction, la succession au trône ouverte par la mort de Henri II en pleine guerre avec Philippe Auguste (6 avril 1199) menaçait l'Angleterre d'une guerre civile entre les ennemis personnels de l'héritier présomptif et les grands seigneurs résolus à défendre les droits de Jean sans Terre. Le parti qu'on pourrait appeler légitimiste, dirigé par les serviteurs dévoués du roi défunt, l'archevêque de Cantorbéry et Guillaume le Maréchal, prit résolument

la direction des affaires et fit couronner Jean (27 mai) ; le grand rôle de l'Échiquier ajoute des données très précises aux indications fournies par les chroniqueurs. En fait, la sédition, qui ne fut jamais sérieusement grave, échoua ; et, par là, s'affermît l'opinion que la mort du roi ne pouvait ébranler le trône et que les affaires continueraient comme par le passé. Mais il fallait fournir au roi couronné l'argent nécessaire pour rétablir l'ordre à l'intérieur et poursuivre la guerre en Normandie. C'est ici que le grand rôle de l'Échiquier prend toute son importance. Il fournit aux historiens de précieux détails, et la recherche est rendue facile par l'« Index rerum » qui suit la table des noms propres ; c'est une mine inépuisable pour l'histoire de la fiscalité anglaise au XIII^e siècle. Quant aux affaires de France, le volume est naturellement plein d'utiles renseignements soit sur les possessions anglaises en Normandie (Jean sans Terre était, comme on sait, comte de Mortain), soit sur certains monastères tels que Corneil et Lyre. Est-il nécessaire de dire, en terminant, que le texte du rôle a été reproduit avec une fidélité absolue (on y trouve même certaines graphies peu communes, telles : Bård, Bóolm, Héé, Lancelevéé) ? C'est un vrai modèle d'édition savante.

— La « John Rylands library » de Manchester a fait tirer à part et mis dans le commerce plusieurs articles qui figurent au tome XVII du Bulletin, juillet 1933. En voici cinq qu'il importe de signaler : 1^o *Racial distribution in the light of archaeology*, par H. J. FLEURE (comment sont répartis dans le monde les types caractéristiques des races humaines. 19 p. ; prix : 18 d.) ; 2^o *The Provisions of Oxford ; a forgotten document and some comments*, par H. G. RICHARDSON et G. O. SAYLES (les historiens n'ont guère utilisé jusqu'ici que le texte des *Provisions* transcrit dans les Annales de Burton ; il faut maintenant tenir grand compte d'un autre texte provenant d'un rôle qui appartient à Sir Edward Coke. L'examen comparé des deux textes permet de montrer avec une plus grande précision les étapes massives de la législation et des réformes constitutionnelles de 1258 à 1267. Il faut notamment renoncer à dire qu'au temps des *Provisions* les Parlements comprenaient seulement le roi et les membres des deux Conseils des 15 et des 12 ; beaucoup d'autres membres y trouvaient place). — Guthrie VINE. *The Miller's tale* (étude sur un manuscrit de la bibliothèque de John Ryland et sur ses rapports avec le premier texte imprimé de ce conte, qui fait partie des *Canterbury tales*. 17 p. et 6 fac-similés ; prix : 18 d.). — E. F. JACOB. *Florida verborum venustus* (signale l'emploi de l'euphuisme en Angleterre au XV^e siècle. 29 p. ; prix : 18 d.). — The earl of CRAWFORD AND BALCARRES. *Instruments of discipline and learning* (pour la culture intellectuelle, deux bons instruments sont nécessaires : une bibliothèque et une université). — S. ALEXANDER. *Value* (étude sur la notion de valeur en ce qui touche la vérité, l'art, la beauté. 11 p.).

— Elizabeth Wydeville. *A play in one act*, by Gerald A. TATE (Oxford, Basil Blackwell, 1933, 24 p. ; prix : 1 s. 5 d.). — Texte d'une pièce en un acte sur le mariage d'Élisabeth Wydeville (ou Woodwill), qui fut la femme du roi Édouard IV. La scène se passe à Grafton-regis en juin 1464 ; là, paraissent, outre le roi et Lady Élisabeth, le duc de Gloucester, frère du roi, la duchesse d'York, sa mère, un ménestrel appelé Raimbaut, qui chante une pastourelle de Thibaut de Champagne. Le texte est naturellement en anglais ; mais il n'est accompagné d'aucune indication concernant l'auteur ni la date de l'opuscule.

Italie. — Dans le recueil qui a pour titre « Papers and monographs », l'Académie américaine de Rome vient de faire paraître le tome VIII, intitulé *Rodulfi Tortarii Carmina*, publié par Marbury B. OGLE et Dorothy M. SCHULLIAN (Rome, Porta San Pancrazio. 500 p.). On sait que Raoul Tortaire fut moine à Fleury-sur-Loire au XI^e siècle et qu'il composa un traité *De memorabilibus*, d'après Valère Maxime.

— Les *Proceedings* de la British Academy, tome XVIII, contiennent une communication par M. VISCONTI DI MODRONE, sénateur du royaume d'Italie. Elle a pour titre : *England and Italy; an historical survey of a great friendship*, et pour objet l'histoire des rapports qui, depuis des siècles, ont rapproché l'Angleterre de l'Italie. Le fascisme ne peut que les cimenter plus solidement encore (Londres, H. Milford, 1932; prix : 1 s. 6 d.).

Histoire religieuse. — Carl SELMER. Middle High German translations of the *Regula Sancti Benedicti*; the eight oldest versions (Cambridge, Mass., the Medieval Academy of America, 1933, in-8°, iv-364 p. et 8 planches; prix : \$ 3,50. Old German prose Documents, I). — L'Académie médiévale d'Amérique a accueilli dans ses publications une collection de textes en vieil allemand entreprise par M. Selmer. Le premier volume contient des traductions de la Règle de saint Benoît en moyen haut allemand; les huit plus anciennes, provenant de Zwiefalten (deuxième moitié du XII^e siècle, éditée pour la première fois); de Hohenfurth (première moitié du XIII^e); d'Engelberg (milieu du XIII^e); d'Asbach (milieu du XIII^e, encore une première édition); de Raitenhaslach (deuxième moitié du XIII^e); d'Admont (fin du XIII^e, première édition); d'Eberbach (début du XIV^e); d'Altomünster (fin du XIV^e, première édition). Ces textes sont publiés diplomatiquement avec une exactitude d'autant plus grande qu'évidemment leur intérêt sera surtout philologique. Ils attireront particulièrement les germanistes, mais peuvent aussi être utiles pour la critique textuelle de la règle latine. E. J.

— Félix VERNET. *Les ordres mendiants* (Paris, Bloud et Gay, 1933, in-12, 227 p. Bibliothèque catholique des sciences religieuses). — Ce n'était pas une tâche facile de résumer en si peu de pages un si vaste sujet. M. Vernet s'en est bien tiré. Ses notices sur les divers ordres ne pouvaient prétendre à la nouveauté, mais elles sont claires et exactes. Peut-être aurait-il pu alléger un peu les longues listes d'écrivains, de théologiens, qui ne peuvent guère intéresser le grand public ni développer, par contre, les vues générales indiquées dans le premier chapitre et dans le dernier, ou bien insister sur quelques traits communs à presque tous ces ordres : ils se doublent d'un ordre de femmes, si peu fait pour les femmes que fût leur objet; ils donnent aussi naissance à un tiers-ordre séculier, duquel sort un tiers-ordre régulier; ils se divisent en observances; partout la loi de ce développement est la même. E. J.

— Chan. A. LECLERCQ. *Les cathédrales d'Arras et leurs évêques* (Paris, Mignard, et Arras, Brunet, 1933, in-18, 78 p.; prix : 5 fr.). — L'intérêt de cette brochure est de donner une idée, d'après d'anciennes vues ou plans (on aimerait que ces sources fussent indiquées avec plus de précision), de l'ancienne cathédrale d'Arras, détruite à la Révolution, et de l'ancienne abbaye de Saint-Vaast, écroulée au XVIII^e siècle. Le travail a été rédigé un peu vite; on pourrait y relever quelques hérésies historiques. E. J.

— Albert DUFOURCE. *Histoire moderne de l'Église. V : Le christianisme et les Barbares, 395-1049, et Le christianisme et l'organisation féodale, 1049-1294* (Paris, Plon, in-12, iv-389 et 704 p., nouvelle édition revue et complétée ; prix : 24 fr.). — Nous nous excusons du retard avec lequel nous signalons cette nouvelle édition — la sixième — des tomes V et VI du grand ouvrage de M. Dufource. On connaît le plan, la méthode suivie par l'auteur, la verve de l'exposé, l'étendue de l'information, la netteté des conclusions. Nous insisterons surtout sur ce qui fait la nouveauté de cette réédition : il s'agit de notes additionnelles, groupées à la fin de chaque chapitre, et qui ne remplissent pas moins de quatre-vingts pages du tome V et de deux cents du tome VI. On voit de combien l'ouvrage s'est accru. Ces notes apportent au texte une justification, un complément, parfois des retouches et des nuances. Elles sont particulièrement précieuses par les riches indications bibliographiques qu'elles renferment. Beaucoup se présentent en somme comme une analyse et une critique des publications récentes, classées suivant les sujets qui intéressent l'auteur, et pour répondre à des interrogations posées à peu près ainsi : où en est-on, et quels progrès ont été réalisés dans l'étude de telle question ? On sait que les problèmes qui préoccupent M. Dufource relèvent moins de l'histoire politique, de l'histoire des faits, que de l'histoire des institutions ecclésiastiques et surtout des doctrines et du sentiment religieux. Dans quel sens, dans quelle mesure, le christianisme a-t-il agi sur les intelligences et sur les mœurs ? Voilà, au fond, son objet essentiel. Problèmes très délicats et sur lesquels il est difficile que tout le monde tombe toujours d'accord. Mais aussi problèmes qu'il est bien intéressant de discuter, et qu'il est impossible de ne pas se poser, dût-on renoncer à conclure. Sur quelques opinions de M. Dufource nous ferions des réserves. C'est ainsi qu'il nous paraît attacher un peu trop d'importance à ce qu'il appelle le droit censier, régime par lequel un grand nombre d'États médiévaux avaient reconnu la suzeraineté du Saint-Siège et parfois lui payaient tribut. L'institution offre un très grand intérêt pour l'histoire des idées politiques et des conceptions papales ; mais je crois bien qu'à la question formulée par M. Dufource, p. 304 : Dans quelle mesure les États censiers se montrent-ils plus respectueux que les autres des lois de l'Évangile et des droits de l'Église ? il n'y a qu'une réponse : cela ne faisait aucune différence.

E. J.

— Ernesto VERCESI. *Tre Segretari di Stato : Consalvi, Rampolla, Gasparri* (Venise, Libreria Emiliana, in-12, 1932, 223 p., 8 pl.). — De ces trois études, la première est assez superficielle et n'apprend pas grand'chose au lecteur tant soit peu informé. M. Vercesi ne dit à peu près rien des efforts faits par Consalvi, après 1815, pour réformer l'administration de l'État pontifical. Les deux autres, écrites un peu trop sur un ton de panégyrique et avec le souci de faire apparaître entre les papes successifs une unité complète de vues, sont d'ailleurs d'une lecture intéressante.

E. J.

CHRISTIAN PFISTER

(1857-1933)

SA VIE, SES ŒUVRES

I. — LA VIE

M. Bémont, qui était un des plus chers et des plus anciens amis de Pfister, a dit ce que son collaborateur et co-directeur a été pour la *Revue historique* ; le lecteur trouvera plus loin une étude approfondie de ses travaux ; on voudrait retracer ici les principales étapes de la carrière et fixer quelques traits du caractère de cet homme d'une rare valeur, qui était d'une simplicité et d'une bonté non moins rares, de ce Français d'Alsace qui a aimé d'un même amour la grande et la petite patrie.

Il était né dans le Haut-Rhin, le 13 février 1857, à Beblenheim, dans le vignoble, à quelques centaines de mètres de Ribeauvillé. Beblenheim est un beau village où les gens riches sont les « gourmets » qui font vieillir dans leurs caves des vins des meilleurs crus pour les revendre aux restaurateurs et aux particuliers. Les parents de Pfister étaient de modestes vigneronns qui travaillaient dur pour élever leurs enfants et qu'il entourait d'une affection touchante.

Il grandit dans ce milieu simple. Il se promenait avec les enfants du village dans la campagne ou montait vers la forêt, il prit de bonne heure l'habitude de la marche qu'il conserva toute sa vie. L'autre été, à plus de soixante-quinze ans, étant allé passer quelques heures avec des amis aux Trois-Épis, il redescendit à pied par la route forestière, puis par Ammerschwir et l'extrémité de la vallée de Kayzersberg, dont il connaissait tous les détours et dont chaque pierre évoquait en lui des souvenirs historiques ou personnels.

Les parents de Pfister savaient le prix de l'instruction, ils l'envoyèrent à l'école et l'instituteur de Beblenheim fut son premier maître. Il subit aussi plus ou moins directement l'influence de Jean Macé, pros crit de décembre, qui avait trouvé un refuge en Alsace et un gagne-pain comme professeur au pensionnat libre de jeunes filles à Beblenheim. C'est là que Macé a écrit les *Contes du Petit-Château* — c'était le nom de la maison où il enseignait — qui ont charmé l'enfance des vieillards d'aujourd'hui. Dans ces dernières années, quand Pfister prenait quelques jours de repos dans son village, c'est sur un banc placé à mi-pente et d'où l'on aperçoit le pensionnat du Petit-Château qu'il aimait lire le *Temps* — le journal que l'Alsacien Nefftzer avait fondé pour combattre l'Empire, et qui est resté celui de tant d'universitaires.

Pfister aurait sans doute été mis au travail des champs au sortir de l'école primaire. Mais sa tante, M^{lle} Caroline Pfister, désirait que l'enfant poussât plus loin ses études. Un frère de son père, qui était allé chercher fortune en Amérique comme beaucoup de ses contemporains, et qui avait réussi, offrit de faire les frais

de l'internat au lycée de Colmar. Il pensait sans doute que son neveu irait le rejoindre et deviendrait son associé. Il n'en fut pas ainsi. Pfister n'eut jamais le moindre goût pour les affaires, mais le bienfait ne fut pas perdu. Le lycéen donna tout de suite des espérances qui ne se sont jamais démenties et il parlait toujours avec reconnaissance de l'oncle d'Amérique. Il arriva donc à Colmar en 1867 et il y fut le condisciple d'André Weiss, qu'il retrouva plus tard à l'Université de Paris et à l'Académie des sciences morales. Il y passa les années 1868 et 1869. Il y était en juillet 1870 quand la France déclara la guerre à la Prusse ; il voulut faire avec ses camarades le sacrifice des livres de prix qu'il avait mérités pour grossir le chiffre de la souscription ouverte en faveur des blessés ; mais une distribution se prépare longtemps d'avance ; l'Université refusa l'offre généreuse des élèves et la cérémonie eut lieu le 9 août à la date fixée. La France avait déjà subi deux grandes défaites. « Les vacances que nous rêvions si glorieuses débutaient dans l'angoisse », a dit Pfister le 13 juillet 1929, le jour où il eut la joie de présider la distribution des prix au lycée de Colmar, redevenu français.

L'Alsace était envahie ; des vieux burgs où grimpaient les gamins de Beblenheim on apercevait les flammes des incendies que les obus allemands allumaient à Strasbourg, et Pfister put tenir dans ses mains des débris de ces précieux incunables qui avaient péri dans les flammes avec la Bibliothèque, lors du bombardement de la ville. Au mois de janvier 1871, avant même la signature des préliminaires de paix, les Allemands expulsaient de Colmar le proviseur, qui avait le tort d'apprendre à ses élèves à aimer la France et fermèrent l'internat d'abord, puis les classes. Pfister regagna Beblenheim et passa une partie des mois suivants à Strasbourg où il suivit les cours du gymnase protestant. Mais l'ennemi mit la main sur cet établissement confessionnel comme sur ceux de l'État, et les parents de Pfister voulaient que leur fils fût élevé en France. Alors commença pour lui cette vie de déraciné que le malheur des temps exilait de la maison paternelle et de la terre natale, où il ne faisait plus que des séjours temporaires, pendant les vacances ou les grands congés.

À la rentrée de 1871, il devint boursier au lycée de Besançon, et il y poursuivit ses études pour les terminer à Louis-le-Grand à la rentrée de 1876, quand il fut résolu à se préparer au concours de l'École normale supérieure.

Il n'y avait pas alors, dans les lycées de Paris, de classes spéciales pour les candidats à l'École normale. Ils faisaient deux rhétoriques et quelquefois deux philosophies. Ceux qui avaient déjà terminé, comme Pfister, le cycle complet des classes et qui possédaient les deux baccalauréats, allaient souvent le matin en rhétorique et l'après-midi en philosophie. C'est ainsi qu'à la rentrée de l'année scolaire 1877-1878 Pfister était inscrit dans une division de rhétorique où la réputation du professeur, Gustave Merlet, attirait une centaine d'élèves, nouveaux venant de seconde, vétérans qui avaient déjà suivi la classe, ou doubles vétérans qui avaient fait leurs études en province et qui voulaient trouver ici ce je ne sais quoi que peut seul donner un maître incomparable, et dont Pfister lui restait encore reconnaissant après plus d'un demi-siècle. Gustave Merlet était un humaniste consommé qui admirait les maîtres des trois littératures classiques ; mais il n'était pas exclusif et il avait osé introduire les romantiques et les parnassiens dans des recueils de morceaux choisis de littérature française. C'était un merveilleux animateur qui, pour entraîner ces grands jeunes gens, souvent rebutés par la répétition des mêmes exercices, leur lisait, à

propos d'une matière des vers latins ou de quelque autre exercice scolaire, un sonnet de Sully Prudhomme ou une pièce de Leconte de Lisle, rapprochait d'un texte des *Géorgiques* des vers de Lamartine, un morceau de Catulle ou de Tibulle d'une élégie d'André Chénier ou d'un passage d'Alfred de Musset. Il excellait à former le goût de ses élèves, découvrait dans les meilleurs des germes de talent et suscitait l'émulation entre les jeunes et les anciens, des aînés qui avaient quitté le lycée et déjà débuté dans les lettres ; c'est ainsi que Pfister entendit plus d'une fois lire, sur un sujet qu'il avait traité avec plus ou moins de succès, des vers latins que Paul Bourget, dont commençait la grande notoriété, avait composés une dizaine d'années plus tôt.

Il connut dans cette classe Baudrillart, Belot, Jeanroy, Puech, Lemerrier, qui furent reçus avec lui à l'École normale au concours de 1878. L'après-midi, dans la classe de philosophie, il trouvait Charles Salomon et Sautreaux ; dans les cours du lycée, Diehl, Jaurès, Monceaux, Morillot, qui étaient inscrits dans l'autre division de rhétorique et qui arrivèrent du même pas que lui rue d'Ulm. Les journées étaient bien remplies et les heures d'études très laborieuses, mais les récréations étaient souvent tristes pour ces grands garçons éloignés de leur famille et de leur province, les promenades moroses, dans les cours du vieux lycée. Pfister trompait l'ennui en se rapprochant de ses camarades qui souffraient comme lui du dépaysement ; il avait de longues conversations avec un Lorrain, interne comme lui, qui regrettait ses forêts meusiennes comme Pfister regrettait les sapins des Vosges, Raymond Poincaré ; c'est là que commença une amitié qui ne s'est jamais démentie. Les deux exilés échangeaient leurs impressions et leurs projets d'avenir. Ils parlaient aussi politique. Ces jeunes gens étaient très montés au lendemain des élections du 14 octobre qui avaient marqué la défaite du 16 mai ; il y avait entente parfaite entre le jeune républicain de Bar-le-Duc et le fils de l'Alsace libérale. La différence des carrières ne les sépara jamais complètement. C'est le président Poincaré qui a fait de Pfister le successeur de M. Charléty à Strasbourg en 1927. Quand le recteur annonça sa volonté de se retirer en 1931, parce qu'il commençait de sentir la fatigue et craignait bien à tort d'être inférieur à sa tâche, le Président n'épargna pas les instances pour essayer de le retenir une année encore, et il est de ceux qui ont ressenti le plus douloureusement la disparition de son vieux camarade de Louis-le-Grand.

L'École normale en 1878 était un internat très doux, si on le comparait à celui du lycée, mais très fermé pour les littéraires de première et de seconde année, qui ne sortaient que le jeudi après midi, le dimanche, et le soir, une fois par mois, pour aller au théâtre, ou de loin en loin pour assister à quelque réception officielle. À l'intérieur, les élèves jouissaient d'une grande liberté en dehors des heures de cours, le silence n'était pas obligatoire même dans les études, et l'on ne se privait pas de bavarder. On répétait volontiers un mot que l'on prêtait au directeur Ernest Bersot : « Le meilleur temps qu'on passe à l'école est celui qu'on y perd. » Des jeunes gens comme Pfister et Diehl, qui arrivaient avec la volonté d'entrer dans la section d'histoire, de faire de longues lectures et d'augmenter chaque jour leur bagage de connaissances, étaient sans doute de ceux qui en perdaient le moins. Ils ne se privaient pas pour autant du plaisir de la conversation et ne se lassaient pas d'entendre un Paul Desjardins, à l'esprit si souple, à l'imagination séduisante et variée, un Morillot, que sa finesse avait fait surnommer l'Attique, un Bergson, bibliothécaire

adjoint, qui passait la plus grande partie de ses journées à lire ou à méditer, mais qui repaissait au réfectoire et aux récréations et qui ravissait ses camarades quand il leur faisait part du fruit de ses réflexions, un Jaurès dont la curiosité s'étendait à tout le domaine des connaissances humaines, très capable de s'intéresser à l'histoire qu'il a contribué plus tard à renouveler en étudiant et faisant étudier le problème de la vente des biens nationaux et de la constitution de la propriété foncière en France après 1789, brillant littéraire qui s'enthousiasmait pour les poètes des littératures classiques dont il savait par cœur des passages entiers, philosophe curieux de connaître tous les systèmes et de les discuter, orateur né qui avait autour de lui une couronne d'auditeurs quand il commentait le vendredi matin ou refaisait le discours de Gambetta entendu la veille au Palais-Bourbon, et que ses compatriotes émerveillés de ses interventions dans une réunion publique y auraient envoyé dès 1881, s'il avait eu l'âge de l'élégibilité. Les membres de la promotion de 1878 donnaient des promesses de talent que l'avenir n'a pas démenties. Ils étaient assez différents les uns des autres et se complétaient mutuellement ; leurs échanges d'idées quotidiens n'étaient pas seulement intéressants, mais fructueux. Plusieurs ont eu une carrière brillante ; sur vingt-quatre, huit sont entrés à l'Institut, deux à l'Académie française, Bergson fait partie de deux académies. Pfister, qui était de nature affectueuse, était et resta l'ami de la plupart d'entre eux. Il acheva de se lier très étroitement avec le philosophe Sautreaux, qui, cinquante ans plus tard, allait encore passer avec lui de longues semaines à Strasbourg et à Bobenheim ; à Nancy, les collègues de Pfister le voyaient arriver au moment des vacances et les deux camarades portaient ensemble pour de longues randonnées. A l'École, Pfister a naturellement beaucoup vécu avec les historiens de sa promotion, qui ont tous été des hommes utiles. S'il a été lui-même un des premiers médiévistes de son temps, Diehl a renouvelé en France les études d'histoire byzantine ; Baudrillart s'est fait une place à part dans l'Église de France et dans le haut clergé ; Dez a été un remarquable professeur et les saint-cyriens sortis du lycée Buffon n'ignorent pas à quel maître ils ont été pendant plus de trente ans redevables du succès ; l'aimable et tendre Moreau-Nélaton se donnait une culture variée et étendue avant de devenir un collectionneur averti et un bienfaiteur généreux de nos musées et de manier lui-même le pinceau avec talent et délicatesse. Parmi les aînés qui ont pu exercer par leurs travaux et leur exemple une influence sur lui, Pfister aurait cité Auerbach, Albert Cahen, Marcel Dubois, Lanson, Lévy-Bruhl, Salomon Reinach ; dans la promotion de 1877, Émile Bourgeois, qu'il retrouva plus tard à la Sorbonne et qui fut le premier auteur de sa candidature à l'Institut ; Rébelliau, pour qui l'histoire religieuse et les âmes du ^{xvii}^e siècle n'ont pas de mystère ; l'aimable Thamin, qui précéda de bien peu notre ami dans la tombe ; Camille Jullian, historien comme Pfister, érudit comme pas un, écrivain de race, évocateur qui fait jaillir la vie des vieux textes et luire le soleil de sa Provence sur la poussière des civilisations disparues ; Henry Michel, qui avait, au même degré que Pfister, le don de l'amitié, allait d'instinct vers les provinciaux isolés à Paris et les recevait à la table hospitalière de sa mère. Quand il fut à son tour carré et cube, Pfister fut heureux d'accueillir d'anciens Louis-le-Grand : Brunot, Vosgien de Lorraine, qui s'entendit à l'École avec le Vosgien d'Alsace, comme il s'entendra plus tard avec lui à la Sorbonne ; Casanova, le futur égyptologue ; Clément ; Durkheim, le philosophe déjà puissant et vigoureux ; Jacquinet, Pierre Janet, Le Breton, P. Pâris, qui devait

être le fondateur de la casa Velasquez. Il apprécia grandement Paul Fabre, qui annonçait déjà sa vocation d'historien ; Holleaux, spirituel et brillant aussi bien que savant, en qui s'esquissaient les qualités de l'épigraphiste et de l'archéologue. Il connut aussi Durrbach et Ehrard, Alsaciens comme lui ; Lécivain, le chef de section de la promotion de 1880, un des Français qui connaissent le mieux les institutions grecques et romaines ; Imbart de La Tour, médiéviste qui voyait souvent les questions historiques sous un autre angle que Pfister, mais dont il était trop impartial pour ne pas apprécier le mérite.

Il y a cinquante ans, les élèves d'une même promotion suivaient ensemble toutes les conférences de première et de deuxième année ; ils n'étaient autorisés à se consacrer à leur vocation particulière qu'au bout de deux ans, lorsqu'ils étaient candidats à l'agrégation. C'est ainsi que Pfister entendit les leçons du philologueournier, de qui les exigences parfois surprenantes apprenaient à ses disciples la valeur de la précision ; d'un helléniste consommé, Henri Weill, pour qui la langue et la littérature grecques n'avaient pas de secret ; de Gaston Boissier, humaniste et homme du monde qui était devenu un archéologue, qui a su raconter la vie de Cicéron avec autant d'agrément qu'il eût fait la biographie d'un homme d'État contemporain, et de qui les *Promenades archéologiques* sont, en même temps qu'une lecture savoureuse, un guide précieux pour le visiteur de Rome ou de Pompéi ; du philosophe Émile Boutroux, qui démontait les systèmes et les comparait, ponctuait ses leçons de réflexions personnelles et profondes, mais appuyait toutes ses démonstrations sur les textes et ne se fût pas pardonné de ne pas faire précéder l'étude du penseur d'une biographie précise et de la bibliographie complète de ses œuvres. Mais les maîtres qui directement ou par intermédiaires ont eu le plus d'influence sur Pfister sont sans contredit Fustel de Coulanges, Ernest Lavisse et Gabriel Monod. Ils ont définitivement conquis à leur science et formé le jeune homme qui avait un goût naturel, une passion pour l'histoire.

Son inclination et sa supériorité s'étaient manifestées dès le lycée en province et à Paris ; à Besançon, il avait remporté un prix au concours général. Sa mémoire imperturbable et sa capacité de travail lui permettaient de retenir les noms et les dates dont on ne craignait pas autrefois de remplir la tête des écoliers, et il vivifiait ce savoir un peu aride en dévorant tous les livres qu'il pouvait trouver dans les bibliothèques, alors assez pauvres, des études de pensionnaires. Il eut à Louis-le-Grand et il aima un vieux professeur, Casimir Gaillardin, qui avait écrit huit gros volumes bien oubliés sur Louis XIV et qui manquait un peu d'esprit critique, mais qui connaissait à fond les annalistes du grand siècle, ne racontait pas la Fronde sans réciter les meilleurs passages des mazarinades et s'indignait en évoquant la révolte de Condé contre Louis XIV et sa défection. Condé, s'écriait-il en tapant sur la table, Condé, mes enfants, était un méchant homme. Il faisait vivre le passé, et c'est là le premier devoir de l'historien. Pour le remplir complètement, il faut le faire revivre avec exactitude, et c'est ce que Pfister apprit de Fustel, de Lavisse et de Monod. S'il n'a recueilli l'enseignement oral du maître que dans quelques leçons entendues à la Sorbonne, il a lu et médité ses œuvres ; il a entendu parler de lui par ses aînés et il a profité de ses observations quand Fustel, devenu son directeur, se faisait montrer les travaux des élèves de seconde année. Fustel était pour les jeunes gens l'auteur prestigieux de la *Cité antique*, ils savaient presque par cœur des pages de ce livre dont ils admiraient la sobre élo-

quence. La reconstitution des époques disparues leur paraissait facile, à la lecture de cette œuvre admirable. Quand ils écoutaient le maître et se pénétraient de sa méthode, ils comprenaient au prix de quels efforts Fustel avait composé son chef-d'œuvre ; ils s'apercevaient qu'il ne faut rien avancer sans avoir un ou plusieurs textes pour justifier une affirmation. Avant d'en faire état, il faut en vérifier l'exactitude ou la vraisemblance. Il ne suffit pas de lire les historiens anciens et les orateurs, d'étudier les inscriptions et les pierres gravées, il faut consulter jusqu'aux lexicographes. C'est après ce travail préparatoire, long et minutieux, que Fustel construisait le bel édifice de ses leçons et de ses livres, qu'il restituait la *Cité antique* ou préparait ses études sur les institutions de la France. Il enseignait la méthode à des normaliens, tels que Jullian et Bourgeois, qui la faisaient connaître à leurs jeunes camarades. Avec son autorité naturelle, ses facultés brillantes, son habileté à composer une leçon, à en dresser le plan, à faire le portrait du personnage principal, à choisir les citations qui rendront vivante la figure d'un chef mérovingien ou d'un pape des premiers siècles, Lavisce avait les mêmes exigences que Fustel. « Vous nous avez appris », lui disait Pfister en 1913, au jour de son jubilé scientifique, « que l'histoire est une science difficile. » Gabriel Monod avait peut-être moins d'éclat, mais sa conscience n'était pas moins difficile, sa documentation moins abondante, sa connaissance des textes moins complète ; le fondateur de la *Revue historique*, qui avait reçu, lu, analysé tant de livres, faisait profiter ses élèves de son savoir si étendu. Comme Fustel et Lavisce, il les aimait, s'ingéniait à corriger leurs défauts et, plus encore, à deviner leurs qualités, à les diriger, à orienter leurs carrières. On a vainement essayé d'opposer l'un à l'autre ces trois maîtres. Ils ont pu émettre des avis différents sur certaines questions ; si les textes sont les mêmes pour tous, l'interprétation est subjective, mais la méthode est la même pour le normalien de 1850 et pour ceux de 1862. Ils aiment l'histoire et la vérité ; ils aiment la France, la France tout entière, celle du passé, celle du présent, celle de l'avenir et, dans leurs élèves, les hommes de demain, ceux qui remettront leur patrie à la place où elle était avant 1870. Pfister est de ceux qui leur ont donné le plus de satisfaction, des espérances qui se sont très vite réalisées. Il eût été difficile de ne pas faire cas d'un élève qui avait déjà les dons d'un maître, et ce ne sont pas ses camarades qui ont été les derniers à l'apprécier. Les jeunes gens sont des juges exigeants et, quand ils admirent un des leurs, ils ont des chances de ne pas se tromper. A l'École normale, on les habitait, pour les préparer à l'enseignement, à parler les uns devant les autres, et le professeur d'histoire ancienne, Ernest Desjardins, aimait à faire entendre les anciens aux nouveaux venus. Quand Pfister exposa devant les conscrits de 1880 le « gouvernement et les institutions d'Auguste », ce fut pour eux une révélation. On ne sait ce qui les frappait le plus, de l'ordonnance et de la clarté de l'exposé, du choix et de la discussion des textes historiques et épigraphiques, de la diction persuasive du jeune maître, rendue plus pénétrante encore par la pointe d'accent alsacien qu'il a conservée jusqu'au dernier jour. L'estime des jeunes normaliens confirmait l'opinion des professeurs et devançait celle du jury d'agrégation qui, au concours de 1880, classa Pfister premier *ex-æquo* avec Diehl. Ce dont il faut savoir gré à ses maîtres, c'est d'avoir deviné que tant de travail et de conscience feraient de lui un merveilleux historien du Moyen Âge. Plus tard, Lavisce, qui avait le droit d'être difficile, enrôlera Pfister parmi les collabora-

teurs de sa grande Histoire de France et lui confiera le volume réservé aux Mérovingiens. En 1881, Monod tenait à le garder à Paris après sa sortie de l'École pour lui permettre d'apprendre à lire les vieux parchemins et les diplômes, et de recevoir à l'École des chartes l'éducation technique sans laquelle il n'y a pas de bon médiéviste. Fustel, qui n'aimait pas beaucoup les besognes administratives, et qui abandonna la direction au bout de trois ans, malgré son affection pour l'École et pour les normaliens — il a demandé à ceux dont il avait été le directeur de 1880 à 1883 de mettre sur sa tombe une couronne de pierre, le seul hommage qu'il eût désiré — Fustel négocia très habilement cette affaire délicate et Pfister fut le premier des normaliens littéraires qui passa rue d'Ulm une quatrième année. Année de labeur fécond et profitable, mais année plus libre que les précédentes. En même temps qu'il suivait les cours des maîtres de la rue des Francs-Bourgeois et se formait à leurs disciplines, il réunissait les matériaux de sa thèse sur Robert le Pieux, visitait les familles de ceux de ses camarades qui, après l'agrégation, étaient partis pour Rome, pour Athènes ou pour les lycées de province, et qui étaient heureuses de l'accueillir ; il achevait d'apprendre à connaître les musées et allait quelquefois au théâtre. Il donnait quelques leçons, comme il avait déjà fait les jours de sortie pendant ses premières années d'école ; il avait consacré une partie de ses vacances à des préceptorats qui lui permettaient de subvenir à ses besoins, d'ailleurs modestes, sans obérer les ressources restreintes de sa famille. Il en retirait des avantages moraux bien supérieurs aux ressources matérielles qu'il y cherchait d'abord ; ses élèves et leurs parents devenaient ses amis, comme l'étaient ses maîtres et ses camarades, parce qu'on appréciait sa franchise et la sûreté de son caractère. Il formait sans les chercher des relations qui ont duré autant que lui, et l'on retrouve parmi les souscripteurs des *Pages alsaciennes*, imprimées en 1927, le nom de tel de ses voisins de Bannwihr ; le général de Berckheim continuait avec le recteur le commerce amical qui avait commencé un demi-siècle plus tôt entre l'élève de l'École alsacienne et son jeune répétiteur.

* * *

En 1884, préparé à sa tâche par de fortes études qu'il ne cessa pas de poursuivre quand il fut professeur à son tour, Pfister partait pour Besançon comme maître de conférences à la Faculté des lettres. Il y était accueilli par l'historien Léonce Pingaud, camarade de section de Gabriel Monod à l'École normale ; il avait l'occasion de revoir d'anciens amis qu'il avait connus au lycée quelques années plus tôt ; il était près de Monthéliard où avait essaimé une branche de la famille Pfister ; il n'était pas loin de l'Alsace. Il fut tout de suite apprécié et il fut heureux.

Deux ans plus tard, il était nommé à Nancy, où il resta dix-huit années et où il put longtemps croire qu'il avait fixé sa vie. Il n'y fut jamais isolé. Il y était attendu par les normaliens un peu plus anciens que lui : le doyen Debidour, bon historien et très galant homme de qui Pfister apprécia tout de suite la franchise et la cordialité. Un brillant littéraire, Émile Krantz ; le géographe Marcel Dubois ; Auerbach, qui remplaça bientôt Dubois ; Diehl, qui arrivait d'Athènes après être passé par Rome ; un autre Athénien, Georges Cousin, de la promotion de 1880, se joignirent à eux. Aux sciences, c'étaient Guntz, Paraf ; au lycée Adam, Vogt, qui ne tarda pas à

remplacer à la Faculté Paraf, nommé à Toulouse, Rossignol. Les célibataires prenaient leurs repas ensemble et formaient un groupe amical et gai, très uni, « une petite famille » a dit l'un d'eux. Bientôt se joignit à eux le germaniste Henri Lichtenberger pour qui Nancy fut, comme pour quelques autres, une préparation à la Sorbonne; Andler, qu'une erreur du jury d'agrégation de philosophie avait détourné vers l'enseignement de l'allemand. En dehors de ces jeunes gens, qui étaient d'autant plus heureux de se rencontrer plusieurs fois par jour qu'ils n'avaient pas encore formé de famille, Pfister fut heureux de voir arriver au lycée de Nancy Gustave Glotz qui, s'étant marié au sortir de l'École normale, ouvrait affectueusement sa maison à ses camarades et à ses collègues. Pfister fut tout de suite l'ami du ménage, bientôt celui des enfants. En quelques mots partis du cœur, Glotz lui souhaitait, le 22 novembre 1932, lors de la remise de la médaille frappée en son honneur, de « rester pour de longues années encore le frère qu'il avait été pour ceux de notre génération, l'oncle qu'il avait été pour ceux de la génération suivante... même s'ils n'étaient pas de sa famille »; et Glotz ne pensait pas seulement à la sienne, mais à celle de tant d'universitaires, collègues ou anciens étudiants. Que de voyages Pfister a faits pour assister au mariage d'un ami, de la fille ou du fils d'un ami ! Cet homme, qui était la simplicité même, ne s'achetait que des livres, qui, joints à ceux qu'on lui donnait pour en faire le compte-rendu, composaient une collection dont une partie a déjà été déposée à un institut de la Faculté des lettres de Strasbourg lorsque Pfister, devenu recteur, fut obligé de renoncer à la plupart de ses travaux personnels, et dont l'autre, confiée à sa nièce Mlle Klein, a rejoint ou rejoindra un jour la première. Mais, que de cadeaux de noces ou de première communion il a offerts dans sa vie, et comme il était heureux de les offrir ! Il prenait sa part de toutes les joies de ceux qu'il aimait ; un heureux événement de famille, un avancement, une distinction quelconque lui étaient une occasion qu'il ne laissait jamais échapper de témoigner son amitié. Doux et bon comme il était, il se mettait rarement en colère, mais il trouvait des accents vengeurs pour exprimer son indignation contre je ne sais quels politiciens de province qui avaient retardé la nomination d'un savant de premier ordre dans la Légion d'honneur parce que sa fille était religieuse. Prompt à féliciter de la moindre joie, il accourait plus vite encore, s'il est possible, quand le malheur entraînait chez des êtres qui lui étaient chers. Il n'avait pas besoin d'ouvrir la bouche ; la cordialité de son étrointe, la tristesse de son regard voilé de larmes disaient tout de suite la sincérité de sa sympathie, et elle était pour ceux qui souffraient un précieux réconfort.

Rien ne lui coûtait, ni démarches, ni fatigue, quand il s'agissait d'obliger un ami. Le 22 novembre 1930, Pfister avait été en chape tout le jour ; il avait présidé la rentrée solennelle de l'Université, prononcé un discours ; le soir, il avait ouvert les salons du rectorat aux universitaires et à leurs familles, aux fonctionnaires du Haut et du Bas-Rhin, à ses amis de Strasbourg. Il s'éclipsa pour aller à la gare prendre le train de nuit pour Paris. Il y avait le lendemain une élection à l'Académie des sciences morales et politiques, et il tenait à y prendre part, non que son candidat pût passer, il savait très bien que la plupart de ses confrères donneraient leur voix à un autre compétiteur, mais il ne voulait pas que l'on pût dire que la sienne avait manqué à un ami de cinquante ans, à un vieux camarade de Louis-le-Grand et d'École normale qui aspirait à cet honneur si recherché. L'hiver dernier,

il disait que les voyages à Paris commençaient à l'effrayer un peu. Il voulut cependant assister à la remise des *Mélanges* offerts par ses confrères, ses collègues et ses élèves à son vieil ami Glotz, devenu le maître incontesté des études d'histoire grecque dans notre pays, apporter le salut des Strasbourgeois à cet Alsacien, fidèle et vaillant comme lui, qui en 1918, à la veille de la plus cruelle épreuve, songeait à pavoiser sa maison pour fêter le retour de l'Alsace à la France. Il eut aussi à cœur de venir à l'Académie des sciences morales et politiques pour donner sa voix à Mgr Ruch, l'« évêque de la frontière », son ancien élève au lycée de Nancy, qui fut élu.

Cette délicatesse et cette chaleur d'âme lui ont valu des amis très nombreux, d'âge, de caractère, d'opinions, de professions très différentes. Il en a eu de bonne heure et de très dévoués qui lui sont toujours restés fidèles ; il en a eu de nouveaux après la guerre lorsqu'il s'est fixé en Alsace ; mais c'est peut-être à Nancy, dans ses années de vie provinciale très active, dans sa jeunesse finissante et sa maturité, qu'il en a eu le plus. Il serait impossible de les nommer tous : collègues des différentes facultés ; étudiants qu'attirait ce maître affectueux et dévoué qui les préparait aux examens, qui les suivait dans la vie ; fonctionnaires que Pfister avait l'occasion de rencontrer dans le monde ; Nancéiens qui suivaient ses cours ou lisaient ses livres, qui venaient lui en parler et qui l'attiraient chez eux. Il faut faire une place à part pour deux amis, le pasteur Cuvier et le capitaine Wulfling. Pour la même raison, il convient de donner une mention spéciale d'abord à Pariset, qu'il retrouva plus tard à Strasbourg et dont la mort a été pour lui un cruel chagrin ; ensuite pour ce brillant élève de la Faculté de Nancy, qui fut plus tard son collègue à la Sorbonne et qui avait tenu à partir avec lui pour l'Alsace en 1919, son très cher ami Fernand Baldensperger.

La plupart des célibataires qui avaient précédé ou rejoint Pfister à Nancy s'étaient mariés. Il y en avait un qui avait été son camarade à Louis-le-Grand et à l'École normale et qui s'était étroitement lié avec lui : Lemer cier, qui fut d'abord professeur au lycée, puis, à partir de 1887, à la Faculté. Ils se voyaient tous les jours ; ils se virent aussi à Beblenheim, où Pfister amenait volontiers ses amis. C'est ainsi que Lemer cier fit la connaissance de M^{lle} Marie Busser, fille d'une tante de Pfister, morte jeune, et de Georges Busser, que les pasteurs du pays et les mémorialistes locaux rattachaient volontiers à son homonyme, le réformateur alsacien. Il s'éprit de M^{lle} Busser et fut agréé comme fiancé. Bientôt ce fut le mariage et, pour Pfister, un nouveau lien avec Lemer cier, un nouveau ménage à visiter, de nouveaux enfants — des neveux par le sang ceux-là — à faire sauter sur ses genoux.

S'il n'en a pas eu lui-même, ce n'est pas qu'il n'ait pas aimé la famille ; il en avait le culte. Une des raisons de son attachement pour Nancy, c'est qu'il n'était pas très loin de Beblenheim ; dès qu'il pouvait s'échapper, il allait embrasser sa mère, qui avait en lui un soutien fidèle et un fils tendre et pieux. Même à l'époque des passeports, il trouvait moyen d'entrer au pays, soit qu'il passât par le duché de Bade, soit qu'il entrât à pied par quelque passage peu fréquenté des Vosges. M^{me} Pfister avait eu, outre Christian, un autre fils resté à Beblenheim et deux filles, l'une morte jeune, l'autre mariée à M. Klein, vigneron à Abreschwiller. M^{me} Klein mourut en 1897, très peu de temps après la naissance de son dernier enfant ; elle en laissait

six, dont aucun n'était élevé. La grand'mère était bien âgée pour remplacer sa fille, et l'on ne voulait ni garder à Beblenheim, ni envoyer à l'école devenue allemande, trois garçons nés à Abreschwiller, qui avaient balbutié le français dès leur plus jeune âge. Pfister se chargea de leur éducation et d'une tâche nouvelle pour lui. Celui qui avait tant de neveux et de nièces d'adoption avait maintenant des fils et des filles. Il remplit envers eux tous les devoirs d'un père avec une tendresse qu'on admirait autour de lui, parmi ses élèves comme parmi ses collègues. Les étudiants, qui connaissaient la vie de dévouement de leur maître, n'ont pas cru lui donner une meilleure preuve de leur affection qu'en fondant à l'intention de sa plus jeune nièce une bourse d'internat au lycée de jeunes filles de Nancy. Elle y était encore en 1914 ; son oncle la fit venir d'Angleterre à Paris lorsque les Allemands commencèrent à bombarder la capitale de la Lorraine, devenue ville du front ; elle a l'intelligence très vive de son père et la même ardeur au travail que son oncle. Tant que Pfister habita Strasbourg, elle a veillé sur lui comme il avait veillé sur elle.

On aurait une idée bien inexacte de la vie de Pfister si on se le représentait comme uniquement préoccupé de remplir ses devoirs de famille et d'amitié. Il était avant tout professeur, et la tâche d'un professeur était singulièrement absorbante dans ces années lointaines, quand il voulait la remplir tout entière. Le temps était passé où, dans les Facultés des lettres, quelques hommes instruits et doués du don de la parole faisaient une ou deux conférences par semaine aux amateurs de beau langage et consacraient quelquefois une heure aux répétiteurs de lycée qui préparaient un examen universitaire. Un grand ministre de l'Instruction publique, Jules Ferry, deux remarquables directeurs de l'enseignement supérieur, Albert Dumont et Louis Liard, avaient transformé les universités ; ils en faisaient de véritables laboratoires de science et d'enseignement. Ils leur avaient donné des étudiants, et ces étudiants avaient des exigences. Les meilleurs d'entre eux attendaient de leurs professeurs une direction et une méthode. Ils comprenaient tout de suite d'eux comment une leçon doit être documentée et composée ; quand ils avaient à parler à leur tour dans la conférence d'agrégation, ils aspiraient à donner à leurs camarades un peu de l'impression produite par ces leçons. Il y avait aussi les médiocres qui songeaient avant tout à conquérir la licence et, s'ils le pouvaient, l'agrégation ; ils avaient des auteurs à expliquer, des périodes d'histoire à étudier en détail. S'ils étaient appliqués et laborieux, ils étaient encore peu capables de faire des recherches personnelles ; c'est leur professeur qui se chargeait de la préparation scientifique et, comme le programme variait tous les ans, le travail quotidien était lourd. Il fallait aussi donner à ces jeunes gens qui étaient destinés à enseigner dans des lycées ou de petits collèges, souvent dépourvus de bibliothèques, une bonne instruction historique générale qui leur servirait plus tard à enseigner aux enfants autre chose que des noms et des dates. Tous les étudiants ne possédaient pas l'usage courant de l'allemand et de l'anglais ; il n'y avait pas alors en France de ces grandes encyclopédies, de ces histoires universelles où des auteurs compétents se chargent de mettre au point les principales questions. C'était la Faculté qui avait pour tâche de leur fournir le viatique intellectuel indispensable. Le Moyen Âge était la province de Pfister ; il y excellait, parce que son impeccable érudition, sa collaboration à la *Revue historique*, à la *Revue critique*, aux *Annales de l'Est*, ses longues

stations aux archives de Meurthe-et-Moselle ou à la bibliothèque de la ville lui permettaient de se renouveler sans cesse et de se tenir au courant de toutes les questions de détail.

Sa curiosité toujours en éveil, le désir de satisfaire un noyau fidèle de Nancéiens pour qui la Faculté était une institution municipale et le cours public une distraction régulière, lui avaient fait choisir pour sujet d'étude, en 1894, l'histoire même de Nancy depuis ses origines ; il la poursuivit pendant les années suivantes jusqu'en 1901, et ses cours revus, corrigés, amplifiés, devinrent la magistrale histoire dont il sera parlé plus loin.

Pour les Nancéiens, souvent froids et réservés, Pfister était maintenant un compatriote et, particulièrement aimé, il devint membre de l'Académie de Stanislas, très ancienne académie de province et très justement fière de sa réputation. Il était une célébrité locale, mais il était aussi une force pour l'Université ; ses maîtres ne le perdaient pas de vue. On l'avait fait décorer de la Légion d'honneur. A l'occasion d'un Congrès des Sociétés savantes qui se tint à Nancy, on le fit officier ; en 1902, il était appelé à l'École normale. C'est le moment où Liard, le réformateur du haut enseignement, faisait verser à la Sorbonne le personnel enseignant de l'École. Pour des raisons multiples que lui dictaient les scrupules de sa conscience délicate, Gabriel Monod ne fit que passer à la Faculté des lettres ; il disait : « La Sorbonne sera pour Pfister », et Pfister y fut tout de suite à sa place. Il avait beaucoup plus d'étudiants qu'à Nancy et il avait chance d'en avoir d'excellents tous les ans ; il était ravi de ses élèves et la sympathie fut réciproque. Il avait été précédé à la Sorbonne par un collègue qui était un savant de premier ordre, Ch.-V. Langlois. Si les élèves appréciaient en Langlois le savoir étendu et une impeccable méthode, ils manifestaient leurs préférences pour le nouveau venu, qui leur rendait les mêmes services, mais qui tempérait par sa bonhomie affectueuse l'inévitable rigueur des critiques. Après avoir entendu une leçon, il indiquait, quand il le fallait, les défauts du plan ou les erreurs d'appréciation, mais il était heureux aussi de relever tout ce qui était bon, tout ce qu'il était possible de louer. Pour équilibrer les différentes équipes aux conférences d'histoire du Moyen Âge, on refusa d'inscrire à celle de Pfister d'autres étudiants que ceux de deuxième année. Au jury du concours d'agrégation, où il siégea pendant plusieurs années, il était un juge compétent et scrupuleux, attentif à toutes les épreuves, appréciant avec équité les leçons d'un chargé de cours qui exposait clairement un sujet, mais qui n'avait pas eu le temps ni les moyens de se donner la même préparation scientifique que les élèves de l'École normale ou de la Sorbonne, distinguant aussi le candidat brillant qui est déjà en possession d'une maîtrise. Quelques années plus tard, Pfister se trouva en présence d'Albert Thomas, qui était un des hommes du jour. Il l'étonna bien en lui citant le début d'une de ses leçons d'agrégation qui avait frappé le jury et dont il avait retenu les termes. Au cours public, il retrouvait le succès qu'il avait connu à Nancy, tout en menant à Paris la même vie de bénédictin qu'en province ; il poursuivait ses travaux personnels, se mettait à l'œuvre de très bonne heure et ne s'interrompait que pour aller à l'École normale, à la Sorbonne, à la Bibliothèque nationale ou aux Archives. Il faisait des journées de dix, quelquefois de douze heures. Il avait cependant retrouvé à Paris des camarades, des amis d'autrefois ; il allait chez des Comtois, chez des Alsaciens devenus Parisiens ; il rencontrait souvent le vénérable pasteur Schmitt, M. Matter, le magistrat historien ; Rodolphe Reuss, qui

avait quitté Strasbourg après la mort de son père, le grand théologien. Il profitait des vacances pour reprendre contact avec le pays natal. L'étude d'un passé lointain ne lui faisait pas perdre la notion du temps présent ; il suivait d'un oeil attentif et inquiet le cours des événements qui se déroulèrent dans les premières années du *xx^e* siècle : le débarquement de Guillaume II à Tanger et la conférence d'Algésiras, l'envoi du *Panther* à Agadir en 1911 pour protéger des Allemands qui n'y avaient jamais mis le pied, les deux guerres des Balkans de 1912 et de 1913, et la double conférence de Londres où l'Autriche, soutenue par l'Allemagne, montrait déjà son mauvais vouloir à l'endroit des Slaves de Serbie et du Monténégro, l'incident de Saverne, la disgrâce de Zorn de Bulach, ce féodal et ce terrien qui estimait qu'une famille comme la sienne a été créée et mise au monde pour suivre le sort de la terre et qui acceptait peut-être trop facilement de Guillaume II les fonctions de secrétaire d'État et de gouverneur de la Hohkoenigsbourg, mais qui n'en fut pas moins remplacé par des fonctionnaires prussiens. C'était l'institution d'un véritable régime d'état de siège, à la fois un symptôme et une menace. Les Alsaciens commençaient à voir l'autre visage de Guillaume II, le vrai ; l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase.

* * *

Avec la guerre, commencèrent pour Pfister quatre années de travail, d'angoisses et d'espérance, de travail ancien et de travail nouveau. Si les étudiants en âge de porter les armes avaient quitté la Sorbonne, les plus jeunes restaient et les étudiantes étaient là. Pfister pensait que le premier devoir d'un professeur était de continuer à enseigner. Il n'en remplissait pas moins d'autres obligations et allait souvent à l'ambulance de l'École normale où tant de professeurs blessés ont tenu à être soignés. Il s'était mis à la disposition de son collègue, ami et voisin, Brunot, qui était maire du *XIV^e* arrondissement, pour faire des enquêtes, pour porter des secours matériels et des encouragements aux familles privées de leur chef, pour annoncer — tâche plus cruelle — les décès aux veuves et aux enfants des soldats tués au front. Il trouvait les paroles de sympathie qui conviennent, serrait la main des affligés, s'efforçait à sécher les larmes des enfants ; de quel cœur il le faisait, lui qui, arrivant à la mairie pour y chercher la liste des tristes visites qu'il avait à faire, avait mis la main sur les communications des autorités militaires annonçant successivement la mort de ses trois neveux Klein, tombés l'un après l'autre en héros ! Années d'angoisses. Il attendait fiévreusement comme tant d'autres le communiqué du matin et du soir. Il avait suivi avec douleur la retraite des armées françaises après Charleroi ; il connut des émotions poignantes en 1914 pendant les journées de l'Yser, en 1916 pendant la ruée sur Verdun, en 1918 au moment des dernières attaques des Allemands. Années d'espérance. Il ne pouvait pas croire que les Français, qui n'avaient pas perdu une heure depuis 1871 pour travailler, chacun dans leur sphère, à l'œuvre de relèvement, pourraient être vaincus, et il trouvait, malgré ses nombreuses occupations, le temps de participer activement aux séances des commissions où l'on préparait la future réorganisation de l'Alsace. Il voyait à Paris les Hansi, les Wetterlé, les Blumenthal, les compatriotes qui, restés ou nés en Alsace après 1871, avaient réussi à quitter le pays dans les derniers jours de juillet

1914. Autorisé en 1918 à passer quelques jours à Masevaux, dans un coin de l'Alsace délivré en août 1914 et où l'invasion n'avait jamais pu reprendre pied, il écrivit dans le *Bulletin de l'enseignement des territoires de Thann et de Masevaux* un article sur l'histoire de Masevaux depuis les Habsbourg jusqu'à 1914, donnant des détails sur l'administration des comtes de Ferrette et des Habsbourg; sur le développement de l'industrie dans la vallée; sur l'installation des orgues de l'Eglise catholique. « Puisse arriver bientôt », disait-il en terminant, « le jour où ces orgues chanteront le *Te Deum* de la victoire définitive et célébreront le retour à la France de l'Alsace entière, lorsque nos frères de Mulhouse, de Colmar et de Strasbourg respireront enfin librement, comme le font les habitants de Masevaux, au sein de la patrie française retrouvée ! »

Ce jour tant attendu arriva enfin. Quel est celui d'entre nous qui n'entendra pas, aussi longtemps qu'il lui sera donné de respirer et d'avoir conscience, le canon et les cloches du 11 novembre 1918? Pour Pfister, c'était la fin d'un déchirement quotidien, l'accomplissement du rêve de toute sa vie. Il put revoir Nancy, bombardée pendant quatre ans, aller lentement sur des voies où l'on commençait seulement à replacer les rails jusqu'à Metz où reprenait un transit normal; revoir à Riquewihr et ailleurs des familles amies, crucifiées comme la sienne par un cauchemar de près d'un demi-siècle. Il fallait des hommes comme lui, connaissant l'Alsace à fond, ayant souffert de son épreuve, s'étant condamnés à l'exil pour ne pas être sujets du kaiser, pour réinstaller la France en Alsace avec le tact et la tendresse nécessaires après un demi-siècle de séparation juridique et diplomatique.

* * *

Dès le début de la guerre, il avait posé sa candidature à la chaire d'histoire de l'Université de Strasbourg. A la fin de 1918, on lui annonça que l'heure du départ approchait; le gouvernement voulait ouvrir des cours temporaires d'enseignement supérieur dès le mois de janvier 1919. Sans une hésitation, Pfister quitta Paris, la Sorbonne, pour retourner au pays.

Lors de la constitution définitive de l'Université, il reprit les innombrables études qu'il avait déjà consacrées à l'Alsace. Il en étudiait l'histoire dans son cours; il en retraçait les détails les plus piquants et les aspects les plus pittoresques dans les discours qu'il prononça dans différentes solennités.

Quand il assumait les fonctions, nouvelles pour lui, de recteur, il savait qu'elles lui seraient facilitées par les professeurs des Facultés dont il avait été le collègue ou qui avaient toujours été ou étaient devenus ses amis; il connut très vite le personnel des collèges et des lycées, dont quelques membres étaient venus se perfectionner à l'Université de Strasbourg; mais il donna le meilleur de son temps aux écoles primaires, à celles de la Moselle comme à celles du Haut et du Bas-Rhin. Il félicitait maîtres et élèves de leurs progrès en français, ce qui ne l'empêchait pas de dire aux enfants un mot affectueux en dialecte, et cela aussi était très apprécié. Le recteur visita les rares coins des trois départements où il n'avait jamais eu l'occasion d'aller, et ces excursions étaient la récompense de son nouveau labeur. Il s'intéressa vivement aux œuvres post-scolaires qui avaient surtout pour objet d'apprendre ou de réapprendre le français aux Alsaciens, et, en particulier, à celle de Mme Lang-

weil. De 1927 à 1931, il interrompit ses courtes vacances pour distribuer les prix aux élèves des cours de français. La question des langues était une de ses plus vives préoccupations ; il trouvait qu'en pareille matière il ne faut rien brusquer, qu'on ne peut procéder que par étapes, et il aurait voulu d'abord ramener l'Alsace au point où il se rappelait l'avoir laissée en 1870. Une de ses joies était de faire à ses amis les honneurs de Beblenheim et de Strasbourg. Le doyen s'était logé place Arnold ; recteur, il occupa un hôtel quai Kléber. Il lui plaisait que cette maison eût été construite avant 1870 près de l'ancienne gare de la Compagnie de l'Est par un compatriote qui s'était expatrié après le traité de Francfort. Comme il était heureux de montrer le pays à ses hôtes, de leur faire admirer la petite France, la cathédrale et les beaux hôtels du XVIII^e siècle, de les promener à travers les vieilles maisons de Riquewihr et de Kaysersberg, ou de monter avec eux à Sainte-Odile !

Il avait publié dès 1892 un article sur les anciens monuments de ce monastère et, en 1894, une vie de sainte Odile. Cet agnostique ne croyait pas au miracle, mais il gravissait les pentes de la montagne sacrée avec le même recueillement que les pèlerins les plus pieux. Il allait de la terrasse à la chapelle, de la chapelle à la source et au chaos de pierres où les druides avaient célébré leur culte bien avant l'ère chrétienne. Sur ces hauts lieux, ceux qui les visitaient avec lui se sentaient en communion avec l'Alsace d'hier, comme avec celle d'aujourd'hui, avec les vivants et les morts.

Pfister, qui était la bonté même, ne savait pas ce que c'était que la vanité ; sans doute, il avait été joyeux d'être reçu à l'École normale et à l'agrégation, de n'avoir plus rien à redouter des hasards d'examen et de concours, de devenir titulaire à la Faculté de Nancy et plus tard à la Sorbonne, de montrer à sa vieille maman le ruban de la Légion d'honneur qui était, pour les Alsaciens fidèles, un souvenir de la France, une sorte d'insigne national dont il était permis d'orner la boutonnière alors que le drapeau français était prohibé en Alsace. Il avait été touché lorsque ses collègues, d'un vote unanime, l'appelèrent au décanat ; il ne le fut pas moins lorsqu'une élection brillante le fit entrer à l'Académie des sciences morales et politiques ; il y voyait d'ailleurs une occasion de revenir quelquefois à Paris et y retrouver ses amis, les plus humbles comme les plus haut placés. Il en avait autour de la Sorbonne, du Panthéon et du Luxembourg ; il n'oubliait pas davantage ceux qui demeuraient beaucoup plus loin, à Montrouge et à Neuilly.

Mais les plus belles journées qu'il a connues sont celles du 11 novembre 1918, du 20 janvier et du 22 novembre 1919. Le 20 janvier 1919, il fit à Strasbourg le premier cours en langue française. Dans cette leçon inaugurale, il renouait la chaîne des temps, évoquait un cher et grand mort, Fustel de Coulanges, qui n'avait jamais oublié Strasbourg et qui disait à ses élèves de l'École normale : « Si jamais Strasbourg nous est rendu et que l'un de vous y occupe mon ancienne chaire, je le supplie, le jour où il en prendra possession, d'accorder un souvenir à ma mémoire. » Ainsi fit Pfister avec une émotion profonde qui trouva un long et sympathique écho dans l'auditoire ; il rappela cette scène inoubliable dans la touchante allocution qu'il prononça en 1930 à la Sorbonne lorsqu'on y célébra le centenaire de Fustel de Coulanges.

Le 22 novembre 1919, il prenait la parole en qualité de doyen de la Faculté des lettres à l'inauguration solennelle de l'Université, en présence du Président de la

République, des maréchaux vainqueurs de la Grande Guerre, des autorités civiles, militaires, religieuses et administratives de l'Alsace, des délégués de l'Institut et de tous les corps savants de France, des universités étrangères et de tous les peuples nobles ; il prononça une allocution profondément sentie qui est peut-être la plus belle chose qu'il ait écrite. On ne peut relire sans que les larmes viennent aux yeux ces paroles qui frappent d'abord par la sincérité : « Que, pour la seconde fois dans cette ville de Strasbourg, soient rappelées les paroles bibliques : *Maintenant, ô Seigneur, tu peux laisser aller ton serviteur en paix*, puisque nos yeux ont vu les grands événements qui ont assuré dans le monde le triomphe du Droit et de la Justice, puisque notre Alsace a fait retour à notre France, puisque l'aurore d'une ère nouvelle commence à luire pour l'humanité. » Et cette invocation si touchante à ceux qui ont payé cette gloire de leur sang : « Quant à vous, étudiants de nos universités et de nos écoles supérieures, jeunes lycéens qui avez abandonné les bancs de l'école pour accourir à l'appel de la patrie, vous tous, soldats de la France et de l'Entente, vous, nos chers enfants, qui êtes partis pour la guerre et n'êtes point revenus, nous vous évoquons en ce jour pour bénir votre mémoire et nous vous associons à cette fête que vous ne deviez point voir, mais que votre suprême sacrifice nous a préparée. »

C'est là le point culminant de la carrière de Pfister et c'est aussi le sens de toute sa vie.

Quand ses élèves et ses amis eurent la pensée de fêter, en 1927, son soixante-dixième anniversaire, ils cueillirent dans son œuvre si abondante et si variée un volume de *Pages alsaciennes*. L'ouvrage lui fut remis dans une réunion intime où prirent la parole trois de ceux qui lui étaient le plus chers, deux de ses contemporains et un plus jeune : Diehl, Glotz et Marc Bloch. Une autre satisfaction du même genre lui était réservée. Ceux qui l'aimaient voulurent lui donner un dernier témoignage de leur affection et faire graver une médaille qui rappellerait ses traits. Un comité se forma auquel des adhésions arrivèrent bientôt de toutes parts. Celui qui avait assuré le succès de l'entreprise était, lui aussi, un Français d'Alsace qui avait eu le courage de supporter le joug de l'étranger, un ami et un collaborateur du Dr Bucher, le Dr Dollinger, secrétaire de la Société des Amis de l'Université. Nul n'était mieux fait que lui pour comprendre, aimer et apprécier Pfister. Il prit le premier la parole le 22 novembre 1932, dans la grande salle de l'Université, sur l'estrade où étaient groupés les professeurs des différentes Facultés, le doyen de la Faculté des lettres de Nancy, les recteurs de Nancy et de Strasbourg, le directeur de l'enseignement supérieur, le fidèle Glotz, qui représentait la Sorbonne, l'Institut et les amis absents. Au premier rang de l'assistance étaient assis le préfet du Bas-Rhin, Mgr Ruch, le général Walch, gouverneur de Strasbourg, le général Gouraud, Strasbourgeois d'élection et d'adoption depuis qu'il avait eu la joie d'entrer le premier dans la ville en 1918, et qui préside toujours la prise d'armes du 22 novembre. Derrière eux, beaucoup de Strasbourgeois, de Strasbourgeoises, d'universitaires et de Parisiens.

Pfister remercia les orateurs qui avaient salué l'Alsacien, l'ami, le maître, le doyen, le recteur. Il parlait à Strasbourg pour la dernière fois. Dès lors, il ne quitta plus guère Beblenheim que pour aller chercher des livres à la bibliothèque de Colmar. Il faisait encore, tous les jours, une longue promenade dans le vignoble ; tous les jours aussi il allait caresser les deux fillettes de son petit-neveu, le fils de

M^{me} Saltzmann. Il disait que le sourire de ces tout petits était sa dernière joie. Il se plaignait de vieillir, s'accusait de défaillances de mémoire, craignait de ne pas pouvoir écrire l'histoire de Beblenheim dont il avait réuni tous les documents.

Le 5 mai, un jour de pluie qui succédait à une période ensoleillée, il alla au cimetière accompagner le cercueil d'une vieille amie qui avait voulu reposer à Beblenheim et prononça en plein air quelques mots d'adieux. Le lendemain, il partit pour Thann, ne voulant pas manquer un rendez-vous pris depuis quelque temps. Il contracta un refroidissement et fut obligé de se coucher le mercredi 11. Il était usé, il s'en rendait compte, et ne se fit pas plus d'illusions que les médecins. Il causait doucement, paisiblement, avec ses nièces ; il leur disait sa tendresse pour elles et l'affection qu'il gardait à ses amis. Il s'oubliait comme toujours pour ne penser qu'aux autres et insistait pour que rien ne fût changé aux dispositions prises pour le mariage de sa petite-nièce, M^{lle} Marie Saltzmann, qu'il avait eue chez lui plusieurs années à Strasbourg. Il indiquait où l'on trouverait le texte de ses dernières volontés. Pas d'obsèques, pas même de tombe. « Je suis poussière et retournerai en poussière. » Il s'éteignit doucement sans souffrance apparente le 16 mai 1933, vers vingt et une heures. C'était la fin d'un sage, le soir d'une belle vie qui se prolonge dans le cœur de ceux qui l'ont aimé, dans les œuvres nombreuses et variées qu'il laisse après lui, ouvrages, articles, élèves, professeurs, savants qu'il a formés ; c'est pour lui que semblent avoir été écrites ces paroles : « Opera eorum sequuntur illos. »

Henri SALOMON.

II. — LES ŒUVRES

Deux grandes forces ont modelé, à ses origines, la pensée historique de Christian Pfister : d'une part, la réforme érudite des années 1860 à 1880 ; de l'autre, l'influence de Fustel de Coulanges.

Dès avant 1870, et surtout durant la décade qui suivit immédiatement la défaite, il s'était produit, chez les jeunes historiens, une véritable révision des vieilles tables des valeurs. On donnerait, semble-t-il, une idée assez juste de ce mouvement, qui fut, à sa façon, une sorte de révolution intellectuelle, en le définissant comme une conquête des études d'histoire ancienne et européenne par les méthodes de la critique philologique. L'inspiration, pour une part, venait de notre pays même. Les disciplines de l'orientalisme, à beaucoup d'égards, avaient montré la voie. De même l'exégèse, dont les conclusions et les inquiétudes, grâce à Renan, s'étaient incorporées au patrimoine intellectuel de tous les lecteurs cultivés. Dans le domaine des antiquités nationales, l'École des Chartes avait recueilli, par delà la coupure révolutionnaire, l'héritage des grands érudits de l'Ancien Régime — satisfaite, à vrai dire, pendant longtemps, de continuer sagement la tradition plutôt que de l'enrichir. Il y aurait néanmoins beaucoup d'ingratitude à ne pas vouloir le reconnaître : l'étincelle décisive, nous la reçûmes alors de l'Allemagne — l'Allemagne de ces séminaires, dont la studieuse et fervente intimité fournissait de thèmes littéraires jusqu'à la virtuosité d'un Maurice Barrès à ses débuts, l'Allemagne des exacts chercheurs, issus d'une génération encore sans fièvre. Deux maîtres, avant tout, initièrent Pfister au renouveau de la technique historique. L'un, à l'École normale

même, fut Ernest Lavisse. Ce nom surprendra peut-être : l'œuvre écrite de Lavisse ne paraît guère révéler en lui un tempérament d'érudit, ni une bien vive préoccupation du travail critique. Pourtant le témoignage unanime de ses anciens élèves ne saurait être récusé : si, autant que je puis voir, il ne leur enseigna guère, en personne, le maniement des outils, il employa toute son autorité et sa force de persuasion, qui étaient grandes, à leur faire comprendre la nécessité de savoir les manier. Plus directe et probablement plus profonde fut, sur la formation érudite de Pfister, l'influence de Gabriel Monod, qui pouvait prêcher d'exemple. La conférence qu'il dirigeait aux Hautes-Études, citadelle, dès leur naissance, de l'esprit nouveau, était comme une filiale du célèbre séminaire de Waitz, où lui-même avait fait ses classes.

Cependant, à peu près étranger aux soucis de la jeune école et comme prisonnier de sa propre pensée, Fustel de Coulanges élaborait sa grande *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*. Lui aussi, il enseignait que l'histoire est une « science difficile » et qu'elle doit se faire l'humble servante des documents ; préoccupé de ne rien avancer qui ne pût s'appuyer sur des textes, il appliquait à leur interprétation son merveilleux sens du langage, tact inné qu'avait encore développé chez lui son éducation d'humaniste. Par contre, ni la critique de provenance, ni la critique d'authenticité ne lui étaient des instruments familiers. Son œuvre a ses lézardes, que Pfister, plus tard, n'a jamais dissimulées. Mais, comme historien, qui pouvait alors lui être comparé, fût-ce de loin ? Où trouver une pareille divination des courants de profondeur, un sentiment aussi aigu de la vie sociale et de l'écoulement du fleuve humain ? Sur Pfister, l'influence de ce haut esprit fut indélébile. Non qu'il nous soit aujourd'hui très aisé de nous représenter sous quelle forme, exactement, elle s'exerça. Quand Pfister accomplissait sa première année d'École normale, Fustel occupait encore sa chaire de Sorbonne. Pfister eut-il le désir d'aller l'entendre ? En obtint-il la permission ? Je ne sais. Puis, en février 1880, Fustel devint directeur de l'École. Certainement, Pfister eut alors l'occasion de causer avec lui. D'après les souvenirs que j'ai pu recueillir, et dont certains ne manquaient pas d'un discret et respectueux humour, il ne semble pas que ces entretiens soient jamais allés très loin. Le jeune homme, sans doute, était timide, et le maître ne se livrait pas facilement. Selon toute apparence, les livres, souvent relus et médités, agirent, plus que l'homme : envoûtement purement spirituel et, par là, bien fustélien.

Il n'est d'ailleurs pas malaisé de saisir les raisons qui amenaient naturellement Christian Pfister, tel que nous l'avons connu bien plus tard, à s'ouvrir aux deux ordres d'influence que j'ai cherché à distinguer. La probité intellectuelle, qui n'était chez lui que l'expression d'une conscience morale d'une cristalline pureté, lui faisait sentir la valeur profonde des techniques de l'érudition ; il savait voir en elles ce qu'elles sont, en effet, lorsqu'on les applique selon l'esprit : une forme de la recherche du vrai. Les difficultés du débroussaillage critique n'avaient rien qui rebutât ce robuste ouvrier. Mais son éducation classique, le goût des idées qu'elle avait enraciné en lui, par-dessus tout sa vocation même d'historien, lui auraient rendu insupportable la gymnastique sans but d'une érudition absurdemment satisfaite d'elle-même ; d'où l'attrait exercé par la grande leçon de Fustel. Certes, la même dualité d'empreinte a marqué, à leurs débuts, presque tous les historiens notables de sa génération et des générations voisines ; elle caractérise un moment

du développement de nos études. Il faut bien cependant que, chez lui, elle ait répondu à des tendances individuelles profondes. Car, à cette double tradition, il devait rester plus fidèle que beaucoup de ses contemporains ; chaque fois que les circonstances ne l'ont pas détourné de ses penchants véritables, on l'a vu revenir à elle dans ses écrits, et de tout temps elle a été l'âme de son enseignement.

On en trouve en premier lieu la marque dans sa thèse : ouvrage de jeunesse qui demeure comme un des plus significatifs de son esprit. Elle porte sur le règne de Robert le Pieux. Cette façon de découper l'histoire était alors à la mode, et la vogue s'en est assez longtemps maintenue. Il est permis d'en contester le bien-fondé : comment, sans beaucoup d'artifice, prendre pour centre d'une recherche un personnage qui, pour avoir régné, n'en demeure pas moins, dans sa psychologie intime, absolument inconnu, et fort loin, d'ailleurs, d'avoir été un génie ? Cette constatation négative étant ce que l'on peut dire de plus certain au sujet d'un Robert II, n'exerça assurément sur son temps que la plus faible action. Peu importe ici. Que le moule de son travail de début ait été fourni au jeune docteur par les habitudes de son entourage, nul ne saurait s'en étonner. L'originalité se décelé dans la manière dont le moule a été rempli. En sous-œuvre d'abord, une préparation érudite parfaitement minutieuse. Pour la première fois, probablement depuis que l'École normale et l'agrégation existaient, un ancien normalien, agrégé d'histoire, insérait dans sa thèse, le dressant avec le soin le plus attentif, un de ces catalogues d'actes dont les chartistes semblaient jusqu'alors seuls posséder la vocation¹. La thèse complémentaire — en latin : c'était encore la règle — consistait tout entière en une recherche de critique textuelle, sur un document relatif, lui aussi, aux premiers temps de l'ère capétienne : la correspondance de l'évêque Foubert de Chartres. Mais ces soubassements d'une grande solidité n'étaient là que pour supporter une étude d'histoire, au sens plein du terme. L'évolution des idées y avait sa place comme celle des institutions dites politiques. Aujourd'hui encore, après tant d'années écoulées — quarante ans sont une longue épreuve pour un livre de science — et malgré beaucoup d'utiles travaux parus dans l'intervalle, les pages consacrées au mouvement clunisien restent un des exposés les plus exacts, les plus clairs et les mieux nuancés dont ce grand réveil religieux ait jamais fait l'objet.

* * *

La nomination de Pfister à l'Université de Nancy, en 1886, devait incliner sa carrière scientifique dans une direction sensiblement différente de celle qu'eussent fait prévoir ses débuts. Certes, il ne renonça jamais à l'histoire générale du Moyen Âge, voire des temps modernes. Aussi bien, avant toute autre tâche, avant celles, en particulier, qui pouvaient accroître son renom personnel, il fit toujours passer le temps qu'il réservait à ses étudiants ; or, l'enseignement qu'il leur dispensait le ramenait constamment vers les grands problèmes de l'histoire médiévale. Deux

1. L'*Essai sur les actes de Louis VII*, de Luchaire, parut la même année exactement ; il ne put donc inspirer le « catalogue » de Pfister ; et ce n'était pas une thèse, l'auteur étant depuis longtemps docteur. Bien entendu, le modèle commun était le *Philippe-Auguste* de Léopold Delisle.

articles de critique des sources, parus tous deux dans la *Revue historique* — sur le formulaire de Marculfe, sur les *Economies royales* de Sully — datent de ce temps. A Nancy également furent élaborés — bien que la publication nous conduise jusqu'aux années parisiennes — les excellents chapitres que Lavisse, répartissant le travail de son *Histoire de France*, s'était décidé, un peu tardivement peut-être, à demander à son élève de naguère. Il y a là, notamment sur les origines des institutions couramment appelées « féodales », quelques pages lucides et fermes, où les anciens auditeurs de Pfister auront toujours plaisir à reconnaître les qualités distinctives des leçons qu'ils ont aimées. Vers le même moment, sans doute, il conçut l'idée et commença à disposer les éléments de ce Charlemagne auquel depuis lors il ne cessa guère de rêver, sans jamais trouver le loisir de l'écrire.

Depuis 1892, cependant, son enseignement avait été débaptisé. Titulaire dès 1887, la chaire qu'il occupa d'abord se nommait, avec une candide simplicité : « histoire et géographie » ; les vieilles Universités ne raffinaient pas sur les spécialisations. Désormais, on le vit professeur d' « histoire de l'Est de la France », et ce fut, en effet, à l'histoire régionale qu'il crut devoir à Nancy consacrer, non certes toutes ses leçons, mais du moins le plus clair de son effort personnel. Par scrupule de conscience, assurément : il n'était pas homme à prendre à la légère le programme que le titre même de sa nouvelle chaire, subventionnée par les autorités locales, semblait lui tracer. Par amour, aussi et surtout. Aussi bien n'avait-il pas attendu une décision officielle pour se tourner vers les études provinciales, et ce changement d'étiquette, qu'il avait probablement lui-même sollicité, ne faisait que sanctionner, dans son activité, une orientation toute spontanée. Cette « France de l'Est », avec son double visage, n'était-ce pas pour lui la petite patrie au sein de la grande ? Dans la Lorraine, il voyait sa terre d'adoption, accueillante aux exilés. Quant à l'Alsace natale, quels mots trouver, quels mots discrets et pleins à la fois, pour exprimer comme il l'eût voulu, sans ces éclats qui répugnaient à la profondeur de ses sentiments, la tendresse qu'il avait vouée au foyer perdu ? Il fit sur l'histoire des deux provinces des cours publics, qui contribuèrent à réveiller à Nancy le goût des antiquités locales. Par des entretiens privés, des lettres, des directions de travaux, il mit sa science à la disposition des chercheurs, et nul ne pourra dire jamais combien d'heures lui coûta cette œuvre de dévouement intellectuel, accomplie dans l'ombre. Il écrivit, sur des problèmes de détail relatifs au passé de la Lorraine comme de l'Alsace, de nombreux mémoires, fruits de dépouillements étendus. Un jour même vint où il descendit dans l'arène : lorsque, en 1901, les bûcherons de Dabo durent soutenir contre les forestiers du Reichsland un procès où la valeur de leurs vieux titres était en jeu, ils le choisirent comme expert, lui procurant ainsi le malicieux plaisir de déposer devant des juges allemands en faveur d'un village de chez lui. Surtout il publia deux importants ouvrages : une *Histoire de Nancy*, monumental hommage de gratitude à la ville hospitalière¹, et plus bref, mais très riche, un *Essai sur le duché mérovingien d'Alsace et la légende de sainte Odile*. Ce dernier sujet n'a guère cessé de le préoccuper. Bien plus tard, les recherches de quelques érudits, publiées entre temps, l'amènèrent à y revenir, d'abord dans un article de

1. Il n'est sans doute pas inutile de signaler que le t. I de l'*Histoire de Nancy* contient ce que beaucoup de lecteurs n'auraient guère l'idée d'aller y chercher : un des meilleurs exposés qui soient de la politique bourguignonne en Lorraine et Alsace, ainsi que de la catastrophe finale où sombrèrent ces grandes ambitions.

la *Revue critique*, puis dans un mémoire plus développé, qui a été inséré dans ses *Pages alsaciennes*. Ces divers travaux comptent parmi les plus significatifs de son esprit et, j'oserais le dire, de son caractère. Capable, autant que quiconque, de goûter la grâce naïve des vieux récits, trop ouvert à toutes les nuances du sentiment pour méconnaître ce qu'offrent d'émouvant les plus puériles historiettes, lorsque les générations, peu à peu, y ont versé leurs espoirs et leurs regrets, il ne s'en refusait pas moins à tenir aucune tradition pour intellectuellement intangible : fût-elle issue de sa chère Alsace et douce à beaucoup de cœurs alsaciens. Fort de la précision de son instrument critique, il n'hésitait pas à déceler dans le cycle du Mont-Saint-Odile un tissu de contes, sans valeur historique et parfois inspirés, à leur origine, par les intérêts les plus terre-à-terre. Le sincère témoignage ici rendu à notre maître demeurerait imparfait, si l'on manquait à rappeler qu'ennemi des bruits de la place publique, respectueux de toutes les croyances, mais inébranlablement résolu à obéir seulement aux convictions que, dans la paix de sa conscience, il s'était lui-même formées, il fut, jusque par delà la mort, de ceux qui, sur leur tombe — à supposer que, dans sa modestie, il eût voulu même une tombe — ont le droit d'écrire : *Veritatem dilexi*.

* * *

En 1902, Pfister fut appelé à Paris pour professer l'histoire médiévale, d'abord à l'École normale, puis, après la fameuse fusion de l'École et de la Sorbonne, à la Faculté des lettres. Tâches nouvelles, qui ne dispensaient point des tâches anciennes. Car les hommes de cette trempe sont ainsi bâtis qu'ils ne savent pas abandonner ; à mesure que les années s'accumulent, ils ajoutent au fardeau sans en rien retrancher. Les liens avec les provinces de l'Est n'étaient point rompus. Le premier tome de l'*Histoire de Nancy*, longuement élaboré, ne parut qu'en 1903 ; les deux volumes suivants, publiés plus tard, furent préparés, pour une large part, à la faveur des vacances qui, chaque année, ramenaient vers les archives et bibliothèques lorraines l'infatigable travailleur. Jamais, sans doute, au cours de cette vie toujours si pleine, l'effort fourni ne fut plus grand. Aux lourdes obligations professionnelles s'ajouta depuis 1913 la direction de la *Revue historique*. Ce que Christian Pfister a fait pour la *Revue*, M. Bémont l'a dit ici même, comme lui seul avait le droit de le dire. Ce que fut son enseignement, il sera sans doute permis à un ancien élève de le rappeler en peu de mots. Aussi bien, comment résister au mélancolique plaisir d'évoquer des ombres ?

Pour plusieurs d'entre nous, le souvenir de nos années d'apprentissage est indissolublement lié à la petite salle, médiocrement claire et d'une ascétique nudité, où, dans le vieux bâtiment de la rue d'Ulm, au rez-de-chaussée, Pfister, comme mon père, donnait ses conférences de licence. On l'y voyait pénétrer, au début de l'après-midi, toujours souriant, un peu trottinant, le corps légèrement incliné de côté par le poids de sa serviette : cette légendaire serviette noire, gonflée et pourtant flasque, qui semblait inséparable de sa silhouette. Sa ponctualité, à l'arrivée, était parfaite. Je n'oserais parler du départ. Quelle durée fixait-il, à part lui, à sa conférence ? Je ne sais. Ce qui est sûr, c'est qu'elle se prolongeait sur beaucoup plus d'une heure et demie. De sa propre initiative, il l'avait faite double. Régulièrement, elle se terminait par des exercices de paléographie : n'avait-il pas, naguère,

à Nancy, introduit, pour la première fois, je crois, dans une Faculté des Lettres, cet enseignement jusque-là réservé aux Chartes? Loyal à l'esprit de ses débuts, il n'estimait pas qu'un historien pût se résigner à ne pas savoir lire. La première partie de la conférence, de beaucoup la plus longue, était consacrée à des leçons d'étudiants ou à des directions de travaux. Celui d'entre nous qui parlait sentait constamment sur lui le profond regard attentif qui était comme la lumière de ce rude visage. Puis venait la critique. Elle était bienveillante, est-il besoin de le dire? Elle n'en était pas moins ferme pour cela. Son mot d'ordre eût pu être : précision. Les faits devaient être exposés sans flottement, les textes interprétés mot par mot ; de l'idée à la phrase, aucun glissement n'était permis. Ainsi l'ancien élève de Fustel transmettait le flambeau d'une grande tradition de rigueur intellectuelle.

L'enseignement de licence et de diplôme est, dans nos Facultés, relativement privilégié : en dépit des sanctions des examens, il conserve encore quelques parcelles de liberté. Mais il n'est pas le seul qui, dans les grandes Universités provinciales ou parisiennes, s'impose à un professeur soucieux de ses devoirs envers les étudiants qui lui sont confiés. Les sujets de ses cours parisiens, Pfister était le plus souvent contraint de les recevoir, tout faits, d'un programme d'agrégation qu'il n'avait point contribué à fixer. Régulièrement, l'une de ses conférences était retenue par la préparation de l'étouffant concours. Comme il n'acceptait pas de faire lui-même aucune leçon qui n'eût été préparée avec le soin le plus minutieux, ou d'indiquer à un étudiant un thème d'exposé, sans s'être d'abord mis personnellement au courant des dernières recherches, chaque année une part considérable de ses forces était prise par l'étude de questions sans cesse changeantes et que, par suite, en dépit de la conscience qu'il mettait à les examiner, il lui était impossible de creuser jamais assez pour en tirer des travaux originaux. En déplorant qu'un savant de sa valeur ait été soumis, pendant tant d'années, à ce régime épuisant, d'autant plus fâcheux que la nocivité en est en raison directe de l'honnêteté du maître, je ne suis pas sûr de demeurer absolument fidèle à sa propre pensée. Il était trop modeste pour s'appesantir sur le prix du temps qui lui était, par là, arraché, trop bon pour ne pas se croire pleinement payé de sa peine par l'affection des élèves qu'il avait aidés à franchir la porte redoutable. Beaucoup lui avaient ainsi voué une juste gratitude ; car son esprit à la fois exact et ordonné et la prodigieuse étendue de ses connaissances faisaient de lui un préparateur remarquable¹. Mais nous, qui gardons le droit de ne pas prendre aussi aisément notre parti de son sacrifice, comment taire nos regrets et presque nos remords? Parce qu'il nous a beau-

1. Parlant ici de Christian Pfister, il était impossible de passer sous silence ce problème de l'agrégation que sa carrière, entre toutes, pose impérieusement. Il convenait aussi de n'en parler qu'en termes fort brefs. Le lecteur voudra bien croire que ces quelques lignes ne prétendent nullement épuiser une très épineuse question. Il n'oubliera pas, en particulier, que les fâcheux résultats du régime actuel varient d'intensité selon la nature des spécialités historiques ; de l'une à l'autre, les changements de sujets imposés au maître par la préparation du concours sont, en effet, plus ou moins fréquents. Peut-être, d'ailleurs, le plus grand danger intellectuel réside-t-il moins dans ces oscillations de l'enseignement que dans les cadres mêmes, stéréotypés une fois pour toutes, que le programme fixe implacablement aux professeurs comme aux élèves. Il y a là, pour nos études, une grave menace de sclérose. Mais, encore une fois, le lieu serait mal choisi pour dresser, point par point, un acte d'accusation, trop tentant, hélas ! à formuler.

coup donné de lui-même, le temps lui a été trop mesuré pour songer à un public plus large et moins éphémère et le faire profiter d'une science qui jamais cependant n'avait été plus riche d'expériences ni plus sûre de ses instruments.

* * *

Vint la guerre. Dès lors Pfister, sans rien relâcher de la besogne professionnelle, au fond de lui-même ne vécut plus que pour l'Alsace. Les rapports qu'il donna, pendant les hostilités, au Comité d'études constitué par le gouvernement pour l'examen des problèmes alsaciens et lorrains, figurent parmi les productions historiques les plus nourries et les plus achevées qui soient sorties de sa plume. Puis ce fut la victoire, et Strasbourg. Ainsi cette vie, toute pénétrée du désir de servir, se pliait joyeusement aux devoirs changeants que dictaient les circonstances, et c'est dans cette soumission sans orgueil à la loi morale du moment qu'elle trouvait son unité. Quel fut, en Alsace, après l'armistice, le rôle de Christian Pfister, d'abord comme doyen et organisateur de la Faculté des Lettres, puis comme recteur? Il est sans doute trop tôt pour le dire, avec toute l'ampleur et la précision qu'il faudrait. Son nom désormais est inséparable d'un épisode capital de la reconstruction française, après guerre ; il appartient à l'histoire et nous manquons encore du recul de l'historien. Dès maintenant, cependant, nous pouvons nous rendre un compte exact de l'action exercée par le rayonnement même de sa personne. Sa bonté, sa droiture, sa simplicité et sa douce gaieté jusque dans les honneurs, sa science, enfin, lui composaient une auréole de respect et d'affection ; comme auprès des Alsaciens il semblait représenter la France, où s'était déroulée sa carrière, et qu'aux yeux des immigrés de « l'Intérieur », en revanche, il faisait surtout figure de fils du terroir, il est permis de dire qu'il a, par sa seule présence, aidé les deux groupes, longtemps séparés par la plus cruelle déchirure, à mieux se comprendre et à mieux s'aimer.

Quel que fût le poids de ses charges professionnelles, il n'avait d'ailleurs nullement cessé d'écrire. Mais il n'écrivait plus que sur l'Alsace. Ouvrages de circonstance, pour la plupart, ces mémoires sont gros de connaissances historiques accumulées pendant toute une vie. A l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, nous les avons réunis, avec les rapports au Comité d'études, dans un volume de *Pages alsaciennes* ; la Faculté des Lettres n'avait pas cru pouvoir plus dignement honorer le maître dont elle était fière qu'en lui offrant, selon le mot de Grenier, cette gerbe cueillie dans son propre jardin. A qui veut s'initier à l'Alsace, point de lecture plus profitable que ce recueil d'articles détachés. Mieux que tant de volumes prétendument éloquents, mieux même que beaucoup d'histoires suivies, il ouvre l'intelligence du beau pays, très attachant et parfois énigmatique, que Pfister comprenait si bien, à la fois parce qu'il y tenait par ses fibres les plus secrètes et parce qu'il en possédait à fond l'original passé, indispensable clef du présent. Mais la collection n'est plus complète, non plus que la bibliographie qui l'accompagne. La production de Pfister ne s'est pas arrêtée en 1929. La mort seule l'a interrompue — trop tôt pour qu'il ait pu nous donner cette histoire de Beblenheim, son village natal, à laquelle il travaillait dans sa retraite et qui, sans nul doute, nous eût fait pénétrer très avant dans l'intimité des campagnes alsaciennes.

* * *

Je me suis fait une loi de ne parler ici que de l'œuvre de l'historien et du professeur, et d'en parler en termes aussi simples que j'ai pu. A employer un autre ton j'aurais cru offenser la mémoire de celui que nous avons vénéré et aimé. Mais l'œuvre d'un savant ne tient pas forcément tout entière dans ses écrits, ni dans son enseignement technique. Il n'est pas d'effort de science sans beaucoup de courage et d'abnégation, et c'est pourquoi, dans l'action du maître, sa personnalité morale occupe une place qui peut être de premier plan. Sans jamais nous parler, à l'Université, que de sujets de notre métier, et, ni là ni nulle part, sans jamais avoir haussé la voix, par son seul exemple, en un mot, et par ce que nous savions ou devinions de sa vie, Christian Pfister nous a appris quelques grandes choses : le goût de la tâche bien faite et joyeusement acceptée ; la certitude que les travaux de l'intelligence dépassent en dignité tous les biens temporels ; cette propreté de l'esprit, enfin, qu'est l'amour du vrai pour le vrai. Nous sommes un bon nombre qui, jusqu'au jour où s'éteint toute mémoire, ne cesseront de lui être reconnaissants de ces leçons.

Marc Bloch.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Mémoires présentés par divers savants*, t. XIII, 2^e partie (Klincksieck, 1933, p. 385-712). — M. ROSTOVTSSEFF. Une tablette votive thraco-mithriaque du Louvre (avec six planches reproduisant plusieurs de ces tablettes). — Ph. LAUER. La réforme carolingienne de l'écriture latine et l'école calligraphique de Corbie (c'est pendant les dix premières années du règne de Charlemagne que se place la naissance de la caroline. Le plus ancien exemple daté se place entre 772 et 780 ; c'est une bible exécutée à Corbie, par ordre de l'abbé Mayrdrumne. 4 planches). — M. ROULAND-MARESCHAL. Le « limes » de Tingitane, au sud de Sala-Colonia (avec une carte, six figures et une planche). — M. ROSTOVTSSEFF. Le gobelet d'argent du trésor de Boscoreale, de la collection Rothschild (il est en étroit rapport avec Tibère, sa gloire et sa parenté avec Auguste. 4 planches). — Henri SOTTAS. Sur trois fragments d'un double de la pierre de Rosette provenant d'Éléphantine. — L.-A. CONSTANS. Remarques sur la « préhistoire » du texte de Tacite (minutieuse description d'un manuscrit en cursiva datant de la seconde moitié du XI^e siècle ou de la première du XII^e ; c'est un fragment d'un « volumen » de papyrus rapidement écrit). — Maurice DUNAND. La voie romaine du Ledja (avec un relevé schématique et la transcription des inscriptions trouvées le long de cette voie). — Hélène WUILLEUMIER. Étude historique de l'emploi et de la signification des « signa » (cf. *Rev. histor.*, CLXXI, p. 414. Le tableau des « signa » remplit les pages 630-696). — Jules FORMIGÉ. Théâtre d'Orange, Vaucluse. Notes sur la scène (avec deux planches). — *Bulletin des séances*. Avril-juin 1933. Charles PICARD. Observations sur les statues de prisonniers et les trophées de Saint-Bertrand-de-Comminges (il est douteux qu'il s'agisse de trophées germaniques ; une restauration partielle de ces monuments élevés vers le début de notre ère peut être attribuée au temps d'Hadrien). — Inauguration du nouveau siège de l'Institut français de Naples. Discours de M. Émile MÂLE, chargé de représenter l'Académie. — Gabriel MILLET. L'église ronde de Preslav, capitale du premier empire bulgare (avec six figures). — Comte du MESNIL DU BUISSON. Rapport sur la sixième campagne de fouilles à Doura-Europos, en Syrie ; monuments militaires et religieux. — Étienne MICHON. Rapport sur le concours des Antiquités nationales. — André-E. SAYOUS. Les valeurs nominatives et leur trafic à Gênes pendant le XIII^e siècle (d'après des documents inédits de ses archives notariales). — Abbé DÛRS. Le nombre nuptial de Platon. — Gabriel MILLET. Les peintures de la synagogue de Doura. — Clark HOPKINS et du MESNIL DU BUISSON. La synagogue de Doura-Europos. — Alexandre MORET. Exposé critique de l'ouvrage que M. Hrozný vient de consacrer aux inscriptions hittites hiéroglyphiques. — Fr. CUMONT. Deux

inscriptions de Suse ; texte, traduction et commentaire. — Edmond POTTIER. Rapport sur les travaux exécutés dans la 14^e session de l'Union académique internationale, 22-25 mars 1933. — Scarlat LAMBRINO. Inscription latine de Callatis (en Roumanie ; elle appartient à l'époque républicaine). — COROT. Deux statuettes en bronze découvertes dans les fouilles du temple des sources de la Seine. — Léon HOMO. Topographie et démographie de la Rome impériale (avec une note complémentaire de J. Carcopino). — Michel ROSTOVTSSEFF. Les archives militaires de Doura (texte photographié, d'après l'original, d'une lettre écrite par Marcus Maximus et adressée à Minucius Martialis, procureur de la province de Syrie).

Annales d'histoire économique et sociale. 1933, septembre. — David WOLKOWITSCH. Sur la crise des transports maritimes (depuis janvier 1930 et après le krach américain). — G. I. BRATIANU. Servage de la glèbe et régime fiscal. Essai d'histoire comparée : roumaine, slave et byzantine (les ressemblances entre le régime agraire et le servage de la glèbe dans l'Empire byzantin ont une cause commune : le besoin où se trouva l'État de contrôler la production et d'assurer à la terre la main-d'œuvre indispensable à l'exploitation). — R. MUSSET. Les causes et les origines de la crise mondiale du blé. — Marc BLOCH. Sur quelques histoires de villages (en particulier celle de Crawley-Hampshire, étudiée par M. Norman Scott, Brian Gras et M^{me} Ethel Culbert Gras). — J. CÉLÉRIER. Djenné, société urbaine. Un problème d'adaptation (signale l'importante étude de Charles Monteil sur Djenné, métropole du delta central du Niger). — André PIGANIOL. Cités caravannières de jadis (en Mésopotamie, d'après les monuments de Petra, Palmyre, Doura, Uruk des Chaldéens). — Lucien FEBVRE. Un chapitre d'une grande histoire : les curés de campagne aux XVII^e et XVIII^e siècles (d'après le livre de P. de Vaissière, qui utilise le budget d'un curé de village ; document d'un haut intérêt économique et social). — A. PIGANIOL. Les origines de la Polis grecque (critique du livre de Hasebroeck : *Staat und Handel im alten Griechenland*). — Id. La véritable physiologie d'une ville antique : Syracuse. = **Comptes-rendus.** R. KONETZKE. Die Politik des Grafen Aranda (d'après les archives historiques d'Espagne ; l'auteur a négligé celles de Londres et de Paris). — Frank TANNENBAUM. The Mexican agrarian revolution. — Harry T. COLLINGS. Die Handelsbeziehungen zwischen der Vereinigten Staaten und Latein Amerika (très curieux et instructif). — Œuvres complètes de Karl Marx (sa correspondance avec Engels, en trois volumes).

Annales du Midi. 1933, juillet. — Étienne DELARUELLE. Le problème des influences catalanes et les bas-reliefs de Saint-Sernin (avec deux planches). — Jean DONAT. Une abbaye cistercienne et son budget au XVIII^e siècle (il s'agit de l'abbaye de Beaulieu ou Belloc, au diocèse de Montauban ; d'après le registre des comptes de l'abbaye, qui échappa aux destructions ordonnées par l'édit de 1768. Texte des recettes effectuées pour l'année 1767 et analyse du budget pour 1774). — Gaston ASTRE. Sur l'origine des sculptures gallo-romaines de la villa Chiragan, à Martres-Tolosane. — R. LIMOUZIN-LAMOTHE. La chronologie du cartulaire du consulat de Toulouse, 1120-1279 (l'auteur rectifie certains points de la chronologie qu'il avait présentée dans sa thèse sur la Commune de Toulouse). = **Comptes-rendus critiques.** Edmond FARAL. Ermold le Noir. Poème sur Louis le Pieux et épître au roi Pépin (Calmette propose d'utiles corrections). — Émile-G. LÉONARD. Catalogue des actes des comtes de Toulouse. T. III : Raymond V, 1149-1194 (catalogue critique).

— *Pierre Desfontaines*. Les hommes et leurs travaux dans les pays de la Moyenne-Garonne : Agenais et Bas-Quercy (bonne étude sur le peuplement, la dispersion du pays en bordes, en *matsagés*, en bourgs, depuis le XI^e siècle, l'usage ancien de l'asolement biennal, la disparition des petits métiers ruraux ; mais l'auteur a le tort de présenter les faits humains dans l'ordre inverse de la chronologie). = Périodiques et Chronique (analyse des communications qui ont été faites au Congrès des Sociétés savantes de Toulouse, en avril 1933).

Bulletin Du Cange. T. V, année 1930, fasc. 1. — Paul AEBISCHER. Esquisse du progressus de dissémination de *capella* en Italie (le mot *capella* ou *cappella* désigna d'abord un vêtement de dessus, sorte de pèlerine pourvue d'un capuchon ; puis c'est celui que saint Martin de Tours portait quand il était en garnison à Amiens et dont il fit cadeau à un miséreux. Ce manteau entra de bonne heure dans le trésor des reliques royales ; de bonne heure aussi, la relique fut confondue avec le lieu où elle était conservée et qu'on trouve dès le VIII^e siècle appelé oratoire : « In oratorio suo supper cappella sancti Marthyri. » On le déployait alors comme un *labarum* aux jours de combat. Déchiré, réduit à l'état de loque, il finit par disparaître ; mais fut remplacé par une relique semblable qui, au VIII^e siècle, figure déjà dans la *villa* royale d'Aix-la-Chapelle. L'auteur suit de près l'histoire du mot, avec son double sens de *capé* et d'oratoire, en Allemagne et surtout en Italie). — Marcella RAVÀ. Su alcune raccolte medievali di favole ; note lessicali (notes tirées de cinq recueils de fables dérivant pour la plupart de Phèdre). — P. J. A. JUFFERMANS. La vie de saint Adalbert, par Ruopert, moine de Mettlach (l'auteur relève les expressions rares employées dans cette biographie écrite avant le 8-9 décembre 993). — Pierre DE LABRIOLLE. Christianismus (histoire du mot, qui se trouve trois fois seulement dans le Nouveau Testament sous la forme *χριστιανός*. C'est à Antioche, vers 43, que le mot *chrétien* se rencontre pour la première fois ; il ne fut connu d'abord en Occident que sous la forme *christianos*. Elle se maintint longtemps en Occident dans le langage populaire avec un sens péjoratif ; c'est seulement au second siècle que le nom de *chrétien* est employé couramment par des écrivains profanes). = N^o 2. Antoine THOMAS. Notes lexicographiques sur les recettes médicales du haut Moyen Age, publiées par H. E. Siegerist. — Ch. Edmond PERRIN. Sur le sens du mot « centena » dans les chartes lorraines du Moyen Age (« en général, la centaine est attachée à un ban, qui relève soit d'une mense épiscopale ou capitulaire, soit du patrimoine d'une abbaye épiscopale. Quand, par hasard, la centaine est aux mains d'un seigneur laïque, c'est sans doute parce qu'il la tient par inféodation directe ou indirecte de quelque établissement religieux »). — Pietro SELLA. Nomi latini di giuocchi negli statuti italiani ; sec. XIII-XVI. = **Compte-rendu.** Mathieu G. Nicolau. L'origine du « cursus » rythmique et les débuts de l'accent d'intensité en latin. = T. VI, 1931. Index latinitatis italicae Medii Aevi antiquioris per litterarum ordinem digestus (index de 86 pages contenant 1,176 numéros). — Ferdinand LOT. A quelle époque a-t-on cessé de parler latin ? (à la fin du IV^e siècle, il y avait deux langues : celle du peuple et celle de l'aristocratie, qui imposait à l'État ses formes traditionnelles de langage. Puis l'aristocratie fut elle-même, réduite à un petit nombre de riches familles, contaminées par les Barbares. La connaissance du vrai latin se perd alors, du moins en Gaule, au cours des V^e et VI^e siècles. La réforme carolingienne du IX^e siècle remit en honneur le latin classique ; mais ce n'est désormais qu'une langue

artificielle qu'on écrit et qu'on ne parle plus. En appendice, l'auteur établit la date des plus anciens emprunts du latin en français). — Agnes DALL. Vocabulary of the homiliary of Paul the Diacon. — P. G. THÉRY, O. P. Scot Érigène, traducteur de Denys (étude minutieuse de la langue dans laquelle le Pseudo-Denys écrivit la *Hierarchie céleste*, la *Hierarchie ecclésiastique*, les *Noms divins*, la *Théologie mystique* et dix lettres. « Pour comprendre cette langue, il faut connaître le milieu dans lequel elle est née ; c'est l'objet que s'est proposé l'auteur de ce très long mémoire. » = T. VII, 1932. J. N. C. CLARK. The annotations of Ekkehart IV in the Orosius ms. St Gall 621. — M. G. NICOLAU. Notes sur l'histoire du « cursus » rythmique. — Harriet Pratt LATTIN. Patria (du sens que ce mot a pris dans onze lettres de Gerbert, le pape Sylvestre II). — A cette livraison est joint un *Index generalis* en deux parties : l'une pour les noms de choses et l'autre pour les noms propres d'auteurs et de lieux mentionnés dans les tomes I-V de l'*Archivum*.

Bulletin hispanique. 1933, juillet-septembre. — Camille PITOLLET. Sur les pas d'un officier d'État-major anglais en Portugal et en Espagne pendant la guerre de l'Indépendance (d'après la correspondance de William Ware, qui a été publiée en 1909, à Londres, par le Rév. Edmond Ware, neveu de cet officier. Beaucoup de menus détails sur la vie du soldat en campagne, 1809-1811 ; sur les « horreurs » commises à Ciudad-Rodrigo par les Anglais vainqueurs, en janvier 1812 ; sur la prise de Badajoz par Wellington, etc.). — E. SARMIENTO. Un aspecto de la obra de Silva (sur l'œuvre poétique de José Asunción Silva, qui a subi l'influence de Mallarmé). — Alexander Haggerty KRAPPE. Le faucon de l'Infant dans « El conde Lucanor » (conte imaginé par l'infant dom Juan Manuel, d'après un modèle italien, sur la signification allégorique de l'aigle et du faucon). = *Comptes-rendus.* Robert FORTIER. La chanson de Roland (« livre de lecture facile, agréable par sa seule structure et la logique de ses déductions »). — La Catalogne à l'époque romane (recueil de conférences faites à la Sorbonne en 1930). — F. CHARLES-ROUX. La France et l'Afrique du Nord avant 1830 (Robert Ricard relève dans cet ouvrage un assez grand nombre d'erreurs ou de lacunes). — M. L. WAGNER. Caracteres generales del Judeo español de Oriente (donne une idée générale des conditions linguistiques des Juifs espagnols d'Orient, notamment dans les Balkans). — Roberto LEVILLIER. Quelques « Propositions juridiques » et la « Destruction des Indes » du P. Las Cases (estime que la « Destruction » est moins un plaidoyer pour les Indiens qu'un réquisitoire contre les conquérants espagnols). — André-E. SAYOUS. Le Maroc espagnol (expose de façon équitable les efforts accomplis par les Espagnols dans leur zone). — J. PEETERS-FONTAINAS. Bibliographie des impressions espagnoles des Pays-Bas (nomenclature qu'il faut avoir à portée de la main. La liste relative à Amsterdam fait bien connaître la littérature judéo-espagnole). — Ramon MENÉNDEZ PIDAL. Aldefonsus, imperator Toletanus, magnificus Triumphator (habile mise en œuvre des chapitres de la *Dahira* d'Ibn Bassam relatifs à la prise de Tolède).

Bulletin philologique et historique (Jusqu'à 1715) du Comité des Travaux historiques et scientifiques. Années 1930 et 1931 (paru en octobre 1933). — 63^e Congrès des sociétés savantes de Paris et des départements, à Alger, avril 1930. — 64^e Congrès de Paris et des départements à Clermont-Ferrand, avril 1931. — Étienne DAVILLE. Les livres liturgiques de l'ancien diocèse de Lisieux. Essai de bibliographie. — Louis DAVILLÉ. L'emploi du mot « Sarrasin » dans les lieux dits, surtout en

France orientale (le mot désigna tout d'abord une tribu nomade venant du nord de l'Arabie déserte; puis les Orientaux en général; enfin, toutes les nations païennes de l'Europe. De là, le nombre considérable de noms de lieux français où entrent en composition le mot de Sarrasin, sans qu'on soit en droit d'en conclure que ces lieux ont été réellement occupés par des Sarrasins d'origine asiatique). — Séverin CANAL et Antonin PERBOSC. La charte de coutumes de La Chapelle-Moissagaise, 18 novembre 1479 (Moissagaise, c'est-à-dire de Moissac en Tarn-et-Garonne; le texte est en langue vulgaire). — Paul THOMÉ DE MAISONNEUVE. Liste chronologique des syndics ou consuls de Briançon (de 1244 à 1768; le consulat fut supprimé par l'édit de 1766). — Auguste VIDAL. Les anciennes juridictions du département du Tarn (depuis le ^{xiv}^e siècle; la gruerie des eaux et forêts et l'officialité). — Ernest COYECQUE. Les archives de Doudeauville au château de Bonnétable, Sarthe (elles intéressent surtout l'armée et la marine, l'art et l'archéologie; on y trouve un grand nombre de comptes et pièces comptables depuis le ^{xv}^e siècle, des inventaires après décès, des affranchissements de serfs, etc.). — Lucien AUVRAY. Martin Billet de Fanière, historien du collège royal (auteur de nombreux travaux qui sont restés inédits; son Histoire du Collège de France, commencée vers 1707, l'occupa jusqu'à la fin de sa vie, en 1727. On en publie ici le plan). — M^{lle} Paulé SALVAN. Les Savaron et le règlement d'administration municipale à Clermont, par l'intendant Thévin, 1616-1617. — Alfred GANDILHON. Un état des lieux de l'hôtel Jacques-Cœur à Bourges, dressé en 1636. — Gilbert ROUCHON. Le tiers état aux États provinciaux de Basse-Auvergne, aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles. Bonnes villes et plat pays. — Albert BOUDON-LASHERMES. Les parsonniers vellaves, dynasties d'artistes et de lettrés (ces parsonniers, Vellaves, Auvergnats et Gabales, étaient de riches agriculteurs vivant sur leurs terres depuis une époque extrêmement reculée en communauté familiale; ils s'adonnaient aussi à tous les métiers manuels. A la tête de la communauté était le *maître*, qui avait une certaine juridiction patriarcale sur le personnel de la maison. Le bourg de Saint-Paul-en-Chalençon devint à son tour, à partir du ^{xviii}^e siècle, un centre littéraire et artistique. Liste des parsonniers, depuis la fin du ^{xii}^e siècle jusque vers la fin du ^{xiv}^e). — André PHILIPPE. Le premier obituaire de l'abbaye, puis chapitre noble de dames à Saint-Goëry d'Épinal. Texte de cet obituaire, rédigé fin ^{xv}^e siècle. — Paul DUPIEUX. Lettres royaux inédites concernant Étampes, 1456-1573. — Henri COURTEAULT. Sur une fausse hypothèse touchant la sépulture de Jeanne d'Albret (Jeanne d'Albret mourut à Paris le 9 juin 1572; son corps fut porté à Vendôme et inhumé dans la collégiale de Saint-Georges; il est certain qu'il ne fut pas exhumé pour être ensuite ramené à Lescar). — Id. Chronique des archives départementales, 1930-1931. — Table chronologique des documents imprimés dans le volume.

Le Correspondant. 1933, 25 août. — Comtesse Jean DE PANGE. Souvenirs de jeunesse de la comtesse d'Armaillé, née Ségur. I : 1830-1840; suite le 10 septembre : (c'est en 1840 que commence leur intérêt historique); suite le 25 septembre. — Georges GOYAU. Charles Geoffroy de Grandmaison. II : 1858-1932 (son œuvre historique, dont l'éclat pâlit en face des « innombrables œuvres de charité par lesquelles l'historien se laissait assaillir »). — Louis DE LAUNAY. Monsieur Charles, physicien (des documents inédits permettent de préciser la part prépondérante prise par ce physicien, qui trouva l'emploi de l'hydrogène dans les ballons; son

nom doit prendre la première place dans l'histoire de l'aérostation, avant ceux de Montgolfier et de Pilâtre de Rozier. On le connaissait plutôt comme « le mari d'Évire ». — Jacques MAUPAS. Les négociations Briand-Lancken en comité secret : 1917 (importants documents publiés au *Journal officiel*, 2 avril 1933). — Marguerite WINTZWEILLER. La littérature française à la bibliothèque Sainte-Geneviève [aujourd'hui Bibliothèque centrale universitaire] (elle vient de recueillir un don de nombreux autographes et livres concernant la littérature moderne ; ils proviennent de la collection Jacques Doucet). — Charles d'YDEWALLE. Londres en 1933. — Max TURMANN. Les idées et les faits sociaux. — André DUBOSCQ. Les expositions d'art et la critique. = 10 septembre. Robert d'HARCOURT. Perspectives catholiques allemandes et lendemains de concordat. — ***. En U. R. S. S. Notes de voyage (« comme l'explique l'élite de la jeune génération, la Russie doit prouver par elle-même ce que peut faire le communisme ; les autres peuples viendront d'eux-mêmes à sa suite »). Cette doctrine facilite les relations diplomatiques par une abstention apparente de propagande qui permettra d'attirer les capitaux, tandis qu'elle « galvanise les énergies internes en montrant le monde capitaliste dressé contre les Soviets ». — André NICOLAS. Le différend serbo-croate. — Antoine DE TARLÉ. Le mouvement économique. = 25 septembre. Bernard FAV. Les mystères de Londres, ou les dessous d'une conférence (la Conférence économique de juin-juillet 1933 n'a donné aucun résultat parce que la France n'a pas su former des hommes d'État capables de négocier avec les États-Unis). — M.-J. LAGRANGE. Le messianisme de Virgile (dans le 4^e élogue, adressée à Pollion, Virgile a été l'annonciateur d'un enfant divin où plus tard le peuple chrétien a reconnu l'incarnation d'un dieu sous une forme profondément humaine. C'était « une invitation aux âmes à soupirer vers un monde meilleur »). — Vicomte FLEURY. Les livres du Grand Dauphin. — Jean HARMAND. La reine Louise de Belgique et Louis-Philippe, 1832-1850 (d'après ses lettres intimes publiées par le comte d'Ursel). — Pierre CHIROL. Une exposition d'art religieux moderne à Lisieux. — Élisabeth TASSET-NISSOLLE. Katherine Mansfield, 1888-1923 (d'après son journal et ses lettres). — DANIEL-ROPS. Aux Pays-Bas ; notes de voyage. = 10 octobre. L. PAUL-DUBOIS. George Moore, Irlandais (biographie de ce romancier irlandais de langue anglaise, mort le 20 janvier 1933 à l'âge de quatre-vingts ans). — Jacques MAUPAS. Le concordat entre le Reich et le Saint-Siège. — Comtesse Jean DE PANGE. Souvenirs de jeunesse de la comtesse d'Armaillé, née Ségur ; suite et fin (fort intéressant pour les journées révolutionnaires de Paris en 1848. Ces souvenirs s'arrêtent au moment où M^{me} de Ségur épousa, en 1851, le comte d'Armaillé, ancien officier d'état-major dans l'armée autrichienne. Détails sur le voyage du comte de Chambord à Wiesbaden, en août 1850, et sur la cruelle déception des monarchistes qui espéraient la fusion des deux branches de Bourbon ; « une circulaire émanée des Conseils du prince réduisit à néant les paroles conciliatrices »). — Jacques ZEILLER. L'empereur Constantin et ses plus récents historiens (examine les thèses soutenues en sens contraire par MM. Grégoire et Piganiol ; estime qu'au début du 19^e siècle il y avait déjà dans le christianisme une telle puissance intérieure que celui qui n'était pas avec lui était brisé comme par une force supérieure. « Constantin, le premier des empereurs, l'a compris ou, peut-être, l'a le mieux senti »). — Agnès DE LA GORCE. Le triomphe populaire de saint Benoît Labre (le cardinal de Bernis écrivait de Rome à Vergennes, le 29 juillet 1783, que Benoît Labre lisait les sermons du

P. Le Jeune, ami intime du P. Quesnel, et il ajoute : « Ce soupçon de jansénisme commence à refroidir beaucoup l'enthousiasme du parti jésuitique, fauteur et admirateur de la sainteté et des prétendus miracles de ce mendiant français ; la foule diminue tous les jours à son tombeau ».) — G. ARNAUD D'AGNEL. René Bazin et l'art religieux. — Charles LEDRÉ. M. Combes chez M. Blum, ou deux ans de République espagnole (sur la crise du régime en Espagne depuis 1931). — D. MILLARD. La leçon de César (à propos d'un livre publié sous ce titre par M. Georges Roux, lequel compare César à Mussolini ; mais « ce ne sont point les dictateurs qu'il faut condamner, ce sont les régimes qui conduisent aux dictatures »). = 25 octobre. Jean HANOUEAU. M. de Caulaincourt au Congrès de Châtillon. Relation de M. de Rumigny (Caulaincourt avait été mis officiellement au courant des propos tenus par Napoléon au marquis de Rumigny ; il savait donc que l'Empereur était résolu à repousser les conditions mises au traité de Châtillon. C'est ainsi qu'il échoua « dans son désir de traiter pour l'Empereur, par l'Empereur et avec l'Empereur »). — René DOLLOT. Les Bourbons à Goritz, le « Saint-Denis » de l'exil (ils y arrivent en octobre 1836 ; Charles X y meurt le 6 novembre, puis le duc d'Angoulême, 3 juin 1844 ; enfin, la duchesse, fille de Louis XVI, le 19 octobre 1851. Le comte de Chambord, qui détestait ce séjour, y revient cependant en 1877. On sait qu'il mourut à Frohsdorf le 24 août 1883 ; mais c'est à Goritz qu'il fut enseveli. On décrit en grand détail les obsèques). — J. POUZYRA. Une religion à rebours. Analyse historique du bolchévisme. — Pierre CHARREYRON. La famille limousine de Victor Hugo (une branche collatérale de sa famille a vécu dans le bas Limousin à Tulle et en Corrèze ; il ne cessa d'avoir avec elle des rapports affectueux et des relations épistolaires. On publie quelques lettres adressées par Marie Hugo, fille du général Louis Hugo et religieuse du Carmel, devenue « sœur Marie-Joseph de Jésus », à son cousin Georges Hugo, 1893-1894). — DE LANZAC DE LABORIE. Une apologie de Louis XV (par Pierre Gaxotte). — Id. Le général comte de Rochechouart (à propos d'une nouvelle édition « non expurgée » de ses *Souvenirs*). — Jean JARDIN. Pégy et la jeunesse française.

La Grande Revue. 1933, août. — Marcel DÉAT. Socialisme ou fascisme. — Les raisons de la ruine de la démocratie en Allemagne. — Henri BACHELIN. Ce qui demeure de Restif de la Bretonne (il écrivait mal ; mais, du point de vue purement documentaire, Restif est un des plus riches écrivains de son siècle). = Septembre. J. GAUDEFROY-DEMOBYNES. Lettre d'Autriche (après un récent séjour dans le pays. Impression générale très pessimiste : les efforts du chancelier Dollfuss « semblent ne guère servir que des combinaisons financières internationales ; tous les partis sont acquis à l'hitlérisme et à l'Anschluss »). — Henri GUILLEMIN et Georges ROTH. Lamartine et Madame de Larche. — Charles MAYER. L'expérience du président Roosevelt (le décret pris par le président, et qui est connu sous les initiales *N. R. A.*, « New ou Industrial recovery Act », marque la chute du système capitaliste en Amérique. Quant à l'application en France de codes industriels semblables à ceux du *N. R. A.*, c'est à peu près impossible, « car les prescriptions en resteraient lettre morte pour nos milliers de petits commerçants ou industriels »). — Bertrand VARAGES. Essais de socialisme non conformiste. — René DEVINCK. Robespierre méritait-il son buste? (il n'y a aucune raison pour déconseiller l'érection d'un buste de Robespierre en sa ville natale). — Joseph DELAGE. La femme en

Russie soviétique (la Révolution a donné aux femmes russes la possibilité d'acquiescer la même instruction que les hommes et de bénéficier d'une parfaite égalité de salaires).

Journal des Savants. 1933, mai-juin. — Alfred COVILLE. Le règne de Charles V (analyse les tomes III-V de R. Delachenal, œuvre qui est « un modèle de recherche et de critique des sources, de compréhension et d'exposition »). — Abel REV. Le système sexagésimal assyrien (examen critique de l'*Esquisse* publiée par F. Thureau-Dangin, qui montre l'importance de la conception sumérienne et babylonienne). — Adrien BLANCHET. La cour d'un pape au milieu du xvi^e siècle (c'est Paul III, étudié par Léon Dorez d'après les registres de la Trésorerie secrète). = **Comptes-rendus.** William Bell DISMOOR. The archons of Athens in the hellenistic age. — William Scott FERGUSON. The treasurers of Athena. — P. Barrière. *Vesuna Petrucoriorum* (savante étude sur l'histoire et la topographie, non seulement de Périgueux, mais de tout le Périgord, à l'époque préromaine et romaine). — J. Toutain. La Gaule antique vue dans Alésia. — A. Maiuri. *Herculanum* (excellente étude archéologique, avec d'admirables illustrations). — G. Méautis. L'âme hellénique d'après les vases grecs (aimable et instructif). — Le temple d'Angkor Vat; 3^e partie. — *Ephemeris Dacoromana*; t. V. = Juillet-août. Charles PICARD. Les nouvelles sépultures de Midéa en Argolide. — R.-N. SAUVAGE. Rouen sous la domination anglaise (à propos de l'ouvrage sur *Rouen au temps de Jeanne d'Arc*, par Paul Le Cacheux). — J.-B. CHABOT. Emmaüs (annonce l'ouvrage des R. P. L.-H. Vincent et F.-M. Abel : *Emmaüs ; sa basilique et son histoire*). — Henri DEHÉRAIN. Les accroissements de la bibliothèque de l'Institut en 1932-1933. = **Comptes-rendus.** M. I. ROSTOVZEFF. Out of the past of Greece and Rome (livre destiné au grand public ; il comprend six études sans aucun appareil d'érudition). — Émile CAHEN. Les monuments de l'art gallo-grec en Basse-Provence. — Henri Frankfort, Thorild JACOBSEN et Conrad PREUSSER. Tell Asmar and Khafaje (résultat des fouilles exécutées aux frais de l'Université de Chicago, en deux sites qu'on n'avait pas encore explorés : Tell Asmar, à 50 milles au nord-est de Bagdad, et Khafaje, à 15 kil. à l'est. Elles apportent tout un lot d'éléments nouveaux pour la reconstitution du passé). — Pierre HUMBERT. Un amateur : Peiresc, 1580-1637.

Mercure de France. N° 845. — Jean MARESTAN. Une curieuse secte des mystiques nudistes : les Doukhobors du Canada. — Henri MARTINEAU. Stendhal et la police de Florence, 1832. = **Comptes-rendus.** Marcelle WEISSEN-SZULMAN. L'âme archaïque de l'Afrique du Nord (des enceintes préhistoriques, des dolmens découverts par l'auteur lui ont suggéré une théorie générale de migrations qui s'accordent tant bien que mal aux rares documents historiques). — Hetty GOLDMAN. Excavations at Eutresis in Boeotia (on a trouvé une belle série de poteries qui sont reproduites à la fin du volume). — Jean de La Laurencie. Survivances celtiques et préceltiques (dans la région de Sainte-Eulalie, en Ardèche). — Ph. Fauré-Frémiet. La dureté, le peuple, l'élite (« il faut que les Français se redressent et, sous peine de manquer à leur mission centenaire, qu'ils créent du nouveau »). — Dr A. DONNODIEU. Le côté des Maures, de Toulon au golfe de Fréjus (fait connaître en détail les curiosités historiques de cette région). — Princesse Catherine RADZIWIL. Nicolas II, le dernier Tsar (d'après son Journal et les lettres à sa femme). = N° 846. Ferdinand GOVIN. La poésie à Port-Royal. La Fontaine et Arnaud d'Andilly. — Joseph VAS-

SAL. L'Andorre en révolution. = **Comptes-rendus.** Joseph Barthélemy et Paul Duet. Traité de droit constitutionnel (énorme volume de près de mille pages, « une des œuvres maîtresses de ce temps-ci »). — O. Lemarié. Précis d'une sociologie. — G. L. Duprat. La prévision sociologique et les structures ethniques. — A. Valentino. Le voyage d'un pèlerin chinois dans l'Inde des Bouddhas. — P. Masson-Oursel et H. de Wilman-Grabowska. L'Inde antique et la civilisation indienne. — Cesare Giardini. I processi di Luigi XVI e di Maria Antoinetta. — Stephen Graham. Ivan le Terrible, le premier tsar (intéressant ouvrage de vulgarisation). — A. Vasiliév. Histoire de l'Empire byzantin (traduction qui rendra les plus grands services). — Joseph Caillaux. D'Agadir à la Grande pénitence (l'auteur revient sur le rôle qu'il joua dans l'affaire d'Agadir ; il utilise les récents documents allemands et anglais). — S. Posener. Adolphe Crémieux ; t. I. = N° 847. W. DRABOVITCH. Fragilité de la liberté. Essai de psychologie sociale. — Lieutenant-colonel REBOUL. En Grèce, pendant la dernière guerre (d'après les révélations faites par Sir Thomas Thomson dans *The allied secret service in Greece*). — Marc CITOLEUX. L'esprit français et l'esprit de Voltaire. = **Comptes-rendus.** Jules Romains. Problèmes européens (et ce qu'on dit de la France à l'étranger). — Maurice Garçon. La justice contemporaine, 1870-1932 (très instructif et attristant). — Jean Perrigault. L'enfer des Noirs (sorcellerie, cannibalisme, fétichisme, etc.). — Frank Hives et Gascoigne Lumley. Ju-Ju and justice in Nigeria (le *ju-ju* est l'ensemble des croyances et pratiques du fétichisme). — Amaury Talbot. Religions et coutumes des tribus du Delta du Niger. — Louis Tauzier. La religion, les mœurs et coutumes des Agnis de la Côte d'Ivoire (beaucoup de faits nouveaux sur la religion de cette peuplade). — François Le Grix. Vingt jours chez Hitler (l'auteur a vu seulement l'ex-chancelier Brüning, qui lui a dit : « Si nous faisons mine de résister, nous serions traités comme les communistes ou les sociaux-démocrates récalcitrants, c'est-à-dire dispensés impérialistiquement de paraître au Reichstag »). — Louis Fisher. Les Soviets dans les affaires mondiales (gros livre, traduit de l'anglais, sur l'activité politique du gouvernement soviétique depuis son avènement jusqu'au moment actuel). = N° 848. A. BARTHÉLEMY. Pour nos traditions nationales : la prononciation du latin (la prononciation italienne du latin a été ordonnée par l'épiscopat français pour répondre au « désir » du pape ; mais « notre pays est trop attaché à son long passé d'histoire pour qu'il cède sur un point aussi important »). — Martial DE PRADEL DE LAMASE. Le sous-chef J. K. Huysmans (s'il fut un bon écrivain, Huysmans fut aussi un fonctionnaire ponctuel). — Comte Hubert DE LA MASSUE. Les bêtes devant le Seigneur (« traiter des bêtes devant le Seigneur, c'est toucher aux fondements moraux de la création, au point crucial de la rédemption, du sort éternel des bêtes comme des hommes »). = **Comptes-rendus.** Henry Carrington Lancaster. Histoire de la littérature dramatique française au XVII^e siècle (les tomes III et IV de ce bel ouvrage, qui viennent de paraître, font grand honneur à l'Université de Johns [et non John] Hopkins). — Ferri Pisani. Souvenirs d'un gangster (en lutte avec la police de Chicago). — Pedro de Repide. La Russia de ahora (livre qui déborde d'admiration pour l'U. R. S. S.). — Osorio de Oliveira. Espelho do Brasil (rapide étude sur le Brésil littéraire et social). — Albert Bereghy. Anschluss et restauration (examine la question de l'Anschluss et la place qu'y devrait occuper la Hongrie). — M. de Falgairolle. L'Espagne en République. — Klaus Mehnert. La jeunesse en Russie soviétique. = N° 849. Édouard KRAKOWSKI. Bergson et les philosophes de l'héroïsme. —

J. G. PRODHOMME. Rossini en France après Guillaume Tell. — Jacques-Richard GREIN. Contre le principe d'Hitler. — René DE DANNE. En passant par Stamboul (le caractère, l'œuvre de Kemal, le Ghâsi, souverain maître et seigneur du pays). — **Comptes-rendus.** A. Hérubel. Les origines des ports de la Loire maritime. — Pierre Desfontaines. Qu'est-ce que la géographie humaine? (nombreuses objections présentées par Camille Vallaux). — Maurice Coulombeau. Chartres (c'est la cathédrale-type, le modèle de génie qui fixe pour un siècle la formule du gothique). — A. Mabille de Poncheville. Saint-Martin de Tours (dans la collection « Les pèlerinages »). — Alexandre Eck. Le Moyen Age russe (gros volume, fruit de longues recherches, mais d'une lecture difficile; riche bibliographie). — N. de Baumgarten. Saint Vladimir et la conversion de la Russie. — Germaine Picard-Moch et Jules Moch. L'œuvre d'une révolution: l'Espagne républicaine. — Eugène Paumier. Arpad blessé, ou la Hongrie nouvelle (on lit avec intérêt l'histoire de l'intervention française dans ce pays en 1918-1919).

Revue critique d'histoire et de littérature. 1933, mars. — Sylvain Lévi. Un système de philosophie bouddhique. — Emploi des signes critiques, disposition de l'apparat dans les éditions savantes de textes grecs et latins. Conseils et recommandations (application d'un vœu exprimé par l'Union académique internationale). — S. Wide et M. P. Nilsson. Griechische und römische Religion, II, 4 (utile manuel, mais où l'on paraît ne pas connaître les travaux français). — David More Robinson. The residential districts and the cemeteries at Olynthos. — Y. Béquignon. Grèce (nouvelle édition du *Guide bleu*; Ch. Picard y relève des erreurs et des omissions nombreuses dans la partie historique et archéologique, qui en est la plus importante). — Gustav Schnürer. L'Eglise et la civilisation au Moyen Age; trad. française par G. Castella (ouvrage utile et solide, surtout pour les étudiants). — Sigurdur Nordal. Egils saga Skalla-Grimssonar (saga composée par le plus célèbre et le plus curieux des skaldes islandais, qui vivait au x^e siècle). — Michael Witmann. Die Ethik des hl. Thomas von Aquin (livre magistral que devront utiliser les historiens de la philosophie médiévale). — Stephen d'Irsay. Histoire des Universités françaises et étrangères. T. I: Moyen Age et Renaissance (livre consciencieux, utile et généralement exact). — G. R. Owst. Literature and pulpit in Medieval England (fait connaître une masse de documents indispensables à l'histoire littéraire). — Traugott Schiess. Quellenwerk zur Entstehung der schweizerischen Eidgenossenschaft (tome I, qui contient les documents allant des origines de la Confédération helvétique jusqu'à la fin de 1291). — Marie-Louis Polain. Catalogue des livres, imprimés au xv^e siècle, des bibliothèques de Belgique (admirable instrument de travail). — Pontien Polman, O. F. M. L'élément historique dans la controverse religieuse du xvi^e siècle (travail qui contient une énorme matière brassée et compilée). — Raoul Patry. Philippe Du Plessis-Mornay, 1549-1623 (travail consciencieux, qui fait bien connaître l'influence religieuse exercée par cet homme d'État). — Princesse Chivékiar d'Égypte. Mon pays: la rénovation de l'Égypte et Mohammed Aly (agréable et instructif. Curieux portrait de Mehemet Ali, 1769-1849, l'adversaire de Palmerston et, en général, de l'influence anglaise). — G. Wolfram et W. Gley. Elsass-Lothringischer Atlas (travail utile, mais peu intelligent). — Avril. F. Olay. Un maître français de l'histoire hongroise: Édouard Sayous. — Karl Tschuppik. François-Joseph; l'effondrement d'un empire (ce livre rappelle les meil-

leurs biographies d'E. Ludwig). — *M. Barras*. The stage controversy in France, from Corneille to Rousseau (sérieux et utile). — *François Maurice*. Blaise Pascal et sa sœur Jacqueline. — *Frédéric Lachèvre*. Scarron et sa *Gazette burlesque*, 14 janvier-22 juin 1655 (réimprimée pour la première fois depuis 1655; on ne sait trop pourquoi Scarron cessa brusquement sa collaboration à la *Gazette*). — *Marcel Bouchard*. De l'humanisme à l'Encyclopédie : l'esprit public en Bourgogne sous l'Ancien régime. — *Stendhal*. Journal; texte établi et annoté par *Henry Debraye* et *Louis Royer* (les trois premiers volumes ont complètement renouvelé le texte de ce Journal, qui va de 1801 à 1811). — *Walter Muschg*. Deutsche Literatur; Gegenwart und Altertum. — *Kurt Jackel*. Richard Wagner in der französischen Literatur. — *Margaret J. Bain*. Les voyageurs français en Écosse, 1770-1830, et leurs curiosités intellectuelles. — *C. Bally*. Linguistique générale et linguistique française (ouvrage de grande portée). — *Seymour de Ricci*. Le problème des bibliothèques françaises (superficiel, mais intéressant; l'ouvrage eût gagné à être présenté dans une forme moins grandiloquente). — *Ernst Cassirer*. Die Philosophie der Aufklärung (remarquable). — *Silvio Zanutto*. Bibliografia etiopica (fournit une masse de documents précieux pour ceux qui doivent publier des textes éthiopiens). — Mai. *Ph.-E. Legrand*. Hérodote (on recommande l'Introduction sur sa vie et les incertitudes qu'elle présente. Né vers 490-480, Hérodote choisit pour patrie d'adoption Thourioi, en Grande-Grèce; c'est sans doute là qu'il mourut vers 485. La traduction du tome I est fidèle et fort élégante, parfois trop même). — *H. N. Bialik*. Poèmes hébraïques; version française par *Ovadia Camby*. — *Albert Schweitzer*. Geschichte der Leben-Jesu-Forschung (5^e édition; reproduction photomécanique de la 4^e). — *F. J. Foakes-Jackson* et *K. Lake*. The beginnings of Christianity (1^{re} partie : les *Actes des apôtres*; traduction et savant commentaire). — *Barbara Matulka*. The novels of Juan de Flores and their european diffusion (documents précieux sur le féminisme et l'antiféminisme en Espagne au xv^e siècle). — *Margaret E. Pascoe*. Les drames religieux en France du xvii^e siècle, 1636-1650. — *Guy de La Batut*. L'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre par Bossuet. — *Arthur Tilley*. Three french dramatists : Racine, Marivaux, Musset. — *Mary Margaret H. Berre*. A bibliography of writings on Voltaire, 1825-1925 (travail immense, ingrat et nécessaire). — *Eugène Lasserre*. *Manon Lescaut* et l'abbé Prévost (ce roman, en partie vécu, est une œuvre unique dans la littérature « sensible » du xviii^e siècle, aspect qui manque d'ailleurs dans le bon livre de Lasserre). — *Elizabeth S. Kite*. Brigadier-general Louis Le Bègue Duportail (biographie essentielle pour l'histoire de la guerre contre l'Angleterre de 1777 à 1783). — *P. Olivier*. Iconographie métallique du général La Fayette. — *Abbé Jacques Moulard*. Le comte Camille de Tournon, auditeur au Conseil d'État, intendant de Bayreuth, préfet de Rome, de Bordeaux, de Lyon, pair de France, 1778-1833 (thèse très honorable, en trois volumes, pour le doctorat ès lettres, soutenue à Paris). — *Geisendorf des Gouttes*. Les prisonniers de guerre sous le Premier Empire. Géôles et pontons d'Espagne; t. I (remarquable). — *G. H. Clapham*. An economic history of modern Britain, 1850-1886 (H. Hauser : beau livre, muni d'une carte industrielle « qui est un document de premier ordre »). — *Maurice Baumont*. L'affaire Eulenburg et les origines de la guerre mondiale (très intéressant. « Entre 1905 et 1908, le sort du monde s'était décidé. Il vaut la peine de recourir à ce livre, si solidement étayé, pour savoir comment cela s'est fait »). — *P. Mutafiev*. Bulgares et Roumains dans l'histoire des pays danu-

biens (utile traduction française d'un livre bulgare publié en 1927). — *Paul Mikoukov, Ch. Seignobos, Louis Eisenmann*. Histoire de Russie ; 2 vol. (ouvrage d'une qualité rare et qui comble une grave lacune). — *Josef Pfitzner*. Bakunistaden (riche apport de documentation neuve). — *Otto Hatzsch*. Aus der historischen Wissenschaft der Soviet-Union. — *Alexandra Dumesnil et Wilfrid Lerat*. Catalogue méthodique du fonds russe de la bibliothèque et musée de la Guerre. — *E. W. Bovill*. Caravans of the Old Sahara (instructif pour l'histoire du commerce transsaharien).

Revue de Paris. 1933, 1^{er} septembre. — Germain MARTIN. La guerre des monnaies. — Pierre CHAMPION. Paris anglais (d'après les chroniqueurs, de 1420 à 1436). — Charles DE ROUVRE. La religion positive (constate l'influence exercée par Clotilde de Vaux sur Auguste Comte ; c'est à partir de 1845 qu'il conçut le *Catéchisme positiviste*. Expansion du nouveau culte hors de France : en Angleterre, au Brésil et jusqu'en Chine). — Comtesse Jean DE PANGE. Madame de Staël aux États-Unis (d'après un récent ouvrage de Richmond L. Hawkins). — Honoré DE BALZAC. Lettres à l'Étrangère. Année 1847 ; suite le 15 septembre, les 1^{er} et 15 octobre. — Bernard FAY. L'expérience Roosevelt. = *Comptes-rendus*. Henri de Vibraye. Les dieux du paganisme (illustrations bien choisies). — Georges SEURE. A la recherche d'Ithaque et de Troie. — Louis ALLARD. La comédie de mœurs en France au XIX^e siècle ; t. II : 1815-1830 (curieuse étude sur le rôle de la censure officielle). — H. C. ARMSTRONG. Mustapha Kemal. = Article nécrologique sur l'abbé Bremond par Edmond JALOUX. = 15 septembre. Prince NAPOLEON. Voyage aux États-Unis, 1861 (M. Ernest d'Hauterive publie les très intéressantes notes prises par le prince aux États-Unis au moment où commençait la guerre de Sécession, juillet-août 1861). — Jean MASSYS. L'opinion anglaise et l'Allemagne (depuis le début de 1933 ; quant à prévoir le parti que prendrait l'Angleterre en cas de guerre, nous ne devons pas compter sur le concours britannique. « Comptons d'abord sur nous-mêmes »). — Wladimir D'ORMESSON. La révolution en zigzag (c'est de la révolution allemande qu'il s'agit). — Robert D'HARCOURT. Paris vu par une Allemande (Martha Marquardt, auteur d'un petit livre clair, exempt de tout parti pris). = *Comptes-rendus*. Jacques BOULENGER. Au fil du Nil (très intéressant). — Laurent DE SERCEY. Lettres de Mérimée à la comtesse de Boigne (savoureux détails sur la cour de Napoléon III). — Pierre GAZOTTE. Le siècle de Louis XV (tableau remarquable ; mais trop optimiste). = 1^{er} octobre. Georges R. MANUE. Un été au Maroc (comparaison entre l'état du pays en 1925 et en 1933). — Voyage du prince Napoléon aux États-Unis et au Canada, 1861 (fin, du 17 août au 19 septembre, le prince visite le Canada ; il repart pour la France le 26 suivant. « Quelle admirable situation commerciale que celle de New-York ! Nous n'avons chez nous rien qui en approche »). — Robert DREYFUS. Le cas Gobineau. Gobineau est-il responsable de Hitler ? (non, il n'y a plus de notre temps « une seule nation, une seule société qui ait le droit de se prétendre spécifiquement aryenne », cette famille s'étant épuisée « avec les invasions germaniques et normandes des premiers siècles de notre ère ». Quant aux Juifs, Gobineau, qui les a vus de près en Perse, constate qu'en Italie, en France, « on les emploie dans l'armée, l'administration ; leur contact ou leur présence n'est en charge à qui que ce soit ». Il n'y a donc rien de commun entre Gobineau et Hitler). — BALZAC. Lettres à l'Étrangère ; suite : 1847. — Commandant LEFEBVRE

DES NOÛTES. Les nef^s médiévales contre les galères antiques. Contribution à l'histoire du gouvernail (à titre d'exemple, l'auteur raconte, d'après les chroniqueurs contemporains, le célèbre combat naval engagé par les Génois contre les Ottomans le 20 avril 1453, pour forcer l'entrée de la Corne d'or. Les Génois, très inférieurs en force, finirent par l'emporter, parce qu'ils profitaient des progrès accomplis au Moyen Âge « grâce à l'avènement du gouvernail à charnières et au développement des industries du bois et du fer en Occident », tandis que les Ottomans étaient restés fidèles au type suranné des galères antiques. « La technique nouvelle l'emporta sur le nombre »). — **Albert FLAMENT.** Le « salon de l'Europe » (sur les modes parisiennes en vogue rue de la Paix, aux temps d'avant-guerre). = **Compte-rendu.** **Jean Pommier.** La jeunesse cléricale d'Ernest Renan : Saint-Sulpice. = 15 octobre. **Edmond DELAGE.** La guerre sous les mers ; suite le 1^{er} novembre (les exploits des sous-marins pendant la Grande Guerre). — ***. L'Autriche et l'expérience Dollfuss (« jamais, depuis 1918, l'Autriche n'a été aussi complètement dans la main d'un homme »). — **BALZAC.** Lettres à l'Étrangère ; suite (13-24 juin 1847). — **Raoul DE ROUSSY DE SALES.** Le plan américain à l'épreuve (« l'évolution actuelle est nettement dirigée vers une intégration de plus en plus grande de l'individu dans la collectivité »). — **PASTEUR-VALLÉRY-RADOT.** La lutte contre le paludisme (en suivant les préceptes de Ronald Ross. La lutte antipaludique en Algérie, en Indo-Chine, à l'armée d'Orient). — **René BOUVIER.** Les Annamites chez eux. = 1^{er} novembre. **Fernand BALDENSPERGER.** Calvin et Servet, d'après Alfred de Vigny. Fragments inédits (publie plusieurs fragments d'une ébauche de drame sur le fameux épisode de la lutte entre Calvin et Servet. Vigny critique fortement le calvinisme genevois sous l'angle de ses préoccupations sociales : amélioration des masses et progrès moral du genre humain. Ces idées lui étaient chères, mais menaient à une révolution contre la classe à laquelle il appartenait. C'eût été, à ses yeux, une sorte de trahison). — **Jules BERTAUX.** Bureaucrates de jadis (au début du XIX^e siècle). — **Wladimir D'ORMESSON.** La crise de Genève et l'Allemagne (explique pourquoi le gouvernement du Reich a rompu avec Genève et la Société des Nations). — **Comptes-rendus.** Histoire de la nation égyptienne (t. III, rédigé par des spécialistes tels que Pierre Jouguet, Victor Chapot, Charles Diehl. A cette occasion, M. Albert-Petit tente d'éclaircir le « mystère » d'Actium). — **Gabriel Hanotaux** et **duc de La Force.** Histoire du cardinal de Richelieu ; t. III. — **Bernard Devismes.** Le secret de Louis XVIII (l'enfant mort au Temple n'était pas le dauphin et, de plus, il était un enfant illégitime de Marie-Antoinette. Or, Louis XVIII connaissait ce double secret. Tout cela n'est-il pas bien romanesque?). — **Joseph Durieux.** Près de la reine Marie-Antoinette (Louis XVI doit avoir « su ou soupçonné » la naissance illégitime du dauphin. Dans son testament, cependant, il atteste « qu'il n'a rien à lui reprocher »). — **Henri Bordeaux.** Le cœur de la reine Hortense.

Revue des Deux Mondes. 1933, 1^{er} septembre. — **Colonel GRASSET.** Comment fut livrée la bataille de la Marne (utilise les mémoires du maréchal Franchet d'Espèrey qui sont en préparation ; il explique les raisons pour lesquelles Joffre offrit à Franchet d'Espèrey le commandement de la 5^e armée aussitôt après la victoire remportée à Guise par Lanrezac ; il insiste sur la part prépondérante que le nouveau chef prit au projet de reprendre l'offensive dès le 5 septembre, solution préconisée par Joffre et qui aboutit à la victoire de la Marne). — **Maurice PERNOT.**

Enquête au pays du Danube. I : Le sort de l'Autriche (très instructif). — François GUIZOT. Lettres à Laure de Gasparin, publiées par André GAYOT. Nouvelle série. I : 1848-1851 ; suite le 15 septembre : 1851-1858 (détails intéressants sur la vie de Guizot soit en Angleterre, où il avait trouvé un refuge en 1848, soit chez lui, au Val-Richer, au milieu de sa famille et de ses travaux sur la Révolution anglaise du XVII^e siècle. Il y est beaucoup question de politique. Depuis l'échec des premiers pourparlers au sujet de la « fusion », Guizot ne voit qu'un remède au rétablissement de l'ordre, c'est un gouvernement fort ; c'est donc avec intérêt qu'il suit la politique du Prince-Président jusques et y compris le rétablissement de l'Empire). — Paul HAZARD. Doutes sur l'histoire (« il n'y a pas de tentative plus audacieuse et plus belle que l'histoire, puisqu'elle ose entreprendre « de faire passer le relatif dans « la catégorie de l'absolu et le transitoire dans la catégorie de l'éternel »). — E. DU VIVIER DE STREEL. Avant la conférence franco-coloniale (expose l'œuvre coloniale de la France et sa situation actuelle au point de vue économique). — Odette PASCAUD. Esquisses libanaises. — Max DE FOURCAULD. Les procès de presse à la fin du règne de Charles X (affaires du *Journal des débats*, 1829, du *National* et du *Globe*, 1830). = *Comptes-rendus*. P.-A. Lemoine. La peinture française à l'époque gothique. — Fernand Mercier. Les primitifs français : la peinture clunisienne à l'époque romane. — L.-H. Labande. Les primitifs français : Provence occidentale. = 15 septembre. Frédéric ECCARD. Le problème sarrois. — A. DUBOISTROUVAT. Avec la 26^e D. I. américaine (expose avec beaucoup de bonne humeur comment cette division d'infanterie, tirée de la « garde nationale », fut dressée par des officiers français et avec quelle bravoure parfois téméraire elle s'est comportée au feu près de Neufchâteau et de Vaucouleurs, de janvier 1918 à l'armistice). — Louis GILLET. Le pardon de Saint-Jacques [de Compostelle]. — Maurice PERNOT. Enquête aux pays du Danube. II : Présent et avenir de la Hongrie. — Hubert GIRAUD. Une croisière il y a cent ans (croisière dans la Méditerranée orientale par navigation à vapeur, de Naples à Naples, du 16 avril au 9 août 1833). — C. M. SAVARIT. Les académies de province au travail ; suite (résumé assez vide). — René PINON. La famine en Russie. = 1^{er} octobre. Maurice PALÉOLOGUE. Sur le chemin de la guerre mondiale : février-mars 1913 (notes prises au jour le jour par l'auteur, qui occupait alors le poste de directeur des affaires politiques au quai d'Orsay. Instruit par le colonel Serret, attaché militaire à Berlin, et par le déchiffrement de télégrammes allemands ultra-secrets, il réussit à convaincre le gouvernement de la menace imminente de l'Allemagne. C'est alors que Clemenceau fit son *mea culpa* en déclarant qu'il fallait d'urgence rétablir le service de trois ans sans dispense aucune). — Maurice PERNOT. Enquête au pays du Danube. III : Quelques aspects du problème danubien. — François GUIZOT. Lettres à Laure de Gasparin. Nouvelle série ; suite et fin (du 27 mars 1858 au 7 janvier 1864. Notons au hasard l'opinion de Guizot sur Renan, dont la *Vie de Jésus* avait paru le 11 juin 1863 : « Renan commence à décliner. Non pas dans le gros public, mais parmi les juges compétents. Les Allemands, à qui il a emprunté presque toute sa science, le jugent sévèrement ; ils le trouvent superficiel comme érudit et comme philosophe »). — Henry ASSLIN. [Essai de] Psychologie du peuple hollandais. — Fernand GRECH. Sous le soleil de Cuba (impressions de voyage lors du Congrès de la Presse latine). = 15 octobre. René PINON. La soumission du Maroc s'achève (avec deux cartes). — Jean CANU. La foire de Chicago (ouverte le 1^{er} juin 1932 ; ce fut, à vrai dire, une foire plutôt

qu'une exposition). — Alphonse YVON. Souvenirs d'un peintre militaire, publiés par A. AUGUSTIN-THIERRY (souvenirs de l'exposition de 1855, où Yvon conquist d'un coup la célébrité par son tableau sur la prise de Malakof ; lors de la campagne d'Italie, il fut comme le peintre officiel des victoires françaises). — Comte W. KOVOTZOFF. En U. R. S. S. L'atlas de statistique imagée (souligne les silences d'un document officiel qui prétend prouver son succès par l'image ; mais, étudié de près, cet atlas laisse entrevoir que les « géants » de l'industrie et de l'électricité « tombèrent en ruines avant qu'on sache les exploiter pour le bien de la population »). — 1^{er} novembre. Firmin DROZ. Psychologie du peuple canadien (Canadiens français et Canadiens anglais ; la fédération canadienne et les populations de l'Est ; l'élément américain et la conscience nationale). — A. CHESNIER DU CHESNE. Sainte-Beuve et Lamartine ; lettres inédites (c'est Hugo qui les mit en rapport en 1828 ; pendant une dizaine d'années, ils échangèrent des lettres pleines d'estime et de tendresse réciproques ; puis la politique les sépara et le critique reprit sa liberté d'esprit, sinon de cœur). — L. BLUM. Quarante ans de guerre aux études classiques (depuis 1896 ; l'enseignement moderne et la doctrine officielle en matière de pédagogie ; d'où, facultés envahies et péril social résultant du nombre croissant d'étudiants pour la chasse aux diplômes). — J. LUCAS-DUBRETON. Une conspiration sous Louis XVIII (la conjuration de Grenoble en 1816 et son promoteur, Jean-Paul Didier ; à suivre). — L. DE CHAPPEDELAINE. Le redressement nécessaire (en matière de finances et de budget). — Marie-Edith DE BONNEUIL. Koufra, Notre-Dame-des-Sables (très intéressante excursion au pays des Sénoussites, dont Koufra est la capitale religieuse ; aujourd'hui colonie italienne chargée de maintenir la paix dans une région de fanatiques et de brigands). — Maurice PERNOT. Heures de Genève (session de la Société des Nations, 11-16 octobre). — Général WEYGAND. Vauban et Laclos (raconte la polémique soulevée par Choderlos de Laclos, l'auteur des *Liaisons dangereuses*, contre l'Académie française, qui, en mai 1786, avait proposé l'éloge de Vauban comme sujet du « prix d'éloquence ». Laclos protesta violemment par un réquisitoire tendant à prouver que Vauban n'est pas un grand homme et que le pays ne lui doit pas de reconnaissance. De là, de véhémentes protestations et la décision prise par le ministre de la Guerre de renvoyer le lieutenant Laclos en disgrâce à Metz, ville de garnison où, d'ailleurs, il avait été volontairement absent depuis plusieurs années. Ce qui n'empêcha pas Laclos d'entrer plus tard dans la maison du duc d'Orléans comme secrétaire de ses commandements).

Revue historique de Bordeaux. 1932, juillet-septembre. — Renée DUBOS. Une société populaire bordelaise : les Surveillants de la Constitution. 1^{re} partie : Formation de la société ; suite (la Société patriotique de la Merci). — Louis LEWDEN. Villegouge ; suite (depuis la Révolution ; vente des biens nationaux). — André REBSOMEN. Les droits de naufrage, de baleine et d'ambre gris sur la côte du pays de Buch ; suite (le droit du roi et ceux des captaux de Buch au xvi^e siècle ; notes sur les droits prélevés sur les baleines, sur le « poisson du roi » et autres gros poissons. L'ambre gris est une concrétion intestinale produite par les grands cétacés, notamment par les cachalots. On lui a pendant longtemps attribué des qualités curatives). — F. GÉBELIN. Un commentaire de Bernard Desloup sur la coutume de Bordeaux (décrit un manuscrit de Bernard Automme, qui contient des gloses par Bernard Destoup, avocat au Parlement, écrites vers l'an 1750). — 1933, janvier-

février. Camille JULIAN. Bordeaux au temps de la mairie de Michel Montaigne (conférence faite le 24 décembre 1892 pour le troisième centenaire de la mort de l'auteur des *Essais*). — André REBSOMEN. Les droits de naufrage; suite et fin (les naufrages sur la côte de ce pays de 1773 à 1781 ont été fort nombreux; c'était une source de revenus pour les seigneurs de ce pays. On n'en voulait d'ailleurs qu'aux biens des naufragés et l'on respectait les personnes). — René DUBOS. Une Société populaire bordelaise. Les Surveillants de la Constitution; suite (son organisation). — Louis LEWDEN. Villegouge; suite (extinction des familles seigneuriales; fin en mars-avril et mai-juin). — Mars-avril. Camille AYMONIER. Montaigne et la médecine en Aquitaine; suite et fin en mai-juin. — René DUBOS. Une Société populaire bordelaise; ch. II (sa fondation, ses membres et son local; suite en mai-juin: organisation de la Société des Surveillants).

Revue de l'histoire des religions. 1933, mars-juin. — E. DHORME. Le sacrifice acadien (à propos du récent ouvrage de M. G. Furlani: *Il sacrificio nella religione dei Semiti di Babilonia e Assiria*). — Alexander Haggerty KRAPPE. La naissance de Moïse (c'est un mythe tiré d'un conte bleu où il s'agit d'une prophétie sur le fils à naître d'une femme ou fille d'un roi menacé; originellement, c'était la fille d'un Pharaon). — E. CAVAYGNAC. Assurabi II, Hadad'ézer et David. — Ch. PICARD. Les bûchers sacrés d'Éleusis (le rite du bûcher est venu d'Éleusis et se rattache à l'invasion des Doriens). — Édouard DUJARDIN. La date de l'institution eucharistique dans la tradition chrétienne primitive (les deux textes: I Cor., 23-26, et I Cor., XV, 3-7, rapprochés l'un de l'autre puis légèrement corrigés, contiennent l'essentiel de la tradition que saint Paul a reçue de ses prédécesseurs, en même temps que son apport personnel). — Fr. CUMONT. La bibliothèque d'un Manichéen découverte en Égypte (à Medinet-Mâdi du Fayoum; vieux livres rédigés dans un dialecte copte de la Haute-Égypte. Le déchiffrement en est très laborieux, les feuillets étant agglutinés et en partie rongés par l'humidité; mais « nous posséderons désormais toute une littérature remontant aux origines mêmes du manichéisme »). — **Comptes-rendus.** Alexandre MORET. La légende d'Osiris à l'époque thébaine. — Adolfo Omodeo. La mistica giovannea (contribue à porter la lumière sur le problème du IV^e évangile). — John A. Maynard. The birth of Judaism; a study of hebrew religion during the Exile (très remarquable). — Stephan Lösch. Epistula Claudiana (solide réfutation de l'hypothèse émise par S. Reinach au sujet de la lettre de l'empereur Claude en 41 ap. J.-C.). — Franz Cumont. L'adoration des Mages et l'art triomphal de Rome (précieuse contribution à l'histoire de l'influence exercée par l'Antiquité sur l'art religieux au temps de la Renaissance). — Julius Guttmann. Die Philosophie des Judentums. — S. Boulgakoff. L'orthodoxie (bonne étude sur l'Église orthodoxe grecque). — Joseph Bernhardt. Le Vatican, trône du monde (beaucoup de galimatias dans la forme et de fantaisie quant au fond). — Georges Mossé. L'histoire inconnue du peuple hébreu (considérations grandiloquentes sur l'humanité depuis Adam jusqu'à nos jours). — Adolf Schlatter. Der Evangelist Johannes wie er spricht, denkt und glaubt (veut prouver que l'auteur du IV^e évangile était d'origine palestinienne et que ses idées provenaient du milieu juif). — Max Radin. The trial of Jesus of Nazareth (œuvre d'un professeur de droit qui paraît ignorer le droit juif du temps de Jésus). — Abbé Félix Klein. Jésus et ses apôtres (dissertation qui n'intéresse pas la critique historique). — A. Mingana. Commentary of Theodore of Mopsuestia on the Lord's prayer and of the sacra-

ments of baptism and the eucharist (recension syriaque avec une excellente traduction anglaise). — *A.-C.-Eugène Caillot*. Histoire de l'île Oparo ou Rapsa (en Polynésie; détails intéressants concernant la vie sociale et les mœurs de ses habitants, qui, en 1912, étaient au nombre de 207). — *Marcel Griaule*. Règles de l'Église (documents éthiopiens témoignant à quel point peut être poussé le symbolisme dans le culte). — Juillet-août. *René Dussaud*. Les Phéniciens au Neged et en Arabie (d'après un texte de Ras-Shamra, traduit et commenté par M. Virolleaud. Le chapitre xxvii d'Ézéchiel, en constatant l'action considérable des Phéniciens au ^{vi} siècle avant J.-C., explique les transformations que leur commerce dut subir depuis le début du II^e millénaire et les premiers temps des rois de Judas). — *Jean Pavluski*. Le culte de la Grande déesse (déesse de la fécondité, elle est en même temps déesse des eaux et de la guerre; c'est elle qui fait naître et qui fait mourir. Ses signes distinctifs sont les verges qu'elle tient à la main et l'épais manteau dont elle est vêtue. « On se flagelle en son honneur, on se couvre de son vêtement; ces pratiques assurent à ceux qui les accomplissent la fécondité et l'abondance »). — *Frédéric MacLer*. Autour de l'Islam, à propos de publications récentes (celles d'Edouard Montet, de H. A. Winkler, du général Ed. Brémont). = *Comptes-rendus* *John Garstang*. Jericho, city and necropolis (très important et neuf). — *Max Löhr*. Das Asylwesen im Alten Testament. — Myth and ritual of the Hebrews in relation to the culture pattern of the Ancient East (recueil de huit conférences données à Oxford et à Londres « pour inciter les étudiants à diriger leurs regards vers les peuples qui entouraient les anciens Israélites »). — *G. Meautis*. L'âme hellénique d'après les vases grecs. — *A. J. Ventinck*. The Muslim creed; its genesis and historical development (bonne étude sur l'évolution de la dogmatique musulmane). — *P. Alfarié*, *P. L. Couchoud*, *Albert Bayet*. Le problème de Jésus et les origines du christianisme (trois conférences aboutissant à prouver la non-existence de Jésus). — *Aymé Guérin*. La mort du Christ (insuffisant). — *R. P. Lavergne*. Évangile selon saint Luc (sans valeur au point de vue critique). — *M. Gorce*, *O. P.* Le roman de la rose de G. de Lorris et J. de Meun, texte essentiel de la scolastique courtoise (vigoureux tableau de ce qu'était, aux ^{xii} et ^{xiii} siècles, la vie des clercs sur la montagne Sainte-Geneviève).

Revue d'histoire économique et sociale. 1933, n° 1. — *Aug. Deschamps*. Aristote dans sa critique de l'idée communiste platonicienne. — *Henri Laurens*. Le problème des traductions françaises du Traité des monnaies d'Oresme dans les Pays-Bas bourguignons. Fin du ^{xiv} siècle et début du ^{xv} (suite de l'ouvrage déjà publié par l'auteur sur *La loi de Gresham au Moyen Age*). — *Roberto Michels*. La valeur de l'influence des économistes classiques italiens sur l'histoire des doctrines économiques. — *Henri Sée*. Le commerce de Bordeaux à l'époque napoléonienne, d'après la correspondance d'Honorat Lainé (lettres provenant de la maison Lainé, de Bordeaux; elles s'étendent de 1803 à 1807 et font saisir sur le vif la détresse du port de Bordeaux à cette époque). — *Léon Dubreuil*. Un artisan des lois laïques: Hippolyte Ribière (sous le Second Empire et la Troisième République, jusqu'à sa mort en 1885). = *Comptes-rendus*. *Albert Bayet*. Le radicalisme (très bon exposé). — *P. Boissonade*. Colbert; le triomphe de l'étatisme, la fondation de la suprématie industrielle de la France, la dictature du travail. — *P. Codresco*. La Petite Entente (très instructif). — *Carl Ludwig Lokke*. France and the colonial question; a study of contemporary french opinion, 1763-1801. — *M. R. Manfra*. Pietro Verri

ed i problemi economici del tempo suo. — *Eileen Power* et *M. Postan*. Studies in english trade in the fourteenth century (très intéressant). — *S. Villecourt*. L'Estonie (bon résumé).

Revue d'histoire moderne. 1933, mai-juillet. — *Henri LÉVY-BRUHL*. La noblesse de France et le commerce à la fin de l'Ancien Régime (pourquoi le commerce maritime et le commerce en gros étaient-ils accessibles aux nobles sans dérogeance, depuis Colbert?). — *Georges KURNATOWSKI*. Les origines du capitalisme en Pologne (depuis 1807, où Napoléon créa l'« État libre » qui comprenait les régions de Poznan, Varsovie, Cracovie et Lublin et qui, après la chute de Napoléon, devint le « Royaume de Pologne du Congrès ». Avec une carte). — *Lucien FEBVRE*. Henri Pirenne, historien européen. — *E. COORNAERT*. Le mercantilisme (d'après l'ouvrage d'Eli F. Heckscher). — *L. CAHEN*. A propos d'ouvrages récents de G. Lefebvre (*La Grande peur* et *Questions agraires au temps de la Terreur*). = **Comptes-rendus critiques.** *H. Outram Evennett*. The cardinal of Lorraine and the Council of Trent (très intéressant; mais pourquoi l'auteur n'a-t-il pas consulté les Archives vaticanes?). — *István Hajmal*. Le journal du prince Paul Esterházy sur son séjour en France en 1814. — *Gustave Laurent*. Reims et la région rémoise à la veille de la Révolution (d'après les cahiers des doléances du bailliage). — *Jean-François Primo*. La jeunesse de Brissot (composé sans méthode et mal écrit). — *Marquis de Ferrières*. Correspondance inédite : 1789-1794; publiée par Henri Carré (très intéressant). — *Christian de Parrel*. Les papiers de Calonne. 1^{re} partie : Les finances des princes, 1790-1792 (à verser au dossier des sources de l'histoire de l'émigration). — *Girard Walter*. Les massacres de Septembre (exposé critique, vivant et impartial). — *Louis Debost*. Une agonie de soixante-quinze jours, août 1793-avril 1794 (Journal inédit, publié par G. Lenôtre; très intéressant). — *Charles Poisson*. Les fournisseurs aux armées sous la Révolution française. Le directoire des achats, 1792-1793 (ce directoire était composé de J. Bidermann, Cousin et Marx Berr; intéressant pour l'histoire économique à l'extrême fin du XVIII^e siècle). — *Giacomo Lombroso*. I moti popolari contro i Francesi, 1796-1800 (beaucoup de faits, mais aussi de confusion).

Revue historique de droit français et étranger. 1933, avril-juin. — *C. W. Westrup*. Quelques remarques sur la propriété primitive devant l'histoire comparative. — *Ernest CHAMPEAUX*. « Jus sanguinis »; trois façons de calculer la parenté au Moyen Age (la parenté paternelle du sang, la parenté matrimoniale canonique, la parenté individuelle canonique). — *Zygmunt WOJCIECHOWSKI*. Oswald Balzer et les problèmes de l'histoire du droit polonais (Balzer, mort le 11 janvier 1933, à l'âge de soixante-treize ans, fut le promoteur de la Société pour l'avancement des sciences de Lwów). — *Paul COLLINET*. Répertoire des bibliographies, vocabulaires, index, concordances et palingénésies du droit romain. — *André GIFFARD*. Aestimatio, taxatio, quod interest dans l'« actio legis Aquiliae ». = **Comptes-rendus.** *Ernest Stampe*. Das Zahlkraftrecht in den Königsgesetzen Frankreichs 1306-1547 (important compte-rendu par G. Hubrecht). — *Paul Collinet*. Études historiques sur le droit de Justinien. T. IV : La procédure par libelle. — *E. M. Meijers*. Le droit de succession ligure dans la Flandre orientale (remarquable étude en langue flamande). — *E. J. Conran*. The interdict (montre comment la distinction claire entre excommunication et interdit se fit au XI^e siècle. Innocent III et surtout Boniface VIII

interviennent pour en tempérer la rigueur). — *C. V. Bastnagel*. The appointment of parochial adjutants and assistants (en France et en Espagne). — *Marc Bloch*. Les caractères originaux de l'histoire rurale française (beau livre qui condense les résultats acquis sur l'histoire rurale de la France ; c'est d'ailleurs plutôt « un grossissement qu'une histoire établie »). — *P. Favresse*. L'avènement du régime démocratique à Bruxelles, 1306-1423 (fournit une masse d'informations toujours appuyées sur des textes). — *Simone Poignant*. La foire de Lille (très intéressant ; mais il aurait fallu parler aussi des foires religieuses qui ont précédé les foires civiles). — *Alfred Coville*. Jean Petit. La question du tyrannicide au commencement du x^e siècle (très remarquable). — *F. Gaquère*. Pierre de Marca, 1594-1662 ; sa vie, ses œuvres, son gallicanisme (thèse fort médiocre). — *A. Le Moy*. Le xvi^e siècle breton (utilise habilement les correspondances inédites de MM. de Robien et de La Bellangerais, 1765-1791). — Juillet-octobre. *André PIGANIOU*. Observations sur le testament de Ptolémée le Jeune, roi de Cyrène (texte, traduction et commentaire de ce testament, qui fut découvert à Cyrène en 1929 et publié en 1932). — *Fabien THIBAUT*. La condition des personnes en France, du ix^e siècle au mouvement communal (les serfs, « ordinaires » et privilégiés ; vente et mariage des serfs ; leurs immeubles et héritages ; les affranchissements ; à suivre). — *R. AUBENAS*. Le contrat d'« affranchement » dans le droit provençal du Moyen Age (d'après de nombreux actes tirés des archives notariales. Dix de ces actes sont publiés en appendice). — *OLIVIER-MARTIN*. Le Congrès historique de Varsovie (avec une utile bibliographie). — *Comptes-rendus*. *Walter G. Becker*. Platons Gesetze und das griechische Familienrecht. — *Abbé M. Chaume*. Les origines du duché de Bourgogne. II : Géographie historique (« formidable recueil de textes, solide point de départ pour les savants à venir »). — *Gaston Roupnel*. Histoire de la campagne française. — *Étienne Delcambre*. Le paréage du Puy. — *Henri Laurent*. La loi de Gresham au Moyen Age. Essai sur la circulation monétaire entre la Flandre et le Brabant à la fin du xiv^e siècle (histoire monétaire de ces deux pays de 1380 à 1396). — *Ernst Stampe*. Das deutsche Schuldentilgungsrecht des 17. Jahrhunderts (bonne étude sur le droit monétaire allemand et l'amortissement des dettes au xvii^e siècle. Les ruines accumulées par la guerre de Trente ans « légitiment la modification apportée en 1624 à la valeur intrinsèque des créances, qui, en principe, devrait toujours demeurer intangible »). — *Fr. Agostino Gemelli* et *dom Silvio Vismara*. La riforma degli studi universitari negli Stati pontefici, 1816-1824 (entre dans mille détails qu'il est difficile de réduire à quelques idées générales). — *A. M. Bettanini*. Il concordato di Toscana, 25 aprile 1851. — *Jules Closon*. Un évêque de Liège peu connu : Jean d'Enghien, 1274-1281. — *E. Nasalli Rocca di Corneliano*. La corte di Fombio e il comune di Piacenza nel sec. XIII. — *Paul Heupgen*. Les enfants sorciers en Hainaut au xvii^e siècle. — Analyse de la *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte*, LI, 1931. — Le Congrès international de droit romain, avril 1933.

Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France. Bulletin, 1932, fasc. 1 et 2. — *Robert ANCHEL*. Les Juifs à Paris au xviii^e siècle. — *Ernest LEBÈGUE*. Boursault-Malherbe, 1752-1842 (comédien, conventionnel, admirateur de Napoléon, nouveau riche, il laissa à sa veuve plusieurs millions. Il habitait, à sa mort, rue Boursault, aujourd'hui de la Bruyère). — *H. LEMOINE*. Notes historiques sur le pont de Saint-Cloud (avec un dessin de 1743). — *Bibliographie*. *P. H. Machard*. Essai historique sur Marnes-la-Coquette (bonne monographie sur une commune de 830 habitants).

— Colonel *Herlaut*. L'éclairage à Paris à l'époque révolutionnaire (remarquable thèse de doctorat). = Fasc. 3-4. G. DUPONT-FERRIER. Discours annuel du président (c'est toute une étude sur les impôts levés à Paris et ceux auxquels échappaient de nombreux privilégiés). — Adrien BLANCHET. Sceaux de marchands et artistes parisiens, XIII^e et XIV^e siècles. Documents conservés à Londres (la liste de ces documents en fait connaître soixante, avec une planche de six sceaux de marchands parisiens). = *Bibliographie*. Marcel AUBERT. L'abbaye des Vaux-de-Cernay. — Martial de Pradel de Lamase. Le château de Vincennes. — Louis Batiffol. La vie de Paris sous Louis XIII.

ALLEMAGNE

Historisches Jahrbuch. Band 53, Heft 1, 1933. — Romano GUARDINI. Seinsordnung und Aufstiegsbewegung in Dantes göttlicher Komödie. — Clemens BAUER. Die europäische politische Situation von 1559 und ihre finanziellen Hintergründe. — Dom P. Germain MORIN. Une fête romaine éphémère du V^e siècle : l'anniversaire de la prise de Rome par Alaric. — Wolfram VON DEN STEINEN. Chlodwigs Taufe : Tours 507? (critique, avec beaucoup de bon sens, les thèses de Krusch). — Gottfried BUCHBELL. Ein Brief von Johannes Cochlaeus an den Jesuiten Claude le Jax. — HUBERT JEDIN. Die geschichtliche Bedeutung der katholischen Kontroversliteratur im Zeitalter der Glaubensspaltung. = *Compte-rendu*. Friedrich Schinkel. Polen, Preussen und Deutschland.

BELGIQUE

Revue belge de philologie et d'histoire. 1933, juillet-septembre. — Henri JANNE. L'Amphitryon de Plaute et M. Fulvius Nobilior (attire l'attention sur des passages qui, dans cette pièce, font allusion à des événements contemporains ; par exemple, à la campagne du consul Fulvius Nobilior contre Ambracie vers l'an 189 avant J.-C. L'*Amphitryon*, la dernière pièce de Plaute, fut jouée en 186, deux ans avant la mort de l'auteur). — Henri GLAESENER. La « Maréchale d'Ancre », d'Alfred de Vigny, et ses sources françaises (une de ces sources est le drame de Guibert de Pixérécourt, *Le monastère abandonné*, 1816). — G. HEUTEN. Les divinités capitoline en Espagne (d'après les inscriptions). — Ferdinand LOT. Le serment de fidélité à l'époque franque (combat la thèse d'Auguste Dumas, affirmant qu'il n'y a aucune différence entre le serment de fidélité du vassal et celui d'allégeance ; cette affirmation cadre mal avec la politique des souverains carolingiens, qui poussaient la masse des hommes libres à entrer dans le vasselage, non seulement du roi, mais des grands). — Lester K. BORN. The « Specula principis » of the Carolingian renaissance (étude sur les traités concernant l'éducation des princes par Alcuin, Smaragdus de Saint-Mihiel, Jonas d'Orléans, Sedulius Scotus et Hincmar. Ils sont dénués de tout caractère original et tournent dans un cercle étroit : rapports entre l'Eglise et l'Etat, fondés sur la théorie du droit divin). — Em. JANSSENS. Sur un passage de l'*Histoire des animaux* d'Aristote (où sont exposés les modes de génération chez les insectes). — Ch. JOSSEMAND. Le témoignage de Dion Cassius sur l'Apokolokyntose (correction au texte). — André CHARLES. A propos de deux manuscrits de l'*Histoire* d'Alexandre. — Jos. DE SMET. L'effectif des milices brugeoises et la population de la ville [de Bruges] en 1340. — Plac. LEFÈVRE, O. Praem. L'attitude du clergé et

des autorités communales à Bruxelles pendant le Grand Schisme d'Occident, de 1379 à 1390 (en appendice, plusieurs documents inédits, parmi lesquels sont des notes historiques rédigées par un contemporain, 1379-1390, et le texte des mesures prises par l'évêque de Cambrai en 1394). — C. J. FORDYCE. Louvain and Oxford in the xvth. century (notes concernant William Middleton, Johannes Drusius, Jan van den Driessche, Johannes Faverus, etc.). — Joseph NÈVE. Les « Mémoires » de Paquat et la censure (publie un passage inédit sur Guillaume Smith ou Fabricius, auteur d'une « Confutatio censurae quorundam theologicorum Parisiensium » dirigée contre le R. P. Santarel, 1626). — J. LAVALLEYE. Le problème de Flémelle-Rogier van der Weyden (abondante bibliographie). — Damien ROGGEN. Peinture et sculpture à Tournai au xv^e siècle (à propos du livre de Paul Rolland : *Les primitifs tournaisiens*). = **Comptes-rendus**. Bibliographie bouddhique ; 2 vol. (important). — S. Eitrem et Leiv Amundsen. Papyri Osloenses (fasc. II qui contient des textes littéraires, une série de lettres, etc.). — Alex. Pallis. Notes on St. Mark and St. Mathew (concernant la langue du Nouveau Testament). — Démétrius Cydonès. Correspondance ; texte inédit établi et traduit par Giuseppe Cammelli (important recueil de 447 lettres inédites sur les derniers temps de Byzance). — Tenney Frank. Life and literature in the roman Republic (beaucoup de talent et de facilité). — César. Guerre des Gaules, publiée par L. Sausy et J. Hémous (utile au point de vue pédagogique ; mais ce n'est nullement une édition savante). — Catalogue of latin and vernacular alchemical mss. in Great Britain and Ireland before the xvth. cent. — E. Habel. Mittellateinisches Glossar (rendra service aux étudiants des universités). — Marius Valkhoff. Les mots français d'origine néerlandaise. — M. Rudwin. The devil in legend and literature (très intéressant). — H. Munro Chadwick et N. Kershaw Chadwick. The growth of literature. I : The ancient literatures of Europe (livre qui ouvre une voie nouvelle). — R. P. Azais et R. Chambard. Cinq années de recherches archéologiques en Éthiopie, province du Harar et Éthiopie méridionale (livre plein de choses et qui se lit avec agrément). — Theodor Wiegand. Palmyra (très bel ouvrage). — B. D. Meritt. Athenian financial documents of the fifth cent. (œuvre d'un épigraphiste consommé). — Paul Graindor. Un milliardaire antique : Hérode Atticus et sa famille (vigoureuse, exacte et vivante évocation du passé). — Félix Stähelin. Die Schweiz in römischer Zeit (important). — Wilhelm Capelle. Das alte Germanien (recueil de textes sur la vie, l'histoire, la littérature et le folklore germaniques). — Camille Tihon. Lettres d'Urbain V, 1362-1370. T. II : 1366-1370. — R. Delachenal. Histoire de Charles V ; t. IV et V (F. Quicque fait un grand éloge du livre, avec des réserves sur quelques points particuliers). — Henri Laurent. La loi de Gresham au Moyen Age (étude importante sur les difficultés monétaires soulevées de 1380 à 1396 entre la Flandre et le Brabant). — Henri Houben. Finance et politique sous la Terreur : la liquidation de la Compagnie des Indes, 1793-1794. — Genchi Katô. Le Shinto, religion nationale du Japon (elle n'est plus que du patriotisme japonais ; abondante bibliographie). — G. Rauschen. Patrologie ; 10^e et 11^e édit. par B. Altaner (indispensable pour l'historien et le philologue). — Otto von Lippmann. Geschichte der Magnetnadel bis zur Erfindung des Kompasses. — Laurent Dechesne. Histoire économique et sociale de la Belgique (synthèse concise et d'une puissante originalité). — G. Jacquemyns. Histoire de la crise économique des Flandres, 1845-1850 (remarquable). — J. Griffin. The contribution of Belgium to the catholic Church in America, 1523-1857. — J. Langohr. Le

nord-est de la province de Liège et le canton d'Eupen, terre belge flamande, superficiellement romanisée et allemandisée (étude historique et linguistique, avec cartes inédites). — *Louise-Marie d'Orléans*. La Cour de Belgique et la Cour de France de 1832 à 1850. Lettres intimes adressées au roi Louis-Philippe et à la reine Marie-Amélie; publiées par le comte *H. d'Ursel*. — *Franciscus Halkin*. Sancti Pachomi vitae graecae (publié par les Bollandistes). — *R. Thomson*. Fondation de l'État indépendant du Congo. — *R. Van Roosbræck*. De kronick van Godevaert van Haecht over de troebelen 1565-1574 te Antwerpen. = **Chronique**. Société pour le progrès des études philologiques et historiques. Séances de mai 1933. — La Bibliotheca philologica classica; t. IV. — L'Antiquité classique (analyse des fasc. 1 et 2 du tome I). = Nécrologie. Rafael Ballester y Castell, 1872-1931 (auteur d'un remarquable manuel: *Curso de historia de España*, 1917; des *Fuentes narrativas de la historia de España*, 1908 et 1927; d'une *Bibliografía de la historia de España*, 1921), par J. DEVOS. — Alfred De Ridder, 1865-1933 (directeur général honoraire et conseiller historique du ministère des Affaires étrangères de Belgique), par C. TERLIN-DEN. — Christian Pfister, 1857-1933, par Fr. GANSHOF.

CANADA

Bulletin des recherches historiques. Octobre 1932. — Pièces sur Antoine de Lusignan (d'après les archives de la Marine à Paris, C⁷ 190. Les lettres donnent une idée suffisante de la carrière d'un fils d'officier, qui servit trente et un ans, prit part à dix campagnes et à deux sièges et mourut gouverneur des établissements de Guyane. Ces pièces ont un double intérêt: elles illustrent la pauvreté de la noblesse de province, elles donnent une idée des transformations intérieures de l'armée après 1760). — E.-Z. MASSICOTTE. La verbalisation des premières rues de Montréal (complète et rectifie Fallon). — Les supérieurs du collège de Sainte-Anne de la Pocatière (de 1829 à 1932; simple liste). — Le gouverneur de Beauharnais et les Iroquois des Cinq-Cantons (1741). — E.-Z. MASSICOTTE. Histoire du fief de Maricourt. — LA PAUSE. Québec en 1756 (bon texte pour morceaux choisis). = Novembre. E.-Z. MASSICOTTE. La première herboriste canadienne (il s'agit de Catherine-Jérémie, dame Le Pailleur, qui adressa des plantes du Canada au Jardin du roi à Paris). — Les maires de la cité de Québec (les vingt-neuf maires, c'est-à-dire vingt-trois Canadiens français et six anglais, font l'objet de courtes notices). — E.-Z. MASSICOTTE. La récolte du diable (quelques détails de folklore). — Lettre pastorale inédite de Mgr Plessis aux Acadiens, 22 octobre 1824 (intéressants détails sur la dime, qui est du 1/26 depuis 1667). = Décembre. A. ROY. Célestin Lavigueur, 1830-1885 (il s'agit d'un poète, violoniste et compositeur de trois opéras). — Aegidius FAUTEUX. Le docteur Chénier (chef des rebelles des Deux-Montagnes, tué à la bataille de Saint-Eustache le 12 décembre 1837). — Un « recensement » de l'Acadie en 1686 (885 âmes, « 986 bêtes à cornes, 759 moutons, 608 porcs »). — Les Blanchet (famille de médecins distingués, d'ecclésiastiques, prêtres et évêques, et de patriotes). — Les Price (ce sont les premiers organisateurs du commerce des bois au Canada). — Hugo PALTSITS. A critical examination of Champlain's portraits (dus à Ducornet, Montcornet, Roujat, ils ne présentent aucune valeur historique). = 1933, janvier, février, mars (renvoi à notre prochaine livraison). = Avril, mai, juin. Ivanhoe CARON. Historique de la voirie dans la province de Québec (trois importants articles qui caractérisent l'organisation administrative des chemins

royaux, des communications, des moulins sous le régime français : action des ordonnances de Murray, 1766, et de Carleton, 1777 ; lents progrès dus aux difficultés techniques de la construction des routes dans la vallée du Richelieu. Quand, à la suite du bill de 1815, le Bas-Canada vota des subventions, de nombreux chemins furent achevés, 1820-1831. L'intéressant article de M. Caron n'insiste pas assez sur les conditions économiques). — E.-Z. MASSICOTTE. L'émigration aux États-Unis, il y a quarante ans et plus (de 1834 à 1900, 2,350 habitants ont quitté Saint-Stanislas pour Lowell et Michigan). — Mai. E.-Z. MASSICOTTE. Les Montréalais et les deux forts de Toronto (le second fort fut bâti en 1750 par des artisans de Montréal). — G. LANCLOT. Le traître Pichon (deux lettres du 26 avril 1756). — Juin. E.-Z. MASSICOTTE. Jeux publics avant 1760 (la quille et la boule). — A. GOSSELIN. L'abbé Gervais Lefebvre (il ne serait pas le premier prêtre né à Montréal). — D.-B. PAPINEAU. Samuel Papineau (le titre exact devrait être : les descendants de Samuel Papineau. Cet important article insiste surtout sur la carrière de Samuel et de ses deux fils, Louis-Joseph, l'exilé de 1837-1844, et Denis-Benjamin). — E. CHARTIER. Naissance de Crémazie, 1822 ou 1827 (à l'encontre de Laurence A. Bisson, l'auteur la fixe au 16 janvier 1827). — Juillet. Documents sur la famille Papineau (il s'agit de contrats, d'inventaires). E. PRÉCLIN.

ÉTATS-UNIS

The American historical review. 1933, janvier. — Frederick Chaplin LANE. Venetian shipping during the commercial Revolution (étude intéressante sur les causes de la décadence vénitienne. L'auteur insiste sur la raréfaction du bois dans les pays méditerranéens au xvi^e siècle). — Chester KIRBY. The English game law system (montre l'importance pour l'aristocratie terrienne de la loi de 1671, qui réservait le droit de chasse aux propriétaires d'un bien-fonds de £ 100, aux freeholders, aux fils aînés de squires). — Carl F. BRAND. The reaction of British labor to the policies of President Wilson during the World War (de plus en plus, les travailleurs virent en Wilson le principal champion de leur idéal). — Thomas A. BAILEY. World war analogues of the Trent affair (cinquante-six sujets des empires centraux embarqués sur des vaisseaux américains furent capturés par les Alliés). = **Documents.** Arthur P. WHITAKER. Another dispatch from the United States consulate in New Orléans (brève mais piquante description de la cession à la France de la Louisiane). — James J. TALMAN. A secret military document 1825 (reproduction in-extenso du cinquante-deuxième paragraphe d'un rapport sur les défenses canadiennes et les points vulnérables du territoire américain). = **Comptes-rendus.** J. B. Bury. The idea of progress : an inquiry into its origin and growth. — Emanuele Ciaceri. Storia della Magna Graecia ; t. III. — Dom Louis Gougaud. Christianity in Celtic lands (remarquable synthèse ; indispensable mise au point). — Dahlman-Waitz. Quellenkunde der deutschen Geschichte ; 9^e édit. (trop d'abréviations cryptiques, des lacunes sur l'histoire économique des xvii^e et xviii^e siècles). — Alexandre Cartelieri. Die Weltstellung des deutschen Reiches, 911-1047 (chronique des faits qui ne donne point une idée suffisante de l'évolution). — John L. La Monte. Feudal monarchy in the latin kingdom of Jerusalem (complète le livre de Dodu). — H. P. Biggar. The works of Samuel de Champlain. Vol. IV : 1608-1620 (bonne traduction anglaise d'un texte français difficile). — Dr Japikse. Correspondentie van Villem III en van Hans Willem Bentinck, eersten Graaf van Portland ; t. II (ce recueil, qui

contient 670 lettres et 856 documents inédits ou peu accessibles, ajoute à la connaissance que nous avons de Guillaume d'Orange et de la Hollande, 1672-1675). — *Basil Williams*. Stanhope : a study in 18th. century diplomacy (c'est la meilleure synthèse qui existe en anglais pour l'histoire diplomatique de la première moitié du règne de George I^{er}). — *J. Y. T. Greig*. The letters of David Hume (cf. *Revue historique*, t. CLXXI, p. 221). — *H. Carré*. Correspondance inédite, 1789, 1790, 1791, du marquis de Ferrières, député de la noblesse aux États-Généraux (bonne édition d'un « classique de la Révolution »). — *A. P. Gooch and Harold Temperley*. British documents on the origins of the War, 1898-1914. T. VII : The Agadir crisis. — *John K. Skryock*. The origin and development of the State cult of Confucius : an introductory study (suggestif). — *Julian P. Boyd*. The Susquehanna company papers, 1750-1769 (étude d'un caractère plus général que ne l'indique le titre). — *William T. Whitley*. Gilbert Stuart. — *Bishop David Skillman*. The biography of a College ; being the history of the first century of the life of Lafayette college (ne montre guère les caractères originaux de la vie pédagogique de l'établissement). — *John D. Hicks*. The populist revolt ; a history of the Farmer's alliance and the People's party (livre solide et admirable ; il prouve que les fermiers obtinrent les réformes qu'ils réclamaient). — *Claude G. Bowers*. Beveridge and the progressive Era (biographie vivante et documentée du biographe de Marshall). — *Frederick Palmer*. America at war. — *Bruno Lasker*. Problems of the Pacific 1931. — *Peter Guilday*. A history of the councils of Baltimore, 1791-1884 (très bon recueil de textes sur l'histoire de l'Église catholique en Amérique). — *Louis M. Hacker et Benjamin B. Kendrick*. The United States since 1865 (c'est le meilleur livre qui existe sur les années 1920-1930). — *O. Howard McIlwain*. The growth of political thought in the West, from the Greeks to the end of the Middle Ages. — *S. Nouailiac*. Histoire du Limousin et de la Marche. — *Archibald H. Stockder*. Regulating an industry : the Rhenish Westphalian coal industry. = Avril. The Toronto meeting of the American association (bon résumé des principales communications faites au congrès de Toronto des 27-29 décembre 1932). — *Herbert E. Bolton*. The epic of Greater America (vue d'ensemble, éloquente et claire, de l'histoire du continent américain depuis les origines). — *Frederick L. Nussbaum*. The formation of the new East India Company of Calonne (attribue son origine à l'effort des banquiers parisiens et anglais et à l'aide de Calonne). — *Charles R. Wilson*. McClellan's changing views on the peace plank of 1864 (analyse nuancée). — *Roy. F. Nichols*. Navassa, a forgotten acquisition (montre comment l'île de Navassa, située à cinquante kilomètres à l'ouest de Haïti, fut occupée en 1857 par des Américains qui y exploitèrent le guano). = *Document*. *A. Taylor Milne*. The Lyons-Seward treaty of 1862 (l'auteur montre que la signature du traité fut le couronnement d'une habile manœuvre diplomatique de Seward). = *Comptes-rendus*. *D. C. Douglas*. Feudal documents from the abbey of Bury St Edmunds. — *George E. Woodbine*. Glanvill, De legibus et consuetudinibus regni Angliae (des vingt-sept manuscrits utilisables, l'auteur se sert surtout du manuscrit bêta, le plus voisin de l'original). — *The Cambridge medieval history*. Vol. VII : Decline of Empire and Papacy (utile introduction par C. W. Prévité Orton ; de bons chapitres sur l'histoire politique du xiv^e siècle ; sur Édouard I^{er} ; sur le mysticisme médiéval, les papes d'Avignon, les Juifs). — *Dana C. Munro et Frederic C. Church*. The Italian reformers, 1534-1564 (expose mieux l'histoire extérieure qu'intérieure des réformés d'Italie). — *Martin*

Spain, Albert Brackmann, Georg Schreiber. Die Reichskirche von Trienter Konzil bis zur Auflösung des Reiches. T. I : Das Erzbistum Trier und die Luxemburger Kirchenpolitik von Philipp II bis Joseph II. — *R. J. Kerner.* Bohemia in the eighteenth century ; a study in political, economic and social history with reference to the reign of Leopold II (importante contribution à l'histoire des forces centrifuges qui agissaient sur l'État des Habsbourg. L'auteur tire un bon parti des archives de Vienne et de Prague). — *Gerhard Ritter.* Stein. Eine politische Biographie (admirable ouvrage dont deux tiers étudient les années antérieures à 1801). — *Veit Valentin.* Geschichte der deutschen Revolution von 1848-1849 (synthèse neuve, claire, lisible et savante, d'une période décisive dans l'histoire du XIX^e siècle). — *Gerold Tanquary-Robinson.* Rural Russia under the old regime ; a history of the landlord-peasant world and a prologue to the peasant Revolution of 1917 (étude impartiale fondée sur une analyse complète des documents et des livres russes). — *Sidney B. Fay.* Mémoires du maréchal Joffre, 1910-1917 (grande valeur psychologique). — *Hans Thimme.* Weltkrieg ohne Waffen : die Propaganda der Westmächte gegen Deutschland ; ihre Wirkung und ihre Abwehr (intéressant et solide). — *André Bruneau.* Traditions et politique de la France au Levant (bonne étude sur la décadence de l'influence française dans le Levant. L'auteur cherche à être impartial, mais il ne convainc pas). — *A. Piganiol.* L'empereur Constantin (excellente introduction à l'étude de la vie de cet empereur ; l'auteur insiste plus sur la politique ecclésiastique que sur la séculière). — *J. G. Sikes.* Peter Abailard (l'auteur refuse à Abailard toute originalité théologique et pédagogique). — *Dora Neill Raymond.* Oliver's secretary : John Millon in an era of revolt. — *Carl L. Becker.* The heavenly city of eighteenth century philosophers (thèse originale, de forme littéraire). — *Gabriel Bonno.* La Constitution britannique devant l'opinion française de Montesquieu à Bonaparte (très complet pour la période 1748-1789). — *Charles O. Paullin.* John K. Wright Atlas of the historical geography of the United States (travail très important ; réserves de détail). — The Harkness collection in the library of Congress : calendar of Spanish manuscripts concerning Peru 1531-1651 (bonne édition ; avec deux bons index). — *Wesley Frank Craven.* Dissolution of the Virginia company : the failure of a colonial experiment (claire analyse d'un sujet aussi difficile qu'important). — *James Ernst.* Roger Williams. New England firebrand (bonne étude des faits ; quelques lacunes). — *Thomas James Holmes.* Increase Mather ; a bibliography of his works (très complet). — *James Thurslow Adams.* The march of democracy (livre de vulgarisation. L'auteur est peu favorable à la Nouvelle-Angleterre et aux abolitionnistes). — *Edward C. Kirkland.* A history of American economic life (très bon ; l'auteur déploie plus d'esprit critique dans son exposé de la politique commerciale de l'Angleterre au XVIII^e siècle que dans celui des problèmes du présent). — *Charles Callon Tansill.* The purchase of the Danish West Indies (bonne étude sur les origines de l'impérialisme américain au temps de Seward et sur le caractère de Francis Egan). — *J. H. Latané.* Development of the League of Nations idea (correspondance de son champion en Amérique, Théodore Marbourg). — *Denna Frank Fleming.* The United States and the League of Nations 1918-1920 (montre le rôle néfaste joué contre la Ligue par Henry C. Frick, Andrew C. Mellon, H. Cabot Lodge. Au contraire, Taft et Porter, J. Mc Cumber mirent les principes au-dessus de l'esprit de parti). — *Harold Jefferson Coolidge et Robert Howard.* Lord Archibald Cary Coolidge : life and letters (charmante correspondance d'un

homme du monde dans le plus large sens du mot). — *Bonamy Dobrée*. William Penn, quaker and pioneer (livre opportun, modérément critique). — *Louise Irby Trenholme*. The ratification of the federal constitution in North Carolina. — *Cornelius J. Brosnan*. Jason Lee, prophet of the new Oregon (histoire documentée de la mission de l'Orégon). — *James Morton Callahan*. American foreign policy in Mexican relations (ouvrage qui paraît définitif). — *Foster Rhea Dulles*. America in the Pacific : a century of expansion. = Juillet. Faith THOMPSON. Parliamentary confirmations of the Great Charter (on a faussement attribué à Coke une note célèbre de son « Second Institute ». C'est dans les comptes-rendus du Parlement au xiv^e et au début du xv^e siècle que les parlementaires du xvii^e siècle ont trouvé les arguments qui leur ont permis de donner aux franchises médiévales de classe de la Grande Charte le caractère d'une liberté étendue à tout sujet). — *Reginald C. Mac GRANE*. Some aspects of American State debts in the forties (montre comment et pourquoi les États américains répudièrent alors les dettes qu'ils avaient contractées en Europe. Certains journaux américains firent campagne en faveur du paiement). — *Bert James LOEWENBERG*. The reaction of American scientists to Darwinism (attitude d'Agassiz, d'Asa Gray, de Dana). — *Howard F. BAKER*. The founders of New England (étudie les apports des différentes races d'après la nature des noms de famille). = **Documents**. G. H. GUTTRIDGE. Adam Smith on the American Revolution : an unpublished memorial (février 1778 ; l'auteur publie un texte inédit, qu'il attribue à A. Smith et où l'on envisage une solution curieuse au conflit anglo-américain). = **Comptes-rendus**. *William Scott Ferguson*. Athenian tribal cycles in the hellenistic age. — *Ernst Walser*. Gesammelte Studien zur Geistesgeschichte der Renaissance (très bon ouvrage qui combat des préjugés et réhabilite Pogge, Valla, etc.). — *Edgar Nathaniel Johnson*. The secular activities of the German episcopate 919-1024. — *Willy Andreas*. Deutschland vor der Reformation : eine Zeitenwende (c'est le meilleur exposé qu'on possède sur l'humanisme et la Renaissance en Allemagne). — *Comte Paolo Guicciardini*. Francesco Guicciardini, diario del Viaggio in Spagna (bonne édition). — *Frederick C. Dietz*. English public finance 1558-1641 (« bien que déparé par de nombreuses erreurs de détail, cet ouvrage est indispensable à l'intelligence d'une période dans laquelle, à un degré rare, la politique du gouvernement anglais ne peut être interprétée qu'à la lumière de la situation financière »). — *W. K. Jordan*. The development of religious toleration in England from the beginning of the English reformation to the death of Queen Elizabeth (étude neuve, mais de caractère trop politique). — *Henri Houben*. La liquidation de la Compagnie des Indes, 1793-1794 (la plus complète analyse qui soit de la question ; l'auteur est en désaccord avec A. Mathiez). — *Charles Donner Hazen*. The French Revolution (plus clair que neuf). — *Arthur Horman*. Metternich (c'est la meilleure biographie anglaise de Metternich). — *G. F. H. Berkeley*. Italy in the making, 1815 to 1846 (simplification excessive, l'auteur n'a pas distingué les deux tendances des libéraux modérés : les Néo-Guelfes et les libéraux séculiers). — *Ethel Harris*. Lamartine et le peuple (bonne étude sur la pensée politique du poète). — *William Forbes Adams*. Ireland and Irish emigration to the New World from 1815 to the Famine (bon livre, impartial). — *J. H. Clapham*. An economic history of modern Britain. Vol. II : Free trade and steel 1850-1886 (encore plus utile que le premier volume). — *Lawrence D. Steefel*. The Schleswig Holstein question (ouvrage qui dissipe beaucoup de préjugés, parce qu'il repose sur les archives

et les travaux scandinaves). — *Lady Victoria Hicks Beach*. Life of Sir Michael Hicks Beach, Earl St Aldwyn (biographie sincère et critique, écrite par sa fille, d'un typique conservateur de l'époque victorienne). — *J. L. Garvin*. The life of Joseph Chamberlain. Vol. I : 1836-1865 (très vivant). = Documents diplomatiques français, 1871-1914. Série I, t. IV : 13 mai 1881-20 février 1883 (jette de précieuses clartés sur les relations entre la France, l'Angleterre et l'Allemagne). — *G. P. Gooch et Harold Temperley*. British documents on the origins of the War, 1898-1914. Vol. VIII : Arbitration, neutrality and security. — *Oswald Henry Wedel*. Austro-german diplomatic relations 1908-1914 (bon exposé de la politique de Kiderlen ; peu de sources inédites). — *William L. Langer et Hamilton Fish Armstrong*. Foreign affairs bibliography : a selected and annotated list of books on international relations 1919-1932 (bon choix de 7,000 ouvrages classés sous dix rubriques et 880 sous-titres ; on peut regretter l'absence d'un paragraphe sur la neutralité américaine). = *Comptes-rendus*. *Philip Ainsworth Means*. Fall of the Inca Empire and the Spanish rule in Peru, 1530-1780 (ouvrage un peu monotone, mais un des meilleurs qui aient paru en anglais sur le sujet). — *Elizabeth Donnan*. Documents illustrative of the history of the slave trade to America. Vol. II : New England and the middle colonies. — *Evarts B. Greene et Virginia D. Harrington*. American population before the federal census of 1790 (pas d'introduction historique). — *Thomas Perkins Abernethy*. From frontier to plantation in Tennessee : a study in frontier democracy (l'auteur fait œuvre d'iconoclaste, mais prouve que la question de la terre est la clef de l'histoire du Tennessee). — *Stephen Harding Hart et Archer Butler Hulbert*. Zebulon Pike's Arkansas journal (rejette l'accusation qui fait de Pike une créature d'Aaron Burr). — *Avery Craven*. Edmund Ruffin : a study in secession (très bon). — *William Warren Sweet*. Methodism in American history. — *T. F. Jones*. New York University 1832-1932. — *Lewis G. Vanderelde*. The presbyterian churches and the federal Union (bon exemple du progrès des études d'histoire religieuse). — *Bessie Martin*. Desertion of Alabama troops from the Confederate army. — *Burton J. Hendrick*. The life of Andrew Carnegie (biographie bien documentée, de grande valeur psychologique et historique). — *Arthur Meier Schlesinger*. The rise of the city : 1878-1898 (bonne analyse, pas assez synthétique). — *Mark Sullivan*. Our times : the United States 1900-1925. II : The war begins 1909-1914 (les deux tiers du livre exposent les rapports entre Roosevelt et Taft).

E. PRÉCLIN.

Foreign Affairs. 1933, juillet. — *John Bassett Moore*. An appeal to reason (il semble que la plupart des chefs d'État aient perdu la tête. Pour maintenir la paix, il faut que tous les peuples règlent leurs différends dans des idées de justice et de tolérance). — *Hamilton Fish Armstrong*. Hitler's reich. — *Marquess of Reading*. The progress of constitutional reform in India. — *Benjamin B. Wallace*. Tariff bargaining (commente la déclaration du président Roosevelt, qui se prononce pour des négociations avec les puissances étrangères en vue de restreindre les tarifs). — *H. N. Brailsford*. The last of the English liberals (il s'agit de Herbert Henry Asquith, Lord Oxford and Asquith). — *J. B. Condliffe*. Vanishing world trade (déclin progressif du commerce dans le monde depuis 1929). — *Émile Vanderelde*. Belgian foreign policy and the nationalities question. — *George H. Blakeslee*. The Japanese Monroe doctrine (doctrine professée par les Japonais eux-mêmes pour écarter les peuples ou les États qui interviendraient dans leur poli-

tique extérieure, surtout avec la Chine ; ils estiment qu'ils sont responsables de la paix et de l'ordre dans l'Extrême-Orient). — W. E. BURGHARDE DU BOIS. *Liberia ; the League and the United States* (le principal crime de cet État est d'être noir et pauvre dans un monde blanc et riche). — Dana G. MUNRO. *The establishment of peace in Nicaragua*. — H. Foster BAIN. *World mineral production and control* (avec un grand nombre de graphiques). — Ralston HAYDEN. *China, Japan and the Philippines* (si les États-Unis abandonnaient la récente République philippine à son sort, les deux grandes puissances de l'Extrême-Orient voudraient lui imposer leur protectorat. Le protectorat des États-Unis est nécessaire au maintien de la paix). — William O. SCROGGS. *The american investment in Canada* (de 1919 à 1932). — William L. LANGER. *Recent books on international relations*. — Denys P. MYERS. *Public documents officially printed*. — Octobre. Newton D. BAKER. *The « New Spirit » and its critics* (cet esprit nouveau est celui de la philosophie sans Dieu qui, depuis Burke, inspira les doctrines pacifiques de la Société des Nations, du président Wilson et la neutralité des États-Unis dans les affaires européennes). — Sir Walter LAYTON. *After the world economic conference*. — William O. SCROGGS. *Indications of the world recovery* (deux graphiques montrent que la crise économique ne tardera pas à s'atténuer). — John Foster DULLES. *The security acts and foreign landing* (les États-Unis peuvent recommencer à financer les entreprises européennes, à condition de prendre des mesures de sécurité). — Jorge MAÑACH. *Revolution in Cuba*. — C. C. WANG. *The sale of the Chinese eastern railway* (pourquoi la proposition faite par la Russie de céder au Japon les intérêts qu'elle a dans cette vente a-t-elle éveillé l'attention du monde?). — John E. ORCHARD. *Economic consequences of Japan's asiatic policy*. — Oscar JÁSZI. *Kossuth and the treaty of Trianon* (des lettres échangées en 1850 entre Kossuth, le héros de la révolution hongroise, et le comte Ladislas Teleki. Kossuth était alors réfugié à Kutahya sous la protection du sultan ; de son côté, Teleki, à Montmorency, déployait une grande activité à Paris et à Londres en faveur de l'indépendance de la Hongrie secouant le joug des Habsbourg. C'est en quelque sorte un précédent ; il fait mieux comprendre le traité de Trianon, qui a justement consacré cette séparation ; deux cartes montrent les limites de la Hongrie en 1850 et en 1919). — William C. WELK. *Fascist economic policy and the N. R. A.* (on sait que ces trois lettres désignent le « New Recovery act », qui a donné une sorte de pleins pouvoirs au président Roosevelt). — Laurence A. FERNSWORTH. *Whither Spain?* (anticipation sur le sort prochain du gouvernement républicain en Espagne). — Lloyd ROSS. *Democracy in New Zealand*. — Nicholas ROOSEVELT. *Salvaging the debts of eastern Europe* (les débiteurs et les créanciers ont jusqu'ici négocié chacun dans son intérêt ; de là, une extrême confusion. Un seul remède : il faut agir de bonne foi de part et d'autre, avec un sincère désir de s'entendre). — Hans KOHN. *Ten years of Turkish Republic* (depuis le traité de Lausanne, signé le 23 juillet 1928). — Clement VOLLMER. *A new Polish corridor* (il n'est pas impossible de trouver un terrain d'entente sur cette épineuse question). — The silver agreement (accord signé le 22 juillet 1933 entre huit nations, dont cinq produisent de l'argent et trois emploient comme étalon le métal blanc. L'accord doit être ratifié le 1^{er} avril 1934). — William L. LANGER et Denys P. MYERS. *Bibliographie des livres et documents des ouvrages imprimés*.

The national geographic Magazine. 1933, janvier. — Maynard Owen WILLIAMS. *When Czechoslovakie puts a falcon feather in its cap* (organisation des sokols en

Tchécoslovaquie et les jeux olympiques. Nombreuses illustrations). — Robert SHIPPER. Air adventures in Peru (carte où sont marquées les forteresses des Incas et qui permet de suivre Pizarre dans la conquête du Pérou. Beaucoup de vues photographiques prises en avion). — E. John LONG. Montserrat, Spain's mountain shrine (le pèlerinage de la Vierge noire). — Février. Leo A. BORAH. Washington, the evergreen State (histoire de la colonisation de l'État de Washington sur la côte du Pacifique; fondation et rapide développement de Seattle. Carte où sont marqués les industries, les forêts, les fermes et les parcs nationaux, la faune, la flore, les cultures et les fruits de cette région toujours verte). — Leo WALMSLEY. Between the heather and the North Sea (description de l'île de Whithy; la pêche et l'exportation). — Lilian Grosvenor COVILLE. Here in Manchuria (le désastreux raz de marée de 1932). — Mars. William Elliot GRIFFIS. Japan, child of the world's old age (description du pays; ses mœurs et ses industries. Influence exercée par les Américains). — W. Robert MOORE. Motor trails in Japan (la vie et l'art au Japon: les mausolées de Nikko, la colossale statue de Bouddha et les pèlerinages à Kamakura). — Maynard Owen WILLIAMS. The Poland of the present (création et rapide développement du port de Gdynia. Varsovie et Lowicz. Kosciusko à Cracovie). — Auguste PICCARD. Ballooning in the stratosphere. — Avril. Harriet Chalmers ADAMS. River-encircled Paraguay (avec une carte). — Frank WAKEMAN. The beauties of the Severn valley. — Bernard WAKEMAN. Wayfaring down the winding Severn. — Frederick SIMPICH. Men and gold (découverte et exploitation des mines d'or au Clondyke, en Nouvelle-Guinée, etc. L'orfèvrerie et les ornements fabriqués avant l'arrivée de Colomb en Costa-Rica. Le service de table en or du tsar, en vente aux États-Unis). — Mai. E. John LONG. New Jersey now (avec deux cartes du comté. Notice sur un très rare volume imprimé à Oxford en 1917; il contient le texte de la parabole de saint Luc: « La Vigne du Seigneur. » Il appartenait autrefois à la congrégation de Christ Church à Shrewsbury). — Gilbert GROSVENOR. Flying (l'aérostation et son emploi aux armées). — Mc FALL KERBEY. How the United States grew (depuis le début du XIX^e siècle. Carte où sont marquées les lignes de l'aérostation aux États-Unis). — Juin. Roy Champman ANDREWS. Explorations in the Gobi desert (avril-octobre 1932. La vie nomade et les fossiles trouvés en Mongolie). — Frederick SIMPICH. Hamburg speaks with steam sirens. — W. Robert MOORE. The glory that was imperial Peking. — Juillet. Jack CALVIN. « Nakwasina » goes North (aventure d'une croisière entreprise par deux personnes et un chien avec un « canoe », de Tacoma à Juneau, en 1932. On signale des « totems » en bois sculpté à Wrangel, en Alaska). — Claude F. A. SCHAEFFER. Secrets from Syrian hills; nombreuses découvertes, parmi lesquelles des tablettes permettant de se représenter les plus anciens signes de l'alphabet). — Août. L. V. S. BLACKER. The aerial conquest of Everest. — Alicia O'Reardon OVERBECK. Freiburg, gateway of the Black forest (Fribourg en Bade à travers les siècles; transformations qu'elle subit actuellement). — Septembre. Frederick SIMPICH. Pieces of silver (histoire sommaire des mines argentifères depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, notamment aux États-Unis. Emploi de l'argent pour la fabrication des bijoux et de la monnaie. Le dollar et le sterling). — J. M. KRUISINGA. A new country awaits discovery (il s'agit du Zuidersee dont l'assèchement doit recevoir l'excès de la population aux Pays-Bas; avec deux cartes). — Leo A. BORAH. Some old pages from the annals of the tulips (importance économique de la culture des tulipes depuis son introduction

aux Pays-Bas par Ogier Ghiselin de Busbecq en 1556). — Enrique C. CANOVA. Cuba, the isle of romance (avec une carte où est tracée une admirable route qui vient d'être construite et qui est comme l'épine dorsale de la grande île, de Pinar del Rio à Santiago. Importance du commerce d'exportation en œufs, sucre et tabac). — Octobre. Charles BREASTED. Exploring the secrets of Persepolis (exposé très instructif et détaillé des fouilles exécutées à Persépolis sous la direction de l'éminent archéologue. Une carte et de nombreuses illustrations, prises par le savant lui-même, où il n'hésite pas à mêler le plaisant au sévère). — Mabel Craft DEERING. Chosen-land of morning calm (Chosen est la Corée, le « Pays du matin calme » ; description enthousiaste de la région, de ses habitants, de leurs mœurs et de leur industrie). — Frederick SIMPICH. Life on the Argentine pampa. — Lawrence A. FERNSWORTH. Andorra. Mountain Museum of feudal Europe (description du pays ; son organisation administrative sous le régime de sa « Magna carta », qui remonte au XIII^e siècle et qui vient d'être réformée sous l'influence des idées contemporaines).

Speculum. Vol. VIII, n° 4, octobre 1933. — R. L. LOOMIS. The Irish origin of the Grail legend. — Robert McKEON. Utility and philosophy in the Middle ages. — George VERNADSKY. The heresy of Judaizers and the policies of Ivan III of Moscow, 1462-1505 (une hérésie juive avait été introduite à Novgorod par un certain Zacharie, savant juif qui avait la réputation d'être un « instrument du diable ». Ivan III le prit à son service à Moscou en 1484 et 1487. D'autre part, la princesse Hélène de Moldavie se convertit à l'hérésie ; mais elle ne tarda pas à tomber en disgrâce et ce fut un coup mortel pour l'hérésie). — J. S. P. TATLOCK. The English journey of the Laon canons (étude critique du traité composé par Hermann de Laon : *De miraculis s. Mariae Laudunensis*. Hermann y relate les deux voyages des chanoines de Laon, chargés d'aller quêter pour la reconstruction de la cathédrale, brûlée en 1112. L'un de ces voyages les mena à Bodmin, au « pays d'Arthur », où ils recueillirent la légende concernant le héros légendaire et sa survie miraculeuse ; cela, une vingtaine d'années avant que Geoffroi de Monmouth eût écrit son *Historia*. Il faudrait donc sur ce point présenter autrement que M. Faral l'origine du roman arthurien). — J. M. CAMPBELL. Patristic studies and the literature of mediæval England. — C. Grant LOOMIS. King Arthur and the saints. — H. C. GREENE. « *Orientis partibus* » and Le Cat's « *Histoire des évêques* » (Augustin Le Cat, chanoine de Beauvais, a écrit une *Histoire des évêques de Beauvais*, 1697, où est contée la fête de l'âne et où l'on retrouve la première version du chant *Orientis partibus* ; ce livre, considéré comme perdu, vient d'être retrouvé à Beauvais). — Herbert H. COULTON. Twelfth-century land transfers in the Saracen quarter of Aquinum (extrait d'un « *Regesto dell'antica badia di S. Matteo de Castello o Servorum Dei* », fondée en 1084 ; ces extraits concernent le transfert de certaines propriétés possédées par l'abbaye dans le district sarrasin d'Aquinum). — Thomas P. OAKLEY. Cultural affiliations of early Ireland in the penitentials. — Joshua STARR. An iconodulic legend and its historical basis (une légende raconte qu'au temps du concile de Nicée, en 787, un certain sorcier juif de Tibériade, appelé « l'homme aux 40 coudees », persuada Yezid II de promulguer un décret ordonnant la destruction de toutes les images chrétiennes dans son empire ; à ce prix, Yezid vivrait quarante années de plus ; mais le calife étant mort en 724, le juif fut traité d'imposteur et mis à mort. Théophane rapporte la même fable, mais il attribue le fait à un Syrien ap-

pelé Bezer; d'autres témoignages sont encore allégués pour expliquer le fanatisme des iconoclastes; mais ils sont d'accord pour en attribuer l'idée première à un juif. — I. H. STEIN. An unpublished fragment of Wiclif's *Confessio* (d'après quatre manuscrits de Prague). — André BOUTEMY. The ms. tradition of the *Speculum stultorum* (c'est, comme on sait, l'œuvre de Nigel Wireker, poète satirique de la fin du XII^e siècle). — Cecil ROTH. The feast of Purim and the origin of the blood accusation (expose le développement historique du meurtre rituel depuis le temps d'Apion et son rapport avec la fête juive de Purim). — George L. FROST. The music of *The Kinges note* (chant reproduit dans les *Canterbury tales*). = **Comptes-rendus.** Sidney Painter. William Marshal, knight errant, baron and Regent of England. — Robert Kase. Three Chaucer studies (remarquable). — G. Sarton. Introduction to the history of science, from Rabbi ben Ezra to Roger Bacon; t. II (très instructif).

GRANDE-BRETAGNE

The Cambridge historical Journal. T. IV, n° 2, 1933. — M. P. CHARLESWORTH. The tradition about Caligula (si l'on en croit Suétone et Dion Cassius, cet empereur fut un tyran; des inscriptions récemment découvertes permettent d'atténuer la sévérité de leur témoignage). — E. E. RICH. The mayors of the staples (à la tête des ports ou villes d'étaple autorisés pour faire avec l'étranger le commerce de certaines marchandises telles que la laine, il y eut d'abord un maire, un seul pour toute l'Angleterre. C'était un agent royal chargé, non seulement de faire observer l'application de la « merchant law », mais aussi de lever les contributions exigées par le roi. Une ordonnance de 1351 lui substitua dans chaque ville d'étaple un corps de quinze marchands élus, avec un maire élu de même. Ainsi disparut, au profit du Parlement, l'arbitraire royal qui avait sévi jusqu'alors. D'autre part, ce corps nouveau ne manqua pas d'entrer en conflit avec l'antique institution municipale. Aspect assez nouveau de la vie bourgeoise au Moyen Age. Article abondamment documenté). — C. R. FAY. Locke adversus Lowndes (expose une controverse fameuse en matière monétaire entre John Locke, 1632-1704, et William Lowndes, 1652-1724, auteur d'un important *Essay for the amendment of the silver coins*, 1695). — Harold TEMPERLEY. British policy towards parliamentary rule and constitutionalism in Turkey, 1830-1914 (du nouveau, tiré surtout des archives du P. Record office). — J. H. CLAPHAM. A thirteenth-century market town (expose pourquoi Linton, près Cambridge, ville marchande assez active au XIII^e siècle, fut arrêtée dans son essor et ne put devenir un bourg, *borough*; c'est sans doute parce qu'il ne s'y trouva aucun seigneur laïc ou ecclésiastique assez puissant pour l'y aider).

The Journal of modern History. 1933, septembre, t. V, n° 3. — Cyrus H. KARRAR. Spanish treasure; casual revenue of the Crown (les rois d'Angleterre prétendaient percevoir une part, le plus souvent un dixième, des bénéfices tirés des galions qui avaient fait naufrage sur les côtes des possessions espagnoles. Des documents officiels font connaître les gains réalisés par le Trésor anglais par des entreprises organisées dans ce dessein au nom de Jacques II dans les années 1683-1688). — Vernon G. SETTER. Did Americans originate the conditional most-favored-nation clause? (il est probable que c'est la France qui, en 1776, appliqua la première la clause de la nation la plus favorisée, afin de convaincre l'Europe et l'Amérique que

ses intentions étaient désintéressées). — Frederick Stanley RODKEY. The attempt of Briggs and Company to guide British policy in the Levant in the interests of Mehemet Ali Pasha, 1821-1841 (d'après les archives du P. Record office). — Saul K. PADOVER. Prince Kaunitz's résumé of his eastern policy, 1763-1771 (publie le texte intégral de ce document, daté du 25 septembre 1771). — Harold M. VINACKE. Japanese imperialism (analyse des publications récentes concernant les relations des Japonais avec la Chine depuis le traité du 31 mars 1854 et surtout depuis la guerre sino-japonaise. Elles sont toutes en anglais et la plupart ont été éditées en Amérique). — **Comptes-rendus.** Jacques BARZUN. The french race; theories of its origin and their social and political implications prior to the Revolution (la race française est beaucoup plus qu'une institution politique; « elle est à la fois physique et spirituelle »). — Interim report of the Committee on House of Commons personnel and politics, 1264-1832 (très important). — Robert FITZGIBBON YOUNG. Comenius in England. — Luella M. WRIGHT. The literary life of the early Friends, 1650-1725 (remarquable étude sur la vie religieuse et les œuvres des quakers, leur héroïsme au temps des persécutions). — Charles E. KANY. Life and manners in Madrid, 1750-1800. — Carl Ludwig LOKKE. France and the colonial question, 1763-1801. — Glyndon G. VAN DEUSEN. Sieyès; his life and nationalism. — Leo GERSHOF. The French Revolution and Napoleon (bon manuel pour les classes). — C. S. B. BUCKLAND. Metternich and the British government from 1809 to 1813 (l'auteur a utilisé avec fruit les archives anglaises, mais rien des archives autrichiennes). — Joseph A. BRANDT. Toward to New Spain (histoire de l'élément libéral et républicain en Nouvelle-Espagne depuis 1808; insuffisant et confus). — Laurence F. HILL. Diplomatic relations between the United States and Brazil (livre mal équilibré, mais où l'on trouve beaucoup de faits nouveaux). — Miss WINIFRED GREGORY. List of serial publications of foreign governments, 1815-1931 (utile compilation). — William FORBES ADAMS. Ireland and irish emigration to the New World, from 1815 to the famine (fait connaître beaucoup de faits mal connus, mais donne trop de place à l'émigration irlandaise en général). — Études sur les mouvements libéraux et nationaux de 1830. — W. P. MORRELL. The provincial system in New Zealand, 1852-1876. — Raymond JAMES SONTAG. European diplomatic history, 1871-1932 (insuffisant). — Marcus M. WILKERSON. Public opinion and the Spanish-american war (montre à quel point l'opinion publique a été faussée par une propagande effrénée sur les événements de 1914 à 1918). — Hans THIMME. Weltkrieg ohne Waffen. Die Propagande der Westmächte gegen Deutschland (curieux et instructif). — Liste des livres nouveaux.

The Times. Literary Supplement. N° 1646. — Elisabeth H. F. MALCOLM-SMITH. The life of Stratford Canning de Redcliffe (admirable portrait du personnage). — M. RUTHNASWAMY. The making of the State (bon manuel rédigé par un savant indien pour des étudiants indiens, en vue de restaurer la structure sociale de leur pays). — Mrs. N. P. WILLIAMS et Charles HARRIS. Northern catholicism. Centenary studies in the Oxford and parallel movements (bonne étude sur une forme de catholicisme qui n'est ni romain, ni byzantin, mais qui se rapproche des Églises réformées de l'Allemagne luthérienne). — J. ERIC THOMPSON. Mexico before Cortez (étude fortement documentée sur la religion et la vie de l'ancien Mexique). — Ella WINTER. Red virtue: human relationships in the New Russia. — N° 1647. H. ST. J. B. PHILBY. Harun al Rashid. — Général EMILIO MOLA. Tempestad, calma, intriga

y crisis (intéressants mémoires par le dernier chef de la police espagnole, au temps de la dictature de Primo de Rivera). — *H. Louterpacht*. The function of law in the international community. — *Memoirs of the life of the old Highlander, Sergeant Donald Macleod*, publ. par *J. G. Fyfe* (réimpression de ces mémoires publiés en 1791. D. Macleod mourut âgé, dit-on, de cent deux ans, après avoir combattu à la plupart des grandes batailles du XVIII^e siècle). — *H. H. Gluns*. History of the Vulgate in England, from Alcuin to Roger Bacon (important). — *J. Laurence Laughlin*. The federal reserve Bank ; its origin and problems. — *Josef Kastein*. History and destiny of Jews ; trad. par *Huntley Paterson* (montre que, si les Juifs sont le peuple élu, c'est, non pas parce que Dieu les a choisis, mais parce qu'ils ont choisi Dieu). — *A. T. P. Byies*. The book of fayttes of armes and of Chyualrye (très belle édition par Caxton de l'œuvre de Christine de Pisan). — *Miss Hazel Hansen*. Early civilization in Thessaly. = N° 1648. *V. E. Bravetta*. Giovanni delle Bande nere. — *Michele Vocino*. Alberigo da Barbiano. — *J. R. McCulloch*. Old and scarce tracts on money. — *H. D. A. Major*. The Church's creeds and the modern man. — *Ralph Fox*. Lenin (biographie par un admirateur enthousiaste). — *Michael Drayton*. Poly-Olbion ; t. IV (très belle édition d'une énorme compilation versifiée sur l'histoire héroïque de l'Angleterre). — *Miss A. Bigby*. Anglo-french relations 1641-1649 (sur l'attitude de la France à l'égard de la Révolution puritaine. Publie le traité de Rueil, 1644). = N° 1649. *Cyril Matheson*. Henry Dundas, first viscount Melville (beaucoup de recherches, mais peu de critique). — *David Lloyd George*. War memoirs ; vol. I. — *Marguerite Wood*. Flodden papers, 1507-1517 (correspondance diplomatique entre la France et l'Écosse). — *J. E. A. Joliffe*. Pre-feudal England : the Jutes. — *G. B. Harrison*. A last Elizabethan journal, 1599-1603 ; t. III. = N° 1650. The key to freedom and security in India. — The new survey of London life and labour. Vol. V : London industries. — *Violet Conolly*. Soviet economic policy in the East (instructif). — *Oscar I. Janowsky*. The Jews and minority rights, 1918-1919. — *Phillis Doyle*. A history of political thought (beaucoup d'erreurs). — *Kenneth Williams*. Ibn Sa'ud, the puritan king of Arabia (très intéressant). — *Joan Evans* et *Mary S. Serjeantson*. English mediaeval lapidaires (important). — *W. A. Laidlaw*. History of Delos. = N° 1651. *Edmund Curtis*. Calendar of Ormond deeds, 1172-1350 (recueil de documents très importants pour l'histoire, la généalogie, la topographie et la linguistique). — *Newport B. White*. The redbook of Ormond. — *G. D. H.* et *Mrs. I. Cole*. The intelligent man's review of Europe to-day (utile encyclopédie des faits et doctrines concernant surtout l'économie politique). — *E. Wight Bakke*. The unemployed man. — *R. Kennett*. Ancient hebrew social life and custom, as indicated in law, narrative and metaphor (admirable résumé). — *Constantin Dumba*. Memoirs of a diplomat (intéressant pour l'histoire de la diplomatie austro-hongroise au début de la Grande Guerre. Collègue de von Papen, attaché militaire à Washington, il fut rappelé en Europe à la demande du gouvernement américain, qui l'accusait de comploter contre les Alliés). — *H. J. Chaylor*. A history of Aragon and Catalonia (remarquable). — *Margot Oxford*. More memories (suite de l'autobiographie de Lady Oxford et de ses curieux mémoires sur les hommes d'État de son temps : Gladstone et surtout Lloyd George). — *A. J. Macdonald*. Authority and reason in the early Middle ages (instructif). — *Sir John Tilly* et *Stephen Gaselee*. The Foreign office (son histoire depuis 1782). — *Norman de Goeris Davies*. The tombs of Menkeperasor (très important pour l'histoire de la

dix-huitième dynastie). — *Id.* The tomb of Nefer-Hotep at Thebes. — *Frederik C. Dietz.* English public finance, 1558-1641 (étude fortement documentée sur la politique fiscale, sur les recettes et les dépenses des Tudors et des premiers Stuarts. Un premier volume, sur les finances de 1485 à 1558, paru en 1921, avait déjà été accueilli avec faveur). — *Jotham Johnson.* Excavations at Minturnae; t. II : Inscriptions. — *Henry Hartopp.* Register of the freemen of Leicester, 1770-1930. — *H. G. Salter.* The Church-wardens accounts of St. Michael's Church Oxford (depuis 1404). — *Richard de Bury.* Philobiblon (réédition, tirée à petit nombre, de l'œuvre composée par le plus ancien des bibliophiles anglais, qui fut le précepteur d'Édouard III et évêque de Durham). = N° 1652. Article de tête : The new poet (il s'agit d'Edmond Spenser et de la récente édition, en huit volumes, de ses œuvres). = *Comptes-rendus.* *G. B. McClellan.* Modern Italy (depuis 1815 jusqu'au fascisme; aucune recherche originale). — *John Drinkwater.* John Hampden's England. — *J. M. Scott.* The land that God gave Cain (récit très instructif d'une exploration de cette partie du Labrador dont les limites, encore incertaines, sont déjà disputées. Un des explorateurs était Gino Watkins, qui se noya dans un raid d'avion en Groenland). — *Sir Stafford Cripps and others.* Problems of a socialist government (en Angleterre). — *R. C. K. Ensor.* Courts and judges in France, Germany and England (curieux, mais pas toujours exact. L'Angleterre aurait peut-être intérêt à faire quelques emprunts à l'Allemagne et à la France). — *Robert Sencourt.* Napoléon III (habile portrait du dernier des Napoléons). — *A. J. Rhodes.* Portmoor prison. A record of 126 years of prisoners-of war and convict life 1806-1932 (parle surtout de l'émeute du 24 janvier 1932, provoquée par le dur traitement infligé aux prisonniers de droit commun). — *Robert Kirk.* The secret commonwealth of elves, fauns and fairies (réédition d'un ouvrage rédigé par le Rév. Robert Kirk, ministre à Aberfoyle, et publié en 1691; ouvrage très curieux et très rare; réédité en 1893 par Andrew Lang, avec une intéressante préface qu'on a jointe à la nouvelle édition). — *Martin P. Nilsson.* Homer and Mycenae (en partie contestable, mais très intéressant). — *Michael Constantinides.* The greek orthodox Church in London. — *Gerard Murphy.* The book of the lays of Fionn; 2^e partie (texte et traduction en anglais d'une anthologie de lais ossianiques composés entre le xii^e et le xvi^e siècle). = N° 1653. *Sir Albion Rajkumar Banerji.* The Indian tangle (intéressant pour ce qui concerne l'enchevêtrement de la religion et de la politique en Inde). — *J. A. Spender.* Fifty years of Europe (remarquable résumé de l'histoire européenne depuis 1870). — *G. K. Chesterton.* St. Thomas Aquinas (brève esquisse, mais pleine d'idées). — *Robert Leet Patterson.* The conception of God in the philosophy of Aquinas. — *Liddel Hart.* The ghost of Napoleon. — *Gustave Halle.* Mayfair to Maritzburg (intéressants souvenirs sur les Boers et le Transvaal pendant un demi-siècle). — *Sir J. G. Frazer.* The fear of the dead in primitive religion (recueil de six remarquables mémoires sur la crainte de la mort chez les peuples primitifs). — *Roberto Ridolfi.* Le lettere di Girolamo Savonarola (recueil d'une exceptionnelle importance). — *J. Mills Whitham.* French Revolution (suite de portraits révolutionnaires). — *John Burnell.* Bombay in the days of Queen Anne (n'apprend pas beaucoup de nouveau sur la situation de Madras en 1709-1710). = N° 1654. Article de tête : German literature and Revolution (la poésie et le roman en Allemagne depuis la Grande Guerre). = *Comptes-rendus.* *Sir Ernest J. P. Benn.* The soft age (caractérise la mentalité des gens qui, depuis 1914, attendent tranquillement que le gouvernement assure leur bien-être). — *Winston S. Churchill.* Marl-

borough, his life and times (étude brillante et pénétrante). — *Stephan Viljoen*. The economic tendencies of to-day (remarquable). — *R. D. Richardson*. The gospel of modernism. — *Nicholas Berdyaev*. The end of our times (estime que le régime actuel auquel est soumise la Russie touche à sa fin). — *Esmé Wingfield-Stratford*. The Victorian aftermath, 1901-1914. — *Mona Wilson*. Queen Victoria (médiocre). — *Hector Bolitho*. The Prince-consort and his brother (tire une maigre substance des lettres du prince à son frère, le duc Ernest de Saxe-Cobourg). — *Stephen Graham*. Boris Godunof (bonne biographie). — *Michael de La Bédoyère*. Lafayette, a revolutionary gentleman (a réussi à nous rendre Lafayette sympathique). — *Lord Oliver*. The myth of governor Eyre (ce haut fonctionnaire a-t-il abusé de ses pouvoirs quand il réprima violemment le soulèvement des Noirs de la Jamaïque en 1865? L'auteur se joint aux ennemis du gouverneur; mais son indulgence pour les révoltés est excessive). — *W. E. Gladstone Salomon*. Essays on Mogul art. — *G. C. Bellingshausen*. The discoveries of the Fiji islands. — *C. E. Stevens*. Sidonius Apollinaris and his age. — *Piers Compton*. Bad Queen Bess (violent pamphlet contre la « méchante reine » Elisabeth). — *Meyer Waxman*. A history of Jewish literature from the close of the Bible to our own days (écrit pour le grand public; la littérature apocryphe et pseudépigraphique y occupe une bonne place). — *Reuben Levy*. An introduction to the sociology of Islam; t. II. — *Royden J. Domgerfeld*. In défense of the Senate (l'auteur estime que, si la politique du Sénat américain est parfois néfaste, surtout en ce qui concerne les affaires étrangères, sa suppression détruirait l'équilibre des pouvoirs). = N° 1655. *Charles Darwin*. Diary of the voyage of H. M. S. Beagle; publ. par *Nora Barlow* (journal tenu par l'illustre savant et publié par sa petite-fille). — *L. Wallenstein et E. B. Weiss*. Business under the Recovery act. — *David Lloyd George*. War memories; t. II (depuis l'effondrement de la Serbie en 1915 et celui du ministère Asquith). — Colonel *Édouard Desbrière*. The naval campaign of 1805. Trafalgar; trad. et publ. par *Constance Eastwick* (très important). — *George Seaver*. Edward Wilson of the Antarctic (excellente biographie fondée sur le journal inédit de l'explorateur qui réussit à atteindre le Pôle nord et qui mourut dans l'expédition). — *C. E. Vuliamy*. William Penn (utilise de nouveaux documents). — *L. Collison-Morley*. The story of the Sforzas. — *Stephen Gwynn*. The life and friendships of dean Swift (ajoute peu de chose à ce que l'on savait déjà de Swift). — *C. L'Estrange Ewen*. Witchcraft and demonianism. — *Montague Summers*. The werewolf (bibliographie considérable sur la superstition du loup-garou et en général sur la sorcellerie). — *Feliciano Guimarães*. Azulejos de figura avulsa (bonne étude sur le pays qui produisit les remarquables céramiques de l'Espagne et du Portugal). — *Holden Furber*. The correspondence of Sir John Shore, indian governor-general with Henry Dundas. — *Ernst Hanfstaengl*. Hitler in der Karikatur der Welt. — *Arthur Ribeiro Lopes*. A convenção secreto entre a Alemanha e a Inglaterra, sobre a partilha das colonias Portuguesas (contient peu de nouveau). — *W. S. Wallace*. John McLean's notes of a 25 years' service in the Hudson bay territory (importante publication de la Société Champlain). = N° 1656. *James Johnston Abraham*. Lettsom; his life, times, friends and descendents (biographie très documentée sur un éminent médecin, fils de quaker et quaker lui-même, 1744-1815; il fit faire de grands progrès à la médecine; fonda la « Medical Society of London », 1773; organisa la « Royal Jennerian Society », 1800, etc.). — British bridges; an illustrated technical and historical record. — *R. B. Cunningham Graham*. Portrait of a dictator (Francisco

Solano Lopez, fils de Carlo Antonio, et son successeur au Paraguay. Tyran féroce et dépravé, il fut tué en 1870 dans une embuscade. L'auteur a recueilli sur son compte en 1872-1873 d'effrayants témoignages). — *Ernest Findlay Scott*. The literature of the New Testament (remarquable de bon sens et d'érudition). — *A. Logan Turner*. History of the University of Edinburgh, 1883-1933. — *Alexander Morgan*. Scottish University studies. — *Hilaire Belloc*. Charles the First, king of England (biographie écrite dans un esprit violemment royaliste et où les erreurs ne manquent pas). — *Ginevra Niccolini di Camugliano*. The chronicles of a Florentine family (famille de marchands opulents au xiv^e et au xv^e siècle; d'après des documents conservés dans la famille). — *Adolphe Roberts*. Sir Henry Morgan, buccaneer and governor (œuvre fortement romancée d'un journaliste qui, d'ailleurs, s'est bien renseigné. Après avoir fait avec succès la flibuste au détriment de l'Espagne, Morgan devint gouverneur de la Jamaïque en 1675). — *Irène Joséphine Churchill*. Canterbury administration (excellente étude sur l'administration du diocèse de Cantorbéry au Moyen Age). — *Amedeo Maiuri*. La casa del Menandro ed il suo tesoro di argenteria (une des belles maisons restaurées de Pompéi). — *Philip Lindsay*. King Richard III (sans valeur). — N° 1657. *Lewis G. Vander Velde*. The Presbyterian Churches and the Federal Union, 1861-1869. — *Cecil Headlam*. The Milner papers. II : South Africa, 1899-1905. — *William Macdonald*. The romance of the Golden Rand (très intéressant sur la découverte et l'exploitation des mines d'or, depuis 1884; biographie des principaux pionniers). — *L. W. Grensted*. The person of Christ (très long sermon de caractère très orthodoxe). — *John Houston Craig*. Black Bagdad; the arabian nights adventures of a marine captain in Haiti (intéressants souvenirs sur un capitaine de vaisseau qui devint chef de la police à Haiti; ils remontent à 1925). — *Henry Tristram*. Newman and his friends. — *Dugald Macfeyden*. Sir Ebenezer Howard, and the town planning movement (instructive biographie d'un simple ouvrier qui finit par créer deux « cités jardins », qui ont révolutionné toute la conception de l'urbanisme). — *Donough Bryan*. Gerald Fitzgerald, the great earl of Kildare, 1456-1513 (bonne biographie d'un des plus importants personnages de l'Irlande médiévale). — *Miss Elizabeth S. Haldane*. The Scotland of our fathers (remarquable tableau du développement pris par l'Écosse, surtout depuis le temps de la reine Victoria). — *J. T. Muirhead*. Ivory poaching and cannibals in Africa. — *Arthur Weigall*. Alexander the Great. — *Arthur Bryant*. Samuel Pepys; the man in the making (ajoute du nouveau sur Pepys et ses mémoires). — *Lytton Strachey*. Characters and commentaries. — *E. E. Stoll*. Art and artifice in Shakespeare. — *E. T. Leeds*. Celtic ornaments in the British isles down to A. D. 700 (c'est la première étude systématique sur le sujet).

ITALIE

Archivio storico italiano. 1933, fasc. 2. — *Nicola Ottokar*. Studi fiorentini (sur la réforme constitutionnelle du 6 juillet 1295). — *Anna Maria Enriques*. La vendetta nella vita e nella legislazione fiorentina; suite et fin. — *Luigi Chiappelli*. I rettori di Pistoia, dall'età longobarda all'anno 1306 (premier article qui s'arrête à 1261). — *Comptes-rendus*. *Armando Lodolini*. L'archivio di Stato di Roma e l'archivio del regno d'Italia. — *Cunibert Mohlberg*. Katalog der Handschriften der Zentralbibliothek Zürich. — *Karl Bömer* et *Raphael Rochlin*. Internationale Bibliographie des Zeitungswesens. — *Abûl-Farajan* ou *Bar Hebraeus*. The chrono-

graphy; translated from the Syriac par E. A. W. Budge (texte reproduit en phototypie d'après un manuscrit de la Bodleienne inconnu du P. Bedjan). — *Luigi Schiaparelli*. Codice diplomatico longobardo; t. II (c'est la fin des chartes lombardes de la Toscane et de l'Italie septentrionale. Le tome III donnera un répertoire diplomatique des documents contenus dans les deux premiers volumes). — *Alessandro Catalo*. Il decurionato di Napoli, 1807-1861. — *André Wilmart*. Auteurs spirituels et textes dévots du Moyen Age latin; études d'histoire littéraire (très important). — *G. R. Owst*. Literature and pulpit in medieval England (information considérable). — *Angelus Maria Walz*. Compendium historiae Ordinis Praedicatorum (ce manuel est destiné surtout aux séminaires; mais les érudits laïcs y trouveront grand profit). — *Erwin Rosenthal*. Ibn Khalduns Gedanken über den Staat. — *Frieda Gallati*. Die Eidgenossenschaft und der Kaiserhof, zur Zeit Ferdinands II und Ferdinands III, 1619-1657 (histoire de la séparation définitive de la Suisse et de l'Empire, opérée par la paix de Westphalie). — *Ildefonso Stanga*. Maria Amalia di Borbone, duchessa di Parma. — *Geisendorf-Des Gouttes*. Géôles et pontons d'Espagne. L'expédition et la captivité d'Andalousie. — *Barbara Allason*. La vita di Silvio Pellico (biographie romancée, mais qui contient de nombreux extraits tirés des publications italiennes et étrangères). — *Pietro Pedrotti*. La missione del barone Marschall nei ducati di Modena e Parma nel 1831. — *Nello Roselli*. Carlo Pisacane nel Risorgimento italiano (c'est la meilleure biographie qu'on ait de ce personnage). — *Hans Schneider*. Geschichte des Schweizerischen Bundesstaates 1848-1918 (important).

Archivio storico lombardo. Anno LX, 1933, juin. — *Giuseppe Agnelli*. La battaglia al ponte di Lodi, e l'inizio della settimana napoleonica Lodigiana, 8-13 maggio 1796 (étude très bien documentée, avec trois cartes). — *Ginebra Zanetti*. Il comune di Milano dalla genesi del consolato fino all'inizio del periodo podestarile (après une brève introduction sur le comté de Milan de 820 à 1056, l'auteur étudie les rouages de l'administration civile et l'organisation municipale au XI^e siècle; à suivre). — *Alessandro Giuliani*. I genitori di Maria Teresia a Milano nel 1711 e 1713 (utilise des mémoires et journaux inédits du temps). — *Carlo Antonio Vianello*. Il dramma e il romanzo di Suor Paolina dei conti Pietri (c'est le roman d'une fille de petite noblesse que sa mère, vraie marâtre, fit entrer de force au couvent de Sainte-Radegonde, à Milan. Elle s'enfuit le 22 août 1727 avec un jeune Anglais, John Durand Breval, homme de lettres, auteur de pièces de théâtre aussi fécond que médiocre. Sept ans après sa fuite, elle réussit à faire annuler par le tribunal de la Pénitence le vœu qu'elle avait dû faire de rester religieuse. On publie ici la déclaration qu'elle fit devant le tribunal et qui aboutit à l'annulation de son vœu, 10 mars 1735. C'est alors qu'elle épousa Breval, mort peu après, en 1738. Après un second mariage avec George Hart, elle mourut à Naples en 1780; même dans un milieu protestant, elle était restée bonne catholique). = **Comptes-rendus.** *A. Visconti*. « Dardanariatus » e « Monopolium » come reali contro l'economia pubblica (utile contribution à l'histoire de la législation contre le renchérissement artificiel des prix. Dans la jurisprudence romaine, le terme « dardanarii » désignait une certaine catégorie d'accapareurs). — *M. R. Manfra*. Pietro Verri e i problemi economici del suo tempo. — *C. Castiglioni*. Il cardinale Giuseppe Pozzobonelli, arcivescovo di Milano, 1744-1783. — *S. Pugliese*. Le prime strette dell'Austria in Lombardia (expose l'effort continuel des Habsbourg pour fortifier leur pouvoir en Italie,

même après l'abdication de Charles-Quint. Ces empereurs n'ont cessé de prétendre à la suprématie dans l'Italie septentrionale et en Toscane). — *A. Gemelli et S. Vimara*. La riforma degli studi universitari negli Stati Pontifici, 1816-1824. = Notes et liste des livres reçus : documents concernant les rapports de Luigi Dal Verme avec le duc Filippo Maria, 1436, par Gabriele Cornaggia MEDICI. — Un document sur l'histoire de l'imprimerie à Milan (Caterina SANTORO publie un privilège concédé par le roi Louis XII, 13 septembre 1505).

Rivista storica italiana. 1933, série IV, fasc. 1. — Franco BORLANDI. Relazioni politico-economiche fra Inghilterra e Sardegna durante la Rivoluzione et l'Impero ; suite et fin (utilise de nombreux documents, tableaux récapitulatifs pour les années 1806-1814). — Arturo PASCAL. Da Lucca a Ginevra ; suite (la fuite et l'exil des principales familles de Lucques chassées par les adversaires de la Réformation religieuse et réfugiées à Genève). — Piero PIERI. La scienza militare italiana del Rinascimento (communication faite au Congrès de Varsovie en 1933). — Michele LUPO GENTILE. La dittatura Guerraziana a Pisa nel '49 (étude très documentée sur le gouvernement provisoire de Guerrazzo, Montanelli et Mazzoni, et la persécution dirigée contre les partisans du grand-duc Léopold II, 1849). — *Comptes-rendus*. Louis O'Brien. Innocent XI and the revocation of the Edict of Nantes (utilise de nombreux documents inédits). — Gaston Martin. Nantes au XVIII^e siècle. L'ère des négriers. — G. J. Renier. Great-Britain and the establishment of the kingdom of the Netherlands, 1813-1815 (utilise surtout les documents anglais, qui laissent dans l'ombre l'action des autres pays comme la Russie, l'Autriche, la France). — S. Charlét. Histoire du Saint-Simonisme, 1825-1864 (l'étude du Saint-Simonisme donne une profonde leçon d'histoire). — A. M. Bettanini. Il concordato di Toscana, 24 aprile 1851 (très bon travail). — Carlo Capasso. Italia e Oriente (important pour l'histoire diplomatique). — Gunther Langes. Front in Fels und Eis. Der Weltkrieg im Hochgebirge (très intéressant pour l'histoire de la Grande Guerre). — Erich Keyser. Die Geschichtswissenschaft (utile résumé). — Ugo Redanò. Storia delle dottrine politiche (très médiocre comme fond et comme forme ; nombreuses rectifications par A. Alberti). — Gellio Cassi. Il cardinal Consalvi ed i primi anni della restaurazione pontificia, 1815-1819 (utilise les documents des archives secrètes du Vatican). — Codice diplomatico Barese. Vol. XI : Diplomatico Aragonese. — A. de Bouard. Documents en français des Archives angevines de Naples (important pour le règne de Charles I^{er} d'Anjou). — A. De Ridder. Les projets d'union douanière franco-belge et les puissances européennes, 1836-1843 (utilise de nombreux documents diplomatiques). — Camillo Giardina. L'istituto del viceré di Sicilia. — M. R. Manfra. Pietro Verri e i problemi economici del tempo suo. — Silvio Manfredi. I collaboratori italiani di Ferdinando Lesseps. — S. Nasalli Rocca. Giuseppe de Maistre nei suoi scritti (médiocre). — Mario Pallone. Ricerche storico-giuridiche sul vicere di Sardegna. — Andrea Piola. La questione romana nella storia e nel diritto (instructif). — Guido Ruffini. Le cospirazioni del 1831 nelle memorie di Enrico Misley. = Bibliographie des livres nouveaux.

PAYS-BAS

Tijdschrift voor geschiedenis. Année 1933, livr. 3. — J. HUIZINGA. Een praegothieke geest : Johannes van Salisbury (un esprit en avance sur son temps?). —

B. D. E. KRAFT. Frankrijk's vermeende invloed op de mislukking van de zending van Haldane (montre l'influence exercée par la France sur l'échec de la mission de Haldane à Berlin en 1912). — De oorkonden van het klooster Bethlehem (documents de l'abbaye de Bethlehem, près de Doetinchem, d'après l'ouvrage de F. Ketner, Utrecht, 1932). — J. HEMELRIJK. Ein belangrijk werk over de economische geschiedenis van Griekenland (d'après l'ouvrage de Johannes Haasebroek, *Griechische Wirtschafts- und Gesellschaftsgeschichte*. Tübingen, 1931). — J. J. BRUGMANS. Hooger geschiedenisonderwijs in Nederlandsch-Indië (l'enseignement supérieur de l'histoire dans les Indes néerlandaises). = *Comptes-rendus*. *Hans van Werckhe*. Kritische studien betreffende de oudste geschiedenis van de stad Gent. Antvers, 1933 (étude critique sur l'histoire ancienne de la ville de Gand). — E. Heringa. Tynsen op de Veluwe. Leyde, 1931. — E. Beins. Die Wirtschaftsethik der Calvinistischen Kirche der Niederlande, 1565-1650. La Haye, Nijhoff (important compte-rendu). — Correspondentie van Robert Dudley, graaf van Leicester en andre documenten betreffende zijn gouvernement-generaal in de Nederlanden, publ. par H. Brugmans, 1931. — L. Knappert. Geschiedenis van de Nederlandsche Bovenwindsche eilanden in de 18^e eeuw. La Haye, 1931 (histoire des Antilles sous le Vent néerlandaises au XVIII^e siècle). — H. B. Wiardi Beckman. Het syndicalisme in Frankrijk, Leyde, 1931.

H. S.

PAYS SCANDINAVES

Historisk Tidsskrift. Copenhagen, fasc. 10, II. 2-3, 1933. — Jorgen OLRIK. Studier over Sakske historiske Kilder (études sur les sources historiques de Saxo Grammaticus ; il a utilisé Dudon de Saint-Quentin, des vies de saints, la chronique de Roskilde, Sven Aggeson, Adam de Brème, des sagas islandaises, des traditions orales et les conversations d'Absalon ; l'auteur indique, paragraphe par paragraphe, les sources probables des livres X à XVI). — Johannes STEENSTRUP. Kong David (le roi David, dont un continuateur de Sigebert de Gembloux indique l'invasion en Angleterre en 1138, était un roi d'Écosse et non de Danemark). — Harald JØRGENSEN. Fransk Revolutionshistorie efter Verdenskrigen (histoire de la Révolution française depuis la guerre mondiale). = *Comptes-rendus*. Erik Arup. Danmarks Historie, tome II. Det 16 Aarhundredet (exposé coloré et très détaillé, plus encore de la vie du peuple danois que des vicissitudes du royaume). — Ellen JØRGENSEN. Historieforskning og Historieskrivning i Danmark indtil Aar 1800 (ce livre sur la manière d'écrire l'histoire en Danemark jusqu'en 1800 témoigne de recherches approfondies et d'une compréhension parfaite du sujet). — K. C. Rockstroh. Norges Forsvar, 1717-1718 (la défense de la Norvège en 1717-1718). — Joachim HILD. August Hennings, ein schleswig-holsteinischer Publizist um die Wende des 18. Jhdts. (chauvin et souvent fautif). — Robert NEIENDAM. Det kgl. Teaters historie, 1874-1922. Bd. I-V (écrit sous forme d'annales, ce qui rend la lecture du livre fatigante, malgré le talent de l'auteur). — Fr. Mager. Entwicklungsgeschichte der Kulturlandschaft des Herzogthums Schleswig in historischer Zeit. I. Bd. (basé sur un vaste matériel, à la fois scientifique et historique). — Knud FABRICIUS. Das antike Syrakus (heureuse revision du problème). — Eli F. HECKSCHER. Merkantilismus (la partie historique est un travail de seconde main). — Nouvelles historiques. — Bibliographie de l'année 1930.

E. L.

Historisk Tidsskrift. Oslo. T. XXIX, 7^e fasc. — Johan SCHREINER. Hans Nielsen Hauge og « Samfundets Fællesskap » (Hauge et la « communauté sociale » dans laquelle il voulait réunir ses adhérents, 1803-1804). — Jean YOUNG. Legenden om den hellige Sunniva (la légende de sainte Sunniva a été faite d'emprunts à la légende de sainte Ursule et à celle de la princesse irlandaise Medana). — Arnold RÆSTAD. Fra Stettin til Strömstad (la question du pâturage des rennes depuis le traité de Stettin, en 1570, jusqu'au règlement de la frontière, en 1751). E. L.

HISTOIRE RELIGIEUSE

Archivum historicum Societatis Jesu. Juillet-décembre 1933. — Sebastiano TROMP. De manuscriptis praelectionum Lovaniensium S. Roberti Bellarmini. Chronologia et problemata annexa. — Stanislas BEDNARSKI. Déclin et renaissance de l'enseignement des Jésuites en Pologne (prospères de 1564 au milieu du xvii^e siècle, puis en décadence jusque vers 1740, les établissements des Jésuites ont connu une véritable renaissance à partir de cette date ; intéressants renseignements sur les méthodes employées). — Aloysius JAEGER. Caaró, der Ort des Martyriums der Diener Gottes Roque González de Santa Cruz und Alfons Rodriguez (dans l'État de Rio Grande do Sur). — Ottavio MARCHETTI. Un'opera inedita di una mistica del 700 attribuita al P. Scaramelli (il s'agit de la vie d'Angelina Cospari, morte en 1757, dont le P. Scaramelli fut le confesseur). — Paul DUDON. Le « Libellus » du P. Bobadilla sur la communion fréquente et quotidienne (publication intégrale de ce texte, avec quelques brèves remarques). — Georg SCHÜRHAMMER. Die Trinitätspredigt Mgr. Gaspars in der Synagoge von Ormuz 1549 (texte de la conférence prononcée à la demande des Juifs, le 10 décembre, dans leur synagogue). — Pedro LETURIA. A propósito del « Ignatius von Loyola » del P. Huonder. — Ludovico HERTLING. De usu nominis « exercitiorum spiritualium » ante S. P. Ignatium (ce nom est fréquent au Moyen Age). — Enrique DEL PORTILLO. Clemente VIII y la primera edición de « Ordinationes praepositorum generalium » Romae 1595. — Sebastiano TROMP. De facultate S. Rob. Bellarmini legendi libros prohibitos. — Joseph SIMON. Les Jésuites en Alsace aux xvii^e et xviii^e siècles à travers une revue locale (dépouillement rapide des sept volumes de l'*Archiv für elsässische Kirchengeschichte*). — Ignacio ERRANDONEA. Los helenistas de la Compañía de Jesús en la historia de la pronunciación del grieco. = **Comptes-rendus critiques.** *Julii Cordarae* De suis ac suorum rebus aliisque suorum temporum usque ad occasum Societatis Jesu, commentarii ad Franciscum fratrem, comitem Calamandranae. — *Xavier-Marie Le Bachelet*, S. J. Prédestination et grâce efficace. Controverses dans la Compagnie de Jésus au temps d'Aquaviva, 1610-1613. — *Lilly Zarneke*. Die exercitia spiritualia des Ignatius von Loyola in ihren geistesgeschichtlichen Zusammenhängen. — *J. H. M. Tesser*, S. J. Petrus Canisius als humanistisch gelehrte. — *F. Pochat-Baron*. Le bienheureux Pierre Le Fèvre ou Pierre Favre, premier prêtre de la Compagnie de Jésus, 1506-1546. — *R. Hardeman*, S. J. Franciscus Costerus, 1532-1619, een Vlaamsche Apostel en Volksredenaar. — *Henry Biau-det*. Études posthumes (relatives à la réaction catholique dans les pays de la Baltique aux xvi^e et xvii^e siècles). — *Giacomo Bascapè*. Le relazioni fra l'Italia e la Transilvania nel secolo xvi. — *Ignasi Casanovas*, S. J. Josep Finestres. Estudis biografics. — *A. Pottier*, S. J. Un précurseur du P. Lallemand et des maîtres de la

pière au xvii^e siècle. — Le R. P. Cotton, S. J. Intérieure occupation d'une âme dévote. — P. d'Hérouville, S. J. Le Vincent Ferrier du xvii^e siècle (le vénérable Julien Maunoir). — Alfons Vâth, S. J. Das Bild der Weltkirche. Akkomodation und Euro-päismus im Wandel der Jahrhunderte und in der neuen Zeit. — Las Misiones Franciscanas en China. Cartas, informes y relaciones del Padre Buenaventura Ibañez, 1650-1690. — Carlos Correa Luna. Compañía del Brasil. Antecedentes coloniales. T. I: 1535-1749. — Edmundo Luiz. O Rio de Janeiro no tempo dos vice-Reis, 1763-1808. — P. Kamillus Zabeo, S. J. Travnická Spomenica. — L. V. Jacks. La Salle. — Frances Gaither. The fatal river : the life and death of Cavalier de La Salle. — Karl Schottenloher. Bibliographie zur deutschen Geschichte im Zeitalter der Glaubensspaltung, 1517-1585. — Andrés Martínez de Azagra y Beladiez. El P. Diego Laynez, segundo preposito general de la Compañía de Jesús. = Bibliographie de l'histoire de la Société de Jésus pour 1931. Supplément. M. C.

L'Esprit international. The international mind. 1933, octobre. — Nicholas Murray BUTLER. Le vaisseau de l'État américain (comment sont introduits les amendements à la Constitution : relations des pouvoirs exécutif et législatif ; mécanisme du système électoral). — ***. Ce que serait la guerre (« elle reste possible et elle sera terrible »). — Jacques BARDoux. La crise politique des sociétés modernes. — Francis W. HIRST. La conférence économique mondiale. Promesses et réalités. — Henri LICHTENBERGER. Les répercussions internationales en hitlérisme. — Kalman DE BUDAY. La reconstruction de l'Europe danubienne. — Yves DE LA BRIÈRE. Un nouveau progrès sur la route du droit : la définition de l'agresseur. = Documents. La question des dettes : l'échéance du 15 juin. Note du gouvernement britannique, 13 juin. — Concordat entre l'Allemagne et le Saint-Siège, 20 juillet 1933. = Bibliographie. Jean Spiropoulos. Traité théorique et pratique de droit international public. — John W. Burgess. The foundations of political science (nouvelle édition très remaniée).

LISTE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

dont les ouvrages sont l'objet des comptes-rendus dans les revues analysées.

Les numéros renvoient aux pages de la présente livraison.

Abel (R. P. F. M.), 578. Abernethy (Thomas Perkins), 597. Abraham (James Johnston), 605. Abûl-Farajan, 606. Adams (James Thurslow), 595. Adams (William Forbes), 596, 602. Allaric (P.), 587. Allard (Louis), 582. Allason (Barbara), 607. Altner (B.), 591. Amundsen (Leiv), 591. Andreas (Willy), 596. Armstrong (H. C.), 582. Arup (Erik), 609. Aubert (Marcel), 590. Azagra y Beladiez (Andrés Martínez de), 611. Azais (R. P.), 591.
Bain (Margaret J.), 581. Bakke (E. Wight), 603. Bally (C.), 581. Banerji (Sir Albion Rajku-mar), 604. Barlow (Nora), 605. Barras (M.), 581. Barrière (P.), 578. Barthélemy (Joseph), 579. Barzun (Jacques), 602. Bascapè (Giacomo), 611. Bastnagel (C. V.), 589. Batiffol (Louis), 590. Baumgarten (N. de), 580. Baumont (Maurice), 581. Bayet (Albert), 587. Beach (Lady Victoria Hicks), 597. Becker (Carl L.), 595. Becker (Walter G.), 589. Beckman (H. B. Wiardi), 609. Beins (E.), 609. Bellingshausen (G. C.), 605. Belloc (Hilaire), 606. Benn (Sir Ernest J. P.), 604.

Béquignon (Y.), 580. Berdyaev (Nicholas), 605. Bereghy (Albert), 579. Berkeley (G. F. H.), 596. Bernhardt (Joseph), 586. Berre (Mary Margaret H.), 581. Bettanini (A. M.), 589, 600. Bialik (H. N.), 581. Biauudet (Henry), 611. Biggar (H. P.), 593. Bighy (Miss A.), 603. Bloch (Marc), 589. Boissonnade (P.), 587. Bolitho (Hector), 605. Bömer (Karl), 606. Bonno (Gabriel), 595. Bordeaux (Henri), 582. Bouard (A. de), 608. Bouchard (Marcel), 581. Boulenger (Jacques), 582. Boulgakoff (S.), 586. Bovill (E. W.), 582. Bowers (Claude G.), 594. Boyd (Julian P.), 594. Brackmann (Albert), 595. Brandt (Joseph A.), 602. Bravetta (V. E.), 603. Brosnan (Cornelius J.), 596. Bruneau (André), 595. Bryan (Donough), 606. Bryant (Arthur), 606. Buckland (C. S. B.), 602. Budge (E. A. W.), 607. Burgess (John W.), 610. Burnell (John), 604. Bury (J. B.), 593. Bury (Richard de), 604. Byles (A. T. P.), 603.

Cahen (Émile), 578. Caillaux (Joseph), 579. Caillot (A.-C.-Eugène), 587. Callahan (James Morton), 596. Cammelli (Giuseppe), 591. Capasso (Carlo), 608. Capelle (Wilhelm), 591. Cardarac (Julii), 611. Carré (H.), 594. Cartellieri (Alexandre), 593. Casanovas (Ignasi), 610. Cassi (Gellio), 608. Cassirer (Ernst), 581. Castaglioni (C.), 607. Castella (G.), 580. Chadwick (H. M.), 591. Chambard (R.), 591. Charles-Roux (F.), 575. Charlét (S.), 608. Chaume (abbé M.), 589. Chayrol (H. J.), 603. Chesterton (G. K.), 604. Chivékiar d'Égypte (princesse), 580. Church (Frederic C.), 594. Churchill (Irène Joséphine), 606. Churchill (Winston S.), 604. Ciceri (Emanuele), 593. Clapham (G. H.), 581, 596. Codresco (P.), 587. Cole (G. D. H.), 603. Collinet (Paul), 588. Collings (Harry T.), 572. Collison-Morley (L.), 605. Compton (Piers), 605. Conolly (Violet), 603. Conran (E. J.), 588. Constantinides (Michael), 604. Coolidge (Harold Jefferson), 595. Cotton (R. P.), 611. Couchoud (P. L.), 587. Coulombeau (Maurice), 580. Coville (Alfred), 589. Craige (John Houston), 606. Craven (Avery), 597. Craven (Wesley Frank), 595. Cripps (Sir Stafford), 604. Cumont (Franz), 586. Curtis (Edmund), 603. Cuto (Alessandro), 607. Cydonis (Démétrius), 591.

Dahlmann-Waitz, 611. Deboist (Louis), 588. Debraye (Henri), 581. Dechesne (Laurent), 591. Delachenal (R.), 591. Delcambre (Étienne), 589. Desbrière (colonel Édouard), 605. Desfontaines (Pierre), 573, 580. Devismes (Bernard), 583. Dietz (Frederick C.), 596, 604. Dismoor (William Bell), 578. Dobrée (Bonamy), 596. Domgerfield (Royden J.), 605. Donnadiet (A.), 578. Donnan (Elizabeth), 597. Douglas (D. C.), 594. Doyle (Phillis), 603. Drayton (Michael), 603. Drinkwater (John), 604. Duez (Paul), 579. Dulles (Foster Rhea), 596. Dumba (Constantin), 603. Dumesnil (Alexandra), 582. Duprat (G. L.), 579. Durieux (Joseph), 583.

Eastwick (Constance), 605. Eck (Alexandre), 580. Eitrem (S.), 591. Ensor (R. C. K.), 604. Evans (Joan), 603. Evannett (H. Outram), 588.

Fabricius (Knud), 609. Falgairolle (M. de), 579. Faral (Edmond), 572. Fauré-Frémiet (Ph.), 578. Favresse (P.), 589. Fawtier (Robert), 575. Fay (Sidney B.), 595. Ferguson (William Scott), 578, 596. Ferrières (marquis de), 588. Fisher (Louis), 579. Fleming (Denna Frank), 595. Foakes-Jackson (F. J.), 581. Force (duc de la), 582. Fox (Ralph), 603. Frank (Tenney), 591. Frankfort (Henri), 578. Frazer (Sir J. G.), 604. Furber (Holden), 605. Furlani (G.), 586. Fyle (J. G.), 603.

Gaither (Francis), 611. Gallati (Frieda), 607. Gaguère (F.), 589. Garçon (Maurice), 579. Garstang (John), 587. Garvin (J. L.), 597. Gaselu (Stephen), 603. Gaston-Martin, 608. Gaxotte (Pierre), 582. Gemelli (Agostino), 589, 608. George (David Lloyd), 603, 605. Gershey (Leo), 602. Giardina (Camillo), 608. Giardini (Cesare), 579. Gley (W.), 580. Gluns (H. H.), 603. Goeris Davies (Norman de), 603. Goldman (Hetty), 578. Gooch (A. P.), 594. Gooch (G. P.), 597. Gorce (M.), 587. Gougoud (Dom Louis), 593. Gouttes (Geisendorf des), 581, 607. Graham (R. B. Cunningham), 605. Graham (Stephen), 579, 605. Graindor (Paul), 591. Greene (Evaris B.), 597. Gregory (Miss Winifred), 602. Greig (J. Y. T.), 594. Grensted (L. W.), 606. Griaule (Marcel), 587. Griffin (J.), 591. Guicciardini (comte Paoli), 596. Guilday (Peter), 594. Guimaraes (Feliciano), 605. Guttman (Julius), 586. Gwynn (Stephen), 605.

Habel (E.), 591. Hacker (Louis M.), 594. Hajmal (István), 587. Haldane (Miss Elizabeth S.), 606. Halkin (Franciscus), 592. Halle (Gustave), 604. Hanfstaengl (Ernst), 605. Hano-taux (Gabriel), 583. Hansen (Miss Hezel), 603. Hardeman (R.), 611. Harrington (Virginia D.), 597. Harris (Charles), 602. Harris (Ethel), 596. Harrison (G. B.), 603. Hart (Liddel), 604. Hart (Stephen Harding), 597. Hartopp (Henry), 604. Hasebroeck, 572. Hazen (Charles Donner), 596. Headlam (Cecil), 606. Heckscher (Eli F.), 609. Hémons (J.), 591. Hendrick (Burton J.), 597. Heringa (E.), 609. Herlaut (colonel), 590. Hérouville (P. d'), 611. Héruet (A.), 580. Heupgen (Paul), 589. Hicks (John D.), 594. Hild (Joachim), 609. Hill (Lau-

- rance F.), 602. Hives (Frank), 579. Hotzsch (Otto), 582. Holmes (Thomas James), 595. Hornan (Arthur), 596. Houben (Henri), 591, 596. Howard (Robert), 595. Hulbert (Archer Butler), 597. Humbert (Pierre), 578.
- Ibañez (Buenaventura), 611. Irsay (Stephen d^r), 580.
- Jackel (Kurt), 581. Jacks (L. V.), 611. Jacobsen (Thorkild), 578. Jacquemyns (G.), 591. Janowsky (Oscar I^{er}), 603. Japikse (Dr), 593. Johnson (Edgard Nathaniel), 596. Johnson (Jotham), 604. Joliffe (J. E. A.), 603. Jones (T. F.), 597. Jordan (W. K.), 596. Jorgensen (Elin), 609.
- Kany (Charles E.), 602. Kastein (Josef), 603. Kató (Genchi), 591. Kendrick (Benjamin B.), 594. Kennett (R.), 603. Kerner (R. J.), 595. Keyser (Erich), 608. Kirk (Robert), 604. Kirckland (Edward C.), 595. Kite (Elizabeth S.), 581. Klein (abbé Félix), 586. Knappert (L.), 609. Kosetzke (R.), 572.
- Labande (L.-H.), 584. La Batut (Guy de), 581. La Bédoyère (Michael de), 605. Lachèvre (Ferdéric), 581. Laidlaw (W. A.), 603. Lake (K.), 581. La Laurencie (Jean de), 578. La Monte (John L.), 593. Lancaster (Henry Carrington), 579. Langer (William L.), 597. Langes (Gunter), 608. Langohr (J.), 591. Lasker (Bruno), 594. Lasserre (Eugène), 581. Latané (J. H.), 598. Laughlin (J. Laurence), 603. Laurent (Gustave), 588. Laurent (Henri), 589, 591. Lavergne (R. P.), 587. Le Bachelet (Xavier-Marie), 611. Le Cacheux (Paul), 578. Leeds (E. T.), 606. Legrand (Ph.-E.), 581. Le Grix (François), 579. Lemarié (O.), 579. Lemoisne (P.-A.), 584. Le Moy (A.), 589. Léonard (Emile-G.), 572. Lerat (Wilfrid), 582. L'Estrange Ewen (C.), 605. Lévi (Sylvain), 580. Levillier (Roberto), 575. Levy (Reulen), 605. Lindsay (Philip), 606. Lippman (Otto von), 591. Lodolini (Armando), 606. Löhr (Max), 587. Lokke (Carl Ludwig), 597, 602. Lopes (Arthur Ribeiro), 605. Lösch (Stephan), 586. Louterpacht (H.), 608. Luiz (Edmondo), 611. Lumbroso (Giacomo), 588. Lumley (Gascoigne), 579. Luna (Carlos Correa), 611.
- Macdonald (A. J.), 603. Macdonald (William), 606. Macfeyden (Dugald), 606. Machard (P. H.), 589. Macleod (Donald), 603. Mager (Fr.), 609. Maiuri (A.), 578, 606. Major (H. D. A.), 603. Malcolm-Smith (Elisabeth H. F.), 602. Manfra (M. R.), 587, 607, 608. Manfredi (Silvio), 608. Martin (Bessie), 597. Masson-Oursel (P.), 579. Matheson (Cyril), 603. Matulka (Barbara), 581. Maurice (François), 581. Maynard (John A.), 586. McClellan (G. B.), 604. McCulloch (J. R.), 603. McIllywain (O. Howard), 594. Means (Philip Ainsworth), 597. Méautis (G.), 578, 587. Mehnert (Klaus), 579. Meijers (E. M.), 588. Mercier (Fernand), 584. Meritt (B. D.), 591. Miloukov (Paul), 582. Mingana (A.), 586. Moch (Jules), 580. Mohlbeg (Cunibert), 606. Mola (général Emilio), 602. Moret (Alexandre), 586. Morgan (Alexander), 606. Morrel (W. P.), 602. Mossé (Georges), 586. Moulard (abbé Jacques), 581. Muirhead (J. T.), 606. Munro (Dana C.), 594. Murphy (Gerald), 604. Muschg (Walter), 581. Mutaftchiev (P.), 581.
- Neiendam (Robert), 609. Niccolini (Ginevra di Camugliano), 606. Nicolau (Mathieu G.), 573. Nilsson (Martin P.), 580, 604. Nordal (Sigurdur), 580. Nouaillac (S.), 594.
- O'Brien (Louis), 608. Olay (F.), 580. Oliveira (Osorio de), 579. Oliver (Lord), 605. Olivier (P.), 581. Omodeo (Adolfo), 586. Orléans (Louise-Marie), 592. Owst (G. R.), 580, 607. Oxford (Margot), 603.
- Pallis (Alex.), 591. Pallone (Mario), 608. Palmer (Frederick), 594. Parrel (Christian de), 588. Pascoe (Margaret E.), 581. Paterson (Huntley), 603. Patry (Raoul), 580. Patterson (Robert Leet), 604. Paullin (Charles O.), 595. Paumès (Eugène), 580. Pedrotti (Pietro), 607. Peeters-Fontaines (J.), 575. Perrigault (Jean), 579. Pfitzner (Josef), 582. Philby (H. St. J. B.), 602. Picard-Moch (Germaine), 580. Pidal (Ramon Menéndez), 575. Piganiol (A.), 595. Piola (Andrea), 608. Pisani (Ferri), 579. Pochat-Baron (F.), 611. Poignant (Simone), 589. Poisson (Charles), 588. Polain (Marie-Louis), 580. Polman (Pontien), 580. Pommier (Jean), 583. Poncheville (A. Mabile de), 580. Posener (S.), 579. Postan (M.), 588. Pottier (A.), 611. Power (Eileen), 588. Pradel de Lamase (Martial de), 590. Preusser (Conrad), 578. Primo (Jean-François), 588. Pugliese (S.), 607.
- Radin (Max), 586. Radziwil (princesse Catherine), 578. Rauschen (G.), 591. Raymond (Dora Neill), 595. Redano (Ugo), 608. Rhodes (A. J.), 604. Renier (G. J.), 608. Repide (Pedro de), 579. Ricci (Seymour de), 581. Richardson (R. D.), 605. Ridder (A. de), 608. Ridolfi (Roberto), 604. Ritter (Gerhard), 595. Roberto (Adolphe), 606. Robinson (David More), 580. Rocca di Corneliano (E. Nasalli), 589, 608. Rochlin (Raphaël), 606. Rockstroh (K. C.), 609.

Rolland (Paul), 591. Romains (Jules), 579. Rosenthal (Erwin), 607. Rosselli (Nello), 607. Ros-tovtzeff (M. I.), 578. Roupnel (Gaston), 589. Royer (Louis), 581. Rudwin (M.), 591. Ruffini (Guido), 608. Ruthnaswamy (M.), 602.

Salomon (W. E. Gladstone), 605. Sausy (L.), 591. Sayous (André-E.), 575. Schiaparelli (Luigi), 606. Schiess (Traugott), 580. Schinkel (Friedrich), 590. Schlatter (Adolf), 586. Schli-singer (Arthur Meier), 597. Schneider (Hans), 607. Schnürer (Gustave), 580. Schottenloher (Karl), 611. Schreiber (Georg), 595. Schweitzer (Albert), 581. Scott (Ernest Findlay), 608. Scott (J. M.), 604. Searer (George), 605. Sencourt (Robert), 604. Sercey (Laurent de), 582. Serjeantson (Mary S.), 603. Seure (Georges), 582. Sikes (J. G.), 595. Skillman (David Bishop), 594. Skryock (John K.), 594. Sontag (Raymond James), 602. Spahn (Martin), 595. Spender (J. A.), 604. Spiropoulos (Jean), 610. Stahelin (Félix), 591. Stampe (Ernest), 588, 589. Stange (Ildefonso), 607. Steefel (Lawrence D.), 596. Stevens (C. E.), 605. Stockder (Archibald H.), 594. Stoll (E. E.), 606. Strachey (Lytton), 606. Sullivan (Mark), 597. Summers (Mon-tagne), 605. Sweet (William Warren), 597.

Talbot (Amaury), 579. Tannenbaum (Frank), 572. Tanquary-Robinson (Gerold), 595. Tansill (Charles Callon), 595. Tauxier (Louis), 579. Temperley (Harold), 594, 597. Tessier (J. H. M.), 611. Thimme (Hans), 595, 602. Thompson (J. Eric), 602. Thomson (R.), 592. Tihon (Camille), 591. Tilley (Arthur), 581. Tilley (Sir John), 603. Toutain (J.), 578. Trenholme (Louise Irby), 596. Tristram (Henry), 606. Tschuppik (Karl), 580. Turner (A. Logan), 606.

Ursel (H. d'), 592.

Valentin (Veit), 595. Valentino (A.), 579. Valkhoff (Marius), 591. Vandervelde (Lewis G.), 597, 606. Van Deusen (Glyndon G.), 602. Van Roosbreck (R.), 592. Van Werveke (Hans), 609. Vasiliev (A.), 579. Vath (Alfons), 611. Ventinck (A. J.), 587. Vibraye (Henri de), 582. Viljoen (Stephan), 605. Villecourt (S.), 587. Villiamy (C. E.), 605. Vincent (R. P. L.-H.), 578. Visconti (A.), 607. Vismara (Dom Silvio), 589, 608. Vocino (Michele), 603.

Wagner (M. L.), 575. Wallace (W. S.), 605. Wallenstein (L.), 605. Walser (Ernst), 596. Walter (Gérard), 588. Walz (Angelus Maria), 607. Waxman (Meyer), 605. Wedel (Oswald Henry), 597. Weigall (Arthur), 606. Weiss (E. B.), 605. Weissen-Szumianska (Marcelle), 578. White (Newport B.), 603. Whitham (J. Mills), 604. Whitley (William T.), 594. Wide (S.), 580. Wiegand (Theodor), 591. Wilkerson (Marcus M.), 602. Williams (Basil), 594. Williams (James Ernst Roger), 595. Williams (Kenneth), 603. Williams (Miss N. P.), 602. Wilman-Grabowska (H. de), 579. Wilmart (André), 607. Wilson (Mona), 605. Wingfield-Stratford (Esmé), 605. Winter (Ella), 602. Wittmann (Michael), 580. Wolfram (G.), 580. Wood (Marguerite), 603. Wright (Luella M.), 602.

Young (Robert Fitzgibbon), 602.

Zabeo (P. Kamillus), 611. Zanutto (Silvio), 581. Zarncke (Lilly), 611.

CHRONIQUE

France. — Léon-Frédéric LEGRAND, mort le 13 septembre 1933 dans la soixante-troisième année de son âge, était né le 5 juillet 1861 à Saint-Pierre-lès-Nemours. Après l'École des chartes (promotion de 1886), il entra aux Archives nationales, où il parvint au grade de conservateur adjoint des archives modernes. C'est de là qu'il tira la plupart de ses publications : *Les Quinze-Vingts depuis leur translation au faubourg Saint-Antoine, XIII^e-XVIII^e siècle* (3 vol., 1887) ; *Les Béguines de Paris* (1893) ; *Les Maisons-Dieu et léproseries du diocèse de Paris*, d'après le registre des visites du délégué de l'évêque, 1351-1369 (1899) ; un *Tableau d'une léproserie en 1336 au diocèse de Sens* (1910) ; *Les sources de l'histoire religieuse de la Révolution aux Archives nationales* (1913) et *L'hospice national du Tribunal révolutionnaire*. Membre de la Commission des travaux historiques de la ville de Paris, il publia, dans l'*Histoire générale de la ville*, un gros *Registre de ses délibérations* (1908). On lui doit encore une *Étude sur la frontière d'Argonne, 843-1659* et une *Relation du pèlerinage de Jérusalem en 1394-1395*, par Nicolas de Martoni (1895). En collaboration avec Henri Stein, il publia *Le procès de La Villée, 1525-1561* (1905). — L'Académie des sciences morales et politiques a décerné une partie du prix Michel Péret à son livre : *Comment composer l'histoire d'un établissement hospitalier*.

— Camille COUDERC est mort le 20 septembre 1933. Né le 29 octobre 1860 à Livinhac-le-Haut (Aveyron), il entra à l'École des chartes avec la promotion de janvier 1886 et en sortit trois ans plus tard avec une thèse sur *Charles IV le Bel*, qui est restée inédite. C'est au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale qu'il consacra toute sa vie scientifique, et il ne le quitta qu'au moment où il fut mis à la retraite avec le titre de conservateur adjoint des manuscrits ; mais il fut aussi chargé, à l'École des chartes, du cours de bibliographie (1923) et il s'en acquitta avec autant de bonne grâce que d'érudition. On lui doit le *Catalogue général des manuscrits français* de la Nationale et celui des *Anciens petits fonds français*. Joignez celui des manuscrits de la bibliothèque de Clermont-Ferrand (1890) ; celui des manuscrits des bibliothèques publiques de France, tomes XIV, XX et XXIII ; l'*Inventaire sommaire de la collection Clément de Boissy sur la juridiction et la jurisprudence de la Chambre des comptes* (1895) ; les manuscrits de l'abbaye de Grandmont (1901). On lui doit, en outre, un essai de classement des manuscrits des *Annales de Flodoard* (1895) ; une note sur *Les fastes consulaires de Bernard Arribat* ; des documents sur l'histoire de Villefranche et du Rouergue (1903) ; une biographie sur *Une zélatrice des retraites* [de Saint-Ignace], *Maria Antonia de San José de la Paz, 1230-1299* (1909). Enfant de l'Aveyron, il resta obstinément fidèle à sa petite patrie, où il passait ses vacances au milieu de ses livres, et il entreprit de dresser la *Bibliographie historique du Rouergue*, précieux inventaire des personnes et des

choses qui peut être regardé comme un modèle d'instrument de travail. Il est mort subitement à Livinhac d'une maladie de cœur.

— M. Émile-Louis-Marie CHATELAIN, membre de l'Institut, est mort à Paris le 26 novembre 1933, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il était né à Montrouge le 25 novembre 1851. Petit-neveu de Louis Quicherat, c'est par lui sans doute qu'il prit le goût des études latines et qu'il fut amené plus tard à rééditer, en les refondant, le *Dictionnaire latin-français*, le *Dictionnaire latin et français-latin*, le *Thesaurus poeticus* de ce bon maître. Licencié ès lettres et membre de l'École française de Rome, c'est à Paris et surtout à la Sorbonne qu'il fit toute sa carrière. A la bibliothèque, il gravit tous les degrés de l'avancement pour finir par en être le conservateur en titre. Entre temps, il était chargé de cours à la Faculté des lettres, maître de conférences, puis directeur d'études et, enfin, secrétaire de l'École pratique des hautes études. C'est dans ces fonctions de bibliothécaire et dans son enseignement qu'il concentra toute son activité scientifique. On lui doit plusieurs catalogues de la bibliothèque de l'Université : celui des manuscrits (1892) et celui des incunables (1 vol. et un petit supplément, 1902-1905). Paléographe émérite, il entreprit notamment le déchiffrement des palimpsestes : ceux de Turin (1883), de Corbie (1886). Mais c'est à l'étude des notes tironiennes qu'il doit surtout sa réputation ; son *Introduction* à la lecture de cette sorte de sténographie (1900) a tracé la voie des découvertes futures. Joignons la *Tachygraphie latine des manuscrits* (1910), l'*Uncialis scriptura codicum latinorum novis exemplis illustrata* (1900), enfin sa *Paléographie des classiques latins* (2 vol. in-fol. avec planches, 1884-1890). — Dans un autre ordre d'idées, il a contribué pour sa bonne part à la belle publication du P. Denifle sur l'histoire de l'Université : *Chartularium Universitatis* (4 vol., 1895-1897, plus un *Auctarium*, 2 vol., 1895-1897). Joignons le *Livre ou Cartulaire de la nation d'Angleterre et d'Allemagne* (1892). Excellent latiniste, il garda toute sa vie une prédilection pour le vers latin et il se délectait à montrer sa virtuosité dans des publications de circonstance, les « per le nozze » par exemple, et les hommages rendus à ses collègues, à ses amis et à ses maîtres. Il trouvait encore le temps de collaborer à des revues spéciales, la *Revue des bibliothèques*, la *Revue de philologie*. Cet immense et utile labeur reçut les récompenses qu'il méritait : d'abord, il fut élu (1903) membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; en outre, ses élèves et amis s'associèrent pour lui consacrer un gros volume de *Mélanges* qui lui fut offert avec quelque solennité le 15 avril 1910 ; on y trouve soixante-quinze articles d'auteurs français et étrangers, avec vingt-six planches de paléographie ancienne et moderne. Parmi les collaborateurs, nommons seulement le bibliothécaire de l'Ambrosienne, Achille Ratti, aujourd'hui le pape Pie XI. Ses dernières années ont été assombries par une longue et pénible infirmité qu'il supporta courageusement jusqu'au bout : il était entré depuis la veille dans sa quatre-vingt-troisième année.

— Nous ne pouvons qu'annoncer aujourd'hui, faute de temps, le décès de Camille JULLIAN, 19 décembre 1933.

— Notre collaborateur M. É. JORDAN, professeur à la Sorbonne, a été élu le 9 décembre 1933 membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de Christian Pfister.

— M. Jean LONGNON, fils du regretté Auguste LONGNON, membre de l'Institut,

a été élu par l'Institut de France bibliothécaire, en remplacement de M. Vincent Fipo, décédé.

— Notre collaborateur M. Charles SAMARAN a été nommé professeur titulaire de la chaire de bibliographie et d'archives de la France à l'École nationale des chartes.

— Sur l'œuvre de Stéphane Gsell, on lira avec intérêt un article de M. AUDOLLENT, paru dans la *Revue tunisienne* de 1933 (tirage à part chez Aloccio, libraire à Tunis, 18 p.). M. Audolent y fait entrer de précieux souvenirs personnels et d'utiles indications bibliographiques.

— M. Henri HAUVETTE, professeur de langue et de littérature italiennes à la Sorbonne et directeur des *Études italiennes*, ayant été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un certain nombre de ses collègues, de ses disciples et de ses amis se préparent à lui offrir un recueil de *Mélanges de philologie, de littérature et d'histoire*. Près de quatre-vingts collaborateurs ont fourni leur contribution : parmi eux, MM. Baldensperger, Benedetto Croce, P. Hazard, A. Jeanroy, É. Jordan, P.-M. Masson, Guido Mazzoni, Ferdinando Neri, Pierre de Nolhac. L'ouvrage paraîtra en 1934 ; le prix de souscription a été fixé à 80 francs, port compris. Les adhésions et les souscriptions sont reçues par M. Ferdinand Boyer, agrégé d'histoire au lycée Voltaire, 54, rue Pelleport, Paris (XX^e).

— L'Académie des sciences morales et politiques a partagé le prix Thorlet entre M. A. GIRARD : *Le commerce français à Cadix et Séville aux XVI^e et XVIII^e siècles*, et M. GAIN : *Les émigrés, déportés et condamnés pour cause révolutionnaire du département de la Moselle*.

— Le prix de l'« Europe nouvelle », destiné à récompenser le meilleur livre de politique contemporaine, a été décerné, en octobre 1933, à M^{me} Andrée VIOLLIS (M^{me} d'Ardenne de Tizac) pour son récent ouvrage : *Le Japon et son empire*.

— Le 29 novembre 1933, M. Gabriel HANOTAUX, né le 29 novembre 1853, a atteint ses quatre-vingts ans. Ses amis ont pensé qu'à cette occasion il était juste de lui offrir un témoignage durable de leur admiration pour une vie déjà si bien remplie et si chargée d'œuvres. Ils ont donc décidé de faire frapper une médaille commémorant sa personne et sa carrière. Cette médaille lui a été offerte dans un grand banquet le jour de son anniversaire. D'autre part, on sait que c'est sous son active présidence qu'a été fondé à Paris, en 1909, le « Comité France-Amérique ». Pour lui exprimer leur gratitude, les membres de ce Comité ont fondé une chaire sur l'Amérique à l'« Institut des Études américaines à Paris ». Dans la « chaire Gabriel Hanotaux », se ferait chaque année un cours sur un des pays d'outre-mer, œuvre d'un grand intérêt, puisqu'elle ferait connaître à la société parisienne et aux jeunes gens des écoles françaises ces pays trop ignorés chez nous.

Notons à ce propos que M. Hanotaux vient de faire paraître le premier volume de ses Mémoires : *Mon temps. I : De l'Empire à la République* (librairie Plon, 352 p. Illustrations de Paul Baudier ; prix : 20 fr.). Par une délicate attention, M. Hanotaux a voulu, par l'envoi des premiers exemplaires, remercier à son tour et honorer les personnes qui lui étaient le plus attachées par les liens de l'amitié, du travail en commun et de la reconnaissance.

— L'Académie diplomatique internationale a entrepris un *Dictionnaire diplomatique*.
REV. HISTOR. CLXXII. 3^e FASC.

tique dont le but est d'exposer les problèmes nationaux étudiés par les diplomates les plus compétents et par les techniciens de la diplomatie. Les textes y seront nombreux et la bibliographie abondante. Les deux premiers volumes viennent de paraître au bureau de l'Académie, 4 bis, avenue Hoche, Paris. Le prix des volumes est de 600 francs.

— L'Institut britannique, qui fonctionne déjà depuis plusieurs années à Paris, 6, rue de la Sorbonne, donnera, dans le cours de la présente année 1933, deux cours par semaine consacrés à la civilisation et à la littérature anglaises modernes; ces cours ont commencé le 9 novembre. L'un est composé d'études pratiques, l'autre de conférences sur la littérature, les romans, le féminisme, le journalisme, la vie moderne en Angleterre.

— A partir du n° 1706, qui porte la date du 25 octobre 1933, le *Correspondant* a cessé de paraître. Il avait été fondé en 1829 et, pendant un siècle, il a tenu une place des plus honorables parmi les périodiques français chargés de renseigner leurs lecteurs, deux fois par mois, sur les faits, les idées et les hommes du temps passé et du présent. « Voyant sans cesse grandir devant lui, » lisons-nous dans l'Avis au lecteur du dernier numéro, « des obstacles matériels devenus insurmontables, il est contraint de disparaître. » Sa succession a été recueillie par les *Études*, dont nos lecteurs connaissent déjà l'esprit et les tendances.

— La *Revue historique* est heureuse de signaler à la sympathique attention de ses lecteurs, quoique un peu tardivement, l'apparition de la *Gazette des Archives*, bulletin trimestriel publié par MM. J. DE FONT-RÉAULX, archiviste de la Drôme, et H. CHABAUT, archiviste de Vaucluse; le quatrième numéro de l'année 1933 est maintenant paru (abonnement : 10 francs, à verser à M. de Font-Réaulx, C. C. postal, Lyon, 442-39). Cette publication, qui sera désormais le bulletin officiel de l'association des archivistes, ne vise pas seulement à être un organe corporatif défendant les intérêts matériels si lamentablement négligés de ces fonctionnaires, mais encore à publier des études sommaires d'organisation de fonds, des bibliographies spéciales, le memento des actes administratifs, une chronique de la jurisprudence. Dès le second numéro, la *Gazette* a commencé, outre ces diverses rubriques, à publier quelques articles d'un futur Dictionnaire d'archives dont l'utilité et l'intérêt sont évidents. On voit par là qu'elle intéresse non seulement tous les « usagers » des archives, mais aussi tous les érudits.

— Sous le titre *L'action intellectuelle*, M. Jacques MARCIERAU vient de fonder une revue ayant pour objet de mettre les gens de lettres au début de leur carrière en défiance contre les éditeurs dont le but commercial est de faire de l'édition « à compte d'auteur », ce qui consiste à soutirer à l'auteur crédule une somme d'argent hors de proportion avec le coût véritable de l'impression de son livre. Cette entreprise mérite d'être encouragée et de réussir.

— La librairie Plon a entrepris de réimprimer dans une *Bibliothèque historique* à bon marché (le volume relié, illustré de huit gravures et vendu 15 francs) un certain nombre d'ouvrages dont quelques-uns sont déjà anciens. Ont paru : ERNEST DAUDET. *Une vie d'ambassadrice au siècle dernier. La princesse de Liéven*; HENRI WELSCHINGER. *Le divorce de Napoléon*; comte FLEURY. *Louis XV intime et les petites maîtresses*; BERNARD DE LACOMBE. *La vie privée de Talleyrand*.

— Le fascicule V du *Dictionnaire de l'Académie française*, qui vient de paraître, contient les mots de *Maint* à *Phosphure*. Rappelons que chaque fascicule est en vente à la librairie Hachette au prix de 40 francs.

Belgique. — Le tome VIII du *Byzantion* a été dédié à l'éminent bollandiste, le P. DELBEYDE, par ses collaborateurs des *Acta sanctorum*, des *Analecta Bollandiana*, des *Subsidia hagiographica*, en témoignage de leur « reconnaissance et de leur gratitude » pour les admirables instruments de travail que, depuis un demi-siècle, il a consacrés aux études byzantines (voir le *Bulletin* de la classe des lettres de l'Académie de Belgique, 1933, p. 193).

Grande-Bretagne. — M. Joseph Armitage ROBINSON, doyen du chapitre anglican de Wells, est mort le 7 mai 1933 ; il était né en 1858. On lui doit un grand nombre d'ouvrages de valeur sur les temps postapostoliques, sur l'histoire monastique en Angleterre, sur l'abbaye de Westminster et l'histoire religieuse du Somerset, la légende d'Arthur, etc.

— Le Supplément littéraire du *Times* (23 novembre 1933) a célébré dignement le centenaire d'un laborieux et fécond historien, Frédéric SEEBORN. Il était né à Bradford, le 23 novembre 1833, d'une famille originaire de Suède ; ses parents occupaient une situation éminente dans la secte des Quakers. D'abord avocat (1856), il ne tarda pas à entrer dans la banque de son beau-père, William Exton ; puis, sous l'influence de Sir Henry Sumner Maine, il finit par se donner tout entier aux études historiques. Ses *English Reformers* (1867), surtout son beau livre : *The english village community* (1883), lui ont fait une place éminente parmi les érudits. Il est mort le 6 février 1912.

Dans le même Supplément littéraire (16 novembre 1933), M. POLLARD, directeur honoraire de l'« Institut of historical research », a dressé une liste des périodiques publiés aux États-Unis et qui sont à peine connus en Angleterre. Elle contient quatre-vingts titres. M. Pollard déplore que ces périodiques soient si peu nombreux dans son pays. Que dirait-on de la France ?

— Grâce à une substantielle donation anonyme faite par des amis de la Bodléienne, le Clarendon Press (Oxford) s'est trouvé en mesure d'éditer un célèbre manuscrit à peintures de cette bibliothèque. Il est intitulé *The romance of Alexandre*. Exécuté en Flandre, en dialecte français de Picardie, on croit qu'il a été offert au roi d'Écosse David II. L'illustration en est remarquable.

— La librairie Basil Blackwell d'Oxford a mis en vente, dans la collection « Shakespeare's head Press », une réédition de grand luxe de *Le Morte Darthur*, édition de Wynkyn de Worde, 1498. L'édition est limitée à 350 exemplaires, en deux volumes. Le tome I a déjà paru. Il n'est pas sans intérêt de savoir que cette même librairie distribue une *Spring list of new remainders offered at greatly reduced prices*. Ce catalogue, qui porte le n° 330, comprend 539 articles.

— L'Université d'Oxford a conféré le titre de docteur « honoris causa » à MM. James TAIT et H. E. SALTER, à l'occasion de leur soixante-dixième anniversaire. A. M. Salter, ses collègues et amis se proposent de consacrer un volume de *Mélanges* qui paraîtra par les soins du Clarendon Press.

— L'illustre historien des civilisations antiques, Sir James FRAZER, entrera, le 1^{er} janvier 1934, dans sa quatre-vingtième année ; date qui marquera aussi le cin-

quantième anniversaire de son premier livre. A cette double occasion, ses amis et admirateurs ont, sous les auspices de la *Folklore Society*, dont il est président, décidé de publier une bibliographie complète de ses œuvres. Le prix de la souscription est de 10 s. 6 d., soit 45 fr. français. On est prié d'adresser la souscription à Lady Frazer, Trinity College, Cambridge (Angleterre).

— Un Comité vient d'être constitué pour élaborer une histoire de la Chambre des Communes depuis 1264. Elle comprendra dix-sept parties, chacune d'elles contenant la liste complète des députés avec leur biographie. L'ouvrage paraîtra en trente volumes, dont chacun sera mis en vente séparément.

— On connaît le puissant intérêt des *Paston letters* pour l'histoire sociale de l'Angleterre au xv^e siècle. Les originaux ont été réunis en cinq volumes dont trois, qui appartiennent actuellement au Musée britannique, ont été publiés pour la première fois en 1789 et 1823 ; les deux premiers volumes, actuellement possédés par la famille Pretyman, vont être mis en vente. On en demande 3,000 livres. Le Musée britannique laissera-t-il passer l'occasion de compléter sa collection ?

— L'administration du P. Record Office vient de publier une nouvelle édition (la 14^e) du *Catalogue of manuscripts and other objects in the Museum of the P. R. O.*, rédigé autrefois par Sir H. C. Maxwell LYTE, ancien directeur des Archives de l'État. Elle a été revue de près et contient de nombreuses additions (Londres, H. M's Stationery office, 1933, x-96 p. et 10 illustrations ; prix : 1 s.). Parmi ces additions figurent des documents concernant les élections à la Chambre des Communes, le traité belge de 1839 (le fameux « scrap of paper »), une des très rares signatures de Shakespeare, une carte de l'Ohio par Washington, etc.

Italie. — M. Carlo CAPASSO est mort, le 2 mars 1933, au moment où il venait d'être nommé à l'Université de Naples en remplacement de Michelangelo Schipa. On lui doit d'importants travaux sur le pape Paul III Farnèse (1907, 1925), la *Grande Alleanza del 1814-1815, Italia e Oriente* (1932). Il laisse inachevé un gros ouvrage sur les Congrès de la Restauration, 1814-1822. Né le 1^{er} juillet 1869, il était âgé de soixante-cinq ans.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- Lebischer (Paul)*. Banquiers, commerçants, diplomates et voyageurs à Fribourg (Suisse) avant 1500, 283.
- Alexander (S.)*. Value, 545.
- Alloery (P.)*. Het Gildeleven in vroeger eeuwen, 307.
- Amann (Hektor)*. Die Diesbach-Watt Gesellschaft, 282.
- Die wirtschaftliche Bedeutung der Schweiz im Mittelalter, 282.
- Die Wirtschaftsstellung St. Gallens im Mittelalter, 282.
- Die Zuracher Messen im Mittelalter, 282.
- Amneg (Gustave)*. Bibliographie du Jura bernois, ancien évêché de Bâle, 279.
- Aron (Marguerite)*. Un animateur de la jeunesse au xiii^e siècle, 498.
- A travers la France, 175.
- Aubenas (Roger)*. Étude sur le notariat provençal au Moyen Age et sous l'Ancien Régime, 173.
- Auttscha (Božena)*. Jan Želivský jako politik, 97.
- Bainville (Jacques)*. Histoire de deux peuples continuée jusqu'à Hitler, 537.
- Baker (G. P.)*. Sulla the Fortunate : the great Dictator, 513.
- Banning (Em.)*. Mémoire politique et diplomatique. Comment fut fondé le Congo belge, 324.
- Barley (Frédéric)*. Louis de Chalon, prince d'Orange, seigneur d'Orbe, Echallens, Grandson, 1390-1463, 282.
- Barès (Maurice)*. Mes cahiers, t. VI, 355.
- Bartoš (F. M.)*. Literární činnost M. Jakoubka ze Stříbra, 93.
- Literární činnost M. Jana Rokycany, M. Jana Pfibrama a M. Jana Payna, 97.
- Kniha Václav v dějinnách a legendě, 73.
- Battaglia (Otto Forst de)*. Das Geheimnis des Blutes, 525.
- Bauer (Eddy)*. Négociations et campagnes de Rodolphe de Hochberg, 282.
- Becker (Carl L.)*. The heavenly city of the eighteenth century philosophers, 527.
- Bendixon (Stig)*. Kommunernas historia : en översikt av den folkliga självstyrelsens öden, 361.
- Benoist (Charles)*. Souvenirs, 167.
- Benoît (Fernand)*. La Camargue, 175.
- Bérard (Victor)*. Genève et les traités, 145.
- Béranger (Henri)*. La question des dettes, 170.
- Berlière (Dom Ursmer)*. Collections pontificales dans les anciens diocèses de Cambrai, Thérouanne et Tournai au xiv^e siècle, 298.
- Les collectories pontificales dans les anciens diocèses de Cambrai, Thérouanne et Tournai au xiv^e siècle, 473.
- Les élections abbatiales au Moyen Age, 298.
- Monasticon belge, 298.
- Voir *Hanquet (Karl)*.
- Bertrand (Paul)*. Histoire des Chevaliers hospitaliers de Saint-Lazare, 485.
- Bessler (Hans)*. La France et la Suisse, de 1848 à 1852, 285.
- Bett (Henry)*. Joachim of Flora, 494.
- Bézard (Yvonne)*. Fonctionnaires maritimes et coloniaux sous Louis XIV. Les Bégon, 526.
- Bloesch (Hans)*. Siebenhundert Jahre Bern, 286.
- Blommaert (W.)*. Les châtelains en Flandre, 299.
- Bologne (M.)*. L'insurrection prolétarienne de 1830 en Belgique, 321.
- Bonenfant (P.)*. Bibliographie de l'histoire moderne et contemporaine de la Belgique, 293.
- Inventaire des archives de l'Assistance publique de Bruxelles ; II : Fonds de l'Administration générale, 356.
- Bornecque (Henri)*. Voir *Sénèque le Rhéteur*.
- Borovička (J.)*. Palacky e Italia, 121.
- Boüard (A. de)*. Documents en français des archives angevines de Naples (règne de Charles I^{er}) ; t. I : Les mandements aux trésoriers, 328.
- Bouglé (C.)*. Le guide de l'étudiant en matière de Société des Nations : livres, revues, écoles, 362.
- Bourl'honne (P.)*. George Eliot, 359.
- Bouvier (René)*. Albuquerque. Le lancement

- d'une affaire coloniale au grand siècle. Le Robespierre du Paraguay, 356.
- Brackmann (A.)*. Germania pontificia; vol. II, pars II: Helvetia pontificia. Regesta pontificum Romanorum, 287.
- Braure (Maurice)*. Les documents néerlandais relatifs à l'occupation de la Flandre wallonne, 1708-1713, 335.
- Lille et la Flandre wallonne au XVIII^e siècle, 335.
- Brebnér (J. Bartlet) et Neff (Emery)*. A bibliography of english literature and history, 176.
- Brentani (Luigi)*. Codice diplomatico Ticinese, 280.
- Bretholz (B.)*. Die « deutsche Kolonisation » Böhmens und Mährens im 13. Jahrhundert, 80.
- Bross (Stanislaw)*. Gilles de Rome et son traité « De ecclesiastica potestate », 503.
- Brouwers (D. D.)*. Documents inédits relatifs à l'histoire de la province de Namur, publiés par ordre du conseil provincial, 308.
- L'administration et les finances du comté de Namur, du XIII^e au XV^e siècle. Sources II. Cens et rentes du comté de Namur au XIII^e siècle, 301.
- Bruns (Viktor)*. Voir Fontes juris gentium.
- Buchanan (Meriel)*. The dissolution of an Empire, 152.
- Buchin (Eug.)*. Étude d'histoire politique et économique. Le règne d'Érard de La Marck, 314.
- Buckler (W. H.) et Robinson (D. M.)*. Sardis; t. VII: Greek and latin inscriptions. Part I, 539.
- Buffin (baron C.)*. Léopold I^{er}, oracle politique de l'Europe, 323.
- Burdach (Conrad)*. Die Kulturbewegung Böhmens und Schlesiens an der Schwelle der Renaissance, 86.
- Vom Mittelalter zur Reformation. Forschungen zur Geschichte der deutschen Bildung, t. III, IV, V, VI, 86.
- Burkitt (F. C.)*. Robert Henri Charles, 1855-1931, 358.
- Calendar of Treasury books, april 1696 to march 1696-97, preserved in the P. Record Office, vol. XI. Prepared by William A. Shaw, 176.
- Caron (Pierre) et Stein (Henri)*. Répertoire bibliographique de l'histoire de France; t. IV: Années 1926 et 1927, 175, 543.
- Casanova (abbé)*. Histoire de l'Eglise corse, 165.
- Caterall (Mrs. Ralph C. H.)*. Judicial cases concerning American slavery and the Negro, 139.
- Čejchan (Václav)*. Bakunin v Čechách, 126.
- Černý (V.)*. Jednání říšského sněmu r. 1818 o zrušení poddanství, 125.
- Červenka (J. L.)*. Slované na Moravě a vile velkomoravská, 71.
- Chaloupecký (V.)*. K dějinám Valdenských v Čechách, 89.
- Pře kněžska z roku 1562, 103.
- Radla-Anastasius druh Vojtěchův, organisator uherské cirkve, 77.
- Uherská politika Přemysla Otakara II, 82.
- Chalupný (Em.)*. Havlíček. Prostředí, osobnost, dílo, 123.
- Chapman (Dom John)*. Saint Benedict and the sixth century, 488.
- Chappey (Joseph)*. La crise de la monnaie et la restauration des pays danubiens, 169.
- Chlepner (B. S.)*. La banque en Belgique, t. I, 325.
- Cibulka (Joseph)*. Obraz svatého Václava, 75.
- Illuminované popsání cesty Karla IV de Francie, 87.
- Clapham (A. W.)*. The renaissance of architecture and stone-carving in Southern France, in the tenth and eleventh centuries, 358.
- Colombe (Dr.)*. Au palais des papes d'Avignon, 356.
- Colonna (Mario)*. Genesi ed esodo della crisi mondiale, 167.
- Concilium Basiliense, t. VI, 287.
- Correll (E. H.)*. Das schweizerische Taulermennonitentum, 291.
- Coville (A.)*. Evrart de Trémangon et le « Songe du Verger », 171.
- Crawford (S. J.)*. Anglo-saxon influence on western Christendom. 600-800, 176.
- Cresson (André)*. Le problème moral et les philosophes, 344.
- Crue (F. de)*. La délivrance de Genève et la réunion du pays de Vaud à la Suisse, 284.
- Curtayne (Alice)*. Saint Catherine of Siena, 506.
- Dangibaud (Ch.)*. Mediolanum Santorum. Le munice et les ruines, 542.
- Davy (M.-M.)*. Les sermons universitaires parisiens de 1230-1231, contribution à l'histoire de la prédication médiévale, 499.
- Delcambre (Ed.)*. Les relations de la France avec le Hainaut, 1280-1297, 307.
- Delorme (R. P. Ferdinand)*. Meditatio Pauperis in solitudine, 500.
- Dept (G. G.)*. Les influences anglaise et française dans le comté de Flandre au début du XIII^e siècle, 307.
- Deslandres (Maurice)*. Histoire constitutionnelle de la France de 1789 à 1870, 346.
- Des Marez (G.)*. Le problème de la colonisa-

- tion franque et du régime agraire en Belgique, 296.
- Des Marez (G.)*. Le droit privé à Ypres, 306.
- L'origine et le développement de la ville de Bruxelles. Le quartier Isabelle et Tervuren, 303.
- Dieu (M.)*. Louvain pendant la révolution belge de 1830 et la campagne du mois d'août 1831, 322.
- Dobias (Joseph)*. Nálež římských cihel u Mulo, 69.
- Německé osídlení ostrávkou jihlavského, 81.
- Documents diplomatiques français, 1871-1914; 1^{re} série : 1871-1900; t. V : 23 février 1883-9 avril 1885, 543.
- Dommann (Hans)*. Franz Bernhard Meyer von Schauensee, 284.
- Vincenz Rüttimann und die eidgenössische Politik in der Zeit der Helvetik, der Mediation und Restauration, 284.
- Dennan (Miss Elisabeth)*. Documents illustrative of the history of the Slave trade to America; vol. III : New England and Middle colonies, 139.
- Dennet (F.)*. Coup d'œil sur l'histoire financière d'Anvers au cours des siècles, 315.
- Dupich (A.)*. Germanische Altsiedlungen in Böhmen, 70.
- Dores (Léon)*. La cour du pape Paul III, 135.
- Doughty (A.)*. Rapport sur les Archives publiques pour l'année 1931, 143.
- Dove (G. Clayton)*. Marcus Aurelius Antoninus : his life and times, 513.
- Dreier (Théodore)*. L'Amérique tragique, 170.
- Dufourcq (Albert)*. Histoire moderne de l'Église, t. V et VI, 547.
- Dürr (Emil)*, *Feller (Richard)*, *Muralt (Leonhard von)*, *Nabholz (Hans)*. Geschichte der Schweiz, 280.
- Durrer (Robert)*. Die Schweizergarde im Rom und die Schweizer in päpstlichen Diensten, 283.
- Doornik (F.)*. Les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle, 71.
- Dyk (Viktor)*. Vzpomínky a komentáře 1893-1918, 129.
- Eisenmann (L.)*. Voir *Milioukov (Paul)*.
- Elia (H. J.)*. Kerk en Staat in de zuidelijke Nederlanden onder de regeering der aartsbisschoppen Albrecht en Isabella, 1598-1621, 313.
- Elzinga (S.)*. De grondslagen der maatschappijsschool, 361.
- Eptain (M.)*. The annual Register for the year 1932, 166.
- Erlanger (Philippe)*. Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre, 358.
- Ernest (V.)*. Les volontaires de Carolorégie, 323.
- Ernstberger (Ant.)*. Wallenstein als Volkswirt im Herzogtum Friedland, 110.
- Esch (Anneliese)*. Die Ehedispense Johanns XXII und ihre Beziehung zur Politik, 505.
- Essen (Léon van der)*. Alexandre Farnèse, prince de Parme, gouverneur général des Pays-Bas, 1545-1592, t. I, 329.
- Evans (Joan)*. Monastic Life at Cluny, 910-1157, 483.
- Ewert (Alfred)*. Gui de Warewic, roman du XIII^e siècle, 358.
- Farner (A.)*. Die Lehre von Kirche und Stadt bei Zwingli, 290.
- Fawtier (Robert)*. Sainte Catherine de Sienne, essai de critique des sources, 506.
- Fehr (Hans)*. Die Entstehung der Eidgenossenschaft, 281.
- Feller (Richard)*. Voir *Dürr (Emil)*.
- Ferri (Silvio)*. Lugdunum Convenarum. Frammenti di un trofeo di epoca Claudia, 163.
- Festschrift Albert Brackmann dargebracht von Freunden, Kollegen und Schülern, 474.
- Fiala (V.)*. Slaný v letech 1618-1632, 109.
- Finsterwalder (Paul Willem)*. Die canones Theodori Cantuariensis und ihre Ueberlieferungsformen, 490.
- Fischer (Fr.)*. Dopisy konsistoře pod obojí z let 1616-1619, 107.
- (*Joseph*). Myšlenka a dílo Františka Palackého, 120.
- Fivet (Ern.)*. Le pays de Namur et la révolution de 1830, 323.
- Flajšhans (V.)*. Klaret a jeho družina, 87.
- Fleure (H. J.)*. Archaeology and folk tradition, 358.
- Racial distribution in the light of archaeology, 545.
- Fontes juris gentium edidit *Viktor Bruns*. Series B. Sectio I. Tomus I : Répertoire de la correspondance diplomatique des États européens, 1856-1871, 147.
- Franceo (V. A.)*. Korrespondence Pavla Josefa Šafaříka, 121.
- Fredericq (Paul)*. Codex documentorum sacratissimarum indulgentiarum neerlandicarum, 309.
- Fry (Karl)*. Giov. Ant. Volpe, seine erste Nunziatur in der Schweiz, 1560-1564, 289.
- Fueter (Eduard)*. Die Schweiz seit 1848, 285.
- Gabel (Leona G.)*. Benefit of Clergy in the later Middle Ages, 480.
- Gadd (C. J.)*. Seals of ancient Indian style found at Ur, 358.
- Gagliardi (Ernst)*. Geschichte der Schweiz

- von ihren Anfängen bis auf die Gegenwart; t. III : 1848-1926, 285.
- Ganshof (Fr. L.)*. Recherches sur les tribunaux de châtelainie en Flandre avant le milieu du XIII^e siècle, 300.
- Étude sur les « ministeriales » en Flandre et en Lotharingie, 299.
- Garsou (Jules)*. Les débuts d'un grand règne; t. I : De la mort de Léopold I^{er} à la retraite du général Chazal, 146.
- Gašpariková (Anna)*. Povstanie Rakocziho a Slovakia, 115.
- Gasser (Adolf)*. Entstehung und Ausbildung der Landeshoheit im Gebiete der schweizerischen Eidgenossenschaft, 281.
- Gedenkschrift zur Vierjahrhundertfeier der Bernischen Kirchenreformation, 289.
- Geikie (R.)* et *Montgomery (M^{lle} J.)*. The Dutch Barrier, 1705-1719, 316.
- Gellert (Joh. F.)*. Die politischgeographische Entwicklung und Struktur Bulgariens, 169.
- Gentizon (Paul)*. Rome sous le faisceau, 177.
- George (Henry Stephen)*. Carausius, emperor of Britain, 542.
- Germania Romana. Ein Bilder-Atlas, 541.
- Giacometti (Z.)*. Quellen zur Geschichte der Trennung von Staat und Kirche, 293.
- Gilson (Étienne)*. Études sur le rôle de la pensée médiévale dans la formation du système cartésien, 487.
- Ginisty (abbé A.)*. Histoire de Notre-Dame-du-Pontet, 164.
- Golabek (Josef)*. Czesii Slowaci wóbec powstania listopadowego, 122.
- Golár (K.)*. Revolučné pokolenie, 125.
- Gottlob (Théodor)*. Der abendländische Chorepiskopat, 378.
- Gougaud (Dom Louis)*. Anciennes coutumes claustrales, 483.
- Gouhier (Henri)*. La jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme; t. I : Sous le règne de la liberté, 528.
- Goury (Georges)*. L'homme dans les cités lacustres, 161.
- Gramont (Élizabeth de)*. Le chemin de l'U. R. S. S., 348.
- Gredenwitz (M.)*. Die Regula Sancti Benedicti nach den Grundsätzen der Pandektenkritik, 482.
- Greet (William Cabell)*. The reule of Crys-ten Religioun, 509.
- Grenard (Fernand)*. La révolution russe, 347.
- Groh (Vladimir)*. Les restes du limes romain en Tchécoslovaquie, 69.
- Gude (Mabel)*. A history of Olynthus, 133.
- Guignebert (Ch.)*. Jésus, 517.
- Gurian (Waldemar)*. Le bolchévisme, 348.
- Gutmann (Félix)*. Die Wahlanzeigen der Papste bis zum Ende der avignonnesischen Zeit, 476.
- Hacker (Louis M.)* et *Klendrick (Benjamin B.)*. The United States since 1865, 153.
- Halkin (Léon-E.)*. Réforme protestante et réforme catholique au diocèse de Liège. Le cardinal de La Marck, prince-évêque de Liège, 1505-1538, 310.
- Hanotaux (Gabriel)*. Histoire de la nation égyptienne, t. III, 162.
- Hanquet (Karl)* et *Berlière (Dom Urmser)*. Documents relatifs au Grand Schisme; t. II : Lettres de Clément VII, 1378-1379, 474.
- Hansi*. L'Alsace, 356.
- Hanuš (Josef)*. O pobělohorské protireformaci, 113.
- Harsin (Paul)*. Comment on écrit l'histoire, 168.
- Essai sur l'opinion publique en Belgique de 1815 à 1830, 321.
- L'alliance de la principauté de Liège avec les Pays-Bas au XVI^e siècle, 314.
- Les origines diplomatiques de la neutralité liégeoise, 1477-1492, 314.
- Les relations extérieures de la principauté de Liège sous Jean-Louis d'Elderen et Joseph-Clément de Bavière, 1688-1718, 314.
- Liège et la révolution de 1830, 322.
- Hartridge (R. A. R.)*. A history of vicarages in the Middle Ages, 481.
- Harveng (Jean de)*. Histoire de la Belgique contemporaine, 294.
- Haškovec (P. M.)*. Palackého epopea, 121.
- Hating (E. R. Dinger)*. De Brusselsche opstand van Augustus 1830, 321.
- Hearnshaw (F. G. C.)*. The social and political ideas of some representative thinkers of the Victorian Age, 527.
- Heidler (Jean)*. Přispěvky k listám Dr. Frant. Lad. Riegro. II : Z let 1872-1903, 128.
- Henggeler, O. S. B. (Rud.)*. Professbuch der fürstlichen Benediktinerabtei der heiligen Gallus und Otmar zu St. Gallen, 287.
- Henry (A.)*. Le ravitaillement de la Belgique, 326.
- (Françoise). Les tumulus du département de la Côte-d'Or, 162.
- Heybergerova (Anna)*. Jean Amos Comenius. Sa vie et son œuvre d'éducateur, 112.
- Hintze (Hedwig)*. Nation et humanité dans la pensée des temps modernes, 344.
- Hinz (Walther)*. Peters des Grossen Anteil an der wissenschaftlichen und künstlerischen Kultur seiner Zeit, 347.
- His (Ed.)*. Geschichte des neueren schweizerischen Staatsrechts, t. I et II, 285.

- Helborn (Hajo)*. Kriegsschuld und Reparationen auf der Pariser Friedenskonferenz von 1919, 535.
- Holinka (Rudolf)*. Sektařství v Čechách před revoluci husitskou, 89.
- Holmes (T. Rice)*. The architect of the Roman Empire; t. I : 44-27 B. C., 513.
- Holý (général Kamil)*. Žižka stratég. Kritické úvahy o jeho taženích, 97.
- Horace*. Satires; traduit par François Villeneuve, 540.
- Horák (Jiří)*, *Murko (M.)* et *Weingart (M.)*. Josef Dobrovský, 1753-1829, 119.
- Horn (R.)*. K dějinám centralisace Moravy na počátku 13. století, 79.
- Hrejsa (Ferd.)*. České Bible. K. 350 výročí bible králické, 103.
- Dějiny české evangelické církve v Praze a středních Čechách v posledních 250 letech, 117.
- František Palacký po stránce náboženské, 121.
- Hrubý (Fr.)*. Ladislav Velen z Žerotína, vévoda bělohorského odboje na Moravě a český emigrant 1579-1638, 109.
- Odhady konfliktovaných velkostatků moravských, 1622-1623, 109.
- Z vídenských papírů Jindřicha Matyáše z Thurmu, 110.
- Moravské památky z doby předbělohorské, 107.
- (Vaclav). Archivum coronae regni Bohemae; tomus II : 1346-1355, 84.
- Původní hranice biskupství Pražského a hranice říše české v 10. století, 77.
- Hübel (J.)*. Beziehungen Mährens zu den deutschen Universitäten im 16. Jahrhundert, 104.
- Hübner (Eug.)*. La correspondance de Bouteville, commissaire du Directoire, 318.
- (Henri). Les Celtes depuis l'époque de la Tène et la civilisation celtique, 130.
- Les Celtes et l'expansion celtique jusqu'à l'époque de la Tène, 130.
- Jacob (E. F.)*. Florida verborum venustas, 545.
- Jaquemyns (Guillaume)*. Histoire de la crise économique des Flandres, 1845-1850, 325.
- Jadin (Louis)*. Procès d'information pour la nomination des évêques et abbés des Pays-Bas, de Liège et de Franche-Comté, 313.
- Janova (Matěj z)*. Regulae veteris et novi Testamenti. Vydali VI. Kybal a O. Odložilík, 90.
- Jiráček (Josef)*. Rusko a my. Studie vztahů československo-ruských od počátku 19. století do r. 1877, 122.
- Jordan (G. J.)*. The inner history of the Great Schisme, a problem of Church unity, 508.
- Jouin (Henri)*. Rennes il y a cent ans, 175.
- Jung (Nicolas)*. Un franciscain, théologien du pouvoir pontifical au xiv^e siècle : Alvaro Pelayo, 503.
- Juritsch (Georg)*. Beiträge zur böhmischen Geschichte in der Zeit der Přemysliden, 78.
- Kadlec (K.)*. Les Slaves à la lumière de leur histoire politique, 71.
- Kalal (Karel)*. Palackého mladá léta, 121.
- Kalista (Zdeněk)*. Dvůř Černín, 108.
- Kameníček (Fr.)*. Paměti a listy Dr. Aloise Pražáka, 128.
- Kapras (Jan)*. Un ancêtre de la Société des Nations, 100.
- Kazbunda (Karel)*. České hnutí roku 1848, 124.
- Deux memoranda de Rieger, 128.
- Dvě kapitoly z dějin stolice dějin na pražské Universitě, 119.
- Karel Havlíček a c. k. úřady v době předběžnové, 124.
- Karel Havlíček v posledním roce svého života, 126.
- Pout Čechů do Moskvy 1867 a rakouská diplomacie, 128.
- Kerallain (René de)*. Correspondance, 174.
- Kerchove de Denterghem (Ch. de)*. L'industrie belge pendant l'occupation allemande, 1914-1918, 326.
- Kingston (H. P.)*. The wanderings of Charles II in Staffordshire and Shropshire after Worcester Night, 177.
- Klendrick (Benjamin B.)*. Voir Hacker (Louis M.).
- Klik (J.)*. Kapitola z národního ruchu doby předběžnové, 123.
- Knittel (A. L.)*. Die Reformation im Thurgau, 289.
- Kochanowska-Wojciechowska (M^{me} I.)*. Stosunek Śląska do Polski i Czech w latach 1321-1339, 83.
- Köhler (W.)*. Das Buch der Reformation H. Zwinglis, 289.
- Zwingli und Luther; ihr Streit über das Abendmahl, t. I, 290.
- Krarup (Alf.)*. Bullarium danicum. Pavelige Aktstykker vedrørende Danmark, 1198-1316 : 1^{er} demi-volume : 1198-1247, 473.
- Krejč (Karel)*. První krise českého slovanství, 122.
- Krofta (K.)*. L'aspect national et social du mouvement hussite, 88.
- Kröss (Alois)*. Geschichte der böhmischen Provinz der Gesellschaft Jesu, 111.
- Kubka (Fr.)*. Dobrovský a Rusko, 120.
- Kurnatowski (Georges)*. Les idées sociales contemporaines, 528.

- Küstermeier (Rudolf)*. Die Mittelschichten und ihr politischer Weg, 362.
- Kutnar (Frant.)*. Život a dílo Ignáce Cora-
noy, 119.
- Kvačala (J.)*. J. A. Comenius; seine Ar-
beiten, seine Erfolge, 112.
- Kořtonová-Klímová (Olga)*. Styky Bohu-
slava Balbína s českou šlechtou pobělo-
horskou, 113.
- Lacoste (René)*. Tennis 1933, 544.
- Laehr (Gerhard)*. Das Schreiben Stephans V
an Swetopluk von Mähren, 72.
- Laenen (J.)*. Histoire de Malines jusqu'à la
fin du Moyen Age, 304.
- Lampert (U.)*. Kirche und Staat in der
Schweiz, 292.
- Lannoy (Fl. de)*. Histoire diplomatique de
l'indépendance belge, 323.
- La Roncière (Charles de)*. Histoire de la ma-
rine française; t. VI : Le crépuscule du
Grand Règne, l'apogée de la guerre de
course, 333.
- Nègres et négriers, 542.
- Laurence (William)*. Mémoires d'un gren-
adier anglais, 1791-1867, 359.
- Laurin (A.)*. Všeobecné dějiny periodického
tisku. Histoire générale de la presse pério-
dique, 363.
- Leclercq (chan. A.)*. Les cathédrales d'Arras
et leurs évêques, 546.
- Lecoultré (Jules)*. Maturin Cordier et les ori-
gines de la pédagogie protestante dans les
pays de langue française, 284.
- Lee (Orient)*. Les comités et les clubs des pa-
triotés belges et liégeois, 1791-an III, 320.
- Lefèvre (Joseph)*. Le Conseil du gouverne-
ment général institué par Joseph II, 319.
- (Plac. et Jos.). Inventaire des archives du
Conseil du gouvernement général, 319.
- Le Grand (Michel)*. Le chapitre cathédral de
Langres, de la fin du XII^e siècle au Concor-
dat de 1516, 479.
- Lemoine (J.)*. De la méthode en science éco-
nomique, 344.
- Économistes et historiens : l'histoire con-
sidérée au point de vue économique, 344.
- Letonnelier (G.)*. Répertoire des minutes de
notaires conservées aux archives du dé-
partement de l'Isère, 172.
- Lichteroveld (comte L. de)*. Léopold I^{er} et la
formation de la Belgique contemporaine,
324.
- Léopold II, 324.
- Liva (V.)*. Jan Arnošt Platejs z Platenštej-
na, 110.
- Locke (John)*, 358.
- Loserth (Joseph)*. Huss und Wiclif, 92.
- Lousse (E.)*. Les origines des États des prin-
cipautés des Pays-Bas, 163.
- Lucas (H. St.)*. The low countries and the
hundred year's war, 1326-1347, 307.
- Lüdke (G.)*. Voir *Wentzcke (P.)*.
- Lyna (J.)*. Aperçu historique sur les origines
urbaines dans le comté de Loos et subse-
quemment dans la vallée de la Meuse, 302.
- Lyte (Sir H. C. Maxwell)*. Catalogue of ma-
nuscripts and other objects in the Museum
of the P. R. O., 357.
- Macdonald (Rev. A. J.)*. Berengar and the
reform of sacramental doctrine, 493.
- Macourek (Vladimir A.)*. Počátky katolické
restaurace na Moravě za biskupa Proš-
novského, 1565-1572, 105.
- Mačurek (Josef)*. Česti valemčivci v krajinských
černomořských koncích xv. století, 101.
- Dozvyki polského bezkrólvi z roku
1587, 105.
- Rozwój czeskich badan w zakresie sto-
sunków polskoczechosłowackich, 82.
- Mahaim (E.)*. Le secours de chômage en
Belgique pendant l'occupation allemande,
326.
- Mallory (Walter H.)*. Political handbook of
the world, 1933, 363.
- Marcel (Victor)*. De l'activité purement im-
manente. Essai sur la connaissance, 344.
- Marsh (Frank Burr)*. The reign of Tiberius,
513.
- Martin (William)*. Histoire de la Suisse, 280.
- Martonne (Emmanuel de)*. Europe centrale,
II, 159.
- Masnovo (Amato)*. Da Guglielmo d'Au-
vergne a San Tommaso d'Aquino; vol. I :
Guglielmo d'Auvergne e l'ascesa verso
Dio, 486.
- Matériaux pour la biographie de M. Bakou-
nine, 533.
- Matoušek (Josef)*. Karel Sladkovský a
český radikalismus za revoluce a reakce,
126.
- Mayer (Ant.)*. Völkerverschiebungen in Böh-
men und Mähren, mit besonderer Berück-
sichtigung der Markomannen Frage, 81.
- Mélanges publiés par les abbayes bénédic-
tines de la Congrégation belge à l'occasion
du XIV^e centenaire de la fondation du
Mont-Cassin, 529-1929, 482.
- Mendl (B.)*. De registrorum Karoli IV frag-
menta Vimariensis, 85.
- Listy královny Kunhuty králi Přemys-
lovi, 83.
- Regesta diplomatica nec non epistolaria
Bohemiae et Moraviae. Pars VI: 1355-1363,
84.
- Z hospodářských dějin středověké Prahy,
98.
- Menghin (M. O.)*. Einführung in die Urge-
schichte Böhmens und Mährens, 68.

Maz (André). Voir Serouya (Henri).
 Meyer (Karl). Der älteste Schweizerbund, 281.
 — Die Urschweizer Befreiungstradition in ihrer Einheit, Ueberlieferung und Stoffwahl, 281.
 — Ueber die habsburgische Verwaltung des Landes Schwyz, 281.
 — (Wilhelm-Joseph). Bibliographie der Schweizergeschichte, 279.
 Mezák (K.). Die slovakische Spaltung, 123.
 Milieu (Paul), Seignobos (Ch.) et Eismann (L.). Histoire de Russie, t. I et II, 149.
 Minarik (Kl.). Provinciál P. Sannig, učenecký organizátor františkánske provincie 1637-1704, 114.
 Mikš (Mikuláš). Husiti na Slovensku, 101.
 Montgomery (M^{re} J.). Voir Geikie (R.).
 Moreau (Marcel). La France et la Restauration d'après les visiteurs anglais, de la première abdication de Napoléon à sa mort, 1814-1821, 340.
 — Le romantisme français en Angleterre, de 1814 à 1848, 340.
 Moreau (E. de). Saint Anchaire, missionnaire en Scandinavie au 19^e siècle, 492.
 — Saint Amand, apôtre de la Belgique et du Nord de la France, 297.
 Mostra del Digesto e della storia dello Studio di Bologna, nella biblioteca del Archiginasio. Catalogo, 360.
 Muggenthaler (Hans). Die Besiedlung des Böhmerwaldes, 82.
 Müller (Lydia). Der Kommunismus der Mährischen Wiedertäufer, 102.
 Müller-Wolfer. Histoire militaire de la Suisse. Le 17^e siècle, la crise religieuse, 284.
 Muncy (R. W.). A history of the consecration of Churches and Churchyards, 477.
 Muralt (Leonhard von). Die Badener Disputation, 1526, 289.
 — Stadtgemeinde und Reformation in der Schweiz, 290.
 — Voir Dürr (Emil).
 Murko (M.). Voir Horak (Jiří).
 Nebholz (Hans). Les origines de la Confédération d'après les travaux récents, 281.
 — Voir Dürr (Emil).
 Neef (Werner). Die Schweiz in der deutschen Revolution, 285.
 Neagle (Aug.). Der heilige Wenzel, der Landespatron Böhmens, 74.
 Neff (John U.). The rise of the English coal industry, 341.
 Neff (Emery). Voir Brebner (J. Bartlett).
 Nejedlý (Zdeněk). Bedřich Smetana, 122.
 Neumann (Aug.). Acta et epistolae erudito-

rum monasterii ordinis S. Augustini Vitero-Brunae, 121.
 Neumann (Aug.). Francouzská husitika, 98.
 — Katoličtí mučedníci doby husitské, 98.
 — Prameny k dějinám duchovenstva v době předhusitské a husovské, 89.
 Nève (J.-E.). Gand sous l'occupation de Louis XIV, 1678-1679, 1701-1706, 1708, 317.
 — Gand sous la domination française, 1792-1814, 317.
 Niederle (Lubor). Byzantské šperky v Čechách a na Moravě, 72.
 — Manuel de l'antiquité slave ; II : La civilisation, 71.
 — Slovanské starožitnosti, 70.
 Nohejlova (N.). Příběhy Kláštera opatovického, 79.
 Novák (Arne). Ze zápisků posledního lancknecht, 126.
 — (J. B.). Enea Silvio Piccolomini e la sua storia di Boemia, 98.
 — Le patriotisme de Charles IV, 85.
 — L'idée de l'empire romain et la pensée politique tchèque au Moyen Age, 78.
 — Sněmy české od léta 1524 až po naši dobu, 106.
 — Joseph Dobrovský, 120.
 Novotný (Jaroslav). Zdanění českých měst podle katastrů z r. 1654-1757, 114.
 — (V.). České dějiny. Dílu I část 3 : Čechy královské za Přemysla I a Václava I, 1197-1253, 80.
 — Les origines du mouvement hussite en Bohême, 88.
 — Tradice svatovéclavská, 74.
 Nowé (H.). Les baillis comaux en Flandre. Des origines à la fin du 14^e siècle, 300.
 Nuntiatum von Giovanni Francesco Bonhomini. Dokumente, publiés par Fr. Steffens et H. Reinhard, 289.
 Odložilík (O.). Comenius and Christian Unity, 113.
 — Der Widerhall der Lehre Zwinglis in Mähren, 102.
 — Komenského poselství k milostivému létu 1631-1632, 112.
 — Komenský a harvardská kolej, 113.
 — Moravští exulanti Jiří a Jan Veselští Laetové, 111.
 — M. Štěpán z Kolína, 90.
 — Slovanský sjezd a svatodušní bouře 1848, 125.
 — Voir Janova (Matějí z).
 — Vyšetřovací komise z r. 1848 a jejich registratura, 125.
 — Wycliff's influence on central Europe, 92.
 — Z počátků hussitství na Moravě. Simon z Tišnova a Jan z Račic, 93.

- Ogg (David)*. L'Europe du XVII^e siècle, 332.
Ogle (Marbury B.). Voir Rodulfi Tortarii Carmina.
Oliva (O.). Finanční politika v Čechách po Bělé Hoře do Kalady r. 1623, 109.
Oltremare (Paul). Voir *Sénèque*.
Oppermann (O.). Die älteren Urkunden des Klosters Blandinium und die Anfänge der Stadt Gent, 304.
Osuský (Samuel St.). Filosofie Štúrovcov, 123.
Paléologue (Maurice). Alexandra Feodorowna, impératrice de Russie, 152.
Passelecq (Fernand). Déportation et travail forcé des ouvriers et de la population civile de la Belgique occupée, 1916-1918, 326.
Pastor (Louis). Histoire des papes depuis la fin du Moyen Age; trad. par *Alfred Poizat*, t. XIV, 164.
Patte (Étienne). Les études préhistoriques dans le Centre-Ouest de la France, 162.
Paulin (Charles O.). Atlas of the historical geography of the United States, 155.
Pekář (Joseph). Svätý Václav, 74.
 — Žižka a jeho doba, 93.
Pendlebury (J. D. S.). A handbook to the palace of Minos at Knossos, 539.
Pentšek (Josef). Česká aktivita v letech 1878-1918, t. I, 129.
Perfekij (E.). Die Opavizer Annalen, 79.
Pernot (Hubert). Lexique grec moderne-français, 544.
Pešák (J.). Dějiny královské české komory od roku 1527, 101.
Pestalozzi (Theodor). Kulturgeschichte des Kantons Schaffhausen und seiner Nachbargebiete im Zusammenhang der allgemeinen Kulturgeschichte, 286.
Pfützner (Joseph). Das Erwachen der Sudetenländer im Spiegel ihres Schrifttums bis zum Jahre 1848, 123.
 — Besiedlungs-, Verfassungs- und Verwaltungsgeschichte des Breslauer Bistums; I : Bis zum Beginne der böhmischen Herrschaft, 81.
 — Grundsätzliches zur Siedlungsgeschichte, 81.
 — Heinrich Luden und František Palacký, 121.
Piaget (A.). Les Actes de la Dispute de Lausanne, 1536, 288.
Pichon (Charles). Le Pape et la Cité du Vatican, 166.
Pick (Fr.). M. Jessenius de Magna Jessen. Arzt und Rektor in Wittenberg und Prag, 107.
Pictet (Paul). Affaire des zones franches de Gex et de la Haute-Savoie, 145.
Pigeire (Jean). La vie et l'œuvre de Chaptal, 1756-1827, 527.
Pirchan (Gustave). Italien und Kaiser Karl IV in der Zeit seiner zweiten Romfahrt, I-II, 85.
Pirenne (Henri). Bibliographie de l'histoire de Belgique, 293.
 — Draps d'Ypres à Novgorod au commencement du XII^e siècle, 306.
 — Histoire de Belgique, t. VI et VII, 293.
 — La Belgique et la guerre mondiale, 326.
 — Les villes au Moyen Age. Essai d'histoire économique et sociale, 301.
 — The market for Northern textiles in Geneva, 1179-1200, 306.
Podlaha (Ant.). Dějiny koleji jesuitických v Čechách a na Moravě od roku 1654 až do jejich zrušení, 114.
Poizat (Alfred). Voir *Pastor (Louis)*.
Poncelet (Alfred). Histoire de la Compagnie de Jésus dans les anciens Pays-Bas, 312.
 — (Ed.). Le conseil ordinaire, tribunal d'appel de la principauté de Liège, 314.
Ponteil (Félix). Les origines de l'École normale protestante d'institutrices de Strasbourg, 1836-1845, 543.
 — Un bourg de la Montagne-Comtoise sous Louis-Philippe, 542.
Potter (S.). Palacký a anglické písemnictví, 121.
Pražák (Albert). Obrozenské tradice, 118.
Preidel (W.). Die Abwanderung der Markomannen, 69.
Prentout (Henri). Esquisse d'une histoire de l'Université de Caen, 172.
Prims (Floris). Antwerpen in 1830, 322.
 — Geschiedenis van Antwerpen, 303.
Prokeš (Jaroslav). Boj o Haugwitzovo Direktorium, 116.
 — M. Prokop z Plzně, 97.
 — Tábořské manifesty z r. 1430 a 1431, 97.
 — Úřední antisemitism a pražské ghetto v době pobělohorské, 115.
Prospectus of the Nankai Institute of economics, 169.
Quekett (Sir Arthur S.). The constitution of Northern Ireland, 360.
Quicke (F.). Les relations politiques entre l'empereur et les rois de France, de 1355 à 1356, 85.
 — L'intérêt au point de vue de l'histoire politique, économique et financière du troisième compte des expéditions militaires d'Antoine de Bourgogne dans le duché de Luxembourg, 309.
 — Un testament inédit de l'empereur Charles IV, 87.
Rapant (Daniel). K počátkom mad'arizace.

- Diel prvý; Vývoj rečovej otázky v Uhorsku v rokov 1740-1790, 115.
- Rapani (Daniel). Mad'aronstvo Bernolákovo, 118.
- Reed (Conyers). Bibliography of British history. Tudor period, 1485-1603, 357.
- Reinhard (H.). Voir Nuntiatur von Giovanni Francesco Bonhomini.
- Remy (F.). Les grandes indulgences pontificales aux Pays-Bas à la fin du Moyen Age, 1300-1531, 309.
- Renier (G. J.). Great Britain and the establishment of the kingdom of Netherlands, 1613-1815, 318.
- Reyron (Jean). Les idées politico-religieuses d'un évêque du ix^e siècle : Jonas d'Orléans et son « de Institutione Regia », 491.
- Reynold (Gonzague de). Le génie de Berne, 286.
- Reynolds (R.). Merchants of Arras and the overland trade with Genova, xiith. century, 306.
- Rhein (André). L'église Notre-Dame de Mantes, 522.
- Richardson (H. G.) et Sayles (G. O.). The Provisions of Oxford, a forgotten document, 545.
- Ridder (Alfred de). La crise de la neutralité belge de 1848. Le dossier diplomatique, 224.
- Ripke (H.). Le millénaire de saint Venceslas, 73.
- Ritter (Gerhard). Stein. Eine politische Biographie, 337.
- Rivière (Émile) et Van Berchem (Victor). Les sources du droit du canton de Genève, t. I et II, 283.
- Robertson (J. G.). Charles Harold Herford, 1853-1931, 358.
- Robinson (David M.). Excavations at Olynthus. V et VI, 133.
- Voir Buckler (W. H.).
- Rodulphi Tortarii carmina; publ. par Marbury B. Ogle et Dorothy M. Schullian, 546.
- Rolland (P.). Les origines de la commune de Tournai. Histoire interne de la seigneurie épiscopale tournaisienne, 305.
- Rott (Edouard). Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses, de leurs alliés et de leurs sujets; t. IX : 1684-1698, 284.
- Roubík (František). Královští rychtaři v praktických i jiných českých městech v letech 1547-1783, 103.
- Na českém venkově roku 1848, 124.
- Ohlas rusko-turecké války v Čechách r. 1877, 129.
- Osudy registratury Albrechta z Valdštejna a jeho jičínské komory, 110.
- Roubík (František). Počátky policejního ředitelství v Praze, 117.
- Registratura Národního výboru r. 1848, 125.
- Rousseau (F.). La Meuse et le pays mosan en Belgique. Leur importance historique avant le xiii^e siècle, 305.
- Roy (P.-G.). Rapports de l'archiviste pour la province de Québec, 143.
- Ruchti (Jakob). Geschichte der Schweiz während des Weltkrieges, t. I et II, 286.
- Ruel (Paul de). Edmund Spenser, 359.
- Ruthnaswamy (M.). The making of the State, 344.
- Rynešova (Blážena). Listář a listinnář Oldřicha z Rožmberka, 1418-1452, t. I, 97.
- Rys (Jiří). Matouš Čák Trenčanský, 83.
- Ryšánek (Fr.). Strahovské zlomky štitensské, 90.
- Sabatier (Paul). Le « Speculum Perfectionis » ou Mémoires de Frère Léon sur la seconde partie de la « Vie de saint François d'Assise »; t. II : Étude critique, 497.
- Vie de saint François d'Assise, 495.
- Sabbe (E.). La réforme clunisienne en Flandre au début du xii^e siècle, 297.
- Notes sur la réforme de Richard de Saint-Vannes dans les Pays-Bas, 297.
- Šaškova (Gerda). Jednota bratrská a konstituce podoboří, 100.
- Sayles (G. O.). Voir Richardson (H. G.).
- Sborník Blahoslavův, 103.
- Schieche (Emil). Ein Schweidnitzer Formularbuch Johans von Neumarkt, 87.
- Schnürer (Gustav). Die Anfänge der abendlandischen Völkergemeinschaft, 521.
- Schönenberger (K.). Das Bistum Konstanz während des grossen Schismas, 288.
- Das Bistum Basel während des grossen Schismas, 288.
- Schranil (Joseph). Die Vorgeschichte Böhmens und Mährens, 68.
- Drobný příspěvek k poznání obchodu v Čechách v X. století, 72.
- Jak přispěla praehistorie k řešení otázky pobytu galských Bojů v Čechách, 69.
- Schullian (Dorothy M.). Voir Rodulfi Tortarii carmina.
- Schwarz (Ernst). Zur Geschichte deutsch-tschechischer Ortsnamenbeziehungen, 81.
- Schweizer (J.). Le cardinal Louis de Lapalud et son procès pour la possession du siège épiscopal de Lausanne, 288.
- Seignobos (Charles). Histoire sincère de la nation française; essai d'une histoire de l'évolution du peuple français, 137.
- Voir Milioukov (Paul).
- Selmer (Carl). Regula Sancti Benedicti, 546.

- Sénèque*. Questions naturelles; traduit par Paul Oltramare, 540.
- Sénèque le Rhéteur*. Controverses et suasoires; traduit par Henri Bornecque, 540.
- Serouya (Henri)*. Initiation à la philosophie contemporaine, 528.
- et Metz (André). Bergson et le bergsonisme, 528.
- Sharp (D. E.)*. Franciscan philosophy at Oxford in the thirteenth century, 486.
- Shaw (William A.)*. Voir Calendar of Treasury books.
- Sieghart (Rudolf)*. Die letzten Jahrzehnte einer Grossmacht: Menschen, Völker, Probleme des Habsburger-Reichs, 151.
- Sikes (J. G.)*. Peter Abailard, 486.
- Šimák (J. M.)*. Zpovědní seznamy arcidiecése pražské z r. 1671-1725, 114.
- Šimák (Em.)*. Hradištní soustava na Závisti, 73.
- Velká Germanie Klaudia Ptolomaia, t. I, 59.
- (František). Postilla Rokycanova, 100.
- Sinaïski (Vasilii)*. Chronologie et historiographie de Rome dans leurs rapports mutuels, 510.
- Skalský (G.)*. Denar knížete Václava Svatého a počátky českého mincovnictví, 76.
- Slavík (J.)*. Tradice cyrillo-metodějská, 72.
- (Jan). Svatý Václav a slovanské legendy, 76.
- Nové názory na husitství: Palacký či Pekař, 96.
- Smet (Jos. de)*. Tables du commerce et de la navigation du port de Bruges, 1675-1698, 315.
- Soranzo (Giovanni)*. Il Papato, l'Europa cristiana e i Tartari, 501.
- Srb (Adolf)*. Politické dějiny naroda českého od počátku doby konstituční, 127.
- Staehelein (E.)*. Briefe und Akten zum Leben Oekolampads..., t. I, 288.
- Das Buch der Basler Reformation, 289.
- Stähelin (Feliz)*. Die Schweiz in römischer Zeit, 279.
- Stamp (A. F.)*. Methods of chronology, 357.
- Štašek (Antal)*. Vzpomínky, 128.
- Šteďry (Frant.)*. Znovuživení katolické duchovní správy po roce 1620, 110.
- Steffens (Fr.)*. Voir Nuntiatur von Giovanni Francesco Bonhomini.
- Stein (Eugène)*. Mistr Mikuláš Biceps, 90.
- (Henri). Voir Caron (Pierre).
- Steiner (Gustav)*. Korrespondenz des Peter Ochs, 1752-1821, t. I, 284.
- Steinhers (S.)*. Die Kreuzfahrer und Juden in Prag 1096, 78.
- Ein Fürstenspiegel Karls IV, 88.
- Steinmetz (R.)*. Englands Anteil an der Trennung der Niederlande 1830, 323.
- Stenton (Doris M.)*. The great roll of the Pipe for the first year of the reign of King John, 544.
- Štoloukal (Karel)*. Fr. Palackého rodinné listy dceři Marii a zeti F. L. Riegrovi, 121.
- Papešská politika a císařský dvůr pražský na přelomu xvi. a xvii. věku, 105.
- Stocky (Albin)*. Právěk země české, 68.
- Strakoš (P. J.)*. Počátky obrozeneckého historismu českého v pražských časopisech a Mik. Adaukt Voigt, 118.
- Strasser (E.)*. Capito's Beziehungen zu Bern, 290.
- Strunz (Franz)*. Johannes Huss, 90.
- Susta (Josef)*. Světová politika v letech 1871-1914, 129.
- Dvě knihy českých dějin. I: Poslední Přemyslovci a jejich dědictví, 83.
- Přemysl Otakar II a římská koruna v roce 1255, 82.
- První výprava Přemysla II Otakara do Prus, 82.
- Tassier (Mlle Suz.)*. Les démocrates belges de 1789. Étude sur le Vouvisme et la révolution brabançonne, 319.
- Tate (Gerald A.)*. Elizabeth Wydeville. A play, 545.
- Teplý (Fr.)*. Chodové ve sporu s Lomikary 1621-1697, 115.
- Thomas (F. W.)*. Arthur Anthony Macdonell, 1853-1930, 358.
- Thommen (Rudolf)*. Urkunden zur schweizerischen Geschichte aus österreichischen Archiven, 282.
- Thompson (E. Margaret)*. The Carthusian order in England, 484.
- Thomson (James Westfall)*. Mediaeval german expansion in Bohemia, 82.
- Tisserand (Roger)*. La vie d'un peuple: l'Ukraine, 348.
- Tůž (Karel)*. Svatý Václav v románském světě, 74.
- Toth (Zsoltán)*. Mátyás Király idegen izoldosserege, 101.
- Toutain (Jules)*. La Gaule antique vue dans Alésia, 540.
- Toynbee (Margaret R.)*. S. Louis of Toulouse and the process of canonisation in the fourteenth century, 501.
- Traub (H.)*. Jak se stal hrabě Belcredi ministrským předsedou, 127.
- K politickým poměrům v Rakousku na počátku r. 1848, 125.
- Květnové spiknutí v Čechách r. 1848, 126.
- Ze života Alfonse St'ašného, 129.
- Z počátku rozkolu v české politice, 127.

- Urbánek (Rudolf)*. České dějiny. Dílu III. Část 3 : Věk poděbradský, 99.
- Český messianism v své době hrdinské, 93.
- Dvě studie o době poděbradské, 99.
- Husitský Král, 100.
- Jan Žižka, 93.
- Konec Ladislava Pohrobka, 99.
- Žižka v památkách a uctě lidu českého, 93.
- Počátky českého messianismu, 89.
- Vajš (Joseph)*. Sborník staroslavianských památek osv. Václava a osv. Ludmily, 76.
- Valayer (Paul)*. Un conflit franco-suisse à la cour de La Haye, 145.
- Valli (Francesco)*. L'infanzia e la puerizia di Santa Caterina da Siena, 506.
- Valckens (P. Em.)*. De Zuid-Nederlandsche Norbertijner abdijen en de opstand tegen Spanje. Maart 1576-1585, 312.
- Van Berchem (Victor)*. Voir *Rivoire (Émile)*.
- Van Houste (H.)*. Les occupations étrangères en Belgique sous l'Ancien Régime, 316.
- Van Kalken (Frans)*. La Belgique contemporaine (1790-1930), 295.
- Van Langenhove (Fernand)*. L'action du gouvernement belge en matière économique pendant la guerre, 326.
- Van Rosebroeck (R.)*. Het wonderjaar te Antwerpen, 1566-1567, 311.
- Vanella (O.)*. Geschichte des Predigerklosters St. Nicolai in Chur von seinen Anfängen bis zur I. Aufhebung, 1280-1538, 485.
- Vercosi (Ernesto)*. Tre segretari di Stato : Consalvi, Rampolla, Gasparri, 547.
- Verhaegen (P.)*. La Belgique sous la domination française, 1792-1814, 318.
- Vernadsky (Georges)*. La charte constitutionnelle de l'Empire russe de l'an 1820, 347.
- Vernet (Félix)*. Les ordres mendiants, 546.
- Vězeňská korespondence K. St. Pokola z let 1893-1895*. Uspořádala a vydala B. Sokolová, 129.
- Vidal (Mgr)*. Les droits de la France à la Trinité-des-Monts à Rome, 165.
- Vidliard (René)*. Les origines du titre de Saint-Martin-aux-Monts à Rome, 487.
- Vilimovsky (J.)*. Několik poznámek ke Kosmovi, 78.
- Villeneuve (François)*. Voir *Horace*.
- Vine (Guthrie)*. The Miller's tale, 545.
- Vicenti di Modrone*. England and Italy : an historical survey of a great friendship, 546.
- Voberg (M.)*. La Vierge et l'Enfant dans l'art français, 543.
- Vogelstein (Max)*. Kaiseridee, Romidee und das Verhältniss von Staat und Kirche seit Constantin, 488.
- Vogl (Karl)*. Petr Cheltschitzki, ein Prophet an der Wende der Zeiten, 100.
- Vogt (Joseph)*. Römische Geschichte, 510.
- Vuilleumier (H.)*. Histoire de l'Eglise réformée du pays de Vaud sous le régime bernois, t. I, II, III, 291.
- Vzpomínky na Dr. K. Mattuše*. Redakce K. Ždra, 128.
- Waldman (Milton)*. Elizabeth, queen of England, 330.
- Walker (J. C.)*. Voir *Wernham (R. B.)*.
- Walter (Joseph)*. La cathédrale de Strasbourg, 356.
- Weingart (M.)*. Le passé et le présent de la solidarité slave, 120.
- The centenary of Joseph Dobrovský, 120.
- Voir *Horak (Jiří)*.
- Wentsche (P.) et Lüdtke (G.)*. Minerva-Handbücher, 2^e partie : Die Archive. Bd. I., 168.
- Wernham (R. B.) et Walker (J. C.)*. England under Elizabeth, 1557-1603, 357.
- Wernle (P.)*. Pestalozzi und die Religion, 292.
- West (Louis C.)*. Roman Britain ; the objects of trade, 541.
- Willocx (F.)*. L'introduction des décrets du concile de Trente dans les Pays-Bas et dans la principauté de Liège, 310.
- Winter (E.)*. Ferdinand Kindermann Ritter von Schulstein, 1740-1801, Organisator der Volksschule und Volkswohlft Böhmens, 117.
- Wipf (J.)*. Reformationgeschichte der Stadt u. Landschaft Schaffhausen, 289.
- Wojeichowski (Zygmunt)*. Das Ritterrecht in Polen vor den Statuten Kasimirs des Grossen, 524.
- Wolf (Julien)*. Römische Geschichte, 510.
- Wühr (Wilhelm)*. Studien zu Gregor VII. Kirchenreform und Weltpolitik, 492.
- Wutke (C.) et Randt (E.)*. Codex diplomaticus Silesiae XXX, 83.
- Young (Robert Fitzgibbon)*. A Bohemian scholar at Heidelberg and Oxford in the xvth century : Jan Bernard of Píseň, 1553-1600, 104.
- A Czech humanist in London in the xvth century : Jan Sictor Rokycanský, 1593-1652, 111.
- A Bohemian philosopher at Oxford in the xvth century : George Ritschel of Deutschkahn, 1616-1683, 111.
- Zakrzewski (St.)*. Východní hranice privilegia pražského z r. 1086, 77.
- Zwingli (Huldreich)*. Das Buch der Reformation, 289 ; publ. par M. W. Köhler.

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES DE FOND

CHARLES-ROUX (F.). Bonaparte et l'indigène d'Égypte. Grandeurs et misères d'une conquête coloniale.	Page 217
CONSTANT (G.). La chute de Somerset et l'élévation de Warwick. Leurs conséquences pour la Réforme en Angleterre (octobre 1549-juillet 1553) . . .	422
DOUCET (Roger). Le grand parti de Lyon au xvi ^e siècle (<i>suite et fin</i>).	1
NÖRLUND (Paul). Le Groenland au Moyen Age	409

MÉLANGES

BOUTRUCHE (Robert). Existe-t-il une continuité dans la politique coloniale de la France?	257
CALVET (Henri). Un plagiat de Camille Desmoulins. Le n ^o 3 du <i>Vieux Cordelier</i>	455
DESCHAMPS (Paul). Deux positions stratégiques des Croisés à l'est du Jourdain : Ahamant et El-Habis	42
FRAZER (Sir James George). Gibbon à Lausanne.	469
HALPHEN (Louis). La place de la royauté dans le système féodal	249
LEMARQUAND (H.). Un faux témoin du drame de La Hougue	58

BULLETIN HISTORIQUE

Histoire de Belgique , par Hans VAN WERVEKE	292
Histoire de Suisse , par Charles GILLIARD et Henri MEYLAN.	279
Histoire de Tchécoslovaquie , par J. ŠUSTA (<i>suite et fin</i>).	68
Histoire ecclésiastique du Moyen Age , par É. JORDAN.	473

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

BAINVILLE (Jacques). Histoire de deux peuples continuée jusqu'à Hitler (J.-R. Palanque)	537
BAKER (G. P.). Sulla the Fortunate, the great Dictator (J. Toutain).	513
BATTAGLIA (Otto Forst DE). Das Geheimnis des Blutes (Marc Bloch).	525
BECKER (Carl L.). The heavenly society of the eighteenth century philosophers (H. Sée)	527
BÉRARD (Victor). Genève et les traités (H. Hauser).	145
BÉZARD (Yvonne). Fonctionnaires maritimes et coloniaux sous Louis XIV : les Bégon (Id.)	526

TABLE DES MATIÈRES

633

Pages

BOUARD (Alain DE). Documents en français des archives angevines de Naples (règne de Charles I ^{er}). T. I (É. Jordan)	328
BRAURE (Maurice). Lille et la Flandre wallonne au XVII ^e siècle (E. Coornaert). — Les documents néerlandais relatifs à l'occupation de la Flandre wallonne, 1708-1713 (Id.)	335 336
BRUNS (Viktor). Fontes juris gentium. T. I. Répertoire de la correspondance diplomatique des États européens, 1856-1871 (L. Elsenmann)	147
BUCHANAN (Meriel). The dissolution of an Empire (E. Duchesne)	152
CATTERALL (Mrs. Ralph C. H.). Judicial cases concerning american slavery and the Negro (Léon Vignols)	139
CRESSON (André). Le problème moral et les philosophes (H. Sée)	344
DESLANDRES (Maurice). Histoire constitutionnelle de la France de 1789 à 1870 (Ch.-H. Pouthas)	346
DOWNAN (Mrs. E.). Documents illustrative of the history of the Slave trade to America. Vol. III (Léon Vignols)	139
DORREZ (Léon). La cour du pape Paul III (É. Jordan)	135
DOUGHTY (A.). Rapport sur les archives publiques du Canada pour l'année 1931 (E. Précllin)	145
DOVE (C. Clayton). Marcus Aurelius Antoninus : his life and times (J. Toutain)	514
GARSOU (Jules). Les débuts d'un grand règne (G. Pagès)	146
GOUINER (Henri). La jeunesse d'Auguste Comte et la formation du posi- tivism. T. I (H. Sée)	528
GRAMONT (Élizabeth DE). Le chemin de l'U. R. S. S. (P. Pascal)	354
GRÉNARD (Fernand). La révolution russe (Id.)	349
GUDE (Mabel). A history of Olynthus (A. Merlin)	135
GUIGNEBERT (Ch.). Jésus (Alfred Loisy)	517
GURIAN (Waldemar). Le bolchévisme (P. Pascal)	352
HACKER (Louis M.) et KENDRICK (Benjamin M.). The United States since 1865 (E. Précllin)	153
HEARNshaw (F. G. C.). The social and political ideas of some representative thinkers of the Victorian age (H. Sée)	530
HINTZE (Hedwig). Nation et humanité dans la pensée des temps modernes (H. Sée)	345
HINZ (Walther). Peters des Grossen Anteil an der wissenschaftlichen und künstlerischen Kultur seiner Zeit (P. Pascal)	347
HOLBORN (Hajo). Kriegsschuld und Reparationen auf den Pariser Friedens- konferenz von 1919 (Jules Isaac)	535
HOLMES (T. Rice). The architect of the roman Empire. T. I (J. Toutain)	514
HUBERT (Henri). Les Celtes et l'expansion celtique jusqu'à l'époque de la Tène (G. Drioux)	130
— Les Celtes depuis l'époque de la Tène et la civilisation celtique (Id.)	131
KURNATOWSKI (Georges). Les idées sociales contemporaines (H. Sée)	532
LA RONCIÈRE (Charles DE). Histoire de la marine française. T. VI (A. Reuss- ner)	333
LEMOINE (J.). De la méthode en science économique (H. Sée)	344
— Économistes et historiens (Id.)	344

	Pages
MARCEL (Victor). De l'activité purement immanente. Essai sur la connaissance (Id.).	344
MARSH (Frank Burr). The reign of Tiberius (J. Toutain)	515
MARTONNE (Emmanuel DE). Europe centrale. T. II (L. Eisenmann).	459
MILIOUKOF (Paul), SEIGNOBOS (Ch.) et EISENMANN (Louis). Histoire de Russie. T. I et II (Georges Pierre)	149
MORAUD (Marcel). Le romantisme français en Angleterre de 1814 à 1848 (Ch. Bémont).	340
— La France et la Restauration d'après les visiteurs anglais de 1814 à 1821 (Id.).	341
NEF (John U.). The rise of the english coal industry (H. Sée).	341
OGG (David). L'Europe au XVII ^e siècle (H. Hauser).	332
PALÉOLOGUE (Maurice). Alexandra Feodorovna, impératrice de Russie (E. Duchesne)	153
PAULIN (Charles O.). Atlas of the historical geography of the United States (E. Præclin)	155
PICTET (Paul). Affaire des zones franches de Gex et de la Haute-Savoie (H. Hauser)	146
PIGEIRE (Jean). La vie et l'œuvre de Chaptal, 1756-1827 (H. Sée).	529
POLONSKY (Vincelras). Matériaux pour la biographie de M. Bakounine (Eugène Tarlé).	533
RITTER (Gerhardt). Stein (G. Lefebvre)	337
RHEIN (André). L'église Notre-Dame de Mantes (Georges Pierre)	522
ROBINSON (David M.). Excavations at Olynthus. Part. V et VI (A. Merlin)	133
ROY (P.-G.). Rapports de l'archiviste pour la province de Québec (E. Præclin).	143
RUTHNASWAMY (M.). The making of the State (H. Sée).	345
SCHNÜRER (Gustave). Die Anfänge der abendländischen Volkergemeinschaft (L. Halphen).	521
SEIGNOBOS (Charles). Histoire sincère de la nation française (H. Sée).	137
SÉROUYA (Henri). Initiation à la philosophie contemporaine (Id.).	531
— et METZ (André). Bergson et le bergsonisme (Id.).	532
SIEGHART (Rudolf). Die letzten Jahrzehnte einer Grossmacht. Menschen, Völker, Probleme des Habsburger-Reichs (L. Eisenmann)	151
SINAISKI (Vasilij). Chronologie et historiographie de Rome dans leurs rapports mutuels (J. Toutain)	511
TISSERAND (Roger). La vie d'un peuple, l'Ukraine (P. Pascal)	353
VALAYER (Paul). Un conflit franco-suisse à la cour de La Haye (H. Hauser).	146
VAN DER ESSEN (Léon). Alexandre Farnèse, prince de Parme, gouverneur général des Pays-Bas, 1545-1592. T. I (Id.).	329
VERNADSKY (Georges). La Charte constitutionnelle de l'empire russe de l'an 1820 (P. Pascal)	348
VOGT (Joseph). Römische Geschichte. T. I : Die römische Republik (J. Toutain)	510
WALDMANN (Milton). Elizabeth queen of England (G. Constant)	330
WOJCIECHOWSKI (Zygmund). Das Ritterrecht in Polen vor den Statuten Kasimirs des Grossen (Marc Bloch)	524
WOLF (Julien). Römische Geschichte. II : Die römische Kaiserzeit (J. Toutain)	511

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES : Préhistoire, 161 ; Antiquité, 162, 539 ; Moyen Age, 163 ; Histoire religieuse, 164, 546 ; Histoire générale, 166, 361 ; Amérique du Sud, 357 ; Autriche, 169 ; Belgique, 356 ; Bulgarie, 169 ; Chine, 169 ; États-Unis, 170 ; France, 171, 355, 542 ; Grande-Bretagne, 176, 357, 544 ; Italie, 177, 360, 546 ; Roumanie, 360.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

France. Académie des inscriptions et belles-lettres, 364, 571. Anjou historique, 364. Annales de Bourgogne, 365. Annales de l'Université de Paris, 365. Annales d'histoire économique et sociale, 178, 366, 572. Annales historiques de la Révolution française, 180. Annales du Midi, 367, 572. Année politique française et étrangère, 368. Bibliothèque de l'École des chartes, 369. Bulletin de l'histoire du Protestantisme français, 388. Bulletin Du Cange, 573. Bulletin philologique et historique (jusqu'à 1715) du Comité des Travaux historiques et scientifiques, 574. Bulletin hispanique, 575. Carnet de la Sabretache, 370. Correspondant, 180, 371, 575. Études, 181. La Grande Revue, 372, 577. Journal des Savants, 373, 578. Mercure de France, 374, 578. Polybiblion, 182. Revue archéologique, 376. La Révolution française, 183. Revue critique d'histoire et de littérature, 184, 376, 580. Revue de Paris, 186, 378, 582. Revue des Deux Mondes, 187, 379, 583. Revue des études anciennes, 188. Revue des questions historiques, 380. Revue des études napoléoniennes, 188. Revue de l'histoire de Versailles, 382. Revue d'histoire de la guerre mondiale, 191. Revue de synthèse, 190. Revue de l'histoire de l'Église de France, 382. Revue de l'histoire des religions, 586. Revue d'histoire moderne, 192, 588. Revue d'histoire des missions, 384. Revue d'histoire ecclésiastique, 385. Revue d'histoire maritime, 387. Revue historique de Bordeaux, 585. Revue d'histoire économique et sociale, 587. Revue historique de droit français et étranger, 588. Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France, 589.

L'Esprit international. The International Mind, 389, 610.

Allemagne. Historisches Jahrbuch, 590.

Belgique. Académie royale de Belgique, 194. — Analecta Bollandiana, 194. — Bulletin de l'Institut historique belge de Rome, 196. — Revue belge de philologie et d'histoire, 590.

Canada. Bulletin des recherches historiques, 592.

États-Unis. The American historical Review, 593. Foreign Affairs, 597. The journal of modern history, 196. The national geographic Magazine, 598. Speculum, 390, 600.

Grande-Bretagne. Bulletin of the Institute of historical research, 391. Bulletin of the John Rylands library, 391. The Cambridge historical Journal, 601. The English historical review, 392. History, 197, 382, 393. The Journal of modern history, 601. Medium Aevum, 394. The Times, Literary supplement, 199, 394, 602.

Italie. Archivio storico italiano, 201, 606. Archivio storico lombardo, 203, 607.

Archivio veneto, 204. Atti e Memorie della R. Deputazione di storia patria per le provincie di Romagna, 204. Nuova Rivista storica, 205, 396. Rendiconti della R. Accademia dei Lincei, 205, 397. Rivista storica italiana, 206, 397, 608.

Pays-Bas. Tijdschrift voor geschiedenis, 208, 608.

Pays scandinaves. Historisk Tidsskrift, 609, 610.

Histoire religieuse. Archivum historicum Societatis Jesu, 610.

CORRESPONDANCE, 401.

CHRONIQUE. Nécrologie : Maurice Besnier, 212 ; l'abbé Bremond, 402 ; Émile Chataignier, 616 ; Camille Couderc, 615 ; Alfred De Ridder, 407 ; Christian Pfister, par Henri SALOMON, 548, et par Marc BLOCH, 563 ; Vincent Flipo, 408 ; Georg Steinhausen, 407 ; Congrès internationaux, 215, 404 ; France, 213, 408 ; Allemagne, 215, 407 ; Belgique, 407 ; États-Unis, 407 ; Grande-Bretagne, 619 ; Histoire générale, 215.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE, 621.

LISTE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS, 209, 398, 611.

TABLE DES MATIÈRES, 632.

Le gérant : R. LISBONNE.

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA REVUE

Les volumes dont le format n'est pas indiqué sont in-8°; le nom de Paris n'est pas ajouté pour ceux qui ont paru chez des libraires de cette ville.

- Annuario della R. Accademia d'Italia; IV : 1931-1932. Rome, R. Accademia d'Italia, 1933, 397 p.; prix : 25 l.
- Arens (Bernard). État actuel des missions catholiques. (Supplément au Manuel des missions catholiques.) Louvain, Museum Lessianum, 1932, 248 p.
- Armstrong (Hamilton Fish). Hitler's Reich. The first Phase. New-York, The Macmillan Co, 1933, in-32, 73 p.
- Aubry (Octave). L'impératrice Eugénie. Éditions Tallandier, 1933, 2 vol., 270 et 260 p.
- Auswärtige Politik Preussens 1858-1871 (die); Bd. I : November 1858 bis Dezember 1859; Bd. IV : Oktober 1863 bis April 1864. Oldenbourg, Gerhardt Stalling, 1933, 658 et 776 p.
- Babelon (Jean). La vie des Mayas. Gallimard, 1933, 251 p.
- Baschet (Armand). Le roi chez la reine. Histoire secrète du mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, nouvelle édition. Plon, 1933, in-16, 316 p., 8 gravures; prix : 15 fr.
- Baumgartner (Walter). Israelitische und altorientalische Weisheit. Tübingue, Mohr, 1933, 39 p.
- Benoit (François). L'architecture. L'Occident médiéval, du romain au roman. Laurens, 1933, 480 p. et 258 ill.; prix : 50 fr.
- Benson (E. F.). King Edward VII. An appreciation. Londres, Longmans, 1933, 304 p.; prix : 15 s.
- Berger (Arnold E.). Deutsche Literatur. Die Sturmtruppen der Reformation. Ausgewählte Flugschriften der Jahre 1520-1525. Leipzig, Philipp Reclam, 1931, 370 p.; prix : 9 m.
- Bernard (colonel F.). A l'école des diplomates. La perte et le retour d'Angkor. Les Œuvres représentatives, s. d. (1933), 240 p.; prix : 12 fr.
- Besson, évêque de Lausanne, Genève et Fribourg. La Révocation de l'édit de Nantes, 3^e édit. Genève, Jacquemond, 1933, 52 p.
- Bentin (Ludwig). Der deutsche Seehandel im Mittelmeergebiet bis zu den Napoleonischen Kriegen. Neumünster i. H. Wachholtz, xiii-217 p., 3 pl.
- Bornhak (Otto). Staatskirchliche Anschauungen und Handlungen am Hofe Kaiser Ludwigs des Bayern. Weimar, Böhlau, 1933, xii-145 p.; prix : 8 m. 80.
- Bocill (E. W.). Caravans of the old Sahara. An Introduction to the history of the Western Sudan. Londres, H. Milford; Oxford University Press, 1933, 300 p.; prix : 21 s.
- Breloer (Bernhard). Alexanders Kampf gegen Poros. Stuttgart, Kohlhammer, 1933, xii-208 p. et 1 carte; prix : 14 Rm.
- Bruguerette (J.). Le prêtre français et la société contemporaine; I : La restauration catholique, 1815-1871. Lethielleux, 1933, viii-312 p.; prix : 30 fr.
- Buckler (W. H.) et Robinson (David M.). Sardis; vol. VII : Greek and latin inscriptions. Leyde, Brill, 1932, in-4°, 198 p., 212 figures dans le texte, 13 pl.
- Burguburu (Paul). Essai de bibliographie métrologique universelle. Auguste Picard, 1932, 327 p.
- Burkitt (M. C.). The old stone age, a study of palaeolithic times. Cambridge, at the University Press, 1933, xiv-254 p.; prix : 8 s. 6 d.
- Calendar of the Treasury books. April 1696-March 1697, t. XI; publ. par Williams A. Shaw. Londres, H. M's Stationery Office, 1933, vii-565 p.; prix : 1 £ 10 s.
- Calmette (J.) et Aymard (A.). Rapport sur les fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges en 1932. Toulouse, Privat, 1933, in-4°, 75 p., 11 figures dans le texte et 9 planches hors texte.
- Cambridge history of the British Empire (the); vol. VII : Australia, New-Zealand, 2 vol. Cambridge, at the University Press, 1933, xix-759 p. et xiii-309 p.; prix : 30 et 15 s.
- Cavour e l'Inghilterra. Carteggio con V. E. d'Azeglio; vol. I : Il congresso di Parigi,

Suppl. à la Rev. Histor. CLXXII. 1^{er} Fasc.

- xviii-478 p.; vol. II : I conflitti diplomatici del 1856-1861 [1933]. Bologne, Zanichelli, 350 et 307 p.
- Chambon (Henry de)*. Origines et histoire de la Lettonie. Paris et Lille, Mercure universel, xii-221 p., 10 pl. hors texte, carte et annexes; prix : 20 fr.
- Champ (Maxime)*. La commune mixte d'Algérie, 2^e édit. revue et augmentée. Alger, Soubiron, 1933, 330 p.
- Coste (Pierre)*, *Baussion (Charles)* et *Goyau (Georges)*. Les Filles de la Charité. Desclée, de Brouwer, 1933, 259 p.
- Cristiani (chanoine L.)*. Une lampe devant l'Hostie. Mère Jeanne-Françoise de Jésus. Lyon, Religieuses de l'Adoration perpétuelle du Sacré-Cœur, 24, place des Chartreux, 1932, xxvi-402 p.
- Dardel (Pierre)* et *Duchauchix (Dom Joseph)*. Histoire de Bolbec, des origines à la Révolution. Rouen, impr. Lainé, 1933, 262 p.
- Darkó (Eugen)*. Byzantinisch-Ungarische Beziehungen in der zweiten Hälfte des xiii Jahrhunderts. Weimar, Böhlau, 1933, 56 p., 2 pl.
- Dhany (Marcel)*. Les quatre femmes de Philippe II. Félix Alcan, 1933, xii-248 p.; prix : 15 fr.
- Empel (M. van)*. Zeeland door de eeuwen heen. Middelburg, G. Van den Boer, p. 161-192.
- Ernemont (Madeleine d')*. La vie voyageuse et missionnaire de la Révérende Mère Anna du Rousier, religieuse du Sacré-Cœur, 1806-1880. Beauchesne, 1932, 204 p.
- Fabry (abbé de)*. Mémoires de mon émigration; publ. par *Ernest d'Hauterive*. H. Champion, 1933, xvi-240 p.; prix : 40 fr.
- Fajj (Bernard)*. Roosevelt et son Amérique. Plon, 1933, 292 p.
- Fedden (Katharine)*. Manor life in Old France, from the Journal of the Sire de Gouberville for the years 1549-1562. New-York, Columbia University Press, 1933, xvi-229 p.; prix : 3 doll.
- Ferguson (Wallace K.)*. Erasmi opuscula. A supplement to opera omnia. La Haye, M. Nijhoff, 1933, xii-373 p.; prix : 10 goudens.
- Fleury (comte)*. Louis XV intime et les petites maîtresses. Plon. 1933, 316 p.; prix relié : 15 fr.
- Foltzer (A.)*. Les hôtels des Monnaies de Bayonne. Dessins de M^{lle} Suzanne Labatut, MM. Jean Chinon, H. Jeanpierre et G. Saint-Laurent. Éditions du Courrier de Bayonne, 1933, 214 p.
- Fontes Egmondenses; publ. par *O. Oppermann*. Utrecht, Kemink et fils, 1933, 180 et 307 p., et 2 pl.
- Frank (Tenney)*. Rome and Italy of the Republic. Baltimore, The Johns Hopkins Press, xiv-431 p.; prix : 3 doll.
- Fritzscheleier (Werner)*. Christenheit und Europa. Zur Geschichte des europäischen Gemeinschaftsgefühls von Dante bis Leibniz. Munich et Berlin, Oldenbourg, 1931.
- Fuller (J. F. C.)*. Grant and Lee. A study in personality and generalship. Londres, Eyre et Spottiswoode, 1933, 323 p. et 11 cartes; prix : 10 s. 6 d.
- Gackenholz (Hermann)*. Entscheidung in Lothringen 1914. Berlin, Junker et Dunhaupt, viii-127 p.; prix : 8 M.
- Gautier (Paul)*. Madame de Staël et Napoléon, nouv. édit. Plon, 1933, in-16, 316 p.; prix : 15 fr.
- Gebauer (Curt)*. Geistige Strömungen und Sittlichkeit im 18 Jahrhundert. Berlin, Wegweiser Verlag., 1931, 271 p.
- Georges (le R. P. Em.)*. Ame de prêtre : le R. P. Henri Jalaber, de la Congrégation de Jésus-et-Marie. Téqui, 1932, 243 p.; prix : 10 fr.
- Giesche (Richard)*. Der serbische Zugang zum Meer und die europäische Krise 1912. Stuttgart, Kohlhammer, 1932, xvi-84 p.
- Glorieux (P.)*. Répertoire des maîtres en théologie de Paris au xiii^e siècle. Vrin, 1933, 467 p.; prix : 50 fr.
- Godechot (Jacques)*. La propagande royaliste aux armées sous le Directoire. Mollotée, 1933, 68 p.
- Goffin (Arnold)*. L'art primitif italien. La peinture. Desclée, de Brouwer, 1930, 174 p. illustré.
- Grandes Chroniques de France (les); publ. par *Jules Viard*. T. VII : Louis VIII et saint Louis. Champion, 1933, xix-282 p.; prix : 40 fr.
- Griffin (Rev. Joseph A.)*. The contribution of Belgium to the catholic Church in America, 1523-1857. Washington, The catholic University of America, 1932, xvi-234 p.
- Guénin (Paul)*. Y a-t-il eu conflit entre Jean-Baptiste et Jésus? Genève, Georg; Paris, Fischbacher, 1933, 214 p.; prix : 25 fr.
- Guissard (le P. Polyecute)*. Portraits assomptionnistes. Maison de la Bonne Presse, 1932, vi-412 p.
- Halecki (O.)*. La Pologne, de 963 à 1914. Essai de synthèse historique. Félix Alcan, in-12, xii-348 p., 1 carte; prix : 15 fr.
- Halbwachs (Maurice)*. L'évolution des le-

- soins dans les classes ouvrières. Félix Alcan, 1932, xii-163 p.; prix : 30 fr.
- Hasbagen (Ernst)*. Route de l'Ouest. Souvenirs d'un commandant de sous-marin, 1914-1918; trad. par *Pelle des Forges*. Plon, 1933, in-16, 264 p., 14 gravures et 2 croquis; prix : 15 fr.
- Hinrichs (Carl)*. Die Wollindustrie in Preussen unter Friedrich Wilhelm I. Berlin, Paul Parey, 1933, xi-492 p.; prix : 36 Rm.
- Holborn (Hajo)*. Desiderius Erasmus Rotterodamus; ausgewählte Werke. Munich, Beck, 1933, xix-329 p.; prix : 16 m.
- Hollard (Auguste)*. Le Dieu d'Israël. Judaïsme. Éditions Rieder, 1933, 204 p.; prix : 12 fr.
- Hoyack (Louis)*. Les aubes de l'Humanité. Rivière, 1933, 269 p.; prix : 20 fr.
- Jaquemont (Victor)*. État politique et social de l'Alsace du Nord en 1830; publ. par Alfred Martineau. Leroux, 1933, xxiv-467 p.; prix : 70 fr.
- Jostock (Paul)*. Der deutsche Katholizismus und die Überwindung des Kapitalismus. Ratisbonne, Fr. Pustet, s. d., 215 p.; prix : 4 m. 80.
- Jouanne (René)*. Les origines du cadastre Ornaïs. Étude suivie du répertoire critique des plans des archives départementales depuis l'an XI. Imprimerie alençonnaise, 1933, 258 p. et 2 plans; prix : 25 fr.
- Kleehoven (Hans Ankwicz von)*. Johann Cuspinians Briefwechsel. Munich, Beck, 1933, xviii-239 p.
- Kock (Hugo)*. Adhuc Virgo. Mariens Jungfruschafft und Ehe, in der altkirchlichen Ueberlieferung bis zum Ende des 4 Jahrhunderts. Tubingen, Mohr, 1929, 44 p.
- Koppe (Wilhelm J.)*. Lübeck-Stockholmer Handelsgeschichte. Neumünster i. H., Wachholtz, 1933, xv-299 p.
- Kosok (Paul)*. Modern Germany. A study of conflicting loyalties. Chicago, The University Press, xxi-348 p.
- Kreuzberg (Bernhard Josef)*. Die politischen und wirtschaftlichen Beziehungen des Kurstaates Trier zu Frankreich in der zweiten Hälfte des 18 Jahrhunderts bis zum Ausbruch der französischen Revolution. Bonn, Röhrscheid, 1932, xvi-203 p.; prix : 8 m.
- Lacombe (Bernard de)*. La vie privée de Talleyrand. Plon, 1933, 316 p. et 8 gravures; prix relié : 15 fr.
- Le Clay (Maurice)*. Chronique marocaine. Année 1911, jusqu'à l'arrivée des Français à Fés. Berger-Levrault, viii-270 p.; prix : 15 fr.
- Lemerier (Pierre)*. Les justices seigneuriales de la région parisienne, de 1580 à 1789. Loviton et C^{ie}, 1933, 304 p.
- Lenz (Georg)*. Demokratie und Diktatur in der englischen Revolution, 1640-1660. Munich et Berlin, Oldenbourg, 1933, 220 p.; prix : 7 m. 50.
- Leroy (Alfred-P.-A.)*. La Tour. Les éditions Rieder, 70 p. et 60 planches.
- (*Charles*). Anticoncordataires et Gallicans. L'abbé Augustin-Alexis Taillet et sa correspondance. Rouen, A. Lestringant, 1933, 217 p.; prix : 30 fr.
- Lintzel (Martin)*. Die Stände der deutschen Volksrechte, hauptsächlich der Lex Saxonum. Halle, Niemeyer, 1933, 113 p.; prix : 4 m. 40.
- London (Geo) et Pichon (Ch.)*. Le Vatican et le monde moderne. Éditions des Portiques, 1933, 424 p.
- Ludwig (M.)*. Religion und Sittlichkeit bei Luther bis zum « Sermon von den guten Werken » 1520. Leipzig, Heinsius, 1931, xiii-212 p.
- Macdonald (A. J.)*. Authority and reason in the early Middle Ages. Oxford University Press; Londres, H. Milford, 1933, viii-136 p.; prix : 6 s.
- Maison (Albert)*. Érasme. Gallimard, 1933, 254 p.
- Mariès (L.)*. Études préliminaires à l'édition de Diodore de Tarse sur les Psaumes. Les Belles-Lettres, 1933, 184 p.; prix : 30 fr.
- Menabrea (Henri)*. Histoire de Savoie. Grasset, 1933, 393 p.; prix : 30 fr.
- Michalik (Bernhard)*. Probleme des deutschen Flottenbaues. Breslau, Marcus, 1931, 130 p.; prix : 7 Rm.
- Milioukov (Paul), Seignobos (Ch.) et Eisenmann (L.)*. Histoire de Russie; t. III : Réformes, réaction, révolutions, 1855-1932. E. Leroux, 1933, p. 829-1414; prix : 80 fr.
- Millot (Mgr)*. Monseigneur Gibier, évêque de Versailles, 1849-1931. Tèqui, 1932, 405 p.; prix : 20 fr.
- Milosz*. L'apocalypse de Saint-Jean déchiffrée. Hors commerce, aux dépens de l'auteur, 1933, 69 p.
- Montet (Pierre)*. Les nouvelles fouilles de Tanis, 1929-1932. Belles-Lettres, 1933, 190 p. et 9 pl. hors texte; prix : 50 fr.
- Moreau-Reibel (Jean)*. Jean Bodin et le droit public comparé, dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire. Vrin, 1933.
- Moricca (Umberto)*. Storia della letteratura latina cristiana, 4 vol.; I : Dalle origini fino al tempo di Costantino, 1923, ii-685 p.; II, 2 parties : L'étà d'oro della let-

- teratura ecclesiastica occidentale, 1,432 p.; III, 1 : La letteratura dei sec. v et vi. Turin, Milan, Società editrice internazionale.
- Mornet (Daniel)*. Les origines intellectuelles de la Révolution française, 1715-1787. A. Colin, 1933, 552 p.; prix : 60 fr.
- Morse (Jarris Means)*. A neglected period of Connecticut's history, 1818-1850. New Haven, Yale University Press; Londres, H. Milford, 1933, 359 p.; prix : 18 s.
- Murali (B.-L. de)*. Lettres sur les Anglois et les François, et sur les voyages; éditées par Charles Gould. Honoré Champion, 1933, 383 p.
- Neuss (Wilhelm)*. Die Anfänge des Christentums im Rheinland. Bonn, Röhrscheid, 1933, 100 p. et 49 fig.
- Nickolaus (Gunter)*. Die Milizfrage in Deutschland 1848-1933. Berlin, Junker et Dunhaupt, 1933, 496 p.; prix : 1,50 Rm.
- Nicollé (Paul)*. Valazé, député de l'Orne à la Convention nationale. Félix Alcan, 1933, xvii-243 p.; prix : 20 fr.
- Nilsson (Martin P.)*. Homer and Mycenae. Londres, Methuen, xii-283 p.; prix : 21 s.
- Nolhaec (Pierre de)*. Portraits du xviii^e siècle. La douceur de vivre. Plon, 1933, 229 p.
- Østerley (W. O. E.)*. II Esdras : the Ezra Apocalypse. Londres, Methuen, xlviii-194 p.; prix : 15 s.
- Osmond (colonel J. S.)*. Parliament and the army, 1642-1904. Cambridge, University Press, 1933, viii-187 p.; prix : 10 s. 6 d.
- Oudard (Georges)*. La vie de Pierre le Grand. Plon, in-16, 252 p.; prix : 5 fr. 75.
- Pantin (William Abel)*. Documents illustrating the activities of the general and provincial chapters of the English black Monks, 1215-1540. Camden series III, vol. XLVII. Londres, Offices of the Society, 1933, xix-232 p.
- Pargellis (Stanley McCrory)*. Lord Loudoun in North-America. New-York, Yale Univ. Press; Londres, H. Milford, 399 p., 1 carte; prix : 21 s.
- Pastor (Louis)*. Histoire des papes depuis la fin du Moyen Age; trad. par A. Poizat et W. Berseval; t. XV : Pie IV, 1559-1565. Plon, 367 p.; prix : 40 fr.
- Patry (Raoul)*. Philippe du Plessis-Mornay. Fischbacher, 1933, 670 p.; prix : 60 fr.
- Perizonius (Albert)*. Die französischen Invasionswege in das Reich. Berlin, Junker et Dunhaupt, 210 p., 7 plans; prix : 9 Rm.
- Picard-Moch (Germaine)* et (Moch Jules). L'œuvre d'une révolution. L'Espagne républicaine. Rieder, 1933, x-396 p.; prix : 15 fr.
- Piper (Hartmut)*. Die Gesetze der Weltgeschichte. Aegypten. Der Gesetzmässige Lebenslauf der Völker Alt-Aegyptens. Leipzig, Theodor Weicher, 1933, xviii-170 p.
- Pirri (P. Pietro)*, S. J. P. Giovanni Rotta. XXII generale della Compagnia di Gesù, 1785-1853. Rome, Isola dei libri, 551 p.
- Pommier (Jean)*. Ernest Renan. Travaux de jeunesse, 1843-1844. Paris, Les Belles-Lettres, 1831, xv-268 p.; prix : 40 fr.
- La jeunesse cléricale d'Ernest Renan. Saint-Sulpice, 1933. Ibid.; prix : 60 fr.
- Prendlebury (J. D. S.)*. A handbook of the palace of Minos at Knossos. Londres, Macmillan, 1933, 63 p., 14 planches et 8 plans; prix : 4 s.
- Preuss (K. Th.)*. Der religiöse Gehalt der Mythen. Tübingen, Mohr, 1933, 49 p.; prix : 1 m. 50.
- Price (Ernest Batson)*. The Russo-Japanese treaties of 1907-1916 concerning Manchuria and Mongolia. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1933, xiv-164 p.; prix : 1 doll. 75.
- Prims (Floris)*. Geschiedenis van Antwerpen; IV : Onder Hertog Jan des derde, 1312-1355; vol. I : Politische en economische orde; vol. II : De geestelijk orde. Anvers, Bruxelles et Louvain, N. V. Standaard Boekhandel, 1933, xv-213 et ix-266 p.; prix : 25 fr. chacun.
- Quekett (Sir Arthur S.)*. The constitution of Northern Ireland, 2 parties; I : The origin and development of the Constitution 1928; II : The government of Ireland act 1920. Belfast, H. M's Stationery Office, 1933, xliii-660 p.
- Radet (Georges)*. Notes critiques sur l'histoire d'Alexandre. Bordeaux, Feret, 1933, p. 119 à 142.
- Radziwill (princesse)*. Lettres au général de Robilant, 1889-1914; t. II : 1896-1901. Bologne, Zanichelli; Paris, Plon, 345 p.; prix : 50 fr.
- Rey (Abel)*. La science dans l'Antiquité. La jeunesse de la science grecque. La Renaissance du livre, 1933, xvi-537 p.; prix : 40 fr. (L'évolution de l'humanité. Série complémentaire.)

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA REVUE

Les volumes dont le format n'est pas indiqué sont in-8°; le nom de Paris n'est pas ajouté pour ceux qui ont paru chez des libraires de cette ville.

- Allié (Henry).** Ma mission à Vienne (mars 1919-août 1920). Plon, 1933, iv-220 p.; prix : 15 fr.
- Almeida (Antonio José de).** Quaranta anos de vida literaria e politica, vol. I. Lisbonne, Rodrigues et C^{ie}, 1933, 318 p.
- Archivo del General Miranda.** Revolucion, Muerte del Mariscal Duchastellet y cartas, 1792 a 1808, t. XIII. Caracas, Editorial Sur-America, 1932, xli-483 p.
- Barnes (Arthur Stapylton).** The martyrdom of St Peter and St Paul. Londres, Humphrey Milford, 1933, x-184 p.
- Barris (Maurice).** Chronique de la Grande Guerre; V : 1^{er} juin-24 août 1915; VI : 25 août-11 décembre 1915. Plon, 1933, 370 et 388 p.
- Bastian (Franz).** Das älteste Aldersbacher Rechnungsbuch und die Verwendung klösterlicher Zollfreiheiten im bürgerlicher Handel. Sonderdruck aus Staat und Volkstum. Diessen vor München. Hubers, 1933, 43 p.
- Becker (Erich).** Verfassung und Verwaltung der Gemeinden des Rheingaus vom 16 bis zum 18 Jahrhundert. Bonn, Röhrscheid, 1930, xi-92 p.; prix : 3 m. 15.
- Belgrano (Mario).** La Francia y la monarquía en el Plata, 1818-1820. Buenos-Aires, García Santos, 1933, 230 p. et 1 fac-similé.
- Rivadavia y sus gestiones diplomáticas con España, 1815-1920. Buenos-Aires, García Santos, 1933, 115 p.
- Beyerli (K.), Schreiber (G.) et Finke (Heinrich).** Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens. Tome IV. Munster en Westphalie, Aschendorff, 1933, 536 p.; prix : 20 m. 90.
- Bibaco (princesse).** Lettres d'une fille de Napoléon (Fontainebleau et Windsor), 1853-1859. Flammarion, 1933, 248 p.; prix : 12 fr.
- Bigby (D. A.).** Anglo-french relations, 1641-1649. Univ. of London Press, 160 p.; prix : 6 s.
- Boletín de la Academia nacional de la historia.** Edición consagrada al Libertador en el alivarsario de su nacimiento. Caracas, tipografía Americana, avril-juillet 1933.
- Bonneau (Georges).** Introduction à l'idéographie japonaise. La forêt des Symboles. P. Geuthner, 1933, 250 p.
- L'expression poétique dans le folklore japonais. P. Geuthner, 1933, 3 vol., 104, 192, 190 p.
- Rythmes japonais. P. Geuthner, 1933, 128 p.
- Bonnet (Georges), Chapsal (F.), Ernest-Picard (P.), De Billy, Detauf (A.), Dayras (G.), Fabry (colonel), Ormesson (W. d').** La coopération internationale. Félix Alcan, vii-213 p.; prix : 15 fr.
- Boulanger (Jacques).** Les aventures du capitán Alonso de Contreras, 1582-1633. Plon, 1933, xviii-256 p.
- Bremond (Henri).** Histoire littéraire du sentiment religieux en France; XI : Le procès des mystiques. Bloud et Gay, 1933, 438 p.; prix : 45 fr.
- Bronckart (Marthe).** Étude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin. Bruxelles-Liège, H. Vaillant-Carmanne, 1933, 306 p.
- Burkitt (F. C.), Goad (H. E.) et Little (A. G.).** Franciscan essays, II. Manchester, The University Press, 1932, xii-103 p.
- Busset (Maurice).** Gergovia, capitale des Gaules, et l'oppidum du Plateau des Côtes. Delagrave, 1933, 148 p.
- Calendar of Ormond deeds 1172-1350;** publ. par Edmund Curtis. Dublin, The stationery office, 1932, lxiii-424 p.; prix : 10 s.
- Calendar of State papers and manuscripts relating to English affairs.** Venice; vol. XXXIV : 1664-1666. Londres, H. M's stationery office, 1933, lv-410 p.; prix : 1 £ 10 s.
- Colonial series. America and West Indies, 1719-1720; publ. par Cecil Headlam. Londres, H. M's stationery office, 1933, xliii-435 p.; prix : 1 £ 10 s. — 1720-1721. *Ibid.*, lxiii-588 p.; prix : 1 £ 15 s.
- Calendar of Treasury books.** October 1697

- to August 1698, vol. XIII; publ. par *William A. Shaw*. Londres, H. M's stationery office, 1933, 600 p.; prix : 1 £ 10 s.
- Cavour (C. Benso di)*. Discorsi parlamentari; vol. III : 1851. Florence, La Nuova Italia, s. d. (1933), 491 p.; prix : 24 l.
- Champlain (Samuel de)*. Works, reprinted by *H. P. Biggar*; vol. II : 1620-1629. Toronto, The Champlain Society, 1933, xviii-329 p.
- Chartes du Forez antérieures au xiv^e siècle. Mâcon, Protat, 1933, 3 vol.
- Chaytor (H. J.)*. A history of Aragon and Catalonia. Londres, Methuen, 1933, xvi-322 p. et une carte; prix : 15 s.
- Clerc (Albert)*. Barthélemy-Christophe Fagan, auteur comique, 1702-1755. E. de Boccard, 1933, 226 p.
- Conolly (Violet)*. Soviet economic policy in the East. Londres, H. Milford, 1933, xi-168 p.
- Crispoli (Filippo)*. Pio IX, Leone XIII, Pio X, Benedetto XV. Ricordi personali. Milan et Rome, Treves, 1932, 213 p.; prix : 10 l.
- Croce (Benedetto)*. Un Calvinista italiano. Il Marchese di Vico Galeazzo Caracciolo. Bari, Laterza, 1933, 78 p.; prix : 10 l.
- Cuwelier (Joseph)*. Travaux du cours pratique d'archivéconomie donné pendant l'année 1927. Tongres, impr. G. Michiels, 1933, cxxxv-701 p.
- Dackweiler (Edgar Werner)*. Katholische Kirche und Schule. Paderborn, Schöningh, 1933, 264 p.; prix : 12 m. 80.
- Dalglish (Wilbert Harold)*. The Company of the Indies in the days of Dupleix. Easton (U. S. A.), Chemical publishing Co, 1933, ix-238 p.
- Dallolio (Alberto)*. Bologna nel 1859. Bologna, Zanichelli, 1933, 81 p.; prix : 5 l.
- Dawson (Robert MacGregor)*. Constitutional issues in Canada, 1900-1931. Londres, H. Milford, 1933, xvi-482 p.; prix : 18 s.
- Deutsche Reichstagsakten unter König Albrecht II. Zweite Abteilung, 1^{ste} Hälfte, 1439; publ. par *Helmuth Weigel*. Stuttgart, Perthes, 1933, 208 p.
- Dölger (Franz Joseph)*. Antike und Christentum. Kultur- und Religionsgeschichtliche Studien. Münster en Westphalie, Aschendorff. Band III, Heft IV, 1932, p. 225 à 320, 4 pl., viii p. — Band IV, Heft I, 80 p. et 4 pl.; prix : 5 m. chaque.
- Duprat (E.)*. A propos de l'itinéraire maritime; I : Citharista, La Ciotat. Extrait des *Mémoires de l'Institut historique de Provence*. Marseille, 1932, 25 p.
- Eck (Alexandro)*. Le Moyen Age russe. Maison du Livre étranger, 1933, xv-574 p.
- Eckhardt (Karl August)*. Rechtsbüchersudien; 3^e fasc. : Die Textentwicklung des Sachsenspiegels von 1220 bis 1270. Berlin, Weidmann, 1933.
- Engelhardt (Roderic von)*. Die deutsche Universität Dorpat in ihrer geistesgeschichtlichen Bedeutung. Reval, Franz Kluge, 1933, x-510 p.
- Ercole (Lucienne)*. Vie et mort des Camisards. Rieder, 1933, 216 p.; prix : 20 fr.
- Escholier (Raymond)*. La place Royale et Victor Hugo. Firmin-Didot, 1933, 195 p.
- Espérandieu (Émile)*. L'amphithéâtre de Nîmes. Laurens, 1933, 86 p.; prix : 7 fr. 50.
- État sommaire des versements faits aux Archives nationales par les ministères et les administrations qui en dépendent. Séries F, BB, Justice et AD XIX. T. III, fascicule I. Impr. nationale, 1933, 238 p.
- Fedden (Katharine)*. Manor life in Old France. Columbia University Press, 1933, xvi-228 p.
- Fischer (Arthur)*. Napoléon et Anvers. Anvers, Loosberg, s. d. (1933), 323 p.; prix : 40 fr.
- Fontes juris gentium; éditées par *Victor Bruns*. Series B. Sectio I. Tomus I. Pars II. Fascicule 1. Berlin, Carl Heymann, 1933, xv-400 p.
- Förg (Ludwig)*. Die Ketzerverfolgung in Deutschland unter Gregor IX. Emil Ebering, 1932, 98 p.
- Franz (Eugen)*. Der Entscheidungskampf um die wirtschaftspolitische Führung Deutschlands, 1856-1867. Munich, Kommission zur bayerischen Landesgeschichte, 1933, xvi-464 p.
- Friedensburg (Walter)*. Kaiser Karl V und Papst Paul III, 1534-1549. Leipzig, Heinsius, 1932, iv-99 p.; prix : 2 m. 60.
- Gasser (Adolf)*. Die territoriale Entwicklung der Schweiz. Eidgenossenschaft 1291-1797. Aarau-Leipzig, Sauerländer, 1933, vi-196 p.
- Gerhard (Dietrich)*. England und der Aufstieg Russlands. Munich et Berlin, Oldenbourg, 1933, vi-436 p.; prix : 16 m. 50.
- Glunz (Hans H.)*. History of the Vulgate in England, from Alcuin to Roger Bacon. Cambridge University Press, 1933, xx-383 p.; prix : 18 s.
- Hohlfeld (Andreas)*. Das Frankfurter Parlament und sein Kampf um das deutsche Heer. Berlin, Ebering, 1932, 175 p.; prix : 7,20 rm.
- Hubrecht (Georges)*. Montaigne, juriste. Bordeaux, Delmas, 63 p.
- Hyslop (Béatrice F.)*. Répertoire critique des cahiers de doléances pour les États généraux de 1789. Collection de docu-

- ments inédits sur l'histoire économique de la Révolution française. E. Leroux, 1933, 670 p.
- Jones (Howard Mumford)*. The life of Moses Coit Tylor. Ann Arbor-University of Michigan Press, 1933, xi-354 p.; prix : 2 doll. 50.
- Keller (Robert von)*. Freiheitsgarantien für Person und Eigentum im Mittelalter. Heidelberg, Carl Winter, 1933, 310 p.; prix : 15 m.
- Lagrange (le P. M.-J.)*. Histoire ancienne du canon du Nouveau Testament. Lecoffre, 1933, ii-188 p.
- Laidlaw (W. A.)*. A history of Delos. Oxford, Basil Blackwell, 1933, v-308 p.
- Lecroq (chan. A.)*. Les cathédrales d'Arras et leurs évêques. Arras, Nouvelle Société anonyme du Pas-de-Calais, 1933, 78 p.; prix : 5 fr.
- Lehmann (Lucien)*. Wilson, apôtre et martyr. Maisonneuve, 400 p.; prix : 18 fr.
- Léon (Paul)*. L'art français. Esquisses et portraits. Fasquelle, 1933, 190 p.; prix : 12 fr.
- Lesmaries (A.)*. Jean Bart, ses origines et ses proches. Dunkerque, impr. du Nord maritime, 1933, 281 p.
- Levin (Wera Rahel)*. Claude de Seyssel. Ein Beitrag zur politischen Ideengeschichte des 16. Jahrhunderts. Heidelberg, Winter, xii-151 p.; prix : 7,50 rm.
- Lorenz (Reinhold)*. Türkenjahre 1683. Das Reich im Kampf um den Ostraum. Vienne et Leipzig, Wilhelm Braumüller, 1933, xii-272 p.; prix : 5 m.
- Lumbroso (Giacomo)*. I moti popolari contra i Francesi alla fine del secolo XVIII, 1796-1800. Florence, Félix Le Monnier, 1932, 228 p.
- MacCoreck (Stuart Alexander)*. American policy of recognition towards Mexico. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1933, 106 p.
- Morel (O.)*. Documents sur le pays de Gex conservés dans les archives cantonales de Genève et de Lausanne. Boury, impr. Berthod, 1932.
- Inventaire sommaire des archives de la ville de Trévoux, antérieures à 1790, précédé de notes sur le chapitre de Trévoux. Impr. de Trévoux, G. Patissier, 1931, 275 p.
- Inventaire sommaire des archives communales de Brénod, Ain. Bourg, Impr. centrale, 1932, 96 p.
- Nourens (Joseph)*, ambassadeur de France. Mon ambassade en Russie soviétique, 1917-1919, t. I. Plon, xxvi-259 p.; prix : 18 fr.
- Oswald (Josef)*. Das alte Passauer Domkapitel. Munich, Kösel et Pustet, 1933, xv-396 p.
- Peter (Georges)*. L'effort français au Sénégal. E. de Boccard, 1933, 383 p.
- Prou (Maurice) et Auriac (Jules d')*. Actes et comptes de la commune de Provins, de l'an 1271 à l'an 1330. Provins, impr. du Briard, 1933, iv-296 p.
- Pruckner (Hubert)*. Studien zu den astrologischen Schriften des Heinrich von Langenstein. Studien der Bibliothek Warburg, 1933, xiv-286 p.
- Rauschen (Gerhard)*. Patrologie. Die Schriften der Kirchenväter und ihr Lehrgehalt; 10^e et 11^e édit. remaniées par Berthold Altaner. Fribourg, Herder, 1931, xx-441 p.
- Renaut (Francis P.)*. Les Provinces-Unies et la guerre d'Amérique, 1775-1784 : la marine hollandaise. Édit. des Graouli, 1932, 280 p.; prix : 40 fr.
- Robert (André)*. L'idée nationale autrichienne et les guerres de Napoléon. L'apostolat du baron de Hormayr et le salon de Caroline Pichler. Félix Alcan, 1933, xix-603 p.; prix : 80 fr.
- Rocca di Cornegiano (Emilio Nasalli)*. Monticelli d'Ongina. Memorie storiche e artistiche. Plaisance, Soc. tipografica editoriale Porta, 1933, 79 p. — Il soggiorno della duchessa Maria Luigia a Piacenza durante i moti Parmigiani del '31. Parme, Fresching, 1933, 24 p.
- Rochechouart (général comte)*. Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration. Nouvelle édition non expurgée, établie sur le manuscrit original. Plon, 1933, vii-515 p.; prix : 36 fr.
- Rösti (Joseph)*. Der Bauernkrieg von 1653, im besondern die Bestrafung der aufständischen Berner und Aargauer. Berne, Neukomm et Salchrath, 1932, viii-235 p.
- Roz (Firmin)*. La lumière de Paris. Renaissance du livre, 1933, 254 p.; prix : 15 fr.
- Ruinart (Dom Thierry)*. Mabillon. Desclée, de Brouwer, 1933, 236 p.; prix : 15 fr.
- Runciman (Steven)*. Byzantine civilisation. Londres, Edward Arnold, 320 p.; prix : 16 s.
- Rutilius Namatianus*. Sur son retour. Texte établi et traduit par J. Vessereau et F. Préchac. Les Belles-Lettres, 1933, xxvii-50 p.; prix : 12 fr.
- Sange (Herbert)*. Bischof Albrecht III von Halberstadt. Seine Herkunft, sein Laufbahn und seine Landfriedenspolitik. Halle a. d. S., Edward Klinck, 1932, 185 p.
- Santifaller (Leo)*. Die Urkunden des Rode-negg-Archivs, 1288-1340. Innsbruck, Wa-

- gner, 1933, XLIII-116 p. et 2 pl.; prix : 5 m. 40.
- Scarre (A. M.). An introduction to liturgical latin. Ditchling, Saint Dominic's Press, 1933, 208 p.
- Sevrin (Ernest). Dom Guéranger et La Menais. Essai de critique historique sur la jeunesse de dom Guéranger. Vrin, 1933, 350 p., 2 portraits; prix : 20 fr.
- Siebs (Benno Eide). Grundlagen und Aufbau der altfriesischen Verfassung. Breslau, Marcus, 1933, 152 p. et 8 pl.
- Sobieski (Wacław). Der Kampf um die Ostsee von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart. Leipzig, Market et Petters, 1933, vi-368 p.
- Soden (Hans V.). Christentum und Kultur in der geschichtlichen Entwicklung ihrer Beziehungen. Tübingen, Mohr, 1933, 43 p.
- Solmi (Arrigo). L'amministrazione finanziaria del regno italico nell'alto medio evo. Pavia, Tipografia cooperativa, 1932, x-288 p.; prix : 20 lires.
- Steinberger (Ludwig) et Sturm (Josef). Urkunden des Hochstifts Eichstätt; t. II : Urkunden von 1306-1365. Munich, Verlag der Kommission für bayerische Landesgeschichte, 1932, xvi-672 p.
- Stern (Jean). Le mari de Mademoiselle Lange : Michel-Jean-Simons, 1762-1833. Plon, 1933, 245 p.
- Sthamer (Eduard). Bruchstücke mittelalterlicher Enquêtes aus Unteritalien. Ein Beitrag zur Geschichte der Hohenstaufen. Extrait des « Abhandlungen des Preuss. Akademie der Wissenschaften ». Berlin, Walter de Gruyter, 1933, in-4°, 104 p.
- Strecker (Carl Christoph). Bischof Eugen von Mazenod. Paderborn, Schöningh, 1932, 272 et 8 ill.; prix : 4 m.
- Tascher (Maurice de). Journal de campagne d'un cousin de l'impératrice, 1806-1813. Plon, 1933, 324 p.; prix : 15 fr.
- Taylor (Paul S.). A spanish-mexican peasant community. Arandas in Jalisco. Mexico, Berkeley, University of California Press, 1933, 77 p., 8 pl. et une carte.
- Thomas (A.). Histoire de la Mission de Pékin; t. II : Depuis l'arrivée des Lazaristes jusqu'à la révolte des Boxeurs. Vald. Rasmussen, 1933, 758 p.; prix : 50 fr.
- Tisserand (Roger). La vie d'un peuple. L'Ukraine. Paris, Librairie orientale et américaine, 1933, iv-299 p.; prix : 25 fr.
- Turnel (Joseph). Histoire des dogmes; III : La papauté. Editions Rieder, 1933, 508 p.; prix : 60 fr.
- Van der Mijnsbrugge (Maurice). The Cretan koinon. New-York, G. E. Stechert, 1931, 86 p.
- Vercesi (Ernesto). Tre secretari di Stato : Consalvi, Rampolla, Gaspari. Venice, Libreria Emiliana, 1932, 220 p.
- Vernadsky (Georges). La chartre constitutionnelle de l'Empire russe de l'an 1820; trad. par Serge Oldenbourg. Librairie du Recueil Sirey, 1933, 283 p.; prix : 30 fr.
- Vincke (Johannes). Staat und Kirche in Katalonien und Aragon während des Mittelalters, 1^{re} partie. Münster i. W., Aschendorff, x-398 p.; prix : 16,20 Rm.
- Vloberg (Maurice). La Vierge et l'Enfant dans l'art français. Grenoble, B. Arthand, 1933, 2 vol., 170 et 116 p., ill.
- Voldemaras (Augustin). La Lithuanie et ses problèmes; t. I : Lithuanie et Allemagne. Lille et Paris, Mercure universel, 338 p.; prix : 30 fr.
- Voss (Lena). Heinrich von Blois, Bischof von Winchester, 1129-1171. Berlin, Ebering, 1932, xvi-179 p.; prix : 7,50 Rm.
- Walter (Gérard). Marat. Albin Michel, 446 p.; prix : 20 fr.
- Wätjen (H.). Aus der Frühzeit des Nord-Atlantik Verkehrs. Leipzig, Meiner, 1932, xx-219 p.
- Wegge (Hans). Die Stellung der Öffentlichkeit zur oktroierten Verfassung und die preussische Parteibildung, 1848-1849. Berlin, Ebering, 1932, 112 p.
- Weinbaum (Martin). Verfassungsgeschichte Londons, 1066-1268. Stuttgart, Kohlhammer, 1929, 143 p.; prix : 5,80 Rm.
- London unter Eduard I und II. 2 vol. Stuttgart, Kohlhammer, 1933, 251 et 293 p.
- Whitaker (W. B.). Sunday in Tudor and Stuart times. Londres, Houghton, 1933, x-224 p.; prix : 7 s. 6 d.
- Wilkinson (Marcus M.). Public opinion and the Spanish-american war; a study in war propaganda. Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1932, iii-441 p.
- Wilson (Robert Smith). Marcion; a study of a second-century heretic. Londres, James Clarke et Co, xviii-190 p.; prix : 5 s.
- Woodhouse (W. J.). King Agia of Sparta and his campaign in Arkadie in 418 B. C. Oxford, at the Clarendon Press, 1933, xi-161 p.; prix : 12 s. 6 d.

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA REVUE

Les volumes dont le format n'est pas indiqué sont in-8° ; le nom de Paris n'est pas ajouté pour ceux qui ont paru chez des libraires de cette ville.

- Agur (Herbert).** The American Presidents from Washington to Harding. Londres, Eyre et Spottiswoode, 1933, xx-335 p.; prix : 10 s. 6 d.
- Alexandre de Russie (grand-duc de).** Quand j'étais grand-duc. Hachette, 1933, 304 p.
- Altteste Bürgerbuch der Stadt Hannover und gleichzeitige Quellen (Das) bearbeitet von K. Fr. Leonhardt.** Leipzig, Degener, 1933, xiv-256 p.
- Amblard (Jacques).** Agen, Hossegor, D. Chabas, 1933, 55 p.
- Andrews (Charles M.).** Our earliest colonial Settlements. New-York, University Press, 1933, vii-179 p.
- Antonowitsch (Michael).** Friedrich Ludwig Jahn. Berlin, Ebering, 1933, 82 p.; prix : 3 m. 40.
- Aswander (Antonio).** Introduzione alla storia delle religioni; trad. par Mario Bertì. Brescia, Marcellana, 1932, 229 p.
- Aubin (Albert).** L'école unique. Félix Alcan, 1933, xiv-158 p.; prix : 15 fr.
- Arcano (Irma).** Il regno delle due Sicilie nei rapporti con lo Stato Pontificio, 1846-1850. Naples, Perrella, 1933, 147 p.
- Balasteros y Beretta (D. Antonio).** Historia de España y su influencia en la historia universal, t. VII. Barcelone, Salvat, 1934, 804 p.
- Barnes (Arthur Stapylton).** The martyrdom of St Peter and St Paul. x-184 p.; prix : 7 s. 6 d.
- Basin (Germain).** Le Louvre, le palais. Grenoble, B. Arthaud, 1933, 132 p.
- Bolton (Hilaire).** Charles the first, king of England. Londres, Cassel, 1933, 366 p.
- Bernard (René).** Quelques réclamations relatives à l'emprunt forcé de l'an IV dans le canton de Mont-Lyon. Gap, impr. Louis Jean, 1933, 43 p.
- Bernardin (Edith).** Les idées religieuses de Madame Roland. Les Belles-Lettres, 1933, 187 p.
- Bissels (Alois).** Die Bedeutung der französischen Revolution für die Französisierung des Elsass. Francfort-sur-le-Main, Institut d'Alsace-Lorraine, 1933, xxi-108 p.
- Bigo (Robert).** Les bases historiques de la finance moderne. A. Colin, 1933, 216 p.; prix : 10 fr. 50.
- Birkner (Jochim).** Augustinus Marius, Weihbischhof von Freising, Basel u. Würzburg, 1485-1543.
- Blanchard (Raoul).** L'Amérique du Nord. A. Fayard, 1933, 399 p.; prix : 25 fr.
- Blau (Erich-Günter).** Die Wiener Militärkonferenzen im Oktober 1850. Munich, Beck, 1933, 55 p.
- Boase (T. S. R.).** Boniface the eighth, 1294-1303. Londres, Constable, 1933, xv-397 p. et une carte; prix : 15 s.
- Bonnerot (Jean).** Autun et le Morvan. Les villes d'art célèbres. Laurens, 1933, 142 p. — L'Université de Paris, du moyen âge jusqu'à nos jours. Larousse, 1933, 222 p.
- Bornecque (Henri).** Tite-Live. Boivin et Cie, 1933, 216 p.; prix : 18 fr.
- Bravetta (Vittorio Emanuele).** Giovanni delle Bande Nere. Turin, Paravia, 1932, 231 p.
- Brown (G. K.).** Italy and the Reformation to 1550. Oxford, Basil Blackwell, 1933, 324 p.; prix : 18 s.
- Bruley (Edouard).** Le Bon-Pasteur d'Angers. Éditions Spes, 1933, 174 p.; prix : 8 fr.
- Burt (Alfred Leroy).** The old province of Quebec : Toronto, The Ryerson Press; Minneapolis, The University of Minnesota Press, 1933, xv-551 p.; prix : 22 s.
- Canivez (dom J.).** Voir Statuta.
- Carré (Henri).** Le Journal d'émigration de Louis, marquis Aymer de la Chevalerie, 1791-1797. Poitiers, Société française d'imprimerie et de librairie, 1933, 95 p.
- Cartulaire de l'église Saint-Lambert de Liège; publ. par Edouard Poncelet.** Bruxelles, Lamertin, 1933, xxx-428 p.
- Caspar (Erich).** Geschichte des Papsttums, t. II. Tubingue, Mohr, 1933, xiv-826 p.; prix : 39 m.
- Caulaincourt (général de), duc de Vicence, grand écuyer de l'Empereur.** Mémoires, t. III, L'agonie de Fontainebleau. Plon, 1933, 492 p.
- Caulley (Maurice).** La science française de-

- puis le XVII^e siècle. A. Colin, 1933, 215 p. ; prix : 10 fr. 50.
- Cauillery (M.), Janet (Pierre), Bouglé (C.), Piaget (J.) et Febvre (Lucien).* L'individualité. Félix Alcan, 1933, III-157 p. ; prix : 15 fr.
- Chambry (Émile).* Voir *Platon*.
- Channon (Henry).* The Ludwigs of Bavaria. Londres, Methuen, 1933, xvi-240 p. ; prix : 7 s. 6 d.
- Chroust (Anton).* Das Grossherzogtum Würzburg, 1806-1814. Die äussere Politik des Grossherzogtums. Wurtzbourg, Becker, 1932, xiv-617 p. ; prix : 36 m.
- Clayton (Joseph).* Saint Anselm, a critical biography. Milwaukee, The Bruce publishing Company, 1933, xxvi-165 p. ; prix : 1 d. 75.
- Colombier (Pierre du) et Manuel (Roland).* Tableau du XX^e siècle, 1900-1933. Les arts, la musique et la danse. Denoël et Steele, 1933, 360 p. ; prix : 25 fr.
- Correspondance de Valbonnais avec Mgr Passionei, 1724-1728 ; publ. par *Marius Riollet*. Grenoble, impr. Allier, 1933, 152 p.
- Correspondance entre le comte de Gobineau et le comte de Prokesch-Osten, 1854-1876 ; publ. par *Clément Serpeille de Gobineau*. Plon, 1933, 609 p.
- Costituzione degli Stati nell'età moderna ; vol. I : Europa, Albanie-Hongrie. Milan, Trèves, 1933, 554 p.
- Craigmyle (Lord).* John Marshall in diplomacy and in law. New-York et Londres, Charles Scribner's Sons, 1933, viii-145 p.
- Crise (la) et les colonies. Bruxelles, Établissements généraux d'imprimerie, 1933, 453 p.
- Crosnier (Alexis).* Joseph de Maistre. Descalée de Brouwer, LXVIII-499 p. ; prix : 15 fr.
- Cunningham (Robert Newton).* Peter Anthony Motteux, 1663-1718. Oxford, Basil Blackwell, 1933, 217 p. ; prix : 8 s. 6 d.
- Dalglish (Wilbert Harold).* The Company of the Indies in the days of Duplex. Easton. Pa. (U. S. A.), 1933, viii-238 p.
- Dauvillier (Jean).* Le mariage dans le droit classique de l'Eglise, depuis le décret de Gratien (1140) jusqu'à la mort de Clément V (1314). Librairie du Recueil Sirey, 1933, 517 p.
- Debré (S.).* L'humour judéo-alsacien. Rieder, 1933, 307 p. ; prix : 15 fr.
- Deutschland und Polen. Beiträge zu ihren geschichtlichen Beziehungen, hgg. : von *Albert Brackmann*. München et Berlin, R. Oldenbourg, 1933, vi-273 p., 8 cartes et 17 illustrations ; prix : 6 m.
- Documents relating to currency, exchange and finance in Nova Scotia, 1675-1758, selected by *Adam Shortt*. Ottawa, Palenau, 1933, XLIX-495 p.
- Dölger (Frans Joseph).* Antike und Christentum. Band IV. Heft 2. Münster-en-Westphalie, Aschendorff, 1933, p. 81-152 ; prix : 5 m.
- Dorny (A.).* Colmar, ses environs. F. Lanore, 1933, 197 p.
- Dreyc (commandant).* Vauban. Berger-Levrault, 1933, 41 p.
- Dresler (Adolf).* Geschichte der italienischen Presse. I^{ster} Teil. Von den Anfängen bis 1815. Munich et Berlin, Oldenbourg, 1933, xi-173 p.
- Dunin-Borkowski (Stanislaus von), S. J.* Aus den Tagen Spinozas. Geschehenese, Gestalten, Gedankenwelt. I^{ster} Teil. Das Entscheidungsjahr 1657. Münster-en-Westphalie, Aschendorff, 1933, 495 p.
- Durand (Alfred).* Les derniers jours de la cour Hova. L'exil de la reine Ranavaloa. E. Leroux, 1933, 167 p. ; prix : 35 fr.
- (*Georges*). L'église de Saint-Riquier. Laurens, 1933, 100 p. ; prix : 7 fr. 50.
- Dutoit (Mgr Henri-Edouard).* Dupanloup. Desclée de Brouwer et C^{ie}, 1933, in-12, LX-622 p.
- Edinburgh source book for British History, 1603-1707 ; édité par *Basil Williams*. Londres, Maclehose, 1933, vii-128 p. ; prix : 2 s. 6 d.
- Ernout (Alfred).* Voir *Plaute*.
- Exsteens (Maurice).* Préhistoire. De l'homme des alluvions à l'aurore des civilisations classiques. Publications Expel, 1933, 527 p. et 800 figures ; prix : 15 fr.
- Falco (Giorgio).* La polemica sul medio evo. I. Turin, Fedetto et C^{ie}, 1933, vii-416 p. ; prix : 25 l.
- Fanfani (Amintore).* Le origini dello spirito capitalistico in Italia. Milan, Vita e Pensiero, 1933, 179 p. ; prix : 10 l.
- Filippini (Francesco).* Il cardinale Egidio Albornoz. Bologne, Zanichelli, 1933, vi-464 p. ; prix : 40 lire.
- Fitzler (M. A. H.).* Die Handelsgesellschaft Felix von Oldenburg und Co. 1753-1760. Stuttgart, Kohlhammer, 1931, xxvi-304 p.
- Francis (Grant R.).* Romance of the white rose : a Jacobite portrait gallery. Londres, Murray, XII-362 p. ; prix : 18 s.
- Franqué (Wolfgang von).* Luxemburg, die belgische Revolution und die Mächte. Bonn, Röhrscheid, 1933, 347 p. et 2 cartes ; prix : 9 m. 50.
- Franz (Günther).* Der deutsche Bauern-

- Krieg*. Munich et Berlin, Oldenbourg, 1933, XIII-494 p. et 24 ill.; prix : 17 m.
- Prezer* (Sir James George). The fear of the dead in primitive religion. Londres, Macmillan, 1933, VIII-204 p.
- Frédéric Ozanam et les conférences de Saint-Vincent-de-Paul. Juvisy, les éditions du Cerf, 1933, 196 p.
- Freeman (Martin)*. Peter Paul Rubens, 1577-1640. Introduction. Londres, éd. Studio, 1932, 2 p. et 12 pl.
- Fariani (Giuseppe)*. Le categorie e gli ermenautici di Aristotele nella versione siriana di Giorgi delle nazioni. Rome, Bardi, 1933, in-4°, 67 p.
- Giraut (Justo)*. G. de Humboldt, estudio de sus trabajos sobre Vasconia. Bilbao, Imprenta provincial, 1933, xv-221 p.
- Gardiner (Stephen)*. Letters; publ. par James Arthur Muller. Cambridge University Press, XXXVII-573 p.
- Garlick (Richard Cecil)*. Philip Mazzei, friend of Jefferson. His life and letters. Baltimore, The Johns Hopkins Press; Londres, H. Milford, 1933, 179 p.; prix : 2 doll.
- Georges (R. P. Em.)*. Ame de prêtre : le R. P. Henri Jalabert de la Congrégation de Jésus et Marie, dite des Eudistes. Téqui, 1932, 243 p.
- Gervais (André)*. Au pays de Monsieur de La Palice. Renaissance du livre, 1933, 268 p.; prix : 15 fr.
- (Oto R.). Die Frauen um Friedrich den Grossen. Vienne, Das Bergland-Buch, 568 p., 24 portraits.
- Giroud (Victor)*. La vie tragique de Lamennais. Félix Alcan, 1933, 188 p.; prix : 15 fr.
- Girault (Arthur)*. Principes de colonisation et de législation coloniale; IV, 3^e partie : L'Afrique du Nord. I. L'Algérie, 6^e édition revue et augmentée. Librairie du Recueil Sirey, 1933, xi-478 p.
- Geste*. Campagne de France et siège de Mayence; trad. par H. Loiseau. Editions Montaigne, 1933, 349 p.
- Greag (Edmundus)*. Voir Prosopographia.
- Grandidier de Matons*. En Lorraine. Grenoble, B. Arthaud, 1933, 158 p.
- Gross (Lothar)*. Inventare des Wiener Haus-Hof- und Staatsarchivs; I : Die Geschichte der deutschen Reichshofkanzlei von 1559 bis 1806. Vienne, Staatsarchiv, 1933, xi-498 p.
- Guiton (Georges)*. Léon Harmel, 1829-1925. Editions Spes, 1933, 2 vol., XXII-344 et 437 p.; prix : 20 fr. chaque.
- Habel (E.)*. Mittellateinisches Glossar. Paderborn, Schöningh, 1931, VIII-431 p.
- Halévy (Élie)*. Sismondi. Félix Alcan, 1933, 148 p.; prix : 15 fr.
- Hammond (Mason)*. The augustin Príncipe in theory and practice during the Julio-Claudian period. Harvard University Press (Cambridge, Mass.), 341 p.; prix : 3 doll. 50.
- Hansen (Joseph)*. Voir Quellen.
- Harrison (G. B.)*. Shakespeare at Work, 1592-1603. Londres, Routledge, 1933, 317 p.; prix : 10 s. 6 d.
- Hauvette (Henri)*. La « morte vivante ». Étude de littérature comparée. Boivin, 1933, vi-208 p.; prix : 15 fr.
- Headlam (Cecil)*. South Africa, 1899-1905, vol. II. Londres, Cassel, 1933, xi-592 p.
- Heuss (Alfred)*. Die völkerrechtlichen Grundlagen der römischen Aussenpolitik in republikanischer Zeit. Leipzig, Dieterich, 1933, 113 p.; prix : 7 M.
- Histoire de la III^e République, publiée sous la direction de J. Hérilier. Librairie de France, 1933, 2 vol. illustrés, 464 et 516 p.
- Hofmeister (Adolphe)*. Instituta regalia et Ministeria camerae Regum Longobardorum et honorantiae civitatis Papiae. Leipzig, Hiersemann, 1933, 19 p.
- Holland (H. H.)*. Shakespeare, Oxford and Elizabethan times. Londres, Denis Archer, 1933, vii-240 p.; prix : 12 s. 6 d.
- Homélies élémentaires (les); trad. et introd. par A. Siouville. Rieder, 1933, 416 p.; prix : 40 fr.
- Hyde (H. M.)*. The rise of Castlereagh. Londres, Macmillan, 1933, xii-447 p.; prix : 21 s.
- International bibliography of historical sciences. Armand Colin, 1933, 1928, cvii-461 p.; 1929, cvii-499 p.
- Jansma (T. S.)*. Raad en Rekenkamer in Holland en Zeeland, tijdens Hertog Philips van Bourgondie. Utrecht et Leipzig, Duncker et Humblot, 1932, 223 p.
- Jaurès (Jean)*. Études socialistes; II : 1897-1901; publiées par Max Bonnafous. Editions Rieder, 1933, 432 p.; prix : 50 fr.
- Jean (Charles-F.)*. La Bible et les récits babyloniens. Grasset, 1933, vii-348 p.
- Jérôme (Mgr)*. Un député lorrain aux États-Généraux de 1789 : Jean Colson, curé de Nitting. Nancy, aux Arts graphiques modernes, 1933, 37 p.
- Johnson's England*. An account of the life and manners of his age; publ. par A. S. Turberville. Oxford, Clarendon Press, 1933, xiii-405 et ix-403 p.; prix des 2 vol. : 42 s.

- Jolliffe (J. E. A.).** Pre-feudal England : The Jutes. Londres, Oxford University Press ; H. Milford, 1933, x-122 p. ; prix : 7 s. 6 d.
- Kennett (Robert Hatch).** The Church of Israel ; publ. par S. A. Cook. Cambridge University Press, LVI-249 p. ; prix : 12 s. 6 d.
- Kossinna (Gustav).** Germanische Kultur im I Jahrtausend nach Christus. Band I. Leipzig, Curt Katitsch, 1932, xii-366 p.
- Krakowski (Edouard).** Plotin et le paganisme religieux. Les éditions Denoel et Steele, 299 p.
- La Gorce (Pierre de).** Napoléon III et sa politique. Plon, 1933, 182 p. ; prix : 10 fr.
- Lambert (Sir Henry).** The nature of history. Londres, Humphrey Milford, 1933, viii-94 p. ; prix : 5 s.
- Langer (Werner).** Friedrich der Grosse und die geistige Welt Frankreichs. Hambourg, Seminar für romanische Sprachen und Kultur, 1932, xxii-195 p. ; prix : 4 m. 20.
- Larguier (Leo).** Corot Firmin-Didot, 1933, 211 p.
- Las Vergnas (Raymond).** Thackeray. Introduction, traduction et notes. La Renaissance du livre, 1933, 190 p.
- Laum (Bernhard).** Die geschlossene Wirtschaft. Soziologische Grundlegung des Autarkieproblems. Tübingue, Mohr, 1933, xvi-503 p. ; prix : 15 m. 50.
- Launay (Louis de).** Monge, fondateur de l'École polytechnique. P. Roger, 1933, 280 p. ; prix : 36 fr.
- Lavaquery (E.).** Necker, fourrier de la Révolution. Plon, 1933, viii-385 p.
- Lefebvre (Th.).** Les modes de vie dans les Pyrénées atlantiques orientales. Colin, 1933, 777 p. et 35 pl. ; prix : 90 fr.
- Leidinger (Georg).** Bruchstücke einer verlorenen Chronik eines unbekannten Regensburger Verfassers des 12. Jahrhunderts, Munich, Beck, 1933, 72 p.
- Lenotre (G.).** Paris et ses fantômes. Grasset, 1933, 319 p. ; prix : 15 fr.
- Lescure (Jean).** Hausses et baisses des prix de longue durée. Édit. Domat-Montchrestien, 1933, 115 p.
- Lettere di Girolamo Savonarola le, éditées par Roberto Ridolfi.** Florence, Olschki, 1933, cxciii-272 p. et xx planches ; prix : 150 l.
- Lignières (Marie-Henry, comte de).** Souvenirs de la Grande Armée et de la vieille Garde impériale. P. Roger, 1933, 239 p. ; prix : 36 fr.
- Lintzel (Martin).** Der sächsische Stammesstaat und seine Eroberung durch die Franken. Berlin, Ebering, 1933, 60 p.
- Lintzel (M.).** Studien über Liudprand von Cremona. Berlin, Ebering, 1933, 76 p.
- Loend (Arhvide).** Bericht über die Tätigkeit des estnischen staatlichen Zentralarchivs, 1921-1932. Tartu, Eesti Riigi Keskarhivi Valjaanne, 1932, viii-188 p.
- Lombardi (Giovanni).** La pena di morte e il suo fondamento. Naples, A. Guida, 33 p.
- Luzzatto (Gino).** Storia economica dell'età moderna e contemporanea. Partie I. L'età moderna. Padoue, Cedam, 1932, viii-535 p. ; prix : 60 l.
- Macdonald (A. J.).** Hildebrand. Londres, Methuen, 1932, ix-258 p.
- Madol (Hans Roger).** Ferdinand de Bulgarie. Plon, 1933, 311 p. ; prix : 15 fr.
- Maffi (Maffio).** Cicerone e il suo dramma politico. Milano, Mondadori, 1933, xxxi-444 p. ; prix : 2 dollars 50.
- Manheim (Ernst).** Die Träger der öffentlichen Meinung. Brinn, Rudolf M. Rohrer, 1933, 145 p. ; prix : 5 m.
- Mann (Heinrich).** La haine, histoire contemporaine d'Allemagne. Gallimard, 1933, 195 p.
- Marion (Marcel).** Histoire du Berry et du Bourbonnais. Boivin, 314 p., 16 pl. hors texte ; prix : 20 fr.
- Marsay (vicomte de).** De l'âge des privilèges au temps des vanités. Honoré Champion, 1933, 160 p.
- McGiffert (Cushman).** A history of Christian thought. New-York et Londres, Scribner, 1932, 2 vol., x-352, et 1933, 420 p.
- McKay (Donald Cope).** The national workshops. A study in the French Revolution of 1848. Cambridge University Press, H. Milford, 1933, xxvi-191 p.
- Meynier (Albert).** Pour ou contre Napoléon. G. Ficker, 1933, 78 p.
- Mielle (Paul).** Tarbes. Hossegor, D. Chabas, 1933, 55 p.
- Milner papers.** Voir *Headlam (Cecil)*.
- Montet (Edouard).** Choix de proverbes, dictons, maximes et pensées de l'Islam. G. P. Maisonneuve, 1933, 206 p. ; prix : 20 fr.
- Monti (Antonio).** Il conte Luigi Torelli, 1810-1887. Milan, Istituto lombardo di Scienze e Lettere, 1931, vii-509 p. ; prix : 10 l.
- *Un Italiano : Francesco Restelli 1814-1890.* Milan, Palais Brera, 1933, x-519 p.
- Morgan (Alexander).** Scottish University studies. Londres, Humphrey Milford, 1933, viii-216 p. ; prix : 7 s. 6 d.
- Mottram (R. H.).** East Anglia, England's eastern province. Londres, Chapman et Hall, 1933, xv-358 p.

- Muller (James Arthur). Voir Gardiner (Stephen).
- Nock (A. D.). Conversion. The Old and the New in religion, from Alexander the Great to Augustine of Hippo. Oxford, at the Clarendon Press, 1933, xii-309 p.; prix : 15 s.
- Nordström (Johan). Moyen Age et Renaissance. Stock, 1933, 288 p.; prix : 20 fr.
- Noulens (Joseph). Mon ambassade en Russie soviétique, 1917-1919, t. II. Plon, 1933, 300 p.
- O'Brien (Mgr Armand). Aux origines du clergé chinois. Le prêtre André Ly, missionnaire au Se-Tchoan, 1692-1775. Bloud et Gay, 1933, 421 p.
- Pegna (Mario Lopes). Una colonia romana della Liguria occidentale. Florence, 1933, 215 p.; prix : 12 l.
- Perrott (Sir James). The chronicle of Ireland 1384-1608; publ. par Herbert Wood. Dublin, The Stationery office, 1933, viii-199 p.
- Pegroux (abbé Cl.). L'abbé Perreyre raconté par lui-même. Éditions Spes, 1933, 670 p.; prix : 25 fr.
- Platon. Œuvres complètes, t. VII. Texte établi et traduit par Émile Chambry. Société d'édition Les Belles-Lettres, 1933.
- Plaute. Comédies, t. II. Texte établi et traduit par Alfred Ernout. Les Belles-Lettres, 1933, 234 p. doubles.
- Pobrony (Julius). A history of Ireland; trad. par Séana D. King. Dublin et Cork, The Talbot Press, 1932 p.; prix : 8 s. 6 d.
- Politique (la) extérieure de l'Allemagne, 1870-1914. Documents officiels; t. XXI : 20 août-28 juin 1902; trad. par Henri Audoin. Alfred Costes, 1933, xxxiii-506 p.; prix : 80 fr.
- Politische Correspondenz der Stadt Strassburg im Zeitalter der Reformation; IV^{ter} Band : 1546-1549; publ. par J. Bernays et Harry Gerber. Heidelberg, Carl Winter, 1933, xii-p. 737 à 1487; prix : 47 m. 50.
- Pommeray (Léon). L'officialité archidiaconale de Paris aux xv^e-xvi^e siècles. Sa composition et sa compétence criminelle. Librairie du Recueil Sirey, 1933, xxiii-616 p.; prix : 80 fr.
- Poncelet (Édouard). Voir Cartulaire.
- Post (R. R.). Geschiedenis der Utrechtsche Bishopsverkiezingen tot 1535. Utrecht, Instituut voor middeleeuwsche Geschiedenis, 1933, ix-205 p.
- Prosopographia imperii romani, saec. I, II, III. Pars I éditée par Edmundus Groag et Arturus Stein. Berlin et Leipzig. Walter de Gruyter, 1933, xvi-375 p.; prix : 38 m.
- Quellen zur Geschichte des Rheinlandes im Zeitalter der französischen Revolution 1780-1804. Publ. p. Joseph Hansen; t. II : 1792-93. Bonn, Hanstein, 1933, 1,022 p.
- Raphael (Max). Proudhon, Marx, Picasso. Éditions Excelsior, 1933, 238 p.; prix : 12 fr.
- Recht (Pierre). 1789 en Wallonie. Liège, Biblio-Liège, 1933, 139 p.
- Reck (Hans). Oldoway. Die Schlucht des Urmenschen. Die Entdeckung des altsteinzeitlichen Menschen in Deutsch-Ostafrika. Leipzig, Brockhaus, 1933, 308 p., 1 carte, 74 illustr.; prix : 10,30 rm.
- Reese (Werner). Das Ringen um Frieden und Sicherheit in den Entscheidungsjahren des Spanischen Erbfolge-Krieges, 1708 bis 1709. Munich, Beck, 1933, xiv-300 p.; prix : 8 m.
- Régestes de la cité de Liège; édités par Em. Fäiron, avec glossaire par Jean Haust; t. I : 1103 à 1389. Liège, éditions de la Commission communale de l'histoire de l'ancien pays de Liège, 1933, 572 p.
- Register (The) of the Privy Council of Scotland; publ. par Henry Paton. Introduction par Robert Kerr Hannay, 3^e série, vol. XIV (1689). Edimbourg, General Register House, 1933, xxviii-914 p.; prix : 2 £ 10 s.
- Regno normanno (il). Messine, Casa editrice G. Principato, 1932, 251 p. et CXXIV pl.
- Reinhold (Meyer). Marcus Agrippa. New-York, The Humphrey Press, 1933, viii-204 p.
- Renaudin (Paul). Le maréchal Fabert. Desclée de Brouwer, 1933, 421 p.
- Richelieu. Politisches Testament und kleinere Schriften; trad. par Frieda Schmidt. Introd. par Wilhelm Mommsen. Berlin, Hobbings, 1926, 295 p.
- Riollet (Marius). Voir Correspondance.
- Ritter (Raymond). Pau, Hossegor, D. Chabas, 1933, 55 p.
- Robertson (H. M.). Aspects of the rise of economic individualism; a criticism of Max Weber and his school. Cambridge University Press, 1933, xvi-223 p.; prix : 10 s. 6 d.
- Robinson (David M.). Excavations at Olynthus. Part VII. The Terra-Cottas of Olynthus found in 1931. Baltimore, The Johns Hopkins Press; Londres, H. Milford, 1933, xii-111 p., 61 pl.; prix : 10 doll.
- Rodulfi Tortarii carmina; edited by Marbury B. Ogle et Dorothy M. Schullian.

VI LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA « REVUE »

- American Academy in Rome, 1933, XL-500 p.
- Roeder (Ralph). Savonarole; trad. par Blanche Prenez. A. Colin, 1933, 253 p.; prix : 20 fr.
- Rœrich (Georges de). Sur les pistes de l'Asie centrale. Texte français de M. de Vaux-Phalipau. P. Geuthner, 1933, 297 p. et 48 pl.; prix : 75 fr.
- Rostand (Jean), Boutaric (A.) et Sergescu (P.). Tableau du xx^e siècle, 1900-1933. Les Sciences. Denoël et Steele, 1933, 499 p.
- Rowe (Kenneth Wyer). Mathew Carey. A study in American economic development. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1933, 149 p.
- Ruhle (Otto). Karl Marx. Grasset, 1933, 423 p.; prix : 18 fr.
- Sabry (M.). Episode de la question d'Afrique. L'empire égyptien sous Ismaïl et l'ingérence anglo-française, 1863-1879. Geuthner, 1933, 571 p.; prix : 75 fr.
- Salmer (Carl). Middle high german translations of the Regula sancti Benedicti. The eight oldest versions, with a latin middle high german glossary. Cambridge, Mass (The mediaeval Academy of America), 1933, vii-364 p., 4 pl. de fac-similés; prix : 2 doll. 80 c.
- Savonarola (Girolamo). Voir Lettère.
- Schien (Traugott). Beiträge zur Geschichte St. Gallens und der Ostschweiz. Saint-Gall, Fehr, 1932.
- Schlicht (Oscar). Das Ordensland Preussen. Der Ordenstaat. Dresde, Wilhelm und Bertha von Baensch Stiftung, 1933, 144 p.
- Schmidlin (Josef). Papstgeschichte der neuesten Zeit; tome I : Papsttum und Päpste im Zeitalter der Restauration, 1800-1846. Munich, Kösel et Pustet, 1933, xxx-708 p.; prix : 20 m.
- Schneider (Johann). Die elsässische Autonomistenpartei, 1871-1881. Francfort-sur-le-Main, Selbstverlag des Elsass-Lothringischen Instituts, 1933, xiii-156 p.; prix : 4 m. 50.
- Schneider (W. A.). Geschichte und Gesellschaftsphilosophie bei Hugo von St. Victor. Münster in West. Franz Coppenrath, 1933, 117 p.
- Schnerb (Robert). Les contributions directes à l'époque de la Révolution dans le département du Puy-de-Dôme. Félix Alcan, 1933, xlii-610 p.; prix : 80 fr.
- Recueil de textes et de tableaux relatifs à la patente à l'époque de la Révolution dans le département du Puy-de-Dôme. Félix Alcan, 1933, 112 p.
- Schoonjans (Jean). L'Inquisition. Bruxelles, éditions de la Cité chrétienne, 1932, 172 p.; prix : 9 fr.
- Schottenloher (Otto). Erasmus im Ring um die humanistische Bildungsformen. Münster, i. W. Aschendorff, 1933, 118 p.; prix : 5 m. 60.
- Schreiber (Émile). Cette année à Jérusalem. A travers la Palestine juive. Pion, 1933, 225 p.
- Serpeille de Gobineau (Clément). Voir Correspondance.
- Short (Adam). Voir Documents.
- Soderini (Eduardo). Leone XIII; t. III : Rapporti con la Germania. Milan, Mondadori, 1933, xvi-600 p.; prix : 28 l.
- Sorel (Albert-Émile). La princesse de Lamballe; une amie de la reine Marie-Antoinette. Hachette, 1933, 239 p.
- Soulsby (Hugh G.). The right of search and the Slave trade in anglo-american relations, 1814-1862. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1933, 186 p.
- Stadelmann (Rudolf). Das Jahr 1865, und das Problem von Bismarcks deutscher Politik. Munich et Berlin, Oldenbourg, 1933, 92 p.; prix : 4 rm.
- Statuta capitulorum generalium Ordinis Cisterciensis ab anno 1116 ad annum 1786; édités par Dom Josephus-Maria Canivez; t. I : 1116-1220. Louvain, Revue d'histoire ecclésiastique, 1933, xxxi-533 p.
- Stein (Arturus). Voir Prosopographia.
- Stevens (C. E.). Sidonius Apollinaris and his age. Oxford, At the Clarendon Press, 1933, xiv-224 p.; prix : 12 s. 6 d.
- Stock (Leo Francis). United States ministers to the Papal States. Instructions and despatches, 1848-1868. Washington, Catholic University Press, 1933, xxxix-456 p.; prix : 5 doll.
- Strich (Michael). Das Kurhaus Bayern im Zeitalter Ludwigs XIV. und die europäischen Mächte. Munich, Verlag der Kommission zur bayerischen Landesgeschichte, 1933, 2 vol., 257 et 694 m.
- Suarès (André). Vues sur Napoléon. Grasset, 1933, 279 p.; prix : 15 fr.
- Swain (James Edgar). The struggle for the control of the Mediterranean, prior to 1848. Boston, the Stratford Company, 1933, iii-152 p.
- Taylor (Vincent). The formation of the Gospel tradition. Londres, Macmillan, 1933, vi-214 p.; prix : 7 s. 6 d.
- Tervarent (Guy de). Les tapisseries du Roccary et leurs sources d'inspiration. Extrait de la Gazette des Beaux-Arts, 1933, 23 p.

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA « REVUE » VII

- Tharand (J. et J.). La vie et la mort de Déroutède. Plon, 1933, in-16, 252 p.; prix : 5 fr. 75.
- Thompson (J. M.). French Revolution. Documents 1789-1794. Oxford, Basil Blackwell, 1933, ix-287 p.; prix : 8 s. 6 d.
- Tournier (chanoine Clément). Histoire diocésaine de Toulouse. Pages modernes. Toulouse, Fournié, 1932, 217 p.
- Treves (Piero). Demostene e la libertà greca. Bari, Laterza, 1933, 202 p.
- Trotsky (Léon). Histoire de la Révolution russe. La Révolution de février, t. II; trad. de Maurice Parigianine. Editions Rieder, 1933, 349 p.; prix : 20 fr.
- Turchi (Nicola). La Lituania nella storia e nel presente. Rome, Istituto per l'Europa orientale, 1933, 190 p.; prix : 20 l.
- Turberville (A. S.). Voir Johnson's.
- Uureau (chanoine F.). Andegaviana. 29^e série. Angers, Siraudeau, 1933, 406 p.
- Van den Steinen. Theoderich und Chlodwig. Tubingue, Mohr, 1933, 37 p.
- Van der Poel (Jean). Railway and customs policies in South Africa, 1885-1910. Longmans, Green et C^{ie}, 1933, 145 p. et une carte; prix : 7 s. 6 d.
- Van der Essen (Léon). Alexandre Farnèse, prince de Parme, gouverneur général des Pays-Bas, 1575-1592; t. I : 1545-1578. Bruxelles, Librairie nationale d'art et d'histoire, 1933, xxxix-313 p.
- Faulhan. Projet d'une dixme royale, suivi de deux écrits financiers; édité par E. Coornaert. Félix Alcan, 1933, 295 p.; prix : 50 fr.
- Vernet (Félix). Les ordres mendiants. Bloud et Gay, 1933, 227 p.
- Vigier (René). La femme kabyle (Grande-Kabylie). Sa succession légitime. Les éditions Vega, 1932, 195 p.
- Vänham (Anne-Lore Gräfin). Julius Wilhelm von Oppel; ein sachsischer Staatsmann aus der Zeit der Befreiungskriege. Dresde, Wilhelm und Bertha von Baensch Stiftung, 1932, 158 p.
- Vicino (Michele). Alberigo da Barbiano. Turin, Paravia, 1932, 147 p.
- Vogel (Walter). Die Tagebücher des Frh. Reinh. von Dalwigk zu Lichtenfels als Geschichtsquelle. Berlin, Ebering, 1933, 117 p.
- Volpe (Gioacchino). La storia degli Italiani e dell'Italia. Milan, Trèves, 1933, 347 p.
- Vuilleumier (Henri). Histoire de l'Eglise réformée du pays de Vaud sous le régime bernois; t. IV : Le déclin du régime bernois. Lausanne, édit. de la Concorde.
- Wagner (Walter). Hessen-Kassel und der Fürstenbund vom Jahre 1785. Darmstadt, Wittich, 1932, 81 p.
- Weil (Fritz). Édouard Benès ou la Renaissance d'un peuple; trad. par J. Marteau. Editions du Cavalier, 1933, 287 p.
- Weiler (Peter). Die kirchliche Reform im Erzbistum Köln, 1583-1615.
- Wieruszowski (Helene). Vom Imperium zum nationalen Königtum. Vergleichende Studien über die publizistischen Kämpfe Kaiser Friedrichs II und König Philipps des Schönen mit der Kurie. Munich et Berlin, Oldenbourg, 1933, 241 p.; prix : 9 m.
- Wieser (Max). Peter Poirer, der Vater der romanischen Mystik in Deutschland. Munich, George Müller, 1932, xv-348 p.
- Wirikler (Arnold). Österreich und die Klösteraufhebung in Aargau. Aarau, Sauerländer, 1933, 186 et 298 p.
- Wood (Herbert). Voir Perrot (James).
- Wundergeschichte (die) des Caesarius von Heisterbach, hgg. von Alfons Hilka; t. I : Einleitung. Exempla und Auszüge aus den Predigten des Caesarius von Heisterbach. Bonn, Hanstein, 1933, 223 p.
- Wurbach (Edith). Das Wohnung- und Kleidungswesen des Kölner Bürgertums um die Wende des Mittelalters. Bonn, Hanstein, 1932, 133 p. et 34 ill.
- Zévaès (Alexandre). Une révolution manquée. L'insurrection du 12 mai 1839. Editions de la Nouvelle Revue critique, 1933, 253 p.
- Ziegler (Wilhelm). Versailles. Die Geschichte eines misglückten Friedens. Hambourg, Hanseatische Verlagsanstalt, 1933, 271 p.
- Ziehner (Ludwig). Zur Geschichte des kurpfälzischen Wollgewerbes im 17 und 18 Jahrhundert. Stuttgart, Kohlhammer, 1931, xiii-326 p.
- Zimmermann (Maurice). États scandinaves, régions polaires boréales. Armand Colin 1933, 328 p.; prix : 90 fr.